TARANTO NELLA CIVILTÀ DELLA MAGNA GRECIA

ATTI DEL DECIMO CONVEGNO DI STUDI SULLA MAGNA GRECIA

TARANTO 4-11 OTTOBRE 1970

ARTE TIPOGRAFICA NAPOLI
MCMLXXI

Questo volume che raccoglie gli Atti del decimo convegno di studi sulla Magna Grecia, svoltosi a Taranto dal 4 all'11 ottobre 1970, è pubblicato col contributo del Centro Studi sulla Magna Grecia dell'Università di Napoli e dell'Ente provinciale per il turismo di Taranto.

PRESENTAZIONE

Non è senza un certo sentimento di compiacenza che mi accingo a presentare ai fedeli partecipanti alle nostre annuali riunioni, e a quanti studiosi ad esse prestano la loro attenzione, il volume degli Atti del decimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia. Dieci vo-lumi, nei quali sono stati trattati i più vari problemi relativi alla storia, alla cultura, all'archeologia della Magna Grecia, significano già un contributo di alto valore per la conoscenza del passato di questa regione, che nelle vicende e nelle espressioni culturali ed artistiche dell'Italia antica ha avuto un ruolo di primaria importanza.

Il Convegno era stato incentrato sul tema: Taranto nella civiltà della Magna Grecia. *La scelta era stata intenzionale, volendo con essa rendere un omaggio di gratitudine, nel decennale della isti-tuzione, alla città che di questa fu l'iniziatrice e la costante e generosa ospite.*

Su Taranto aveva pubblicato, or sono parecchi anni, un apprezzato volume di sintesi P. Wuilleumier: a questi pertanto fu riservato il compito di aprire il Convegno, che si sviluppò nei giorni successivi illustrando i vari aspetti della storia, della topografia e della cultura artistica tarantina

Le relazioni, e le discussioni che ne seguirono, sono ora raccolte

in questo volume; ad esse fanno seguito le consuete relazioni archeologiche dei Soprintendenti.

Per la pubblicazione e l'allestimento del volume siamo grati, come di solito, all'Ente Provinciale per il Turismo di Taranto e al Centro Studi sulla Magna Grecia dell'Università di Napoli, non meno che alla non grande fatica che esso è costato ai due principali animatori dei nostri convegni, al Prof. Attilio Stazio, a cui appunto in segno di grata testimonianza fu conferita in questo anno la medaglia Cassano, e alla Sua gentile Signora.

In tal modo gli Atti di questo Convegno vengono ad essere una integrazione e un aggiornamento, reso più che mai necessario dopo tanti anni di feconde ricerche in ogni campo, all'opera dello studioso francese. Non dubito perciò che esso incontrerà al pari di quelli che lo hanno preceduto, unanime consenso.

PIETRO ROMANELLI

LA CONFERENZA INAUGURALE

P. WUILLEUMIER

LA GLOIRE DE TARENTE

È stato per me un grande onore e un immenso piacere di venire a Taranto per aprire questo decimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia. Questo onore non lo meritavo: infatti non mi è stato dato di partecipare ai nove primi congressi, e adesso molti impegni mi costringono ad essere di ritorno a Parigi prima della fine della settimana; malgrado tutti i cambiamenti, sempre si mantiene la vecchia Sorbonne, che mi ha trattenuto e mi richiama.

Prima di tutto, vorrei rivolgere a tutte le autorità politiche e amministrative, morali e culturali di questo paese, a tutte le personalità della regione e della città i miei più vivi e profondi ringraziamenti. Un particolare saluto cordiale e affettuoso, è dovuto ai membri del Comitato organizzatore, che col sostegno dell'Ente per il Turismo, è riuscito a contribuire allo sviluppo internazionale di Taranto; fra gli altri, sono lieto di nominare il presidente Romanelli, che conosco e stimo da tanto tempo, il professore — dovrei dire il preside — Stazio, che ha sempre saputo, con l'aiuto della gentile signora Stazio, organizzare alla perfezione questi incontri, e il professore Vallet, il recentissimo direttore della Scuola archeologica francese di Roma, col quale sono legato da una vecchia e sincera amicizia. Questo gruppo è per me il simbolo di una collaborazione stretta e fruttuosa fra l'Italia e la Francia nel campo della Magna Grecia.

Mi sia concesso adesso di ritornare al mio dialetto parigino,

che mi è molto più familiare della graziosa, ma pericolosa lingua italiana.

La Grande-Grèce exerce depuis longtemps un attrait fascinant sur les historiens français. Pour ne citer que les principaux, Fr. Lenormant a révélé l'intérêt exceptionnel de toute la région; E. Egger et L. Laloy ont étudie la vie et l'œuvre des deux plus illustres Tarentins, Archytas et Aristoxene; J. Carcopino a montre l'importance du pythagorisme italiote et orienté de c e côte plu-sieurs de ses disciples, notamment P. Boyancé J. Perret a consacre sa thèse a Siris, J. Heurgon à Capoue, J. Berard à l'ensemble de la colonisation grecque, G. Vallet à Rhegion et à Zanacle avant d'entreprendre, avec Fr. Villard, la résurrection de Megara Hyblaea; le flambeau est repris par de jeunes et brillants archéologues, tels que Mme de la Geniere, R. Thevallier et J.-P. Morel.

Parmi ces divers sujets, Tarente était le plus riche, car la cite domine toutes les autres. Mais c'était aussi le plus difficile — surtout quand je l'ai traité entre 1926 et 1939: «la mariée était trop belle» disons-nous, car elle portait sur ses épaules cinq siècles de civilisation; les textes étaient peu abondants, les inscriptions très rares, les objets innombrables et dispersés à travers le monde; le conservateur du musée, Q. Quagliati, veillait jalouse-ment sur ses trésors, souvent inédits; les moyens de circulation restaient archaïques; l'atmosphère de méfiance diplomatique créait une suspicion d'espionnage; la correction des épreuves et la soutenance de la thèse furent troublées par la mobilisation et la guerre. Ces conditions défavorables expliquent en partie les erreurs et omissions de mon ouvrage — qui vient d'être réédité tel quel par reproduction photographique.

Ayant plaidé coupable, j'espère bénéficier des circonstances atténuantes.

Les temps ont heureusement changé depuis ces années terribles: l'Italie et la France ont renoué et resserré leurs liens ancestraux; les successeurs de Quagliati ont agrandi et enrichi le musée, modernisé la présentation et ouvert les collections aux chercheurs; les surintendants, R. Bagoccini, C. Drago, N. Degrassi, A. Stazio et F. G. Lo Porto, ont multiplié les fouilles et relate les Ssuhats; les savants du monde entier, au nombre d'une cinquantaine, ont scruté les divers aspects de la civilisation tarentine.

Ces nombreuses découvertes et publications permettent de préciser la place. et le rôle de la cité.

Les anciens vantaient à juste titre les dons qu'elle a reçus de la nature, la beauté du site, la splendeur du paysage, l'éclat de la lumière, la douceur du climat, la fertilité du sol, la valeur des deux ports, tournés l'un vers le large, l'autre vers l'intérieur, la configuration de la presqu'île, escarpée à l'Ouest comme une forteresse, ouverte à l'Est sur la plaine.

Cet emplacement incomparable a été occupé dés l'époque néolithique et a reçu entre le XVIIIe et le VIII siècle av. J. C. plusieurs couches de populations, venues sans doute les unes d'Illyrie par voie de terre, les autres de la mer Egée.

La colonisation grecque a suscité un certain nombre de textes anciens et d'hypothèses modernes; il semble que des éléments pré doriens et doriens, groupé sous le nom de Parthéniens, soient partis d'Amyclées, vers la fin du VIIIe sicle, sous le double patronage du dieu Apollon et du héros Hyacinthos, unis en la personne du fondateur légendaire Phalanthos.

Des origines à la conquête romaine, l'évolution historique de Tarente passe de la grandeur à la décadence. Au Ve sicle, elle offre au sanctuaire de Delphes deux ex-voto de victoire sur les

peuples italiques, conclut une alliance avec Rhégion triomphe de la cite grecque Thourioi et fonde Heraclée. Au IVe, elle exerce une véritable hégémonie sous la conduite d'Archytas, qui offre, après Solon, le plus bel exemple d'un philosophe au pouvoir: stratège tout puissant pendant sept années, probablement de 367 à 360, président de la confédération italiote, allié a Denys II de Syracuse, ami de Platon et d'Eudoxe, il fait bénéficier Tarente de sa réputation mondiale. Cependant, cette puissance portait en elle des germes de faiblesse : contrainte de s'opposer par la force aux rancunes des Grecs et aux convoitises des barbares, mais amollie par les richesses et déchirée par les factions, elle doit confier bientôt sa protection à des mercenaires étrangers, ambitieux et exigeants, Archidamos de Sparte, Alexandre le Molosse, roi d'Epire Agathocles de Syracuse, Acrotatos et Cléonymos de Sparte. Puis elle se rapproche des peuples italiques pour s'opposer à l'extension de Rome; celleci conclut avec elle un traîné délimitant leurs zones d'influence au Nord et au Sud du Cap Lacinien, mais le viole en 282. Tarente organise la coalition des Grecs et des barbares et fait appel à Pyrrhos, roi d'Epire, qui, d'abord vainqueur à Héraclée et à Ausculum, échoue à Benevent et se retire; elle capitule en 272 et ne sauve son autonomie qu'en perdant son hégémonie.

Pendant la deuxième guerre punique, un dernier sursaut lui fait rallier le camp d'Annibal en 213; mais la citadelle reste aux mains des Romains, Fabius Maximus reprend la ville en 209 et la livre au massacre et au pillage; Tarente perd la liberté et sombre dans l'oubli.

La constitution politique de la cite, qui a suivi une évolution parallèle, présente des traits originaux: d'abord monarchique, elle devint démocratique vers 473, avec des éléments empruntés aux régimes de Sparte et d'Athènes; Archytas s'en écarta en restant

stratège *autocrator* sept ans de suite, mais il appliqua les principes pythagoriciens d'un équilibre harmonieux dans la répartition des pouvoirs et des biens; enfin, la situation extérieure aviva les querelles intestines entre les aristocrates, favorables à la paix et à l'entente avec Rome, et les démocrates, partisans de la résistance à tout prix.

Au cours de ses luttes, Tarente mit sur pied des forces militaires considérables, une infanterie, organisée à la spartiate, une cavalerie, célèbre par son équipement et ses exercices de voltige, une artillerie, due sans doute aux inventions mécaniques d'Archytas, une imposante flotte de guerre et de transport.

Le développement de la vie économique est illustré par d'innombrables monnaies en or, en argent et en bronze. L'agriculture, d'une abondance proverbiale, produisait surtout l'huile et le vin, des légumes et des fruits; l'élevage multipliait les abeilles, les chevaux et les moutons; les deux mers regorgeaient de poissons. L'industrie comprenait surtout des ateliers fameux de tissage et de teinture. Le commerce, très florissant, s'exerçait en tous sens, par mer à travers la Méditerranée, par terre en Italie et jusqu'en Gaule. Tarente était devenue aux IVe-IIIe siècles la cite la plus prospère de la péninsule et l'une des plus riches du monde.

Une telle profusion ne pouvait qu'altérer les mœurs; le rigorisme pythagoricien dut céder au goût du luxe et du plaisir, marqué notamment par la recherche de la table, le soin de la toi-lette, la richesse du mobilier, la liberté de l'amour, la vogue des jeux et des spectacles. «*Molle Tarentum*» disait Horace.

L'essor artistique de la cite se manifeste plus ou moins dans tous les domaines. Etendue sur 13 km. de pourtour et 560 hectares de superficie, elle comprenait deux parties différentes et séparées: à l'ouest, une citadelle escarpe, renforcée par des fortifications,

à l'Est, une ville basse, entourée de remparts et sillonnée de larges rues. Les textes et les vestiges attestent l'existence de nombreux monuments, des sanctuaires et des temples, un grand théâtre et un odéon musical, un gymnase et un prytanée, une vaste nécropole.

L'architecture est représentée par deux colonnes doriques en place, qui remontent à la première moitié du VI siècle, maints fragments d'édifices funéraires, qui allaient du naiskos à la stèle, et une série originale de chapiteaux ornés de bustes.

Le nombre et la dimension des statues frappèrent les Romains d'étonnement et d'admiration; ils en détruisirent et en dérobèrent. La cite s'était adressée aux meilleurs artistes, notamment Pythagoras de Rhégion pour un groupe d'Europe sur le taureau, et Lysippe pour des représentations colossales de Zeus et d'Héraclès; et les sculpteurs tarentins subirent l'influence des maîtres grecs. La production locale ne se distingue pas aisément de l'importation hellénique pour les oeuvres qui subsistent, notamment deux korès archaïques, une grande déesse assise, conservée au musée de Berlin, plusieurs torses, bustes et têtes. Elle se manifeste surtout, en marbre et en calcaire, par des statues tombales et par des reliefs, où sont traités dans un style pathétique, des scènes de rapt ou de combat, des sujets funéraires ou infernaux, des tableaux dramatiques.

L'art du bronze a produit de même, à côté de statues et de statuettes, une série originale de miroirs à manche figuré et un certain nombre de reliefs, destines à orner des objets varies, armures, miroirs, lits, candélabres, lampes et vases.

L'orfèvrerie est une des branches maîtresses de l'art tarentin. Si un curieux rhyton à reliefs du Ve siècle, conservé au musée de Trieste, laisse un doute sur le lieu de fabrication, un trésor d'argenterie hellénistique, malheureusement disperse et disparu, montre l'habileté des ciseleurs locaux: une coupe, entrée en 1895 au

musée de Bari et volée pendant la guerre de 1914, portait, d'un côté, un couple de style lysippéen et seize masques de théâtre, de l'autre, un ornement floral et seize têtes de lion; cinq pièces, acquises par le baron Edmond de Rothschild, ont été subtilisées à Paris pendant l'occupation allemande: une pyxis, qui contenait sept monnaies frappées avant 272, avait un couvercle orné aussi sur les deux faces: l'*emblema* externe représentait Zeus, Apollon et Artémis, avec la signature d'un artiste au nom tarentin, Nicon; l'intérieur avait reçu un décor floral de toute beauté; deux coupes montraient deux bustes enlacés dans un baiser dionysiaque; un canthare portait des statuettes d'Eros sous les anses; un brûle-parfums était orné d'une guirlande, soutenue par des bucrânes. A ces chefs-d'œuvre s'ajoutent plusieurs *emblemata* et peuvent se rattacher d'autre trésors de la péninsule.

Les bijoutiers. ont ciselé maints objets de valeur, un sceptre en or ouvragé, des diadèmes et des colliers, des anneaux et des boucles d'oreilles.

Les graveurs de monnaies ont créé de nombreux types, qui frappent par l'équilibre de la composition, l'élégance de l'attitude, l'expression du visage, le modelé du corps, le soin du détail.

L'art de la terre-cuite a connu un développement exceptionnel. Les statuettes reproduisent notamment, à des dizaines de milliers d'exemplaires, un type d'homme, barbu ou imberbe, à la coiffure ornée de rosaces, à demi étendu sur un lit de banquet, accompagné souvent d'une femme assise ou debout; beaucoup d'autres, de toute époque, représentent des femmes. Là encore, la technique du relief est appliquée à divers objets: des antéfixes, qui s'échelonnent du VIe au III siècle, des autels, des vases, des disques de caractère religieux, et une série de plaquettes ajourées et dorées constitue une production originale.

Enfin, la céramique pose un problème particulier: très abondantes aux environs, les découvertes sont plus rares dans la cite, dont le rôle a été discuté mais son inspiration reste évidente et sa participation apparaît de plus en plus probable.

Ainsi, tous les arts sont attestés à Tarente, qui a subi l'influence de la Grèce, de l'Orient et de l'Egypte, mais qui a su créer un style propre, caractérisé par le nombre et la dimension des oeuvres, une tendance conservatrice et archaïsante, l'expression pathétique des figures, la violence des gestes, le frémissement des draperies et la profusion des ornements.

«Cite sainte», au dire d'Horace, Tarente honorait particulièrement Dionysos et les dieux infernaux, Héraclès et les Dioscures, le fondateur Phalanthos et l'éponyme Taras; elle héroïsat aussi les morts, en leur consacrant des *naiskoi* et des statuettes, des lamelles et des disques, où se reflètent les croyances orphiques et pythagoriciennes sur la vie d'outre-tombe et l'immortalité céleste.

Elle était enfin la métropole intellectuelle de l'Italie méridionale. La philosophie occupait une place de choix grâce à l'école pythagoricienne, à laquelle appartinrent des Tarentins illustres : Lysis, contemporain du fondateur; à la fin du Ve siècle, Philolaos, dont l'œuvre morale et scientifique est attestée par plusieurs témoignages, si les fragments qu'on lui attribue restent douteux; son disciple Eurytos; Archytas surtout, auteur de principes fondamentaux, de découvertes géniales et d'ouvrages techniques en tous genres, dont la vertu et la sagesse, la pensée et la science ont inspiré à travers les siècles un concert de louanges; Aristoxene enfin, philosophe et moraliste, théoricien et historien de la musique, biographe et polygraphe.

Le reste de la littérature est représenté essentiellement par trois auteurs éminents : Leonidas, un des maîtres de l'épigramme

hellénistique, associant le sentiment à l'humour, le réalisme à la rhétorique, combinant les dialectes et polissant les vers; Andronicos, qui introduisit à Rome la plupart des genres; Rinthon, le créateur de l'hilarotragédie sous la forme de la farce phlyaque.

Ainsi placée aux confins de la Grèce et de Rome et dotée d'une aussi riche civilisation, Tarente ne pouvait manquer de jouer un rôle essentiel dans l'évolution du monde. En politique, elle a fait pénétrer les idées pythagoriciennes dans les cercles de l'aristocratie romaine. Sur le plan militaire, elle a formé la cavalerie des peuples hellénistiques, développé l'artillerie et amélioré la tech-nique du retranchement. Dans le domaine économique, elle a répandu la richesse et le luxe, et transmis à Rome des poids et me-sures, en l'incitant à créer la monnaie d'argent. Ses oeuvres d'art se sont propagées à travers la péninsule et ont converge dans la capitale avec celles de l'Etrurie;ses statues ont été emportées et reproduites par les Romains, son orfèvrerie a servi de modèle à la céramique argentée de Volsinies, ses monnaies ont été imitées en Gaule Belgique. Son rayonnement religieux a provoqué la diffusion des Bacchanales au début du II siècles et transformé dés le milieu du III le culte romain du *Terentum* au Champ de Mars, en y introduisant, sous le nom de *ludi Tarentini*, le patronage des divinités infernales, des cérémonies féminines et une procession de jeunes gens modulant et rythmant une cantate. Son influence intellectuelle et littéraire a été capitale: ami de Platon, Archytas l'a initié à la philosophie pythagoricienne; Andronicos, amené sans doute à Rome vers 250 et devenu par adoption Livius Andronicus, y a crée quatre genres, la tragédie, la comédie, l'épopée et le chant lyrique; Ennius de Rudies, introduit à Rome par Caton l'Ancien, y a propagé le pythagorisme et compose des pièces dramatiques et des

Annales en vers; son neveu Pacuvius, né à Brindes et mort à Tarente, y a développé le drame; l'hilarotragédie de Rinthon a imprégné de farce la comédie latine. Enfin, par son site enchanteur et les souvenirs de son passé, la cité a séduit et charme l'âme de Virgile e t d'Horace — qui devait penser à elle en écrivant: «*Graecia capta ferum uictorem cepit et artes intulit agresti Latio*»

Ainsi Tarente a enrichi le trésor de la civilisation antique et l'a transmis de la Grèce à Rome.

PIERRE WUILLEUMIER

STORIA E CULTURA

L. MORETTI
M. GIGANTE
G. PUGLIESE CARRATELLI
A. STAZIO

PROBLEMI DI STORIA TARANTINA

LE POPOLAZIONI PREGRECHE DELLA PUGLIA E LA FONDAZIONE DI TARANTO

Difficilmente si può separare lo studio delle vicende della Puglia tra la fine del II e gli inizi del I millennio a.C. dall'esame delle vicende coeve dell'Italia e dell'Europa: in questo periodo, che va all'incirca dal XIII all'VIII secolo (XIII-XII secolo, Bronzo recente; XII-XI secolo, Bronzo finale; X-VIII secolo, Ferro)[1] si notano ovunque i segni di un grande progresso economico e civile. Durante questi sei secoli il numero e la diffusione dei reperti aumenta progressivamente in modo imponente, segno indubbio che siamo in presenza di una forte impennata demografica resa possibile dai progressi tecnici e dall'incremento, qualitativo e quantitativo, della produzione agricola e industriale: come conseguenza, una economia non più prevalentemente pastorale, ma agri-cola, stabilizzata sul terreno; il moltiplicarsi, ed il durare del tempo, degli insediamenti, ora più popolati e nei quali capita di riconoscere, tra abitazioni modeste e tutte eguali, abitazioni più vaste e articolate di «capi» segno indubbio di una differenziazione sociale in atto; infine, altro indizio di progresso economico, il progressivo

1) Debbo qui molto, e non solo per la nomenclatura cronologica, a R. PERONI, *Archeologia della Puglia preistorica*, Roma (s.d., ma 1967), agile, ma documentatissima sintesi della preistoria pugliese; e *Per uno studio dell'economia di scambio in Italia… intorno al Mille a C.*, in *Par. d. Pass.*, 24 (1969) p. 134-160.

affermarsi, accanto all'unica forma di tesaurizzazione un tempo possibile, cioè il possesso di armenti, di una forma di accu-mulazione (già iniziatasi peraltro nell'età precedente): l'ammassamento di pezzi di bronzo, lavorato o anche grezzo. In questo quadro generale vanno calate anche le vicende delle popolazioni pregreche della Puglia, le quali furono tra le prime in Italia a elaborare una cultura nazionale unitaria, ricostituendo anzi, tra il XIII e l'VIII secolo una certa unità regionale della quale non mancano indizi anche per le età precedenti.

È singolare che le fonti letterarie di cui disponiamo, quando alludono alle vicende della Puglia nel XIII-VIII secolo, usino quasi sempre uno stesso termine etnico: Japigi. All'inizio di questo arco di tempo (tre generazioni prima della guerra di Troia, quindi agli inizi del XIII secolo) lo storico Ellanico (fr. 79 a, b) fa giungere gli Ausoni in Sicilia sotto la pressione, appunto degli Japigi; e Erodoto (VII, 170) fa giungere nello stesso periodo a Iria (Oria?) i Cretesi che, respinti dalla Sicilia, si sarebbero in-sediati cola e avrebbero mutato il proprio nome in quello di Japigi-Messapi. Al chiudersi di questo arco di tempo, cioè sullo scorcio dell'VIII secolo, la regione nella quale dovranno insediarsi i coloni greci guidati da Falanto è abitata dagli Japigi: come infatti li chiama l'oracolo, dato a Falanto in quella circostanza chei critici considerano sostanzialmente autentico (cfr. Parke-Wormell, *History of theDelphic oracle*, I, p. 73) e che comunque era già noto ad Antioco (fr. 3). E che «Japigi» fosse nome nazionale, conglobante diverse entità etniche che si diversificheranno pienamente più tardi, risulta da vari autori antichi, da Ecateo (fr. 87;Ἐλεύτιοι ἔθνος τῆς Ἰαπυγίας) ad Antioco (fr. 3) ove tutto il territorio a Est di Metaponto è Japigia, sino al romano Varrone (presso Probo, nel

comm. a Verg. *Bucol.* 6,31) per il quale gli Japigi risultavano di un complesso di dodici tribù.

Da un lato, quindi, un generale progredire regionale documentato dalle numerose testimonianze archeologiche; dall'altro l'opinione degli antichi che la popolazione, o il complesso di popolazioni stanziate nella regione tra il XIII secolo e l'inizio della colonizzazione greca costituisse, per così dire, il *nomen Japygium*. Sarebbe ipercritica non riconoscere in questi Japigi, quali che fossero le loro origini, coloro cui dobbiamo il profondo mutamento che si avverte nella civiltà dei centri pregreci nella cesura (XIII) secolo) tra la civiltà del Bronzo medio e quella del Bronzo recente. E tuttavia, tenuto conto — credo — della interruzione che si avverte più tardi (al chiudersi del secolo XII) nella vita di molti insediamenti ora rigogliosi, altri pensa che le popolazioni cui si deve la rinascita del XIII secolo non siano ancora gli Japigi, ma popolazioni «ausoniche».

I documenti archeologici sono comunque assai numerosi a partire dal XIII secolo, e provengono da località svariate della regione. I centri abitati si moltiplicano, mentre alcuni di essi, che avevano attraversato un periodo di offuscamento, sembrano avere nuova e più gagliarda vita. In alcuni di questi centri abbiamo esempi di una protourbanizzazione, se così si può dire, che si attua però in forme diverse: per esempio a Porto Perone le capanne sono circolari, ma non più, come nel Bronzo medio, con basamento d'i pietra, ma con pali saldamente conficcati nel terreno a costituire l'ossatura delle capanne, fatte di rami e frasche strettamente legate ai pali. Tra queste modestissime abitazioni fanno spicco talora, come s'è detto, quelle dei «capi» per esempio, allo Scoglio del Tonno (Quagliati, *Not sc.*, 1900 p. 434 sgg.), un'abitazione rettangolare, absidata, piuttosto articolata, di oltre 100 mq.

E quanto alle fortificazioni, l'esempio più ragguardevole resta ancora quello dello Scoglio del Tonno (Quagliati, p. 450 sgg.) con un muro a secco di pietre irregolari, cinto all'esterno da un profondo fossato protetto a sua volta da un argine, forse con ponti tra l'argine e il muro interno. Analogo tipo di fortificazione ha trovato il Lo Porto a Porto Perone ove, per di più sembra potersi ravvisare la presenza di bastioni. E analoghe pure le fortificazioni di Torre Castelluccia, Coppa Nevigata e Puma le Terrare nel Brindisino (cfr. Lo Porto in *La Magna Grecia nel mondo Ellenistico*, p. 247 sg.). Ma la civiltà di questo XIII secolo è tutt'altro che una civiltà chiusa: in questo periodo i manufatti (bronzo e ceramiche) mostrano saldi collegamenti da un lato con le civiltà centro-settentrionali dell'Italia, dall'altro col mondo egeo e specificamente miceneo (ceramiche del XIII-XII secolo a Porto Perone e a Satyrion).

Questo processo evolutivo subì un'interruzione sullo scorcio del XII secolo, particolarmente riconoscibile nelle zone di Porto Perone, del Pulo di Molfetta, ecc. che vennero abbandonate, mentre si avverte un'interruzione nello sviluppo di località prima fiorenti (Scoglio del Tonno, Torre Castelluccia). È proprio in questo momento, secondo il Lo Porto, che si deve collocare la venuta degli Japigi; per il Peroni invece (*Archeologia...*, p. 115) questa frattura dello sviluppo urbanistico e civile dei centri della Japigia dovrebbe collegarsi con la venuta di Diomede di cui favoleggiarono ampiamente gli antichi: tuttavia è da chiedersi se tale conclusione non sia prematura, dato che le vicende di Diomede, ammesso che siano storicamente accettabili e che debbano cronologicamente coincidere proprio con la frattura dello scorcio del XII secolo, sono localizzate piuttosto nella regione cui si di Daunia, e spiegherebbero quindi quell'interruzione dava il nome per esempio a

Masseria di Canne, a Coppa Nevigata, a Manaccore, ma non si atta-glierebbero bene all'area tarantina (Porto Perone, Satyrion, Torre Castelluccia, Scoglio del Tonno) ove solo assai tardi abbiamo notizia di sacrifici per i Tididi, come del resto per gli Eacidi, gli Atridi e i Laerziadi (Ps. Aristot., *de mir. ausc.* 106): troppo poco, almeno per ora, per assegnare a Diomede e ai suoi compagni la responsabilità del turbamento dell'orizzonte civile del 1100 circa in tutta la Puglia.

Verso la fine di questo stesso periodo del Bronzo finale, dopo l'interruzione, di cui s'è detto, tornano a notarsi interessanti fenomeni unitari, particolarmente nel campo della ceramica ove, mentre declinano rapidamente le importazioni del mondo egeo (e le residue più che altro si restringono a prodotti provenienti dalle isole ioniche o dalla costa occidentale della Grecia), comincia a prevalere, con forme nuove, un tipo tornito e dipinto, di fabbricazione industriale probabilmente tarantina (Taylour, *Micenean pottery...*, p. 185, largamente esportato in tutte le Puglie e oltre, sino al Materano: è il *protogeometrico japigio*. E qui è stato sottolineato dal Peroni (p. 120) da un lato come genericamente, e non solo in Puglia e in Italia, la fabbricazione su base industriale del vasellame presuppone una civiltà di tipo urbano, con centri abbastanza popolosi (caratteristico di questo periodo è l'abbandono delle grotte); dall'altro che questo sviluppo (X secolo) in Puglia si verifica prima che in qualsiasi altra regione italiana. Assai scarse invece le tracce di abitati sicuramente riferibili a questo periodo, anche perché solo gli scavi stratigrafici del Lo Porto a Satyrion e a Porto Perone consentono di distinguere tra il periodo anteriore e quello posteriore alla cesura dello scorcio del XII secolo. A questo periodo comunque si assegna l'abitato di Torre Castelluccia, con strade e piccoli agglomerati di capanne rettangolari,

più o meno delle medesime dimensioni, con basamento di pietre informi (Drago, *Bull. Paletnol.*, n. s., VIII, 5 [1953] p. 156 sgg.), tra le quali spiccano alcune di maggiori dimensioni, lunghe una decina di metri (magazzini, o abitazioni di maggiorenti); forse a questo stesso orizzonte culturale appartiene l'abi-tazione segnalata dal Rellini a Punta Manaccore (*Bull. Paletnol.*, 54 [1934] p. 10 sg.). Un arricchimento delle nostre conoscenze in proposito ci verrà forse in futuro da Monte Sannace, abitata certamente già prima della fondazione di Taranto (frammenti di oinochoe protocorinzia), ma che sinora ci ha dato pochissimo per quan-to riguarda l'età del Bronzo finale e del Ferro.

Al *protogeometrico japigio* segue, agli inizi dell'età del Ferro, il *geometrico japigio* (IX-VIII secolo), periodo per il quale assai scarsa è la documentazione relativa agli insediamenti urbani, mentre ricca è la documentazione per la ceramica, trovata in maggior copia nella città di Taranto e nei pressi (Borgo Nuovo, Scoglio del Tonno, Torre Castelluccia, Porto Perone, Satyrion), tanto che anche per il geometrico, si è pensato che il centro di irradiazione debba ricercarsi proprio nell'area di Taranto. Ma questo geometrico japigio si spinge anche assai più a Sud, a Santa Caterina di Lecce, e a Nord, nel Foggiano (presso San Severo, a Coppa Nevigata, a Manaccore, a Mattinata), mentre sporadicamente se ne trovano esemplari fino in Campania e in Sicilia. È anche in questo periodo che si superano le angustie dell'economia primitiva con l'adozione del bronzo nella sua duplice funzione premonetale: tesaurizzazione da un lato, forse collegata a precisi valori ponderali-metrologici, e mezzo di scambio dall'altro. E non è nemmeno da dimenticare che al servizio di questi fermenti regionali verso mezzi e modi di unità doveva essere un sistema viario assai efficiente : il problema fu già affrontato nel nostro secondo Convegno

del 1962 (c r. f sopratutto, per il periodo che ci interessa, gli interventi di N. Degrassi e della signora Marin: *Vie di Magna Grecia*, p. 70 sgg. ; 85 sgg.), e si notò allora che le testimonianze della rete stradale erano assai più cospicue per l'età preistorica, oppure tardo-greca e romana che non per l'età protostorica: ma che un funzionale sistema viario esistesse anche allora è presupposto sia dalla sua esistenza in epoche precedenti, sia dal generale progresso economico della regione, sia dalla diffusione stessa dei manufatti di produzione locale o d'importazione. È difficile dire se, e fino a che punto, le strade preromane della Puglia (per esempio, quelle che avevano il loro perno in Monte Sannace) ricalcassero strade dell'età del Bronzo finale o del Ferro, ma poiché tutte le strade preromane della Puglia rispondono a precise e naturali necessità di ordine economico e commerciale, esse debbono neces-sariamente risalire al periodo in cui si affermo, su base regionale, l'esigenza e la possibilità di copiosi e molteplici scambi economici.

È in questo contesto che sullo scorcio dell'VIII secolo , si situa la fondazione di Taranto. La regione era progredita, economicamente e socialmente, i centri sulla via dell'urbanizzazione erano numerosi, l'intera Puglia, sia per la matrice etnica dei suoi abitanti, sia per le necessità dell'economia, andava lentamente avviandosi a forme unitarie. La fondazione della colonia arrestò questo processo proprio in un punto nodale dello sviluppo, nel Tarantino, che da vari indizi sembra essere stato uno dei più importanti, se non addirittura il più importante, tra i centri da cui muoveva la spinta verso il progresso (diffusione, da qui, della ceramica protogeometrica e geometrica japigia; protourbanizzazione a Porto Perone e a Satyrion). Le vicende dei centri di Torre Castelluccia e di Satyrion, rapidamente abbandonati dagli indi-geni, se da un lato provano come l'insediamento dei coloni avvenisse

con la forza, dall'altro provano come quei fermenti unitari regionali erano per il momento solo di natura economica, non politica: non si comprenderebbe altrimenti come poche centinaia di coloni non fossero immediatamente ricacciati in mare dagli sforzi riuniti di tre o quattro centri vicini, centri che dovevano indubbiamente essere popolosi se, nel 473, gli indigeni riuscirono a mettere assieme 20.000 uomini per la guerra contro Taranto.

I nuovi venuti, peraltro, sotto molti aspetti non erano allora più progrediti delle popolazioni tra le quali si insediavano: non disponevano, per quel che ne sappiamo, nel campo dell'agricoltura e dell'industria, di ritrovati tecnici tali da metterli subito in condizione di superiorità rispetto agli indigeni; non conoscevano ancora la moneta; se conoscevano la scrittura, ben pochi erano in grado di servirsene: tutto ciò verrà dopo. E ancora: se si pensa per esempio alle cosiddette stele daunie, che appartengono in parte all'età coloniale, ma in parte forse la precedono, si deve riconoscere che esse presuppongono un background culturale certamente diverso, ma non inferiore a quello dei coloni di Taranto. Per cui, nel secolo VII, il durare e il progredire della comunità coloniale, e il successivo, e sia pure non eccezionale ampliamento della *chora* tarantina, non possono spiegarsi se non con la grande superiorità dell'organizzazione civile e militare dei nuovi venuti. L'asserzione che la fondazione di Taranto abbia segnato una battuta d'arresto per i fermenti unitari che prendevano corpo nella Puglia, particolarmente nel campo economico, potrà essere verificata quando conosceremo meglio i centri pugliesi dell'età del Bronzo recente e del Ferro Ma non bisogna dimenticare che un fenomeno analogo è stato rilevato anche per altre zone e popolazioni della Magna Grecia: nel Metapontino e nel Materano orientale, ad esempio (cfr. Lo Porto, *Not. Sc.*, 1969, p. 166 sgg.), verso

l'VIII secolo le popolazioni «enotrie» sembravano muoversi verso la creazione di un organismo politico-sociale unitario con la crea-zione di numerosi centri urbani, attrezzati alla difesa contro le prime ondate dei colonizzatori. Per quanto in particolare riguarda la Puglia, converrà sin d'ora porre attenzione ad alcuni fatti. Innanzi tutto i nomi Japigi-Japigia vengono usati più di rado ad indicare l'intera Puglia e i suoi abitanti, mentre negli autori comincia a prevalere la designazione delle popolazioni secondo i tre *ethne* degli Japigi stessi: Dauni, Peucezi, Messapi, nei quali ultimi sembrano doversi ora riconoscere gli Japigi per eccellenza, i prin-cipali rappresentanti dell'antico *nomen japygium* come risulta da vari autori (testi presso Wuilleumier, *Tarente*, p. 12 sgg.). È difficile infatti separare gli Japigi coi quali i Tarantini avevano frequenti zuffe di confine e coi quali vennero a lotta aperta nel 473 (Diod. XI 52; cfr. Herod. VII, 170), e il cui re Opis più tardi accorse in aiuto dei Peucezi contro Taranto, restandone sconfitto (ex-voto a Delfi: Paus. X, 13, 10; cfr. Bourguet, *Ruines de Delphes*, p. 155) dai Messapi sui quali, verso il 480 a quanto pare, i Tarantini avevano colto una cospicua vittoria per la quale inviarono a Delfi altro noto ex-voto (Paus. X, 10, 6 sgg.; cfr. *Fouilles de Delphes*, III, 1, 73 sgg.). A questo proposito vale forse la pena di sottolineare che la storiografia greca si mostra ostile a Taranto per quanto riguarda le lotte da essa sostenute contro gli indigeni: ricorda la grave sconfitta di Taranto, ma non accenna minimamente alle sue vittorie di cui abbiamo memoria, incidentalmente, in Pausania e nei frammenti delle dediche votive di Delfi. E non basta qui richiamarsi alla κακοήθεια e alla posizione politica di Erodoto, filoateniese, colono a Turi, e per ciò stesso ostile a Taranto come a tutte le altre città che attorno alla metà del V secolo erano in urto con Atene, perché Diodoro, che pure passa sotto silenzio

le vittorie tarantine, non dipende affatto da Erodoto per questa parte della sua narrazione.

Tra Dauni, Peucezi e Messapi (Japigi-Messapi) la nascente storiografia greca del VI-V secolo già distingueva comunque con esattezza: a Nord erano i Dauni, come si evince da Antioco (fr. 13), il cui re Dauno era però già noto a Mimnermo (Bergk, *PLG*, p. 33); i Peucezi sono noti ad Ecateo (fr. 88, 89: Πευκαῖοι) e a Ferecide (fr. 156) e dalla combinazione dei due autori si deduce che i due popoli erano vicini (προσεχεῖς) agli Enotri e che mentre i Peucezi abitavano sull'Adriatico, gli Enotri erano ἐν Ἰταλίᾳ che qui non può significare che la zona a Ovest dei Peucezi, cioè la Lucania; che a Sud dei Peucezi, nella zona attorno a Taranto, e in particolare a Est e a Sud-Est di quella città abitassero i Messapi, risulta dal complesso delle fonti cui abbiamo accennato.

Si direbbe quasi che Taranto, incuneandosi con la sua *chora* in un territorio prossimo al limite tra Peucezi e Japigi-Messapi, abbia in qualche modo favorito la separazione e la differenziazione dei vari popoli, sia con la sua stessa presenza, sia impedendone il collegamento politico-militare come nel caso ora ricordato del re Opis, sia infine alleandosi agli uni contro gli altri, per esempio al tempo — sembra — della fondazione di Eraclea quando si alleò con Peucezi e Dauni contro i Messapi (Strabo VI, 281). Sta di fatto che, d'ora in poi, le popolazioni della Puglia avranno uno sviluppo diverso sotto molti punti di vista, sebbene questo, ovviamente, abbia minor peso nel caso dei Dauni, più lontani, che sembrano aver risentito relativamente assai poco della colonizzazione greca, elaborando autonomamente le loro istituzioni politiche e sociali e sensibili piuttosto, semmai, alle influenze, più tarde, delle popolazioni italiche dei Romani.

Lasciando per esempio da parte la diversità delle forme di sepoltura, che pure sono rilevanti (tombe prevalentemente a fossa nella Messapia; con scheletri rannicchiati nella Peucezia e nella Daunia), ma in parte risalgono già alla età del Ferro, si noterà che di fronte alla comune facies culturale rappresentata dal protogeometrico e dal geometrico japigio, ora si ha una ceramica peucetica (che comincia alla metà del VII secolo), una ceramica daunia (che comincia mezzo secolo più tardi) e una ceramica messapica (ancora più tarda, V-IV secolo); e, accanto a queste, numerose fabbriche indigene. È anche interessante a questo proposito notare la diversità degli apprestamenti che si ebbero nel Nord e nel Sud delle Puglie per le necessità della difesa. Nel Nord, tra i Dauni, sembrano prevalere le fortificazioni ad aggere: più noto l'aggere di Arpi (non più tardo del VI secolo), un tratto del quale fu identificato in saggi del 1965 e 1966; imponente aggere di terra su cui si innalza un muretto di mattoni crudi largo un metro; aggeri anche a Erdonia (fine del IV secolo?) e a Torretta dei Monaci ; poco invece si sa delle fortificazioni di Canosa e Luceria le cui acropoli sono in buona parte difese naturalmente. Assai più rilevanti, per imponenza e vastità le fortificazioni nel Sud della Puglia: le mura di Cavallino e di Manduria, che costituiscono qui i due sistemi più notevoli di fortificazione, risalgono già al VI secolo. E nell'assenza certa, per ora, di fortificazioni che si avvicinino maggiormente nel tempo alla data della fondazione di Taranto, ci si può chiedere se non possa ravvisarsi una forma primitiva di organizzazione difensiva nelle «specchie» salentine, almeno secondo l'interpretazione che di questi discussi monumenti ha dato di recente un giovane archeologo (G. Neglia, *Il fenomeno delle cinte di specchie nella penisola salentina*, Bari, Soc. Storia patria per la Puglia, Documenti, XXXV, 1970) il quale, escludendo

il carattere religioso o funerario delle specchie stesse, e calando attentamente quei monumenti sulla carta topografica, ha notato che le grandi specchie si dispongono a corona attorno ai più notevoli insediamenti messapici: e qui, a tacere degli insediamenti più lontani da Taranto, sono da ricordare in particolare le cinte che si dispongono attorno a Oria, a Carovigno e, soprattutto, a Ceglie Messapico ove costituiscono un complesso notevolissimo per numero e per imponenza. Certo le specchie non sono fortilizi, e non costituiscono un elemento frenante per l'eventuale avanzata di gruppi di armati: ma la disposizione stessa di esse fa si che la loro funzione sia stata (Neglia, p. 133) o confinaria, o esclusivamente difensiva (avvistatrice), o mista (difensivo-confinaria). Vero è anche che gli elementi su cui fondarsi per la datazione delle specchie sono piuttosto scarsi: per la cinta di Carovigno il *terminus ante quem* è la conquista tarantina della città, di data tuttavia non sicurissima sebbene probabilmente nella prima metà del V secolo; sotto la specchia di Monte Maliano, presso Manduria, si è ritrovato materiale dell'VIII-VII secolo. Ricerche ulteriori potranno forse confermare, o escludere, se questa ipotesi, del resto non nuovissima, sulla destinazione confinario-difensiva delle specchie nei secoli della penetrazione tarantina, sia fruttuosa o no.

Gli archeologi sottolineano, dal canto loro queste diversità nello sviluppo delle civiltà daunia, peucetica e messapica, e notano anzi come in seno a questi raggruppamenti etnici si rilevino in centri abitati, o distretti di più notevole importanza, manifestazioni artistiche del tutto particolari, segno che il processo di inte-grazione, arrestatosi al tempo della colonizzazione di Taranto, era ben lontano dal riprendere vigore. Né Taranto costituì, almeno nel VII-VI secolo un elemento capace di unificare le varie civiltà perché la sua penetrazione, militare e commerciale, dovette essere

allora piuttosto modesta: lo prova l'analogia dei reperti ceramici greci e l'assenza dei prodotti indigeni nelle necropoli di Taranto e in una zona circoscritta che si dispone ad arco attorno alla città da Terre Castelluccia a Sud sino a Marina di Ginosa ad Ovest (N. Degrassi, *Greci e Italici*..., p. 228 sg.); ma immediatamente fuori di questa cerchia l'influsso di Taranto non sembra essere stato avvertito, e non si nota ovviamente nemmeno nella più lontana Monte Sannace ove, sin dalla seconda metà del VII secolo compaiono i vasi «peucetici» mentre i prodotti greci, se vi sono, sono tutti di importazione diretta dalla Grecia.

E del resto, all'ampliamento della *chora* oltre gli ovvii limiti di sicurezza non dovettero tenere molto i Tarantini stessi i quali per tempo dovettero comprendere che alle attività agricole pote-vano utilmente e vantaggiosamente unirsi altre attività economiche. In definitiva, Taranto era piuttosto isolata nel mondo in cui si inserì: l'occupazione violenta di sedi giunte già a un notevole livello civile, la limitata estensione della *chora*, la scarsa penetrazione dei manufatti tarantini oltre un ristretto ambito, non favorirono certo, nei primi secoli della colonia una profonda e proficua simbiosi con gli indigeni. Questo fu già rilevato al tempo del nostro primo convegno, e le scoperte più recenti sembrano confermarlo non solo per l'area tarantina, ma, come si è detto, anche per il Metapontino e per il Materano orientale.

La fondazione di Taranto ebbe certo una influenza negativa sul processo di unificazione regionale; dette un diverso indirizzo ai modi di sviluppo delle comunità indigene; ma tale sviluppo fu più rapido proprio là dove, pur nella lunga opposizione o nel contrasto armato, gli indigeni finirono col mutuare dai coloni greci nuove forme di vita nel campo politico, sociale e culturale. Taranto, per esempio, sembra aver conosciuto l'istituto monarchico,

qualunque forma precisa esso abbia avuto; e l'istituto monarchico era anche caratteristico, in età pienamente storica, degli indigeni della Puglia: abbiamo il già ricordato Opis al tempo delle guerre persiane o poco dopo; re tra i Dauni e i Peucezi al tempo della fondazione di Eraclea (Strabo VI, 281) e Artas tra i Messapi al tempo della guerra del Peloponneso (Thuc. VII, 33). Ma dopo la democratizzazione di Taranto l'istituto monarchico tende a scomparire anche tra gli indigeni e, sopratutto tra i Messapi, notiamo un evolvere della vita politica verso forme federative (su ciò cfr. Lepore, *Greci e Italici* p. 267 sg.), mentre altrove, tra i Dauni si nota il persistere di forme più arcaiche di vita politica. In campo diverso, si noterà che i Messapi sono i primi a recepire e a usare largamente l'alfabeto, mutuato appunto da Taranto, anche se le prime testimonianze che abbiamo sono posteriori di circa due secoli alla fondazione della colonia. E può dirsi in definitiva che tra le popolazioni della Puglia quelle che progredirono più speditamente, pur mantenendo sino ad età romana una propria compattezza etnica, furono proprio i Messapi, più vicini a Taranto e per questo più pronti a coglierne gli influssi: perché il progresso allora era commisurato al maggiore o minore adeguamento al modello tarantino.

L'EVOLUZIONE COSTITUZIONALE DI TARANTO.

Della costituzione di Taranto, come è noto, sappiamo pochissimo: anzi quel poco che ne sappiamo è in buona parte frutto di illazioni fondate da un lato sull'antecedente storico di T., cioè Sparta, dall'altro su una filiazione tarantina (e non solo tarantina), cioè Eraclea. Ma sembra indubbio che in T. ebbe luogo, nel corso dei secoli, come del resto in tutte le poleis greche, una complessa evoluzione degli istituti costituzionali. Il primo rilevante mutamento

politico-costituzionale è da ricercare con verisimiglianza proprio agli inizi della colonia quando, secondo lo schema tradito, i coloni avrebbero dovuto portare seco, assieme ai culti e alle tradizioni gentilizie del paese d'origine, anche l'organizzazione politico sociale cola vigente. Ma questo sembra difficile a sostenersi nel caso della colonizzazione greca dell'VIII-VII secolo in Occidente. Le città da cui provenivano i coloni erano tutte rette, allora, da regimi aristocratico-oligarchici: non è credibile che la maggioranza dei coloni accettasse supinamente il ricostituirsi, in colonia, delle strutture politico- sociali delle città da cui si erano allontanati; non e credibile che i gravi sacrifici cui tutti indistintamente ed egualmente erano chiamati, non avessero come risultato un relativo livellamento almeno all'origine delle colonie, delle condizioni politico-sociali dei coloni. Le differenze sociali ed economiche che si notano in prosieguo di tempo, più che effetto delle condizioni di partenza dei singoli, sono frutto da un lato di un naturale processo di differenziazione economica, dall'altro di un atteggiamento ben diverso da quello delle aristocrazie della madrepatria nei confronti delle attività economiche (commercio, industria: si pensi solo alla adozione della moneta).

Se in generale sembra difficile, a proposito delle colonie magnogreche, il trasferimento integrale e globale degli istituti politico-sociali della madrepatria in una realtà del tutto nuova, questo sembra particolarmente difficile nel caso di Taranto in cui più concause determinarono la creazione di un organismo politico alquanto diverso da quello della città di origine. La prima causa è che la comunità greca dello Jonio nasceva come lacerazione del vecchio stato spartano: sia che si trattasse davvero dei Parteni, come vuole gran parte della tradizione, sia che si trattasse di cittadini di condizione inferiore, antichi e moderni sono d'accordo nel

porre l'accento sulle difficoltà interne allo stato spartano che portarono alla deduzione della colonia. È difficile perciò che i coloni abbiano introdotto nella nuova sede, tali e quali, proprio quegli ordinamenti politico-sociali cui dovevano, in definitiva, il proprio allontanamento da Sparta. La seconda causa è che l'ordinamento spartano, di tipo piuttosto particolare, era difficile a trasferirsi nella sua integrità nella nuova sede.

Quando i coloni abbandonarono Sparta per T., gli organi costituzionali spartani erano: la monarchia (anzi, la diarchia), la gerusia, l'apella, l'eforato e, per i cittadini *uti singuli*, le tribù personali (φυλαί) e locali (ὠβαί). È estremamente difficile che la diarchia (per di più gentilizio-ereditaria, come era a Sparta) possa essere stata trasferita in colonia; ed è anche discutibile che a T. vi sia stata la monarchia, sia pure nella sua forma più semplice. Erodoto, è vero, ricorda agli inizi del V secolo un Aristophilides, basileus dei Tarentini (III, 136), e il non avere noi alcun altro accenno alla monarchia in T. potrebbe dipendere dal fatto che in quella città μικρὸν ὕστερον τῶν Μηδικῶν (Arist., *Pol.* 1303a), cioè non molti anni dopo i fatti cui allude Erodoto, si introdusse la democrazia che avrebbe cancellato l'istituto monarchico (così pensano per esempio Wuilleumier, *Tarente*, p. 176 e Dunbabin, *Western Greeks*, p. 93). Tuttavia non è da escludere, tenendo anche presenti i labili confini tra βασιλεύς e τύραννος in Erodoto (che chiama nello stesso cap. V, 44, Telys di Sibari βασιλεύς e τύραννος) e in Pindaro (che chiama nella stessa *Pitica* II, v. 70 e 85, Ierone di Siracusa τύραννος e βασιλεύς), l'ipotesi del Ciaceri (*Storia*..., II, p. 51) per il quale l'Aristophilides di Erodoto sarebbe un τύραννος sul tipo di quelli che troviamo al limite della dissoluzione del vecchio mondo aristocratico e quasi agli albori del nuovo mondo democratico. Comunque,

accanto alla discutibile presenza nella T. arcaica di un re, nessuna traccia abbiamo di una gerusia lungo tutto l'arco della storia di Taranto, e neppure nella colonia di Eraclea: e, dato il collegamento della gerusia con le tribù gentilizie, può vedersi in questa assenza della gerusia o una confer-ma dell'origine etnico-sociale dei coloni (non pienamente «spartani» ovvero un indebolimento dei legami gentilizi originari tra i coloni stessi. Nemmeno meraviglia l'assenza delle ὠβαί perché quest'assenza da un lato può egualmente collegarsi, come s'è detto, all'origine etnico-sociale dei colonizzatori, dall'altro si giustificherebbe da ciò che ogni suddivisione territoriale-amministrativa della nuova cittadi-nanza presuppone un territorio che i coloni, al loro arrivo in Magna Grecia, erano ben lungi dal possedere. Se suddivisioni territoriali-amministrative dei cittadini vi furono in T., esse devono essere posteriori alla deduzione della colonia, e devono prendere le mosse non dalla organizzazione relativa della madrepatria, ma da esigenze e sollecitazioni che i coloni ricevettero in loco. Per quanto infine riguarda l'eforato, il più recente tra gli istituti costituzionali spartani, è indubbio che in T. esso dovete esistere sia nell'età arcaica che dopo la rivoluzione democratica : non si vede altrimenti come mai possa essersi introdotto nella colonia di Eraclea, fondata nel 433. Si è sollevato qualche dubbio sulle origini tarantine dell'eforato eraclese (Sartori, *Problemi...*, p. 85; Ghinatti, *Tavole di Eraclea* p. 153), ma da dove gli Eraclesi avrebbero potuto desumere quella magistratura? Non certo dalle altre poleis magnogreche, e men che mai dalle popolazioni indigene. Semmai, la persistenza dell'eforato nella costituzione democratica di T. nel V secolo, e in Eraclea, ci induce a riflettere sul carattere che quella magistratura dovette avere, e che conservò, in T. e in Eraclea. L'eforato, quando giunse a

T. coi coloni, era a Sparta una magistratura piuttosto recente: esatta o no che sia la data del 754 per la sua introduzione in Sparta, è chiaro che l'eforato è più o meno contemporaneo, o di poco anteriore, alla venuta dei primi coloni a Satyrion e a Taranto. L'eforato, cioè non si era ancora caricato dei poteri censori o polizieschi (per usare un'espressione di Pareti) che ne saranno poi caratteristici, e poté proprio per questo sopravvivere alla rivoluzione democratica ed essere poi trasferito, assieme ad altri istituti, in Eraclea. In ogni case l'eforato, come ogni altra magistratura, dovete essere elettivo in Taranto: ciò si deduce anche da Aristotele (*Pol.* 1320b) h c e caratterizza il successivo governo democratico per l'introduzione di magistrature sorteggiate (peculiari delle democrazie) accanto alle elettive. Ma non sappiamo nulla di preciso sugli efori di T.: né il numero (erano tre a Tera, fondata verso il 750, e a Cirene; ma cinque, in epoca storica, a Sparta): né le effettive funzioni.

Tutto ciò non ci dice però molto sul tipo di organizzazione politico-sociale di T. alle origini e nei primi due secoli e mezzo di vita. Singolare, come nota giustamente Sartori, che Aristotele chiami *politeia*, e non *aristokratia*, la costituzione pre-democratica di T.: ma ciò almeno per me, non va interpretato solo nel senso che il regime aristocratico vi fosse piuttosto temperato, e alquanto diverso dalla rigidità schematica della madrepatria, bensì nel senso di una maggiore partecipazione alla cosa pubblica (*politeia* appunto) dei ceti che le aristocrazie altrove escludevano dal potere. Ritengo cioè che in T., già prima della evoluzione democratica del V secolo, avessero gradatamente acquistato importanza, anche politica, i possessori di denaro e i mercanti, dai quali dipendeva in gran parte il benessere cittadino. È inconcepibile che nella politica cittadina non avessero alcuna influenza commercianti

come quello cui dobbiamo il tesoro del 490 circa a.C., trovato a Taranto nel 1911, che è certo il più cospicuo tra quelli rinvenuti in Occidente (cfr. da ultimi, Vallet, *Rhégion*. p. 193 sg.; Heithelheim, *Ancient economic history* II, p. 12; 165 sg.). Non è da escludere quindi che, già nel corso del secolo VI, la costituzione tarantina avesse subito una evoluzione in senso oligarchico-timocratico, per cui la partecipazione alla cosa pubblica non era più appannaggio dei soli proprietari terrieri, ma di tutti coloro che possedessero πλῆθός τι χρημάτων.

Il carattere di questa elite coloniale tarantina credo possa oggi meglio comprendersi dalle cosiddette «tombe degli atleti tarantini», trovate nel tessuto urbano di T. e recentemente illustrate dal Lo Porto (*Atti M. Soc. Magna Grecia* N. S., 8 [1967)» pp. 33-98) con un paziente lavoro di ricostruzione su reperti e dati di scavo risalenti a molti decenni fa. Particolarmente nelle tombe A. B, C, tra la fine del VI e gli inizi del V secolo, anteriori quindi al mutamento costituzionale, è evidente il carattere di questa elite, fiera delle attività agonistiche largamente praticate, e con successo. Quattro sarcofagi (e cinque vittorie panatenaiche) nella tomba A; sette sarcofagi nella tomba B, tutti di atleti come mostrano gli alabastri e gli strigili presso ciascun defunto; un solo sarcofago nella tomba C, ma quattro vittorie panatenaiche. Notevoli le vittorie ottenute nelle gare delle quadrighe, tradizionalmente appannaggio delle famiglie più ricche. E ha scarsa importanza che la documentazione archeologica attesti vittorie solo nelle Panatenee e non, ad esempio, nelle altre gare panelleniche (per le quali, d'altra parte, disponiamo di abbondante documentazione letteraria e papirologica). Rilevante invece è il tipo di aristocrazia che ne emerge, sul genere di quella dorica cantata da Pindaro, amante del bello e della vita strenua, frequentatrice dei grandi centri religioso-

sportivi della madrepatria, colta senza dubbio, ma sopra-tutto ricca : e la ricchezza, si sa, è segno della protezione divina (Pind. fr. 222 Schn.: Διὸς παῖς ὁ χρυσός).

Poco dopo le guerre persiane (e poco dopo la data delle più ricche tombe di atleti), avvenne in T. il mutamento costituzionale che Aristotele ritiene essersi verificato a causa della sconfitta inflitta a T. dagli Japigi, e che i critici moderni, sulla base di Diodoro (XI, 52) ritengono avvenuta nel 473, o magari nel 467, dati gli stretti rapporti tra T. e Reggio in questi anni, e la forzata abdicazione di Mikythos di Reggio, appunto nel 467. Non è certo da mettere in dubbio l'influenza che gravi sconfitte militari possono esercitare sul regime politico di una polis, e potrebbe anche accettarsi il rapporto tra le vicende di T. e quelle di Reggio ma non escluderei che il mutamento costituzionale tarantino possa collegarsi al generale movimento democratico che, attorno al 470, sappiamo aver vigoreggiato, per cause diverse, in gran parte della Grecia e persino nella Magna Grecia e in Sicilia (Agrigento democratica nel 467; caduta di Trasibulo a Siracusa nel 466/5; Reggio democratica nel 461). Ma il movimento parte dalla madrepatria. Argo, poco dopo le guerre persiane, si era data ordinamenti democratici, anzi ha gran parte nel movimento democratico peloponnesiaco che coinvolge Arcadi e Messeni (Herod. IX, 35) contro Sparta. Atene non sembra estranea a questo movimento (De Sanctis, *Pericle* p. 51); certo ateniese è il modello su cui viene esemplata, nel 472, la nuova costituzione di Elide su dieci tribù territoriali, ognuna delle quali esprime un ellanodica, e una bulè dei Cinquecento (*Inschr. v. Olympia* 3; Hellan. fr. 113; Paus. V, 9, 4 sgg.). Sarebbe estremamente allettante, a questo punto, supporre che la democrazia tarantina avesse origine, sia pure indirettamente,

dalla democrazia ateniese, E a questo proposito si potrebbe ricordare che tratto caratteristico della nuova democrazia tarantina è il passaggio del potere esecutivo a un collegio di strateghi, come nella democrazia ateniese; o anche che i rapporti tra le poleis della Magna Grecia e la madrepatria erano molto intensi allora, e in particolare intensi erano quelli che intercorrevano tra l'elite coloniale tarantina e Atene, come mostrano le tombe di atleti tarantini ora ricordate; e intensi erano anche i rapporti di T. con l'Elide, come mostrano le ripetute vittorie di Tarantini in Olimpia che, come è noto, era sotto prostasia elea. Sicché potrebbe anche avanzarsi l'ipotesi chel'evoluzione costituzionale di T., oltre che dai fattori che vengono tradizionalmente addotti (sconfitta ad opera degli Japigi; caduta di Mikythos di Reggio), e magari più ancora che da essi, sia stata provocata, stimolata, dall'esempio ateniese ed eleo. Ma una siffatta ipotesi, l'eventuale matrice ateniese della democrazia tarantina, va incontro a fortissime obiezioni: e a tacere dell'assoluto silenzio della tradizione antica su ciò, è da ricordare che i rapporti ateniesi-tarantini nei decenni che seguirono furono tutt'altro che buoni (alleanza Atene-Messapi; guerra per la Siritide; atteggiamento tarantino durante la guerra del Peloponneso, etc.), il che mal si concilierebbe con quella ipotesi. Meglio collocare il mutamento costituzionale di T. nel più ampio quadro del movimento democratico greco, e più specificamente magnogreco, degli anni 470-460.

Va da sé che questa evoluzione, che dovette aprire la via a un regime sempre più popolare, non poté essere opera di una aristocrazia chiusa e rigida, ma piuttosto frutto di un incontro, tra le sollecitazioni che venivano dal basso e quella varia e aperta élite coloniale, di varia estrazione, che deteneva il potere in T. già prima delle guerre persiane, la quale comprese al momento

giusto che non si potevano più escludere dalla gestione del potere ceti, indubbiamente modesti, che contribuivano però in modo determinante al progresso e in definitiva al benessere economico cittadino. E va anche da sé che qui è in nuce, l'origine dei profondi contrasti politico-sociali che dilaniarono T. alla fine del IV e per tutto il III secolo: da un lato la vecchia classe dirigente, aristocrazia della terra e delle varie attività commerciali e industriali, aperta indubbiamente, ma non tanto da accettare una spartizione del potere; dall'altro il popolo minuto (operai: pescatori, contadini) che non si rassegnava a una democrazia puramente formale. E un altro limite dovrà pure riconoscersi a questa demo-crazia tarantina, anche questo comune a tutte le democrazie greche (si pensi solo alla tenace difesa della «purezza» cittadina da parte della democrazia ateniese): l'eccessiva chiusura verso gli elementi indigeni che non sembra siano stati accolti nella cittadinanza se non in misura trascurabile. Su circa 400 nomi attestati nella T. preromana da fonti letterarie ed epigrafiche, e diligentemente elencati dal Wuilleumier, una dozzina appena sembrano non greci: tra questi, più interessante, Δάζος, Δάζυμος che si ritrova anche nelle tavole di Eraclea, e che sembra essere come la sua latinizzazione Dasius, Dasumius, ecc. l'unico nome veramente passepartout di tutta l'Apulia, da Canosa a Brindisi. Quanto agli altri nomi non greci, non escluderei che alcuni di essi siano stati letti con qualche inesattezza dai primi editori. Ed è anche da sottolineare che nel patrimonio lessicale di T. ciò che venne sicuramente mutuato dai parlari indigeni, e specificamente dal messapico, è assai poco e forse in passato si è un po' esagerato nell'individuare in glosse di Esichio relitti del messapico (su ciò, O. Parlangèli, *Rend. Ist. Lombardo*, 94 [1960] p. 175). Questa chiusura politica verso l'esterno di T. è caratteristica delle vicende politiche

di quella città e la ritroveremo, con conseguenze politiche e culturali anche più gravi, durante l'età ellenistica.

È probabilmente al rivolgimento democratico del 470 circa che dobbiamo la sistemazione, o la ristrutturazione, di alcuni istituti costituzionali quali la halìa e la bulé E a proposito della prima vorrei notare che è con tutta probabilità da respingere l'opinione, comunemente recepita e stancamente ripetuta, secondo cui l'assemblea popolare (halìa) si sarebbe anche chiamata a T., in età arcaica o in dialetto locale, γραιβία sulla base di una nota glossa di Esichio (γραιβία ἢ γραιτία [=γραιϝία]. πανήγυρις, Ταραντῖνοι). Qui è da respingere, mi sembra, da un lato l'opinione di alcuni linguisti (Ahrens, von Blumenthal, Kretschmer) secondo i quali γ. sarebbe parola mutuata dal messapico, in quanto è incredibile che un termine designante un'istituzione squisitamente greca fosse preso in prestito proprio dagli indigeni; dall'altro, appunto, la supposta equazione γραιβία= ἁλία= ἐκκλησία. Esichio infatti non dice che γραιβία è equivalente ad halìa, ma a panegyris; e sebbene panegyris abbia anche, qualchevolta, il significato di assemblea politica (Strabone VI, 280 chiama π. le riunioni degli italioti ad Eraclea) non dimeno il significato corrente del termine è piuttosto legato a celebrazioni di carattere religioso, festivo. Riterrei perciò anche sulla base del parere di insigni linguisti (Chantraine, Frisk) che γραιβία, γραιϝία vada piuttosto accostato a γραῦς «vecchia» e indichi una «festa delle vecchie» o qualcosa del genere, e non abbia pertanto alcun significato politico.

Questione largamente dibattuta ancor oggi 2 quella della κατάκλητος ἁλία per la quale più recentemente il Sartori (*Atene e Roma*, 10 [1965] p. 147 sg. ; *Eraclea di Lucania*, in *Röm Mitt., Suppl.* 11 [1967 ») p. 57 sgg.) e il Ghinatti (*Tavole greche di Eraclea*, p. .147 sgg.) hanno accettato l'interpretazione del Kaibel, secondo

cui si tratterebbe di una *contio extra ordinem*. E anzi il Ghinatti, scostandosi un poco dal Sartori finisce col vedere nella halìa e nella katakletos due assemblee egualmente plenarie ed egualmente abilitate a decidere su tutto: uniche difference, che la prima era ordinaria e la seconda straordinaria, e che alla seconda, proprio per la sua eccezionalità, finiva col prendere parte un numero di cittadini più alto di quanto non avvenisse per la halìa ordinaria. In sostanza, una trasposizione in ambiente magnogreco della classica teoria dello Aymard sulle assemblee della confederazione achea: σύνοδος e σύγκλητος, ambedue plenarie, ambedue abilitate a decidere su tutto, con le differenze stesse che si vogliono riconoscere nella halìa e nella katakletos. Ma la katakletos, almeno sinora, è attestata in Eraclea, non a Taranto, e non possiamo essere sicuri che esistesse a T. sin dal 470 circa. D'altra parte ha felicemente osservato il Maddoli (*Arch. Class.* 20 [1968»] p. 189) che sinora tutte le attestazioni di katakletoi ci riconducono ad ambiente ateniese, sicché non è da escludere che la katakletos non sia una istituzione originaria di Taranto, ma di Eraclea, introdottasi nella costituzione di quella città assieme ad altri istituti di origine attico-turina.

Altro problema aperto è quello della esistenza in T. di una bulè Certo sembra che in un regime democratico non si possa prescindere da una bulè ma è un fatto che testimonianza certa di una bulè a T. non ne abbiamo né nelle fonti letterarie (che pure spesseggiano, ad esempio, per il III secolo), né nelle fonti epigrafiche, purtroppo rarissime. Si ritiene però comunemente che l'esistenza di una bulè sia attestata indirettamente dalla menzione di un pritaneo ai tempi di Dionisio II (Euforione, presso Ateneo, XV 700d) e da alcune iscrizioni frammentarie (*Not. Sc.*, 1894, p. 6.1) ove sono ricordati pritani e, a quanto pare, epistati (dei pritani?): iscrizioni certo anteriori alla costituzione del municipio romano,

ma non del IV-III secolo (Wuilleumier, Ghinatti), bensì del II (Sartori), anzi — a giudicare dalle lettere — direi della fine di quel secolo. E poiché pritani e pritanie si collegano, secondo il paradigma ateniese, all'esistenza di una bulè, ergo anchea T. ci sarebbe stata una bulè. Ma il significato di prytanis nelle poleis greche non è solo quello a noi noto per Atene, bensì anche quello di collegio dei massimi magistrati cittadini, tra i quali un presidente che può essere eponimo. È dubbio, per me, se i pritani di T. siano pritani nel senso «ateniese» del termine, o non siano invece un collegio magistratuale risultante da una evoluzione costituzionale di età ellenistica: debbo anzi dire che l'iscrizione *Not. Sc.* 1894 p. 61. nr. 2 mi sembra possa meglio spiegarsi in questa seconda maniera. D'altra parte l'istituto dei prytaneis (collegio magistratuale), particolarmente diffuso in Asia Minore e nelle isole adiacenti, ma anchein Occidente (ad Anattorio, *IG* IX^2 2, 212; a Corcira, *IG* IX 682. 694. 707) non è una novità in ambito magnogreco: li troviamo a Reggio (*IG* XIV 617 sgg.) in età romana, ove però sono la continuazione di magistrature già esistenti nella Reggio indipendente (cfr. Sartori, *Problemi di storia costituzionale italiota*, p. 136 sgg.)[2]. Tuttavia, anche se il pritaneo e i pritani di T: costituiscono ancora un problema ermeneutico, sarebbe forse ipercritica negare la possibilità dell'esistenza in T. di un consiglio cittadino dopo il mutamento di regime. Ed è anzi probabile che, come assai spesso

2) Per semplificare il quadro, altrimenti oscuro e complicatissimo, della storia costituzionale di Reggio, pur bene delineata dal Sartori noto che gli arconti reggini di *IG* XIV 615 non sono magistrati cittadini, ma arconti del koinòn degli artisti dionisiaci e che, con tutta probabilità, prima di essi non doveva essere menzionato un prytanis, ma due ἱερεῖς (o uno solo) del koinòn stesso. Tutto ciò sulla analogia del koinòn degli artisti dionisiaci di Siracusa di cui ci siamo occupati G. Manganaro (*Sic. Gymn.*, 16 [1963] p. 57 sgg.) ed io (*Riv. Fil. Class.* 91 [1963] p. 38 sgg.).

in occasione di riforme in senso democratico, si procedesse allora in T. a una distribuzione, o ridistribuzione territoriale-amministrativa, della cittadinanza. Possediamo forse una testimonianza di questa suddivisione nell'elenco di 39 personaggi su due laminette di piombo (*IG* XIV 668), del IV piuttosto che del III secolo, ove due omonimi sono contraddistinti rispettivamente con le sigle 01. e AL: sigle che, più che l'inizio di un patronimico, sembrano un demotico o qualcosa del genere, sul tipo delle sigle che si in-contrano più tardi, per esempio a Reggio (*IG* XIV 612. 614-616) e ad Akrai (Bernabò Brea - Pugliese Carratelli, *Akrai* Catania 1956, n. 2 3. 8). Diverso, come si sa, il caso delle sigle premesse, ai nomi e a noi noto sopratutto delle Tavole di Eraclea: qui, come ha mostrato il Pugliese-Carratelli (*Atti M. Soc. Magna Grecia* 6-7 [1965-66] p. 209 sgg.) le sigle non avrebbero valore anagrafico, ma, piuttosto di σφραγίς personale. A questo periodo risale anche, forse, l'introduzione di un mezzo ulteriore di identificazione personale dei cittadini, cioè l'uso del nomignolo del quale credo si possa ravvisare la prima testimonianza epigrafica (per quelle letterarie, v. Wuilleumier, p. 175 sgg.) nella stele (III sec.?) pubblicata dal Neutsch (*Arch. Anz.* 1956, p. 236), ηιστιηῖος ηίστωνος Σάττων, ove si vuol vedere il ricordo di due persone diverse (forse perché tra ηίστωνος e Σάττων sono interposte due rosette), mentre io, appunto, vedrei volentieri un nomignolo sia per l'assenza del patronimica di Σάττων, sia per il pregnante e allusivo significato della parola (da σάττω, «riempire, saziare»).

Cardine del nuovo ordinamento democratico dovettero essere gli strateghi, che non sappiamo nemmeno quanti fossero: le fonti, ogni qual volta ne parlano, ne ricordano uno solo, ma non è da, escludere che, sull'analogia di altre città magnogreche, fossero più d'uno (la magistratura era collegiale a Turi, a Crotone, a Reggio).

Nondimeno, collegiale o no che fosse *de iure* tale magistratura, spesso il titolare di essa è uno solo: in questo senso credo debba intendersi la carica di στρατηγὸς αὐτοκράτωρ di Archita (367-361) e di Agide (281), come « stratego con pienezza di poteri» poteri che non debbono essere divisi con nessuno e quindi neppure con uno o più colleghi. Gli strateghi sono comunque a Taranto, come altrove, non solo comandanti delle forze armate (Diog. Laert., VIII, 82; Aelian. *Var. Hist.* VII, 14: a proposito di Archita), ma forniti di prerogative politiche rilevantissime come mi sembra risultare con piena evidenza dall'aneddoto sullo stratego tarantino Dinone riferito da Plut. *Aet. graeca* 42 (che desume le sue notizie da Teofrasto e da un Apollodoro non bene identificato): il passo, cui non mi pare sia stata concessa soverchia attenzione, mostra che lo stratego ha la presidenza dell'assemblea popolare: se è infatti suo compito ἐπικυρῶσαι il risultato della votazione a lui riferito dall'araldo, è chiaro che è lui che presiede la votazione come pure l'assemblea. Ma lo stratego, in quanto cittadino, può anche presentare all'assemblea proprie γνῶμαι che possono essere accolte o meno dall'assemblea. Ma ancora più rilevante sarebbe il potere degli strateghi se potessimo accettare la sostanza della notizia riferita da Plutarco (che ha come fonte, ricordiamolo, Teofrasto), cioè la liceità per lo stratego-presidente di rifiutare l'esito della votazione o opponendo la propria volontà, oppure dichiarando vittoriosa, nella votazione, la parte che, dal punto di vista numerico, era rimasta soccombente. In regime democratico non si può rifiutare il volere della maggioranza e l'ammettere come lecito un tale comportamento da parte dello stratego ci porterebbe assai lontano. L'unico esempio di rifiuto costituzionalmente legittimo della volontà popolare lo abbiamo infatti a Sparta nella cosiddetta «aggiunta alla Rhetra»: αἱ δὲ σκολιὰν ὁ δᾶμος ἔροιτο, τοὺς πρεσβυγενέας καὶ

ἀρχαγέτὰς ἀποστατῆρας εἴμεν. Dovremo riconoscere nel fatto riferito da Plutarco un residuo dell'antica costituzione spartana conservatosi in Taranto? E gli strateghi tarantini avrebbero ereditato poteri che un tempo, a Sparta (e magari a Taranto), erano propri dei re? E che specie di democrazia sarebbe questa se è lecito disattendere il responso dell'assemblea popolare? Questi i problemi sollevati dal passo plutarcheo, del quale certo ci si può facilmente sbarazzare sostenendo che si tratta di invenzioni e di autoschediasmi, ma che forse sarebbe più corretto sottoporre a un nuovo, approfondito esame.

Il potere dello stratego comunque, data la posizione che ha in seno all'assemblea, è notevolissimo: la scarsa frequenza popolare alle assemblee, e la presidenza di esse a lui appunto affidata, facevano sì che in pratica egli potesse disporre di un largo margine di manovra. Questi larghissimi poteri concessi allo stratego danno l'impressione che T. nel V-IV secolo fosse una polis ove la democrazia, anche dal punto di vista tecnico e formale, era piuttosto relativa: la T. di Archita fa pensare all'Atene di Pericle, città anche questa a lungo dominata da un democratico la cui base politica era l'esercizio della strategia.

Ho ricordato più volte Archita, ed è ora da chiedersi se anche lui abbia avuto una parte, e quale, nell'evoluzione costituzionale di T. circa un secolo dopo l'introduzione del regime democratico. Le fonti, al solito, non dicono pressoché nulla circa l'attività di Archita in politica interna (siamo meglio informati sulla sua politica estera), e solo è da supporre che al tempo di Archita, e proprio in omaggio a lui, fosse abolita la norma costituzionale che vietava la rielezione alla strategia (e di nuovo non è chiaro se fosse semplicemente proibito essere stratego più di una volta, o se la iterazione fosse possibile con un intervallo di uno o più anni);

né le fonti ricordano alcun provvedimento politico di Archita. Certo, date le sue origini familiari (era ricco, e possedeva terre e schiavi che peraltro trattava assai umanamente: Diels 47 A 7-8) e i suoi interessi culturali, difficilmente Archita sarà stato un radicale: ma democratico era certamente, anche perché Strabone (VI 280) inserisce il governo di Archita nel periodo complessivo in cui T. ebbe massimo vigore per la democraticità dei suoi istituti.

L'unica possibilità di individuare il pensiero, e conseguentemente l'azione politica di Archita, è stata intravista (da ultimo Wuilleumier, p. 181 sg.) nel rapporto che intercorrerebbe tra un fr. del περὶ μαθημάτων di Archita (Diels 47 B 3) e un passo della *Politica* aristotelica (1320 b): ne risulterebbe che Archita, coerentemente ai suoi principi filosofici, avrebbe favorito una più equa ripartizione della ricchezza. Nel fr. del περὶ μαθημάτων (se veramente è da assegnare ad Archita) l'uguaglianza si ottiene in modo semplicistico, poiché i ricchi si spoglierebbero volontariamente di una parte dei propri beni per cederli ai poveri: ciò indubbiamente è molto bello in linea teorica, e magari anche applicabile in società ristrette di tipo filosofico come i pitagorici (κοινὰ τὰ φίλων), ma non può certo realizzarsi nella pratica perché in nessun luogo e in nessun tempo i ricchi si sono spogliati volontariamente dei propri beni: sarebbe stato possibile solo con una politica radicale e, più ancora, rivoluzionaria. E tuttavia la cosa parrebbe confermata proprio dal passo di Aristotele il quale dice dei Tarantini che avrebbero ammansito il popolo κοινὰ ποιοῦντες τὰ κτήματα τοῖς ἀπόροις: alla lettera, questo non solo è molto di più di quanto sostenuto nel περὶ μαθημάτων, ma vero e proprio comunismo. E Archita non era certo un rivoluzionario. Sicché a me sembra che debba accettarsi la lieve e felice correzione dello Immisch a questo passo: non τὰ κτήματα, ma τ‹ιν›ὰ κτήματα, e questi beni che vennero concessi

in possesso ai non abbienti non erano certamente beni privati, ma dello stato, probabilmente appezzamenti di terreno demaniale. Certo è comunque che al tempo di Archita, si debba o no riferire a lui la misura di cui s'è detto, T. godette di una lunga pace interna come testimoniano le sue sette consecutive strategie; ma essa dovette poggiare non tanto su quell'espediente, che certo dovette avere una portata limitata, quanto su altre basi: sulla favorevole posizione internazionale di Taranto, sulla prosperità dell'economia, da cui le plebi cittadine non potevano che essere favorite, sulla pace che sembra contraddistinguere questo periodo in tutta la Puglia (a Monte Sannace, per esempio, si ha ora la maggiore fioritura: cfr. B. M. Scarfì, *Not. Sc.*, 1962, p. 274 sg.), e questo malgrado la tradizione ricordi anche l'attività militare, sempre vittoriosa, di Archita stesso. Torna qui a proporsi, di nuovo, l'analogia con l'Atene di Pericle.

TARANTO DALL'ETÀ ELLENISTICA ALLA ROMANIZZAZIONE.

Già nel Convegno dell'anno scorso su «La Magna Grecia nel mondo ellenistico» si vide quanto sia difficile parlare di ellenismo per le città magnogreche; anzi, se si osservano alcuni fatti (il mancato o fallito inserimento nella nuova temperie spirituale universalistica; l'assenza di espressioni caratteristiche dell'ellenismo, quali ad esempio l'architettura monumentale, civile e religiosa) può persino dubitarsi che la civiltà ellenistica abbia avuto modo di esplicarsi in ogni suo aspetto in Magna Grecia. Manca in molti casi una elaborazione autonoma, magnogreca, dei valori ellenistici, e sembra talvolta che in Magna Grecia si passi direttamente dal periodo classico al periodo romano. Su Lisippo e Pirro, ad esempio, si è in massima parte articolato, l'anno scorso, il discorso sulle manifestazioni

politiche e artistiche dell'ellenismo in Magna Grecia e sopratutto a Taranto che di essa è indubbiamente il centro più rilevante. E tuttavia è da chiedersi se l'attività tarantina di Lisippo vada davvero inserita nella temperie ellenistica, o non piuttosto ancora nell'età classica, e più specificamente nell'età di Archita, come sostiene un giovane studioso di questi problemi. Quanto a Pirro, poi, la sua azione da un lato si collega a una serie di interventi in Magna Grecia precedenti l'ellenismo, dall'altro sembra essere un tentativo, fallito, di inserire appunto nella temperie universalistica dell'ellenismo una Magna Grecia ancora legata a moduli municipali sorpassati ormai nella Grecia propria e nell'oriente ellenizzato. In questo concordo pienamente col Lévêque

Di ellenismo a Taranto mi sembra possa parlarsi solo in senso temporale, riferendosi alla sopravvivenza della comunità cittadina greca direi che la fine di Taranto ellenistica coincida non col 270-260 circa (conquista romana della Magna Grecia: cesura proposta dal Lévêque), e nemmeno col 209 (conquista della città ad opera dei Romani: cesura proposta dall'Adriani e dal Coarelli), ma con la guerra sociale del 90, in conseguenza della quale Taranto greca, sino allora formalmente indipendente, si riunì alla romana colonia Neptunia e ne fu rapidamente assorbita politicamente, come è ovvio, ma anche e sopratutto dal punto di vista culturale. L'epoca ellenistica in Taranto coinciderebbe così con la resistenza politica, economica e culturale all'avanzata di Roma; e se la voce di Taranto ellenistica è così fioca, ciò si deve appunto al fatto che la città esaurì in quella resistenza non solo le proprie forze e il primato di un tempo, ma persino la sua individualità di polis greca.

Non è certo qui il caso di ripercorrere nei dettagli le vicende dei rapporti romano-tarantini. Ma è da sottolineare che il momento critico di questi rapporti è certamente da ricercare negli ultimi

anni del secolo IV. Il fallimento dell'intervento tarantino a Napoli (327) aveva in sostanza precluso le possibilità d'intervento economico in Campania e nell'area centro-tirrenica, e aveva limitato Taranto ai tradizionali mercati ionici e a quelli indigeni dell'Apulia e dell'area bruzio-lucana. Qui peraltro, già nel corso del IV secolo, Taranto aveva dovuto ricorrere a un mezzo sussidiario di espansione tramite la moneta della propria colonia di Eraclea la quale, collegandosi tipologicamente da un lato a Crotone, dall'altro a Velia, aveva potuto fiancheggiarne e sostenerne la penetrazione commerciale nell'area italiota e in quella interna (cfr. A. Stazio, *Ann. Ist. Ital. Numism.*, 12-14 [1965-1967]) p. 76 sgg.). E provvedimento difensivo, nel settore economico, è la coniazione delle cosiddette campano-tarantine che si vogliono ora assegnare allo scorcio del IV secolo (E. Lepore, *Storia di Napoli*, I, p. 255 sgg.), individuando in esse un mezzo per arginare, nel versante ionico, la penetrazione commerciale di Roma e delle sue clientele napoletane.

Sulla difensiva in campo economico e commerciale, sulla difensiva in campo più propriamente politico. La seconda guerra sannitica (con la deduzione della colonia di Luceria nel 314), e più ancora la stipulazione del trattato romano-cartaginese del 306, non lasciavano dubbi sulle intenzioni romane nel Mezzogiorno. Eppure, se stiamo alle parole dello storico Filino (fr. 1), il trattato romano-cartaginese si presentava propriamente non come impegno programmatico romano per una conquista immediata del Mezzogiorno, ma come rivendicazione di una leadership protettiva sull'Italia meridionale, in seno alla quale c'era anche posto per una intesa amichevole con Taranto. In questo senso il trattato fu inteso, almeno inizialmente, dal ceto dirigente romano, ancora impegnato nella seconda sannitica; e in questo senso fu interpretato dalle popolazioni

indigene e greche dell'Italia Meridionale, quasi promessa che l'espansione romana nel Mezzogiorno avrebbe cercato la via della collaborazione con le popolazioni locali. Sarebbe inspiegabile altrimenti — dall'una e dall'altra parte — il trattato che proprio in quegli anni fu stretto tra Roma e T. e che non poteva non sembrare una conferma del carattere tutt'altro che esclusivo che Roma intendeva dare alla sua supremazia nel Mezzogiorno: sembrava, anzi era la migliore dimostrazione che Roma autolimitava la propria presenza nel Sud, che non aspirava al dominio totale su quelle zone.

Le vicende di Taranto in età ellenistica sono in fondo la lunga cronaca del rifiuto tarantino a collaborare con Roma e del tentativo di conservare o riacquistare, nel quadro evolutivo comune in età ellenistica a tutte le poleis greche(progressivo deterioramento politico, conflitti sociali, emigrazione, etc.), il primato tra le città magnogreche. Come l'Atene ellenistica rifiuto di armonizzare e calare i venerandi principi di libertà nella nuova realtà politica costituita dal regno di Macedonia, e logorò le sue residue energie nella guerra di Cremonide che non a torto è stata definita una battaglia di retroguardia, così Taranto ostinatamente rifiuto la nuova realtà costituita da Roma, appoggiando e appoggiandosi, volta a volta, a chi ne contrastasse l'ascesa nel Mezzogiorno, fossero essi Indigeni, Greci o Cartaginesi.

Nel primo terzo del III secolo si compiva la conquista romana della Magna Grecia, ed è certo allora che ebbe inizio il declino di Taranto: gravemente sconfitta, nel 280, 278, 272, sconfitti anche (267, 266) gli Indigeni dello immediato Hinterland, cominciò la decadenza. Ma essa fu tutt'altro che rapida. Se è vero che l'emigrazione politica cominciò proprio allora, e ne abbiamo i primi esempi sia nel Sosibios di T. che divenne ἀρχισωματοφύλαξ di Tolomeo II

e progenitore di funzionari di altissimo rango in Alessandria (R. Herzog, *Philologus*, 79 [1924] p. 425; *Hist. Zeitschr.*, 134 [1926] p. 560; *Prosopographia Ptolemaica* nr. 12. 48. 4331), sia nell'ignoto tarantino che in questi anni otteneva la cittadinanza ateniese (*IG* II-III2 701); se è pure vero che l'emigrazione «culturale» era già un fatto (basti ricordare Aristosseno, che non è sicuro sia mai tornato a Taranto, e lo stesso Leonida; e gli stessi Livio Andronico, Ennio e Pacuvio, che emigreranno pure loro, ma in altra direzione); non è però men vero che ancora nel 272-1 Delfi nomina tra i suoi prosseni quattro tarantini (R. Flacelière, *Aitoliens à Delphes*, p. 441), e pochi anni dopo, nel 266, nella lista dei corrispondenti commerciali di Istiea-Oreos, la cui eccezionale importanza è stata più di recente sottolineata da L. Robert (*Etudes de numismatique grecque*, Paris 1951, p. 179 sgg.), Taranto è con Siracusa, l'unica città dell'occidente che sia ricordata. E de1 resto la permanente importanza del mercato di T. risulta sia dai *Menaechmi* di Plauto (*prol.* v. 27 sgg.), ove la città, ricca e chiassosa, è luogo d'incontro di mercanti e di sportivi, sia da un noto passo di Polibio (XI) da cui si evince che, prima della guerra annibalica, T. era ancora il massimo porto dell'Italia meridionale. È vero del resto che la fondazione della colonia latina di Brindisi, con cui i Romani intendevano punire Taranto, finì alla lunga col togliere importanza a T., ma ciò avvenne piuttosto lentamente perché quella colonia, fondata nel 247 (o 244) non aveva ancora regolare vita cittadina nel 230 come mi sembra risultare chiaro dall'*elogium* di Brindisi in cui altri ha voluto vedere l'elogio di Q. Fabio Massimo (G. Vitucci, *Riv. Filol. Class.* 81 [1953] p. 42 sgg. *Ann. Fac. Lett. Perugia*, 1 [1963-64] p. 1 sgg.), io invece, assieme al Degrassi e al Gabba (*Athenaeum*, 36

[1958] p. 90 sgg.), preferisco vedere appunto l'*elogium* di un magistrato brindisino.

Tuttavia se già nel III secolo qualche iniziativa romana, come la fondazione di Brindisi, sembrava porre le premesse per la decadenza di Taranto, è anche da porre in risalto come l'atteggiamento del partito al potere in Taranto non fu certamente analogo a quello che nei confronti di Roma adottarono altre città e popolazioni, indigene e greche, dell'Italia meridionale. Napoli per prima aveva dato l'esempio nel 327, avviando una feconda collaborazione con Roma in cui furono concordi sia i Greci che i Sanniti della città, come mostrano le trattative tra Charilaos (greco) e Nipsios (sannita) con Publilio Filone (Liv. VIII, 18 sg.; ma cfr. G. Pugliese Caratelli, *Par. d. Pass.*, 7 [1952] p. 260 sgg.). A Brindisi le classi dirigenti messapiche furono assorbite nella colonia latina, tanto che già nel 218 un Dasius Brundisinus era praefectus del presidio di Clastidium, uno dei più rilevanti centri romani in Val Padana (Liv. XXI, 48, 9; Cfr. Polyb. III, 69, 1). Anche ad Arpi ed a Canosa la classe dirigente si accostò a Roma; persino assistiamo a questo fenomeno nel Sannio, ove anzi vediamo la lotta per accaparrarsi il favore di Roma (cfr. Salmon, *Samnium* p. 293). Nulla di tutto questo sembra essere avvenuto a Taranto ove nel mezzo secolo circa che va dalla resa della città ai Romani nel 272 alla venuta di Annibale, noi sappiamo solo che Taranto, per tutta risposta alla mano tesale da Roma come dice, e sia pure in tono propagandistico, Livio (*per.* XIV: *victis Tarentinis pax et libertas data est*), si limitò soltanto a rispettare i suoi doveri di socia fornendo ai Romani navi da sbarco in occasione della prima punica (Polyb. I, 20, 14 che l'aiuto di Taranto fosse più cospicuo è supposto, ma senza solido fondamento a mio giudizio, da Ciaceri, *Storia...*, p. 106 sgg. e da Wuilleumier, *Tarente*,

p. 139. 143). È naturale che in queste condizioni Roma non potesse accordare alcuna fiducia a Taranto, e non fa meraviglia che allo scoppio della seconda punica fossero in Taranto truppe romane (Polyb. II, 24, 13; III, 75, 4) e che ostaggi tarantini fossero trattenuti in Roma (Polyb. VIII, 24, 3; Liv. XXV, 7, 11). La defezione della città ad Annibale nel 213 e la riconquista romana del 209 aggravarono in maniera definitiva la situazione.

È subito da chiedersi chi, a Taranto, abbia tenacemente perseguito la politica di resistenza a oltranza contro Roma e sia quindi, in definitiva responsabile del declino della città. Non c'è dubbio che si tratta del partito popolare accanto al quale compaiono per la prima volta nell'antichità (Zonara VIII, 368 d; cfr. Plut. *Pyrrh.* 13) quei gruppi radicali e progressisti organizzati, di estrazione giovanile, noti come νέοι (sono i contestatori del tempo) che ebbero in alcune località durante l'età ellenistica, un rilevante ruolo politico non ancora studiato (si pensi alla guerra di Lyttos in Creta e ai νέοι di Gortyna) che si esaurì poi in attività essenzialmente ginnastiche. L'infortunio della squadra romana nel 282, le vicende dell'ambasceria romana nel 281, mettono bene in chiaro che il partito conservatore era favorevole a Roma mentre quello democratico era nettamente ostile. D'altra parte il partito conservatore ricevette duri colpi da Pirro che eliminò o costrinse all'esilio gli ottimati tarantini che gli si opponevano (Appian. *Samn.* 8; Zonara VIII, 370 b), poi da Annibale che fece lo stesso nel 213 (Liv. XXVII, 35, 4)[3]. È verosimile che questo partito, sfoltito anche dalle perdite subite sui campi di battaglia, non

3) Sull'atteggiamento filoromano del partito conservatore e delle classi dirigenti già si discusse l'anno scorso con notevole accordo: si vedano sia la relazione del Lévêque sia gli interventi di F. Sartori e M.A. Vindigni Sasso (*La Magna Grecia nel mondo ellenistico*, p. 45 sgg., 113 sg.).

riuscisse più a sollevarsi; e sebbene la vittoria di Roma gli avesse dato la possibilità di tornare al potere e di iniziare una collaborazione con Roma (questo è senza dubbio il senso dell'invito rivolto agli esuli tarantini in Olimpia da Lucia Manlio Acidino nel 208), tale evento non si verificò. Credo infatti abbia ragione il Wuilleumier nel ritenere che il ritorno degli esuli avvenisse in quantità trascurabile; d'altra parte, le promesse romane di restituzione dei beni confiscati, potevano essere mantenute solo in piccola parte perché la restituzione delle terre non poteva aver luogo che in misura minima dato che il territorio di Taranto era divenuto *ager publicus* e quanto agli altri beni era difficile tornarne in possesso perché dopo le confische dei tempi di Pirro e di Annibale, essi dovevano essere passati di mano in mano e spesso gli ultimi possessori potevano mostrare di detenerli a giusto titolo. È assai probabile quindi che la massima parte di coloro che nelle agitate vicende del III secolo erano fuggiti, o erano stati espulsi, da Taranto e che indubbiamente costituivano la classe dirigente cittadina, non sia più tornata. Alcuni fecero fortuna presso le corti ellenistiche, come l'architetto Herakleides presso Filippo V di Macedonia; altri si trovano a Delo come commercianti o banchieri, come l'Herakleides cheverso il 188 iniziò la sua attività (*Inscr. de Délos* 404, 405, 442.1716). Altri si fecero mercenari e si diressero tutti verso l'Egitto ove, dai papiri, ne abbiamo una mezza dozzina di testimonianze (Launey, *Recherches sur les armées Hellénistiques* p. 601. 1261) : a questo proposito è da notare che, di tutte le città magnogreche conosciamo, oltre i Tarantini, un solo mercenario di Velia e forse uno di Napoli; quanto ai numerosissimi Ἡρακλεῶται ricordati da iscrizioni e papiri come mercenari, è da escludere risolutamente una loro provenienza da Eraclea di Lucania (ipotesi alternativa, avanzata da Launey,

p. 610) perché l'etnico della nostra Eraclea è Ἡράκλειος e non Ἡρακλεώτης (su ciò L. Robert, *Bull. épigr.* 1968, n. 601). Ma tutti costoro, professionisti, uomini d'affari mercenari: nel giro di una o due generazioni al massimo dovettero assumere la cittadinanza delle poleis in cui si erano trasferiti. Estremamente caratteristico, a questo proposito, il caso del celeberrimo citarista Nikokles. Si era trasferito ad Atene nell'età di Pirro: vi aveva vis-suto il resto della vita, probabilmente come meteco, e vi era stato sepolto (Paus. I, 37, 2; *IG* II-III^2 3779): non si dichiara Tarantino nell'iscrizione che ne ricorda le vittorie, ne Tarantino è detto dalle fonti il figlio (o fratello?) di lui Aristokles, pure citarista: che fu uno dei favoriti di Antigono Gonata (Athen. XIII 603 e; Diog. Laert. VII, 13).

Priva del vecchio ceto dirigente, potenzialmente filoromano: Taranto restò probabilmente nelle mani di democratici di buona volontà, ma essi nulla potevano fare per rialzare le sorti della città. Taranto, presa d'assalto nel 209, era stata saccheggiata; molte ricchezze erano state inghiottite dai trionfi romani del 272 e del 209, altre erano state incamerate da Roma durante il sacco o lo saranno per lunghi anni ancora a titolo di tributo, altre ancora erano emigrate all'estero; l'area di espansione commerciale era ristrettissima per la vivace concorrenza dei centri favoriti dai Romani (Canosa e Brindisi, per esempio). E non è da dimenticare che anche il partito popolare aveva ricevuto durissimi colpi perché ad esso dovevano in massima parte appartenere sia quelli che caddero, numerosissimi, nella conquista romana della città, sia i 30.000 che i Romani vendettero allora in schiavitù La decadenza demografia, che del resto era cominciata già assai prima (l'esercito contava 34.000 uomini al tempo di Archita, ma solo 22.000 due generazioni più tardi, al tempo di Cleonimo), si accentuò straordinariamente

nel corso del III secolo e deve essere considerata una delle cause principali del declino cittadino. Da questo punto di vista Taranto non si sottrae alla tendenza generale che è stata constatata in tutta la Puglia nel corso del III secolo dalle ricerche archeologiche: la regione si va spopolando, probabilmente anche a causa delle guerre di Pirro e di Annibale, e la maggior parte dei centri apuli sembra scomparire nel corso di quel secolo (cfr. N. Degrassi, *Greci e Italici*… p. 228).

In questo quadro di grave decadenza demografica ed economica ha indubbiamente la sua parte anche la politica punitrice di Roma che ebbe la possibilità di manifestarsi in più modi dei quali vorrei sottolineare uno solo, al quale sinora non si era potuta prestare la dovuta attenzione per mancanza di documenti: alludo alla rete stradale che i Romani costruirono per prolungare l'Appia oltre Benevento. Se infatti, da un lato, il completamento dell'Appia originaria includeva Taranto nel suo percorso, dall'altro la creazione di nuove vie, pure oltre Benevento, ma appoggiate alla zona costiera della Puglia, tagliava fuori completamente Taranto. Si tratta della via *Aemilia* (187 a.C.?) della quale un miliario, trovato tra Ariano e Grottaminarda, a Est di Benevento, è stato solo di recente messo in valore dal Degrassi (CIL I^2 620 = *Inscr. Lat. lib rei publ.*, 451); della via *Gellia* (Canosa-Bari?) della quale un miliario d'età repubblicana è stato visto, e poi subito è nuova-mente finito sotterra, all'inizio di quest'anno 1970[4]; infine della via Minucia che assorbirà vari tronconi preesistenti, anche se quest'ultima solo nel I secolo diverrà effettivamente una via alternativa da molti preferita all'Appia (sulla *Minucia*, S. Mazzarino, in *Helikon*, 8 [1968] p. 192 sgg.). Questi sono provvedimenti gravi

4) Ne ho dato notizia in *Riv. Filol, Class.*, 100 (1972), pp. 172 sgg.

che mostrano la politica non amichevole seguita da Roma nei con-fronti di Taranto: che poi qualche Romano, privato, o magari anche magistrato, mostrasse personalmente simpatia o benevolenza verso qualche notabile tarantino (in questo senso credo si debba interpretare la gia ricordata iscrizione *Not. Sc.*, 1894, p. 61), non mi sembra abbia grande rilevanza.

Un indizio indiretto della decadenza demografica ed economica di Taranto ellenistica mi sembra possa dedursi dalla relativa rarità delle menzioni di Tarantini nelle iscrizioni di età ellenistica. Certo: si trovano Tarantini ad Atene (*IG* II-III^2 10412a - 10414; un Tarantino nelle liste efebiche del 100/99: IG II-III^2 1028), a Delo (J. Hatzfeld, *Bull. Corr. Hell.* 36 [1912] p. 130), a Delfi (R. Flaceliere, *Aitoliens à Delphes*, p. 441. 492. 586; *Silloge*^{3} 585 1. 25), ed è anzi da ricordare che Taranto, ancora all'inizio del II secolo, è compresa nella grande lista dei thearodokoi di Delfi (A. Plassart, *Bull. Corr. Hell.* 45 [1921] p. 1 sgg.). Ma i Tarantini non sono in queste tre località ove del resto la documentazione epigrafica è abbondantissima, più frequenti degli abitanti di altre città italiote, Velia ed Eraclea per esempio. Altrove i Tarantini sembrano essere scomparsi. È singolare per esempio che i Tarantini, celeberrimi atleti durante l'età classica, come provano non solo le liste degli olimpionici (cfr. i miei *Olympionikai*, nr. 62, 233, 355, 490, 621, 719, 725, 764), ma anche le «Tombe degli atleti tarantini» gia ricordate, non abbiano avuto in età ellenistica un solo atleta vincitore né nei grandi agoni panellenici (Olimpie, Pitiche, Istmiche, Nemee), né in agoni meno celebri, e tuttavia assai frequentati quali le Panatenee di Atene, le Amphiaraeia di Oropo, le Eleuterie di Larissa, le Asclepiee di Cos i cui cataloghi di vincitori ci conservano un buon numero di atleti delle più di-verse nazionalità: unica eccezione, se è sicura la data assegnatagli

dall'editore S. Ferri (*Not. Sc.*, 1926, p. 133 = *SEG* IV 79), l'ignoto atleta vincitore alle Pitiche e alle Nemee ricordato da un'iscrizione di Lama di Pario, a 25 km. da Metaponto. E assai modeste sono, già alla metà del IV secolo, le tombe di atleti numerate come E ed F dal Lo Porto. Resiste invece, ancora per qualche tempo, la grande tradizione culturale di Taranto: ma si tratta ormai di figure di secondo piano. Dopo il celebrato citarista Nikokles, già ricordato, due coreuti tarantini, Drakon ed Herakleitos, sono ricordati tra i vincitori nelle Soterie di Delfi del 255-4 e 253-2 (Collitz-Bechtel, *SGDI* 2564 50; 2566, 46); un altro citarista, Philon, vince alla Serapieia di Tanagra verso l'85 (*IG* VII 540; ed. completa in *Rev. Arch.*, 1966, p. 297 sgg.); di qualche nome dovette essere, pure in età sillana, Asklapiodoros, vincitore alle Amphiaraeia di Oropo nella tragedia e nel dramma satiresco (Leonardos, Ἀρχ Ἐφημ. 1925-6 p. 36) e alle Caritesie di Orcomeno, ancora nella tragedia (*IG* VII 3195, 21); infine un attore: Dorotheos, anche lui vincitore, più o meno negli stessi anni, nelle medesime Caritesie (*IG* VII, 3197, 26).

La comunità greca di Taranto sopravvive a sé stessa dopo la deduzione nell'agro tarantino della colonia Neptunia (123 a.C.): ἀποικίαν Ῥωμαίων καθ' ἡσυχίᾶν ζῶσι καὶ βέλτιον ἢ πρότερον dice Strabone (VI 281 a) ove il «meglio di prima» mi sembra debba riferirsi non genericamente al periodo classico e del primo ellenismo, ma alla gravissima situazione politica seguita immediatamente al 209 quando, al dire dello stesso Strabone, i Tarantini sarebbero stati privati persino della libertà (περί τε τὰ Ἀννίβεια καὶ τὴν ἐλευθερίαν ἀφῃρέθησαν). È chiaro comunque da questo passo che Strabone non conosce la riunificazione, posteriore alla guerra sociale, della greca Taranto (polis federata) con la colonia Neptunia; e non la conosce nemmeno in VI 253 quando

della situazione culturale della Magna Grecia dice νυνί δὲ πλὴν Τάραντος καὶ Ῥηγίου καὶ Νεαπόλεως ἐκβαρβαρῶσθαι συμβέβηκεν ἅπαντα, ove una persistente grecità di Taranto può essere riferita, come vedremo, solo al periodo anteriore alla unificazione Taranto-Neptunia.

La Taranto di Strabone è ancora quindi la città greca del 123-90 a.C., e non è quindi difficile dedurne, come molti già hanno fatto, che non è a Strabone che si debbono quelle asserzioni, ma alla sua fonte, Posidonio di Apamea. E ad una comunità tarantina ancora pienamente greca, e ove il latino a stento cominciava a penetrare, sembra riferirsi, una generazione prima di Posidonio, il poeta Lucilio in un discusso frammento (594 Marx) in cui dichiara di preferire scrivere per i Tarantini, i Cosentini e i Siculi, ove il comune denominatore di queste tre popolazioni sembra possa essere la comune cultura greca e la recente, ancora lenta penetrazione della lingua e della cultura latina.

Se Taranto aveva sino a questo momento difeso le sue caratteristiche culturali greche, nondimeno, proprio per questo, era sempre più isolata nel contesto civile, politico e culturale della regione; la stessa lontananza dai grandi centri della cultura ellenica non aveva certo ravvivato la grecità cittadina. Sicché la fu-sione, successiva al 90, con la colonia Neptunia, vide i Greci di Taranto, deboli politicamente, economicamente e culturalmente, rapidamente assorbiti dai coloni di Neptunia, talché in brevissimo tempo la città si romanizzò completamente. Perché non è vero quello che sin dal Mommsen e dal Nissen si è andato ripetendo sino ai nostri giorni, che cioè Taranto mantenesse in età romana il suo carattere greco, bensì come ben vide il Degrassi venti anni or sono (*Scritti vari* II, p. 611), e mi conferma ora il Gasperini[5]

5) Del Gasperini v. ora le *Note di epigrafia Tarentina*, in *Acta of che Fifth Epigraphic Congress* 1967, Oxford 1971, p. 135 sgg. e *Il municipio tarentino* in *Terza Miscellanea* (=Studi Ist. Ital. Storia Antica, XXI), Roma 1971, p. 143-209.

che cura per le *Inscriptiones Italiae* il fascicolo di Tarentum su circa 350 iscrizioni di Taranto di età tardo-repubblicana e imperiale, pochissime sono le bilingue e le greche. Questa è senza dubbio una prova della avvenuta piena romanizzazione della città. In questo senso la Taranto di età romana è meno «greca» non solo della cosmopolita Roma (2.000 iscrizioni greche contro 45.000 latine), ma addirittura della messapica Brindisi ove le iscrizioni greche sono una ventina su circa 400 latine. E a questo proposito è da ri-levare che Brindisi, che pure sin dagli inizi del VII secolo sembra avere avuto rapporti diretti col mondo greco (cfr. la necropoli in contrada Tor Pisana: F.G. Lo Porto, *Atti M. Soc. Magna Grecia*, N. S., 5 [1964] p. III sgg.), una volta divenuta, per le vicende del III secolo, il maggior porto della regione, in relazioni strettissime con la Grecia, mostra in età tardo-ellenistica e romana un interesse tale per la cultura greca (su ciò, cfr. L. Robert, *Hellenica*, II, p. 68 sg. 80; VIII, p. 80 n. 1) da dover quasi essere considerata il vero centro propulsore della grecità nella regione. Di qui del resto discende, certo in età romana, l'invenzione di un eponimo greco di Brindisi, Brentos o Brentes, figlio di Eracle (cfr. Steph. Byz.; Etym. Magnum).

Indizi circa la romanizzazione di Taranto credo possano trarsi dall'esame dell'onomastica locale d'età romana, sulla base del materiale gentilmente fornitomi dal prof. Gasperini. Qui, a parte i cognomi, generalmente poco indicativi e a proposito dei quali, a Taranto, si riscontra più o meno la stessa percentuale riscontrata a Roma dal Kajanto (*Onomastic Studies*, p. 57) tra cognomi di origine «barbarica» greca e latina (a Taranto, circa il 2% di cognomi «barbari», il 38% di cognomi di origine

latina, il 60% di cognomi di origine greca), mi sembra possa aiutarci l'esame dei gentilizi. A Taranto, dall'estremo di gentilizi troppo diffusi ovunque perché se ne possano trarre indizi di una qualche consistenza (*Antonius, Iulius, Lucretius, Pompeius Publicius, Valerius*), si passa all'altro estremo di gentilizi di cui sembra aversi l'unica attestazione appunto in Taranto (*Barrutius, Cepuleius, Deprius, Irius* [se non è una variante di *Hirrius*], *Itzius, Tampanius, Tampatius*). Tra questi due estremi si notano gentilizi diffusi a Taranto (*Calvius, Memmius*, sopratutto *Titinius*), ma anche nell'Italia meridionale; altri rari persino nell'Italia meridionale (*Aquius, Epidius, Messius, Orchius*); altri gentilizi, rarissimi, sono di origine etrusca (*Carrinas, Graecinius, Lartidius, Scevius*), o genericamente centro-italica (*Nemetorius, Septumulenus, Vargunteius*). Mancano ad ogni modo in Taranto gentilizi che possano considerarsi specifici di Taranto (e di contro cfr., a Brindisi, i caratteristici gentilizi locali *Isuleius, Laenius, Mercello - ia*), o che possano considerarsi adattamento latino di nomi indigeni: manca persino a Taranto il notissimo *Dasius, Dasumius*, mentre, ancora a Brindisi, si notano, oltre il frequentissimo *Dasius, Dasumius* anche gentilizi come *Dimosius, Gifunius* che sembrano appunto adattamenti di nomi messapici. Forse si possono trarre alcune indicazioni di massima dall'onomastica tarantina di età romana: che gli abitanti della colonia Neptunia, come quelli della città che poi risultò dalla unificazione della vecchia polis con la colonia, erano per lo più di origine centro-italica, con nessuna inserzione, a quanto pare, di elementi indigeni; che alcuni dei gentilizi attestati a Taranto come *hapax* sono probabilmente un relitto di questa prima fase coloniale; che più tardi si diffusero in Taranto anche altri gentilizi caratteristici dell'Italia meridionale.

La rapida romanizzazione della classe dirigente e colta di

Taranto mi pare infine che sia bene illustrata anche da un epigramma dell'Anth. Palatina (VII 700) di Diodoro di Tarso, noto a Strabone e quindi vissuto — pare — attorno alla metà del I secolo: l'epigramma, per una giovane sposa defunta, rientra nella migliore tradizione ellenistica del genere, ma è composto, da un greco, per personaggi dal nome inequivocabilmente romano: il nome della morta è Paula, quello del marito Rufianus. E ancora nell'Anth. Palatina sono inclusi quattro epigrammi greci di un Σεκοῦνδος Ταραντῖνος (IX 36. 260. 301; XIV 214); questi mediocri componimenti, del tutto privi di originalità (cfr. Geffcken, in « R. E. » II,1 [1921] c. 992) sono opera di un poeta romano: ai Romani infatti tocca ora difendere le tradizioni culturali di Taranto.

LUIGI MORETTI

LA CULTURA A TARANTO

I. LEONIDA NELLA STORIA DELLA CULTURA DELLA MAGNA GRECIA E DELLA GRECIA CONTEMPORANEA

1. La conquista romana di Taranto.

Tra il 272 ed il 209 a.C. il destino di Taranto, *polis* egemone della Magna Grecia, maturò inesorabilmente: tra Pirro ed Annibale la possibilità di difendere la libertà e il ruolo di potenza politica e culturale divenne sempre più esile.

Al presidio lasciato da Pirro subentrò nell'acropoli il presidio romano e Taranto nel 272 subì la pesante alleanza con Roma. Ma quando nella primavera del 212 Annibale era nella agorà di Taranto ed edificava il muro contro la rocca tenuta dai Romani, ispirando nei cittadini il coraggio e la speranza di poter resistere anche senza l'aiuto cartaginese, «i giovani» — scrive Polibio[1] — «percorrevano la città inneggiando alla libertà e invitando i loro concittadini a stare di buon animo perché i Cartaginesi avevano preso le loro difese».

L'illusione durò poco e nel 209 — come narra Livio[2] — Taranto

1) VIII 33.
2) XXVII 16.

fu riconquistata dal vecchio Fabio Massimo: alla strage seguì il saccheggio. Non sappiamo se le cifre conservate da Livio siano esatte, ma il bottino — tutti i tesori di opere d'arte — eguagliò quello di Siracusa. Tuttavia, diversamente da Marco Claudio Marcello, Fabio Massimo — e, secondo Plutarco[3], per questo gesto fu ammirato dagli anziani — portò via danaro e ricchezze, ma lasciò intatte sul posto le statue degli dèi. «Questi dèi adirati, lasciamoli pure ai Tarantini» disse Fabio al suo segretario[4]. Il muro, che separava la città dalla rocca, fu abbattuto e frantumato[5].

Mentre il muro cadeva, restavano alla città le statue degli dèi, che Livio dice «in modum pugnantium formati»[6]: né i Tarantini avevano saputo difendere le statue degli dèi, né gli dèi avevano salvato la città. Livio aveva dato questo inizio squillante alla narrazione della definitiva conquista romana di Taranto[7]:

> «Non animo, non armis, non arte belli, non vigore ac viribus corporis par Romano Tarentinus fuit».

Fabio fu meno avido di Marcello, che nel corteo trionfale portò oltre agli uomini gli dèi prigionieri[8], ma non provò dolore o compassione per la distruzione di Taranto, così come ne aveva provato Marcello per la rovina di Siracusa, di quel regno «di felicità e di splendore». Nell'interpretazione plutarchea, Marcello

3) *Marc.* 21.
4) PLUT., *Marc.* 21, ἀπολείπωμεν… τοὺς θεοὺς τοῖς Ταραντίνοις κεχολωμένους, cf. *Fab.* 22,5.
5) LIV. XXVII 16,9: 'murus inde, qui urbem ab arce dirimebat, dirutus est ac –disiectus'.
6) XXVII 16,8.
7) XXVII 16,1.
8) PLUT., *Marc.* 21.

aveva voluto portare a Roma «la grazia e l'attrattiva dei Greci»e aveva voluto insegnare ai Romani «l'onore e l'ammirazione delle bellezze della Grecia»[9].

Le macchine che Archita aveva insegnato a costruire ai Tarantini, le artiglierie di cui secondo il Diels aveva munito la città e che certamente essi adoperarono insieme con i Cartaginesi, non valsero a salvare Taranto, così come tutte le invenzioni di Archimede non avevano, tre anni prima, sottratto alla truppa romana la meravigliosa Siracusa.

È in vario modo attestato il rimpianto di Marcello per la fine di Archimede; invece, per la città di Archita nessuna traccia di ammirazione o di dolore: era per il generale romano la punizione di una città traditrice.

2. La «vetus oratio» di Archita.

La conquista romana di Taranto, strappata ai Cartaginesi, può forse Simboleggiare la sconfitta di Archita, maestro di mec-canica, quando la meccanica, avulsa dalla geometria e dalla filosofia, era divenuta mera arte militare: infatti, Livio ritiene di poter 'affermare che fra l'altro i Tarantini erano inferiori nell'arte della guerra. Ma una tradizione che rinveniamo in Cicerone ricollega in un modo molto più complesso ed emblematico la figura di Archita «maestro di morale» (e non di meccanica) all'assedio romano di Taranto. Cicerone, nel dialogo *Della vecchiezza*[10], attesta la iniziazione pitagorica di Catone Maggiore, il celebre censore del 185, costituitasi appunto in connessione con l'avvenimento del 209

9) *Marc.* 21.
10) *De sen.* XII 39-41.

e accennata anche da Plutarco[11]: poco importa che l'immagine pitagorica di Catone sia un'evidente mistificazione. Molto importa il modo in cui l'immagine sia stata fondata.

Cicerone narra che Catone a venticinque anni partecipò allo assedio di Taranto con Quinto Fabio Massimo e fu informato del pitagorismo dal filoromano Nearco di Taranto. In chemodo? Nearco gli riferì il discorso tenuto da Archita nel 349 — la data deve essere anticipata di circa un decennio — alla presenza di Platone ateniese, col sannita Gaio Ponzio Erennio. Il discorso di Archita era certamente nella biografia che di lui scrisse Aristosseno, ma a noi è giunto solo nella redazione ciceroniana, come risultato della tradizione orale[12]: esso è la risposta che Archita rivolge a Poliarco soprannominato il Gaudente, ambasciatore siracusano a Taranto da parte di Dionisio il Giovane, convinto sostenitore dell'edonismo[13]. La scena è inventata, ma Cicerone reputa suggestivo e non contraddittorio immaginare che una fonte della formazione giovanile di Catone sia stato l'«antico discorso» di Archita. La *vetus oratio* è questa:

«Agli uomini la natura non ha dato una peste più micidiale del piacere fisico; le selvagge libidini di questo piacere si lanciano al godimento, senza discriminazione e senza freno. Tale origine hanno i tradimenti della patria, la distruzione degli stati, i contatti segreti con i nemici; non vi è delitto o misfatto che non si compia sotto l'impulso della libidine del piacere; l'attrattiva di nient'altro se non del piacere provoca stupri e

11) PLUT., *Cato M.* 2.

12) Così pure Cicerone presenta nel *De amicitia* (88) un altro detto di Archita, sulla necessità dell'affabulazione e sull'infelicità dell'alienazione: «*verum ergo illud quod a Tarentino Archyta ut opinor dici solitum nostros senes commemorare audivi ab Ariis senibus auditum: 'si quis in caelum ascendisset nuturamque mundi et pulchritudinem siderum perspexisset, insuavem illam admirationem ei fore; quae iucundissima fuisset si aliquem cui narraret habuisset'*».

13) Archita T. 9 D.-K.

adulteri e ogni simile obbrobrio; se la natura o un dio nulla di più pregevole ha concesso che l'intelletto, questo magnifico dono divino ha il peggiore nemico nel piacere. Nel dominio della libidine non vi è posto per la moderazione e la virtù non può assolutamente albergare nel regno del piacere… Nulla è tanto detestabile e pestifero quanto il piacere: esso, divenendo più intenso e durevole, estingue ogni luce dell'intelletto».

3. L'ELLENIZZAZIONE DI ROMA.

L'Archita maestro di virtù morali e civili, che esalta il dono divino della ragione e condanna il piacere specialmente nelle implicazioni sociali, quale emerge dalla *vetus oaratio*, è nella sostanza vicino al pensatore che conosciamo nel celebre frammento autentico 3 Diels-Kranz sul λογισμός sul principio razionale che «placa la rivolta e accresce la concordia» e consente l'equilibrio sociale e politico contro la sopraffazione e combatte e frena gli uomini propensi a commettere ingiustizia. Ma il discorso di Archita appare in verità anche non difforme dal rigorismo morale, tipico di Catone, a cui l'idealizzata biografia ciceroniana dona altri tratti pitagorici, che se non coeriscono con la storicità del duro e parsimonioso censore sono tuttavia gli indizi di un processo di storicizzare la diffusione del pitagorismo in Italia e a Roma. Tale diffusione ebbe il veicolo più importante nell'assoggettamento militare di Taranto, dal quale derivano l'avvento a Roma del poeta Andronico, liberto di Livio Salinatore e l'istituzione dei *ludi Tarentini* del 249 con l'introduzione del culto di Dite e Proserpina. Però ancor prima del 272 il pitagorismo era giunto alla città di Roma, che, erigendo nel primo decennio del III secolo nel Foro una statua a Pitagora, convalidava il prestigioso ruolo della sapienza grecoitalica, la grandezza del sapiente che aveva costituito su basi morali la vita pubblica e privata della

Magna Grecia[14]. D'altra parte, secondo una congettura di Cicerone, l'ammirazione per i Pitagorici fu all'origine della bella menzogna del re Numa, uditore di Pitagora, ma in Numa, arruolato fra i discepoli politici di Pitagora, Zaleuco e Caronda, null'altro si voleva vedere se non una prefigurazione di Archita, cioè dell'unione del magistero morale e religioso e dell'organizzazione dello stato, realizzata da Archita a Taranto, erede dell'insegnamento di Pitagora e dell'egemonia crotoniate. Lo stesso Cicerone pose nella scia del pitagorismo, almeno per l'aspetto educativo della poesia, Appio Claudio Cieco: certo, si può dubitare che qualche superstite sentenza del censore del 312 sia pitagorica, ma a me pare sicuro che nell'attività riformatrice dell'eroe delle guerre italiche ebbero un ruolo la dottrina e l'attività politica di Archita.

Tutto questo era presente a Cicerone quando immaginò che Catone si iniziava al pitagorismo etico di Archita mentre Taranto cadeva in servitù: l'istruzione pitagorica del più acre nemico della cultura greca può simboleggiare, dal punto di vista nazionalistico di Roma, la trasmissione della lampada della civiltà greca da Taranto a Roma, ma può anche, in modo forse non meno plausibile, significare che il retaggio della sapienza architea continuava ad essere vivo, specialmente quando la città rovinava: la cultura sopravviveva alla disfatta.

E in realtà nell'accenno ciceroniano alla presenza di Platone al colloquio di Archita con Poliarco si configurano, come in una stele, i personaggi che riconoscevano il primato culturale e politico di Archita: il grande Platone e l'ambasciatore di Dionisio il Giovane: e, insieme con loro, le città di Atene e di Siracusa. Mentre Taranto si avvia all'ultimo tramonto, emerge dalle sue

14) CIC., *Tusc.* v 4, 10.

macerie un'immagine dell'era di Archita: in primo luogo, la straordinaria *synusia* di Platone con Archita, quale Dionisio il Giovane dové narrare ad Aristosseno a Corinto quando fu espulso da Siracusa, ma anche quale noi conosciamo dalle epistole platoniche, specialmente dalla VII. La presenza di Platone nella vita e nella città di Archita fu, insieme, il riconoscimento e l'investitura del *leadership* di Taranto dentro ed oltre i confini della Magna Grecia nella prima metà del IV secolo.

4. Da Archita ad Aristosseno.

Ma, in verità, già con la morte di Archita salvatore di Platone: che forse aveva visto in lui realizzato l'ideale del filosofo reggitore di stato, l'equilibrio politico e sociale che egli era riuscito a costruire sulla base di saldi princìpi filosofici si era spezzato: l'armonia delle classi sociali, il temperamento dell'originario spirito aristocratico del pitagorismo con le esigenze democratiche, la solidarietà verso gli umili, l'egemonia tarantina sulla comunità italiota, la visione unitaria delle scienze, l'equilibrio della vita della *polis* e delle *poleis* vicine: tutte queste realizzazioni, con la scomparsa di Archita, sbiadivano fino a scomparire.

Segni della crisi della seconda metà del IV secolo a Taranto sono la ripresa dei dissensi interni e l'intervento prima dello spartano Archidamo (339-8), poi di Alessandro il Molosso (334) e ancora di Cleonimo per difendersi prima dai Lucani e dai Bretti, poi dai Romani. La metropoli Sparta e l'Epiro fanno le veci di Siracusa, mentre Dionisio il Giovane, espulso dalla sua città, fa il maestro di scuola a Corinto e racconta ad Aristosseno le esemplari storie di Platone e Archita, di Fintia e Damone, di Clinia e Proro. Nel 343 il cosmo architeo sembrava un sogno lontano, era

già un rimpianto: ed è emblematico che sia Dionisio il Giovane che risparmiò la vita di Platone per l'intervento di Archita e degli amici di Taranto, a costituire il legame più suggestivo tra Archita ed Aristosseno. Perché, certo, Aristosseno ripropose la memoria di Archita e tracciò una sintesi attendibile e genuinamente pitagorica[15] del modo pitagorico di vita, ma, pur in polemica su alcune questioni particolari come la concezione degli intervalli musicali, egli fece di Archita un eroe di tutte le virtù Aristosseno non esitò però a criticare aspramente Socrate e Platone sia sul piano del pensiero 16 sia specialmente nel comportamento morale: se Socrate appare un uomo che non domina i sensi e le passioni, Platone appare un plagiario. Quegli stessi viaggi di Platone che assicuravano ad Archita l'importante amicizia con la corte di Siracusa ed il prestigio di uomo internazionale furono denigrati da Aristosseno[17]. Anche l'Academia platonica, come attesta una tradizione presumibilmente autentica conservataci da Plutarco[18], polemizzò con Archita perché aveva strumentalizzato la geometria per gli esperimenti meccanici trasportandola nel mondo sensibile e nel volgare artigianato (φορτικὴ βαναυσουργία), ma Aristosseno feriva velenosamente la personalità di Platone, scrittore e uomo.

Egli era ormai nell'òrbita del Peripato e nell'opera degli *Elementi di armonia* professava la sua fede nel metodo di ricerca di Aristotele. Negli anni Trenta del IV secolo egli era ad Atene, nel Liceo: si può affermare con certezza che nell'etica, nella concezione dell'anima

15) Seguo la Timpanaro-Cardini (*Pitagorici* III, p. 274 sgg.) contro Wehrli (*Aristoxenos*, Basel, 1967 2, p. 56 sgg.).
16) Fr. 82.
17) Cf. F. WEHRLI, *op. cit.*, p. 67.
18) *Marc.* 14; *quaest. conv.* 718 e.

l'anima come produttrice e conservatrice della concordia delle membra del corpo e nella visione educatrice e catartica della musica, egli rimase pitagorico[19]. «Contemporaneo degli ultimi Pitagorici»[20] attesta la crisi non solo del pitagorismo in Magna Grecia, ma anche della civiltà culturale, specialmente teatrale a Taranto. Non abbiamo dati biografici precisi, ma possiamo forse congetturare che Aristosseno fu di nuovo una volta a Taranto dopo la morte di Aristotele.

Dei suoi *Tischgespräche*[21], Ateneo[22] ci ha conservato questa citazione testuale:

> «Noi facciamo come i Posidoniati che abitano nel golfo tirrenico: la loro originaria civiltà greca — da quando sono divenuti Tirreni o Romani — si è imbarbarita (τὰ μὲν ἐξ ἀρχῆς Ἕλλησιν οὖσιν ἐκβεβαρβαρῶσθαι), hanno modificato lingua e costumi, ma una sola festa greca essi celebrano anche oggi, in cui si riuniscono e ricordano le antiche parole e gli antichi riti e si compiangono e piangono. fra di loro e poi se ne vanno. Così appunto anche noi — egli dice — da quando anche i teatri si sono imbarbariti (ἐκβεβαρβάρωται) e la stessa musica popolare si è gravemente corrotta, siamo pochi a raccoglierci in noi stessi e a ricordare la musica di un tempo».

Che le parole di Aristosseno possano riferirsi alla Taranto del primo quarto del III secolo a me sembrerebbe assicurato dall'accenno alla sottomissione romana di Posidonia che è del 273: non accetto perciò l'espunzione di ἢ Ῥωμαίοις operata dal Wilamowitz e deduco cheAristosseno rimpiange l'antica musica e piange sull'imbarbarimento della sua città, conseguente alla conquista

19) V. sp. JAN, *RE* II 1 (1895), 1057 sgg.
20) M. TIMPANARO-CARDINI, *Pitagorici*, III, cit., p. 20.
21) Fr. 124 WEHRLI.
22) XIV 632 a.

romana. Aristosseno da storico della musica e da critico musicale vede l'imbarbarimento di Taranto soprattutto nei teatri e nella grave corruzione[23] della musica popolare. Avversario della moderna musica che accompagnava le rappresentazioni a teatro, Aristosseno ricordava nei suoi *Commentari* il buffone Eudico che aveva fama di imitare lottatori e pugili, il tarantino Stratone applaudito imitatore di ditirambi e la compagnia dell'italico Enopa che imitava le citarodie e lo stesso Enopa che rappresentò il Ciclope gorgheggiante e il naufrago Odisseo in vena di solecismi[24]. In questi spettacoli mimici, in cui la stessa musica popolare era degradata a scurrile commento di parodie di passi dell'epica omerica più che di tragedie, Aristosseno non solo individuava la decadenza della sua patria, ma rimpiangeva la civiltà che volgeva al tramonto con l'eclissi della libertà politica.

5. Leonida e il re Pirro.

Non abbiamo fonti sulla cronologia e sulla biografia di Leonida di Taranto, ma possiamo dagli indizi offerti da alcuni suoi epigrammi collocare la sua nascita nell'acme del musico Aristosseno, negli ultimi decenni del IV secolo: poiché tali indizi sono stati recentemente posti in discussione ed eliminati in un articolo ipercritico del Gow[25], è necessario ribadirne la validità. Ci si offre la possibilità di denunziare gli arbitri e gli sbandamenti in cui può incorrere un filologo anche di grande talento quando non avverte il nesso tra poesia e storia. Credo

23) Fr. 76.
24) Fr. 135: cf. fr. 136.
25) *Cl. Quarterly* 1958, p. 113 sgg.

di poter mostrare infatti che Leonida seguì le ultime vicende della vita di Taranto, città libera, e in alcuni suoi epigrammi — del genere dedicatorio — vedo il testimone altissimo di alcuni momenti importanti della storia della sua Taranto. I Romani sono assenti dai versi di Leonida, ma bisogna arguire con sufficiente verisimiglianza che il suo vagabondare lontano da Taranto può essere posto anche in connessione con l'avvento di Roma a Taranto e il conseguente imbarbarimento della città. Intanto, e in primo luogo, assume particolare valore la relazione tra Pirro re dell'Epiro e Leonida.

Pirro morì lottando per Argo nell'anno stesso in cui il presidio epirota consegnava Taranto ai Romani: si concludeva contemporaneamente una fase importante della storia del giovane regno e dell'antica colonia spartana. Nel 273 Leonida è certamente con Pirro, che, reduce dalla sfortunata campagna d'Italia, riconquista la Macedonia e sconfigge Antigono Gonata nella gola dell'Aoos, in una località non lontana dal «campo di Pirro». Il re epirota pose in fuga i Macedoni e piombò sulla retroguardia dei mercenari Galati, che si lasciarono uccidere piuttosto che fuggire. Furono consacrate le armi dei Galati e dei Macedoni. La dedica degli scudi celtici ad Atena nel santuario federale della Tessaglia ad Itone è dovuta a Leonida ed è questa[26]:

Τοὺς θυρεοὺς ὁ Μολοσσὸς Ἰτωνίδι' δῶρον Ἀθάνᾳ
Πύρρος ἀπὸ θρασέων ἐκρέμασεν Γαλατᾶν
πάντα τὸν Ἀντιγόνου καθελὼν στρατόν. Οὐ μέγα θαῦμα.
αἰχμηταὶ καὶ νῦν καὶ πάρος Αἰκίδαι.

« Ad Atena Itonide il Molosso Pirro donò e qui appese i lunghi scudi,

26) *A.P.* VI 130: 95 G.-P.

predati ai Galati impavidi, quando annientò tutto l'esercito di Antigono. Non v'è da stupire: ora, come già prima, prodi guerrieri sono gli Eacidi».

L'epigramma è stato tolto a Leonida dal Geffcken — invano lo si cerca nella sua edizione — e dal Gow per motivi diversi, ma assolutamente privi di valore. In realtà, questa coppia di distici è una testimonianza preziosa ed autentica del poeta, che già aveva potuto celebrare alcune vittorie dei Tarantini sui barbari Lucani, ma non poté mai celebrare, non ostante il valore militare dell'audace re, la vittoria di Pirro sui Romani. È difficile leggere questa dedica orgogliosa senza pensare che il poeta continuava a vedere in Pirro, Molosso di stirpe, discendente di Pirro figlio di Achille ed emulo dell'eroe Achille e del re Alessandro, colui che era intervenuto a difendere se non a salvare la sua città dalla minaccia romana. Leonida non è un poeta guerriero, ma di Pirro e degli Eacidi è solo il valore militare che ricorda e il coraggio della resistenza dei barbari Galati evocato dal poeta conferisce una gloria maggiore al vincitore. Tanto più sobria e contenuta appare l'espressione poetica quanto enfatica ed adulatrice è la voce di un Callimaco per i Tolemei. L'unica lode per Pirro è estesa a tutta la stirpe degli Eacidi. Il legame di Leonida con l'Epiro è più antico di quello con Pirro: prima che Pirro nel 295 si disfacesse dell'incomodo correggente Neottolemo, Leonida ne aveva dato un'immagine agreste: in un paesaggio arcadico popolato di Ninfe, di grotte, di sorgenti, dominato da un pino e dagli dèi guardiani di pecore e capre, Ermes e Pan, il principe, non dissimile da un qualsiasi pastore, fa la sua offerta di figurine di pasta e di una coppa di vino.

Se Leonida abbia conosciuto Pirro a Taranto e l'abbia seguìto in Epiro non si può dire e non ha molta importanza congetturare

l'occasione dell'incontro. È certo che Leonida ebbe relazioni con gli Eacidi e che celebrò il grande re del piccolo Epiro; certo rimane l'incontro fra il poeta che molto vagò e il re che è stato definito[27] «l'ultimo cavaliere errante della storia greca». La storicità di tale rapporto è stata ammessa da P. Lévêque nella sua esauriente e poderosa opera su Pirro del 1957 (prima dell'articolo del Gow e molto prima dell'edizione leonidea di Gow-Page). Crediamo di poter supporre che il greco Leonida aveva riposto in Pirro le speranze della difesa di Taranto dalla conquista dei Romani, barbari ben più pericolosi dei Lucani, e che solo nel 272 egli seppe che non sarebbe mai tornato nella città, da cui gli era amaro rimanere lontano: l'avvento della barbarie romana glielo impediva. D'altra parte, negare con l'atetesi di un epigramma il rapporto Pirro-Leonida significa non tener conto, oltre che dei rapporti politici a noi documentati a partire dall'intervento tarantino di Alessandro I il Molosso e della partecipazione di Taranto alla consultazione dell'oracolo Dodoneo e al culto di Zeus Dodoneo, specialmente della comunanza di tendenze artistiche che l'Epiro ebbe con Taranto. Fu infatti nel 1926 che l'archeologo Domenico Zancani in un importante contributo, *Monumenti e riflessi di arte italiota in Epiro*, scritto nell'orma dell'austriaco Praschniker, documentò l'influsso dell'arte tarantina sulle stele epirote di Apollonia e poneva la questione se «nell'Epiro rude ed impervio» operarono artisti indigeni o immigrati. Importati, comunque, o imitati, i monumenti epiroti studiati dallo Zancani ribadivano le relazioni politiche(e forse religiose) fra Taranto e l'Epiro[28].

27) M. CARY, *A History of τheGreek World from 323 to 146 b.C* (London 1932) P. 130.
28) *Rendiconti Lincei* 1926, p. 173 sgg.

6. Il sentimento greco di Leonida.

La critica ha cercato sulla base di alcuni epigrammi di ricostruire l'itinerario di Leonida: dopo l'Epiro, è quasi certo che il poeta abbia visitato Sparta, Atene, Tebe, Cos; meno certo che sia stato a Siracusa alla corte di Pirro dove avrebbe conosciuto Teocrito secondo A. J. Reinach[29] o ad Alessandria, dove qualche studioso suppose fosse morto. Ma nessuno ha indagato sul motivo fondamentale che determinò il suo vagabondaggio, a causa del silenzio e, meglio si dice, delle lacune della tradizione. Nell'età ellenistica, come risulta dalle iscrizioni raccolte dalla Guarducci in una memoria del 1929, si muovono poeti, poetesse, storici, filosofi, medici, musicisti, conferenzieri: centri illustri come Delfi e Delo onorano con decreti di prossenia i dotti ambulanti. Leonida poeta epigrammatico non può essere paragonato a Filodamo di Scarfea o a Aristonoo di Corinto che furono onorati a Delfi nel 335 e nel 243 a.C. per un peana a Dioniso e inni per Apollo o per Estia. Ma è istruttivo che nel 245 a.C. furono onorati a Delfi Cleandro e Nicandro, due poeti epici che avevano abbandonato Colofone, distrutta da Lisimaco nel 299. Motivo dell'abbandono della patria era stato già per Senofane l'avvento del medo Arpago sulla Ionia greca. Quando i Romani conquistarono Taranto nel 272, Leonida era probabilmente in Epiro; ma possiamo ragionevolmente supporre che il motivo del mancato ritorno nella città natale sia stato l'assoggettamento di Taranto.

Il sentimento che della sua grecità ebbe Leonida a me pare possa dedursi da due epigrammi, composti per la consacrazione

29) *Neapolis* I, 1913, p. 19, n. 2.

delle armi tolte ai Lucani: un sentimento limpido e puro consapevole e forte, senza essere disumano.

Nel primo *anàthema*[30] il capitano greco, Agnone figlio di Euante, forte e leale combattente (βιαιομάχος), dedica ad Atena Corifasia venerata a Pilo in Messenia otto lunghi scudi, otto elmi, otto corazze di lino tessuto e altrettante spade insanguinate:

Ὀκτώ τοι θυρεούς, ὀκτὼ κράνη, ὀκτὼ ὑφαντοὺς
θώρηκας, τόσσας θ'αἱμαλέας κοπίδας
ταῦτ'ἀπὸ Λευκανῶν Κορυφασία ἔντε' Ἀθανᾳ
Ἄγνων Εὐάνθευς θῆχ'ὁ βιαιομάχος

Nel secondo *anàthema*[31] sono deposte nel tempio di Pallade Atena scudi, freni (ordinatamente disposti), lance a due punte di lucido legno. Sono le armi catturate ai Lucani, che rimpiangono i cavalli e i cavalieri; questi però sono stati divorati dalla nera morte

Αἵδ'ἀπὸ Λευκανῶν θυρεάσπιδες, οἵδὲ χαλινοὶ
στοιχηδὸν ξεσταί τ'ἀμφίβολοι κάμακες
δέδμηνται ποθέουσαι ὁμῶς ἵππους τε καὶ ἄνδρας
Παλλάδι'. τοὺς δ'ὁ μέλας ἀμφέχανεν θάνατος.

Nell'uno e nell'altro epigramma la vittoria greca prende risalto dal valore guerriero dell'avversario: nel primo l'aggettivo αἱμαλέος, che Leonida usa per la prima volta, indica che i Lucani combattevano valorosamente fino alla morte; nel secondo, la notazione, poco gustata dal Wuilleumier, che le armi catturate desiderano i cavalli e i guerrieri perduti, attesta egualmente che

30) *A.P.* VI 1 29
31) *A.P.* VI 131.

quelle armi furono ben usate e conferisce all'orgoglio del vincitore una nota di umanità.

Possiamo supporre che a maggior ragione il sentimento della sua grecità — profondo, contenuto, consapevole — fu ferito dalla perdita della libertà di Taranto. Controversa è la collocazione cronologica delle due dediche: certamente furono composte prima dell'alleanza dei Tarantini e Lucani contro Roma del 281: ritengo plausibile, col Wuilleumier, che essi si riferiscano alla campagna di Cleonimo del 303. Allora i Lucani erano alleati di Roma e le due vittorie ebbero un sapore più intenso. Con Cleonimo avremmo infatti una traccia dell'altro polo della coscienza greca di Leonida: Sparta; l'antico spirito dorico, a cui egli unisce la giovanile eroica intraprendenza di Pirro.

Il sentimento della grecità di sangue è ancora più drasticamente espresso dalla contemporanea Nosside: in un epigramma[32] la poetessa locrese per lodare la bravura dimostrata dai suoi concittadini contro i Bretti conia l'aggettivo ὠκυμάχοι. I Locresi sono veloci nel combattimento, come i Bretti sono veloci nella fuga: le armi che i nemici gettarono via dalle loro spalle — destinate a perire — sono un inno alla virtù (ἀρετά) greca e non rimpiangono le braccia dei vili Bretti.

Questi due poeti italioti, che hanno cantato motivi profondamente diversi, si riconoscono uguali nel sentimento della grecità. Solo nella difesa della civiltà greca Leonida, poeta della pace operosa, canta episodi di guerra: Ares non è il suo dio preferito, perché sa che Ares vuole elmi frantumati, scudi insanguinati, lance spezzate[33].

32) *A.P.* VI 132.
33) *A.P.* IX 322: 18 G. = 25 G.-P.

7. Leonida e le filosofie del suo tempo.

Con lo stesso vigore con cui sentì la libertà della patria Leonida sentì ed espresse la sua libertà spirituale: non legato ad una setta filosofica né portatore di ideologie trascendenti, Leonida è stato fin ad oggi più o meno strettamente collegato con la filosofia cinica. Il Geffcken[34] ne aveva fatto un filosofo cinico e predicatore della dottrina cinica, ma successivamente, contraddetto dall'Hansen, rinunziava a tale definizione[35] poiché non era coerentemente sorretta dal testo degli epigrammi. Nello stesso 1911 un importante articolo del Pohlenz sulla poesia ellenistica e la filosofia[36] contribuiva a distinguere molto chiaramente le «simpatie» leonidee per i Cinici da una professione di fede cinica ed ammoniva a rintracciare con discrezione nei poeti ellenistici echi e motivi delle filosofie contemporanee, quasi presago che un giorno o l'altro di Menandro si sarebbe fatto un filosofo di stretta osservanza peripatetica. Nella concezione pessimistica che il poeta ebbe della vita, nel canto della vita errabonda, semplice e frugale, nel disprezzo per la morte fu indicata influenza della dottrina di Diogene anchedal Dudley, storico del cinismo[37]: il Webster più recentemente[38] parlò di «prospettiva» cinica. Ma lo stesso Dudley sottolineava la necessità di distinguere il κυνικὸς τρόπος nella letteratura dal κυνικὸς βίος[39] e di considerare l'individualità del poeta nell'elaborazione di motivi filosofici divenuti popolari. Leonida ha cantato con lealtà e con misura il cane Diogene che

34) *Leonidas von Tarent*, «Jabrb. f. cIass. Philol.» Suppl. Bd. XXIII 1 (Leipzig, 1896), *passim* e p. 138.
35) *RE* XII 2 (1925), 2023.
36) Ora in Kleine Schriften II (1965), p. 1 sgg.
37) DUDLEY, *A History of Cynicism* (London, 1937).
38) *Hellenistic Poetry and Art*, p. 220.
39) DUDLEY, *op. cit.*, p. 114.

se ne va all'Ade con la sua ampolla e la sua bisaccia e l'antica veste e l'obolo e nulla lascia sotto il sole[40], ma ha anticipato la ricca inventiva di Lucillio nel coprire d'ironia l'«antica sapienza» (ἀρχαίή σοφίη) e la scarsa 'santità' di Socari, un sapientissimo (πάνσοφος) vecchio cinico, irriso dall'amasio o dalla dea Fame[41]: la sua ampolla è sudicia e la bisaccia piena di buchi.

L'indipendenza del pensatore è conforme alla sua autonomia artistica e alla potenza trasfiguratrice dei modelli cinici. Una delle sue creature più riuscite, il vecchio Gorgo[42], abbandona la vita, come un cinico schietto, che sa morire quando non è più possibile vivere: Gorgo, che ormai vive attaccato al bastone, come la vite al palo, ascolta l'invito di Thanatos. e se lo ricanta, chiedendosi qual gusto possa esserci a scaldarsi al sole per tre o quattro anni ancora: «detto così, senza farsene un vanto allontana da sé la vita e migra nel mondo dei più» Nel carme più bello e difficile di Leonida[43], che a torto il Geffcken nella sua edizione[44] chiamò «una predica cinica in distici», il poeta chiama il corpo umano — visto nella sua materialità e corruttibilità — ἀκέρκιστον λῶπος «un mantello non tocco da spola» e canta che sul filo estremo di questo mantello siede una tarma che rode le ossa: a mio parere, Leonida qui trasfigura un modello cinico, quando in un linguaggio nuovo e potente esprime il suo terribile convincimento che la vita, già prima che se ne realizzi il tessuto, è nata per corrompersi e svanire[45]. Credo perciò a simili suggestioni d'impronta cinica, ma

40) *A*.P. VII 67: 94 G. = 69 G.P. .
41) *A.P.* VI 293 e 298: 33 e 88G. = 54 e 55 G.-P.
42) *A.P.* VII 731: 93 G. = 78G.-P.
43) *A.P.* VII 472: 97 G. = 77 G.-P.
44) GEFFCKEN, ed. cit., p. 131.
45) Cf. *Maia* 1970, p. 48 sgg.; *La Parola del Passato* 1969, p. 214.

devo riconoscere che la pregiudiziale dell'influenza cinica su Leonida, che fino ad oggi è stata l'unica influenza filosofica ad esser ammessa, ha giocato talvolta qualche brutto tiro ai filologi.

È il caso dell'interpretazione di un epigramma leonideo, che per essere famoso, non si può dire che sia stato inteso in tutta la ricchezza del suo contenuto e la complessità delle suggestioni. È l'epigramma in cui il poeta scaccia i topi dalla sua povera casa: interpreti recentissimi, come il Giangrande e il Luck, hanno addirittura parlato di umorismo, di uno dei rari momenti umoristici di Leonida, dimostrando così di non aver neppure sospettato la tristezza grande che, insieme con l'avita capacità di saper soffrire, è sottesa a tutto l'epigramma, che è una delle espressioni più complete della *Weltanschauung* e della sapienza tecnica di Leonida. Egli vive come Ipponatte con la povertà in casa, ma a differenza di Ipponatte non prega Ermes perché gli rubi da un altro muro quel che non ha. Qui, Ipponatte, che pur io considero un suo maestro ideale, non gli fu modello. L'epigramma è questo[46]:

«Fuggite via dal mio tugurio, tenebrosi topi: la povera madia di Leonida non sa nutrire topi. Il vecchio ha chicchi di sale e due tozzi di pane e basta a se stesso: lodo questo modo di vita, che viene dai miei padri. Perché allora, topo ingordo, scavi questo mio recesso, dal momento che non puoi gustare neppure le briciole del mio pranzo? Va', corri nelle case degli altri: di lì potrai attingere una razione abbondante. Semplice è quel che io posseggo».

Se apriamo il più recente commento agli epigrammi di Leonida, quello dottissimo ed utilissimo di Gow-Page, leggiamo[74]: «È possibile che Leonida pensi a Diogene, che, vedendo i topi

46) Cf. *Entretiens Hardt* XIV (1969), p. 135 sg. e 404.
47) GOW-PACE, II (1965), p. 347.

invadere la sua mensa, osservò: 'anche Diogene nutre parassiti'». Vige ancora qui l'esegesi cinicizzante, inaugurata dal Knaack, il quale richiamò la storia di Diogene narrata da Plutarco[48], secondo cui, in una festa ateniese Diogene siede in un angolo, solitario e malinconico: lo consola un topo che rosicchia le sue briciole e gli mostra che se le briciole rendono felice la bestia egli come γενναῖος non ha motivo di lamentarsi se non si ubriaca come gli Ateniesi. Il Geffcken[49] non accettava il parallelo e affermava che il modello di Leonida fu «il divertente aneddoto cinico» narrato da Diogene Laerzio[50], che abbiamo trovato in Gow-Page. Anche il Pohlenz credette alla dimostrazione del Geffcken[51], che però fu contraddetto dall'Hansen, il quale escludeva in modo categorico la verisimiglianza del parallelo cinico.

Ai filologi continua a sfuggire un contributo di Otto Weinreich nella *Festgabe Bohnenberger*[52], in cui lo studioso ha dimostrato che nell'apostrofe ai topi Leonida ha trasferito formule di scongiuro e di incantesimo popolare, ampiamente attestate in epoca imperiale. L'imperativo γεύγετε è tipico dell' ἀποπομπή così come lo σπεύδων ἴθι dell'ἐπιπομπή. Il poeta degli umili, quale rimane oggi anche per noi Leonida, traspose nella sua impegnata poesia una costumanza popolare. «Certamente — scrisse il Weinreich — un poeta della povera gente come Leonida non ha creato dal nulla, ma ha attinto a credenze e superstizioni popolari» Leonida avrebbe potuto scrivere una preghiera ad una divinità o promettere un rendimento di grazie; la religione conosceva

48) *Mor.* 77 e.
49) Ed. cit., p. 127.
50) D.L. VI 40.
51) Χάριτες *Leo*, p. 80 (= *Kl. Schriften* II. p. 5).
52) Tübingen, 1938, p. 263 sgg.

protettori popolari contro gli insetti ed aveva in Apollo Sminteo «il signore dei ratti e dei topi»[53], ma il poeta fa un incantesimo e dona una punta graziosa all'epigramma. Ai commentatori rimaneva sconosciuto un analogo contributo di Louis Robert[54]: anch'egli trovava coerente, in un poeta dedito a cantare il popolo come Leonida, l'allusione ad un esorcismo praticato dal popolo.

Sottratta l'apostrofe ai topi all'aneddotica cinica e restituita al folclore, rimane da ricercare se il motivo della λιτότῆς — della semplicità di vita — debba risalire ai Cinici. Il motivo è rilevante nell'*ethos* é nella poesia di Leonida. In VII 472 egli canta (vv. 13 s.):

«o uomo, ricercando in te per quanto tu possa, giorno dopo giorno, rinvieni il tuo sostegno in una vita semplice».

La λιτὴ βιοτή è profondamente unita alla povertà: Leonida canta con accorata immedesimazione una povera madre che dedica a Bacco il modesto ritratto artigianale del figlio Micito e gli dice:… «è la povertà che porta questi semplici doni»[55] e con lo stesso accento i piccoli beni di Clitone: un poderetto, un solco, un boschetto, e una semplice vite[56]. Anche in un altro epigramma autobiografico[57], un semplice tozzo di pane di non pura farina appare come uno dei sogni di una vita povera, ma sufficiente.

Il motivo della λιτότῆς cantata vissuta ed idealizzata da Leonida, viene solitamente ricondotto al κυνικὸς τρόπος, ma si può

53) Op. cit., 265. p.
54) *Hellenica* XIII, p. 268 sg. ; cf. *Entretiens Hardt*, cit., p. 409.
55) *A.P.* VI 355, 4: 8 G. = 39 G.P.
56) *A.P.* VI1 226: 69 G. = 87 G.-P.
57) *A.P.* VII 736: 91 G. = 33 G.-P.

anche, a mio parere, e forse con maggior legittimità pensare alla semplicità spartana, all'ideale della vita frugale e temperata degli spartani antichi. Quando il poeta canta

ἐκ πατέρων ταύτην ἠνέσαμεν βιοτην

«dai padri mi viene questo modo di vita e non me ne vergogno», è possibile percepire un soffio dell'antica tradizione di fierezza e semplicità, trasmessa di padre in figlio e raccolta orgogliosamente dal poeta.

Ma gli ideali di temperanza del cibo e di austerità morale sono comuni anche al pitagorismo, una cui forza originaria fu lo spirito dorico. Come Aristosseno, Leonida fu testimone dell'ultima fase del pitagorismo in Magna Grecia e della crisi sociale e politica della fine del secolo: il problema, per quel che io sappia, non è stato mai posto, ma forse noi possiamo cogliere in Leonida qualche traccia del πυταγορικὸς τρόπος, di un pitagorismo laicizzato e qualche segno che l'armonico mondo architeo era scomparso per sempre.

Il mondo leonideo non ha particolari accenti fideistici ed è assolutamente immune da spirito trascendente: Leonida canta la morte di molti suoi personaggi, ma non v'è traccia di credenza nell'immortalità dell'anima. La religione appare nel poeta un fenomeno di confidenza popolaresca ed espressione di un bisogno di comunicazione e di solidarietà, ma l'uomo risolve le sue necessità da sé o insieme con gli altri uomini. Piccoli dèi e piccoli templi : una sana religiosità di impronta familiare e contadina. Ma il tessuto del corpo umano si disfa e si dissolve: una materia che si corrompe: l'Ade è un gorgo immane, un abisso, in cui si sfrangia irrimediabilmente l'uomo morto. L'individuo non è, come per i Pitagorici, un microcosmo armonioso di spirito e materia né

possiede l'armonia dell'anima che unisca le molteplici discordanze e le accordi al ritmo dell'armonia dell'universo. Senza essere una parte dell'infinito, l'uomo leonideo vive tra l'infinito tempo prima di nascere e l'infinito tempo dopo la morte. Leonida conosce una sola armonia: l'armonia delle ossa[58], l'ὀστῶν ἁρμονίη, non eterna, ma effimera: un'armonica struttura di ossa perfettamente connesse, insidiata dai vermi[59]. L'uomo così costituito è meno di un punto, è più fragile di una canna, più lieve della paglia: un'armonia caduca.

Un'altra dissonanza col pitagorismo è forse lecito cogliere nella poesia leonidea: dice il poeta che gli uomini destinati alla corruzione, non ostante l'esattezza dell'assetto delle loro membra, tuttavia esaltano l'aria e le nubi (l'interpretazione del verso è controversa), s'innalzano per distinguersi dalla massa. Propongo di vedere in questo verso un'allusione ai Pitagorici, che studiavano i corpi celesti, le regioni del mondo, l'armonia delle sfere celesti. Come cantò successivamente il giovane Orazio nell'ode XXVIII del I libro, in cui, come videro giustamente KiesslingHeinze, è da riconoscere lo sviluppo d'un epigramma sepolcrale, né a Pitagora giovò la profonda conoscenza della natura e della sua «vera» costituzione né ad Archita la misurazione del mare, della terra, dell'immensurabile arena e l'esplorazione delle aeree dimore e dell'armonia celeste con l'animo che pur era destinato a morire. Un po' di sabbia copre ora il grande pitagorico sul lido Matino ed il Tartaro possiede Pitagora che, trasmigrata l'anima, null'altro credeva di aver concesso alla nera morte che muscoli e pelle.

58) *A.P.* VII 472: 97 G. = 77 G.-P.
59) *A.P.* V I 480: 32 G. = 74 G.-P.

Ma la via della morte si percorre una sola volta e una notte senza fine è il definitivo traguardo:

Te maris et terrae numeroque carentis harenae
mensorem cohibent, Archyta,
pulveris exigui prope litus parva Matinum
munera, nec quicquam tibi prodest
aerias temptasse domos animoque rotundum
percurrisse polum morituro.
…
habentque
Tartara Panthoiden iterum Orco
demissum, quamvis clipeo Troiana refixo
tempora testatus nihil ultra
nervos atque cutem morti concesserat atrae,
iudice te non sordidus auctor
naturae verique. Sed omnis una manet nox
et calcanda semel via leti.

In Orazio non c'è l'«humour démolisseur» che vi ha sentito in un'analisi minuta il Délaunois[60], ma né pure l'ammirazione per la sapienza pitagorica che polemicamente vi ha scorto il Gantar in una interessante ricerca sugli echi di neopitagorismo in Orazio[61]. In Orazio, che non confonde affatto Archita con Archimede, come suppose l'Olivieri[62], e in Leonida sono denunziati senza ironia i limiti delle ricerche cosmologiche, è cantata l'immodificabilità della condizione universale dell'uomo: la scienza non concede l'immortalità. A me pare che il pensiero di Leonida possa essere questo: è vano indagare sull'armonia celeste, qualora essa esista;

60) In *Les études class.* 1962, p. 177 sgg.
61) In *Memorie Accademia Patavina* LXXX (1967-68), p. 291.
62) *Civiltà greca nell'Italia meridionale* (Napoli, 1931): p. 68 sg.

c'e una sola armonia reale, la compagine del corpo umano, desti-nato a perire: la fragilità del corpo perfettamente costituito è comune, come la morte, agli uomini che ricercano fra le nubi e a quelli che ricercano in se stessi.

Il tumulo di Archita coperto da una manciata di terra è proprio simile a quello dell'ignoto Alcandro, figlio di Callitele, cantato da Leonida[63]:

«Mi basta un po' di terra: una stele sontuosa opprima un altro, ricco. Il duro peso di una stele potrà farmi riconoscere morto: ma che importa ad Alcandro, figlio di Callitele?»

Possiamo forse ancora supporre che Leonida, oltre a professare la sua sfiducia nella ricerca cosmologica e a denunziarne l'inutilità, diffidò della sapienza e della scienza. Egli infatti additò nella tecnica una matura espressione della civiltà dell'uomo, che si libera del bisogno attraverso il lavoro. Per Leonida, l'attività produttiva dell'artigiano non è ignominiosa o servile, ma affermazione d'una condizione umana libera e dignitosa. E poiché il poeta vede la vita umana con l'occhio dei suoi artigiani e la soffre insieme con loro, egli ci appare limpidamente consapevole di liberare il mondo della τέχνα dalle ipoteche di discredito e di vergogna che Platone ed Aristotele avevano su di esso accumulate: tra la filosofia come teoresi o unica scienza e la tecnica Leonida ha amato quest'ultima. Il suo amore per la tecnica si rivela amore per l'umanità: un'umanità che si realizza e si esprime nella ὕλη con le mani e l'intelligenza. Le tessitrici di Leonida non hanno innanzi alla loro mente la «natura eterna» del tessere (κερκίζειν), come il tessitore del Cratilo di Platone[64] e l'artigiano di Leonida

63) *A.P.* VII 655: 16 G. = 17 G.-P.
64) 386 a sgg. 389 a.

esegue il suo lavoro senza possedere il logos il concetto e la forma del suo lavoro, come aveva teorizzato Aristotele[65]. A me non pare dubbio che fra il falegname e il geometra Leonida, a differenza di Aristotele, preferisce il falegname. In un passo della *Nicomachea*[66] leggiamo: «Il falegname e il geometra cercano in modo diverso la linea retta: l'uno in quanto gli è utile per la sua opera, l'altro cerca che cosa o quale essa sia, perché è contemplatore del vero».

Il falegname (τέκτων) appare già nella *Repubblica* come «artigiano di un qualunque letto»[67] e nel *Timeo*[68] come operatore sulla sola materia (ὕλη), contrapposto non solo al divino falegname, al Demiurgo, ma all'uomo libero, educato, sapiente, e naturalmente intelligente e ricco. A questa figura di semicittadino Aristotele[69] pone il quesito se gli artigiani (οἱ βάναυσοι) debbano considerarsi cittadini (πολῖται) — di βάναυσος τεχνίτης[70] rozzo, volgare, ignobile[71] e soprattutto privo di σοφία[72], a questo χειροτέχνης sciocco e servile, che ha un ruolo subordinato nella città di Platone e nella città di Aristotele, Leonida contrappone, insieme con altri artigiani e operai e lavoratrici, il falegname Teride ὁ δαιδαλόχειρ, vale a dire l'artigiano dalla mano dedalea, un nuovo Dedalo[73].

Prospetto qui questa contrapposizione, che nel nostro poeta

65) *Metaph.* 981 25 a sgg.
66) 1098 29-31. a
67) 597 d 9.
68) 69 a 6.
69) *Politica* 1277 b 35.
70) *Polit.* 1277 b 1.
71) *Eth. Nic.* 1107 b 19, *Polit.* 1317 b 41.
72) PLAT. *Symp.* 203 6, *Epin.* 976 a d 3.
73) *A.P.* VI 204: 82 G.= 7 G.-P.

sobrio e succoso è imperniata su questo aggettivo, da lui creato e da nessun altro ripreso, δαιδαλόχειρ, di cui finora, a mio parere, sono sfuggite agli interpreti la potenza semantica e la suggestione culturale. Leonida è poeta, oltre che senza metafisica, senza miti; ma quando crea l'epiteto, egli pensa a Dedalo, al maestro della tecnica labirintica, all'inventore della sega e del compasso. Con l'epiteto δαιδαλόχειρ?, del lavoro manuale viene colto il valore positivo di arte, e dell'artista vengono rappresentate la forza ingegnosa e la vena inventiva. L'attività di Teride appare legata non ad un lavoro brutale e schiavile, ma ad una tecnica esercitata sul legno con talento e dedizione: «Teride — mano di Dedalo — nel ritirarsi dalla sua arte (ἐκ τέχνας) consacra a Pallade la riga lunga un cubito diritta e tesa, la sega incurvata sul dorso, e la scure e la lucente pialla e il trapano girante».

È evidente che Teride è per Leonida un artista creatore, che seppe praticare e utilizzare gli strumenti della sua arte: δαιδαλόχειρ non può non richiamare le due celebri *iuncturae* lucreziane: *daedala tellus* e *natura daedala rerum*. La complessità dell'arte è sottolineata dal numero degli arnesi: un altro falegname leonideo, Leontico, consacra ad Atena Ergane, riproposta dal poeta con un altro epiteto originale χαριεργός, ben tredici strumenti, tra cui la pesante ascia con manica è definita signora di quell'arte, τέχνας ὁ πρύτανις[74].

Devo anche qui ricordare un'altra arte cantata da Leonida, quella del pescatore Diofanto, da lui originariamente chiamata ἀρχαία τεχνοσύνα «antica pratica di arte» e fra i suoi arnesi «una nassa realizzata e rifinita per la cattura dei pesci notanti inventata dai pescatori che con le reti vagano sul mare»

74) *A.P.* VI 205: 83G. = 8G.-P.

(…νηκτοῖσιν ἐπ' ἰχθύσι τεχνασθέντα / κύρτον, ἁλιπλάγκτων εὕρεμα δικτυβόλων).

A me sembra che Leonida abbia restituito alla storia della civiltà gli artigiani che Aristotele aveva bandito dalla *polis* e abbia contrapposto all'invilimento e alla ripulsa aristocratica della τέχνη propri di Aristotele, la sfiducia nell'ἐπιστήμὴ e nella σοφία, la rivendicazione umana e sociale dell'artigiano, la valutazione positiva dell'arte nei suoi strumenti e nei suoi prodotti.

A mio parere, Leonida incrinò la gerarchia. dei valori e delle attività umane stabilita da Aristotele, cantando le *technai* del falegname o del pescatore nella loro autonomia e nella loro dignità, riscattandole, in pari tempo, dall'onta del servilismo e da ogni legame con modelli trascendenti.

Posto questo contrappunto leonideo alla visione negativa che dell'artigianato e degli artigiani ebbe la grande filosofia dell'Academia e del Peripato, ritorniamo a puntualizzare, per quanto mi sembri possibile, la relazione fra Leonida e il pitagorismo. Una consonanza col pitagorismo è forse da ravvisare nella visione leonidea del corpo come peso, ἄχθος: Alcmane se ne va all'Ade ἄχθος ἀπορρίψας[75] «gettando via il peso»; il corpo morto di Fintone, travolto dalle onde, è immaginosamente detto un ἐπεστηλωμένον ἄχθος, «un peso divenuto stele»[76].

Ma vi è ancora un'altra dissonanza di Leonida dal pitagorismo politico-sociale, quale fu attuato e teorizzato da Archita. In Leonida non v'è traccia del vincolo d'amore o di solidarietà che, nel pensiero architeo, doveva unire chi governa e chi è governato e neppure dell'armonia tra ricchi e poveri che secondo Archita poteva ottenersi sulla base di un principio razionale, che

75) *A.P.* VII 19: 25 G. = 57 G.-P.
76) A.P. VII 503: 10 G. = 64 G.-P.

i poveri ricevono dai potenti e i ricchi danno ai bisognosi, nella schietta convinzione che entrambe le categorie avranno l'eguaglianza[77].

Della crisi di tale visione teoretica della «giustizia sociale»[78] o della collaborazione solidale di classi sociali diverse realizzata da Archita a me pare di poter indicare qualche traccia in Leonida. Nel mondo del lavoro da lui cantato, i poveri sono soli: assente è in Leonida l'armonia sociale, come assente è l'armonia celeste.

In un epigramma[79] il poeta canta la morte del vecchio pescatore Teride, abilissimo a pescare con nassa, inseguire pesci nuotando a fior d'acqua o nel fondo del mare: non scomparve nel mare, ma «nel suo tugurio di giunchi morì come lucerna che da sé si spegne per il lungo tempo. Né i figli né la consorte gli fecero questo sepolcro, ma ilσυνεργατίνης ἰχθυβόλων θίασος.

In un altro epigramma, per seppellire Parmide[80], espertissimo nella pesca con l'amo e soffocato da una iulide guizzatagli di mano nelle fauci, non interviene un *thiasos*, ma Gripone, un pescatore.

Per seppellire un pescatore povero, c'è perciò una corporazione o un altro pescatore. Per designare la corporazione dei poveri Leonida non rinuncia al suo stile elevato e innovante: che cosa dobbiamo intendere per θίασος non pare dubbio: in età ellenistica il termine si disancora dalla religione dionisiaca e non indica più la schiera dei seguaci di Dioniso, ma o un'associazione religiosa per celebrare culti stranieri o un «gruppo», suddivisione

77) Fr. 3 D.K.: διὰ τοῦτον οὖν οἱ πένητες λαμβάνοντι παρὰ τῶν δυναμένων οἵ τε πλούσιοι δίδοντι τοῖς δεομένοις, πιστεύοντες ἀμφότεροι διὰ τούτο τὸ ἴσον ἕξειν

78) C. DEL GRANDE, *Filologia minore* (Napoli 1976 2), p. 391 sgg.

79) *A.P.* VII 295: 85 G. = 20 G.-P.

80) *A.P.* VII 504: 86 G. = 66 G.-P.

della fratria o, infine, un'associazione priva di carattere cultuale: i *thiasotai* appartengono alla classe plebea della cittadinanza[81]. L'aggettivo συνεργατίνης ci lascia definire il θίασος come un'associazione o corporazione laica, senza un legame cultuale, di carattere esclusivamente sociale: prova della solidarietà dei poveri e conferma della dissoluzione dell'armonia delle classi sociali propugnata da Archita. Si potrebbe forse dire che Leonida non sentì del tutto estranea a sé l'etica pitagorica, che non fu scientifica, ma si costituì «al grado della riflessione popolare» secondo lo Zeller[82], depotenziata comunque dell'apparato religioso e liberata di metafisica: un pitagorismo al livello divulgativo, quale a noi risulta dalle *Sentenze pitagoriche* e dalla *Vita pitagorica* di Aristosseno[83]. Della *summa* aristossenica del πυθαγορικὸς τρόπος; mi limito a ricordare la misura nel nutrirsi, la συμμετρία ποτῶν e la fedeltà alla tradizione patria, il μένειν ἐν τοῖς πατρίοις ἔθεσί τε καὶ νομίμοις[85].

Ma del maggior libro di Aristosseno, dei suoi *Elementa Harmonica*, opera condotta nello spirito della metodologia aristotelica, in cui per la prima volta l'esposizione della propria teoria è fondata sull'ordinata e precisa sistemazione delle dottrine musicali a lui note, una pagina non è dissonante dall'amore della descrizione del particolare esatto che rivela Leonida negli epigrammi dei suoi operai ed artigiani e per cui egli è una voce altissima del realismo greco: è la pagina in cui Aristosseno afferma che

81) Cf. M. GUARDUCCI, *Orgeoni e tiasoti*, in *Riv. Fil. Class.* 1935, p. 332 sgg. 335.
82) ZELLER-MONDOLFO, *La filosofia dei Greci*, I 2, p. 578.
83) TIMPANARO-CARDINI, op. cit., III, p. 281 sgg.
84) Op. cit., p. 286.
85) Op. cit., p. 296.

le sue dimostrazioni (ἀποδείξεις) a differenza dei predecessori si accordano con i fenomeni (ὁμολογουμένας) contro coloro che espongono teorie estranee e contrarie ai fenomeni (πάντων ἀλλοτριωτάτοὺς λόγους λέγοντες καὶ ἐναντιωτάτοὺς τοῖς φαινομένοις) ed altri che, anzi che ragionare e dimostrare, oracoleggiano. Aristosseno vuole che si giudichino con precisione i particolari (ἕκαστα ἀκριβῶς κρίνειν) perché esatta è la percezione sensibile[86].

Gli umori del pensiero contemporaneo alimentarono certo la poetica e l'*ethos* di Leonida, arricchirono, com'è giusto, la sua particolarità di uomo densamente e interiormente raccolto, ma non chiuso alle voci discordi e molteplici del suo tempo. A me pare che Leonida si sia creato un tipo esemplare di filosofo nell'ignoto Aristocrate[87], che, a differenza dell'academico Senocrate, piaceva alle Cariti e sapeva parlare dolcemente al popolo, senza inarcare i sopraccigli come i filosofastri scherniti dai Comici. E tra una coppa e l'altra sapeva dirigere una conversazione, priva di asprezza é di contese, amato dai cittadini e dagli stranieri. Sulle sue labbra il poeta pone questo messaggio di sapienza, di cautela e di verità, mentre è sul punto di andarsene all'Ade:

«Anche se la penosa povertà lo morda, l'uomo non rinunzi ad avere figli e a procurarsi una sposa, munisca di colonne la sua esistenza: triste spettacolo una casa senza colonne; ma il semplice focolare dell'uomo appaia sostenuto da colonne e l'uomo guardando il tizzone del proprio focolare potrà sostenere il fasto di una ricca fiamma».

È uno squarcio di filosofia domestica e familiare, fatta di aspirazioni piccole e tuttavia non facilmente realizzabili: sembra

86) Cf. Aristosseno, *Elementa Harmonica*, rec. R. DA RIOS (Roma, 1954) II 32 e 33.
87) *A.P.* VII 440: 43 G. = 11 G.-P. e VII 648: 92 G. = 10 G.-P.

almeno che il poeta non le abbia realizzate. Si può ancor meglio capire così il pessimismo del poeta, il vuoto che gli lasciano nell'anima i grandi sistemi filosofici, i grandi programmi politici o sociali. La sua sostanziale sfiducia nella scienza è però superata nella poesia, nei contenuti nuovi che immette nell'epigramma: a tali contenuti egli dà un'espressione personalissima, coerente con la sua poetica.

E prima che io passi ad accennare i principali problemi che pone la poesia leonidea, vorrei porre come coronide a questa parte della mia relazione intesa a tracciare il *background* culturale del poeta l'epigramma di Leonida, *Anth. Pal.* VI 309[88]. In esso Filocle dedica ad Ermes, dio delle invenzioni, i giocattoli della sua fanciullezza: una palla ben assodata, una sonora raganella di bosso, gli astragali per cui andava pazzo e la trottola rotante. Ancora qui Leonida è il poeta della tecnica, che sa apprezzare le invenzioni utili. Afferma Aristotele nella *Politica*[89] che per i necessari passatempi dei bambini vi fu una bella invenzione di Archita: la Ἀρχύτοῦ πλαταγή, la raganella di Archita, «con cui giocano i bambini e non rompono gli oggetti domestici. Ai bambini è adatta la raganella di Archita: i grandi di un'altra raganella hanno bisogno, della *paideia*» cioè di apprendere musica e un'arte. In Suida[90] troviamo la definizione della raganella di Archita come una specie di organo che fa suono e rumore (εἶδος ὀργάνου ἦχον καὶ ψόφον ἀποτελοῦντος).

Vogliamo allora vedere nell'ἐυκρόταλος πυξινέή πλαταγή, nella «sonora raganella di bosso» un omaggio di Leonida all'umile ed utile invenzione del concittadino Archita? Se questa

88) 79 G. = 45 G.-P.
89) 1340 b 25: Archita T. 10.
90) Archita T. 2.

suggestione non è paradossale, avremmo una conferma che Leonida apprezzò le scoperte della τέχνα, utili all'umanità, molto più che le elucubrazioni e le disquisizioni della scienza astrale e cosmologica, vide le conquiste tecniche al servizio di vaste classi sociali, ravvisò nel progresso delle τέχναι umili un maggior amore per le creature umane e, anche per questo, le elevò nella poesia, dando una nuova dimensione culturale all'epigramma ellenistico.

II. LEONIDA NELLA STORIA DELLA POESIA GRECA E DELLA CRITICA MODERNA

8. LEONIDA E OMERO.

Recentemente è stato riaffermato[91] a buon diritto che tutti i poeti alessandrini furono immersi in Omero e nell'epica antica ed operarono col *Wortgut* omerico, emulando e variando.

Leonida, poeta ellenistico, che vive la contestazione callimachea dell'epos omerico e conosce la ristrutturazione a cui Apollonio Rodio sottopone il poema epico, dedicò ad Omero un epi-gramma luminoso, che certamente esprime un'ammirazione non convenzionale[92]:

«L'igneo Sole, movendo in giro il suo asse oscura gli astri e i sacri cicli della Luna; Omero estingue tutti i poeti indistintamente, levando splendidissima la luce delle Muse».

La luce di Omero è la luce del sole: Omero con la sua luce, cheè la luce delle Muse, estingue i poeti di ogni tempo. È un

91) Cf. G. GIANGRANDE, *Entretiens Hardt*, cit., p. 346.
92) *A.P.* IX 24 = 21 G. = 30 G.-P.

sentimento autentico di Leonida: l'epigramma non è un capolavoro epidittico anzi che un riconoscimento personale, come vuole il Gabathuler (1937), ma è sincera e sfarzosa espressione di un sentimento, come ha dimostrato lo Skiadas (1965). Leonida riconobbe in Omero il signore della forma poetica realizzata nella ricca varietà dell'esametro, ma anche l'esemplare poeta del romanzo umile dell'Odissea, il creatore di personaggi domestici come Laerte, Penelope, Eumeo, Euriclea, il cantore superbo di piccole opere d'arte, come la coppa di Nestore[93] o la fibbia di Odisseo[94] o preciso descrittore degli strumenti che Calipso dà a Odisseo per la preparazione della zattera[95].

Nell'epigramma per Omero Leonida ha anche espresso un fondamento 'della poetica omerica: la poesia dono delle Muse. Nel celebre epitafio VII 715, giustamente definito dal Wilamowitz lo *Schlussgedicht* del suo libro di poesia, confessa che le Muse lo amarono, perché in cambio della sventura egli possiede la dolcezza del canto e le Muse diffondono la sua gloria per ogni tempo, il suo nome per «ogni sole»:

ἀλλά με Μοῦσαι
ἔστερξαν, λυγρῶν δ' ἀντὶ μελιχρὸν ἔχω.
Οὔνομα δ' οὐκ ἤμυσε Λεωνίδου. αὐτά με δῶρα
κηρύσσει Μουσέων πάντας ἐπ' ἠελίους

Per Leonida l'immortalità di Omero è pegno della sua stessa immortalità. Leonida è consapevole della validità artistica e tematica della sua poesia: come quella di Omero, prende vigore e memoria dalle Muse, figlie di Mnemosyne. Insieme col suo cantore, nella storia della poesia entra un'umanità nuova, cantata nell'orbita

93) *Il.* XI 632 sgg.
94) *Od.* XIX 226 sgg.
95) *Od.* V 234 sgg.

breve dell'epigramma, che può apparire un frammento dell'epos ed è, invece, un'unità perfetta e conclusa, in cui tuttavia appare qualche motivo epico dimensionato.

Nell'ep. *A.P.* VI 286[96] tre sorelle offrono un tessuto ad Artemide, υατριπόνητος ἔρις, come dice col consueto stile immaginoso e concettoso il poeta: l'orlo è stato lavorato da Bittion ed Antianeira; il centro da Bitie ed è un ricamo che rappresenta il Meandro e le vergini, in onore della vergine più bella, Artemide.

Leonida recepisce dall'epica il modulo ecfrastico, che riduce ad un semplice accenno. Si tratta però di un'*ecfrasi* reale e non inventata. Il procedimento è omerico, ma la materia è nuova. Nell'*Iliade* V 125 ss. nel grande mantello doppio Elena ha intessuto le lotte degli Achei e dei Troiani. V'è una connessione fra il tema e la sorte della tessitrice, ma non v'è riflessa una sicura realtà: il poeta inventa una plausibile materia. Nella meravigliosa *ecfrasi* omerica dello Scudo di Achille dominano motivi della vita quotidiana: il mito cede ad una visione organica del cosmo e della vita pulsante e creatrice. È un'opera del fabbro, che rivela la ricchezza dello sguardo del poeta sul mondo, ma anche, come dimostrò il Kakridis[97], la consapevolezza omerica che l'*ecfrasi* è un tema popolare, che non pone limiti alla libertà inventiva del poeta. Nell'*ecfrasi* epica, originalità e tradizione popolare si fondono.

Leonida non inventa, non decora, descrive un tessuto reale dandone la misura e il motivo rappresentato: il Meandro tortuoso[98] e le danze delle vergini. Non un motivo mitologico, ma un motivo di cultura popolare, realizzato da donne del popolo.

96) 74G. = 40 G.-P.

97) *Wiener Studie* 1963, p. 7 sgg.

98) Nominato anche in VI 110: presso il Μαιάνδρου τριέλικτον ὕδωρ Cleolao uccise la cerva.

Profondamente diversa è in Apollonio Rodio l'*ecfrasi* del doppio mantello che indossa Giasone quando va da Ipsipile nell'isola di Lemno[99]. La parte centrale del mantello — opera di Atena — è rossa, le estremità purpuree: su ogni margine sono ricamate singole scene:

727 δὴ γάρ τοι μέσση μὲν ἐρευθήεσσα τέτυκτο,
ἄκρα δὲ πορφυρέῃ πάντῃ πέλεν. ἐν δ'ἄρ'ἑκάστῳ
τέρματι δαίδαλα πολλὰ διακριδὸν εὖ ἐπέπαστο

Apollonio, riprendendo ma non rinnovando la linea omerica: descrive le scene dal v. 730 al v. 767. La diversità del modulo ecfrastico in Leonida e in Apollonio può aiutare ad intendere l'arte e il realismo di Leonida. Apollonio, che è diverso da Callimaco nella realizzazione della poesia, gli è tuttavia vicino per la concezione aristocratica della poesia e per il pubblico cui si rivolge, che è un'*élite*.

Leonida, che scrive per poveri operai e lavoratrici, descrive non un manto divino, ma un tessuto fatto da mani umane per una dèa: l'*ecfrasi* è adeguata alle possibilità reali dell'arte del tessere. Leonida non sfoggia curiosità o rarità mitologiche, ma restringe in un verso i ghirigori di un fiume leggendario, caro alla fantasia popolare.

9. La filatrice di Omero.

Tra i personaggi omerici uno solo ricorre in Leonida: nel suo mondo dove appaiono audaci marinai travolti dai flutti tempestosi è assente Odisseo, ma è presente Penelope. Essa compare

99) *Arg.* I 721 sgg.

nell'ep. VI 289, in cui tre sorelle Autonoma, Melitia, Boischio, cretesi, figlie di Filolade e di Nicò, dedicano ad Atena Panitide, loro patrona, alla fine delle loro fatiche, il fuso «che produce il filo e sempre gira», il cestello per la lana «compagno del lavoro notturno», la spola «operaia che spartisce l'ordito dei pepli, custode dei letti di Penelope» (τὰν λεχέων Πανελόπας φύλακα): Penelope è l'integra sposa, che di notte, al lume delle fiaccole, disfaceva la tela. Ma in Omero non manca una filatrice senza nome, che ci offre la possibilità di impostare il discorso sul realismo di Leonida (senza addentrarmi in una questione terminologica, adotto il termine 'realismo' a preferenza di 'naturalismo' e 'verismo').

La filatrice compare in una similitudine dell'Iliade. È noto che nelle similitudini omeriche, indagate con finezza e vivo senso dello stile da Hermann Fraenkel cinquant'anni fa nella dissertazione *Die homerischen Gleichnisse* (1921), vivono creature e opere del mondo quotidiano e della natura: sono aperture su materia non epica, che mentre precisano il contesto epico ritardano la narrazione, fanno quasi una pausa nel racconto. Spesso esse sono una vena di realismo popolare che percorre la *chanson de geste*. Così nel XII dell'*Iliade* (430 ss.), in un contesto pieno di Ares, compare una filatrice, creatura destinata ad avere un ruolo nel mondo poetico di Leonida. Omero la chiama χερνῆτις — un termine ripreso da Filippo di Tessalonica e da Crinagora[100], non da Leonida — vale a dire 'operaia', 'manovale', dedita sinceramente al suo lavoro (ἀληθής), non pigra, ma solerte, che in una mano ha il peso e nell'altra la lana, e bilancia il peso e la lana sollevandoli e pareggiandoli: è una filatrice, che realizzando l'equilibrio fra un peso del telaio e una quantità di lana fila e col filato

100) *A.P.* VI 203 e IX 276.

viene a produrre per i figli uno stipendio, sia pure magro e me-schino. Omero introduce tale similitudine per rappresentare l'equilibrio delle due parti in guerra, dei Lici e degli Achei. In Leonida la donna che infaticabilmente fila e tesse e così allontana la povertà fino alla vecchiaia è Plattide[101]:

«La vecchia Plattide di sera e di mattina spesso respinse il sonno: così allontanava la povertà. E già alle porte della bianca vecchiezza cantò una canzone alla rocca e al fuso suo compagno di lavoro; accanto al telaio si muoveva fino all'alba e insieme con le Cariti percorreva il lungo stadio di Atena oppure con la mano grinzosa sul ginocchio grinzoso dipanava il filo bastevole alla trama. Era attraente. Ma Plattide a ottant'anni vide l'acqua dell'Acheronte: con bravura aveva saputo tessere cose belle».

Così l'operaia del fuso e del telaio ha un nome nella poesia, come nella realtà. Anche se Omero ha ritratto la filatrice con tono di autentico realismo e col suo stile N di primo piano », come fu definito dall'Auerbach, essa, anonima, nel canto omerico cede alla trama della guerra, rimane nella similitudine. In Leonida, un poeta che complessivamente non ha scritto più di tre similitudini, dalla similitudine si passa alla rappresentazione di primo piano assoluto, nello spazio breve e denso di un intero componimento: la filatrice Plattide è la realtà che ha piena autonomia. Creatura della società, a cui è diretta la simpatia, la solidarietà schietta dell'uomo Leonida: creatura dell'arte, alla cui base il poeta pone il rispecchiamento non di una casta privilegiata di armi o di censo, ma di umili operai che riscattano col lavoro un destino di miseria. Il cambiamento di orizzonte culturale è evidente. Il mondo appena accennato nella similitudine omerica è divenuto in Leonida l'unico autentico mondo poetico e culturale,

101) *A.P.* VII 726 = 76 G. = 72 G.-P.

in cui si cala lo sguardo solidale ed assiduo del poeta: una società nuova e l'arte nuova, in cui i vecchi lavoratori sono creature praticamente e sentimentalmente autonome, hanno un ruolo di grandezza.

10. Plattide o il realismo di Leonida.

Lasciamo da parte lavoratrici come Atenò, Melitia, Fintò e Glenide e assumiamo Plattide come creatura e cifra del realismo di Leonida. Il Reitzenstein additò per Plattide un modello letterario, la buona vecchietta Ecale di Callimaco; il Geffcken un modello filosofico, naturalmente cinico. Ma è evidente che Leonida attinge l'ispirazione ad una creatura vivente: con maggiore legittimità, credo, Plattide mi richiama la vecchia Polissò, che nelle *Argonautiche* di Apollonio prende la parola nell'assemblea femminile a Lemno[102] e soprattutto la 'mammina' Gillide, la vecchina del primo mimiambo di Eroda, la *prokyklìs* che nell'esercizio della lunga arte di ruffiana riesce persino simpatica, anche se fallisce nello scopo di rompere la fedeltà della donna rimasta sola e si rinfranca mostrando una sapienza antica sul destino della vita umana e bevendo un buon bicchiere di vino. Specialmente Gillide, in cui anche critici di grande gusto come il Körte, pur fuorviati dal confronto col secondo idillio di Teocrito, hanno riconosciuto un'impronta realistica, si affianca a Plattide sul medesimo piano di concretezza e vivacità rappresentativa. Sia Eroda sia Leonida guardano alla vita quotidiana delle loro *poleis* e ne attingono stimoli alle loro creazioni. I personaggi di Eroda non sono i medesimi di Leonida, ma i poeti li ricreano partendo da

102) I 668 sgg.

un'eguale poetica pur nella diversità dell'esecuzione. Nello stesso àmbito realistico le creature di Eroda sono un aspetto diverso della società della stessa epoca. Nel mimiambo perduto «Le colleghe di lavoro» non sappiamo quale lavoro fosse rappresentato da Eroda, ma i personaggi dei mimiambi superstiti non hanno rispondenza nel mondo leonideo: c'è Battaro, il πορνοβοσκός che ha ereditato il mestiere di importatore di meretrici dal nonno Sisimbra e dal padre Sisimbrisco e lo esercita per sfamarsi (v. 80); c'è il.maestro di scuola, Lamprisco, un *plagosus* in crescendo; ci sono Cinnò e Còccala che offrono un ex-voto e sacrificano ad Asclepio; c'è la gelosa Bitinna che non vuole aver pietà del tradimento dell'amante suo ex-schiavo; ci sono Corittò e Metrò che si scambiano confidenze delicate su uno strumento di piacere; c'è Cerdone, l'accorto e galante calzolaio. Specialmente della società femminile Eroda ha riproposto gli aspetti vanitosi o scabrosi, che sono estranei alla Musa di Leonida; ma per quanto riguarda gli altri va detto che la cura con cui Eroda disegna i suoi produttori di lavoro non coincide mai con la solidarietà di Leonida: Eroda congiunge alla simpatia il divertimento, mentre Leonida soffre e vive le arti — umili ed oneste — e il duro destino delle sue creature.

In un epigramma di Leonida[103] abbiamo il rovescio della Plattide, la beona Maronide, essiccatrice di orci, che anche sotto terra geme: ma non per i figli né per il marito che ha lasciati nell'indigenza, ma perché la coppa è vuota (una coppa attica ornava la sua tomba). Qui c'è un lieve sorriso scoptico, uno dei rari sorrisi del nostro poeta: la maschera buffa di Maronide — la vecchia ubbriaca è, infatti, un personaggio della commedia[104] —

103) *A.P.* VII 455 = 34 G. = 68 G.-P.
104) F.J. BRECHT, in *Philologus*, Suppl. XXII 2 (1930), p. 66.

illumina la contrastante realtà di Plattide, con cui è solidale il poeta.

11. Leonida e Eroda.

Agli interpreti di Eroda, rivelato dal Kenyon nel 1891 nel pieno rigoglio della stagione veristica, non sfuggì il legame con Leonida: al Nairn[105] e allo Zereteli (1928) in particolare. Dopo che il Geffcken (1925) aveva affermato che Leonida non guardò il popolo con l'occhio limpido di vero poeta né raggiunse «la ruvida verità di un Eroda»[106] e dopo che il Wilamowitz aveva fatto di Leonida un vuoto ed ampolloso parolaio ed aveva negato in Eroda il genuino realismo insieme con l'arte raffinata[107], fu lo Zereteli[108] a indicare «la convergenza del metodo creativo» di Eroda con Leonida nella formula: «più vicini alla vita, più lontani dalla fantasia».

Il realismo erodeo negato dal Wilamowitz, ma affermato fra l'altro dal Mahaffy[109] che vi coglieva una protesta contro l'artificio di tanta parte della letteratura contemporanea, ha tuttavia un insigne manifesto nel IV mimiambo: ciò fu visto chiaramente già nel 1892 dal filologo Crusius, autore delle note *Untersuchungen zu Mimiamben des Herondas*[110] e dall'archeologo C. Waldstein in

105) I.A. NAIRN, *The mimes of Herodas* (Oxford, 1904), p. XXXV.
106) GEFFCKEN, *RE* XII 2, 2025.
107) *Kultur d. Gegenw.* I 8^2, p. 126: 'die veredelnde Kunst ebenso wie den echten Realismus'.
108) *Mimijamby Geronda* (Tiflis, 1928), p. 11.
109) *History of Greek Literature*, I 2, p. 196.
110) Leipzig, 1892, p. XV, XXVI.

una preziosa noticina della «Classical Revue»[111] e, poi, ribadito dall'altro grande studioso tedesco di Eroda, l'Herzog (1926). Col IV mimiambo siamo nell'Asclepieion di Cos. Còccala invita Cinnò ad ammirare le opere dei figli di Prassitele una ragazza che guarda una mela, un vecchio, un fanciullo che strozza l'oca, la statua di Batale, figlia di Mitta, in atto di camminare. Dice Còccala (v. 37 s.): «Chi guarda questa immagine (εἰκόνισμα) non ha bisogno di vedere la 'vera' Batale». E poi invita Cinnò ad ammirare i quadri di Apelle: un fanciullo nudo dalle carni palpitanti, calde; una tenaglia d'argento (v. 62 τὠργυρεῦν πύραυστρον= πύραγρον, πυράγρα: uno strumento che manca in Leonida), un bue dallo sguardo obliquo, un uomo che lo traina e una donna che segue; un uomo dal naso adunco (γρυπός) e un altro dai capelli irti (ἀνάσιλλος).

Sono così ritratti dal vivo (v. 68 ζόἣν βλέπουσιν ἡμέρην) che Còccala, se le fosse stato consentito, avrebbe voluto gridare, per paura che il bue dallo sguardo obliquo potesse farle del male. Anche Cinnò cede all'ammirazione e fa quest'elogio del realismo del pittore (72 ss.):

«Le mani di Apelle di Efeso mettono la verità in tutto ciò che dipingono. Tu non potrai dire 'quell'uomo una cosa vide, un'altra rifiutò', ma tutto ciò che gli venisse nella mente, anche gli dèi, realizzava sollecitamente. Chi dunque ha visto lui o le sue opere senza rimanere, come è giusto, a bocca aperta, sia appeso per un piede nella bottega di un gualchieraio».

L'Herzog commentò: «Il punto di vista del poeta è lo stesso del pittore. Eroda getta la maschera e parla in persona propria ai

111) VI, p. 135.

suoi uditori. Effettivamente, tutta la sua opera mostra che egli nei suoi mimi perseguì sempre queste vedute estetiche di Apelle». E il Waldstein: «Eroda difende i 'realisti', i moderni pittori del suo tempo, contro i sostenitori dei vecchi maestri. I personaggi, in ogni modo… erano evidentemente ammiratori del realismo contemporaneo… Tutto ciò si accorda col carattere realistico degli *sketches* drammatici di Eroda».

Il Luria portò avanti il discorso in un contributo sulla «lotta di Eroda per l'arte veristica», apparso negli *Studi Rostagni*[112]. Lo studioso russo inseriva la poesia di Eroda nella polemica del suo tempo fra la tendenza arcaica e conservatrice e la tendenza realistica delle arti figurative, dimostrando, sulle orme del Klein[113], la crisi dell'arte idealizzante del V secolo e additando nel realismo della scultura di Lisippo e della pittura di Apelle la tendenza nuova dell'arte che, senza rinunziare a moduli elevati, realizzava una materia nuova. Il Luria ricostruì la teoria estetica di Apelle e mostrò che i suoi princìpi fondamentali coincidono con quelli di Eroda, che nell'VIII mimiambo attaccò probabilmente i caprai, i sostenitori, cioè, dell'indirizzo bucolico e, comunque, attuò nei suoi mimi un realismo non convenzionale né freddo come quello dei mimi cittadini di Teocrito[114], il quale si mostra seguace degli avversari di Apelle, esaltando la divinità, adulando il re e la sua famiglia e sfoggiando erudizione mitologica. Il Luria portava alle estreme conseguenze la sua corretta visione della posizione di Eroda, supponendo che il poeta nel IV mimiambo alludesse ad un luogo del libro di Apelle, che lo studioso credette di aver rintracciato in Plutarco. Ma che la poetica erodea sia anticallimachea

112) 1963, p. 394 sgg.
113) *Geschichte der griechischen Kunst*, III (Leipzig, 1907), pp. 77, 98 sg.
114) *Id.* II, XIV, XVI.

e antiteocritea è dimostrazione ineccepibile. Ricollegandosi a questo risultato, un altro filologo russo, lo Smotrytsch, poté rendere più documentata ed esplicita la «convergenza del metodo creativo» di Eroda con Leonida, affermata dallo Zereteli. In un articolo del 1962 *Eronda e il vecchio*[115] e più specificamente in un altro del 1965 *Leonida di Taranto e il suo posto nella vita letteraria del III secolo a.C.*[116], lo Smotrytsch ha mostrato che anche Leonida, come Eroda, polemizzò contro gli arcaizzanti e, a differenza di Callimaco che nel VI giambo celebrò la statua di Zeus di Fidia in Elide, Leonida descrisse il famoso quadro dell'Afrodite Anadiomene di Apelle. Lo Smotrytsch afferma, con un po' di estremismo, che Leonida si fa «propagatore» delle opere di Apelle: in realtà, aderisce all'arte realistica di Apelle in cui vede l'omologo della sua poesia realistica:

«Apelle modellò perfettamente Cipride, patrona di fauste nozze, emergente dal grembo del mare, ancora inondata di schiuma mormorante: una bellezza tanto bramata. Non la dipinse: la sua bellezza è viva (ἀλλ' ἔμψυχον). Con la punta delle dita strizza i capelli; dagli occhi rifulge un tranquillo desiderio e le poppe gonfie come mele cotogne annunziano la maturità. Atena stessa ed Era, consorte di Zeus, diranno: 'O Zeus, il giudice ha ragione'!»[117]

Apelle fu contemporaneo di Lisippo; la sua Afrodite, che era nell'Asclepieion di Cos, che a Cicerone suggeriva chiarimenti sul concetto di realtà e di simiglianza e che Ovidio proponeva alle fanciulle incomparabile modello di bellezza, ha trovato in Leonida un cantore che ne ha colto non solo la sensitività e la

115) *Helikon* II (1962), p. 606 sgg.
116) *Meander* XX (1965), p. 321 sgg.
117) *A. Pl.* 182 = 29 G. = 23 G.-P.

mobilità, ma anche la pacata sensualità. Questo è certamente singolare, perché Leonida, se non immune, fu estraneo al sentimento di amore: qui cantò Afrodite in un dipinto, in un altro epigramma cantò Eros in una statua prassitelica[118], come il dio che lo scultore conobbe e vide intorno a Frine — un dio umano, laicizzato —. Si può forse affermare che alla descrizione dell'Afrodite animata, viva, che libera le chiome dalla spuma del mare, Leonida abbia dato la funzione di un manifesto poetico, se è vero che, come scrisse il Della Seta[119], Apelle «sembra aver abbandonato i supremi spazi dell'Olimpo e le favolose lontananze del mito per incatenare il suo genio a terra in mezzo alla realtà degli individui, anche quando, come nel caso dell'Afrodite Anadiomene, eleva il corpo dell'etera a immagine di una bellezza divina ed eterna».

12. Leonida e gli altri poeti ellenistici.

In ogni modo, a me pare che tra i poeti ellenistici Eroda sia il più vicino al mondo poetico e alla poetica di Leonida. Entrambi sono consapevoli della novità della loro poesia; entrambi credono che la loro opera vivrà dopo di loro. E il vecchio Ipponatte, che pur compare in un giambo di Callimaco, ma è il modello umano e tecnico di Eroda, rinvenne in Leonida un cantore non privo di pathos. Anche Leonida sentì in Ipponatte un maestro ideale, come lo fu di Cercida e di Fenice: Ipponatte appare a Leonida come una pungente vespa che dorme, quasi abbia placato la sua ira, che non risparmiò neppure i genitori. Il poeta ammonisce a passare

118) *A. Pl.* 206: 26 G. = 89G.-P.
119) *E.I.* III (1929), p. 645.

in silenzio davanti alla sua tomba, perché le sue infiammate parole sanno arrecare danno anche nell'Ade[120].

Il rapporto Eroda-Leonida, che mi sembri fondato e chiaro, è l'unico a non essere stato prospettato, per esempio, in un articolo apparso in Italia nel 1958[121] su *Leonida di Taranto e i suoi contemporanei*. Nell'articolo, informato ed equilibrato, la Izzo D'Accinni mostra la difficoltà della determinazione dei rapporti fra Leonida e Callimaco, Leonida ed Asclepiade, Leonida e Teocrito, Leonida ed Anite e la presunta «scuola peloponnesiaca» (Reitzenstein) o «arcadica» (Legrand), Leonida e Edilo, concludendo che «per Leonida non si può parlare in nessun caso di vera e propria imitazione e che l'opera di Leonida «rivela la conoscenza dell'opera dei vari poeti contemporanei», ma «si conserva autonoma ed originale»[122].

Il bilancio fatto dalla. Izzo D'Accinni è istruttivo: mostra il fallimento della determinazione dei rapporti fra i poeti ellenistici in base a qualche indizio linguistico. Poiché incerti e scarsi sono i dati cronologici, è metodicamente più legittimo e più utile ai fini dell'intelligenza storica rintracciare la genesi originale di un motivo comune e del motivo comune indicare l'importanza o la caratteristica anzi che cercare di stabilire chi è l'imitato e chi è l'imitatore. Si ritiene generalmente, a partire dal Dilchey, che per l'epigramma in lode dei *Fenomeni* di Arato il modello sia stato un analogo epigramma di Callimaco e indubbiamente la λεπτὴ φροντίς di Leonida richiama le λεπταὶ ῥήσεις di Callimaco, ma la determinazione di un tale legame ha lasciato trascurare il significato autentico dell'epigramma di Leonida, la cui punta è che il poeta di Soli

120) *A.P.* VI1 408 = 40 G. = 58 G.-P.
121) *In Giorn. It. di Fil.* XI, p. 304 sgg.
122) *Art. cit.*, p. 314.

gli astri più splendenti (φανινότερα), cioè più chiari ed intellegibili. La «sottile intelligenza» lodata da Leonida e «le sottili espressioni» salutate da Callimaco convergono sulla medesima opera in modo diverso: per Leonida i *Fenomeni* di Arato valgono più come chiarezza di contenuti che come levigatezza formale.

In generale, meglio giova notare che fra i contenuti e la poetica di Callimaco, che afferma in un epigramma[123] σικχαίνω πάντα τὰ δημόσια e il mondo di Leonida non v'è nulla di comune. Né il comune ricordo della poetessa Erinna in un epigramma di Asclepiade[124] e in uno di Leonida è sufficiente per considerarli su un piano di affinità spirituale: il problema dell'imitato e dell'imitatore anche qui è insolubile, ma in Leonida prevale sulla valutazione dell'opera poetica di Erinna il compianto della sua giovinezza rapita spietatamente da Ade, che Leonida con una propria tecnica esprime con le parole stesse di Erinna. Ma ancora una volta è più aderente alla concretezza della valutazione critica osservare come un motivo appaia profondamente diverso nei due poeti: la lucerna in Asclepiade è, come in altri poeti epigrammatici alessandrini, il simbolo dell'amore, il testimone muto del giuramento e dei segreti d'amore[125] in Leonida il *lychnos* compare una sola volta in una similitudine per la morte del vecchissimo pescatore Teride che si spense nel suo tugurio fatto di giunchi[126]: la piccola lampada che si spegne, compagna della miseria della povera casetta, è un simbolo di morte, non di amore.

Come Arato per Callimaco ed Erinna per Asclepiade, Ipponatte, cantato da Teocrito[127], non è un tramite bastevole a cogliere

123) *A.P.* XII 43 = 28 Pf.
124) *A.P.* VII 11: 28 G.-P.
125) *A.P.* V 7 e 150.
126) *A.P.* VII 295: 85 G. = 20 G.-P.
127) *Ep.* 13 G.-P.

comunanze tematiche o tecniche fra i due poeti. A rendere più concreto tale rapporto non sono valse due ipotesi stravaganti: la prima, molto fortunata, avanzata dal Legrand, che nel pastore Licida delle *Talisie* (VII) si nasconda Leonida e l'altra peregrina del Brinker e del. Cholmeley che l'idillio XXI 'I pescatori' pseudoteocriteo, per la somiglianza del povero Asfalione con il Diofanto leonideo, sia opera del poeta tarantino[128]. Tali ipotesi deformano, più che chiarire, la posizione di Leonida nella storia della poesia ellenistica e il suo rapporto con Teocrito.

Tale rapporto può essere meglio chiarito, se si richiamano alcune prove di realismo non convenzionale che sorprendiamo in Teocrito: alludo specialmente ad una scena della coppa descritta nel I idillio, ov'è rappresentato il vecchio pescatore che tira dall'alto di una roccia una grande rete e sforza i muscoli e le vene del collo[129], una scena in cui Teocrito gareggia col realismo dello scultore, come Leonida col realismo di Apelle. Un apprezzamento dell'arte realistica si rinviene nelle *Siracusane* (id. XV): è la scena in cui Gorgo fa ammirare a Prassìnoe gli splendidi arazzi nella reggia di Tolemeo. Per primo il Kynaston nel 1892[130] osservò che il giudizio di Gorgo è simile a quello di Cinnò nel IV mimiambo di Eroda. Dopo aver ammirato l'esattezza dei dipinti (τἀκριβέα γράμματα) Gorgo (v. 81 ss.) dice: «Le figure sono vere, si muovono veramente, sono animate, non tessute». Anche l'esclamazione conclusiva di Gorgo (v. 83): «sapiente cosa è l'uomo» (σοφόν τοι χρῆμ'ἄνθρωπος) ci richiama l'ottimismo della Còccala erodea (IV 33 ss.): «Ah! Gli uomini, un giorno, sapranno mettere la vita anche nelle pietre». Lo stesso Teocrito e Eroda, che s'incontrano

128) GOW, *Theocritus* II, p. 370.
129) v. 39 sgg.
130) *Cl. Rev.* VI (1892), p. 85.

nell'esaltazione dell'uomo, qui divergono insieme da Leonida che, profondamente pessimista, non loda né esalta la sapienza dell'uomo, perché non ne dimentica mai i limiti.

Ma vorrei sintetizzare i termini del rapporto Teocrito-Leonida in un duplice rilievo: il primo è relativo all'adozione di formule magiche. Abbiamo visto che Leonida con un modulo esorcistico si difende dai topi, ma la Simeta di Teocrito (id. II) ricorre ad una formula magica ed all'apparato magico per far tornare al suo amore l'immemore Delfi. Il secondo è ancor più incisivo: ciò che separa veramente i due poeti è l'atteggiamento di fronte ai miti; Teocrito allude frequentemente a mitici amori, a mitiche avventure ed attinge abbondantemente al tesoro dell'epica omerica e ciclica. Il mito è assente in Leonida, che a me pare consapevolmente vi sostituisca la favola di tipo esopico, paradigma di cultura popolare contrapposta all'inattingibilità aristocratica delle allusioni mitologiche. Nell'ep. IX 99 (61 G. = 32 G. - P.) così narra Leonida:

«Una volta l'adulto sposo barbuto della capra distrusse tutti i teneri rami dei tralci di una vite. Una voce dalla terra così gli risuonava: 'Rodi, pure, o perfido: con le tue mascelle il nostro fertile tralcio. Ma la radice resiste e ancora produrrà il dolce nettare, sufficiente per libare sul tuo sacrificio, o capro'».

La favola non è legata, come in Esiodo o in Archiloco, ad una vicenda contingente o subordinata alla, dimostrazione di una verità: l'autonomia artistica dell'epigramma consente al poeta di esprimere in primo piano, nella rappresentazione del fatto, l'etica antica, patrimonio del popolo. È un consapevole esempio di arte nuova: su materiale esopico Leonida costruì per la prima volta l'epigramma favolistico trasformando la prosa didascalica in una

poesia raffinata, come dimostra il gioco degli epiteti, e, in un certo senso, oracolare: infatti, non è la vite che parla come in Esopo e in Eveno, ma una voce che erompe dalla terra, che è certo della vite, ma è più forte della debole vite. Questa voce della terra denunzia lo sfrigolio delle mascelle e preannunzia la vendetta: è la vendetta che il bovaro Soso realizza in un altro epigramma[131] uccidendo il leone cattivo, che aveva dilaniato il vitello. Insomma, in Teocrito non si sente il leonideo sapore della favola popolare né si avverte il fresco umore dell'etica antica del popolo

13. EPIGRAMMA E TERRACOTTA.

Anche per la vecchia Plattide che sul ginocchio grinzoso con la mano grinzosa dipana il filo per la trama, sono stati richiamati recentemente[132] versi teocritei: sono i versi 76 ss. dell'idillio XXIV, l'*Heracliscos* dove nella profezia di Tiresia «molte donne greche torceranno con la mano (πολλαὶ Ἀχαιιάδων… χειρὶ κατατρίψουσιν) sul far della sera il morbido filo sul ginocchio (μαλακὸν περὶ γούνατι νῆμα… ἀκρέσπερον) cantando la gloria. di Alcmena». È un raffronto, puramente esteriore, di termini che designano situazioni, contesti profondamente contrastanti: in Teocrito è assente sia la deliberata ruvidezza del contenuto (ἢ ῥικνὴ ῥικνοῦ περὶ γούνατος… χειρὶ στρογγύλλουσα) sia la nota di simpatia con cui Leonida ritrae la vecchia «grinzosa», «rattrappita»: la vecchia grinzosa non ripugna a Leonida, come Tersite ripugna ad Omero[133],

131) *A.P.* VI 263 = 64 G. = 49 G.-P.
132) IZZO D'ACCINNI, art. cit., p. 308.
133) Cf. G. PASQUALI, *Omero, il brutto e il ritratto*, in *Pagine stravaganti* 2 (Firenze, 1968), p. 114; J. EBERT, *Die Gestalt des Chersites in der Ilias*, in *Philologus* 113 (1969), p. 159 sgg.

ma è desiderabile ed attraente. Teocrito ha dato un epiteto al filo 'molle' (μαλακὸν νῆμα); Leonida alla vecchia che fila, ἱμεροέσσα: brutta nel fisico, lavora però con Atena e le Cariti e fa opere belle con la bella arte. Leonida ci dà una situazione profondamente umana, Teocrito un quadro stilizzato: Plattide appartiene a quella realtà sociale, che il poeta ama e ricrea con intensa interiorità: le donne teocritee sono fuori della storia interiore di Teocrito, appartengono al mito.

Plattide,, personaggio emblematico di Leonida, rinviene forse il suo omologo solo nella coroplastica. Proprio una terracotta tarantina rappresenta una vecchia seduta che fila. E il mondo della coroplastica è ricco di soggetti familiari specialmente nel IV secolo; come chiarì già il Deonna[134], molte figure sono ex-voto, offerte da povera gente in piccoli templi. Il Langlotz[135] ha rilevato che le figure mostrano «la gioia dei coroplasti nelle variazioni, anche in questo esprimendo un tratto tipico dell'Occidente greco: la gioia nella molteplicità dei fenomeni». L'epigramma leonideo, specie quello votivo, può essere paragonato ad una terracotta: l'epigramma sta all'epillio o all'idillio come la terracotta sta alla grande statuaria. Gli artisti delle terrecotte emulano gli scultori, prendendoli a modello oppure contrappongono consapevolmente l'esecuzione degli stessi soggetti: Lisippo che lavorò a Taranto, secondo Bernabò Brea dopo la morte di Alessandro Magno e quivi creò un Eracle e uno Zeus colossali, scolpì anche una flautista ebbra; Zeusi di Eraclea col dipinto della vecchia ubbriaca aveva fornito un modello allo scultore Mirone di Tebe e non disdegnò la coroplastica. Isocrate, classicista e conservatore, respingeva con orrore l 'accostamento

134) *Les statues de terrecuite en Grèce* (1906), p. 27.
135) In *Critica d'Arte* 1942, p. 91.

della coroplastica a Fidia e della pittura di un Parrasio o Zeusi a pittori di piccoli quadri, τοῖς τὰ πινάκια γράφουσιν[136]. Ma un grande ed entusiastico conoscitore della coroplastica greca come il Pottier ammette l'originalità dei modellatori tarantini e contemporaneamente riconosce in alcuni loro prodotti l'influenza dei princìpi lisippei[137]. A Taranto specialmente le terrecotte sosti-tuiscono la grande statuaria: la familiarità del soggetto e la bruttezza espressiva sono caratteristiche di molte statuine. Il Pottier nel suo *Diphilos et les modeleurs de terres cuites grecques* del 1909 dà questa sintesi del mondo umano delle terrecotte (p. 95):

«Crani calvi e puntuti, nasi arcuati o schiacciati, facce smorfiose, bocche contorte da un'espressione ilare o furiosa, dorsi curvi, gambe magre e storte, toraci deformati, petto scarno con fianchi sporgenti, ventri panciuti e gonfiati dall'idropisia, tutte le miserie fisiche o intellettuali si mettono in mostra studiate secondo natura. È la corte dei miracoli dell'antichità e nulla può mostrare meglio fino a quale eccesso l'arte greca aveva portato il gusto del realismo».

Il Pottier più oltre (p. 120 ss.) parla con entusiasmo dei coroplasti come «osservatori penetranti» e di un «realismo nobile ed impregnato di poesia». D'altra parte, la Frankestein, che studiò le terrecotte tarantine in un'apposita dissertazione[138], notò il parallelismo di alcune figure di genere o di alcuni tipi con quelle dell'epigramma e dei fliaci e nella rappresentazione delle divinità in forma non severa indicò la crisi del sentimento religioso.

136) *De permutatione* 2.
137) *Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité* (Paris, 1890), p. 207 sg.
138) *Tarantiner Terrakotten*, in *Archäol. Anzeiger* 1921, col. 269.

14. Classico e barocco.

I contenuti della coroplastica sono semplici, ma ci si può chiedere a quale grado della tecnica sia dovuta l'espressione così viva e precisa e toccante di questi prodotti; nei casi di più elevata resa certamente l'artista ha emulato e variato modelli megalografici. Non è di mia pertinenza un discorso sulla forma linguistica della coroplastica, ma è certo molto significante rilevare che il motivo anatematico prima di trovar espressione nell'epigramma leonideo fu portato ad un livello alto di arte da un ditirambografo del primo IV secolo. Di Licofronide noi abbiamo questa dedica di un pastore innamorato[139]: «Dedico a te questa rosa, bella dedica, e calzari e berretto e l'asta con cui uccidevo le fiere (τὰν θηροφόνον λογχίδ'), perché la mia mente si è riversata altrove, verso una fanciulla bella e diletta alle Cariti». La διθυραμβικὴ λέξις ci fu rivelata in modo molto consistente dai Persiani di Timoteo, pubblicati dal Wilamowitz nel 1903: questa data è importante nella storia dell'interpretazione di Leonida. Fu infatti il Reitzenstein nel 1907[140] a mostrare che la scoperta dei *Persiani* di Timoteo rendeva meglio comprensibile il significato storico-letterario dell'opera di Leonida, che viene a configurarsi soprattutto come sviluppo progressivo del linguaggio. Nell'epigramma leonideo, come nel nuovo epos, si ritrovano gli arditi composti, i nessi stilistici e le ricercate perifrasi che secondo Aristotele appartengono al ditirambo. «Tale linguaggio sotto la costrizione del contenuto sussume una grande quantità di termini puramente tecnici, che d'altra parte contrastano con lo stile elevato. L'originale mistione che ne deriva non è determinata dall'argomento

139) Fr. 2 PAGE *PMG*, p. 446.
140) *RE* VI 1, 86 sgg.

l'argomento:dove essa è più immediatamente percepibile, è nella poesia epidittica, in cui l'eccesso dell'imitazione mostra che essa è sentita in tutta la sua attrattiva: essa non ha scopo parodistico come nel *Banchetto* dello ps. Filosseno. Si tratta di un tentativo seriamente inteso di trarre nel cerchio della poesia ornata la piccola vita di ogni giorno. Un sentimento analogo a quello di Teocrito permette a Leonida di trasferire la pompa della sua forma lirico-elegiaca non a contenuti particolarmente patetici o sentimentali, ma ai quadretti della vita dell'uomo di ogni giorno. E naturalmente egli si mostra in modo corrispondente». Il Reitzenstein così caratterizzava la novità tecnica della poesia leonidea: «Leonida ci mostra il liberissimo sviluppo dell'antica poesia epigrammatica dorica. Il circuito dell'epigramma si amplia, la poesia sepolcrale diventa lunga narrazione, la poesia dedicatoria diviene un vasto dipinto, la punta esperisce un accurato sviluppo, lo stesso tema è trattato una seconda volta in forma diversa, la retorica incalza energicamente, come è solo naturale nella grande poesia del tempo». Tale giustificazione storica della forma linguistica leonidea non ebbe il successo che meritava, ma la critica tedesca rimase sotto la cappa di una formula del Wilamowitz che apparsa la prima volta nel Timocheos (p. 55), ritornava nella *Textgeschichte der griechischen Bukoliker* del 1906 ed era sviluppata in modo perentorio nella *Hellenistische Dichtung* (1924). Per Wilamowitz il linguaggio leonideo è una vuota schiuma verbale che corrisponde ad un'ampollosa vacuità di pensieri e non ha alcun valore artistico. Ma al Wilamowitz risale, per quel che io sappia, la prima applicazione del concetto di «barocco», come categoria negativa di arte, all'epigramma leonideo: «l'epigramma afferma il Wilamowitz che in origine aveva conservato la più pura semplicità, assume la direzione sottilizzante e burbanzosa del barocco greco». Un anno dopo, il

Körte, nella sua *Hellenistische Dichtung*[141], riconosceva all'intraducibile stile barocco di Leonida un fondamento artistico: con i suoi «epiteti pomposi» Leonida volle «elevare in una sfera, che appariva poetica a lui e ai suoi contemporanei, i quotidiani strumenti di lavoro e i mezzi di sostentamento». Il Körte nega a Leonida, come il Wilamowitz, il nome di poeta, ma, riconoscendogli il «virtuosismo del linguaggio» parve dare del concetto di «stile barocco» un'accezione meno negativa che il Wilamowitz. Nello stesso anno, nel 1925, il più grande studioso di Leonida, il Geffcken sanzionò nella *Realencyclopaedie*, contro il Susemihl, che in Leonida non è preminente e autentica la preferenza data al popolo e, per l'aspetto linguistico, contro il Reitzenstein, che Leonida nel rappresentare i lavoratori e gli strumenti con epiteti ampollosi, degni della retorica asiana, mostra una fortissima mancanza di gusto.

La condanna artistica di Leonida era destinata a lunga vita: anche il Wuilleumier nel 1939 alla fine del lungo e benevolo profilo del poeta ne rilevava la convenzionalità e il cattivo gusto. La critica anglosassone — Gow, Page, Lloyd-Jones — ha sottolineato l'esercizio di Leonida nelle «novità verbali» e il suo gioco con assurde parole. Una critica meno preconcetta e più equilibrata si può cogliere nel Lesky e nel Webster: per questi critici «stile barocco» non è chiaramente un concetto negativo.

Quando il Maas 142 nel 1937 affermava che nulla come la nuova poesia, la Μοῦσα νεοτευχής di Timoteo è più lontano da ciò che noi sentiamo come «classico», distingueva semplicemente uno stile classico da uno stile non classico. Lo stile ditirambico, che in alcuni autori come Melanippide Frinide Cinesia, irrisi da

141) P. 323 sg.
142) *RE* VI A 2, 1335.

Aristofane, era solo un pretesto per la nuova musica[143], in Timoteo già copriva un contenuto storico-nazionale, come la battaglia di Salamina. Timoteo nella σφραγίς della sua opera[144] difese la nuova maniera, sfarzosa e rivoluzionaria, di cantare la vittoria di Atene: fu l'anti Eschilo o, soprattutto, un nuovo Eschilo, che non ignorava la maniera eschilea, ma la variava e la modernizzava. D'altra parte, un contemporaneo di Leonida, il poeta epigrammatico Teodorida di Siracusa in un suo componimento[145] critica lo stile «ditirambico» di un altro poeta che imitò Leonida, Mnasalce: è però sintomatico che la critica dello stile ditirambico di Mnasalce è condotta in stile ditirambico. Dice Teodorida: «La Musa di Mnasalce era solo una scheggia del remo di Simonide: vuoto clangore, una voragine ampollosa di ditirambo».

Il recente ed accorto editore degli epigrammi di Mnasalce e di Teodorida (1964), il Seelbach, considera giustamente entrambi i poeti nella stessa scia leonidea come fruitori di composti arditi, di più d'un epiteto per un solo sostantivo, di neologismi e di nuove accezioni.

Se accettiamo l'equivalenza «stile ditirambico» — «stile barocco», lo stile barocco fu sentito da Leonida come l'unico adatto a trasferire nell'epigramma (specialmente votivo) il piccolo mondo della vita comune: è lo stile che si situa in modo naturale nelle poetiche e nelle tendenze artistiche del tempo, ma è lo stile in cui soprattutto si esprime la coscienza artistica e morale di Leonida. Bisogna dissipare l'equivoco che arte realistica sia assenza di tecnica e di gusto e sia arte inferiore. Il realismo greco si espresse in forma elevata, in arte sublime: il contenuto umile poté

143) *Ranae* 70 *Nub.* 297, sgg., 332 sg.; *Av.* 1380 sg.
144) *Pers.* 219 sgg.
145) *Ep.* 18: *A.P.* XIII 21.

condizionare la forma, ma non eliminarla. L'Anonimo *Del Sublime* non riusciva a vedere una poesia realistica fuori di una forma «sublime» e a mala pena ne tollerava la presenza. Quale sarebbe stata la cifra della poesia leonidea se la spola non fosse divenuta μολπᾶτις una creatura canora, e il fuso μιτοεργός, un produttore del filo?

Che il realismo greco non possa essere visto come forma degradata e popolare di arte fu chiaramente mostrato da C. Kerényi in un altro splendido momento della storia del recupero di testi antichi attraverso papiri, quando Norsa e Vitelli pubblicarono nuovi frammenti di Sofrone. Il Kerényi: in un articolo suggestivo[146] rilevava che il naturalismo che appare coi mimi di Sofrone per la prima volta nella storia della letteratura europea si pone «accanto alle opere classiche della poesia greca» e notava che i mimi di Sofrone non ci rivelano nulla di comico anzi dimostrano «una specie di serietà scientifica». Il Kerényi poneva il problema (p. 3): «Per questo naturalismo la letteratura greca rinunziò per la prima volta anche al suo livello elevato di prima oppure questo livello fu tuttavia conservato dal poeta, e il naturalismo greco ci mostra l'esistenza di un naturalismo che è tuttavia un'alta forma di poesia?» La risposta del Kerényi era che il naturalismo di Sofrone «non aveva *ancora* abbandonato l'alto livello della poesia greca» (p. 18). Vorrei affermare che il realismo greco — di Ipponatte o di Eroda o di Leonida — non ha mai abbandonato il livello alto della poesia, ha solo consapevolmente rinunziato a forme «classiche» operando sul patrimonio linguistico «classico» e profondamente rinnovando e ricreando, per esprimere a livello letterario, degnamente competitivo, i nuovi contenuti. Callimaco,

146) *Riv. Fil. Class.* 1935, p. 1 sgg.

Teocrito, Eroda, Asclepiade, Leonida possono distinguersi fra loro per gli ideali che perseguono e per i modi di esecuzione, ma l'impegno per una forma espressiva a grande livello artistico è a tutti comune. Nella modificazione di ciò che è classico Leonida ha la sua posizione nitida e precisa: il suo linguaggio ricco, lussurioso, ardito, nuovo non è vuoto bagliore o clangore formale, ma è la forma matura adeguata alla materia nuova. Per l'architettura in Magna Grecia il Rumpf, per la scultura il Langlotz hanno parlato di barocco: il compianto Mustilli, nella densa sintesi *Civiltà della Magna Grecia*, con cui inaugurava il terzo di questi convegni, proponeva di designare col termine di «esuberanza» il carattere comune alla letteratura e alle arti figurative in Magna Grecia.

Stilisticamente e linguisticamente considerato, Leonida non è un «classico» né un armonizzante né un conservatore: è un moderno, manieristico e disarmonizzante. Se fosse prosatore, diremmo asiano e non atticista: il Norden definì conservatore lo stile atticistico, moderno l'asiano[147]; Ernst Robert Curtius[148] definì il dissidio fra atticisti ed asiani una delle tensioni antiche dello spirito europeo e F. Alcheim[149] definì l'asianesimo «barocco»; «l'asianesimo come forma era, se altro mai, barocco». Le ricerche contemporanee hanno, d'altra parte, liberato dalla tara negativa, dovuta agli avversari atticisti, i termini «asiano», «manierato», «barocco». Istruttivo è il volume di G. R. Hocke, *Il manierismo nella letteratura*[150], il quale, come storico del manierismo, vede

147) *Die antike Kunstprosa* (19585), pp. 126 sg., 587, 807. sg.

148) *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* (Bern, 1948), p. 251 sg.

149) *Klassik und Barock in der römischen Geschichte*, nel vol. *Retorica e Barocco.* Atti III Congr. Intem. St. Umanistici (Roma, 1955), p. 22.

150 1959 (tr. it. Torino, 1965).

nell'epigramma alessandrino questi caratteri (p. 187): «un eccesso di concisione, e anche questo è tipicamente manieristico; si può esagerare con l'iperbole, ma anche con l'ellissi. Si tratta dunque di una calligrafia ellittica estremamente preziosa, che tuttavia nell'antichità accoglie un senso razionale, spesso, perfino altamente realistico».

Una reazione specifica al giudizio negativo del Geffcken e del Wilamowitz sull'arte di Leonida si è registrata in Polonia: prima il Sinko nella sua *Letteratura greca*[151] affermò lucidamente: «Leonida si atteneva ad altri princìpi estetici che non erano classici, perché classico non si sentiva e non voleva esserlo, e il barocco è uno stile altrettanto legittimo quanto il classico» e poi il Kachlak, in un articolo su Leonida «il cantore della gente semplice», apparso nel «Meander» del 1962 152 si opponeva alla degradazione artistica e poetica operata dal Geffcken, affermando che il «concettismo barocco» non è un limite negativo di Leonida, perché «il concetto è l'anima dell'epigramma e un epigramma senza concetto non avrebbe alcun valore letterario».

15. La poesia di Leonida.

Col Kachlak ritorna faustamente nella critica leonidea la formulazione che il Susemihl diede dell'opera del poeta tarantino un anno dopo la scoperta di Eroda[153]. Affermò lo storico della letteratura ellenistica: il significato di Leonida è nella rappresen-tazione realistica della vita della povera gente, eseguita con un

151) II 1, p. 133.
152) XVII, p . 459 sgg.
153) *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, II (Leipzig, 1892), p. 534.

linguaggio elevato e non facilmente accessibile. La formula era criticata dal Geffcken: la presenza delle figure popolari, comune anche ad altri poeti ellenistici e alle arti figurative, secondo il Geffcken, non può caratterizzare la poesia di Leonida: perciò la formulazione del Susemihl gli appariva «obliqua» e troppo «generica». Il rilievo del Geffcken diveniva presto un luogo comune della critica leonidea e favoriva l'incrinamento della visione realistica della poesia di Leonida, in cui, specialmente in Italia, già a partire dalle pagine del Bignone nel 1921, s'era insinuata una vena decadentistica, per cui Leonida appariva «il poeta degli umili e degli amari sorrisi velati di lagrime»[154] e dei poeti greci «il più simile a Virgilio in una singolare passione per le lagrime delle cose e per le abitudini silenziose e tranquille che cullano l'anima in una malinconia amica che è quasi una gioia». La visione estetizzante, insieme ad una più attenta determinazione dei motivi, presiedeva anche al lungo saggio della Stella nel 1949, in cui veniva ribadita l'insignificanza del ruolo delle figure popolari e si riprendeva l'accostamento del Bignone[155] di Leonida al Pascoli[156] Il filone decadentistico culminava in un articolo della Lombardo Radice del 1965, in cui Leonida «statura alta di poeta» diviene tuttavia un cantore della «povertà preziosa» della «miseria esornativa».

Il problema stilistico resta il più importante, in quanto la postulata frattura fra la realtà rispecchiata o descritta negli epigrammimi e l'artificio tecnico o prezioso, diciamo anche «barocco», pone in discussione l'autenticità della concezione e dei sentimenti del poeta. Tale iato, infatti, denuncerebbe la scarsa credibilità di

154) *L'epigramma greco* (Bologna, 1921), p. 33.
155) *Op. cit.*, p. 58.
156) L.A. STELLA, *Cinque poeti dell'Antologia Palatina* (Bologna, 19491, p. 137.

Leonida, poeta di una società umile; l'arbitrio e il rimbombo espressivo nasconderebbero un vuoto spirituale o sarebbero una mistificazione di intellettuale, che ricerca la novità e lo stupore senza una adesione interiore e senza *sympatheia*.

Dopo la posizione standard di impronta wilamowitziana, quale è teorizzata nella *Einführung in die griechische Anthologie* del Beckby[157], nella più recente e meno chiusa critica tedesca comincia a farsi strada il dubbio che Leonida possa essere considerato non solo artista, ma anche poeta. Nel volume XIV degli *Entretiens Hardt* apparso nel 1969, un filologo di fine sensibilità, Georg Luck affermava che il modo di descrivere ed enumerare con esattezza non consente a Leonida una forte espressione di sentimenti, ma coglieva tuttavia in alcuni versi di epigrammi funerari «un'incredibile forza» (VII 295) oppure un'emozione non disgiunta da umore sarcastico (VII 506) e infine largo spazio al sentimento riconosceva solo nel lamento di una madre per la morte del figlio (VII 466), nell'orma del Geffcken e anche di Gow-Page[158]. Agli epigrammi anatematici il Luck negava oltre che la partecipazione sentimentale anche in generale l'umorismo[159]. Tuttavia è sintomatico un breve intervento di Albrecht Dihle sulla relazione del Luck[160]. Il Dihle rilevava che alla tecnica descrittiva di Leonida è inerente «l'uso di un vocabolario scelto in modo non comune, complicato, che si può intendere soltanto nella storia della tradizione dell'alta poesia, che dà allo stile di Leonida la sua pienezza barocca (« seine barocke Fülle») e poneva il seguente quesito al

157) I ed., 1957.
158) Op. cit,. p. 375.
159) Vol. cit., p. 403 Sg.
160) Vol. cit., p. 411.

Luck: «Quest'uso linguistico non implica un elemento emozionale che non risulta dalla sola descrizione?»[161]

Il Luck si lasciava sfuggire l'occasione e rispondeva che «il grande lusso linguistico praticato da Leonida si spiega ben semplicemente con la coscienza artistico-professionale straordinariamente forte». Ancora una volta, non solo veniva posto un iato fra l'artista e l'uomo, ma anche si postulava una dicotomia, che sa di tanto abusato schematismo, fra Leonida epigrammatista anatematico e Leonida autore di epigrammi epitimbî. Qui si annida un'altra aporia: è stato detto e ripetuto (a torto, naturalmente) che la presenza della povera gente non può caratterizzare la poesia di Leonida, ma il Luck viene anche a dire che Leonida possiede come sua caratteristica la coscienza artistico-professionale, come se gli altri poeti ellenistici ne fossero immuni. È evidente che la dottrina tecnica, più o meno intensamente coltivata e diversamente e variamente orientata, è requisito ineliminabile di tutti i poeti ellenistici, dotti κατ' ἐξοχήν.

Anche se negli epigrammi che ci sono giunti di Leonida non manchino motivi arcadici — santuari di Ninfe, fredde sorgive, nascita della primavera —, non è l'elemento paesaggistico e decorativo, che egli deriva da Anite e Moiro, a caratterizzarlo come poeta grande e nuovo. Leonida è poeta profondamente antiarcadico, che rinsanguò i moduli agresti con motivi profondi della sua anima, con la sua malinconia virile, col forte senso del lavoro e del dolore, con la consapevolezza dell'inutilità dei paradigmi mitici o tradizionali. Nessuna oleografia arcadica aleggia sui suoi pastori e caprai che chiedono ai loro dèi favori proporzionati alle

161) «Impliziert nicht dieser Wortgebrauch ein emotionales Element, das durch die Schilderung selbst [in] sicht nicht gegeben ist?»

loro offerte, sui padroni dei piccoli campi che difendono gli armenti dal leone, sul boscaiuolo Micalione che fa l'offerta povera ad Ermes, sul capraio che offre al suo dio cavoli e latte, i prodotti con cui campa.

Nella creazione di questa Antiarcadia Leonida dispiega la sua tecnica dotta e precisa, ma anche la sua sensibilità umana, sciogliendo nella novità di contenuti e di forma espressiva il nodo della sua quotidiana angustia. Quando Leonida unisce a questa Antiarcadia la, sua città, il suo mondo poetico acquista una compiuta fisionomia. Ma, in realtà la sua è un'Anticittà: in essa non v'è posto per l'amore o per il simposio. Ai simboli comuni all'epigramma coltivato a Cos o ad Alessandria Leonida sostituisce i segni della civiltà artigiana: gli strumenti e gli utensili delle filatrici e tessitrici, delle musicanti, dei falegnami, dei pescatori, Nella rappresentazione di questi segni e valori della civiltà è la medesima umanità del poeta che piange il mancato ritorno a casa del marinaio Tarside (VII 506 : 87 G. = 65 G. - P), o del vitello alla macchia (VI 263 : 64 G. = 49 G. - P.), il medesimo accoramento per la *mors acerba* di Anticle (VII 466 : 14 G. = 71 G.-P.). Quanto inconsistente sia la presunta frattura fra il mondo degli umili e dei poveri e la rappresentazione artistica e quanto assurda sia l'immagine di Leonida freddo alchimista di giochi verbali, può risultare proprio da un rilievo linguistico. È infatti un medesimo aggettivo composto creato dal poeta che unisce due incisivi e splendidi epigrammi.

Nell'uno (VI 288) 162 le filatrici e tessitrici Atenò, Melitia, Fintò e Glenide offrono ad Atena gli utensili dell'arte acquistati col decimo del profitto:

162) 75 G. = 41 G.-P.

« Noi figlie di Licomede, Atenò Melitia Fintò e Glenide, noi dedite al nostro lavoro, i nostri diletti arnesi acquistati col decimo del profitto il fuso nostro collaboratore, la spola che finemente spartisce l'orditura e canta al telaio, i cannelli correnti e questi pesi che lavorano traendo giù l'ordito e le spatole pesanti… noi povere (πενιχραί) a te offriamo, piccola porzione dei nostri piccoli profitti. E tu, o Atena, riempi sempre egualmente le nostre mani e noi di piccola madia rendici di ricca madia (εὐσιπύους ἐξ ὀλιγησιπύων)».

Nell'altro (VI 300) 163 è il poeta stesso che dedica ad Artemide Lathria[164] umili offerte per averlo liberato da una malattia (che non è malattia d'amore, come suppose il Geffcken) e promette. un'offerta più rilevante se lo libererà dalla povertà:

«O dea Lathria, accogli da Leonida povero (ἔκ τε πενέστεω), vagabondo e di piccola madia (ὀλιγησιπύου), come pegno di gratitudine, pingui figurine di pasta e oliva ben conservata e questo verde fico che ho staccato dal ramo; àbbiti cinque acini che ho staccati dal grappolo vinoso, o venerata, e questa libagione dal fondo della giara. Se come mi liberasti dalla malattia così ancora mi libererai dalla nemica povertà (ἐχθρῆς ἐκ πενίης), mi avrai sacrificatore di un capretto».

I due anathemata mostrano la medesima tecnica, la medesima dovizia di termini nuovi e di accezioni nuove e, soprattutto, contengono lo stesso *hapax* che designa la povertà delle filatrici e tessitrici e del poeta: ὀλιγησίπυος «dalla piccola madia». Il poeta povero e vagabondo, ὀλιγησίπυος, sente profondamente la comunanza di destino con le laboriose creature ὀλιγησίπυοι:

163) 90 G. = 36 G.-P.
164) = *Trithalia, Prothyraea Satira*. Cf. CAZZANIGA, in *La Parola del Passato* 112 (1967), p. 63 sgg.

anche nell'epigramma contro i topi (VI 302)[165] il segno della povertà del poeta è una madia: πενιχρὴ σιπύη.

Non si può negare che Leonida qui avverta lo stesso morso della miseria e la stessa speranza delle sue tessitrici e che la medesima intensa adesione — umana e poetica — presieda al canto di sé e delle tessitrici, Le tessitrici — come tutte le altre creature che lavorano e soffrono — sono una parte di sé, sono una realtà divenuta arte e poesia.

L'assunzione di questo nuovo mondo nel modulo dell'epigramma ellenistico avviene nel segno sfarzoso e orgoglioso di uno stile elevato e manierato: che dà pienezza. artistica all'umile materia e diritto di cittadinanza nella poesia ellenistica ai nuovi eroi della cronaca quotidiana e della storia. Tutti questi epigrammi hanno la medesima sofferta cadenza — d'ispirazione, di linguaggio, di ritmo — che regge l'epigramma autobiografico (VII 736)[166]:

«Uomo, non consumarti trascinando una vita vagabonda, errando dall'una all'altra terra. Non consumarti: basta che un'umile povera dimora, riscaldata da un po' di fuoco, ti accolga. Basta che tu abbia una semplice povera focaccia di non pura farina, impastata con le tue mani nel cavo di una pietra. Ti basta un po' di menta e di timo e l'amaro chicco di sale, che, mescolato come companatico, diventa dolce».*

MARCELLO GIGANTE

165) 95 G. = 37 G.-P.
166) 91 G. = 33 G.,P.
* Cf. ora M. GIGANTE, *L'edera di Leonida* (Napoli, 1971).

PER LA STORIA DEI CULTI DI TARANTO

Ho molto esitato ad assumermi il còmpito di trattare dei culti tarantini, non tanto per l'estensione e la complessità del tema, la cui documentazione è per giunta affatto inadeguata, quanto per l'evidente difficoltà di riproporre vecchi problemi in termini nuovi o di offrire nuove interpretazioni di dati che sono stati più volte oggetto di esame. D'altra parte mi è parso che al quadro dell'antica civiltà di Taranto che qui ci proponiamo di ricomporre non potesse mancare un elemento così importante come quello della religione cittadina. La soluzione che ho dato al mio problema di relatore consiste nel rinunziare ad un'esposizione sistematica dei culti tarantini, quale si trova in libri notissimi, dal Giannelli al Wuilleumier, e nel limitarmi a considerare alcuni culti in particolari loro aspetti, esponendo i problemi che il loro esame mi ha suggerito: è una soluzione che ha certamente un pregio, quello di render più breve la mia relazione.

Ho già accennato altra volta, discorrendo dei culti in Magna Grecia, all'atmosfera religiosa che è tipica di Taranto, come di Locri e di Cirene, e che nasce dalla diffusione e dal vigore di certi culti ctonii. La costante presenza del pensiero dell'oltretomba, che così fortemente si avverte nella tradizione e nella documentazione cultuale di Taranto classica, mi appare come una persistenza di tradizioni vetuste e profondamente radicate, anteriori all'affermazione

della religione olimpica: tradizioni che hanno assunto forme popolari, quali riconosciamo in copiosi documenti dei centri antichi ora citati, ma anche forme più raffinate ed elaborate, quali presenta l'orfismo della Magna Grecia. Uno degli aspetti più interessanti del culto di numi ctonii è costituito a mio avviso dalla serie di terrecotte che rappresentano gruppi di divinità femminili, nei quali la medesima figura è replicata due o più volte, generalmente tre: indice di una visione pluralistica di certe divinità infere, quale si manifesta nei documenti classici del culto di Deméteres e Praxidíkai, ed è convalidata dall'attestazione del culto preolimpico di una sola Erinjs, in Cnosso micenea. Questa visione sembra ispirata al principio di una identificazione dei morti con le divinità che presiedono alla vita delle ombre nell'aldilà. Un altro indice del persistere di antichissime tradizioni a Taranto è nel culto degli Anemoi, attestato anche a Cnosso micenea, in Arcadia e a Sparta.

Ma il maggior legame religioso di Taranto con la Laconia è costituito dal culto di Apollo Hyakinthos. L'epiclesi del dio è 'egea', il centro del suo culto è il maggior centro miceneo della Laconia, Amyclai. Il dio amicleo, Hyakinthos, ha subito la me-desima sorte di altri numi preolimpici: la sua sede è stata usurpata e la sua figura messa in ombra dal nume venuto d'Anatolia in età postmicenea, Apollo. Come ἥρως; del circolo apollineo, Hyàkinthos ebbe vita indipendente da quella del maggior nume: le feste Hyakinthia, infatti, anche se erano ormai legate al culto di Apollo olimpio, serbavano il carattere di feste per un dio della natura ctonia, simboleggianti l'alterna vicenda della vegetazione: si celebravano in estate, e nel primo giorno si svolgeva il compianto per la morte del dio, nel secondo e nel terzo si celebrava col peana e con cori la rinascita. La statua di Apollo in trono sorgeva sulla

tomba, in forma di *bomós*, di Hyakinthos, all'interno della quale si accedeva — mediante una porta di bronzo, sita ἐν ἀριστερᾷ vale a dire nel lato sinistro sacro ai numi inferi — durante le feste Hyakinthia, per compiervi ἐναγισμοί, sacrificî proprî del culto dei. morti (Pausania III 19,3). Anche nel *proástion* di Taranto si mostrava, presso le porte Τημενίδαι, a sud-est della città, una tomba di Hyaikinthos (Polibio VIII 30 ἐπὶ τοῦ τάφου τοῦ παρὰ μέν τισιν Ὑακίνθου προσαγορευομένου, παρὰ δέ τισιν Ἀπόλλωνος Ὑακίνθου: dove chiaramente la seconda intitolazione del τάφος risale ad una confusa nozione del rapporto tra Apollo e Hyakinthos nel santuario amicleo): un altro importante segno della connessione di Taranto con la Laconia predorica. Vi si può riconoscere un vestigio di un insediamento di coloni Làconi anteriore alla formazione dello stato spartano, o l'attestazione dell'attiva presenza di tradizioni predoriche tra gli Spartani venuti in Italia, oppure il segno dell'assenza di Spartiati tra i fondatori delIa colonia lacedemonia. Un chiarimento può ottenersi dall'esame della tradizione relativa ai Παρθενίαι come sono chiamati, da tutte le fonti antiche, i fondatori di Taranto guidati dall'oikistes Phàlanthos, eponimo del più nobile γένος tarantino, i Φαλανθιάιδαι (Stefano Biz. Ἀθῆναι:… Φαλανθιάδαι οἱ Ταραντῖνοι ἐλέγοντο ἀπὸ τῶν διασημοτάτῶν παρ' αὐτοῖς).

Qui conviene lasciar da parte le più o meno sottili esercitazioni erudite a cui ha dato materia la presenza di un Phálanthos in leggende e tradizioni cultuali arcadiche, rodie e messapiche, oltre che laconiche (presenza che è peraltro indice di memorie micenee, come indica specialmente la leggenda rodia serbata. da Ergia, in Ateneo VIII 360 s., circa Phálanthos principe dei Φοίνικες, assediato nella ròcca Ἀχαία); e, ricordando che la storiografia antica riconduceva concordemente

alla Laconia le origini di Taranto, e che ciò è confermato da istituzioni tarantine ed eracleote, conviene fissar l'attenzione sulla leggenda dei Parcheniai e sulla parte che Phalanthos ha in essa e nella tradizione concernente la penetrazione greca in Iapigia.

I Partheníai vengono da Sparta, ma non sono Spartiati: presso i due principali autori citati da Strabone (VI 3, 2 s.), Antioco ed Eforo, essi figurano o come nati da Lacedemoni ridotti allo stato di iloti per non aver partecipato alla guerra messenica (Antioco), o come figli illegittimi di Spartiati (Eforo); in ogni caso distinti dai Lacedemoni e in tutto o in parte privati dei diritti civili. Tale stato di inferiorità li avrebbe indotti a preparare una rivolta contro gli Spartiati: come segnale dell'insurrezione (alla quale, secondo Eforo, avrebbero dovuto partecipare gli iloti) era previsto che Phalanthos quale capo dei congiurati si imponesse sul capo una κυνῆ, un berretto di cuoio (Antioco) o che i congiurati presenti nell'agorà levassero in alto un berretto laconico, un πῖλος Λακωνικός; (Eforo); ma i Lacedemoni, segretamente informati della congiura, li prevennero facendo vietare dall'araldo a Phalanthos l'imposizione del berretto (Antioco), o facendo ordi-nare ai Parcheniai di abbandonare l'agorà (Eforo). Da ulteriori particolari sembra che la tradizione a cui risalgono ambedue le versioni non abbia ignorato un'anteriore venuta di Laconi nella zona di Taranto: perché, secondo Antioco, Phalanthos e Partheníai si sarebbero recati, come aveva loro suggerito Apollo Pitio, a colonizzare Satyrion e Taranto, per 'divenirvi flagello dei Iapigi', e là sarebbero stati accolti dai Cretesi che già vi risiedevano dal tempo della morte di Minos in Sicania (cf. Erodoto VII 170); sicché le origini tarantine venivano saldate alla colonizzazione d'età micenea, della quale proprio Satyrion offre cospicui documenti. Eforo si limita ad aggiungere che i Parcheniai esuli dalla Laconia

trovarono nella nuova sede 'gli Achei che combattevano contro i barbari, e dopo averne condiviso i rischi, fondarono Taranto': ma nella vaga contrapposizione di Ἀχαιοί e βάρβαροι si avverte l'eco delle tradizioni che collegavano le prime ἀποικίαι degli eroi achei reduci da Troia. Può darsi che nelle due tradizioni siano stati fusi insieme dati della colonizzazione più antica, la laconica d'età 'micenea' (come suggerisce l'associazione, ignorata da Eforo, di Phalanthos con Hyakinthos), e dati della colonizzazione postmicenea, spartana. Quanto al significato del nome di Partheníai, del quale sono state proposte già in antico varie interpretazioni, è opportuno tener presente che il termine da cui esso certamente deriva, παρθένος, indicava non già la '*puella intacta*', ma la '*puella innupta*'. Càrdine della tradizione è lo status dei Partheníai, più vicino a quello degli iloti che a quello dei Lacedemoni (Teopompo, che li conosce sotto il nome di Epéunactoi, li presenta addirittura come iloti che a séguito delle gravi perdite umane subite da Sparta nella guerra messenica erano stati ammessi tra i cittadini e avevano sposato le vedove dei Lacedemoni caduti); ed altro elemento importante è la nascita, in ogni caso illegittima (anche per Aristotele, *Politica* V 1306 b, che li dice 'nati dai ὅμοιοι'), da madri libere. È difficile dir di più, di fronte alle incertezze della storiografia antica. Ma viene subito alla mente un caso analogo, legato d'altronde anch'esso alla guerra messenica: lo *status* dei coloni di Locri Epizefirii, nati da padri servi e madri appartenenti alle più nobili famiglie della Locride, le Ἑκατὸν οἰκίαι, tra le quali venivano scelte due vergini annualmente inviate dai Locresi a Troia, in espiazione della violenza di Aiace d'Oileo verso Cassandra. Anche qui si insiste sulla nascita illegittima e sulla discendenza da madri libere, anzi nobili. Nella discussione che fa Polibio (XII 5 - 16) delle opposte tesi

di Aristotele e Timeo circa l'origine dei coloni Locresi (servile per Aristotele, libera per Timeo), ha rilievo il fatto che presso quelli la nobiltà di nascita era significata dall'ascendenza materna, non dalla paterna (come dichiara Aristotele, il cui pensiero è riferito dal polemicissimo Timeo in termini palesemente esagerati: φησὶ γὰρ αὐτὸν εἶναι θρασύν, εὐχερῆ, προπετῆ, πρὸς ἀποικίαν αὐτῶν εἶναι δραπετῶν, οἰκετῶν, μοιχῶν, ἀνδραποδιστῶν). Si è visto in questa tradizione un calco di quella dei Partheníai, spiegabile con i forti vincoli di amicizia di Locri con Sparta e Taranto : ma in Locri Epizefirii il primato dei discendenti delle 'Cento case' è stato direttamente accertato da Polibio (XII 5).

L'insistenza sull'origine libera o nobile per linea materna è documento dell'autenticità della tradizione circa l'irregolarità dell'origine paterna; ma nel medesimo tempo essa riconduce ad una sfera extrapolitica, ad un àmbito in cui l'ascendenza materna aveva valore pari a quello dell'ascendenza paterna (in che aveva la sua radice l'esigenza, affermatasi nella polis, della nascita da padre e madre ἀστοί per il pieno godimento dei diritti civili). Nella sfera dei culti gentilici, o in quella di ἱερά ai quali potevano partecipare soltanto i discendenti dei primi cultori, la discendenza per linea femminile, in qualsiasi grado, era elemento valido per l'ammissione: lo mostrano i cataloghi di quelli che avevano titolo per partecipare ai culti del demo di Isthmos a Cos. Si può allora riconoscere nei Partheníai laconici come nei coloni locresi un gruppo differenziatosi dai ὅμοιοι per una nascita illegittima secondo il diritto della *polis*, ma pur sempre legato, almeno nell'àmbito delle tradizioni sacrali, al nucleo dei γένη arcaici. Una conferma viene, per Sparta, dalla connessione di Phalanthos e dei Parcheniai col culto predorico di Hyakinthos: che mostra come

ἄτιποι siano stati ammessi a celebrare, in una con i ὅμοιοι, le feste Hyakinthia. Che nei paesi achei occupati da conquistatori Dori — Creta, la Laconia e l'Argolide, le Sporadi — tradizioni micenee siano state vitali più che in paesi rimasti immuni dall'invasione, è un risultato di recenti studi, che hanno dimostrato l'inconsistenza di antiquate raffigurazioni della 'invasione' dorica come un turbine distruttivo della civiltà preesistente: per vie diverse, più critici sono giunti alla convincente conclusione che l'elemento conquistatore, non affinato da una varietà di esperienze culturali quale avevano avuto gli Achei, ha assimilato importanti tradizioni micenee e si è 'integrato' nel mondo di cui s'era impadronito con le armi, mentre in paesi non dorizzati e come l'Attica aperti a molteplici contatti, una lenta e costante evoluzione ha più facilmente obliterato, trasformandole, tradizioni e istituzioni vetuste. Se non è da escludere che i coloni di Taranto abbiano trovato nella zona persistenze cultuali della colonizzazione mice-nea, l'insistenza della tradizione relativa ai Partheníai sui loro vincoli di sangue con gli Spartiati e il vigore di effettivi legami tra Taranto e Sparta indicano che i fondatori della polis tarantina vennero dalla Laconia dopo la fondazione di Sparta ma appartennero all'elemento predorico, legato a culti micenei come quello di Hyakinthos (ormai assorbito dal culto di Apollo): naturalmente alla scelta del sito da colonizzare non fu estranea la vivente memoria delle esperienze coloniali degli Achei in quella zona.

L'analogia della tradizione locrese con la tarantina è stata spesso rilevata, anche in antico (Polibio XII 6 b, 5). Ma un altro caso non è stato, mi pare, messo in relazione con questi. Esso concerne non più Greci, ma un *ethnos* che ha fatto la sua comparsa relativamente tardi nella storia della Magna Grecia: i Brettii. La tradizione sulle origini brettie è così riportata da Diodoro (XVI

15 s.), tra gli eventi dell'Ol. 106 (= 356 a. C.): '…si raccolse nell'Italia, dalle parti della Lucania, una moltitudine mista di persone venute da ogni dove, servi fuggitivi la maggior parte. Questi dapprima condussero vita di predoni, e per l'abitudine alle dimore all'aperto e alle incursioni acquistarono esperienza e pratica delle operazioni di guerra: perciò, divenuti superiori ai vicini anche nelle contese belliche, ebbero uno sviluppo rilevantissimo. E prima espugnarono e misero a sacco la città di Terina, poi fattisi signori di Ipponio e Turii e di molte altre città, costituirono uno stato e furono designati col nome di Bréttioi, per esser servi i più di loro: perché nel parlare locale i servi fuggitivi eran chiamati «bréttioi»'. E Strabone (VI 1, 4) conferma che 'il popolo ricevette il suo nome dai Lucani: questi chiamavano infatti «bréttioi» i ribelli; e, come raccontano, dapprima pastori al servizio dei Lucani, poi fatti liberi d'agire dal rilassamento dei padroni, si ribellarono…' Recentemente Antonio Napoli ha proposto di riconoscere nei Brettii i 'pastores' a cui, secondo la testimonianza di Pompeo Trogo in Giustino (XXIII 1,4 s.), i Lucani, che solevano 'isdem legibus liberos suos quibus et Spartani instituere', affidavano quella che il Napoli riconosce come la pratica di iniziazione dei giovani ('ab initio pubertatis in silvis inter pastores…'). L'interpretazione del Napoli è persuasiva; ma un punto va riconsiderato: se i ποιμένες 'pastores' siano da identificare con un *ethnos* che ad un certo momento s'è ribellato ai suoi dominatori Lucani, o non piuttosto con un gruppo ben definito, i Βρέττιοι veri e propri, i quali avrebbero poi avuto la funzione di nucleo accentratore per il πλῆθος ἀνθρώπων πανταχόθεν di cui si legge in Diodoro (e che per la sua formazione richiama il processo con cui Romolo, 'Vetere consilio condentium urbes, qui obscuram atque humilem conciendo ad se multitudinem

natam e terra sibi prolem ementiebantur', accrebbe la popolazione di Roma: 'asylum aperti, eo ex finitimis populis turba omnis, sine discrimine liber an servus esset, avida novarum rerum perfugit', Livio 1 8,5 s.). Il problema si pone perché l'interpretazione dell'etnico, Βρέττιοι, che si trova nella fonte di Diodoro e Strabone e le glosse di alcuni lessicografi suggeriscono accostamenti degni di nota. Il nome è stato considerato 'illirico' da moderni studiosi. Stefano Bizantino parla di un'isola nell'Adriatico, Βρεττία νῆσος, a cui i Greci davano un altro nome tipico di una serie di toponimi ricalcati su collettivi egeo-anatolici: Ἐλαφοῦσσα, l'isola dei cervi; e dichiara che il nome di Brindisi, Βρεντέσιον πόλις, era dovuto alla somiglianza del sito con una testa di cervo: βρέντιον γὰρ παρὰ Μεσσαπίοις ἡ τῆς ἐλάφουκεφαλή. Ed Esichio e l'*Etymologicum Magnum* traducono βρένδος con ἔλαφος. Ora, Festo (p. 460 L.) ricorda che 'Servorum dies festus vulgo existimatur Idus Aug., quod eo die Ser. Tullius, natus servus, aedem Dianae dedicaverit in Aventino, cuius tutelae sint cervi; a quo celeritate fugitivos vocant cervos'. Si sa che il santuario aventino aveva avuto come modello l'efesio; ed è probabile che anche ad Efeso i fuggiaschi che si ponevano sotto la protezione di Artemis fossero designati col nome degli animali che erano specialmente sacri alla dea, ἔλαφοι. (Così, secondo Plutarco, *Quaest. Rom.* 39, era anche detto chi entrava nel Lykaion arcadico; e la designazione era forse in rapporto con l'interpretazione 'lupina' di Zeus Λύκαιος e divinità dei lupi erano naturali protettrici dei δραπέται). L'Altheim ha studiato la parte che avevano i servi nel culto di Artemis; e ha giustamente messo in risalto come la protezione della dea — di cui è testimonio l'esistenza di φύξιμα, oltre che ad Efeso e a Roma, a Samo — non fosse limitata ai servi fuggitivi, ma si estendesse a tutti gli stranieri in cerca di un rifugio. La

relazione tra ἔλαφοι e Βρέττιοι riceve lume da un'altra serie di glosse esichiane: βέρκιος. ἔλαφος, Λάκωνες e βέρρης. δραπέτῆς, βερρεύω. δραπετεύω, le quali richiamano un nome noto da un bollo laterizio proveniente da Hipponion (De Franciscis-Parlangeli, *Gli Italici del Bruzio nei documenti epigrafici*: p. 16 e 24 nr. 5): *vereko*, e inoltre un nome attestato da un'iscrizione frigia (A 7 Friedrich): ϝρεκυν, e alcune forme dell'etnico dei Frigi, Βρέξὶν o Βερεκυντ- (Esichio Βρέκυν. τὸν Βερέκυντα, τὸν Βρίγα. Βρίγες γὰρ οἱ Φρύγες e βερεκύνδαι. δαίμονες, οἱ Φρύγες o Βερεκύνται. Φρυγῶν τι γένος. καὶ πρότερον Βερεκυντία ἡ Φρυγία).

Se ciò valga ad attestare un'origine frigia dei Brettii, come acutamente ha supposto Silvio Ferri, e se il nome dei Frigi rientri nella serie degli etnici terionimici son problemi estranei al presente discorso. Basta qui rilevare come il nome Βρέττιοι sonasse equivalente di δραπέται nel senso di 'fugaces', stranieri; e come i nessi indicati suggeriscano di riconoscere nel nucleo propriamente brettio intorno al quale si son raccolti gli ἄνθρωποι πανταχόθεν μιγάδες un gruppo di pastori al servizio dei Lucani affrancatosi mediante una consacrazione (e connessa assimilazione alle θῆραι serve della πότνια) ad Artemis Efesia o ad una dea locale, a quella assimilatasi : nel qual caso si dovrebbe postulare una introduzione del culto efesio dall'Asia Minore in Italia! nel periodo intermedio tra la guerra di Troia e la fondazione delle prime *poleis* coloniali, e in sincronia con l'introduzione di culti apollinei anatolici (di che ho discorso nell'VIII Convegno, a proposito delle relazioni tra la Magna Grecia e Roma arcaica). Nella sua forma più antica, d'altra parte, la dea efesia ha in comune con gli Apollini e i μάντεις apollinei dell'Anatolia il preminente carattere, proprio di una dea della natura vivente, di divinità sanatrice: ad Efeso esso si è manifestato nelle figure votive di parti del corpo,

rinvenute nelle fondazioni del santuario più antico (del secolo VIII a.C.).

Artemis sembra del pari presente nella tradizione laconica circa i Partheníai. La maggior dea di Sparta è l'Orthia, il cui nome viene comunemente connesso con ὀρθός, benché le sue oscillazioni grafiche (ϝορθεία, ϝροθαία, ϝορφαία, ϝορθασία, per limitarsi alle forme arcaiche) indichino un'origine non greca. Qualunque sia la sua origine (difficilmente cretese, come è stato supposto), in Sparta arcaica essa è identificata con Artemis; e che alla definizione del suo culto non sia stata estranea la dea di Efeso vien suggerito da un particolare della festa in onore della Orthía, la Λυδῶν πομπή che si aggiunge alle altre memorie dei contatti che la Sparta di Terpandro e di Alcmane ebbe col mondo Lidio, dove l'alto prestigio dell'Artemis efesia è attestato dal cospicuo contributo di Creso alla costruzione del nuovo santuario. Di una stretta connessione di Artemis con Hyakinthos è segno l'epiclesi Ὑακινθοτρόφος (Ἰακυνθοτρόφος nell'epigrafe Schwyzer 265) della dea a Cnido. Non è allora improbabile che i Parteníai abbiano cercato nel santuario amiclèo una forma di affrancamento dal loro *status*, praticamente simile al servile. Qui è illuminante un particolare della tradizione concernente l'iniziativa di Phálanthos: l'imposizione della κυνῆ (o del πῖλος) che richiama un atto presente in Roma in ogni forma di *manumissio*, come simbolo dell'avventura *vindicatio in libertatem*. In una recente e penetrante ricerca Salvatore Tondo ha preso le mosse dagli studi del Samter circa il significato magico-religioso del *pilleus* nella sfera sacerdotale, per mostrare come le testimonianze che permettono di 'argomentare una fondamentale corrispondenza di senso' della *impositio pillei* agli schiavi manomessi con quella sacrale vadano ricondotte, seguendo le indicazioni delle fonti, ad un ambiente religioso extraromano.

Che questo sia greco, mostrano gli studi dell'Altheim sulla mano-missione mediante il *sedile lapideum* (che faceva insieme ἱερός e libero lo schiavo che vi s'era assiso) nel santuario di Feronia, 'dea libertorum', nella zona di Terracina, e sui modelli greci del rito e della concezione che l'aveva ispirato. Il Tondo ricorda che Dionisio di Alicarnasso (II 49,5) attribuisce a Lacedemoni la fondazione del tempio di Feronia; e che Festo (exc., p. 255 L.) nota che 'Pillea Castori et Polluci dederunt antiqui, quia Lacones fuerunt, quibus pilleatis militare mos est'. Si può aggiungere che il golfo tra Terracina e Formia è descritto da Strabone (V 3,6) come zona di colonizzazione laconica (Ὁρμίαι, Καιάτὰ: τὰ γὰρ κοῖλα πάνταα καιάτὰς οἱ Λάκωνες προσαγορεύουσιν). L'atto di Phalanthos di imporsi il πῖλος nel santuario di (Apollo) Hyakinthos è dunque un segno di affrancamento per sé e per i Partheníai. (I particolari per i quali il racconto di Eforo diverge da quello di Antioco mostrano che lo storico cumano non ha compreso il significato del disegno di Phálanthos e avendo visto nel πῖλος il segno di libertà ch'esso ha rappresentato in età classica, ha spostato nell'agorà la scena dell'episodio, ridotto ad una ἐπιβουλή; in Diodoro VIII 21 si manifesta la medesima incomprensione, ma il dato tradizionale della *impositio pillei* è rimasto inalterato: gli ἐπευνακταί si accordano con Phálanthos τότε ἥκειν πρὸς τὴν στάσιν κατὰ τὴν ἀγοράν, ὅταν αὐτὸς ἐπὶ τὸ μέτωπον ἐφελκύσῃ τὴν κυνῆν). Ciò spiega anche come il comportamento dei Lacedemoni verso i Partheníai sia ben diverso da quello che avrebbe richiesto una insurrezione di servi (ed anche qui Eforo cerca una spiegazione, presentando i Lacedemoni preoccupati di ἀντεπιτίθεσθαι Partheníai per il loro numero e la loro compattezza, mentre la fonte di Diodoro ricorre all'ingenuo espediente dell'intercessione di Agathiadas, ἐραστής di Phálanthos, perché a questo si faccia

grazia della vita e l'araldo gli vieti di imporsi il berretto); e spiega come i Φαλανθιάδαι, divenuti liberi nella nuova *polis* da loro fondata, col consenso dei Lacedemoni, in Italia, siano stati considerati il più nobile γένος di Taranto.

Mi chiedo infine se risalga alla tradizione relativa a Phálanthos, oppure alla funzione, propria dell'Artemis asiana, di protettrice di δοῦλοι e δραπέται, la raffigurazione di Artemis (Orthía?) col berretto frigio su tre vasi apuli, segnalata dal Wuilleumier: su due di essi la dea si accompagna ad Apollo, e ciò fa pensare, in armonia con l'episodio di Phálanthos, che Apollo usurpatore del santuario di Hyákinthos abbia avuto in comune con la Ὑακινθοτρόφος la virtù liberatrice.

GIOVANNI PUGLIESE CARRATELLI

NOTA BIBLIOGRAFICA

Figurazioni multiple di dee ctonie: G.P.C., *Praxidika a Cirene*, in *Rendiconti dei Lincei*, Classe di Scienze mor., Serie VIII, Vol. XVIII, 1963, p. 340 ss. — Erinys e Ànemoi a Cnosso micenea: G.P.C., *Riflessi di culti micenei nelle tabelle di Cnosso e Pilo*, in *Studi in onore di V. E. Paoli* (Firenze, F. Le Monnier, 1955), p. 3 s. — Culti del damos coo di Isthmos: G.P.C., in *Annuario della Scuola Archeol. di Atene*, n.s. XXV-XXVI, 1963-1964, p. 154 ss. — Phálanthos a Rodi: G.P.C., in *Parola del Passato*, XI, 1966, p. 215 s. L'omonimia di Iphiclos col fratello di Eracle suggerisce che nella leggenda rodia i 'Phoinikes' rappresentino i Rodii micenei, in contrapposizione a Iphiclos esponente dei Dori. — Persistenza di elementi micenei in paesi dorizzati: G.P.C., *Dal regno miceneo alla polis*, in *Atti del Convegno internaz. sul tema: Dalla tribù allo stato* (Roma, Accademia dei Lincei 1962), p. 185 s.; F. KIECHLE, *Lakonien und Sparta* (München, C. H. Beck, 1963). — Lucani e pastores brettii: A. NAPOLI, *I rapporti tra Bruzi e Lucani. L'uso, presso i Lucani, di una pratica di iniziazione giovanile svolta in piena età storica da un popolo soggetto: i Bruzi*, in *Studi e Materiali di Storia delle Religioni*, 37, 1966, pp. 61-83. — *Fugitivi*: stranieri: F. ALCHEIM, *Griechische Götter im alten Rom* (Giessen, A. Töpelmann, 1930: RGW XXII l), p. 143 ss. — Glosse frigie. R. GUSMANI, *Studi frigi*, in

Rendiconti dell'Istituto Lombardo, Classe di Lettere, XCII, 1959, p. 858 ss. — Bruttii Φρύγες: S. FERRI, *Opuscula* (Firenze, 1962 *Studi Class. e Orient.*, XI), p. 596 ss. e *Busti fittili di Magna Grecia e l'origine dell'erma*, in *Rendiconti dei Lincei*, Serie VIII, vol. XVIII, 1963, p. 35 ss. — Artemis Efesia dea sanatrice: NILSSON, *Gesch. der griech. Religion*, I^2 (1955), p. 139 e 497. — Λυδῶν πομπή: NILSSON, op. cit., I^2 p. 488. — Artemis Ἰακυνθοτρόφος: NILSSON, op. cit., I^2, p. 317. — *Impositio pillei*: SALVATORE TONDO, *Aspetti simbolici e magici della struttura giuridica della manumissio vindicta* (Milano, A. Giuffrè, 1967), p. 143 ss. — Artemis (non Bendis) col berretto frigio: WUILLEUMIER, *Tarente* (1939), p. 483 s.

Anche la fondazione di Focea è attribuita da Nicola Damasceno (*FGrHist* 90 F 51) ai figli illegittimi di guerrieri Focesi e captive orcomenie, espulsi dalla Focide dai loro fratelli nati da nozze legittime: v. in proposito I. SAKELLARIU, *La migration grecque en Ionie* (Athènes, 1958), p. 234 s. e 355 s. Analogo in parte al caso dei Partheníai e dei coloni di Locri Epizefirii è quello, citato da Erodoto IV 1 e 3 s., degli Sciti nati da δοῦλοι e dalle mogli dei guerrieri a lungo assenti per la spedizione in Media (Erodoto I 103.6) — L'interpretazione qui data della partecipazione dei Partheníai ai Hyakinthia esclude ogni analogia con la presenza di schiavi a feste arcadiche, su cui L. GERNET, *Anthropologie de la Grèce ancienne* (Paris, F. Maspéro, 1968), p. 27. Superflua, ovviamente, la citazione puntuale delle opere di Ciaceri, Giannelli, Bérard, Dunbabin etc.

ASPETTI E MOMENTI DELLA MONETAZIONE TARANTINA*

Fra le monetazioni dei centri della Magna Grecia, quella di Taranto è stata senza dubbio, fin dal secolo scorso, quella che più ampio e attento interesse ha suscitato da parte degli studiosi, che hanno ad essa dedicato indagini analitiche e approfondite, molte delle quali conservano, ancor oggi, pressoché inalterato il loro valore e la loro pratica utilità.

Prescindendo dalle notizie contenute in cataloghi o in trattati di carattere generale sulle monetazioni dell'Italia antica, quali ad esempio la *Numorum veterum Italiae descriptio* di Fr. Carelli (Napoli 1812), le *Recherches sur les monnaies de Ia presqu'île italique* di J. Sambon (Napoli 1870) e *Le monete dell'Italia antica* di R. Garrucci (Roma 1885), e dalle brevi, ma acute osservazioni sull'interpretazione dei tipi arcaici esposte dal duca de Luynes nel suo lavoro sulle *Monnaies incuses de la Grande Grèce* (in *Annali dell'Istituto*, II 1836, pp, 372-383), la prima, ampia e specifica ricerca sulla monetazione tarantina è l'*Essai sur la numismatique tarentine* pubblicato da M. Raoul Rochette nei *Mémoires de Numismatique et d'Antiquité* (estr. dai *Memoires de l'Academie des Inscriptions et Belles Lettres*, Paris 1840, pp. 167-256).

Gli studi più noti, tuttavia, più giustamente celebri e ancor

* Questo testo, nelle more della pubblicazione negli *Atti* del Convegno, è già apparso, in forma sostanzialmente identica, negli *Annali* della Facoltà di Lettere dell'Università di Lecce, IV, 1971, pp. 531

oggi pienamente validi sono stati effettuati tra la fine del secolo scorso e l'inizio dell'attuale ed appaiono, singolarmente, ripercorrere a ritroso l'evoluzione cronologica delle emissioni monetali della città. Infatti l'opera di A. Evans, *The Horsemen of Tarentum*, apparsa nella *Numismatic Chronicle* 1889, pur accennando nella introduzione alla origine e al primitivo sviluppo della monetazione tarantina, rivolge la sua specifica e analitica indagine al periodo di maggior fulgore di detta monetazione, quale è quello caratterizzato dalle emissioni coi tipi del «cavaliere», distribuite in 10 fasi, divenute ormai canoniche, e datate dal 450 a.C. fino ad età annibalica. La classificazione dello Evans, universalmente accettata sin dal momento del suo apparire, ha costituito, sin quasi ad oggi, lo schema cronologico in base al quale sono state inquadrate anche le emissioni monetali di altre città dell'Italia antica, soprattutto in virtù del fatto che, essendo le monete tarantine frequentemente pre-senti, e spesso in numero cospicuo, nei tesoretti rinvenuti nell'Italia meridionale, è proprio su di esse che viene normalmente fondata la datazione dei tesoretti stessi, e di conseguenza, delle monete di altre città in essi contenute. Subito dopo lo Evans e sostanzialmente nell'ambito dello schema da lui tracciato, una serie di studi fu dedicata, alla moneta di Taranto, da M. Vlasto, autore di vari articoli su *Les monnaies d'or de Tarente* e su *Les monnaies de bronze de Tarente*, pubblicati nel *Journal International d'Archéologìe numismatique*, 1899 e 1901, di altri, notevoli contributi su argomenti diversi, di cui daremo notizia di volta in volta, ma noto soprattutto per il volume su *Taras oikistes* (Numismatic Notes and Monographs n. 15 della American Numismatic Society, New York 1922) nel quale viene affrontato il problema delle emissioni che immediatamente precedono quelle dei «cavalieri» e che sono caratterizzate da un altro tipo, sul quale avremo occasione di soffermarci fra poco, di incerta e discussa

interpretazione. Sulla base di questi studi furono compilati i cataloghi delle due principali collezioni di monete tarantine, la collezione Côte pubblicata da M. Ratto, Milano, 1922 e la collezione dello stesso M. Vlasto, opera di O.E. Ravel, London 1947, che, nonostante siano state ambedue vendute e disperse, costituiscono la più ricca fonte di informazione per qualsiasi indagine sulla monetazione della città.

In uno schema così concatenato e concluso qual'è quello deli-neato dallo Evans — e subordinatamente dal Vlasto — non sarebbe possibile intervenire, salvo che per questioni di dettaglio, se non a costo di dover riprendere in esame tutto l'enorme materiale oggi esistente, proveniente soprattutto dal gran numero di tesoretti tornati alla luce in epoca recente[1]. Questo riesame nessuno l'ha ancora tentato. Perciò l'intelaiatura generale della classificazione dello Evans è stata sostanzialmente rispettata, sia in opere di carattere generale, come quella di P. Wuilleumier, *Tarente des origines à la conquête romaine* (Paris 1939), sia in più specifiche indagini, anche di epoca recente, quali ad esempio quelle che con appassionato e tenace impegno da più di vent'anni dedica alla monetazione tarantina il nostro Ludovico Brunetti, nel tentativo di giungere a una più precisa delimitazione delle varie emissioni, anche per quanto riguarda la quantità di moneta coniata in ciascuna di esse, e alla loro esatta collocazione cronologica, mediante la stimolante e suggestiva (ma non sempre facilmente comprensibile e convincente) applicazione di personali metodi — fondati per

1) Lo Evans basava tutto il suo inquadramento sull'esame di tre soli ritrovamenti, quello di Taranto del 1883, quello di Benevento, del 1884 e quello di Calabria del 1887: cfr. A. EVANS, *op. cit.*, p. 92 ss., 153 ss., 165 ss. e 212 ss., e S. P. NOE, *A Bibliography of Greek Coin Hoards* (Numismatic Notes and Monographs, n. 78) American Numismatic Society, New York 1937, nn. 139, 185, 1046.

lo più su calcoli matematici e statistici e ipotesi — come quella dell'esistenza di ritmi sacrali, del frequente riferimento ad avvenimenti storici, ecc. — metodi e ipotesi che trovano però il loro più forte limite nello stesso presupposto su cui si fonda tutto il sistema di classificazione del Brunetti di una costante, rigida e invariabile euritmia delle emissioni, durante tutto lo sviluppo della monetazione tarantina[2].

Il problema delle origini della monetazione tarantina e della prima fase del suo sviluppo, quasi completamente trascurato negli studi sinora citati, ha invece in questi ultimi tempi attratto particolarmente l'interesse degli specialisti: ad esso sono dedicati il breve saggio di L. Breglia, *Le incognite della monetazione incusa tarantina*, in *Atti del V Congresso Storico Pugliese*, inteso soprattutto a inquadrare criticamente tale monetazione nel più vasto ambito delle emissioni incuse della Magna Grecia[3], e il recente articolo di H. Cahn, *Early Tarentine Chronology*, in *Essays in Greek Coinage presented to St. Robinson*, Oxford 1968, pp. 59-74, nel quale l'applicazione del metodo della sequenza dei coni consente all'autore di proporre una nuova cronologia delle prime serie monetali della città fino ai tipi del «Taras oikistes» a suo tempo studiati dal Vlasto.

Ciò premesso, è appena il caso di precisare che scopo della presente relazione non vuole, né potrebbe in alcun modo, essere

2) *To Tarantos parasemon*, in *Rivista Italiana di Numismatica*, 1948 pp. 8 ss.; cfr. anche *ibidem* 1949, pp. 32 ss.; Sulle frazioni dell'argento tarentino, in *Numismatica* XV, 1-6 (1949), pp. 133 e XVI, 1-6 (1950), pp. 121; *Spunti critici di nummologia tarentina*, in *Rivista Italiana di Numismatica*, 1954, pp. 3 ss.; *Nuovi orientamenti sulla zecca di Taranto*, *ibidem*, VIII (1960), pp. 5 ss.

3) *Archivio storico pugliese*, VIII, 14 (1955), Bari 1958, pp. 34-38; della stessa Breglia cfr. *La coniazione incusa di Magna Grecia e la sua attuale problematica*, in *Annali dell'Istituto Italiano di Numismatica*, 3 (1956), pp. 23-37.

un esame sistematico e completo dell'intero sviluppo della mone-tazione tarantina, bensì la puntualizzazione di alcuni fra i problemi e gli aspetti più significativi di essa visti alla luce delle recenti indagini nel campo della numismatica italiota. Essenziale è, pertanto, il problema delle origini.

Le prime serie monetali di Taranto furono coniate nella tecnica «incusa»: sono assai rare e documentate in un ristretto numero di emissioni. La tipologia — caso eccezionale in Magna Grecia — non è uniforme: una serie, infatti, presenta, sia al D/, sia al R/, una figura virile nuda, con un fiore nella mano destra e una lira nella sinistra, rappresentata in atteggiamento di corsa secondo la convenzione arcaica largamente documentata in tutta la tradizione figurativa greca[4]; una seconda serie, invece, presenta, anch'essa sul D/ e sul R/, il tipo del giovane a cavallo del delfino, che a partire da questo momento diverrà il caratteristico *parasemon* della moneta della città; una terza serie, infine, combina i due tipi precedenti, raffigurandone l'uno sul D/ e l'altro sul R/ di una stessa moneta.

L'interpretazione di detti tipi non è stata sempre univoca. Per la figura con fiore e lira, dopo un'iniziale incertezza — lo Eckhel, ad esempio, ondeggiava tra Apollo e Arione[5], O. Müller pensava a un satiro[6], R.S. Poole riteneva fosse la figurazione di Taras[7] —, è stata ormai quasi universalmente accettata l'identificazione,

4) Cfr. P. GARDNER, *The Types of Greek Coins, An Archaeological Essay*, Cambridge 1883, pp. 86 ss. (ristampato anastaticamente col titolo *Archaeology and che Types of Greek Coins*, con una introduzione di Margaret Thompson, Chicago, Argonaut 1965).

5) J.I. ECKHEL, *Doctrina Numorum Veterum*, I, p. 145.

6) O. MÜLLER, *Ann. Ist.*, V (1883), p. 166.

7) R.S. POOLE, in *British Museum Catalogue of Greek Coins, Italy*, London 1873, p. 165; ulteriore bibliografia in G. GIANNELLI, *Culti e Miti della Magna Grecia*, Firenze, 1963 2, p. 28.

proposta dal duca de Luynes, con Apollo Hyakinthos[8]. In realtà Hyakinthos è una divinità originariamente diversa e ben distinta da Apollo; d'origine predorica e largamente diffusa, specialmente nel Peloponneso, ebbe il suo centro in Amicle, dove sorgeva la sua tomba altare nel recinto del «trono» descritto da Pausania (III, 19, 4). Il suo culto era di carattere ctonio e come tale fu importato a Taranto, evidentemente dai coloni fondatori della città, presso la quale se ne venerava il τάφος citato da Polibio (VIII, 30, 2); ed è lo stesso Polibio che cita esplicitamente, per Taranto, la incertezza della attribuzione τοῦ τάφου, τοῦ παρὰ μέν τισιν Ὑακίνθου προσαγορευομέμου, παρὰ δέ τισιν Ἀπόλλωνος Ὑακίνθου. La tipologia. figurativa dell'eroe, incerta in ambiente greco, dove peraltro l'assimilazione con Apollo non appare mai documentata, dovette evidentemente essere definita a Taranto, proprio in conseguenza di tale assimilazione, sicché acquista verisimiglianza l'ipotesi della identificazione di Hyakinthos in una serie di statuine fittili provenienti da stipi tarentine, oltre che nella nostra emissione incusa[9].

Quanto al tipo del giovane sul delfino, permane tuttora l'in-certezza tra l'identificazione con l'eroe eponimo Taras — fondata essenzialmente sulla testimonianza di Aristotele, citata da Polluce, *Onom.* IX, 80 (Ἀριστοτέλης ἐν τῇ Ταραντίνων πολιτείᾳ καλεῖσθαί φησι νόμισμα παρ' αὐτοῖς νοῦμμον, ἐφ'οὗ ἐντετυπῶσθαι Τάραντα τὸν Ποσειδῶνος δελφῖνι ἐποχούμενον) — e quella con l'ecista Phalanthos, documentata da Pausania, X, 13,10, che nel descrivere il donario, opera

8) H. D E LUYNES, in *Ann. Ist.*, II (1830), pp. 340.

9) Su Hyakinthos in generale cfr. M. T. MELLINK, *Hyakinthos*, Utrecht 1943; H. SICHTERMANN, in *Jahrbuch d. deutsch. Arch. Inst.*, 71 (1956), pp. 97-123; L. PICCIRILLI, *Ricerche sul culto di Hyakinthos*, in *Studi classici e orientali*, XVI (1967); H. CAHN, *op. cit.*, p. 66; per le terracotte delle stipi tarantine cfr. A. STAZIO in *Santuari di Magna Grecia* (Atti del IV Convegno di Studi sulla Magna Grecia) Taranto 1964, pp. 158 ss.

di Onatas, offerto dai Tarantini a Delfi, dopo aver citato, fra le varie figure ivi rappresentate, anche Taras, Phalanthos e il delfino aggiunge πρὶν γὰρ δὴ ἐσ Ἰταλίᾶν ἀφίκεσθαι. ναυαγίᾳ τε ἐν τῷ πελάγει τῷ Κρισαίῷ τὸν Φάλανθον χρῆσασθαι καὶ ὑπὸ δελφῖνος ἐκκομισθῆναι φασιν ἐς τὴν γῆν. Fra le due, sembra oggi prevalere l'identificazione con Phalanthos[10], anche se non manca chi propende ancora per Taras o ritiene che quest'ultimo si sia sostituito ad una primitiva raffigurazione del primo, conservandone lo stesso schema figurativo[11].

Di questo primo gruppo di emissioni la cronologia relativa, accreditata dall'autorità dello Evans — sia pure nei brevi cenni introduttivi al suo studio sui «cavalieri» — e seguita senza incertezze dagli studiosi posteriori, poneva sinora al primo posto il tipo con Phalanthos (o Taras) sul delfino e, subito dopo, quello con Hyakinthos[12]. Recentemente, tuttavia, H. Cahn, nello studio più sopra citato, condotto sulla base di un attento esame delle sequenze dei coni, ha accertato che la successione delle emissioni incuse di Taranto va così precisata:

a) Hyakinthos al D/ e al R/

b) Hyakinthos al D/ Phalanthos al R/

c) Phalanthos al D/ e al R/

Tale classificazione, a parte il rigore di metodo su cui è fondata, conferisce alla serie una maggiore coerenza interna, in quanto

10) Cfr. soprattutto G. GIANNELLI, *op. cit.*, pp. 15 ss. e H. CAHN, *op. cit.*, pp. 67 ss. 11) Cfr., oltre al vecchio manuale di B.V. HEAD, *Historia Numorum*, 1911 2, p. 54, il recente volume d i P. FRANKE M. HIRMER, *Griechische Münzen*, München 1964, pp. 80 ss., anche nella traduzione francese di J. Babelon e nell'edizione inglese curata da C.M. Kraay, e L. LACROIX, *Taras, éponyme de Tarante*, in *Monnaies et colonisation dans l'occident grec*, Bruxelles 1965, pp. 89-96.

12) A. EVANS, *op. cit.*, p. 1 s.; fra gli altri, ad esempio, B.V. HEAD, 1, cit.; P. WUILLEUMIER, *op. cit.*, pp. 371 ss. e, recentemente, P. FRANKE - M. HIRMER, *op. cit.*, p. 80.

ne consegue che il tipo di Phalanthos, una volta subentrato al precedente Hyakinthos, persisterà sostanzialmente inalterato e senza alcuna soluzione di continuità durante tutto il successivo sviluppo della monetazione tarantina. Infatti le emissioni a doppio rilievo, che immediatamente seguono quelle incuse e delle quali ancora, una volta il Cahn propone, sempre in base al metodo delle sequenze di coni, una successione diversa da quella tradizionale, possono essere così elencate:

a) D/ Phalanthos R/ ippocampo

b) D/ Phalanthos - R/ ruota

c) D/ Phalanthos R/ testa femminile (Satyra?)[13].

A partire da questo momento, e per un limitato periodo, pur restando inalterato il tipo del D/, al R/ delle successive serie si nota un'alternanza tra il tipo dell'ippocampo e quello della testa femminile, e inoltre, accanto ad essi, compare per la prima volta, sporadicamente, il tipo c.d. dell'ecista.

Quest'ultimo tipo, che fu oggetto del noto, e già più sopra citato, studio di M. Vlasto intitolato appunto *Taras oikistes*, merita un breve cenno illustrativo. Esso rappresenta una figura virile, barbata o imberbe, seduta su un seggio e variamente atteggiata. La sua interpretazione è stata, anch'essa, controversa: i primi studiosi vi riconobbero la personificazione del *demos*, allusione al governo democratico salito al potere dopo la sconfitta del 473 a. C., e rilevarono la connessione tipologica con una serie monetale emesa a Reggio dopo la rivoluzione democratica seguita all'espulsione dei tiranni nel 466 a. C.[14]. Tuttavia, fin dal suo sorgere, tale ipotesi fu seriamente contestata in base alla considerazione che le

13) Sulle diverse, e tuttora incerte, proposte di interpretazione di questa testa cfr. H. CAHN, *op. cit.*, p. 70.

14) M. RAOUL ROCHETTE, *op. cit.*, pp. 197 ss.; A. EVANS, *op. cit.*, pp. 3 ss. e 32 ss.

personificazioni allegoriche non possono essere fatte risalire sino all'inizio del V sec. a.C., e il tipo in questione fu identificato o con Phalanthos o con Taras[15]. Quest'ultima interpretazione, soprattutto dopo il lavoro del Vlasto, è oggi universalmente accettata, anche se si tende a precisare che la qualifica di «ecista» non è esatta per Taras (essa spetta infatti a Phalanthos), che deve essere considerato soltanto il dio eponimo della città[16]. Le emissioni monetali caratterizzate dal tipo ora illustrato non costituiscono pero una serie unitaria e continua: già lo Evans, infatti, ne aveva notato la varietà stilistica e figurativa e aveva proposto una classificazione in tre diversi gruppi, l'ultimo dei quali si soprapponeva, alternandosi, alle prime emissioni di «cavalieri»; muovendosi con maggior decisione lungo questa linea il Vlasto affermò che fin dall'inizio i tipi dell'«ecista» si erano alternati con altre serie con tipi vari, e la sua impostazione è condivisa ancor oggi dai più recenti studiosi dell'argomento[17].

Se vogliamo ora, per questa prima fase della monetazione di Taranto, tentare di precisare i dati essenziali per una cronologia assoluta, dobbiamo necessariamente partire dal più ampio problema della datazione delle emissioni incuse della Magna Grecia. Comunemente la data di inizio di tali emissioni veniva considerata, sinora, la metà, circa, del VI sec. a.C., almeno per quelle città — Sibari, Crotone, Metaponto, Caulonia e Poseidonia — la cui monetazione incusa si presenta particolarmente abbondante; assai più vaghe e indefinite erano, invece, le opinioni relative alla cronologia delle emissioni incuse, numericamente assai scarse, delle altre città — fra cui Taranto — che si tendeva a collocare in un

15) Per l'intera questione cfr. M. VLASTO, *op. cit.*, pp. 4 ss. e G. GIANNELLI, *l. cit.*
16) L. LACROIX, *op. cit.*, pp. 97-100.
17) Cfr. H. CAHN, *op. cit.*, p. 71.

periodo più. tardo, nel corso della seconda metà dello stesso VI sec. a.C.[18]. Recentemente, però, C. M. Kraay, in uno studio dedicato a *Caulonia and South italian Problems* (*Num. Chron.*, XX, 1960, pp. 53-82), partendo da osservazioni e considerazioni fatte da S. P. Noe, *The Coinage of Caulonia* (*Numismatic Studies* n. 9, American Numismatic Society, New York 1968) e sulla base di un'attenta analisi dei dati esterni di rinvenimento e delle caratteristiche tecniche (dimensioni e spessore dei tondelli, riconiazioni, ecc.) e metrologiche delle diverse serie, ne ha proposto una più precisa e articolata distribuzione cronologica, che, nonostante le perplessità e le riserve che può suscitare qualche deduzione non sufficientemente fondata[19], costituisce certamente, allo stato attuale delle nostre conoscenze, una concreta piattaforma per ogni ulteriore indagine sull'argomento.

Il Kraay conferma la data del 550 a.C. per l'inizio delle coniazioni incuse, ma la limita alle tre sole città di Sibari, che

18) Su questo problema cfr., oltre ai vari manuali, C. H. V. SUCHERLAN,D, *The incuse coinage of South Italy*, in *Museum Notes* III (1948), American Numismatic Society, New York, pp. 15-26, e L. BREGLIA, *La coniazione incusa di Magna Grecia e la sua attuale problematica*, cit. 19 Appare, ad esempio, troppo rigorosamente ed estensivamente applicato il criterio della evoluzione del tondello quale elemento indicatore di una successione cronologica non solo nell'ambito delle singole zecche, come sarebbe legittimo ipotizzare, bensì anche in ambienti diversi e non sicuramente collegabili (cfr., su questo punto, le riserve espresse anche da H. CAHN, *op. cit.*, p. 67); sarebbe stata, inoltre, desiderabile, a corredo della interessante ipotesi di una comune riduzione ponderale verificatasi in molte monetazioni tra il 450 e il 440 a.C., una più puntuale e articolata documentazione, non limitata soltanto alla indicazione delle percentuali di pesi che in ogni zecca toccano o superano il traguardo di gr. 8; troppo ampie mi sembrano, infine, le interruzioni delle coniazioni ipotizzate per alcune città (ad esempio per Poseidonia), In generale, su questi e altri problemi posti dalla stimolante indagine del Kraay cfr. L. BREGLIA, *Della monetazione di Caulonia*, in *Annali dell'Istituto italiano di Numismatica*, 15 (1968), pp. 243-251, e *Lettura storica di una sequenza monetaria*, in *Studi miscellanei*, n°. 15, Roma s.d., pp. 15-26.

probabilmente fu l'iniziatrice, Crotone e Metaponto; solo più tardi, intorno al 530 a.C. ca, avrebbero iniziato le loro emissioni Caulonia e Poseidonia. Nel 510 a.C. la distruzione di Sibari, oltre a interrompere la produzione monetale di questa città[20], provocò di riflesso altre e rilevanti conseguenze nella monetazione italiota: Crotone, Metaponto e Caulonia adottarono un tondello di dimensioni ridotte (tondello medio), Taranto dette inizio alla breve emissione dei suoi incusi, Poseidonia interruppe le coniazioni, per riprenderle solo nel 470 a.C. circa, nella nuova tecnica a doppio rilievo. Nei primi decenni del V secolo a.C. dopo un'ulteriore riduzione delle dimensioni del tondello incuso (tondello spesso) verificatasi a Crotone, Metaponto e Caulonia intorno al 480 a.C., si attua gradualmente in tutto l'ambiente il passaggio alla tecnica a doppio rilievo: a Caulonia nel 475 circa, a Poseidonia nel 470 circa, a Crotone e a Metaponto nel 450440 circa. Per il periodo successivo, il Kraay postula per tutte le città una serie di più o meno lunghe interruzioni della produzione monetale.

In questo quadro come si inserisce la monetazione di Taranto? Il Kraay, pur non occupandosi specificamente dei problemi monetali di questa città, propone, come abbiamo accennato, per l'inizio delle emissioni incuse tarantine una data posteriore al 510 a.C., nell'ambito delle coniazioni a tondello medio, che a partire da tale data sarebbero state in uso nelle zecche italiote. Il Cahn, invece, sulla base di valutazioni stilistiche, e particolarmente mediante il confronto dell'incuso di Hyakinthos con i medaglioni di coppe attiche decorate da Epiktetos, suggerisce una data leggermente più

20) Per il problema delle serie monetali emesse da Sibari posteriormente alla distruzione del 510 a.C. cfr. soprattutto L. BREGLIA, *Le monete delle quattro Sibari*, in *Annali dell'Istituto italiano di Numismatica*, 2 (1955), pp. 9-26, e C. M. KRAAY, *The Coinage of Sybaris after 510 B.C.*, in *Num. Chr.*, 1958, pp. 13-37.

alta, tra il 520 e il 510 a.C. Dal 510 al 490 circa colloca, poi, le prime serie a doppio rilievo, caratterizzate al R/ dal tipo dell'ippocampo, mentre nei decenni successivi sono disposte la serie con la ruota (490-480 circa), quella con la testa c.d. di Satyra (480-470 circa) e altre in cui la testa di Satyra si alterna con una ripresa del tipo dell'ippocampo (470-460 circa).

Quanto al tipo con Taras «oikistes», il Cahn preferisce per la sua prima emissione la cronologia alta, 480 a.C. circa, a metà strada tra il 485 del Vlasto e il 473 dello Evans, respingendo la cronologia bassa proposta dal Kraay e postulando una interruzione tra questa prima emissione e quelle successive, che egli data posteriormente al 465 a.C., astenendosi tuttavia dal considerarne l'ulteriore sviluppo fino alla saldatura con le serie dei «cavalieri»[21].

Indicata, sia pur nei limiti di una ragionevole approssimazione, la data d'inizio della monetazione tarantina, occorre ora affrontare il problema della struttura di tale monetazione e dei suoi rapporti con quella degli altri centri della Magna Grecia, il che significa cercare di individuare e precisare la posizione di Taranto e la sua sfera di azione economica nell'ambiente circostante, nell'epoca in cui la sua moneta nasce e si sviluppa, cioè tra la fine del VI e i primi decenni del V sec. a.C.

Il problema è stato impostato da L. Breglia nella sua breve nota su Le incognite della monetazione incusa tarantina, già più sopra citata: partendo dalla osservazione che a Taranto le emissioni incuse presenterebbero un peso leggermente ridotto rispetto a quello riscontrabile nelle emissioni delle colonie di origine achea, e che inoltre il metodo di frazionamento dello statere è per metà

21) A. EVANS, *l. cit.*; M. VLASTO, *l. cit.*, seguito sostanzialmente da L. BRUNETTI, *Nuovi orientamenti*, cit.; C. M. KRAAY, *Caulonia*, cit., p. 61; H. CHAN, *op. cit.*, pp. 71 ss.

invece che per terzi come in dette città achee, la Breglia ne deduce, seppure con cautelosa prudenza, che il sistema monetale (e ponderale) tarantino sarebbe strutturalmente diverso da quello delle altre città italiote e che quindi Taranto si muoverebbe, almeno nei primi secoli, in una sfera commerciale differente da quella degli altri centri, sicché sarebbe possibile supporre che questa sfera facesse capo al retroterra indigeno, includendolo.

L'importanza che una tale ipotesi, se riconosciuta valida, potrebbe avere per una nuova impostazione delle ricerche sulla storia arcaica di Taranto è tale da indurre a soffermarsi, sia pur brevemente, sull'argomento. Bisogna anzitutto tener presente che sul terreno terribilmente infido dell'analisi metrologica, basata su medie ponderali calcolate spesso su un numero assai esiguo di esemplari, per lo più raccolti casualmente senza tener conto dello stato di conservazione né della successione cronologica delle emissioni, occorre muoversi con enorme prudenza, ad evitare i pericoli che un confronto tra elementi eterogenei può inavvertitamente provocare. Nel nostro caso, infatti, l'aver paragonato i dati analitici — ma ricavati da uno scarso numero di esemplari — riportati dal Regling per le due serie tarantine di Hyakinthos (4 esemplari considerati) e di Taras (10 esemplari considerati) con la media generale — non si sa su quali basi calcolata — di tutta la monetazione delle città achee mi pare renda insicuri i risultati raggiunti[22]. Se ne rendeva conto la stessa Breglia, che richiamava infatti, nel suo articolo, la necessità di un controllo del peso iniziale dello statere tarantino sulla base di una più larga scorta di esemplari. Fortunatamente oggi la possibilità di un approfondito controllo ci

22) K. REGLINC, *Zur älteren Römischen und italischen Münzwesen*, in *Klio*, VI (1906), p. 515.

è fornita dalle sequenze di coni elencate dal Cahn, che possono pertanto essere messe utilmente a confronto con le contemporanee emissioni di Metaponto e di Caulonia analizzate a suo tempo dal Noe. I dati che se ne ricavano sono del più grande interesse: ne risulta che i pesi delle serie incuse di Taranto presentano un punto di addensamento assai chiaramente concentrato tra gr. 7,90-8,10, in coincidenza con le coeve emissioni di Metaponto (gr. 8,00) e di Caulonia (7,90)[23]. Ciò conferma che aveva ben visto il Vlasto quando affermava che la monetazione di Taranto era impostata secondo il sistema ponderale in uso nelle colonie achee e che quindi lo statere corrispondeva al peso di gr. 8,00 circa. Una ulteriore conferma e precisazione di tale dato può essere individuata in un fortunato rinvenimento effettuato da P. Zancani Montuoro al Timpone della Motta (Francavilla marittima): si tratta di un dado in bronzo, del peso di gr. 80,55, con incisi tre segni che la Sig.ra Zancani interpreta come indicazione del valore di 30 dramme. Se, come opportunamente è stato proposto, quell'oggetto è un peso-campione sibaritico, se

23) S. NOE, *The Coinage of Metapontum* (Numismatic Notes and Monographs, n. 32) American Numismatic Society, New York 1927; id., *The Coinage of Caulonia*, cit. Si noti che le sequenze del Cahn (op. cit., pp. 61 ss.), prive come sono delle indicazioni dei pesi, sono utilizzabili, ai nostri fini, soltanto come elenco, peraltro utilissimo, di esemplari. Pertanto i dati ponderali delle serie incuse di Taranto da me considerati sono stati ricavati direttamente dalla bibliografia citata dal Cahn a corredo del suo elenco; purtroppo, le difficoltà di reperimento di alcuni cataloghi mi hanno impedito di raccogliere tutta intera la documentazione; in compenso, mi è stato possibile aggiungere alla lista del Cahn qualche altro esemplare a lui sfuggito (coll. de Hirsch, 77; S. N. G., Copenhagen, 766). Ne è risultata la seguente serie di pesi: tipo Hyakinthos-Hyakinthos: gr. 8,07; 7,99; 7,94; 7,60; 7,50; 7,22; 7,04; tipo Hyakinthos-Phalanthos: gr. 7,74; 7,50; tipo Phalanthos-Phalanthos: gr. 8,50; 8,12; 8,09; 8,06; 8,05; 8,00; 7,99; 7,99; 7,94; 7,93; 7,91; 7,90; 7,77; 7,67; 7,64; 7,35; 7,24; 7,06; 6,90; 6,83. I dati ponderali di raffronto sono stati ricavati dalle sequenze del Noe relative alle emissioni a tondello medio di Metaponto (classi VI-VII) e di Caulonia (gruppo C).

ne deduce che il peso dello statere, che nel sistema in questione equivaleva a 3 dramme, era esattamente di gr. 8,05[24].

Tuttavia, il vero punto discriminante tra la monetazione tarantina e quella delle città achee è stato individuato nel sistema di frazionamento dello statere, che a Taranto appare diviso per metà, mentre le altre città adottarono il sistema, di origine corinzia, di divisione per terzi[25]. In realtà, mentre nella monetazione delle colonie achee il sistema di frazionamento è chiaramente documentato dalla presenza di frazioni incuse corrispondenti a 1/3, 1/6 e 1/12 dello statere, nelle serie incuse di Taranto la mancanza di frazioni rende ignoto — allo stato delle nostre conoscenze — il metodo di divisione; e anche se, come è stato supposto a suo tempo dal Vlasto, i due globuli presenti in una rara emissione arcaica dovessero essere interpretati come segno del valore (cioè 1 statere= 2 dramme)[26], la mancanza di una effettiva coniazione di dramme relegherebbe questa equivalenza in un campo puramente teorico, privo pertanto di qualsiasi utilità nella concreta prassi degli scambi commerciali.

Per le primitive serie monetali di Taranto, quindi, il problema del frazionamento non si pone affatto: l'unico nominale coniato era lo statere, che per il suo peso equivalente a quello delle città achee deve essere considerato in connessione con la monetazione di dette città, nel cui ambito economico era destinato a circolare. Il solo sicuro dato di rinvenimento relativo a monete incuse tarantine è, infatti, quello del tesoretto di Cittanova, in provincia

24) M. VLASTO, *op. cit.*, pp. 43 ss.; P. ZANCANI MONTUORO, *Un peso di bronzo e l'argento di Sibari*, in *Annali dell'Istituto italiano di Numismatica*, 12-14 (1965-1967), pp. 21-30.
25) Cfr. B.V. HEAD, *op. cit.*, pp. LIII e 54; L. BREGLIA, *Le incognite*, cit.
26) M. VLASTO, *op. cit.*, p. 211, n. 3.

di Reggio Calabria, dove due esemplari incusi tarantini figurano accanto a monete di altre città italiote[27].

Il problema nasce, invece, quando anche a Taranto cominciano ad essere coniate le frazioni, cioè all'inizio del V sec. a.C., con le prime emissioni a doppio rilievo, nell'ambito delle quali la documentata divisione dello statere per metà è stata considerata indizio di una singolare strutturazione del sistema ponderale — e monetale — tarantino[28]. Purtroppo, proprio a partire da questo momento, nella monetazione tarantina — e non soltanto in questa — si manifesta una tale varietà di frazioni, spesso di peso minimo, e con scarsissime divergenze ponderali, che è assai difficile individuarne i valori, i rapporti reciproci, oltre che le denominazioni e, in molti casi, la stessa collocazione cronologica, sia assoluta, sia relativa. I tentativi sinora fatti per ricostruire l'intero sistema di frazionamento della monetazione di Taranto possono essere sintetizzati nel quadro schematico compilato dal Ravel nel suo catalogo della collezione Vlasto, dove sono indicate 14 frazioni corrispondenti a 1/2, 1/3, 1/6, 1/8, 1/10, 1/12, 1/16,1/20, 1/24, 1/32, 1/40, 1/48, 1/60, 1/96 dello statere[29].

Tale quadro è stato, recentemente, integrato dal Brunetti con altre 7 frazioni, 1/4, 1/5, 1/30, 1/64, 1/80, 1/120, 1/128 ipoteticamente ricostruite sulla base del presupposto che, come abbiamo già avuto occasione di osservare, costituisce il fondamento dogmatico delle teorie dell'autore di una assoluta coerenza

27) *Not. Scavi*, 1879, pp. 26-27, F. VON DUHN, in *Zeitschrift für Numismatik*, VII (1880), pp. 308-31; A. EVANS, *op.* cit., p. 2, n. 4; S.P. NOE, *Bibliography*, cit., n. 253. La data di seppellimento generalmente attribuita a questo tesoretto è il 510-494 a.C. ca. 28) L. BREGLIA, *op. cit.*, p. 36 s., n. 9.
29) O.E. RAVEL, *Descriptive Catalogae of che Collection of Tarentine Coins formed by M. P. Vlasto*, London 1947, p. 190; la stessa tabella è in P. WUILLEUMIER, *Tarente*, cit., p. 208.

unitaria di origine filosofico-sacrale, della monetazione tarantina, il cui sistema divisionario si sarebbe sviluppato secondo tre serie «duali geometriche» costantemente presenti durante l'intero sviluppo di detta monetazione, e originate da 3 frazioni fondamentali, 1/2, 1/3, 1/5 (o 1/10), ciascuna delle quali, mediante una successiva divisione per metà, avrebbe generato le rispettive frazioni 1/4, 1/8, ecc.; 1/6, 1/12, ecc.; 1/10, 1/20, 1/40, ecc. 30. È evidente, tuttavia, che tale ricostruzione, nonostante l'acuta ingegnosità dell'autore, pecca di astrazione, per cui ritengo che si debba rimanere ancorati alla impostazione tradizionale, secondo, la quale il sistema divisionario tarantino sarebbe caratterizzato da una estrema duttilità di struttura, con frazionamenti diversi nei vari periodi, per effetto, evidentemente, di adattamenti dettati da situazioni particolari, che sarà compito della ricerca futura individuare e illustrare. Ci limiteremo, quindi, in questa sede, a isolare i pochi casi in cui i dati disponibili appaiono sufficientemente attendibili, per tentare di indagare le circostanze e i motivi che possano aver determinato, di volta in volta, la emissione delle varie frazioni.

Il primo, e il più sicuro, dei casi è quello della c.d. dramma, cioè della metà dello statere, la cui esistenza è stata considerata, come ho già detto, prova di una sostanziale diversità tra il sistema monetale tarantino e quello delle città achee della Magna Grecia. A tale proposito, bisogna anzitutto osservare che la frazione corrispondente a 1/2 statere non fu coniata costantemente a Taranto: essa è documentata soltanto in due periodi, cronologicamente distinti, limitati nel tempo e diversi per circostanze, riferibili l'uno alla prima metà del V sec. a.C., l'altro alla fine IV in III sec. a.C. La prima emissione, di durata piuttosto breve, è caratterizzata

30) L. BRUNETTI, *Sulle frazioni dell'argento tarentino*, cit.

dai tipi della testa femminile (la ninfa Satyra?) al D/ e dell'ippocampo al R/. La sua datazione, tradizionalmente posta tra il 473 e il 4.50 a.C., non è stata sottoposta a revisione nei più recenti studi[31]; non ve ne è cenno infatti nel citato lavoro del Cahn, ma se l'emissione è da collegare con gli stateri caratterizzati al R/ da un'analoga testa femminile, che il Cahn data al 480-460 a.C., anche le dramme devono essere collocate nello stesso periodo.

Il carattere episodico e circoscritto di tale emissione è reso evidente, oltre che dalla brevità della sua durata, dal fatto che il frazionamento per metà non trova riscontro nell'ambiente circostante, costituito dalle colonie achee, la cui monetazione era impostata secondo il sistema corinzio, con una divisione dello statere in terzi. La divisione per metà, invece, è caratteristica del sistema monetario attico e ad un'origine attica infatti essa è stata collegata per Taranto, anche se non è stato spiegato per quali tramiti tale influenza sarebbe stata trasmessa[32]. Eppure proprio in questo stesso periodo il sistema monetario attico, già in uso a Siracusa sin dall'inizio della sua monetazione, viene adottato dalle colonie calcidesi per evidente influsso siracusano e fa quindi la sua apparizione a Reggio. Tale introduzione è datata al 480 a.C[33]. La

31) T. MOMMSEN, *Histoire de la Monnaie romaine*, trad. Blacas de Witte, I, Paris 1865, pp. 140 ss., A. EVANS, *op. cit.*, p. 11; B.V. HEAD, *op. cit.*, p. 55; O.E. RAVEL, p. cit., pp. 19 ss., nn. 155-161.

32) P. WUILLEUMIER, *op. cit.*, p. 202.

33) E.S.G. ROBINSON, *Rhegion, Zankle - Messana and the Samians*, in *Journ. Hell. St.*, LXVI (1946), pp. 13 ss.; H. HERZFELDER, *Les monnaies d'argent de Rhegion frappées entre 461 et le milieu du IV s. a. J.C.*, Paris 1957, pp. 60 ss.; G. VALLET, *Rhegion et Zankle*, Paris 1958, pp. 366 s. Sulla controversa questione del sistema ponderale precedentemente in uso cfr. anche L. BREGLIA, *Problemi della più antica monetazione di Magna Grecia*, in *Annali* cit., I (1954), pp. 15 ss. e bibl. cit. a n. 4; id., *Le antiche rotte del Mediterraneo documentate da monete e pesi*, in *Rendiconti dell'Accademia di Archeologia Lettere e Belle Arti di Napoli*, XXX (1955), pp. 211 ss.

presenza a Taranto, nella stessa epoca, di una serie monetale impostata secondo lo stesso sistema ponderale può trovare in questa circostanza la sua più chiara spiegazione, soprattutto se si tien conto del fatto che, proprio in questo periodo, la tradizione antica ricorda un'alleanza tra Taranto e Reggio contro le genti iapigie, culminata in una clamorosa e sanguinosissima disfatta subita dalle due città italiote nel 473 a.C.[34]. Anche se di tale alleanza rimangono tuttora oscuri i veri e sostanziali motivi, il constatato parallelismo di strutture monetali tra le due città mi pare che riveli con sufficiente chiarezza l'aspirazione ad un intensificato rapporto economico-commerciale e indichi quindi la strada per una fruttuosa indagine in tal senso[35].

In tale quadro potrebbero essere riprese in considerazione e trovare una loro valida giustificazione l'analogia tipologica tra il c.d. oikistes di Taranto e il c.d. Jokastos di Reggio, a suo tempo rilevata dallo Evans, o l'eccezionale emissione, a Metaponto, di dramme equivalenti a 1/2 statere, se si riuscisse a trovare una soddisfacente soluzione alle questioni cronologiche relative[36].

34) HER., VII 170; DIOD. XI 52; cfr. E. PAIS, *L'alleanza di Regio e Taranto contro gli Japigi*, in *Italia antica*, II, Bologna 1922, pp. 123-134; E. CIACERI *Storia della Magna Grecia*, II 2, 1940, pp. 288 ss.; P. WUILLEUMIER, *Tarente*, cit., pp. 55 ss.; G. VALLET, *op. cit.*, pp. 368 ss.

35) Non si può non ricordare, a tal proposito, anche se la circostanza si riferisce a un periodo leggermente anteriore, che fra le città della costa jonica Taranto è, con Locri, l'unica zona di ritrovamento di esemplari di quella ceramica «calcidese», la cui attribuzione a Reggio è stata sostenuta da G. Vallet (*op. cit.*, pp. 211-228; cfr . A. RUMPF, *Chalkidische Vasen*, Berlin-Leipzig 1927 , München, pp. 43 s.). Si noti, inoltre, che intorno al 472 a.C. pare debba essere datato il gruppo dell'Europa su toro, eseguito per Taranto da Pythagoras di Reggio, e sul quale cfr. ora S. LAGONA, *Pitagora di Reggio*, Catania 1967, pp. 30 e 55 ss. (estratto da *Cronache di Archeologia e di Storia dell'arte*, Catania 6, 1967).

36) Per il tipo dell'oikistes di Taranto cfr. bibl. cit. alla n. 21; sul tipo reggino dello «Iokastos» cfr. H. HERZFELDER, *op. cit.*, pp. 19 ss. e G. VALLET, *op. cit.*, pp. 97,

Dopo tale periodo l'emissione di dramme viene interrotta a Taranto, dove riprende solo in epoca assai più tarda, verso l'inizio del III secolo a.C., in una situazione storica completamente diversa e per motivi di ben altra natura[37].

Un altro momento della monetazione tarantina su cui sarebbe assai interessante indagare è l'inizio della seconda metà del V sec., 450 440 a.C. circa, quando, secondo una recente ipotesi del Kraay, in alcune città italiote si riscontrerebbe una sensibile riduzione ponderale nelle emissioni monetali. Tale riduzione, che lo studioso inglese ha constatato nelle zecche di Caulonia, Metaponto, Crotone e Poseidonia, potrebbe forse essere estesa anche a Taranto, se fosse possibile verificare puntualmente, in una ben corredata e documentata sequenza di coni che purtroppo per tal periodo ancora non esiste? l'allusione del Vlasto a una riduzione ponderale che si sarebbe determinata in questa città alla fine del V secolo a.C.[38]. Se ciò potesse essere dimostrato e se la cronologia delle varie riduzioni potesse essere riportata alla data proposta dal Kraay, sarebbe assai interessante accertare la funzione che la fondazione di Turio può aver avuto in tale circostanza e il contraccolpo che le primitive emissioni di questa città possono aver provocato nella monetazione italiota.

Più chiara appare la situazione all'inizio del IV sec. a.C.,

375 ss., che concordano per una datazione non anteriore al 461 a.C. Per quanto riguarda la eccezionale emissione di mezzi stateri a Metaponto, essa si riferisce all'inizio della coniazione a doppio rilievo, e tradizionalmente viene datata al 480470 a.C. ca (S.P. NOE, *op. cit.*, II, pp. 10 ss. ; L. BREGLIA, *Le incognite* cit., pp. 4 s.); naturalmente la connessione tra «dramme» tarantine e «dramme» metapontine viene meno se si adotta, per l'inizio della monetazione a doppio rilievo di Metaponto, la datazione bassa (450-440 a.C.) proposta dal Kraay, *Caulonia* cit., p. 61. 37 Cfr. *infra*, p. 173 ss.

38) C.M. KRAAY, *op. cit.*, pp. 64 ss. (ma cfr. le riserve espresse più sopra alla n. 19); M. VLASTO, *Taras* cit., p. 43; P. WUILLEUMIER, *op. cit.*, p. 199.

allorché a Taranto si verifica, in misura massiccia e continua, la emissione dei c.d. dioboli. In verità questi nominali, corrispondenti a 1/6 di statere, avevano già fatto la loro comparsa nella monetazione tarantina sin dall'inizio del V sec. a.C., con le prime emissioni a doppio rilievo, ed anzi la loro presenza costante — anche se inizialmente esigua — a partire da questo periodo mi pare costituisca un'altra prova dell'aderenza del sistema monetario tarantino a quello delle città di origine achea, in quanto la frazione che detti dioboli rappresentano si inquadra perfettamente nel sistema di divisione tirnaria caratteristico di quelle città (1/3, 1/6, 1/12 di statere)[39]. È dal IV secolo, però, e poi nel corso del III, che l'emissione dei dioboli e delle minori frazioni diviene particolarmente varia e abbondante in tutto l'ambiente italiota e anche in molti centri indigeni che con tale ambiente erano evidentemente in rapporto. Il maggior centro di produzione ne resta però Taranto, insieme con la vicina e collegata Eraclea, con la quale ha in comune la tipologia, oltre che il peso e la tecnica, di alcune fra le più ricche serie di dioboli — specialmente quella con la raffigurazione di Herakles in lotta col leone — che sono state perciò considerate emissioni federali della lega italiota, che in quell'epoca era sotto il controllo di Taranto e aveva sede in Eraclea. In realtà, anche con le altre città della lega, Crotone, Turio, Metaponto, Velia, i dioboli di Taranto e di Eraclea presentano rapporti tipologici evidenti; ma la sporadicità di tali rapporti mi fa escludere che si possa parlare di una vera e propria moneta federale; invece l'identità tipologica, che si può riconoscere, come ho già osservato, soltanto in alcune serie di Eraclea e Taranto potrebbe, solo per queste, far sostenere

39) P. WUILLEUMIER, *op. cit.*, pp. 202 s.; cfr. anche L. BRUNETTI, *Sulle frazioni dell'argento tarentino*, cit.

una comunità di coniazione, mentre per le altre città si può pensare piuttosto ad una imitazione o ad un adeguamento dettati da motivi diversi, tanto più che tali imitazioni si verificano in un ambito che comprende non soltanto le città della lega italiota, ma anche centri indigeni, soprattutto apuli e persino sannitici.

Il problema dei dioboli, e in genere quello delle frazioni dell'argento, che a partire dal IV sec. a.C. assumono ampiezza: diffu-sione e rilevanza così notevoli, va quindi sottratto alla restrittiva impostazione se si tratti o meno di emissioni federali italiote, e va inquadrato nel più vasto ambito di tutta la monetazione dell'Italia meridionale, in una prospettiva che tenga conto non soltanto delle esigenze interne dei singoli centri ellenici o dei loro reciproci rapporti, ma anche delle relazioni con l'elemento indigeno circostante. Credo infatti che proprio nell'incontro tra i due diversi tipi di economia, quella greca e quella italica, vadano cercati l'origine e il significato di queste emissioni di Taranto, così come, a mio parere, avveniva — in circostanze e in ambienti diversi — ma per motivi sostanzialmente simili in Campania nel rapporto tra Neapolis e le popolazioni sannitiche nel corso dello stesso IV sec. a.C.[40]

Altro importante, e complesso, periodo della monetazione tarantina è quella caratterizzato dalla presenza dei «condottieri» greci, da Archidamo fino a Pirro. In questo periodo si verifica a

40) In generale sui dioboli tarantini, sulla loro funzione nella circolazione monetaria dell'ambiente italiota e di quello indigeno circostante, e sul loro possibile rapporto di equivalenza con alcune serie apule di bronzo, cfr. B.V. HEAD, *op. cit.*, pp. 43 s. e 66 s.; A. STAZIO, *Contributo allo studio della prima fase della monetazione di Heraclea Lucaniae*, in *Annali dell'istituto Italiano di Numismatica*, 12-14 (1965-1967), pp. 77 ss.; per i confronti con l'ambiente campano-sannitico cfr. H. MATTINGLY, *Aes and pecunia - Record of roman Currency down to 269 B.C.*, in *Num. Chr.*, 1943, pp. 28-33; A. STAZIO, *Un ripostiglio monetale da Cales e la monetazione campano-sannitica deI IV sec. a.C.*, in *La Parola del Passato*, LXXII (1960), pp, 225-228.

Taranto il fenomeno delle emissioni di moneta aurea, che qui assume una frequenza, varietà e abbondanza assolutamente eccezionali in Magna Grecia. In verità il problema dell'attribuzione di tali emissioni e, conseguentemente, della loro cronologia, ha dato luogo a una lunga controversia alla quale hanno partecipato a diverse riprese i più qualificati studiosi della monetazione tarantina, dallo Evans, al Vlasto, al Giesecke. Oggi, tuttavia, una confluenza di consensi sembra essersi raggiunta sull'ipotesi secondo la quale la coniazione dell'oro avrebbe inizio con l'emissione caratterizzata dal tipo del giovane Taras che si rivolge supplice a Poseidon, scelto a simboleggiare l'aiuto chiesto dalla città alla madrepatria Sparta, e databile quindi intorno al 340 a.C., all'epoca della spedizione di Archidamo. Le varie emissioni, che a partire da questo momento si succedono a Taranto, sono generalmente raggruppate in serie corrispondenti all'epoca dei diversi «condottieri» Archidamo, Alessandro il Molosso, Acrotato, Cleonimo, Pirro, e trovano la loro più convincente giustificazione nella necessità di provvedere alle spese militari, soprattutto al pagamento delle truppe mercenarie straniere[41].

Il sistema monetario prescelto fu quello attico, che in tutto il mondo greco era stato universalmente adottato per l'oro, dopo che Filippo II di Macedonia vi si era adeguato nel dare inizio alle sue emissioni, che per la loro enorme abbondanza ed il conseguente prestigio

41) Per uno schematico riassunto della questione cfr. P. WUILLEUMER, cit., pp. 204 ss. e, per la classificazione delle varie serie, O. RAVEL, *Catal. coll. Vlasto*, cit., pp. 1-9. L'ipotesi di un'ultima emissione aurea in età annibalica, a suo tempo avanzata dallo HEAD, *op. cit.*, Oxford 1887 1, p. 48 (cfr. 2a ed. 1911, p. 58) e dallo EVANS, *op. cit.*, p. 209, e confutata dal VLASTO, *The late Mr. E. P. Warren's Hoard of tarentine Horsemen and other Contributions to tarentine Numismatics*, in *Num. Chr.*, 1930, p. 140, sembra ora riproposta dal Kraay nella edizione inglese del volume di Franke-Hirmer, cit., p. 314.

erano presto divenute modello e punto di riferimento per tutte le monete contemporanee; la moneta d'oro di peso attico, infatti, aveva ormai assunto un carattere internazionale, circolava liberamente su tutti i mercati e veniva adottata nelle varie città ogni volta che circostanze o stimoli esterni ne determinassero la necessità. Come tale veniva evidentemente preferita dalle truppe mercenarie e ciò spiega sia le numerose emissioni tarantine concentrate esclusivamente nei periodi in cui la presenza di tali truppe è documentata, sia le coniazioni, nello stesso metallo e nello stesso sistema, effettuate in Italia, direttamente a loro nome, dai comandanti mercenari.

La moneta d'oro di Taranto si inserisce, quindi, in un canale internazionale e va considerata pertanto più in rapporto con le emissioni dei condottieri greci in Italia, con le quali esisteva identità di struttura e di destinazione, che con le contemporanee serie argentee, coniate per i normali usi del commercio interno e per gli scambi con le altre popolazioni dell'Italia meridionale.

Se ne deduce quindi che a Taranto — e la stessa situazione sembra verificarsi anche in altri centri, come ad esempio a Metaponto e ad Eraclea per le analoghe, ma di gran lunga più limitate, emissioni auree determinate verisimilmente dalle stesse occasionali circostanze — nel periodo in questione circolavano parallelamente due serie monetali, l'una per così dire di importazione, costituita dalle emissioni dei « condottieri » greci e da quelle auree tarantine ad esse assimilate, destinate ambedue al pagamento delle truppe mercenarie, l'altra, locale, in argento, impostata secondo il sistema tradizionalmente in uso nella città sin dalle origini della sua monetazione. I rapporti tra tali serie, che pur dovevano esistere nonostante la indipendenza della loro origine e la diversità

di destinazione, non sono purtroppo ancora individuabili[42]. A me sembra che i punti di eventuale aggancio potrebbero essere rintracciati nella varietà di frazioni di volta in volta presenti nelle emissioni auree tarantine e determinate, probabilmente, proprio dalla necessità di assicurare tali rapporti. Qualche utile indicazione in tal senso è contenuta nel volume di P. Lévêque su Pirro, ma è ovvio che, in un campo così terribilmente infido qual'è quello dei rapporti di valore tra serie metalliche diverse, con tutte le implicazioni e le complicazioni che i problemi connessi col bimetallismo comportano soprattutto per l'ambiente e per il periodo in esame, la mancanza di accurate seriazioni fondate su sicure sequenze di conî impone di astenersi da qualsiasi ipotesi[43].

Un altro importante momento della monetazione tarantina è, all'inizio del III sec. a.C., quello in cui si verifica una riduzione ponderale della moneta d'argento, che porta il peso dello statere a gr. 6,60 circa. La presenza, su questi stateri, del simbolo dell'elefante ha fatto generalmente attribuire la data di tale riduzione all'epoca della spedizione di Pirro in Italia e della guerra

42) Il problema era già presente a P. GARDNER, *A History of ancient Coinage 700-300 B.C.*, Oxford 1918, pp. 395 s., che ne sottolineava la difficile complessità.

43) Su Alessandro il Molosso, dopo il lungo articolo di M. VLASTO, *Alexander Son of Neoptolemos of Epirus*, in *Num. Chr.* 1926, pp. 154-231 e le precisazioni di W. GIESECKE, *Italia numismatica*, Leipzig 1928, pp. 90 ss., cfr. ora R. ROSS HOLLOWAY, *Alexander the Molossian and the attic Standard in Magna Graecia*, in *La circolazione della moneta ateniese in Sicilia e in Magna Grecia* (Atti del I Convegno del Centro internazionale di Studi numismatici, Napoli, 5-8 aprile 1967) Istituto italiano di Numismatica, Roma 1969, pp. 131-138. Su Pirro, oltre W. GIESECKE, op. cit., pp. 107 S S., cfr, G. NENCI, *Pirro, aspirazioni egemoniche ed equilibrio mediterraneo*, Torino 1953, pp. 74 ss., dove sono però sottolineati piuttosto i motivi propagandistici contenuti in questa monetazione, e P. LÉVÊQUE, *Pyrrhos*, Paris 1957, pp. 430 ss., dove si esamina l'intensa attività deIla zecca tarantina al tempo di Pirro e si cerca di individuare le influenze e i rapporti tra le diverse serie monetali contemporaneamente correnti in quell'epoca.

contro Roma, e in queste stesse circostanze sono state ricercate le cause del provvedimento. Altri, invece, considerato che il peso dello statere ridotto corrisponde a quello dei didrammi del secondo gruppo delle emissioni «romano-campane» (equivalente a 4 *scripula*), hanno proposto di interpretare la riduzione ponderale tarantina come un adeguamento, per esigenze di carattere commerciale, al sistema ponderale che, per influsso di Roma, si era ormai diffuso in tutte le zecche, greche e italiche, della penisola. È ovvio che una tale interpretazione, partendo dal presupposto di una datazione delle serie romano-campane anteriore all'età di Pirro, non potesse essere condivisa dai sostenitori di una cronologia bassa di tali emissioni, i quali infatti sono tornati alla pri-mitiva motivazione basata sulle necessità finanziarie della guerra contro Roma. Sviluppando tale tesi, R. Thomsen, nella sua recente opera sulla primitiva monetazione romana, ribalta lintera impostazione precedente, concludendo che la riduzione ponderale tarantina sarebbe avvenuta durante la permanenza di Pirro in Italia, ma prima della fine della guerra, sotto l'influenza di una analoga riduzione ponderale verificatasi a Siracusa; l'esempio di Taranto sarebbe stato rapidamente seguito da Eraclea, Turio e Crotone e solo dopo il 270 a.C. anche Roma si sarebbe adeguata allo stesso modello, con il secondo gruppo delle sue emissioni romano-campane[44].

44) Per uno schematico riassunto del primitivo stato della questione cfr. B. V. Head, *op. cit.*, pp. 62 s. e P. WUILLEUMIER, *op. cit.*, p. 200 e bibl. cit.; per le più recenti posizioni, soprattutto in relazione con la controversa questione della origine della monetazione romana, cfr. R. THOMSEN, *Early roman Coinage*; III, Copenhagen, 1961, pp. 138 ss. A questo proposito non mi sembra inopportuno ricordare, sebbene la questione ci interessi solo marginalmente in questa sede, che forti incertezze per-mangono sulla effettiva consistenza di una riduzione ponderale a Crotone: per la bibl. in proposito cfr. R. THOMSEN, *op. cit.*, I 1957, p. 188.

La complessità del problema, che investe in pieno la delicata e intricata questione della più antica monetazione romana, impedisce in questa sede un esame approfondito di tutti i suoi aspetti. Sembra valido in ogni caso l'inquadramento cronologico della riduzione ponderale tarantina nell'ambito della guerra con Roma, ma è prematuro tentare di precisare la natura e le cause dei rapporti con le analoghe riduzioni verificatesi nelle altre città della Magna Grecia, della Sicilia e di Roma, fino a quando un esame complessivo e comparato di tale fenomeno non ne avrà accertato il reale significato nel quadro delle vicende storiche di quel periodo.

Strettamente connesso con questo problema appare quello relativo alla emissione della seconda serie di «dramme», cioè del nominale corrispondente a 1/2 statere, che in quest'epoca torna ad essere coniato, circa due secoli dopo la prima, e assai limitata, emissione di cui abbiamo più sopra cercato di individuare la natura e le cause[45]. I tipi di questo secondo gruppo, che comune-mente si ritiene duri sino alla fine della monetazione tarantina, sono sostanzialmente uniformi: al D/ presentano una testa di Athena con elmo attico decorato con Scilla, al R/ una civetta, per lo più con le ali chiuse, ma talvolta anche con le ali aperte, stante su ramo d'olivo, o su fulmine, o su serpente, ecc.; vi compaiono inoltre nomi, o sigle, di magistrati monetari, che ricorrendo talvolta anche sugli stateri, permettono di identificare parallelismi con i noti raggruppamenti di questi ultimi.

La data iniziale di questo gruppo di emissioni è incerta: benché, infatti, tutte le dramme col tipo della civetta appaiano seguire la riduzione di peso introdotta all'epoca di Pirro, una delle

45) Cfr. sopra, pp. 163 ss.

serie più antiche presenta un nome, IOP, che compare in forma assolutamente identica su una serie di stateri di peso pieno, che lo Evans inserì nel suo VI periodo e datò quindi al 302-281 a.C. Da questa circostanza lo stesso Evans trasse la conclusione che in quel periodo furono coniati, contemporaneamente in una stessa serie, stateri e mezzi stateri, basati gli uni sul peso pieno tradizionale e gli altri su un peso ridotto, e che pertanto la riduzione ponderale della dramma avrebbe ufficialmente preceduto quella dello statere. Altri invece hanno supposto che le dramme a nome IOP. siano state emesse prima della riduzione ponderale dell'età di Pirro, ma che, pur seguendo ufficialmente il peso pieno in uso in tale periodo, siano risultate effettivamente di un peso più basso per quel processo di naturale scadimento ponderale che si riscontra frequentemente nella monetazione antica; questo processo, del resto, parrebbe riconoscibile nelle stesse emissioni di stateri del VI gruppo Evans, contemporanei alle dramme in questione, sicché si è potuto pensare che la riduzione legale del peso delle monete tarantine in età di Pirro sia stata solo la sanzione ufficiale a una situazione già di fatto verificatasi[46].

Queste ipotesi e le altre che sono state, o potrebbero ancora essere avanzate sulla data e sulle circostanze di emissione di questo gruppo di dramme non possono contribuire a risolvere il problema se preliminarmente non sarà stato accertato, sulla base di una documentazione il più possibile completa, l'effettivo valore ponderale delle diverse serie monetali tarantine, nella loro suc-

46) A. EVANS, *op. cit.*, pp. 125 ss.; sostanzialmente sulla stessa linea, sia pur con data diversa (296 a.C.), è L BRUNETTI, *Sulle frazioni* cit. in *Numismatica*, XV, 1-6 (1949), pp. 9 ss.; di opinione diversa è invece B. V. HEAD, *op. cit.*, p. 68; infine H. MATTINGLY, *The romano-campanian Coinage and the Pyrrhic War*, in *Num. Chr.*, 1924, p. 190, seguito da R. THOMSEN, *op. cit.*, III p. 142, ritiene che tutte le dramme siano dell'epoca di Pirro.

cessione cronologica e per tutti i nominali documentati, al fine di verificare concretamente e puntualmente l'evoluzione di tutto il complesso e articolato sistema, soprattutto nel delicato periodo che va dalla seconda metà del IV sec. a.C. fino all'epoca della guerra con Roma. L'impresa non sarà facile, data l'enorme massa di materiale da esaminare (e la difficoltà maggiore risiede nel controllo delle frazioni, il cui numero e la cui varietà sono notoriamente assai grandi), ma è indispensabile ormai intraprenderla. Non è possibile infatti continuare a discutere su dati incerti, parziali e contraddittori e trarne ipotesi fondate unicamente su una loro intrinseca e astratta verisimiglianza.

Ma il problema di questa serie di dramme non si esaurisce nella questione cronologica, né in quella strettamente metrologica. Il problema vero, che è quello della natura di queste emissioni, della loro destinazione, del rapporto strutturale con il sistema monetale tarantino ed eventualmente con altri ad esso collegati, non può prescindere da altri elementi, quale ad esempio quello tipologico. I tipi della testa di Achena con elmo attico e della civetta, che caratterizzano questa serie di dramme tarantine, sono di chiara impronta ateniese e rientrano pertanto in quel gruppo di emissioni che è stato recentemente preso in esame da E. Paolini Pozzi in un'ampia e documentatissima relazione dedicata ai *Riflessi della tipologia monetale ateniese sulle emissioni delle zecche italiote e siceliote* nel Convegno di Studi Numismatici tenuto a Napoli nella primavera del 1967[47]. Da questa ricerca si deduce che la persistenza di tipi ateniesi nella monetazione italiota, a partire già dalla fine del V sec. a.C., appare in genere indipendente da un rapporto diretto con Atene, e che pertanto anche la tipologia delle dramme taratine,

47) *La circolazione della moneta ateniese in Sicilia e in Magna Grecia*, cit., pp. 33-110.

analogamente a quella dei dioboli, sui quali abbiamo avuto occasione di soffermarci poco fa, deve essere indagata in connessione con l'ambiente della lega italiota e in particolare con Eraclea, nella cui monetazione, anche in questo caso, si rilevano le più pertinenti analogie[48] È notevole, infatti, che i tipi tarantini trovino i loro più stretti confronti proprio in un gruppo di dramme eracleote, la cui datazione tradizionale (370-281 a.C.) precede di alcuni decenni quella delle analoghe serie di Taranto e con esse si salda, rendendo proponibile l'ipotesi che sia stata Eraclea la promotrice e l'ispiratrice di questa serie di emissioni[49]. A questa stessa matrice può essere riferita e trovare così una sua concreta spiegazione una rara emissione di «mezzi stateri» (e cioè dramme) di Metaponto, datati comunemente dal 330 a.C. sino alla fine del secolo e forse oltre, e caratterizzati anch'essi dal tipo della civetta, stante su ramo d'olivo[50]. Né va dimenticato che anche Crotone, nello stesso periodo (370-330 a.C. ca), adotta, per una sua frazione d'argento, il tipo della civetta[51]. Più tardi, infine, all'inizio del III sec. a.C., una civetta su ramo d'olivo appare sulle dramme d'argento di Teate Apula (oggi S. Paolo Civitate), il più settentrionale centro dell'Apulia, al confine col territorio dei Frentani[52]. Queste analogie tipologiche, che — si badi bene — confluiscono

48) *Op. cit.*, pp. 67 e 77.

49) I tipi di questa serie di dramme sono: D/ Testa di Athena con elmo attico decorato da ippocampo o da Scilla, R/ Civetta con ali chiuse su ramo di olivo; cfr. B. V. HEAD, *op. cit.*, p. 72 e E. PAOLINI POZZI, *op. cit.*, p. 69 s.

50) Al R/, invece, è la tipica spiga di grano (o d'orzo?) metapontina: cfr. B. V. HEAD, *op. cit.*, p. 79 e E. PAOLINI POZZI, *op. cit.*, p. 75, c.

51) Si tratta di un terzo di statere (B.V. HEAD, *op. cit.*, p. 98) che presenta, al D/: Testa del dio fluviaIe Aesaros, e al R/: Civetta con ali chiuse su spiga. Il tipo del R/ sembra derivato da una variante metapontina del tipo originario. Su tutta la questione cfr. E. PAOLINI POZZI, *op. cit.*, pp. 75 ss. sa D/: Testa femminile diademata; R/: Civetta su ramo d'olivo: cfr. EL V. HEAD, *op. cit.*, p. 49 e E. PAOLINI POZZI, *op. cit.*, pp. 85 s.

sostanzialmente nel nominale della dramma[53], sembrano avere la loro matrice nella monetazione di Velia, che, prima fra le città greche d'Occidente, adottò il tipo della civetta e lo associò con la testa di Athena con elmo attico proprio in una serie di dramme, la cui emissione, iniziata nel V sec. a.C., sembra sia continuata ancora nel secolo successivo[54]. A ciò si aggiunga che la civetta è raffigurata sempre su ramo d'olivo a Velia, a Eraclea, a Metaponto, talvolta anche a Taranto (dove però la tipologia è assai varia) e a Teate, mentre a Crotone essa è rappresentata su spiga; l'associazione con la testa di Athena in elmo attico è invece limitata alle monete di Velia, Eraclea, Taranto.

Da tutto ciò sembra potersi dedurre che i tipi della testa d'Athena con elmo attico e della civetta su ramo d'olivo, introdotti primieramente a Velia nella prima metà del V sec. a.C. nello spirito di un richiamo al «sigillo» ateniese, furono di qui trasmessi successivamente ad Eraclea, il cui rapporto con Velia, attraverso la comune opera di penetrazione nei mercati interni della Lucania si va oggi, per vari indizi, configurando in maniera abbastanza convincente[55]. Da Eraclea, poi, detti tipi, sia pure con le varianti determinate da situazioni locali, si diffusero a Metaponto, a Crotone e infine a Taranto, dove essi trovarono il più largo sviluppo, come dimostrano l'abbondanza e la durata delle emissioni e la varietà delle rielaborazioni tipologiche[56].

Anche la serie delle dramme, quindi, così come quella dei

53) Il tipo della civetta, nelle emissioni d'argento, ricorre soltanto sulla dramma (corrispondente a 1/2 statere, salvo il caso eccezionale di Crotone, dove corrisponde a 1/3 statere), ma è frequente anche su vari nominali di bronzo: cfr. E. PAOLINI POZZI, *op. cit., passim.*

54) E. PAOLINI POZZI, *op. cit.*, pp. 46 ss.

55) Cfr. A. STAZIO, *Contributo*, cit., pp. 77 ss.

56) Sulle varianti dei tipi delle dramme tarantine, soprattutto per quanto concerne

dioboli già precedentemente illustrati, va inquadrata in un ambito più vasto di quello della sola monetazione tarantina e rientra nel complesso problema dei rapporti tra le città italiote — Taranto ed Eraclea soprattutto — e l'ambiente italico circostante.

In questa stessa luce, ma con una particolare. sua connotazione, deve essere considerata quella controversa serie di stateri detti «campano-tarantini» perché caratterizzati dall'associazione di un tipo di derivazione neapolitana (la testa femminile diademata, al D/) a un altro di schietta estrazione tarantina (il cavaliere che incorona il cavallo, al R/) e dall'aderenza al sistema ponderale campano. Fra le varie ipotesi di volta in volta proposte per l'inquadramento e la datazione di questa singolare serie di monete (espressione di alleanza tra Taranto e Napoli, coniazione tarantina di età annibalica, emissione di Neapolis al tempo della guerra di Pirro, ecc.)[57] la più convincente appare quella che mantenendo ferma l'attribuzione a Taranto e restringendone l'ambito cronologico alla fine

il tipo della civetta sul fulmine (che potrebbe essere un'allusione al fulmine epirotico presente in molte emissioni occidentali) e il tipo della civetta con ali aperte (che potrebbe richiamare alcune rare emissioni ateniesi) cfr. ancora E. PAOLINI POZZI, *op. cit.*, pp. 77 s.; in particolare, per l'influsso di tipi epirotici nella monetazione apula cfr. A. STAZIO, *Monetazione e circolazione monetale dell'antico Salento*, in *Atti del Convegno dei comuni messapici, peuceti e dauni* (Società di Storia patria della Puglia, Brindisi, 14-15 giugno 1969), Bari 1971, pp. 86 ss.

57) A una moneta d'alleanza tra Taranto e Napoli coniata per le zone di comune influenza pensava A. EVANS, *op. cit.*, pp. 131 s. e 170 ss., che ne datava l'inizio all'età di Pirro (cfr. anche P. WUILLEUMIER, pp. 199 s.); l'ipotesi annibalica è invece d i W. GIESECKE, *op. cit.*, pp. 166 ss.; tale ipotesi, respinta da M. VLASTO, *The Late Mr E. P. Warren's Hoard*, cit., p. 130, n. 26, sembra ora ripresa da R. THOMSEN, *op. cit.*, III, p. 139, n. 398; nessun seguito ha invece avuto l'ipotesi di una emissione tarantina della seconda metà del IV sec. a.C. per servire ai commerci con il Bruzio, sostenuta da J.G. MILNE, *An exchange currency of Magna Graecia* in *Journal of Roman Studies*, 1944 pp. 46, ma subito confutata da E.S. G. ROBINSON, *A South italian Hoard*, in *Num. Chr.*, 1945, pp. 96 ss.; un'attribuzione a Neapolis, come tentativo di penetrazione romano-neapolitana nei mercati già dominati da Taranto, e una datazione al periodo di Pirro

del IV sec. a.C., tende ad inquadrarla come un tentativo tarantino di arginare la penetrazione e la concorrenza di Roma e delle sue clientele napoletane nella zona sannitica e in quella apula, dove, proprio per quest'epoca, l'influenza di Taranto è particolarmente diffusa ed evidente[58].

In questi ambienti, infatti, a partire dalla fine del IV e più ancora nel III sec. a. C., l'attiva presenza della moneta tarantina appare chiaramente documentata, sia dalle imitazioni da parte delle zecche autonome, che proprio in quest'epoca iniziavano le loro emissioni, sia dalla sua tesaurizzazione nei ripostigli monetali. Per quanto riguarda le imitazioni è significativo constatare che esse non si limitano al semplice adeguamento tipologico, ma comportano spesso l'adozione degli stessi nominali tarantini, con chiari intenti di natura commerciale: basti citare i tipi della testa di Athena e di Herakles in lotta col leone sui dioboli di Arpi, Caelia, Rubi, Teate, oltre che su gli oboli di Pitanatae Peripoli, e, per la stessa Teate: il tipo della civetta sulla dramma e quelli delle campano tarantine sullo statere[59].

La stessa situazione è documentata dai rinvenimenti. I tesoretti

sono state proposte da L. BREGLIA, *Le «campano-tarentine» e la presunta lega monetale tra Taranto e Napoli*, in *Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli*, XXIII (1947-1948), pp. 227-247; all'attribuzione a Taranto tornano L. BRUNETTI, *Sulle frazioni*, cit., in Numismatica, XV, 1-6 ,(1949), pp. 3-9, 31-32; XVI, 1-6 (1950), pp. 19-21, che propone una successione cronologica dal 297 al 229 a.C., e B. SARDO, *Le cosiddette campano-tarentine nella storia di Taranto*, in *Kokalos*, II, 1 (1956), pp. 66-78, che risale invece alla data del 327-302 a.C.

58) L'ipotesi è di E. LEPORE, *Il Mezzogiorno e l'espansione romana fino alla guerra tarantina*, Bari, Adriatica, s.d., pp. 80 ss., che però propone una cronologia tra il 318/17 e la terza guerra sannitica; la maggior fondatezza di una datazione limitata alla fine del IV sec. a.C., sulla base dei dati di rinvenimento, è ora indicata da E. POZZI, *Ripostigli di monete greche rinvenuti a Paestum*, in *Annali dell'Istituto italiano di Numismatica*, 9-11 (1962-1964), pp. 155 ss.

59) Cfr. sopra alle pp. 176 s.

dell'Italia antica contenenti monete di Taranto sono poco meno di un centinaio. Di essi i più antichi, databili già all'inizio del V sec. a.C. (Cittanova presso Locri, e Sava presso Taranto) e poi altri riferibili al corso dello stesso secolo e agli inizi del successivo, documentano la presenza di moneta tarantina, associata con esemplari di altre zecche italiote, lungo tutta la fascia ionica, dalla odierna Calabria sino al Salento. Però è solo a partire dalla fine del IV, e poi nel III sec. a.C., che si manifesta la massiccia diffusione di questa moneta, oltre che in quella stessa zona (e soprattutto? come è ovvio, nell'ambito del territorio tarantino e nelle aree circostanti del Metapontino e del Salento), anche, e in misura non trascurabile, nelle zone più settentrionali della Apulia (come a Ruvo e Canosa), della Lucania (Sala Consilina e Paestum), del Sannio (Capua, Carife, Benevento, Campo Laurelli) e persino del Piceno (Ascoli)[60].

Ma il tentativo della moneta tarantina di fronteggiare? sui mercati apuli e sannitici, la crescente diffusione delle monete rivali, non poteva avere successo. I ripostigli, infatti, fin dall'inizio del III sec. a.C. documentano la presenza, accanto a monete di Taranto e di altre città della Magna Grecia, di esemplari di zecche campane, romano-campane ed infine, in misura sempre più diffusa e consistente, delle serie urbane di Roma. Infine, l'intervento romano in Puglia e la definitiva conquista conferirono alla regione un nuovo assetto che trasformò radicalmente la precedente situazione. La deduzione della colonia di Brindisi provocò il fatale decadimento di Taranto e, con lo spostare verso l'Adriatico le principali direttrici

60) Sulla distribuzione dei tesoretti monetali ed i problemi ad essa connessi cfr. oltre al repertorio del Noe (*Bibliography*, cit.), L. BREGLIA, *Contributo allo Studio della circolazione monetale in Magna Grecia*, in *Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli*, XIX (1939), pp. 141 ss.; limitatamente al Salento, A. STAZIO, *Monetazione e circolazione monetale dell'antico Salento*, cit.

di traffico con l'Oriente, aprì nuove prospettive per le popolazioni indigene, specialmente per quelle più meridionali. In questo clima si spiega e si giustifica, nei tesoretti di questa zona, in quest'epoca, la presenza di una notevole quantità di monete di Corinto e delle sue colonie, sintomo di traffici fiorenti tra le due sponde adriatiche, e si spiega altresì la frequenza di influssi epirotici o in genere transmarini nella tipologia delle zecche locali[61]. Tutto ciò è tanto più significativo in quanto questi stessi fenomeni sono completamente assenti a Taranto e nel territorio ad essa circostante. Nella circolazione monetale di quest'area, così come la documentano i numerosi tesoretti tornati alla luce nella città e nelle immediate adiacenze, non figurano mai monete di zecche campane, né romano-campane, né corinzie o di tipo corinzio, come avviene invece nel resto della Puglia. A Taranto, città greca, circolava esclusivamente moneta italiota, e solo eccezionalmente, ma per motivi facilmente spiegabili, vi è stato rinvenuto qualche esemplare di zecche estranee (aurei di Filippo II e di Alessandro Magno, stateri d'argento cartaginesi). Soltanto a partire dalla fine del III secolo a.C. nei ripostigli della città compare la moneta romana. Ma la sua apparizione segna in pari tempo la scomparsa della moneta italiota, né vi sono casi di contemporanea presenza dell'una e dell'altra in uno stesso tesoretto[62]. Appare evidente che il definitivo assoggettamento a Roma, dopo l'ultima parentesi di libertà nel periodo annibalico, provocò il radicale ritiro dalla circolazione di ogni residua moneta autonoma.

ATTILIO STAZIO

61) Sulla diffusa presenza di monete delle colonie corinzie nella Puglia centrale e meridionale e sugli influssi epirotici nella tipologia delle zecche locali cfr. A. STAZIO, cit. nella n. prec.

62) Cfr. bibl. cit. a n. 60 e, per i tesoretti di età romana, M. CRAWFORD, *Roman Republican Coin Hoards*, London 1969, nn. 83, 176, 491.

IL DIBATTITO

A. SZABO
C. MOSSÉ
F.P. RIZZO
E. LEPORE
P. GHIRON BISTAGNE
F. COARELLI
P. LÉVÊQUE
B. BILINSKI
E. CONDURACHI
A. TUSA CUTRONI

Arpad Szabó:

Il mio intervento brevissimo sarà quasi fuori del programma stabilito. Non ho dimenticato che il tema del nostro Convegno presente è «*Taranto nella civiltà della Magna Grecia*». Non crederei però che sia una deviazione imperdonabile di rammentare qui il significato più importante di Taranto antica dal punto di vista della nostra vita e scienza contemporanea, anzi quotidiana. Mi sembra che appunto un tale cenno fuori di programma possa mettere in risalto l'importanza più profonda di quella civiltà antica, di cui si tratta nelle relazioni previste.

Cominciamo forse con Archita di Taranto, non pensando questa volta al politico, oppure allo specialista della meccanica e fisica, teoretico della musica. Oltre tutto questo il nostro Archita era anche un matematico notevole, di cui la funzione indispensabile nella storia della scienza non si riconosce ancora — per lo meno a mio parere — come lo meriterebbe. Senz'altro, anche i suoi frammenti matematici sono raccolti nell'opera del Diels (H. Diels - W. Kranz: *Fragmente der Vorsokratiker*, I 8) oppure in quella della M. Timpanaro-Cardini (*Pitagorici, Testimonianze e frammenti*, fasc. II. Firenze 1962). Non penso però che tali collezioni siano complete. A parte i pochi frammenti autentici si dovrebbe e si potrebbe anche ricostruire — in base ad una analisi minuziosa degli *Elementi* di Euclide — la matematica di Archita come un edificio grandioso.

È vero, i matematici di oggi non sono del parere, che Archita sia stato un grande promotore della loro specialità squisitissima già nei tempi degli antichi Pitagorici. La matematica di Archita e la sua logica non sono della stessa sorta, come per esempio la scienza del grande Eudosso, di questo contemporaneo più giovane di Platone. Davvero non

si può negare, che Archita sia nel suo stile scientifico più o meno arcaico; però i problemi suoi non mi sembrano essere problemi arcaici. Lui è, per lo meno a mia visione, quasi un precursore di Archimede di Siracusa. Purtroppo non posso entrare qui in particolarità dimostrando che cosa sia stato il nocciolo importantissimo dell'opera matematica di Archita. Parlerò su questa opera da un solo punto di vista speciale.

Non c'è dubbio, nell'opera matematica di Archita formava una parte importantissima la cosiddetta *teoria delle proporzioni*. Una proporzione è tale: che si scrive oggi nella scuola: $a:b = c:d$. Questa forma di una proporzione si chiamava nel Greco: ἀναλογία. Ma infatti, che cosa vuole dire questa parola greca? Senz'altro, si sa bene, che cosa sia una analogia La stessa parola di origine greca esiste oggi in quasi tutte le lingue europee, ed ha dovunque lo stesso significato («somiglianza»). E tuttavia, io debbo dire che fu anche per me stesso una vera sorpresa? quando alcuni anni fa feci la semplice, per così dire banale scoperta, che la parola greca ἀναλογία (la forma originaria della nostra *analogia*) non può venire dal linguaggio quotidiano dei Greci; perché questo linguaggio quotidiano — almeno nell'antichità classica — non ha conosciuto mai questo vocabolo. (Del resto: non si può paragonare la parola ἀναλογία neanche con i vocaboli, alla prima occhiata tanto simili: φιλολογία oppure φιλοσοφία, perché questi ultimi vengono dai rispettivi nomi: φιλόλογος e φιλόσοφος. Mentre un nome ἀνάλογος non esiste del tutto. Anche l'aggettivo ἀνάλογος è di tarda origine e non può essere la radice dell' ἀναλογία). La nostra ἀναλογία era originariamente un'*espressione artificiale del linguaggio scientifico*. Si sa naturalmente bene che la parola «*analogia*» era usata spesso nelle opere dei grammatici dell'epoca alessandrina. Ma è sbagliato di dedurre da questa osservazione che l' ἀναλογία sia stata originariamente un'espressione del linguaggio della disciplina grammaticale. Nient'affatto! Il vocabolo ἀναλογία era nel linguaggio dei grammatici soltanto un termine per definire una sorta di *somiglianza*, *similitudine* grammaticale, ed era, senza dubbio, un prestito del linguaggio della matematica. Più precisamente: l' ἀναλογία era prima il nome matematico per la «*proporzione*»; la proporzione dei lati però, essendo quasi la causa per la similitudine geometrica delle figure rettilinee, il nome ἀναλογία ricevette il significato secondario: «similitudine, somiglianza». Ed in

questo significato fu introdotto più tardi il termine ἀναλογία nella disciplina grammatica. Si domanda dunque prima di tutto: come si potrebbe spiegare questa espressione matematica (ἀναλογία) in senso etimologico? Debbo ribadire soprattutto il fatto che la parola ἀναλογία è un derivato del vocabolo λόγος e quell'altro vocabolo (λόγος) era il nome matematico del *rapporto* o della *ragione* tra due numeri; a:b si chiamava nella matematica un λόγος. Anche questa denominazione non ha nulla a che fare con il linguaggio quotidiano o con la vita quotidiana dei Greci. Era una denominazione puramente scientifica. Vale a dire: la matematica era il campo unico nel quale il vocabolo λόγος aveva il senso: «*rapporto tra due numeri*», rispettivamente più tardi anche: «*rapporto tra due grandezze* (non esprimibili in numeri)».

Per ciò che riguarda l'altra denominazione — ἀναλογία —, la spiegazione di quella la troviamo in Aristotele, in quanto Aristotele ci dice una volta (*Eth. Nic.* 1131 a 31): «l'analogia è l'uguaglianza dei *logoi*». Questa osservazione di Aristotele mi ha indotto a ricostruire una locuzione arcaica della matematica che viene senza dubbio dai Pitagorici della Magna Grecia (VI e V secolo a.C.), e di cui le tracce si leggono, tra l'altro, nei frammenti di Archita. Si diceva originariamente di quattro numeri che stanno in proporzione — a:b = c:d — ἀριθμοὶ ἀνὰ λόγον ἴσοι, vale a dire: «numeri uno per uno come *logos* uguali» (ἴσοι= uguali). La preposizione ἀνά aveva dunque in questa locuzione un significato arcaico e distributivo. Ἀνὰ λόγον ci dice esattamente: «uno per uno come *logos*». Sembra che l'espressione matematica ἀνὰ λόγον ἴσοι sia stata coniata dai Pitagorici appunto qui nella Magna Grecia nel VI secolo a.C. La forma abbreviata della stessa locuzione ἀνὰ λόγον ἴσοι è nel nostro testo di Euclide: ἀνάλογον, nel senso ὁ αὐτὸς λόγος = «*lo stesso rapporto*». La locuzione classica per «*lo stesso rapporto*» si chiama: ὁ αὐτὸς λόγος, mentre la locuzione arcaica (usata dai Pitagorici) era un avverbio ellittico: ἀνάλογον in luogo di ἀνὰ λόγον ἴσοι. Ambedue le forme (ὁ αὐτὸς λόγος e ἀνάλογον) si usano in Euclide, ma più spesso viene usata la forma classica del V e del IV secolo a.C.: ὁ αὐτὸς λόγος. Il sostantivo ἀναλογία — un'espressione artificiale che originariamente non aveva senso che nel linguaggio matematico — viene dunque da questa locuzione pitagorica e significa: «*uguaglianza dei rapporti*».

Anche il nostro concetto dell'*analogia* è per questa ragione di origine matematica; siamo debitori di questo concetto alla civiltà della Magna Grecia.

Tutto il mio contributo al lavoro di questo Convegno non è più che la spiegazione di questa unica parola greca. Ma non è forse simbolico, che per capire meglio questa parola, si deve pensare ad Archita, ai Pitagorici, alla loro scienza e vita nel Mezzogiorno d'Italia? Non molto tempo fa uno scienziato notevole dei nostri giorni, avendo nello stesso tempo un interesse profondo anche per la filosofia e per la storia delle scienze, ha detto che tutta la nostra filosofia europea si potrebbe comprendere come «una interpretazione sempre più avanzata della filosofia di Parmenide». Lo stesso pensiero mi sembra essere valido da qualche parte anche se si pensa all'eredità della M. Grecia. La cultura e la scienza moderna non sono in qualche senso che «una interpretazione sempre più avanzata» della nostra eredità antica.

Claude Mossé:

Je me permettrai de formuler quelques remarques au sujet du rapport du prof. Moretti, en particulier sur la seconde partie de ce rapport c'est-à-dire le problème de l'évolution constitutionnelle de Tarente.

Je pense que parmi les questions qui ont été soulevées par le prof. Moretti il faut retenir d'abord ce problème de l'influence de la métropole ou des institutions de la métropole sur les institutions de la colonie. Il est certain que Tarente, colonie de Sparte, pose un problème dans la mesure où Sparte a été dans l'histoire des cités grecques une cité particulièrement originale et dont les institutions sont apparues soit comme un modèle soit au contraire comme particulièrement désastreuses aux Grecs. Seulement les institutions spartiates (ce n'est pas ici le lieu évidemment d'en discuter), telles que nous les connaissons, telles que nous pensons les connaître, c'est -à- dire telles qu'elles sont exposées dans la *Constitution des Lucédémoniens* de Xénophon ou dans la *Politique* d'Aristote, sont des institutions parvenues au terme d'une évolution. Il est bien certain que cette évolution s'est étendue sur plusieurs siècles et qu'en particulier au moment de la fondation de Tarente ce qui faisait l'originalité à l'époque classique des institutions

lacédémoniennes ne pouvait pas être encore élaboré. C'est le résultat d'une élaboration lente qui s'étend, encore une fois, sur deux, peut être même trois siècles. Je pense par conséquent que le problème de l'influente des institutions spartiates sur Tarente, en particulier le problème de l'éphorat doit se poser dans des termes un peu particuliers. Quand les colons qui ont fondé Tarente sont arrivées en Apulie, il existait sans doute des éphores à Sparte. Mais ils ne présentaient certainement pas l'aspect qu'ils avaient à Sparte à l'époque où Aristote décrit l'éphorat et, dans ces conditions, il faudrait savoir exactement quel type de magistrature recouvrait exactement ce terme tel qu'on le connaît par exemple à Héraclée. C'est donc un premier élément de réflexion: parler de l'influente des institutions spartiates suppose qu'on connaisse exactement ce qu'étaient ces institutions spartiates à l'époque de la fondation coloniale. Le deuxième point concerne l'évolution propre de la colonie elle même, c'est à dire de Tarente. C'est un problème qui se pose pour l'ensemble des fondations coloniales, qui est lié d'une part à la nature même des colons, à ce qu'ils étaient et aux conditions mêmes de la colonisation; lié d'autre part également aux relations qui ont pu s'établir dès le début avec le milieu indigène, à la nature même de ce milieu indigène et enfin à l'expansion de la colonie et en particulier à son expansion territoriale et ultérieurement à son développement économique. Dans le cas particulier de Tarente, il ne faut pas perdre de vue que les colons qui ont participé à la fondation de la colonie, quels que soient les problèmes que pose la tradition littéraire concernant la nature et l'origine de ces colons et les discussions sur la signification même de leur nom de Parthéniens, étaient dans une certaine mesure des gens en marge de la communauté civique, qui pour une raison ou une autre n'étaient pas admis, n'étaient pas intégrés à cette communauté. Je pense que sa n'est pas indifférent, parce que dans d'autres cas de fondations coloniales le groupe des colons part sous la direction d'un oekiste bien entendu, comme dans le cas de Phalanthos, mais c'est une fondation qui peut avoir un caractère plus ou moins officiel avec des gens qui tout en partant, demeurent intégrés malgré tout au corps civique de la métropole, tandis que dans le cas des fondateurs de Tarente, ce sont des bannis, ce sont des gens qui sont exclus de la communauté civique et je pense que cela peut déterminer dès le départ la physionomie même des institutions car des gens qui sont exclus,

même s'ils tendent à reproduire les institutions religieuses ou même certaines institutions politiques de la métropole, dans la mesure où ils sont en marge précisément de cette métropole, s'en distingueront peut être par d'autres traits. Ce sont des hypothèses, bien entendu, nous n'en savons rien, mais peut être ces conditions mêmes rendent elles compte de certains caractères de la constitution tarentine; en particulier, ce caractère ouvert; le fait aussi sur lequel on peut réfléchir que Tarente fait l'économie à l'époque archaïque de la tyrannie, autrement dit qu'il n'y a pas eu nécessité d'une rupture d'une société aristocratique qui aurait pu s'établir au départ. Cette société n'était pas une société purement aristocratique, elle était donc plus ouverte et cela peut expliquer l'économie de la tyrannie. Cela peut expliquer aussi qu'Aristote, définissant cette constitution tarentine, la définisse comme une *politeia* et non pas comme aristocratie. Quant à l'évolution ultérieure, à l'établissement d'un régime démocratique, il est certain que ce sont là des phénomènes qui sont liès aux circonstances que j'évoquais tout à l'heure: problèmes de relations avec le milieu indigène, problèmes aussi de l'expansion territoriale de la colonie, du développement de la *chôra*, problèmes enfin du développement économique de la colonie. Je crois qu'à cet égard les historiens sont évidemment tributaires, étant donné la rareté même des sources (j'entends des sources littéraires), des archéologues. En ce domaine on ne peut pas éternellement répéter les mêmes choses; nous savons par les historiens anciens que les relations avec les indigènes furent difficiles, mais il est certain qu'ici l'archéologie peut nous apporter des compléments d'information, quant à la difficulté de ces relations, et tout à l'heure encore écoutant le prof. Stazio je remarquais ce qu'il disait quant à la relativement tardive diffusion de la monnaie tarentine dans l'arrière pays. Le territoire de la cité ne s'est pas développé en milieu indigène, les relations avec les indigènes ont été assez difficiles et cela peut expliquer évidemment une évolution dans les structures sociales mêmes du corps des citoyens de Tarente qu'il faudrait essayer de dégager pour comprendre pourquoi vers le milieu du Ve siècle le *demos* a pu imposer un régime démocratique, essayer de comprendre aussi la nature même de ce régime démocratique. Le prof. Moretti parlait de possibles influences athéniennes; il faudrait savoir quel type de relations pouvait exister entre Tarente et le reste du monde de Grand-Grèce

d'une part et d'autre part entre Tarente et la Grèce propre et sur quoi se fondaient ces relations. Je pense par conséquent que cet ensemble de problèmes: évolution de la structure même de la société tarentine à l'époque archaïque et jusqu'au début de l'époque classique, transformation des institutions en fonction même de cette évolution, importance de la vie économique dans cette évolution, pose des questions pour la solution desquelles les historiens ont besoin des archéologues et auxquelles ils ne pourront apporter des éléments de réponses qu'avec le concours des archéologues et grâce au travail qui est fait ici à Tarente.

Francesco Paolo Rizzo:

Vorrei parlare della *synkletos*. Come abbiamo appreso questa mattina dalla limpida esposizione del prof. Moretti, ritroviamo dunque anche per Taranto il problema ormai tanto discusso della *synkletos*, e, come per tutti i casi simili, tornano anche qui le ipotesi; quelle ipotesi che, pure meritorie, finiscono però col lasciare aperta la questione. È per questo che forse può trovare posto nella discussione qualche altro tentativo di soluzione, allo scopo almeno di fornire spunti nuovi per lo studio del problema.

Indicare anzitutto alcune ipotesi di lavoro è senz'altro possibile. E una di queste potrebbe benissimo innestarsi nell'esatta osservazione fatta dal Moretti stesso sulla novità — rispetto al continente greco — delle situazioni politiche che si erano venute a creare in territorio coloniale, dove in sostanza non tutto dovette essere rifatto a misura dei modelli costituzionali lasciati nella terra di provenienza. Ma proprio ciò deve essere bene inteso. Alcuni accenni di Aristotele (rimando per essi al mio *Problemi costituzionali sicelioti*, in *Kokalos* XIV-XV, p. 366 SS.) sono preziosi a que-sto riguardo: quando egli usa il termine «*politeia*» per designare un certo tipo di costituzione considerata in uno stadio evoluto rispetto al momento iniziale, ci avverte esplicitamente che, con questo termine, vuole indicare qualcosa che si differenzia tanto da una forma aristocratica di costituzione, quanto da quella di una dispiegata democrazia. E per capire ancora meglio questo concetto bisognerebbe approfondire l'esame

di altri passi della *Politica* di Aristotele, passi da me già esaminati (in occasione del II Congresso di Palermo) per lo studio delle *synkletoi* in ambiente siceliota, passi da cui in sostanza si evince l'esistenza, in quelle appunto che il filosofo chiama *politeiai*, di qualcosa che potremmo dire quasi un Consiglio di Stato, costituito dai «migliori», capaci di far valere la loro autorità morale sulle decisioni. del popolo, qualora queste ultime risultassero o apparissero inconsulte e dannose per lo Stato.

Chissà, forse, se l'aneddoto di Plutarco — che abbiamo riascoltato dal prof. Moretti — sullo stratego tarantino che, nonostante l'annunciato pronunciamento della ἀλία, fidava di far valere il parere personale e quello dei «migliori» non si debba riportare proprio a questo stato di cose da me supposto, dove cioè, invece del rovesciamento delle posizioni di maggioranza e di minoranza in seno alla stessa *ekklesìa*, poteva piuttosto intervenire al di fuori dell'assemblea stessa la decisione di quello che noi chiamiamo — per intenderci — un Consiglio di Stato, e cioè la *synkletos*?

È inutile stare a ripetere che la teoria del tricameralismo non si sostiene sulla base delle testimonianze tanto epigrafiche quanto letterarie nelle quali — in periodo preromano, si badi bene — la *synkletos* viene nominata sempre in contrapposizione al *demos*; e, se è da accettare la distinzione del Forni (*Kokalos* III, p. 63) tra *ekklesia* come organo legislativo e *demos* come corpo legiferante, se ne dovrà concludere anche nei riguardi della *bulé* e della *synkletos* una simile distinzione: dovendosi intendere perciò per *synkletos* quel ristretto circolo socio-politico di cittadini, «i migliori», che chiuso in sé, aveva dovuto trovare il modo concreto di custodire gli antichi privilegi di fronte al crescente affermarsi della borghesia dei commercianti.

Si ricordino le analogie dei «Mille» di Opunte, dei «Seicento» del Ponto, dei «Centoottanta» di Epidauro. Del resto, pure risultando utili i punti di contatto cercati per Eraclea dall'amico Maddoli nell'ambito della costituzione di Atene (v. *Archeologia Classica* XX, p. 189), bisognerebbe in ogni modo che tale teoria della derivazione ateniese venisse verificata nel quadro più ampio di tutti gli altri casi di *synkletoi*: va da sé, inoltre, che la determinazione di un rapporto fra queste ultime potrà farsi soltanto con la conoscenza di dati precisi e anzitutto di quelli cronologici.

E si ricordi che fra queste *synkletoi* vi sono quelle di Agrigento e Malta, e soprattutto quelle dell'ambiente magnogreco, come il caso di Crotone, dove la *synkletos* ci è attestata con certezza per l'età di Pitagora. È anzi proprio nell'ambito magnogreco che la ricerca sulla costituzione tarantina dovrà trovare i suoi punti più sicuri di riferimento.

A tale proposito, vorrei, finendo in fretta questo mio intervento, sottoporre al prof. Moretti e a questo Convegno due testimonianze — che mi sembrano importanti — riguardanti rispettivamente Sibari e Crotone. La fonte di Diodoro (XII 9), anzitutto, di chiara estrazione aristocratica, per esporci la causa del conflitto sibarita-crotoniate, ricerca, con fine sensibilità storica, nel processo di evoluzione sociale, economica e politica di Sibari i motivi che portarono la colonia ad atti che egli chiama di demagogia; e, anzitutto, conseguenza del fatto che i Sibariti acquistarono ingenti ricchezze, fu — dice Diodoro — il crescente numero dei cittadini partecipanti in pieno alla *politeia*; e così si giunge al momento in cui il δημαγωγός Telys riesce a privare dei beni e ad esiliare τοὺς εὐπορωτάτοὺς τῶν πολιτῶν πεντακοσίους; e non si venga numero di 500 stia ad indicare un'assemblea; si tratta invece, mi sembra, di una cerchia ben individuabile di cittadini avversari alla tirannide di Telys.

L'altra testimonianza è quella tratta dalla *Vita di Pitagora* di Giamblico (35, 260). L'autore, dopo averci dato un quadro trasparente della vita socio-politica di Crotone, divisa in εὐπόροι e δημοτικοί, sintetizza il contenuto di un libello antipitagorico scritto -da un crotoniate, il quale, dopo aver denigrato il pensiero politico di Pitagora, esorta i πολλοί a custodire gelosamente i loro diritti all'*ekklesia* e a non prestare ascolto a ciò che discutono i συμβουλεύοντες; e esprime d'altra parte il timore che questi ultimi trovino consenzienti i χίλιοι; dunque i *chilioi* non sono *symbuleuontes*. Ma la decisione si attende dai *symbukuontes*: i χίλιοι vengono inoltre contrapposti direttamente ai πολλοί; e gli uni e gli altri sono considerati come due classi socio-politiche, che particolari interessi legano rispettivamente alla *ekklesia* e alla *bulé*.

A conferma di questa situazione crotoniate valga pure il passo di Diodoro che abbiamo già utilizzato per Sibari: i cinquecento esuli di questa città, infatti, cacciati dal loro concittadino Telys, avevano chiesto

asilo e aiuto appunto a Crotone; qui, pertanto, per decidere sul caso si riuniscono l'*ekklesia* e la *bulé*; ma il fatto che Diodoro, subito dopo avere nominato questi due organi costituzionali, parli pure, in corrispondenza ad essi, di *demos* e di *synkletos*, induce a credere appunto che il rapporto di questi ultimi rispetto ai due organismi prima menzionati sia quello già da noi inteso.

Ettore Lepore:

La relazione di Moretti era così documentata che è assai difficile muovere osservazioni su tutto il suo arco, ma ci sono cinque punti che vorrei sfiorare. Prima di tutto devo dire che per quanto concerne il problema di una unità del mondo iapigio la responsabilità di Moretti è molto limitata dai contributi sui quali si fondava. Qui i responsabili sono gli archeologi, i quali mi permetteranno delle riserve sui modelli interpretativi che adoperano, quando immediatamente deducono fatti economici o strutturali (o anche politici) dalle scoperte archeologiche. Che significa unità del mondo iapigio? Nella relazione di Moretti mi sembra si oscilli tra un'unità che egli ha chiamato «nazionale-culturale» e un'unità economica con una parvenza di organizzazione politica, che si starebbe creando per questo mondo iapigio, sì che l'intervento di Taranto verrebbe a rompere un iniziato processo di unificazione.

Per risolvere il problema dovremmo poter capire quello che, con espressione marxiana, si direbbe il «modo di produzione» iapigio. Essendo dinanzi a un modo di produzione precapitalistico, che significano i «copiosi e molteplici scambi» economici? Dell'interpretazione Moretti non è responsabile, perché io credo che abbia alle spalle soprattutto la produzione di Peroni, qualche volta eccessivamente «modernizzante». Siamo sempre di fronte a scambi con dei capitribù, quello che si chiama un *chieftain's trade*, cioè un modello economico considerevolmente arcaico, che può anche presupporre notevoli accumuli, ma finisce per implicare uno sviluppo che resta qualitativamente di natura abbastanza primitiva e circoscritto. Il fatto stesso che è un *chieftain's trade* esclude che sì possa aver di fronte una larga formazione economica omogenea e che, al di là

di una certa unità culturale, essa implichi anche una sua unità di struttura. Si tratta di un'area ricettiva? dunque, di stimoli e fermenti econo-mici, non politici; ma neppure questi fermenti economici si inscrivono in una struttura unitaria, né sono ancora tali da suggerire un ambiente economicamente o politicamente unitario. Se fossimo dinanzi all'evoluzione del protogeometrico greco non credo che parleremmo di incipiente unita che si sta verificando e che viene poi rotta da fenomeni del periodo geometrico; semmai parleremmo di regresso nei confronti di un certo tipo di unita micenea, quale però il passaggio dal bronzo finale al ferro in Italia non ha conosciuto. Quindi dobbiamo tener presente un approccio strutturale ed evolutivo, che consideri anche la direzione in cui cammina quella che noi chiamiamo «interruzione», dovuta all'intervento tarentino. È una evoluzione che da una etnia indifferenziata passa a strutture etnicolocali e poi a strutture embrionalmente politiche, di piccole comunità, di cantoni, ecc. che proprio sotto l'influenza tarentina assumono, specialmente nel sud della Iapigia, una struttura di tipo federale più o meno semplice, le tredici «città» straboniane o i dodici *populi* pliniani e via dicendo. Da questo punto di vista non direi che Taranto viene a interrompere uno sviluppo progressivo e a creare una involuzione, un regresso; l'espansione tarentina viene a inserirsi in un certo processo che non vorrei qui giudicare dall'esterno e che continua appunto, anche sotto la «spinta» tarentina, in una differenziazione di strutture più individuate e omogenee. Il tutto — mi sembra — denota uno schema ben diverso da quello di una embrionale unificazione che è stata interrotta.

Ci sono poi i problemi del rapporto tra Taranto e il mondo indigeno, per così dire, della non favorita simbiosi con gli indigeni, dello scarso assorbimento e chiusura politica verso l'esterno dopo il 473 a.C. Io direi che tutto il processo posteriore al 473 denota una influenza progressiva di Taranto, prima nella Messapia alla quale impresta dei fermenti per l'evoluzione strutturale, sulla quale influisce anche col mezzo scrittorio (alfabeto), strettamente legato a un regime democratico della comunità popolare, che ha bisogno di una certa pubblicità, benché questa pubblicità arrivi molto tardi nell'area messapica. Le iscrizioni messapiche sono datate molto più tardi. Da altri indizi vediamo che questo processo di contatti culturali è molto anteriore e si spinge fino al Sannio e alla Lucania, dove

si hanno influenze precise di Taranto: per esempio in Lucania in occasione del discusso trattato romano-lucano del 326 a.C. (Liv. VIII, 27; 29, 1). Io non direi che ci sia questa chiusura, ma dobbiamo vedere anzi un'incidenza dell'espansione. culturale e delle strutture tarentine sugli indi-geni, e quindi un processo di acculturazione di certe comunità indigene.

Un'altra domanda è: c'è stata un'influenza del mondo iapigio in Taranto? Moretti ha ragione, non abbiamo documentazione di questo, tranne qualche parola, qualche glossa. Il fatto è che questa recezione di elementi indigeni la possiamo tutt'al più ricercare subito prima che si arresti l'aggressione tarentina verso il territorio iapigio, che si arresta appunto con la battaglia del 473 a.C., e con le difficoltà che testimonia la nostra tradizione. Se proprio ricerchiamo il «poor white» a Taranto, esso può esser costituito — nell'aneddoto erodoteo (Her. III, 138) degli ambasciatori persiani sbattuti in territorio iapigio e liberati, una volta fatti schiavi, da Γίλλος esule tarentino — proprio da costui, che li riconduce al re Dario e ne ottiene il ritorno a Taranto. Se dunque vogliamo individuare un elemento ai margini della *polis*, come diceva Claude Mossé, lo troviamo appunto in Γίλλος. Questi però sono casi assai rari in una Taranto che è difficile offra, proprio nel momento del tentativo di. maggior affermazione contro gli Iapigi, esempi di influenze da parte del mondo indigeno. Gli aspetti di incidenza tarentina invece, non mi pare si possano negare.

Il quarto punto è quello del carattere delle strutture tarentine e a questo proposito un modo per capire un po' meglio queste strutture sarebbe di farsi attenti a certi aspetti tecnico-militari dell'apparato di Taranto. Esso ha come caratteristica un uso abbondante della cavalleria e noi sappiamo qual è di solito il riflesso sociaIe di quest'uso. L'uso si perpetua a Taranto anche in età romana, e incide numericamente nella «formula» dei *soci*, per lo meno per i dati che riguardano le popolazioni vicine e strettamente connesse a Taranto da questo punto di vista, cioè gli Iapigi e i Messapi, che come Taranto hanno più forti contingenti di cavalleria nei dati polibiani per il 225 (Polyb. II, 24, 11). L'originaria compagine di *hyppeis* a Taranto è stata indubbiamente scossa dalla battaglia del 473 a.C. e quindi se la battaglia del 473 non è la determinante del suo crollo, indubbiamente (come del resto a Sibari dopo la battaglia della Sagra, in cui sono parimenti impiegati *hyppeis*, e che è forse l'ultima battaglia in cui si trovino

citati esplicitamente *hyppeis* sibariti) dopo di essa ci troviamo anche a Taranto di fronte ad una comunità politica. Questo carattere dell'*hyppotrophia* va d'accordo con il carattere «mercantile» dell'oligarchia tarentina; tra questo, tuttavia, e l'attribuzione immediata di una struttura aperta ad essa, ce ne passa.

Per il carattere mercantile vorrei ricordare che dobbiamo essere estremamente riservati nell'adoperare come prova il tesoro di Taranto. L'Orsi stesso, infatti, e tutti i numismatici successivi, hanno pensato ad un falso antiquario moderno che ha radunato tesoretti sparsi in un tesoro fittizio, anche se poi l'Orsi notava come potesse dedursi dai dati di circolazione delle monete dei vari tronconi, provenienti tutti da scoperte separate di quest'area, un accumulo quantitativamente rilevante ed eterogeneo, concepibile solo nel patrimonio di un mercante. Se poi ritorniamo al problema del carattere aperto e alla natura della *politia* di cui parlava il Rizzo, non dimentichiamo che essa è per Aristotele (*Pol.* VI, 1320 b 21-22) la più vicina a una delle forme della oligarghia benché non alla più estrema. La struttura costituzionale tarentina è assai complessa sia perché tecnicamente affianca magistrature elettive a magistrature sorteggiate (Arist., *ibid.*, 1320 b 12), sia perché in questa alchimia tecnica si inseriscono degli equilibri instabili di forze sociali e di fazioni politiche, per cui la lotta politica a Taranto si presenta con caratteri particolari. Di volta in volta vi si verificano squilibri, che non dipendono tanto da una costituzione mista in senso formale, quanto da certe articolazioni dinamiche dei gruppi partecipi. L'armonia di Archita, che è poi nella tradizione della *homonoia* organica, praticamente aristocratica, è consistita appunto nel rendere il più formale possibile questa forma di *miktè politeia*, che si viene a creare con gli espedienti tecnici (modalità di nomina, censo, ecc.) nei vari tipi di magistrature. La situazione è molto complessa per cui è difficile per noi dire se uno degli elementi di questo instabile equilibrio sia stato o no completamente eliminato dalla conquista romana di Taranto. Non dimentichiamo che queste *politíe* son fondate su un progressivo allargamento dei criteri timocratici, cioè sull'ammissione alle cariche pubbliche con *timemata*, che possono an-che variare dall'una all'altra. Bisogna ricordare il consiglio aristotelico (Pol. VI, 1320 b 22-25), sui *timemata* più bassi per le magistrature indispensabili, ma più gravosi per le magistrature più alte. Poiché l'apertura avviene

per la pressione degli *euporoi* (v. p. es. Arist. *Pol.* V 1305 bl sgg.), la compartecipazione al potere si basa su una scala di ricchezze. Il *beltion demos* (che Moretti segnalava come i *beltiones* della famosa discussione sugli strateghi) deve dunque essere tenuto in conto accanto agli oligarchi di estrazione agraria, quando esaminiamo il problema della sparizione o meno di queste oligarchie a Taranto.

Si è parlato di emigrazione politica di ceti professionali, artistici e via dicendo. Non sono forse questi elementi del *beltion demos*, piuttosto che di una oligarchia agraria già arroccata nella campagna, fin dai primi tempi della guerra tarentina e all'epoca del tentativo di Agide di concludere un trattato con i Romani (Dion. Hal. XIX, 7-8; Plut., *Pyrrh.* 13,2-5; App. Sumn. 7, 3; 8; Dio Cass. fr. 39, 9; Zon. VIII, 2; Oros. IV, 1, 214), poi sventato dall'arrivo di Cinea e Milone, avanguardie di Pirro, e poi di Pirro stesso, che capovolse la situazione? Lo stesso schieramento si è creato al momento dell'arrivo romano del 275 a.C., quando Pirro era andato via e c'era il presidio di Milone; Milone consegnò poi la città ai Romani, ma c'era stata una secessione di aristocratici, fortificatisi nella campagna (Zon. VIII, 6, 13, sgg.) quando Milone fu costretto a trattare la resa, ad evitare lo sbarco cartaginese che si stava delineando nel porto di Taranto.

Per quanto riguarda, infine, la data del trattato romano-tarentino il Moretti accetta la data tradizionale niebuhriana del 303-302 a.C., ma già il Ihne e da ultimo il Pareti contro il Niebuhr, avevano avvertito, come del resto aveva fatto Marmi in quel suo articolo su Pirro, che il trattato non ha data. Si parla di un «vecchio trattato» (App. *Samn.* 7), e pare difficile che l'aggettivo designasse nel 285-281 un anno come il 303/2 di poco antecedente. Il fatto è che Moretti deve riconoscere, usandolo come argomento a limitazione del valore delle divisioni delle *chorai* nel trattato del 306, che il trattato del Capo Lacinio rendeva quasi vana questa divisione. Ma se questo trattato non è del 303-302? A me non pare possibile che Roma si impegni a non passare il Capo Lacinio, dopo aver stipulato con Cartagine di considerar l'Italia sotto la propria egemonia. Già il Pareti stesso aveva notato che questa situazione quadra molto meglio con gli anni della presenza del Molosso in Italia, sia essa conseguenza dell'alleanza di Roma col Molosso e con Taranto, in tempi in cui il Molosso era ancora suo alleato, sia essa strumento di garanzia per Taranto contro i movimenti del Molosso

e di Roma al di là di un certo limite, quando i rapporti tra il Molosso e Taranto sono stati rotti dalla politica particolare che Alessandro inizia in Italia. Se le cose stanno così (e a me la tesi del Pareti sembra abbastanza persuasiva) il trattato romano-tarentino va visto avendo come *terminus post quem* il 348 a.C., cioè il precedente trattato cartaginese, e non quello del 306. Mi pare che questo quadro calzi abbastanza bene con quello che sappiamo della *civitas sine suffragio*: mentre in quell'epoca saremmo ancora in pieno regime di *civitas sine suffragio* vera e propria, col 303-302 saremmo già al deterioramento di quello statuto, ormai imposto quale misura punitiva agli Anagnini ribelli, e implicante un controllo perfettamente coerente con la nuova aspirazione egemonica, sanzionata dalle clausole del trattato «di Filino». Che questa ricostruzione, debitrice alle ricerche di Marta Sordi, non possa poi condividere, e rifiuti la più recente cronologia proposta dalla stessa studiosa, in altri suoi nuovi lavori, per le guerre sannitiche, la presenza del Molosso in Italia e i suoi rapporti con Taranto e Roma, è un problema che qui non può essere naturalmente affrontato.

Paulette Ghiron Bistagne:

Le professeur L. Moretti a cité parmi les grands hommes de Tarente des musiciens et acteurs célèbres: Nicoclès, cithariste, Dracon fils de Lycon, acteur tragique, cité au palmarès des Sôtéria de Delphes au milieu du IIIe siècle avant notre ère (*SGDI* 2464) et à celui des Dionysies de Délos en 279 (*IG* XI 108). Ce même Dracon avait déjà été honoré à Délos en 281 (*IG* XI 159 A 34), selon l'hypothèse de G.M. Sifakis (*Studies in the History of Hellenistic Drama*, Londres 1967, p. 22).

Le cas de ce Dracon est tout à fait intéressant pour étudier le rayonnement de Tarente à l'époque hellénistique. Or, le professeur T.B.L. Webster, dans une étude consacrée aux épigrammes alexandrines en rapport avec le théâtre (*Miscellanea di Studi Alessandrini in memoria di A. Rostagni*, Turin 1963, p. 531 sq.) formule l'hypothèse que Dracon était la représentant d'une association de technites tarentins, association qui se serait formée sur le modèle des associations grecques, celle d'Athènes, celle de l'Isthme, ou celle d'Ionie.

Le professeur L. Moretti souscrit il à cette hypothèse? Quant à nous, nos recherches sur les *Acteurs dam la Grèce Antique* (thèse de doctorat en préparation) nous conduisent à penser qu'il n'a jamais existé à Tarente une grande association de technites. S'il faut établir un rapport entre Dracon et une association ce ne peut-être qu'avec celle d'Athènes ou celle del'Isthme qui, à l'époque, se partagent pour ainsi dire le monopole des représentations dans les grands concours. Leur recrutement était très cosmopolite. Etre Tarentin ne suffisait pas pour accéder à la gloire: c'est la victoire à un grand concours grec qui permettait de la conquérir, et la chose était plus facile si l'on faisait partie d'une des deux grandes associations grecques.

L'existence d'associations en Grande Grèce a été démontrée, il est vrai, par le professeur L. Moretti (*Rivista di Filologia*, 1963 - *I technitai di Sirucusa*). Mais elles n'ont jamais eu une importance ni une influence comparable à celles dont nous avons parlé. A Siracuse, par exemple, l'association des artistes περὶ τὴν ἱλαρὰν Ἀφροδίτην à l'époque romaine, ne semble avoir été qu'une société locale de mimes. Une autre inscription a été invoquée pour prouver l'existence de technites à Reggio: *IG* XIV 615 (cf. *Bulletin Epigraphique de la Revue des Etudes Grecques*, 1964, n. 622). Celle-ci reste insuffisante à notre avis: en l'absence d'ethnique on ne peut affirmer que les artistes cités, qui bénéficient déjà de la proxénie, soient de Grande Grèce plutôt que de Grèce propre.

Le professeur Moretti a-t-il d'autres arguments permettant d'établir l'existence de technites tarentins, ou faut-il se résigner à constater que l'éclat des spectacles de Tarente était du surtout à la participation d'artistes étrangers délégués par les associations grecques?

Filippo Coarelli:

Il mio intervento riguarda un punto specifico della relazione del prof. Moretti, e cioè Taranto nel periodo successivo alla seconda guerra punica, punto sul quale presi la parola anche l'anno scorso, a proposito della relazione del prof. Adriani[1]. Il prof. Moretti afferma che ci sarebbe una con

1) Cfr. ora *La Magna Grecia nel mondo ellenistico* (Atti del IX Convegno di Studi sulla Magna Grecia - Taranto 1969), Napoli 1970, pp. 144-147.

(e specifica: forse solo in senso temporale; confesso che non ho capito bene questa espressione) dopo il 209 a.C. fino al 90, fino alla guerra sociale. Mi sembra che gli argomenti stessi portati dal Moretti dimostrino il contrario, cioè escludano la vitalità della cultura greca a Taranto dopo il 209. Non è citato alcun episodio o dato di qualche rilievo posteriore al 209, cioè alla definitiva conquista di Taranto da parte romana. Viceversa, i dati archeologici e delle fonti indicano proprio come questa continuità sia da escludere.

Le fonti: possiamo ricavare una indicazione sul numero degli abitanti di Taranto alla fine del III secolo dal numero degli opliti: 34 mila alla metà del IV secolo, 22 mila alla fine del IV secolo; ciò significa una decadenza demografica in corso già nel IV sec. Difficilmente Taranto avrà avuto più di 100 mila abitanti al momento della guerra annibalica. La città dovette allora subire due assedi, un saccheggio seguito da un massacro, e la vendita di ben 30 mila abitanti come schiavi. Seguì un salasso notevole di emigranti. Altri dati possiamo desumerli dalla politica coloniale di Roma: Ia fondazione di Brindisi nel 244; la rete stradale che taglia fuori la città, come accade anche in Etruria; i dati dall'onomastica, ecc.

L'archeologia: tra la produzione di artigianato artistico qualificabile come tarentino ben poco può scendere oltre il III secolo. La ceramica sovradipinta non scende oltre il III sec. (e più probabilmente non oltre la metà). Per quanto riguarda la produzione di rilievi in pietra tenera, il recente articolo di Carter (*AJA* 74, 1970, pp. 125 ss.) ha dimostrato che i rilievi con scene di battaglia, tra i quali si trova quel rilievo che è stato interpretato come rappresentazione di Alessandro a cavallo, sono databili all'inizio del III sec. Si noti che è questo uno dei gruppi di rilievi che mostra caratteri stilistici più avanzati: è difficile quindi, per quanto riguarda questa categoria di materiali, non già arrivare alla fine del III secolo, ma addirittura scendere oltre la prima metà di esso. Per quanto ri-guarda le terrecotte il discorso è più complesso, trattandosi di materiali più difficilmente databili. Comunque ben pochi pezzi tra quelli esposti, che ho esaminato col prof. Johannowsky, debbono necessariamente scendere

oltre il III secolo (citerò tra questi le due statuette di gladiatori, dell'inizio dell'età imperiale). Il prof. Morel mi comunicava che la ceramica del II secolo a.C. è praticamente assente nel museo e nei magazzini. La stessa osservazione si può fare per gran parte del territorio della Magna Grecia: basti pensare agli scavi delle fattorie di Metaponto che, fondate nel VI secolo, vengono tutte abbandonate nel corso del III secolo (e, si badi bene, si tratta di abbandono della terra: nel mondo antico ciò significa una rottura, una crisi radicale).

Esiste una produzione a Taranto che può però attribuirsi al II sec. a.C.: si tratta di quei piccoli busti, ritratti sepolcrali con iscrizioni latine, esposti nella stessa sala dei rilievi in pietra tenera. Si tratta di opere tardo repubblicane (fine del II, inizio del I sec. a.C.), affini ad esemplari che si trovano nell'Italia centrale, e che si distinguono semmai da questi ultimi per una maggiore rozzezza. Mi sembra certo che si tratti di materiali da connettere con la colonia Neptunia. Il prof. Moretti ricordava la presenza a Taranto di alcuni nomi di probabile origine etrusca e centro-italica: ora, gli esempi più vicini ai busti in questione si trovano al museo di Tarquinia e nella zona sabellica in genere. È questa, di livello bassissimo, l'arte a Taranto nel II e nel I secolo a.C. Ricordo un passo di Lucilio citato da Cicerone (*de fin.* I, 3, 2) dove il poeta dice di scrivere non già per persone di alta cultura, ma per Tarantini, Cosentini e Siculi; sembra di capire dal contesto che si tratta di persone di cultura inferiore (interpretazione del prof. La Penna). Per me è chiaro che Lucilio si riferisce, almeno per Taranto e Cosenza, alla realtà contemporanea: il livello culturale dei coloni di Taranto-Neptunia è ben rappresentato dai busti del museo di Taranto. Il passo sarebbe incomprensibile se si interpretasse come riferito ad un pubblico di cultura greca, al quale Lucilio intende rivolgersi.

In conclusione, escluderei che si possa parlare di continuità della cultura greca a Taranto dopo la seconda guerra punica, proprio per la mancanza delle condizioni storiche minime perché questo si verifichi. Resta il problema del perché il prof. Moretti, e in ambito diverso il prof. Adriani l'anno scorso, non abbiano messo nel dovuto rilievo questo fatto. Ho l'impressione che ciò sia imputabile ad una veste metodologica che tende a vedere la storia come *continuum*, come sviluppo ininterrotto, e

che esclude di conseguenza le rotture storiche troppo pronunciate. Questo mi sembra confermato da un altro punto della relazione del prof. Moretti, dove egli dice che i Tarantini, in un certo senso, sarebbero stati responsabili di ostacolare le magnifiche sorti e progressive della storia, in quanto si opponevano alla conquista romana. Personalmente: tenderei a rovesciare questa impostazione.

Pierre Lévêque:

Dans l'admirable relation de M. Moretti, je retiendrai ce qui a trait à la constitution de Tarente. Dans le rapport qu'il présentait la semaine dernière à Varenna sur les cités italiotes, F. Sartori insistait à juste titre sur le fait que leurs constitutions ne pouvaient en aucun cas s'expliquer uniquement par leur métropole ni même par l'ethnie de leurs fondateurs. Tarente en est le meilleur exemple et cela à un double titre. D'une part, il est bien certain que les premiers colons n'avaient pas le désir de recréer les formes institutionnelles et sociales de Sparte, qui d'ailleurs avaient en Grèce même une telle spécificité qu'elles n'étaient guère transférables. D'autre part, l'évolution politique et sociale amène vers 470 une transformation profonde de la πολιτεία initiale par l'avènement de la démocratie. Cet avènement pose deux ordres de problèmes qu'il faut distinguer:

1. D'abord celui de l'influence athénienne. On sait bien peu de la constitution, mais il y a malgré tout un faisceau de preuves: - des magistrats élus et des magistrats tirés au sort, comme le rappelle Aristote;

— des stratèges, magistrats suprêmes;

— une nouvelle organisation de l'espace civique qui fait que le citoyen se définit par son nom et par une sorte de démotique (de quelque nom qu'il faille l'appeler);

— une *boulé*, dont l'existence ne me paraît pas douteuse, d'une part parce que des prytanes avec un épistate ne peuvent guère être interprétés autrement que comme des prytanes au sens athénien du terme, d'autre part parce qu'un texte de Plutarque semble bien faire allusion à elle[1]. Au

1) Il s'agit de Plutarque, *Pyrrhos*, 13, que P. WUILLEUMIER, *Tarente des origines à*

reste, n'aurait-on pas conservé ces indices, il ne me semblerait pas possible que cette structure eût fait défaut dans une telle constitution.

Bien sûr,, comme c'est normalement le cas en Grèce, les institutions antérieures ne disparaissent pas: les éphores subsistent, mais dépouillés de leurs pouvoirs au profit des stratèges (ce qui est assez piquant, puisqu'à Sparte on les voit au contraire priver peu à peu les rois et la *gérousia* de leur puissance réelle), et il est bien possible que la bizarrerie attestée par un texte de Plutarque (*Quaest. Gr.*, 42, 301 c) sur les pouvoirs exorbitants du stratège qui peut suspendre une décision de l'assemblée populaire s'explique par une réminiscence spartiate, comme on nous l'a laissé entendre ce matin, encore que je me demande si l'on n'attache pas trop d'importance à ce qui n'est au fond qu'une anecdote.

Il me paraît donc indiscutable que la révolution constitutionnelle des environs de 470 s'est faite sous l'influence athénienne, même si cela n'est guère explicable par les relations politiques des deux cités. Mais il y a une ambiance générale dans les années 475-460, comme on nous l'a excellemment rappelé, qui impose l'imitation des institutions athéniennes à certaines cités du Péloponnèse, de la Sicile ou de la Grande-Grèce. Et c'est au fond d'abord l'imitation d'une ville qui a réussi et dont le dynamisme ne peut qu'être communicatif[2].

2. Cela m'amène à poser le second problème, qui, faute de documentation, est heaucoup plus difficile à résoudre. Comment est il pensable que Tarente se donne une telle constitution vers 470 après la lourde défaite quelle vient d'essuyer devant les Barbares? Il faut tenir compte à la fois de la pression de la base — pression qui peut être aussi bien démographique que politique — et de l'ouverture de cette classe dirigeante coloniale dont on nous a parlé ce matin, classe composée de

la conquête romaine, p. 178, explique ainsi: la boulé «émet des propositions que le peuple ratifie».
2) Il est à noter que l'influence de la constitution clisthénienne s'est exercée même sur l'oligarque béotien qui est l'auteur de la constitution de 447: il a voulu résolument être un anti-Clisthène, ce qui l'a amené à calquer à rebours les cadres athéniens (cf. P. LÉVÊQUE et P. VIDALNAQUET, *Clisthène l'Athénien*, pp. 112-113). Dans cette période si féconde en novations constitutionnelles, les réflexions dépassent largement les cités, sans tenir compte des antagonismes politiques.

grands propriétaires fonciers dont beaucoup son certainement déjà des commerçants. Leur intérêt est de donner plus d'assise à leur pouvoir — auquel ils ne sont évidemment pas prêts à renoncer — par une constitution plus ouverte, plus généreuse, plus démocratique comme disaient les Grecs.

Mais on ne peut douter qu'il s'agisse d'abord d'une démocratie modérée. A Athènes même, le cadre institutionnel n'était pas à ce moment dangereux pour les aristocrates et il n'est pas besoin de rappeler qu'à plusieurs reprises depuis Clisthène il a permis à des oligarques d'occuper le pouvoir, avec le correctif limité des attributions ajoutées à l'Aréopage — τὰ ἐπίθεια — depuis les guerres médiques. Plus tard ce cadre permettra le gouvernement de Périclès, comme il permettra à Tarente celui d'Archytas.

Ce que l'on ne peut pas saisir dans les textes, mais qui est indubitable, c'est la transformation de cette démocratie tarentine depuis sa création jusqu'aux dernières décennies de l'indépendance. Le cadre demeure le même, mais une démocratie radicale s'y insère. Plusieurs incidents montrent, par exemple au moment de l'appel à Pyrrhos, la scission de la cité entre deux partis, aristocrates et démocrates, que l'on peut définir simplement, mais je crois justement, comme les riches et les pauvres. C'est le terme d'une longue évolution qui a profondément bouleversé les conditions de la vie sociale à Tarente depuis le Ve siècle, en accroissant considérablement la place du populaire, peut-être en liaison avec le développement de l'artisanat, avec l'accroissement de l'activité des ateliers céramiques notamment (et la place des artisans dans la poésie de Léonidas, telle que la définissait M. Gigante, peut avoir de ce point de vue une signification sociale générale), mais aussi avec l'essor de la vie de relation, telle que j'avais essayé de le montrer ici-même l'an passé. C'est cette différenciation économique très évidente qui a donné une valeur tout à fait différente au cadre institutionnel, sans doute immuable depuis 470 environ. C'est aussi, si j'ose reprendre encore mon argumentation de l'an passé, la pression de Rome qui a accru les contradictions sociales à Tarente comme dans toute l'Italie médiane et méridionale, les démocrates étant tout naturellement des ennemis irréductibles de la puissance romaine. D'où, comme l'a montré dans sa dernière

partie M. Moretti, cette permanence de la démocratie tarentine sous l'occupation romaine et cette défiance sans trève de la grande ville déchue contre la romanité.

Dans la riche relation de M. Gigante, j'ai eu un plaisir particulier à écouter ce qu'il disait des rapports de Léonidas et de Pyrrhos. D'abord notre savant collègue a utilisé la dédicace des *thyréoi* galates faite à Athéna Itonia après la victoire de Pyrrhos sur Antigone et ses mercenaires aux passes de l'Aoos, dédicace conservée dans l'*Anthologie palatine* et que certains auteurs avaient voulu retirer à Léonidas sous des prétextes assez fallacieux: Léonidas, nous disaient-ils, avait écrit en l'honneur de Néoptolème, collègue de Pyrrhos dans la royauté et assassiné par lui (mais c'était une histoire très ancienne), il avait écrit aussi en l'honneur d'Aratos familier d'Antigone (mais c'était un éloge sans portée politique).

Si cette dédicace est bien de Léonidas, elle montre des rapports certains entre Léonidas et un roi que l'on a trop peint comme un barbare et qui en vrai aimait, comme tous les épigones, s'entourer d'hommes de lettres et de philosophes. Du côté de Léonidas, je ne crois pas qu'il y ait eu seulement le désir de se procurer un protecteur, désir naturel chez un poète qui se peint lui-même comme un pauvre hère, «un éternel vagabond» (6, 300). Il y a d'une part, chez lui, un patriotisme grec, pour reprendre l'expression de M. Gigante, d'où l'éloge d'un souverain qui s'était révélé con-une un valeureux défenseur de sa patrie et qui venait d'écraser d'autres Barbares, les Galates, même s'ils étaient au service d'un monarque grec. Je note au passage que, selon toute vraisemblance, Léonidas, qui avait connu Pyrrhos à Tarente (à moins qu'il ne l'ait déjà rencontré en Epire), qui, selon l'hypothèse de A.J. Reinach, l'avait suivi à la cour de Syracuse (où il aurait fréquenté Théocrite qui l'a peut-être introduit dans ses *Idylles* sous des identités dont on discute encore), avait sû suivre le roi en Epire. Cela s'accorderait bien avec ce que j'ai soutenu dans ma thèse, avec des raisons qui continuent à me paraître bonnes, mais qui n'ont point convaincu tout le monde, à savoir que Pyrrhos, quittant Tarente. après le combat douteux de Bénévent, ne partait qu'avec l'intention ferme de revenir après avoir amassé de nouvelles forces.

En second lieu il y a chez Léonidas une tradition de louange des

Eacides, noble famille royale à laquelle le plus illustre des Grecs, Alexandre, appartenait par sa mère. Le dernier vers de la dédicace:

Αἰχματαὶ καὶ νῦν καὶ πάρος Αἰακίδαι

est très caractéristique de ce point de vue. Cette dédicace rentre donc dans une ambiance bien étudiée aujourd'hui, en particulier par E. Lepore, de relations culturelles étroites et déjà anciennes entre la Grande-Grèce et une Epire moins barbare qu'on ne veut le dire, dont ne la sépare que le canal d'Otrante.

Bronislw Biliniski:

Dobbiamo essere grati ai professori Moretti e Gigante — e non si sa chi dei due meriti più grande elogio — l'uno infatti è stato brillante nei testi storici, l'altro in quelli letterari. Grazie alle loro relazioni sono stati introdotti nella discussione del nostro Convegno nuovi temi e nuovi metodi: che fanno vive e palpitanti le nostre riunioni.

Nella magistrale relazione del prof. Moretti, che spaziava dalla caduta di Troia fino quasi alla caduta di Roma, ho sentito però la man-canza di un elemento che per l'antichità è essenziale, e non vi meravigliate se sempre ritorno su questo argomento: penso al mondo schiavistico che dette all'antichità una particolare impronta sociale ed economica.

Il problema dei rapporti tra i greci colonizzatori ed il mondo indigeno non può essere mai studiato a fondo senza una analisi approfondita degli schiavi nella Magna Grecia. Oggi già festeggiamo il X anniversario di questo nostro Convegno, al I dei quali io già avanzai questa proposta. Per ricostruire l'intera società della Magna Grecia dobbiamo rispondere alle domande che si riferiscono al numero degli schiavi, alla loro provenienza e al trattamento ad essi riservato nelle diverse epoche della Magna Grecia. Da ciò si può stabilire anche quale ruolo essi abbiano avuto nell'economia tarantina.

Da Ateneo XII 519 B siamo informati che, secondo Atenodoro, Archita possedeva molti schiavi coi quali si compiaceva di intrattenersi a tavola, ed Eliano racconta che Archita si divertiva con i loro bambini.

Entrambi gli autori confermano il grande numero di schiavi posseduto da Archita. Giamblico, invece, parla della visita di Archita ai campi lavorati dagli schiavi.

In tutti questi episodi Archita è rappresentato come esempio di umano e mite comportamento con gli schiavi, che fu messo in rilievo dagli storici, perché era. un fatto quasi eccezionale. Si pone dunque la domanda: quale fu la sorte delle masse schiavistiche nella Magna Grecia prima e dopo Archita? È di estrema importanza stabilire la provenienza degli schiavi, se erano essi membri delle popolazioni indigene? catturati dai greci, o se invece erano di altra provenienza. Questo problema è collegato con la questione che riguarda l'organizzazione sociale delle stesse popolazioni italiche: Messapi, Peucezi ed altri che pare si servissero degli schiavi. Sono domande difficili, ma necessarie, se vogliamo arrivare a ricostruire un vero quadro sociale della Magna Grecia, sia esso greco che indigene, senza il quale ogni ricerca perde senso, poichè perde di vista l'uomo e la sua essenziale fatica, che è il lavoro. E senza l'uomo del lavoro non esiste la storia, ovvero esiste, ma falsa e deformata. Perciò ancora una volta alzo la mia voce in favore di ricerche sulle forze produttive della Magna Grecia, siano esse greche che italiche.

Con grande interesse e quasi con commozione ho seguito la relazione del prof. Gigante, ricca di interpretazioni nuove e di stimolanti osservazioni. Giustamente egli ha riscattato Leonida dalle mani dei mandarini aristocratizzanti. Solo che Leonida è apparso a noi come una meteora, troppo isolato nei suoi nobili concetti verso la gente umile e lavoratrice. Il suo atteggiamento verso il lavoro forse doveva essere inquadrato nel più vasto contesto storico delle idee sul lavoro nel mondo antico, caratterizzate da due opposte posizioni: disprezzo o stima.

Più di vent'anni fa, nel mio studio sul lavoro nella Grecia antica, intitolato «*Per l'aspetto esiodeo dell'antichità classica*», pubblicato in *Archeologia* II, 1948, pp. 31-104 ho tracciato un quadro storico di questo problema, che deve essere studiato assieme con i problemi del lavoro servile del mondo antico ed il lavoro libero. Il saggio, che è molto ampio, ma scritto in polacco, è sfuggito all'attenzione degli studiosi del lavoro nel mondo antico. Ho potuto individuare varie fasi e cambiamenti nell'atteggiamento

verso il lavoro e la gente lavoratrice, e che tale atteggiamento cambia e si modifica secondo le regioni, le strutture della società, le classi e i diversi periodi storici.

In tale sfondo si dovrebbe collocare anche Leonida che, posto in questo quadro storico, avrebbe acquistato maggiore risalto e la sua posizione non risulterebbe cosi isolata e sorprendente.

Il prof. Gigante ha giustamente contrapposto ai concetti di Platone e di Aristotele di disprezzo del lavoro fisico come lavoro schiavistico — che ha condotto alla creazione del termine *banaùsos* — la poesia di Leonida.

Ma bisogna subito notare che questo concetto di Platone e di Aristotele rappresenta. la posizione delle classi dominanti, e sebbene le idee di queste classi siano, in una certa epoca, idee generalmente dominanti, esisteva nell'antichità un'altra corrente popolare, rappresentata dalla gente del lavoro, che vivendo della propria fatica e del proprio lavoro doveva stimarlo ed elogiarlo. Da Esiodo, ho dato a questa corrente il nome di *aspetto esiodeo*, che si riferisce tanto all'agricoltura quanto all'artigianato. Questa corrente esiodea, che sempre è esistita presso le masse lavoratrici dell'antichità, nell'ellenismo esce dalla sua vita sotterranea tra il popolo e appare nella letteratura ufficialmente riconosciuta e scritta, nei suoi diversi aspetti che si riflettono nel realismo dei particolari e dei personaggi. Riappaiono gli artigiani della commedia media, la bucolica e gli epigrammi si popolano di pastori. Entra nella moda il mimo, con tutto il suo contenuto naturale e popolare.

Leonida si trova proprio su questa scia realistica. Ma non fu il solo, né solo a Taranto si fece sentire questa corrente realistica. Il filtro classista ha condannato tanti altri all'oblio, salvando Leonida e i suoi epigrammi. E per fortuna egli restituisce alla vita letteraria quella corrente popolare di stima del lavoro, che da secoli vegetava nel sottosuolo della letteratura delle classi dominanti. Si potrebbe dire che in Leonida culmini questo sentimento popolare di stima per il lavoro, che si deve contrapporre al disprezzo di Platone e di Aristotele. Penso che anche i suoi epiteti abbiano una impronta popolare, che assieme con i concetti ed i nuovi personaggi sono saliti alla ribalta della letteratura.

Leonida non è dunque un fenomeno isolato in assoluto, entra nella letteratura con il materiale e il bagaglio di idee che il popolo lavoratore

da secoli coltivava e stimava. Egli è nuovo nel mondo della letteratura delle classi dominanti, ma secolare nei confronti della tradizione dalla quale proviene e che egli stesso porta.

Purtroppo i miei studi sul realismo, dove mi sono occupato anche di Leonida, sono scritti in polacco e quindi sono rimasti ignoti, ma un giorno li raccoglierò per ricordare certe idee che riguardano il concetto del realismo. Esiste un realismo dei particolari e dei dettagli, che si chiama «piccolo realismo», ed il realismo delle situazioni sociali e dei conflitti dell'epoca, che è in realtà il vero realismo, che presenta persone tipiche dell'epoca nelle loro situazioni tipiche del momento, cioè nella loro vera e autentica situazione sociale. Qual'è dunque la posizione di Leonida e quale il suo atteggiamento verso gli schiavi? egli prova compassione verso l'artigiano, ma ha saputo superare l'abisso che separava, nell'antichità. il libero dallo schiavo. Forse egli occupa una posizione di mezzo?

Ancora una domanda che si riferisce alla cronologia della vita di Leonida ed è anche legata alla sua evoluzione ideologica e filosofica. Il poeta non I e non poteva essere costante e coerente per tutta la vita Nei suoi epigrammi tarantini esprime stima verso il lavoro artigiano, negli epigrammi scritti durante la vita vagabonda esprime più filosofia cinica. Tenendo conto di certi contenuti si potrebbe stabilire una cronologia più precisa della vita e delle opere di Leonida, prendendo in considerazione l'elemento cinico, che prevale durante le sue peregrinazioni e gli anni del vagabondaggio.

Emil Condurachi:

Un problema che vorrei sottolineare riguarda la relazione del prof. Moretti, e soprattutto il materiale che fa da sfondo alla discussione prototarantina basata sui dati archeologici del Lo Porto. Dato il fatto che tutti hanno considerato una cesura tra la tarda età del bronzo e la prima età del ferro, cesura che esiste non solo qui in Puglia, ma anche in altre zone dell'Europa, sarebbe utile indagare quanto tempo ha impiegato questa nuova popolazione dell'età del Ferro perché arrivi a quel momento in cui il contatto con il mondo tarantino da aggressivo è diventato un contatto

pacifico, contatto ,questo, che ha dato un impulso anche alla trasformazione del mondo indigeno.

Sta di fatto che anche le relazioni del Trendall e di Stazio hanno dimostrato che un vero contatto tra i due mondi arriva soltanto all'inizio del IV secolo a.C.

Come stanno le case nel periodo precedente? Perché soltanto in questo periodo tardivo i Tarantini e gli indigeni sono arrivati a questo contatto assai stretto?

Di fronte a questo problema vi sono molti altri problemi, magari di carattere sociologico; per es.: le cosiddette tredici tribù, tribù che possedevano, senza dubbio, ognuna il suo territorio, ma noi non sappiamo quanto era largo e se avevano la loro aristocrazia tribale, aristocrazia che ha formato, qui come altrove, la classe progredita, la classe sociale indigena che ha poi promosso questo contatto. Nel momento in cui nel IV secolo le monete e la ceramica tarantina hanno avuto una diffusione cosi grande è indubbio che non solo la classe aristocratica, ma tutta la popolazione indigena partecipò a questo contatto.

Secondo problema: si parla sempre dell'origine spartiata dei Tarantini. Un secolo fa un critico francese diceva: quando noi non sappiamo nulla, la minima ipotesi diventa una certezza. Ho l'impressione che ci troviamo in questa condizione. Moretti ha cercato almeno un punto per appoggiare questa tradizione ma non l'ha trovato. Allora è forse illudersi troppo su questo argomento e quindi sarebbe meglio dire che non sappiamo nulla su questa tradizione spartiata-laconica. Ma vediamo un po' all'interno di questo mondo spartiata-laconico. Ed in questo campo, un po', ci aiuta l'archeologia, e un po' anche i testi.

A parte un piccolo accenno, molto importante, di una produzione di ceramica spartiata (ricordate i famosi vasi laconici), tutte le altre fonti parlano, non direi di povertà ma di semplicità spartiata, che poi, date le condizioni storiche di Sparta arcaica, questa è diventata quel che noi sappiamo, come ha detto la Mossé, soltando dopo due tre secoli di evoluzione. Ma questo mondo laconico-spartiata, come possiamo immaginarcelo andar via per mare per raggiungere Taranto e fondare qui una colonia, e si parla inoltre, per rispetto alla tradizione spartiata, di un modello laconico nell'organizzazione di Taranto? E, poi, non troviamo nulla, nulla che

rispecchi la città spartiata. Si è parlato di un mondo diverso, un mondo ribelle al mondo spartiata. Ora o dobbiamo cercare altrove la rassomiglianza, o magari dobbiamo dire, fino alla scoperta di nuovi documenti, che non ne sappiamo nulla. Il carattere aristocratico di questa città presuppone, senza dubbio, che doveva esserci una classe aristocratica ed allora si deve pensare anche che chi ha condotto il gruppo dei colonisti tarantini doveva conoscere molte cose e tra queste anche quella di usare una massa di coloni, che sapeva impiantare in questo nuovo mondo una città organizzata.

Passo ora alla relazione del prof. Stazio. Ho ritenuto cosa importante la diffusione della moneta tarantina, non nell'ambito comune della Magna Grecia, ma nel mondo settentrionale, nel mondo indigeno. Tutti i ripostigli, di cui Stazio ci ha parlato, sono la prova evidente non solo della diffusione della moneta tarantina a partire dal IV secolo, ma della capacità di questa popolazione, sia essa indigena pura o mista con elementi greci (la cosa rimane più o meno la stessa), di raccogliere un tesoro che più tardi condurrà alla mobilità economica, alla moneta.

Finirei con un problema da cui non so se è possibile trarre conclusioni: Stazio ha parlato di un cambiamento non solo metrologico ma anche funzionale, nel senso di una riduzione di una *drachme* tarantina. Dieci anni fa ho avuto l'occasione di trovare un problema simile, cioè una riduzione monetale di Samo al momento della tirannia. Ho l'impressione che ciò che è avvenuto con la riduzione monetale di Atene con Solone si sia verificato anche con Policrate di Samo; è possibile ch'egli abbia ridotto il peso della moneta per dare soddisfazione a certe esigenze di carattere sociale, come una riduzione dei debiti. È uno dei sistemi adoperati dal mondo greco, soprattutto in questo periodo, per ridurre i debiti. Ma Stazio, che conosce così bene i problemi della tradizione nel suo insieme, potrà forse pensarci o dirci se questa non sia altro che una semplice e fallace illusione.

Aldina Tusa Cutroni:

Uno dei caratteri peculiari della tipologia liparea è costituito dalla

presenza, su molte serie della zecca di Lipara, del dio Ephaistos nudo, sedente a d. o a s. nell'atto di tenere in una mano il kantharos e nell'altra il malleo; sul rovescio un delfino o globetti in numero vario e leggenda. Il tipo, ampiamente diffuso in ambiente tarantino dove adombra il concetto dell' οἰκιστης non compare mai nella monetazione siceliota.

Nonostante il campo dell'indagine tipologica sia difficile e nello stesso tempo pericoloso per la difficoltà di comprendere ed individuare i motivi ed il senso delle affinità che si incontrano fra tipi monetali affini di due o più centri del mondo antico, pure vorrei tentare di dare una spiegazione delle cause che hanno favorito l'adozione di questo motivo iconografico monetale da parte di Lipara.

Le monete contrassegnate dal tipo sopra descritto appartengono alla seconda serie delle emissioni della zecca liparea. Dal punto di vista tecnico le monete in questione si allineano con le emissioni delle zecche siceliote della Sicilia occidentale (tondello a facce appiattite parallele); sotto il profilo metrologico esse mostrano una coerenza con la monetazione bronzea dell'area siceliota, ma dal punto di vista tipologico manifestano una netta relazione con l'area magno-greca e precisamente tarantina. L'«evidence» è molto interessante e rientra nel quadro archeologico tracciato nelle grandi linee dal Bernabò Brea, che ha messo in risalto le affinità culturali che legano l'isola eoliana più alla Magna Grecia che alla Sicilia. Quale lo sfondo degli avvenimenti storici su cui possiamo proiettare quanto risulta dalla evidenza archeologica e numismatica? Le isole Eolie, Lipara specialmente, data la particolare situazione geografica di arcipelago in mezzo ad importanti vie di navigazione, avevano fatto intravvedere la loro importanza strategica sin dall'epoca del conflitto tra Atene e Siracusa. Infatti nel periodo successivo, l'isola viene a trovarsi nel mezzo del conflitto determinato dalla presenza cartaginese in Sicilia, tanto che nel 397 a.C. viene aggredita dalla flotta punica e, conquistata, è costretta a pagare un tributo di 300 talenti. Contemporaneamente anche Taranto viene ad inserirsi nel conflitto commerciale che vede protagonisti nel Tirreno i Greci da una parte e gli Etruschi e Cartaginesi dall'altra. Dopo la resa ai Cartaginesi, Lipara riconquista la sua indipendenza e, sempre per gli stessi motivi di carattere geografico, viene a trovarsi nella sfera degli interessi di Dionisio impegnato nella sua azione politica tirrenica ed

antietrusca. L'intervento di Dionisio in favore dei Lucani con la spedi-zione navale comandata da Leptine mira innanzitutto ad impadronirsi dello stretto; è dopo la caduta di Reggio e di Crotone che si giunge ad una collaborazione politica con Archita che fa si che Taranto entri nell'orbita di Siracusa, cioè del più grande stato siceliota. In questo periodo e per tutta la prima metà del IV secolo a.C., Taranto viene a trovarsi all'apice della sua influenza culturale ed artistica, influenza che si esercita specialmente sulle città delle popolazioni indigene della regione pugliese. In questo stesso periodo si inquadrano le emissioni liparee che si rifanno ad una unità del peso teorico di gr. 24-20, la stessa su cui si basa la coeva monetazione siracusana e siceliota caratterizzata dai tipi dello Zeus Eleucherios. I limiti cronologici sembrano coincidere col periodo che va dalla morte di Dionisio all'epoca caratterizzata dall'intervento di Timoleonte in Sicilia. Intanto dopo la morte di Dionisio, con la perdita dei possedimenti italici, l'impero economico e politico di Siracusa nell'Italia meridio-nale si disgrega ed in Magna Grecia prende il sopravvento la lega bruzia contro cui si schiera Taranto che dal 342 a.C. viene governata dallo spartano Archidamos e dal 336 al 331 a.C. da Alessandro il Molosso. Sostanzialmente quindi negli avvenimenti dell'Italia meridionale fino all'avvento di Agatocle, è Taranto che si sostituisce a Siracusa. In questo contesto storico si può, a nostro parere, riuscire a spiegare la tipologia delle serie di Lipara che si trova a gravitare nella κοινή politica, economica e culturale a capo della quale si trova Taranto.

Una convalida di quanto abbiamo osservato finora crediamo si possa per l'appunto trovare sia nell'improvviso cambiamento e nella adozione del nuovo tipo attuati dalla zecca liparea, sia nel rinvenimento del ripostiglio di Vulcano, nell'arcipelago delle Eolie, della cui composizione fanno parte 35 esemplari della zecca di Taranto. Le serie liparee sono abbondanti e di lunga durata e coincidono con il raggiungimento del massimo benessere da parte dell'isola, documentato, come si è detto, dal fiorire delle arti e dei commerci di cui i manufatti venuti alla luce rappresentano l'espressione più evidente.

L’ARTE

E. LANGLOTZ
A.D. TRENDALL
R. HIGGINS

LA SCULTURA*

Il problema della plastica della Magna Grecia mi occupa da circa cinquant'anni, da quando cioè venni per la prima volta a Taranto e fui colpito dalla città allora del tutto mediterranea, dalla popolazione e da tutto quello che c'era da vedere. Oggi ho la gioia e l'onore di parlarvi sulla plastica della Magna Grecia, ma ciò che dirò potrà essere solo un riassunto delle osservazioni e argomentazioni che ho raccolto durante questo mezzo secolo di studi. Naturalmente so molto bene che i miei risultati, come tutte le conoscenze di carattere scientifico, sono condizionati all'epoca in cui sono stati fatti, e che, inoltre, sono visti e assorbiti attraverso gli occhiali scientifici di quella nazione a cui l'archeologo, che su questi problemi si esprime, appartiene. Per questa coscienza della limitatezza e del condizionamento dell'umano sapere, mi richiamo a un filosofo greco: Xenophanes in Elea.

* Siccome la maggior parte delle opere menzionate nella relazione sono pubblicate nel libro LANGLOTZ-HIRMER (L –H), *L'Arte della Magna Grecia*, sarà citato questo libro, dove la bibliografia principale si trova fin al 1965. Importanti per il problema sono i seguenti studi: P. MARCONI, *Italicità nell'arte della Magna Grecia*, in *Historia* IV (1935), pp. 574 ss.; B. PACE, *Il problema della plastica italiota*, in *Revue Archéologique* 45 (1955), pp. 17-33; G. RIZZA, *Motivi unitari nell'arte sicula*, in *Cronache di Archeologia e storia dell'arte*, dell'Università di Catania, IV (1965), pp. 7 ss.; ID., *La grande scultura greca in Italia meridionale e in Sicilia*, in *Arte antica e moderna* XII 1960), pp. 331 ss.; E. PARIBENI, *Di una piccola kore del Museo di Taranto e della scultura in marmo in Magna Grecia*, in *Atti e Memorie della società Magna Grecia*, N.S. 1 (1954), pp. 64 ss.

La difficoltà di riconoscere la plastica tarantina nei suoi tratti caratteristici, consiste nel fatto che il luogo di ritrovamento delle opere di cui parlerò non è sempre conosciuto con esattezza. Non solo: non tutte le opere d'arte trovate a Taranto o nell'Italia meridionale possono essere considerate opere della Magna Grecia. Poiché anche l'arte della Magna Grecia, fiorita nell'Italia meridionale e in Sicilia, è stata creata da Greci che, come tali, sono immigrati in Italia e che si sono a poco a poco «italianizzati», o vivendoci di continuo, o anche temporaneamente. È un processo che nella storia si ripete sempre: gli Spagnoli emigrati nell'Ame-rica centrale, al principio erano Spagnoli, poi, nel corso del tempo, si sono americanizzati, non solo spiritualmente e artisticamente, ma anche nei loro tratti somatici. Perciò l'architettura barocca e la plastica dell'America latina sono sì spagnole, pur avendo una sfumatura tutta loro, che le distingue nettamente dall'arte della terra madre.

Data la brevità del tempo che ho a disposizione, vorrei precisare rapidamente, prima di cominciare la mia esposizione, come vedo io oggi il problema dell'arte della Magna Grecia, e come credo di doverne giudicare la plastica e in particolare quella di Taranto.

Le colonie fondate dai Greci venuti dalla madrepatria greca in Italia e in Sicilia, erano poste lungo la costa e i loro territori non si estendevano per lo più molto verso l'interno. È nell'ordine naturale delle case che gli immigrati Greci di sesso maschile si siano a poco a poco uniti alle donne italiche abitanti nei dintorni di queste colonie; e da queste unioni è nata l'arte della Magna Grecia, l'arte degli Italioti. Però il contatto con le città della madrepatria greca si è mantenuto durante il sesto e il quinto secolo, grazie a

sempre nuove ondate di immigrazioni. Ciò mi sembra importante per giudicare tutto il problema[1].

Il secondo fatto, importante anche per la scultura, è che la maggior parte delle città della Magna Grecia erano città mercantili. Soprattutto il commercio del metallo con la Spagna e l'Inghilterra passava, nel suo viaggio verso la Grecia, attraverso Marsiglia, Velia, Reggio. E, tornando questi mercanti verso l'occidente, lasciavano, naturalmente, in Italia merce e opere d'arte. Le più importanti città commerciali di questo genere erano Taranto, Siracusa, Reggio, Velia, Marsiglia. Altre città dell'Italia meridionale e della Sicilia hanno cercato e trovato soprattutto rapporti commerciali nell'interno del paese. Le più importanti città di questo gruppo sono Spina, Napoli, Thurioi, Taranto, Aedone, Gela e Leontinoi, secondo quanto, pochi anni fa, il prof. Adamesteanu ha potuto chiaramente dimostrare per la Sicilia.

Solo poche città greche hanno voluto dare ai propri abitanti una nuova patria, e per questo hanno curato particolarmente la coltivazione del frumento. Si tratta di Hipponion, Lokri, Metaponto, Sybaris.

Ma solo pochissime città greche hanno tentato periodicamente di raggiungere una posizione culturale e politica autonoma, come Agrigento, Siracusa e soprattutto Taranto.

Con questa divisione, però, non voglio caratterizzare in assoluto le città sopranominate. Come sempre nella storia, tali divisioni si sottraggono a una determinazione chiara, comprensiva. Ma uno di questi quattro fondamenti dell'esistenza statale e economica di queste città mi pare chiaramente riconoscibile, anche se oscillante.

1) G. VALLET, *Rhegion et Zankle*, p. 59. J. DUNBABIN, *The Western Greeks.*

Se si osservano questi fatti, risulta chiaro che la scultura nelle città greche dell'Italia meridionale non stava proprio al centro del pensiero e del commercio come nella madre patria. Ma poiché queste città erano abitate da Greci, questi avevano bisogno della scultura in grande misura, nello stesso modo che noi, uomini moderni, non possiamo vivere senza il motore e il *computer*. La scultura, infatti, era radicata profondamente nell'animo greco. Serviva al culto degli Dei che potevano essere venerati da uomini mortali solo nella plastica forma umana. Ma l'arte serviva anche agli uomini per la vita quotidiana e soprattutto per il culto dei morti. E proprio nell'arte sepolcrale si può riconoscere una delle più forti radici spirituali dell'arte della Magna Grecia. Solo molto più tardi, all'epoca dell'occupazione romana (II e I sec. a.C.), la Magna Grecia ha sviluppato un ramo nuovo della scultura. L'arte venne impiegata per abbellire la casa. È una caratteristica di tutte le epoche tardive di fare dell'arte una cosa privata e d i portare la ricchezza a nuove forme artistiche, soprattutto in oro e in argento. E ciò si sviluppò particolarmente a Taranto, dove sono stati trovati capolavori incomparabili d'arte toreutica. Le case e i giardini vennero poi ornati di gentili figure plastiche solo per la gioia dell'occhio.

Di questa incommensurabile ricchezza artistica della Magna Grecia è rimasto però, purtroppo, poco. I barbari hanno distrutto il 90% delle opere d'arte allora esistenti; solo i morti hanno conservato nelle loro tombe le opere a loro dedicate, dandoci cosi la possibilità di dare un'occhiata nel mondo della loro bellezza e della loro arte.

Solo con gli scavi di Paolo Orsi e dei suoi scolari si è cominciato a salvare ciò che si poteva salvare. Penso ora con riconoscenza anche al lavoro disinteressato di Q. Quagliati, L. Viola, C. Drago,

N. Degrassi, A. Stazio e F. G. Loporto. Grazie a loro il Museo di Taranto è diventato uno dei più belli e importanti della Magna Grecia. E un non minore ringraziamento va a Umberto Zanotti Bianco che ha fondato la società «Magna Grecia» per salvare quello che è rimasto nel nostro secolo. Ricordo soltanto il santuario della Face del Sele salvato dalla Signora Zancani Montuoro.

Se si osserva la grande quantità di opere d'arte di terracotta, di bronzo, di marmo e di pietra calcarea che sono purtroppo sparpagliate nei Musei d'Europa e d'America, mi sembrano molto importanti i seguenti punti di vista per la comprensione dell'essenza dell'arte della Magna Grecia.

Tenterò di chiarire il problema accennando a singoli generi d'arte: vasi sono stati sicuramente introdotti dalla Grecia in Italia in gran copia, ma certamente non così tanti come suppongono gli archeologi. Il mare grosso del Capo Matapan e del Canale di Otranto era il gran rischio, per cui molti vasi durante la traversata si ruppero. Era più economico mandare in Italia ceramisti e pittori di vasi[2]. In questo modo, dall'ottavo sec. s'è sviluppata

2) VILLARD-VALLET, *Megara Hyblaea* II (1964), p. 144 ss. A.D. TRENDALL, *Frühitaliotische Vasenmalerei* ha dimostrato che la produzione ceramica comincia a Taranto nella metà del V sec. a.C. Ma siccome Siracusa ed altre città hanno sviluppato uno stile geo-metrico subito dopo la fondazione della città mi pare probabile che anche altre città hanno cominciato una ceramica propria nel VII e VI sec. a.C. soprattutto Taranto. Ma è difficile distinguere questo stile a figure nere dai vasi veramente attici importati di quest'epoca, perché l'argilla e la vernice sembrano le stesse come in Attica. Soltanto con analisi dei sedimenti chimici si potrebbe essere capaci di distinguere la vera importazione. L'argilla attica, molto leggera secca, ma pesantissima umida non poteva essere esportata con piccole navi, perché al Capo Matapan e nel canale di Otranto il mare è sempre mosso e la nave sarebbe affondata con l'argilla resa umida dal mare. Soltanto con argomenti stilistici e tipologici si possono finora distinguere i vasi italioti nel VII e VI sec. dai vasi importati. Anche nell'epoca dello stile a figure rosse, ci sono tanti vasi prima della metà del V sec. a.C. che sono stati fatti a Taranto ed in altre città italiote, sia da pittori emigrati o viaggianti. come il Pittore dei Sileni

nella Magna Grecia una propria ceramica, come hanno di-mostrato i lavori di Vallet e Villard a Siracusa e a Megara Hyblea. Però, tracce di questa ceramica italo-greca si trovano pure in altre città Discuterò questo problema in un prossimo Convegno. Lo stesso può essere detto della coroplastica, creata in quantità enorme nella Magna Grecia[3], secondo tipi figurativi originari dell'Asia Minore e della Grecia e che in seguito, nella Magna Grecia, hanno acquistato una propria caratteristica; ma su ciò parlerà successivamente, in questo stesso Convegno, il prof. Higgins. La scultura in bronzo, invece, nel cui stile si potrebbe comprendere chiaramente lo stile della Magna Grecia, va osservata sotto un altro punto di vista[4]. Inoltre di metallo ce n'era in abbondanza. Nell'antichità il bronzo era il materiale preferito anche nella madre patria. È un vero peccato che questa plastica in bronzo sia stata distrutta per il 90% dai barbari.

Alla questione, quali delle opere trovate nell'Italia meridionale siano d'importazione greca e quali di lavoro italiota, non si può rispondere esattamente per la natura stessa dell'opera.

L'arte della Magna Grecia, infatti, ha nei tipi e nella forma una sostanza greca. La divisione è possibile solo fino a un certo punto. L'Apollo di Selinunte è certamente un lavoro della Magna Grecia : nel motivo, nella pettinatura e nelle forme, l'Apollo di

pelosi, il Pittore di Talos ed il Pittore del Pronomos. La nostra conoscenza dell'arte dell'Italia meridionale sarebbe molto più profonda, se fosse illuminata da questo fenomeno nella pittura vascolare. Molti miti, scene del teatro e del culto degli Dei e dei morti sarebbero più chiari dopo la distinzione dei vasi fatti da italioti del Mezzogiorno dai vasi fatti in Grecia e, dopo, esportati in Italia.

3) H. HERDEJÜRGEN, *Die tarentinischen Terrakotten des Museums in Basel* (1971).

4) U. JANTZEN, *Bronzewerkstätten in Grossgriechenland (Ergäzungshefte des Archäologischen Jahrbuchs*, vol. XIII).

Selinunte è greco[5]. Ma la sintassi è differente da quella della Grecia. Non è facile eliminare stilisticamente ciò che vi è d'italiota nell'opera. In ogni caso, sarebbe assolutamente sbagliato caratterizzare ciò che in questa figura, nata nel lontano occidente della Magna Grecia, v'è di provinciale, come semplicemente opera della Magna Grecia.

Forse l'elemento della Magna Grecia è più chiaro nel Poseidon di bronzo di Ugento, presso Taranto[6]. È una significativa figura dedicata al culto, della seconda metà del sesto sec. Degrassi ha scoperto le radici laconiche della sua forma, soprattutto nella conformazione della testa. Ma il corpo è concepito in maniera diversa da come sarebbe stato concepito in Grecia. Quest'opera si distingue per una certa durezza della forma, per una minore morbidezza e elasticità. Ciò é particolarmente evidente se si osserva il punto decisivo per ogni scultura: l'attaccatura delle gambe al tronco e il gioco dei muscoli e dei tendini in questo punto. Inoltre la testa è così stilisticamente affine a una stupenda testa di terracotta di Taranto, che l'origine tarentina del Poseidon è indubbia[7].

Press'a poco lo stesso si potrebbe dire della statuetta di un Apollo saettante di Bari[8]. Che la figura sia originaria dell'Italia, risulta già dal fatto che i piccoli «Gusskanäle» al braccio e alla testa dimostrano che l'artista non ha finito la figura, che quindi proviene da Bari e che per un motivo sconosciuto è stata messa da parte. Anche in questo caso le forme sono greche, ma la sintassi è diversa. E anche qui risulta particolarmente chiaro dalla congiunzione

5) L-H 81.
6) C. BELLI, *Il tesoro di Taranto*, tav. 69. N. DEGRASSI, in *La parola del passato*, 100 (1965), p. 93.
7) L-H 29. BELLI, 227.
8) L-H 82.

paratattica del tronco con le gambe, dalla linearità della muscolatura del tronco e anche dalla formazione della testa.

Se si giudicasse avventatamente, si potrebbe dire che anche questa figura di bronzo ha qualcosa di provinciale. Ma io desidero rilevare ancora una volta che l'arte della Magna Grecia non è affatto provinciale, ma che ubbidisce ad altre leggi formali.

Ed io credo che ciò risulti chiarissimo se si tenta di caratterizzare la struttura plastica dell'atleta di Adernò[9]. È un capolavoro, che nella sua plasticità è completamente diverso da ogni altra paragonabile figura greca. I caratteri genuini della Magna Grecia risaltano in questa figura nella maniera più efficace.

Prima di tutto osserviamo il corpo dal punto di vista somatico. Rappresenta un atleta, ma un atleta di una tale potenza atletica, come in quell'epoca in Grecia non esisteva. Il secondo momento importante è la posizione e la pantomima dell'adolescente. Va oltre ai gesti delle mani. Da ciò risulta un atteggiamento più orgoglioso di sé di quello che solevano avere i vincitori greci; e questo elemento di orgoglio e di audacia si ritrova sempre nella storia della Magna Grecia. E finalmente l'elaborazione dell'anatomia del tronco. Anche qui è lineare e tesa e in ciò analoga a quella dell'Apollo saettante di Bari. Ma qui l'addome non è così asciutto come là, invece pulsa nell'insieme di tutta la figura. Quest'atleta troneggia come una roccia per la sua individualità al di sopra di tutte le figure greche di atleti. E io ancora oggi credo che qui abbiamo a che fare con un'opera dell'officina di Pythagora di Rhegion. È un capolavoro inconfondibile di un maestro della Magna Grecia.

Lo stesso si può dire di una figura di Ercole, che dicono sia

9) L-H 84, 85, X.

stata trovata a Taranto 10 (tav. I, 1). Rappresenta un Ercole stanco che, dopo una delle sue più difficili avventure, l'uccisione del leone presso Nemea, riflette sul senso dei compiti a lui imposti. Il motivo di questa figura assomiglia a quello dell'Ercole nella metope al tempio d'Olimpia. Ma la posizione è differente. L'eroe non sta in piedi come nella metope, ma si appoggia a un sostegno che non esiste più. Suppongo che questa statuetta si trovasse sulla spalla di un grande vaso di bronzo, come dimostra il cratere di un periodo posteriore, ora a Salonicco[11].

Questa figura dell'Ercole stanco sembra rappresenti l'Ercole particolarmente venerato a Taranto e che Lisippo ha rielaborato nel tardo quarto secolo. S'incontra, significativamente, in molte figure in bronzo italiche e etrusche, a volte con un'idria sotto il piede. Che questa statuetta sia un capolavoro della toreutica tarentina, mi sembra evidente anche dal fatto che la statuetta della collezione già Kopf di Boston (tav. 1,2) paragonabile a questa, è stata trovata a Taranto[12].

Completamente diversi invece sono i presupposti riguardanti la plastica di marmo della Magna Grecia. Nel Sud dell'Italia, infatti, c'erano solo poche latomie, che fornivano solo piccoli blocchi, i quali erano inoltre per lo più venati di mica. La signora Zancani-Montuoro ha anche il grande merito di aver riscoperto alcune di queste latomìe.

L'importazione di grandi blocchi di marmo dalla Grecia si può dimostrare solo dai secoli dell'ellenismo. Nel sesto e quinto sec. era ancora sconosciuta. Ma poiché un blocco di marmo ha

10) *Berichte des Museums für Kunst und Gewerbe in Hamburg*, 1970, 26.

11) *Bull. corr. Hellenique* 86 (1962), p. 792, 87 (1963), tav. 16-20.

12) LANGLOTZ, *Bildhauerschulen* tav. 29 c falsamente classificata come argiva. La statuetta proviene dalla Magna Grecia.

circa un peso tre volte superiore a quello della statua finita, s'importava la statua abbozzata, come la Kora a Taranto: e si completava poi la figura dopo lo sbarco[13].
Gli scultori viaggiavano dunque con la figura abbozzata per terminarla al luogo di destinazione, come oggi ingegneri accompagnano una macchina smontata per montarla poi all'arrivo.

Mi sembra molto interessante notare che, perfino nell'epoca romana si preferiva importare, per motivi economici, le opere di marmo dalla Grecia o dall'Asia Minore, sebbene l'esportazione del marmo fosse diventata più frequente.

Anche la maggior parte delle statue di marmo di Cirene, Leptis Magna e Tripoli, non sono di marmo africano o greco, ma di marmo dell'Asia Minore della regione di Ephesos-Tire. Quest'uso di esportare in Italia, per motivi economici, opere di marmo finite invece che blocchi di marmo, si è mantenuto fino al primo periodo cristiano. In mare, presso Siracusa, è stata trovata, in una nave della tarda antichità affondata, una serie di marmi dell'Asia Minore. Ancora oggi a Carrara si fa lo stesso. Per le cattedrali di marmo del Sud-America, vengono elaborati a Carrara i pezzi architettonici e le statue, che, in America, vengono poi messi insieme e montati in cattedrali.

Solo attraverso l'analisi dei sedimenti chimici sarà possibile stabilire con precisione la provenienza di un marmo. E ciò è assolutamente necessario per poter giudicare con esattezza il problema della plastica della Magna Grecia. Questo però non è ancora avvenuto. E io devo dunque tentare di approfondire, attraverso riflessioni e paragoni stilistici, come si sono svolte le cose con le opere marmoree nella Magna Grecia.

13) L-H 42.

Fra le opere di marmo trovate nell'Italia meridionale e in Sicilia. molte sono indubbiamente d'importazione greca. Con ciò però non voglio mai dire che i lavori qualitativamente migliori non siano dell'Italia meridionale, perché ho un concetto molto alto della plastica italiota della Magna Grecia, a cui tento appunto di condurvi.

Se si osserva la statua di Kouros dedicata dal medico Sombrotidas elaborata in marmo di Naxos in Grecia[14], si dovrà dire che è poco probabile che un blocco di marmo sia stato importato da Naxos in Sicilia, che là sia stato elaborato un Kouros nello stile di Naxos e che poi vi sia stata messa l'iscrizione inaugurale in lettere di Naxos. Questa figura è stata indubbiamente importata finita a Naxos. Anche nell'Italia meridionale si aveva bisogno di tali figure votive, kouroi, korai, sfingi, sirene e stele tombali. Venivano scolpite in Grecia in serie e poi mandate nelle città del Mediterraneo e del Mar Nero. In Spagna, nella Russia meridionale, in Egitto ed in Siria troviamo tali lavori greci importati, che venivano usati dappertutto, e il cui lavoro in serie era meno costoso dell'elaborazione singola.

A favore di questa teoria un argomento ancora sconosciuto: a Camarina, vicino a Siracusa, è stata trovata la testa di una stele di marmo, che appartiene a una famosa[15] officina greca intorno al 460. Ma sul dietro di questa stele si può ancora vedere che questa lastra di marmo doveva portare, in origine, un fregio con figure. Infatti sul rovescio della testa si possono vedere scalpellate delle figure più antiche poste ad angolo retto rispetto alla testa, figure che ancora non erano state completamente elaborate.

14) L-H 7. G.M. RICHTER, *Kouroi*[3] no. 134 fig. 388, 115 fig. 353.

15) Siracusa. Museo Archeologico 24882. Il prof. Bernabò Brea ha avuto la bontà di permettermi di studiare e di fotografare questo frammento greco, forse cicladico.

È chiaro che questo fregio non era stato completato, ma messo da parte. Più tardi, nella parte liscia e non elaborata, è stato scalpellato un guerriero (tav. II, 1-2).

Un esempio di tale plastica importata dalla madre patria è anche la dea sul trono, da Garaguso presso Metaponto[16], del cui scultore sono conservate teste di marmo a Delfi e ad Atene. Anche le molte graziose statuette tardo ellenistiche alte un braccio di Afrodite e delle Muse, di cui abbiamo esempi a Reggio, Siracusa[17] e Barcellona, fanno parte della specie delle statuette del tardo periodo ellenistico, fatte per ornare le case, come sono state trovate molte nei dintorni di Smirne. Anche queste statuette non sono opere della Magna Grecia, ma sono state importate dall'Oriente.

Il problema invece è completamente diverso per ciò che riguarda le figure dei cornicioni dei templi di Siracusa, Lokri, Crotone e per alcune altre opere che furono portate a Roma durante l'impero. Di queste è rimasto molto poco. Perciò mi rivolgo subito a esaminare la testa più grande del naturale di una figura, trovata a Roma[18] (tav. III). Purtroppo non si può dire con esattezza com'era il corpo. Si potrebbe pensare a una sfinge, poiché le sfingi, alcune volte, hanno la testa girata un poco da una parte.

Anche questa testa si distingue per la forte espressione, come l'atleta di Adernò. Ma le case stanno diversamente. Le sottili labbra spinte in fuori con gli angoli della bocca leggermente all'ingiù, l'intensa modellazione intorno alla bocca, le palpebre che sembrano gonfie, danno alla testa un accento psichico, che non si trova in Grecia, ma nelle metope di Selinunte.

16) L-H 52. SCHEFOLD, *Meisterwerke* 241.

17) Siracusa, Museo Archeologico, n. 14595, 6385, 50703. L.-H 161. Probabilmente importata dai dintorni di Smirne, dove molte statuette simili sono state trovate: la più bella in SCHEFOLD, *Meisterwerke* 396, Museo di Reggio, n. 3462-3.

18) Schloss Adolfseck bei Fulda. SCHEFOLD, *Meisterwerke* 244.

Lo stesso si può dire della statua newyorkese rappresentante forse Atena[19] (tav. IV). Offre ancora alcuni enigmi, che forse potrebbero venir chiariti, pensando che questa figura non si sia conservata tutta nello stile originale, ma che qualche restauratore del periodo imperiale l'abbia migliorata, come spesso è accaduto. Perciò mi limiterò ad accennare solo alla testa (tav. V, 1-2). Anche questa somiglia un po' all'altra, ma i tratti del suo viso sono un po' più giovani. Tutta l'espressione della figura è data dalla strana pie-gatura della testa da un lato. Simile è anche la conformazione delle labbra, delle pieghe che intorno alle narici scendono diagonalmente verso il basso e delle grosse palpebre.

Un'opera indubbiamente indigena della Magna Grecia è la status d'Apollo di Cirò 20 (tav. VI). È un acrolito, come si può vedere dalla stilizzazione del busto. Sulla testa i capelli, di bronzo o forse d'argento o d'oro, erano posati come una parrucca. Delle pietre colorate erano incastrate negli occhi, come a volte si trova anche in Grecia. Il particolare più interessante di questa figura è che non era una figura genuinamente plastica, ma un simulacro. Lo dimostrano le gambe che sono elaborate soltanto fino al di sotto dell'attaccatura del polpaccio e sono traforate fino alla pianta del piede. Questo foro serviva a infilarci una stanga di legno o di ferro che certamente portava la testa come un'intelaiatura. Anche le mani sono attaccate con lo stesso sistema (tav. VII, 2). Che, malgrado gli accurati scavi di Orsi, non si sia trovato nulla del corpo, si potrebbe

19) G. M. RICHTER, *Catalogue of Greek sculptures* no. 28 tav. 29.

20) Reggio, Museo della Magna Grecia. L.-H. 118. Per la grande gentilezza del soprintendente ho potuto esaminare e studiare la testa, i piedi e la piccola statuetta in oro, probabilmente rappresentante questa statua di culto. Si dovrebbe fare un restauro in plastica leggera utilizzando i forti nelle gambe per legni di sostituzione e fare il tentativo di coprire la costruzione con un mantello simile a quello della statuetta.

spiegare col fatto, che tutto questo era coperto da un grande mantello di lana, che arrivava quasi fino ai piedi. In questa guisa, la statua di culto viene riprodotta nella piccola figura d'oro che tiene in mano l'arco (tav. VII, 1).

La caratteristica tipica della Magna Grecia in questa testa di Cirò, mi sembra di riconoscerla nell'appoggio orizzontale alla parte inferiore del collo, come non la troviamo quasi mai in Grecia e come invece si trova spesso nell'Italia meridionale e perfino a Pompei nel primo sec. d.C. Altra caratteristica singolare è nella morbidezza dell'incarnato, che potrebbe quasi ricordare una testa femminile, nelle pieghe di grasso al collo, strane in un Apollo e infine nella rappresentazione molto concisa delle palpebre; simile in ciò a quella è una testa di Taranto a Basilea. Anche le mani e i piedi di quella figura hanno la pienezza di carne, che corrispondeva all'ideale di bellezza della Magna Grecia, soprattutto di Taranto, e che si può riscontrare anche nella pittura.

Se un giorno tutte le opere di marmo trovate nella Magna Grecia saranno raccolte in buone fotografie, sarà chiaro che, anche nella plastica marmorea, non abbiamo da fare con una sola officina di scultura locale, quanto invece con laboratori del marmo viaggianti, che nelle città meridionali italiane hanno elaborato i templi e altre sculture.

Le seguenti opere mi sembrano ancor più interessanti. La testa di Atena di Taranto fatta in marmo italico, è una delle più belle e caratteristiche opere marmoree[21]. Eppure è difficile, forse impossibile, datarla con esattezza. La morbidezza meravigliosa del suo incarnato, la pienezza sensuale delle labbra, ricordano opere della tarda classicità. Ma la grossezza delle palpebre è di

21) L-H 98. Per l'aiuto gentile del professore Ciro Drago potetti fare queste fotografie nella luce naturale dal disopra, mettendo la testa giacente alla luce della finestra.

nuovo un tratto stilistico più antico. Ancora più arcaica è la forma molto lineare dei capelli sulla nuca. Ma sarebbe assurdo chiamare la testa provinciale, a causa di queste posizioni di livelli stilistici differenti. Proprio in questo giusto alternarsi di elementi vecchi e nuovi, sta il particolare fascino artistico di questa testa tarantina.

Credo che le stesse caratteristiche stilistiche si trovino pure nella figura di bronzo di un'Atena[22] nel British Museum e in due portatrici di specchi, ambedue di Taranto, ora una a Kopenhagen, l'altra a Basilea. Ne possiamo quindi concludere, che questo eminente artista di Taranto abbia lavorato anche in bronzo.

Ma anche più interessante mi sembra il fatto che questo maestro così significativo della testa di Atena, abbia fatto la Niobide crollante di Roma[23] (tav. VIII). La somiglianza della conformazione della testa fra le due figure è così grande, che è spiegabile solo come un'opera della mano dello stesso maestro. In questa Niobide, la bellezza della configurazione del corpo è particolarmente evidente. È il momento transitorio in cui la persona raffigurata vuole afferrare la freccia mortale nella schiena, e in cui, per pudore femminile, tenta di trattenere il peplos scivolante nel momento del crollo, con lo sguardo da vittima innocente, innalzato verso gli Dei. Questa Niobide è stata trovata in un rifugio della tarda antichità per opere d'arte in piazza Sallustio a Roma. Si pensa giustamente, che questa statua sia stata portata via da un cornicione di un tempio greco nell'Italia meridionale da un amante d'arte classica nell'epoca imperiale e portata a Roma.

22) Brit. Mus. no. 190. *Catalogue of Greek & Roman bronzes* no. 190, tav. 29.

23) Per la gentilezza di Roberto Paribeni ho potuto fare questa fotografia, quando la statua era esposta in una piccola stanza colla luce naturale dal disopra. R.M. COOK, *Niobe* (Cambridge 1964). SCHEFOLD, *Meisterwerke* 94.

Nello stesso posto sono state trovate altre due Niobidi che, probabilmente, facevano parte dello stesso ciclo. Ambedue sono state elaborate da un'altra mano: una, quella del giovinetto che si rotola per terra nell'agonia è nella sua formazione, più antica; l'altra, una figlia di Niobe, è chiaramente più matura, pur assomigliando molto all'altra stilisticamente. Queste due statue ci offrono un ottimo mezzo per capire il lavoro degli scultori in marmo della Magna Grecia.

A queste tre Niobidi si unisce stilisticamente l'Apollo saettante trovato trent'anni fa nel tempio di Apollo di Sosianus[24]. Là si trovava, al tempo di Plinio, un famoso gruppo dei Niobidi. Anche questa figura stava, originariamente, sul cornicione di un tempio, come si può dedurre dalla posizione del corpo. La statua è stata restaurata duramente nel tardo periodo imperiale romano. Ma l'antica bellezza della Magna Grecia risplende ancora dal dietro ben conservato e soprattutto dalla testa. In origine questa testa aveva dei capelli di bronzo svolazzanti sulla fronte. Il solo tratto, di rendere così espressivamente i capelli mossi dal vento, è tipicamente tarentino.

Ma l'attività di questa officina è chiarita ancora da un torso, ora a Berlino[25] (tav. IX). Fa parte di un Niobide precipitante, la cui posizione, però, non è ancora del tutto riconosciuta. Particolarmente

24) L-H 115-117. La statua fu restaurata crudelmente nell'epoca tarda romana. Restava nel tempio di Apollo Sosiano mentre le belle ragazze furono trasportate in una villa presso piazza Sallustio ed andavano in una cava per la protezione delle opere d'arte prima di un'invasione dei barbari. Si dovrebbero ricercare le altre statue. La statua del pedagogo già incastrata nella Torre Sallustio, come mi ha mostrato anni fa Enrico Paribeni (Photo Anderson), si trova oggi a Stoccolma con un altro Niobide (A. ANDREN, *Antike Sulptur*, tav. 11.23). Enc. d'arte antica, V, 513 fig. 666-7.

25) *Berichte der Berliner Museen* NF VII. 1957, 2 ff. Si dice che il torso fu trovato presso il teatro di Marcello.

interessante in questa figura è la pienezza «tarentina» del corpo del giovinetto e la morbidezza della modellazione dell'incarnato. Ma qui è interessante il fatto che il marmo non proviene dall'isola di Paros, ma è un marmo con venature di mica, come spesso .si può vedere nei marmi dell'Italia meridionale.

Nei frammenti di scultura del cornicione al tempio di Hera Lacinia a Crotone, possiamo osservare un'altra sfumatura della plastica della Magna Grecia. Chiedo scusa se mi permetto di ricordare che, molto probabilmente, sculture di questo tempio della metà del quinto sec., sono ancora sotterrate presso Capo Colonna[26]. Nel 1885 furono fatti scavi in questo posto, ma senza permesso. Secondo il rapporto stampato nel bollettino, durante questi scavi, sono state trovate delle figure da cornicione. Per motivi di cortesia, quest'affare è stato messo a tacere, risotterrando le sculture trovate. Secondo notizie certamente poco sicure, queste giacciono ora in due cave di pietra, a circa 200 m. dal tempio. Ma anche queste due cave di pietra sono oggi per le coltivazioni di Capo Colonna completamente riempite di terra. È una disgrazia che raramente è avvenuta nella storia della nostra archeologia. Forse queste sculture, di nuovo sparite nella terra, si potrebbero trovare in collezioni private. Secondo il tipo di marmo delle sculture che si trovano nel museo di Crotone, e secondo la condizione stilistica dei pochi frammenti pubblicati da Orsi, una testa di marmo, che circa sessant'anni fa è entrata a far parte della collezione dello scultore Max Klinger, potrebbe appartenere a questo complesso di sculture[27]. È una testa, la cui parte frontale si è quasi completamente

26) *Notizie degli scavi*, 1897, 344, 1911, Suppl. 77.102, fig. 79. La storia mi fu confermata molte volte dal Barone F. von Duhn.

27) L-H 114. Il marmo mi sembra identico al marmo dei frammenti dal frontone nel Museo di Crotone.

distrutta, cascando, evidentemente, dal cornicione. Il dietro, il profilo, è più austero, nella sua conformazione, della parte frontale. Questa è l'abitudine stilistica, spesso frequente nell'Italia meridionale, degli scultori in marmo. La severa altezza e bellezza di questa testa, ricorda le monete di Siracusa degli anni intorno al 450. Le pietre colorate incastrate negli occhi, davano allo sguardo una particolare intensità, tratto anche questo frequente negli scultori dell'Italia meridionale. Basti per questo fatto pensare alla testa di Cirò, alla testa di una statua cultuale di una Dea di Taranto, alla testa di Como, di Volterra e ad alcune altre. Dato il sollevamento della spalla destra e la leggera inclinazione laterale della testa, si potrebbe supporre che questa opera rappresenti un'Artemide, forse cacciante i Niobidi. Infatti il mito di Niobe: che per il suo folle orgoglio materno e la sua arroganza poco intelligente si era attirata l'ira degli Dei, è stato spesso rappresentato nella plastica dell'Italia meridionale, cosicché si potrebbe quasi parlare di un «Niobidenmaster» nell'Italia meridionale.

Ancora diversamente ha lavorato il maestro che ha creato le sculture del tempio di Lokri[28], il cui grande significato storico-artistico è stato messo in luce attraverso i lavori e le pubblicazioni del mio collega A. de Franciscis. Già solo il motivo dei due Dioscuri saltanti giù dal cavallo, è, nella momentaneità della rappresentazione, caratteristico dell'Italia meridionale. La stessa cosa si può dire dei due Tritoni rappresentati sotto i cavalli e che li sostengono. È questo un concetto plasticamente ardito che si trova, pure a Lokri, nella grande sfinge di terracotta. Ma anche nella conformazione plastica del corpo si ritrova il voluto accostamento di

28) *Römische Mitteilungen* 1960, 1 ss., tav. I-7 (DE FRANCISCIS).

forme più antiche e più nuove (si potrebbe parlare di un raffinato mezzo artistico) che in Grecia non s'incontra quasi mai.

Eppure questo scultore è legato alla Grecia se non, forse, personalmente, certamente nelle sue forme stilistiche. Infatti le teste, così felicemente unite da de Franciscis alle figure degli acroteri, fanno vedere una certa dipendenza stilistica dalle classiche teste greche.

La testa di una statua cultuale tarentina molto significativa non è stata ancora purtroppo pubblicata secondo la sua importanza[29] (tav. X, 1). Le modeste fotografie, o meglio gli schizzi fotografici, li ho potuti fare grazie al mio caro collega Degrassi. La testa, purtroppo, è stata danneggiata dai colpi di piccone durante i lavori di scavo. Forse è possibile pianeggiare questi punti con gesso colorato, cosicché i danni non nuocciano oltre all'effetto artistico. Anche qui gli occhi incastonati erano di pietre diverse, come gli artisti della Magna Grecia amavano fare, per rafforzare l'efficacia dello sguardo. Ciò si nota anche nell'espressione dell'occhio sulle immagini di vasi tarentini. La testa è elaborata in marmo solo nella parte frontale. Il dietro era di pietra calcarea o di altro materiale, poiché la pittura dei capelli copriva la pietra. La testa, però, stava sulla statua diversamente da come è l'uso nelle teste della Magna Grecia. È tagliata nettamente a metà del collo. Tuttavia non ho studiato la parte inferiore del collo. Forse è stato tagliato così prima di venir montato sul piedistallo.

La testa è certamente un lavoro già dell'inizio del secolo. Se si volesse accennare a un'opera greca datata, si dovrebbe pensare alle sculture di Epidauro.

29) Taranto, Museo archeologico. Il professore Degrassi ha ben voluto permettermi di fotografare la testa e di lasciar eseguire un calco. La testa apparteneva ad una delle poche statue di culto rimaste.

Naturalmente il contatto artistico con la madrepatria non è stato mai interrotto. Anzi, pare che l'arte figurativa di Taranto e delle altre città della costa dell'Italia meridionale abbia raggiunto una grande fioritura proprio per la guerra peloponnesiaca, che aveva gravemente danneggiato sia la madrepatria che la Sicilia. Anche la pittura vascolare tarentina e lucana ha preso in quel periodo un grande slancio[30]. Probabilmente in quell'epoca erano emigrati da Atene molti pittori di vasi.

La stupenda testa di Kansas City è stata trovata, secondo sicuri indizi, a Taranto[31] (tav. X, 2). Le sue marcate asimmetrie fanno vedere che si è staccata da un altorilievo paragonabile ai grandi rilievi tombali di Atene, del maturo quarto secolo. Ma naturalmente non possiamo sapere se la testa faceva parte di una tomba, di un monumento votivo o, forse, di un rilievo cultuale, di cui solo la testa le braccia e i piedi erano di marmo. Questa testa mostra una sfumatura nuova e diversa della plastica tarentina. Il suo scultore non ha continuato semplicemente lo stile della testa che ho mostrato or ora; ciò che colpisce in questa come caratteristica particolare, è l'atteggiamento volutamente altero, che le umili, silenziose teste attiche non hanno; la conformazione appena lineare delle palpebre e delle sopracciglia che generano appunto questa impressione, e la bellezza sensualmente tenera del collo carnoso con le sue «collane di Venere». Uno sguardo alla coroplastica basta per renderci chiara questa espressione di viso «tarentina» nella modesta materia della creta.

Ancora un'altra sfumatura mostra una testa dimenticata dagli archeologi, che Paolino Mingazzini ha messo in luce, togliendola

30) TRENDALL, *Frühitaliotische Vasenmalerei*, 8.
31) Kansas City. L-H 135.

dal nascondiglio di Nocera e che Enrico Paribeni ha interpretata come Plutone[32] (tav. XI, 1-2). Questa testa mi sembra essere, in un certo senso, la creazione più significativa e caratteristica di uno dei più significativi scultori della Magna Grecia. Sicuramente appartiene a un gruppo artistico con una tendenza completamente diversa e mi sembra paragonabile, sotto certi riguardi, alle opere di Medma Rosarno, che dimostrano a quali altezze una tendenza artistica, così stranamente delicata, possa arrivare attraverso la mano di un grande maestro. Questa testa si allontana più di tutte. le altre dalla plastica greca. Anzi, ricorda addirittura, nei tratti anticlassici del dolore e della sopportazione, nell'espressione triste e tormentata del viso, scusatemi, certe opere medioevali. E questa espressione è generata, in chi l'osserva, ancora dalla funzione plastica degli occhi, delle palpebre e delle sopracciglia, che con una leggera smorfia rappresentano il dolore di questo viso; ma anche dalla spiccata linearità dei capelli, accentuata ancora di più dalle *tenie* che li tenevano legati insieme.

Purtroppo il luogo di ritrovamento di questa preziosa opera, che speriamo trovi nel museo di Napoli o di Salerno il posto che merita, non è stato ancora stabilito con sicurezza. Poiché Sorrento, da dove è stata acquistata, aveva molte opere di marmo greche, che certamente furono portate in una delle ville romane, non prima dell'epoca imperiale.

Questo oscurarsi acheronteo di alcuni visi della plastica della Magna Grecia potrebbe essere documentato ancora da parecchie teste di terracotta[33], la cui precisa provenienza non è ancora conosciuta,

32) Per la grande gentilezza della Signora Fienga ho potuto studiare e fotografare questa testa pubblicata da P. Mingazzini in *Forma Italiae archeologica*, I, 2, p. 190, tav. 37, 132-133. *Boll. d'Arte*, 1960, p. 5.
33) L-H 94b.

che però potrebbero essere originarie, più che di Taranto, di un santuario della costa occidentale dell'Italia meridionale dalle parti di Medma-Metaurum. Quest'arte si è diffusa un tempo lungo la costa orientale della Sicilia fino a Naxos.

È già stato più volte accennato a questa tendenza dell'arte della Magna Grecia, di rappresentare nel ritratto tratti realistici. È nell'ordine naturale delle cose, che questa tendenza al ritratto realistico abbia avuto una spinta molto forte nel tardo ellenismo. Ci sono alcuni ritratti di pietra calcarea siracusana che evidentemente rappresentano una famiglia della Sicilia chiaramente del tardo ellenismo, romanizzata. Il padre della famiglia, un Romano inesorabile, la padrona di casa, una bella dama greca, la schiava negroide, ma soprattutto la testa del poeta o del filosofo, che faceva parte di questa nobile casa. Mi limito a mostrare il ritratto di questo poeta o filosofo del tardoellenismo, in cui il realismo della rappresentazione si manifesta in maniera incomparabile (tav. XI, 3). Purtroppo questi ritratti, che sono stati trovati sessant'anni fa, non sono ancora stati pubblicati secondo la loro vera importanza. Dicono che siano arrivati qui come zavorra di un veliero che veniva dalla costa nord-africana. Ma anche la costa della Tunisia faceva parte già nel sesto secolo del territorio artistico della Sicilia, come dimostra una interessante costruzione tombale, che ha capitelli e colonne doriche, le stesse che contrassegnano i templi di Selinunte[34].

Il grande contributo che la plastica della Magna Grecia ha portato al ritratto romano, non è stato ancora chiarito in maniera

34) Siracusa, Museo Archeologico. Bernabò Brea mi ha gentilmente permesso di fotografare queste teste calcaree rappresentanti una famiglia romana del I sec. in Tunisia. N. BONACASA, *Ritratti greci e romani della Sicilia*, n. 22, tav. 9-11. M. CHRISTOFFE, *Le tombeau de la Chrétienne*, p. 71, fig. 43. *Arch. Class.* IV (1952), p. 274.

adeguata. Alla testa di Sorrento abbiamo già accennato. Ma anche il ritratto campano del secondo secolo ha come base artistica la plastica della Magna Grecia. Ciò mi sembra molto efficace nel busto di un duce del popolo sannitico del tempo della lotta per l'esistenza dei Sanniti, che si erano ritirati nelle montagne di Pietrabbondante[35]. Questa testa da Boviano che si trova nel Cabinet des Médailles a Parigi, rappresenta un grande duce popolare dei Sanniti. La fisionomia di questo grande uomo non è certamente greca, ma piuttosto italico-sannitica, specialmente nel profilo col naso aquilino e negli occhi acuti. Il realismo nella formazione plastica delle guance magre mal rasate, è possibile solo trovare nell'arte della Magna Grecia.

Abbiamo anche un altro ritratto di questo periodo: rappresentante Naevius di Minturno a Napoli, un crudele condottiero della guerra civile[36]. Il fiero motivo del duce col piede appoggiato e con le mani posate sulle ginocchia, è quello del condottiero vittorioso, come Alessandro Magno s'è fatto rappresentare nella famosa statua della collezione Rondanini. Il viso è altamente realistico e anche in questo caso mi sembra impensabile senza la forma artistica della Magna Grecia[37].

Nella stessa posa dell'Alessandro Rondanini e di Naevius mi sembra anche un campano di Capua, che posso mostrare, grazie alla generosità del suo possessore[38] (tav. XII). La testa è alzata

35) Paris, Cab. med. 857. *Römische Mitteilungen*, 1926. 140, fig. 1.2. Disgraziatamente nella città di Bovianum sono rimaste rovine della città greco-sannitica, ma non sculture.

36) *Notizie degli scavi* 1939, 132. fig. 18.

37) Napoli, Museo Nazionale.

38) La testa con un elmo posso pubblicare per la gentilezza del collezionista privato. Sembra che gli occhi sono restaurati. Ma l'indicazione della pupilla si trova

e guarda all'insù con aria trionfante. È coperta con un piccolo elmo piatto. I tratti del viso non sono così brutali come quelli di Naevius e del Sannita di Boviano. La ricca modellazione delle guance lascia vedere ancora il sostrato dell'arte della Magna Grecia. Anche qui l'occhio è particolarmente marcato per la trapanazione delle pupille. Ricorda addirittura teste tardo antiche del terzo sec. d.C. Ma mi sembra possibile in questa testa già nel primo sec. a.C., perché nelle terracotte tarentine si trova già ogni tanto la trapanazione delle pupille, per dare più forza allo sguardo.

Purtroppo conosciamo poco la plastica tarentina del terzo sec. Dobbiamo rimpiangere che, nella città che nel 1880 ha cominciato a svilupparsi rapidamente, i santuari e le necropoli al suo interno siano stati quasi completamente distrutti, e che solo delle opere di scarsa importanza, datate attraverso altri ritrovamenti, siano arrivate nel museo. Il terzo secolo era cominciato per Taranto in maniera promettente. Ma, sia per la guerra di Annibale, sia per il colpo militare che Roma aveva inflitto alla città nel 275, questa non si è più risollevata all'antica libertà e floridezza.

Nell'anno 203, con l'occupazione romana, poi, la sua potenza politica, economica e spirituale finì completamente. Ma, come l'Europa occidentale dopo la seconda guerra mondiale, Taranto ha vissuto, con i nuovi padroni, un vero miracolo economico. Questa nuova fioritura si riallacciava sì all'antica tradizione tarentina, ma era determinata dal lusso, dalla ricchezza e da alcuni altri tratti caratteristici a questa connessi, che hanno contrassegnato a Taranto (ancora la più potente città della Magna Grecia) il volto dell'arte figurativa. La maggior parte delle terrecotte ellenistiche, che si

qualche volta in teste del tardo ellenismo-italico per rinforzare l'espressione del temperamento.

sono conservate, sono del secondo e primo sec. a.C. Anche le scoperte in oro e in argento di Taranto e Canosa, ma soprattutto il meraviglioso «*trésor de Tarente*», danno una chiara idea della fase di questo «*fin de siècle*», o, per meglio dire, di questa «fine di millennio» prima della nascita di Cristo[39]. Poiché abbiamo pochissime opere di marmo, mi permetto di accennare alle terrecotte, che mi sembrano essere particolarmente caratteristiche.

Queste due figurine hanno lo charme di una parigina «*fin de siècle*»[40] (tav. XIII). Interessante dal punto di vista plastico è, prima di tutto, il decadente ideale di bellezza tardo ellenistico: la parte superiore del corpo, gracile , delicata, e i fianchi pieni, portati con civetteria. Tipica è inoltre la raffinatezza della moda, nella drappeggiatura del chiton e del manto. In più troviamo la testina quasi rococò nella espressione del mento piccolissimo, delle guance paffutelle, e dei molti accenti plastici nei tratti del viso. Perfino la pettinatura con la cuffietta manifesta il giocoso tratto rococò del tardo Taranto. Gli abbondanti ritrovamenti archeologici ci offrono qui la rara possibilità di farci un'idea storico-culturale del tramonto di una civiltà. Spesso si trova la mescolanza dei sessi in figure quasi ermafrodite. Ma particolarmente indicativi sono gli oggetti trovati nelle tombe, che ci dischiudono le speranze dell'umanità d'allora. Si desidera continuare a possedere nell'aldilà tutte le gioie, di cui s'è goduto in terra. E su questo abbiamo delle figure molto esplicative. Per esempio, quella dei due danzatori o danzatrici — non si può senz'altro distinguere il sesso, come spesso avviene in epoche tardive[41]. Sono ornate di corone di fiori al petto e

39) WUILLEUMIER, *Le Tresor de Tarente*. M. MAIER, *La coppa di Bari. Ant. Denkm.* III, 25/6.
40) L-H 145.
41) L-H 159.

alle gambe e insieme eseguono una danza artistica che ricorda i movimenti dei pattinatori. Altre figure di terracotta proiettano ancora questa aspettativa di gioia nell'ambiente dionisiaco, che l'uomo moderno è pronto a demitizzare[42]. Poichè anche i Sileni, che ballano intorno a Menadi danzanti e dormienti, vogliono diffondere lo stesso fascino analogico intorno al morto giacente nella tomba, affinché tali figure, provocate dalla magia dell'immagine, lo circondino ancora nell'altro mondo. Animi più rozzi hanno messo nella tomba dei loro morti dei gladiatori duellanti[43]. I cinici, invece, maschere burlesche di veri mascalzoni, come oggi non si vedono più[44]. Pare che il piacere di tali facce burlesche abbia avuto un influsso a ritroso da Alessandria a Taranto. Infatti questi tipi sono stati esportati da Alessandria a Taranto, come l'arte alessandrina in alcune sfere artistiche è stata fortemente influenzata da Taranto.

Vorrei accennare brevemente a questi influssi di Taranto su Alessandria, soprattutto nella incomparabile toreutica di Taranto. La placchetta d'argento dall'ornamento frontale di un cavallo attaccato a un carro di trionfo[45] ricorda certamente una vittoria dei Tarentini probabilmente contro Pirro e quindi, se è giusta la supposizione, è databile prima dell'anno 275 (tav. XIV, 1).

Anche del periodo imperiale conosciamo queste ovali placchette frontali, come quelle dei cavalli di bronzo di Ancona. Quella tarentina è di gusto squisito e rivela alto senso artistico, nella composizione, nello stretto ovale, della Nike slanciata, seminuda.

42) L-H XV.
43) C. BELLI, *Il tesoro di Taranto*, 226.
44) L-H 158.
45) L-H 140.

La Nike cammina, o forse, se la osserviamo meglio, balla con un *tropaion* sulla spalla, una danza della vittoria. Le sue ali s'inseriscono con effetto armoniosissimo nell'insieme. L'atteggiamento delle pesanti pieghe del manto dà l'impressione del dondolamento della danza. Il manto contrasta, nella composizione, col corpo seminudo delicatissimo. Anche questa è una conquista dell'arte della Magna Grecia: mostrare nudo il corpo della Nike, come già si può vedere sulle monete di Agathokles. Infine la delicata figura è coronata da una nuova variazione del motivo: la testina piegata da un lato, con la pettinatura fiammeggiante dell'inizio del terzo secolo a.C.

Purtroppo non possediamo più lavori d'argento di Alessandria paragonabili a questo. Ma abbiamo impronte di gesso di Mithraine e Galjub per i lavori dei toreuti alessandrini[46]. La connessione nella composizione è chiara. Solo che queste impronte di gesso non hanno raggiunto neanche lontanamente la bellezza dei loro modelli tarentini.

La toreutica tarentina è stata di particolare importanza. La stupenda patera d'argento di Taranto non è ancora ritornata a Bari. Il rilievo, meravigliosamente delicato della corte amorosa che un eroe fa a un'eroina, è tanto perfetto, che non ha bisogno d'interpretazione stilistica[47]. Ma è altamente interessante osservare la tipologia della coppa con gl'infossamenti ovali sul bordo. È un tipo di vaschetta da pompa, come si è conservata anche nella Grecia del Nord e nella Russia meridionale. Si potrebbe certamente dimostrare che i toreuti di tali meravigliose vaschette d'argento e perfino d'oro, viaggiavano e lavoravano per l'antico mondo, dove vivevano, nei Balcani, ricchi popoli grecizzati, dove si è conservato

46) O. RUBENSHON, *Hellenistisches Silbergeschirr in antiken Gipsabgüssen*, tav. 4.
47) M. MAIER, *La coppa di Bari. Ant. Denkm.*, III, 25.

un cratere di bronzo di altissima arte, anche se, data la sovrabbondanza di figure, dà un'impressione quasi barocca e da *parvenue*, oppure se si pensa ai recipienti d'oro di Plovdiv in Bulgaria e ad alcuni altri ritrovamenti d'argento nei Balcani.

Tutti questi lavori toreutici non hanno nulla da fare con l'arte attica. Sono tarentini. Hanno le loro radici nell'arte greca dell'Asia Minore, che, attraverso i Balcani, lungo la via Egnatia è arrivata nell'Italia del Sud, e da qui ha di nuovo lavorato per i principi balcani. Lo scambio artistico, il flusso e il riflusso tra l'Oriente e l'Occidente e di nuovo l'Oriente, non è da misconoscere nell'ambito della toreutica.

Ancora alcune parole sull'arte tardo tarentina, che, probabilmente, si estende già nell'epoca imperiale. Nel museo di Taranto sono esposte perfino molte di tali teste dell'ultimo periodo[48]. Vorrei accennare solo a una, che mi pare particolarmente caratteristica. Non si può dire se si tratti di una fanciulla o di un giovinetto. È un viso stranamente attraente nella sfumatura della modellazione, particolarmente degli occhi e della bocca. È una figurazione plastica, che ci conduce a una trasparenza non plastica di tutte le forme.

Di fronte a queste teste diventa particolarmente chiaro il tentativo di superare la rappresentazione plastica con mezzi pittorici. Nel rilievo, questa tendenza è ancora più chiara. E soprattutto la pietra tenera di Taranto dava agli artisti tarentini la possibilità di rappresentare tali effetti pittorici con sommo virtuosismo[49].

48) L-H 163. *Arch. Jhb.* 1966, Anz. 283,fig. 30.

49) Fregio in una tomba a Lecce (BERNABO BREA, *I rilievi tarantini in pietra tenera, Riv. dell'Ist. Naz. d'Archeologia*, NS I, 1952, 85, fig. 55). Simile il fregio GIGLIOLI, *Arte etrusca*, tav. 384. Cf. anche GIGLIOLI, *Arte etrusca*, tav. 321, 323, 335, 378, 379.3, 382.

Eccone due esempi: le Tritonesse del fregio di una tomba si comportano furiosamente, come le onde del mare in cui volteggiano. I loro corpi si torcono staccandosi dal rilievo che le porta. I loro visi sono mossi appassionatamente (tav. XV, 1). È una conformazione barocca, che sorpassa di gran lunga ciò che si conosce del barocco greco di Rodi e Pergamon. Forse questo tipico tratto della plastica tarentina è ancora più chiaro nei fregi di Lecce, che sono pieni di raccorciamenti prospettici. Cavalli che si muovono verso l'interno del rilievo; teste dirette diagonalmente verso il centro del quadro. Tutti questi sono tratti che non sono stati presi in prestito alla pittura, ma che sono stati creati in primo luogo da scultori tarentini. Quest'arte del forte raccorciamento nel rilievo è assolutamente anticlassica, mentre è tipica della Magna Grecia. Ha influenzato meno la plastica romana, di più invece l'arte etrusca, che dal quarto sec. sta sotto una forte influenza della Magna Grecia. Ricordo solo, a questo riguardo, le terracotte di Faleri e Bologna[50], poi i rilievi dell'Italia settentrionale, come, per esempio, il rilievo tombale di Padova, certo un po' provinciale, di un combattimento contro i Galli (tav. XIV, 2). Questo rilievo è indubbiamente molto più modesto dei rilievi leccesi. Ma nel gran gesto dei passi è, appunto perciò, ancora più espressivo di quelli tarentini. Brevemente accennerò ai rilievi del Monumento dei Giuli a S. Remy in Provenza. Il movimento selvaggio di questa mischia sorpassa tutto quello che già conosciamo. L'incrociarsi delle figure, la spinta di tutte queste verso il fondo del rilievo, sono tratti che sarebbero impensabili senza l'arte tarentina.

Sarebbe un compito molto importante seguire l'espansione

50) Padova, Museo Civico. *Boll. del Museo civico di Padova*, NS. IV, 5, 21, P. 119 (1928).

della scultura della Magna Grecia non solo ad Alessandria e nei Balcani ma nel Mediterraneo occidentale. Dal 480, l'influsso della Magna Grecia è particolarmente visibile nel Sud della Francia, a Marsiglia, e non meno lungo la costa orientale della Spagna. A questo proposito vorrei accennare ad alcune interessantissime sculture, che sono quasi sconosciute. A Toulouse sono state incastrate in mura tardoantiche teste di pietra calcarea, del primo sec. a.C.[51]. Fra queste se ne trovano alcune che sono elaborate in una specie di Rinascimento della Magna Grecia, come le ha presentate Pasiteles. Molto interessante mi pare una testa che è stilisticamente connessa ad alcune teste di Selinunte (tav. XV, 2). Forse questo modesto accenno a questa interessante fase tardiva della plastica della Magna Grecia provinciale che si riallaccia retrospettivamente a quella della Magna Grecia del quinto sec., può far sì che gli archeologi tentino di salvare e pubblicare queste sculture, che in parte sono ancora rinchiuse fra le mura della Mission Catholique.

Se osserviamo, riassumendo, la quantità delle opere trovate nell'Italia meridionale, le cui forme sono condizionate alla Grecia, mi sembra chiaro che ci sono stati molti laboratori: anzi, molte tendenze artistiche a cui dobbiamo queste opere d'arte. Tuttavia queste hanno dei tratti caratteristici propri, che si trovano solo nell'arte della Magna Grecia, ciò che io appunto ho tentato di chiarire. L'influsso di quest'arte su quella etrusca e romana sarebbe un tema particolare, che io ho potuto soltanto richiamare. Possiamo seguire chiaramente la sua penetrazione dall'Italia dal

51) *Fasti Archeologici*, I, 301, fig. 99. Disgraziatamente tante sculture incastrate nei fondamenti della Mission Catholique a Toulouse non sono tirate fuori e non pubblicate. Il rinascimento della scultura della Magna Grecia si può constatare anche nella testa acrolito da S. Omobono nel Palazzo dei Conservatori a Roma. Braccio nuovo.

Sud, sulle terracotte votive e sulle antefisse dei templi. Alla corsa vittoriosa di Roma verso il Mezzogiorno dell'Italia, ha corrisposto un movimento artistico dalla Magna Grecia al Nord, che diviene sempre più forte dopo le guerre puniche. Già Orazio l'ha osservato, quando disse (Epist. II, I, 156):

Graecia capta ferum victorem cepit
Et artes intulit agresti Latio.

ERNST LANGLOTZ

TAVOLE

I	Amburgo Museo: statua di Ercole stanco.
	Boston - ex colI. Kopf: statuetta di ragazzo.
II	Siracusa - Museo archeologico: stele in marmo con testa di guerriero e rovescio della stessa stele con fregio figurato incompiuto.
III	Adolfseck: testa di sfinge, da Roma.
IV-V	New York - Metropolitan Museum: statua in marmo, probabilmente di Atena e dettagli della testa.
VI-VII	Reggio Calabria Museo Nazionale: testa mani e piedi dell'acrolito di Cirò.
VII	Reggio Calabria Museo Nazionale: statuetta in oro.
VIII	Roma - Museo delle Terme: statua di Niobide da piazza Sallustio.
IX	Berlino - Museo: torso in marmo di Niobide.
X	Taranto Museo nazionale: testa cultuale.
	Kansas City: testa femminile.
XI	Nocera Collezione Fienga: testa di Plutone.
	Siracusa - Museo archeologico: testa di filosofo.
XII	Collezione privata: testa di guerriero.
XIII	Collezione privata: coppia di ballerini.
XIV	Alessandria: Nike danzante (calco antico).
	Padova: rilievo sepolcrale.
XV	Collezione privata: busto di Tritonessa
	Toulouse: frammento di capitello, dal muro di cinta della città.

LA CERAMICA

Verso la fine del 5° secolo a.C. c'erano due officine nella zona costiera del golfo di Taranto per la produzione di ceramica a figure rosse. La prima era quella dei Pittori di Pisticci. e di Amykos, sorta nel 440 circa a.C., la cui localizzazione non è stata ancora stabilita con precisione. La sua origine è stata ricollegata con molta verisimiglianza colla. fondazione di Thurii nel 443 e gli scavi degli ultimi anni a Policoro (l'antica Heraclea), Metaponto e Pisticci hanno dato un forte appoggio all'ipotesi di Hauser, basata sul monogramma HE sul cratere di Fineo a Ruvo attribuito al P. di Amykos, che il centro di fabbricazione sia stato Heraclea, presumibilmente dopo il 433-2 quando la città fu rifondata dopo un trattato fra gli abitanti di Thurii e quelli di Taranto. La famosa tomba di Policoro, scoperta nel 1963, e ben pubblicata da Nevio Degrassi, ha messo in luce un'idria del P. di Amykos di epoca avanzata, uno dei primi vasi dipinti dal P. di Creusa, ed una notevole serie di pelikai ed idrie, per la maggior parte decorate con scene derivate dalle tragedie di Euripide, opere di un nuovo pittore che è stato chiamato il P. di Policoro, il cui stile dimostra una grande affinità con quello dei pittori tarantini della fine del secolo. I vasi dell'officina Pisticci Amykos sono stati trovati in molte località sia di questa zona che nella Puglia — soprattutto a Pisticci, Metaponto, a Taranto stessa, Rugge, Ruvo, Gioia del Colle, Bari,

ecc. — e da questo possiamo concludere che a quest'epoca la seconda officina, che si può collocare quasi con certezza a Taranto, non aveva quel monopolio quasi assoluto del commercio di vasi a figure rosse nella Puglia che aveva dopo il 370.

Dall'inizio i prodotti della seconda officina, sorta nel 425 circa con i Pittori della Danzatrice di Berlino e di Sisifo, erano più ambiziosi e di dimensioni più grandi. Gli artisti di entrambe le officine trovano i loro modelli nei vasi attici del Gruppo di Polignoto il ceramografo, o in quelli dei seguaci del P. di Achille, ma mentre i pittori dell'officina Pisticci Amykos s'accontentano colla produzione di vasi per la maggior parte di piccole dimensioni (crateri a campana, idrie, skyphoi, ecc.) con rappresentazioni semplici di menadi e satiri, di inseguimenti di donne, o di atleti ed altre scene prese dalla 'vita di tutti i giorni, quelli dell'altra, e particolarmente il P. di Sisifo,producono vasi più grandi ed elaborati con scene mitologiche nelle quali le figure sono raggruppate su due o tre piani differenti (p.e. il cratere a volute col ratto delle Leucippidi). È con vasi di questo genere che il P. di Amykos tenta di gareggiare col suo vaso di Fineo, il solo cratere a volute finora conosciuto dalla sua officina e databile all'ultimo decennio del secolo.

Il Pittore di Sisifo ha un'importanza eccezionale nella storia della ceramica apula; i suoi vasi di più grandi dimensioni sono i prototipi di quelli dello stile cosiddetto ornato, i più piccoli di quelli dello stile comune. Questi due stili sono paralleli l'uno all'altro per circa un mezzo secolo, ma cominciano a unirsi nelle opere dei seguaci del P. dell'Ilioupersis, e sono completamente uniti nell'epoca del P. di Dario poco dopo la metà del 4° secolo.

È da notare che pochi vasi del primo periodo della fabbrica apula sono stati finora ricuperati a Taranto stessa, e questi usualmente

molto frammentati. La grande necropoli tarantina è in corso di scavo ma le circostanze sono del tutto diverse da quelle di Canosa, per esempio, o altre località dove vasi in enorme quantità sono stati scoperti nei grandi ipogei, tutti in uno stato di conservazione quasi perfetto. A Taranto le tombe sono spesso sotto la città moderna, e benché abbiano dato una raccolta notevole di materiale, i grandi vasi sono raramente ricuperati intatti. Uno studio approfondito della ricchissima collezione di frammenti di ceramica tarantina, ora conservata nel Museo, molti di eccezionale qualità e di pittori non identificati, farebbe molta luce sulla prima fase della fabbrica, e sullo stile cosiddetto protoapulo. Non c'è dubbio anche che molti vasi di fabbricazione tarantina siano stati esportati nelle città della periferia (p. e. Ruvo, Manduria, Gioia del Colle, Ceglie del Campo, Rugge, ecc.). Si può fare un buon confronto con i vasi pestani, soprattutto dell'officina di Asteas e Python, che sono stati scoperti in molte altre località della zona, p. e. Agropoli, Pontecagnano, Oliveto Citra, Buccino e Montesarchio, l'ultima anche piuttosto distante dal centro di produzione. Non è da escludere la possibilità che ceramisti tarantini abbiano lavorato anche in altre città, e neppure l'esistenza di officine locali, particolarmente nella seconda metà del 4° secolo, come per esempio a Canosa, ma la notevole uniformità della ceramica apula, sia nello stile che nella decorazione, suggerisce una sola fonte di ispirazione, che dovrebbe essere la città di Taranto. Abbiamo già visto un esempio dell'influsso tarantino sull'officina del P. di Amykos verso la fine del 5° secolo nel cratere di Fineo, uno dei parecchi vasi protolucani che improvvisamente appaiono in questo neriodo decorati con scene mitologiche (cfr. anche l'idria di Canace a Bari). La notevole serie di vasi recentemente venuti in luce a Policoro dà anche testimonianza allo stretto rapporto fra le due

fabbriche, come inoltre fanno i vasi del cosiddetto Gruppo Intermedio, molti di provenienza tarantina, nonché quelli del primo periodo dei Pittori di Creusa e di Dolone che sono stilisticamente in tale rapporto coi vasi del Gruppo di Tarporley (cfr. p.e. gli efebi ammantati sui lati secondari dei detti vasi) che è impossibile pensare ad altro se non ad un contatto diretto. Probabilmente alcuni di questi pittori cosiddetti protolucani, soprattutto quelli del Gruppo Intermedio, hanno infatti lavorato a Taranto, ma è molto significativo che dal 375 circa in poi, dopo il trasferimento dell'officina Creusa Dolone nella Lucania, questo contatto scompare quasi completamente ed i vasi di fabbricazione lucana, che da quest'epoca si distinguono chiaramente dai prodotti tarantini nello stile, non si trovano più nel territorio apulo. La ceramica lucana ha subito un altro forte influsso apulo verso la metà del 4° secolo, come si può vedere dalle opere del P. del Primato, che derivava il suo stile ed i suoi motivi decorativi direttamente dal P. di Licurgo, ma col tempo la produzione lucana, isolata dalla corrente artistica del centro principale, comincia ad imbarbarirsi. Mancano i grandi vasi con scene mitologiche o funerarie, come quelli dei successori del P. di Dario, manca anche l'uso dei colori sovrapposti, così caratteristico del tardo stile spulo, e verso la fine del secolo gli ultimi vasi sprofondano in un quasi completo imbarbarimento.

Verso il 400 la cessazione delle esportazioni di ceramiche antiche ha dato alla fabbrica tarantina un forte slancio di produzione per soddisfare le richieste della ricca clientela della Peucezia e da quest'epoca in poi le officine locali producono su vasta scala vasi sia di notevoli proporzioni con una ricca e complessa decorazione (stile ornato) sia di forme più modeste con scene semplici (stile comune).

Prima di fare un esame più minuto dello sviluppo storico della ceramica apula, occorre dare uno sguardo alle caratteristiche più significative che distinguono questi prodotti da quelli delle altre fabbriche italiote. Innanzitutto, come abbiamo già visto, i ceramisti tarantini hanno avuto una predilezione per i vasi di grandi dimensioni, decorati con scene mitologiche; dall'inizio per crateri a volute, e più tardi anche per anfore di tipo panatenaico e per loutrofori, forme che non si trovano quasi mai fuori dell'Apulia e della Lucania.

Nel 4° secolo appaiono anche rappresentazioni teatrali, talvolta di un'importanza eccezionale per la ricostruzione di tragedie scomparse, e, dall'epoca del P. dell'Ilioupersis in poi, i grandi vasi con scene relative al culto dei morti su cui sono rappresentati i defunti dentro un'edicola o naiskos, o una stele funeraria, circondata dai parenti che portano varie offerte. Su questi vasi notiamo un uso più esteso di colori sovrapposti, specialmente bianco, giallo e rosso cupo, particolarmente sul collo dove la rappresentazione è spesso del tutto sovradipinta in questi colori ed ha forse ispirato la tecnica policroma cosiddetta di Gnathia, che inizia poco prima della metà del 4° secolo.

Il sistema canonico per la decorazione di un cratere apulo a volute si stabilisce nel modo seguente: nella prima fase, dalla fine del 5° secolo al 375 circa, sul collo: scena dionisiaca, o mitologica, o di genere a formato piccolo; sul lato principale: una scena mitologica o teatrale, e sul rovescio un tiaso, entrambe con le figure dipinte su due o tre piani. Il P. dell'Ilioupersis ha introdotto alcune piccole modificazioni, p.e. una fila di animali sul collo del vaso (tipo di decorazione che non dura a lungo ed è adoperato soltanto dal detto pittore e dal P. di Licurgo). Il P. dell'Ilioupersis fu anche il primo a decorare i suoi vasi con le scene

funerarie, a cui ho già accennato, con un naiskos su un lato ed una stele sull'altro. Sui vasi dei suoi seguaci appaiono per la prima volta sul collo del lato nobile le teste femminili che sono così tipiche della ceramica apula della seconda metà del 4° secolo; possono essere di fronte, quasi-frontali, o di profilo, e sono sempre contornate da un'esuberante decorazione floreale a colori sovradipinti. Questo diventa il sistema normale di decorazione, sebbene alcuni pittori di epoca avanzata qualche volta sostituiscano una scena più elaborata per la testa femminile, che in questo caso si è trasferita in formato più grande al rovescio.

Non c'è dubbio che questi vasi avevano uno scopo funerario. Due tipi di monumenti funerari sono di solito rappresentati; l'uno, il naiskos, di marmo o di pietra tenera con intonaco bianco, col defunto figurato ad alto rilievo sul fondo; l'altro, la stele, su alta base, senza decorazione figurata ma adornata con bende nere o bianche. L'uso di bianco sovrapposto per i defunti dentro il naiskos imita il marmo o l'intonaco dell'originale; quando ci sono persone dipinte colla tecnica a figure rosse abbiamo una rappresentazione di un palazzo, un tempio, o un'altra costruzione dello stesso tipo. Questi vasi con naiskoi hanno avuto una certa influenza sulla ceramica Cumana; fino all'epoca apulizzante (cioè il 330 circa), la stele è stata il consueto monumento funerario sui vasi campani, ma dopo questo periodo è talvolta sostituita dal naiskos secondo la tradizione apula.

Scene analoghe si trovano su altri vasi di grandi dimensioni destinati per il culto funebre cioè idrie, anfore di tipo panatenaico o a corpo cilindrico, la cosiddetta loutroforos, forma prettamente apula e ristretta a questa fabbrica. È da notare che ci sono parecchie altre forme che sono eccezionali fuori dell'Apulia o della Lucania — in particolare il cratere a volute (mai nella ceramica

campana e solo due volte a Paestum), e la pelike, per la quale i ceramisti apuli hanno avuto una grande predilezione e che, dalla metà del 4° secolo in poi, appare anche in grandi dimensioni? frequentemente decorata con scene nuziali o analoghe. Nella tarda fase della fabbrica troviamo anche grandi kantharoi, askoi, e piatti con rappresentazioni di Eroti, teste femminili e quadrighe o trighe guidate da una Nike alata (cf. Tavv. XL - XLI). Tutti questi vasi hanno una notevole importanza non solo in merito al loro stile ma anche per la luce che danno al dramma antico, ai riti funebri o nuziali, ed alla vita di tutti i giorni, nonché per la loro individualità che li distingue chiaramente da tutti gli altri vasi italioti.

La storia della. ceramica apula a figure rosse, particolarmente dal 360 circa in poi, non è stata ancora precisata come quella delle fabbriche della Lucania o della Campania, e la classificazione che segue, basata sulle più recenti indagini, non è altro per la seconda metà del secolo che un saggio preliminare.

I. Proto Apulo (Proto-Italiota B): 430-400 circa
(Tavv. XVI-XVII)

Nella prima fase della ceramica tarantina, che può essere denominata protoapula, emergono due artisti significativi — il P. della Danzatrice di Berlino ed il P. di Sisifo. Il primo, che compone opere con una delicatezza ed un'armonia tutta attica (cf. Berlino F. 2400), raggiunge anche una certa monumentalità, come nell'amazzonomachia di Melbourne, che è un riflesso di modelli attici della cerchia di Polignoto nel terzo venticinquennio del 5° secolo ed anche dell'arte del Partenone ed ancor più, del fregio di Figalia. Nelle figure che decorano il lato posteriore dei suoi vasi si vede con chiarezza la sua predilezione per pose ispirate dalla scultura.

Il suo collega, il P. di Sisifo, il cui 'stile rassomiglia molto al suo,è un ceramografo di notevole importanza, perché nella sua opera si trova l'origine delle due correnti dello stile apulo del 4° secolo, l'una che trova la sua espressione in vasi monumentali e superdecorati, caratterizzati dalla grande ricchezza e profusione di ornati, l'altra in vasi di più modeste dimensioni decorati con scene più semplici con due o tre figure e, sui lati secondari, quasi sempre due o tre efebi ammantati. Il cratere di Monaco con le nozze di Sisifo, dal quale il pittore prende il nome. è un ottimo esempio dello stile ornato. Nel cratere del Louvre (G 493) vediamo l'altra corrente. La rappresentazione è meno elaborata: una Nike che porge una corona ad un giovane cavaliere; questa scena ha ispirato la decorazione di almeno due vasi dei seguaci del P. di Sisifo, il cratere Lecce 574 del P. di Hearst e da San Simeon 5604 del P. di Tarporley. (Cf. Tav. XVII a con Tav. XVIII).

II. APULO I (dal 400 al 370 circa)

Stile ccmune. (Tavv. XVIII - XIX).

Il più importante dei seguaci del P. di Sisifo nella corrente semplice è il Pittore di Tarporley, la cui attività può essere collocata nel primo venticinquennio del 4° secolo. È un pittore di grande importanza che predilige i temi teatrali: preparazioni per un dramma satiresco, attori con le loro maschere, e soprattutto una delle prime rappresentazioni di una commedia fliacica, il supplizio del ladro. Dipinge anche scene mitologiche (Perseo ed Atena) o prese dalla vita di tutti i giorni (partenza di guerrieri). Un confronto fra i giovani sul lato posteriore dei suoi vasi e quelli del P. di Dolone dimostra la strettissima connessione di stile fra le due scuole a quest'epoca ; ancora più stretta è la connessione con i

suoi numerosi seguaci, come p.e. col P. di Schiller (v. tav. XIX) che deriva il suo stile direttamente da quello del suo maestro. Molti sono i pittori di questo genere nel primo venticinquennio del secolo ; le loro opere sono caratterizzate da una certa monotonia sia nel disegno sia nelle rappresentazioni, che si ripetono da un vaso all'altro.

Stile Ornato. (Tavv. XX - XXI)

La tradizione di grandi vasi da parata inaugurata dal P. di Sisifo continua nei vasi del P. della Nascita di Dioniso, il cui stile all'inizio richiama l'arte di Fidia, ma più tardi degenera in un certo manierismo. Due dei suoi vasi provengono da Taranto, il cratere frammentario di Amsterdam col tempio di Apollo, e un cratere a calice attualmente nel museo di Taranto (4600) con una bellissima rappresentazione, sul lato principale, di Alcmena sul rogo e, sull'altro, di Teseo che abbandona Arianna a Naxos. Notevole è l'impiego del bianco e giallo per i particolari.

Il suo contemporaneo, il P. di Sarpedon, ha uno stile un po' più florido, ma la tradizione del P. della Nascita di Dioniso continua nelle opere del P. di Mosca 733 (p.e. nella pelike di Zurigo con Poseidon e Amimone) e attraverso un gruppo di vasi provenienti da Taranto (52230, 52265) e le opere dei pittori del Gruppo Salting (pelikai Oxford V 550 e Londra, V. e A. 2493. 1910) conduce direttamente al P. di Licurgo.

III. APULO II (MEDIO)

1° *L'officina del Pittore dell'Ilioupersis* (375-350 circa).

Stile ornato. (Tavv. XXII - XXIV)

Lo stile ornato continua nelle opere del P. dell'Ilioupersis e

del suo collega, il P. di Atene 1714, che cominciano ad indulgere alla decorazione più barocca, e qualche volta pesante, che si afferma più tardi nei vasi del P. di Dario. Abbiamo già accennato al sistema canonico della decorazione dei crateri a volute introdotta dal P. dell'Ilioupersis; nelle sue opere è anche da notare: 1° l'uso più esteso del bianco e giallo, 2° il disegno della faccia (la testa inclinata a destra; l'espressione meno tormentata che non quella del P. di Licurgo), 3° i capelli a lunghi riccioli, 4° figure in punta di piedi, 5° l'uso del peplos con una lunga falda, e una striscia nera, o di un chitone con una cintura di nastro nero ripiegato due volte sul davanti, e qualche volta accompagnato da tre puntini neri.

Il P. di Atene 1714 ha una predilezione per i temi dionisiaci, anche sui rovesci dei suoi grandi crateri, che si ripetono sui vasi di più piccole dimensioni; per, lo stile e la composizione è molto vicino al P. dell'Ilioupersis (cf. tavv. XXIII-XXIV).

Stile comune. (Tavv. XXV - XXVI)

Nel secondo venticinquennio del 4° secolo lo stile comune si avvicina sempre più a quello ornato; molti sono i crateri (a campana o a colonnette) decorati con due o tre figure, di pittori minori dell'officina del P. dell'Ilioupersis (p.e. il P. di Digione) o di seguaci del P. di Tarporley (p.e. i PP. di Eton-Nika, di Karlsruhe Bq), e soprattutto dei ceramografi del Gruppo Hoppin-Lecce nelle cui opere si nota quasi un'assimilazione fra le due correnti, che continua anche nelle opere dei loro successori, i PP. di Truro e del Tirso, con una decadenza progressiva della qualità del disegno. È anche da notare la serie di vasi fliacici di quest'epoca, per la maggior parte attribuibili ai seguaci del P. di Tarporley.

2° Il pittore di Licurgo; I precursori del pittore di Dario (360-340 circa) (Tavv. XXVII-XXX)

Il P. di Licurgo è il più importante dei ceramografi apuli verso la metà del 4° secolo. Nella sua opera si vede lo sviluppo della nuova sintassi decorativa introdotta dal P. dell'Ilioupersis, che si rivela soprattutto nella composizione dove le figure sono distribuite in varie zone, ma raggruppate armonicamente con un certo senso di unione fra di loro (crateri di Licurgo e di Boreas), e dove l'artista cerca di farle penetrare nello spazio. C'è anche molto buon gusto nella decorazione e si può notare l'introduzione di uno stagno di cui le sponde sono ornate di piccole piante e fiori (Adolfseck 178). Su alcuni vasi (p.e. Mus. Brit. F 352) appare un naiskos circondato da persone che recano offerte al defunto; la rappresentazione sull'idria del M. B. richiama una delle stele funerarie attiche del 4° secolo, colla donna seduta su uno sgabello e la sua domestica in piedi davanti a lei con una cista nelle mani.

Il suo contemporaneo è il P. di Varrese che prende il nome dall'ipogeo Varrese a Canosa, il corredo del quale è esposto nel Museo di Taranto. Sui vasi di più grandi dimensioni vediamo le solite scene funerarie, sui più piccoli scene banali di giovani e donne che portano varie offerte (tavv. XXVIII - XXIX); talvolta i giovani indossano il costume osco. Il suo stile ha una certa individualità: caratteristico è il disegno delle pieghe del chitone sui seni, con una serie di linee curve parallele. Questo manierismo è stato copiato dai pittori successivi, p.e. il P. di Dario.

Fra il P. di Licurgo e il P. di Dario c'è un gruppo di vasi di pittori che si possono chiamare i precursori del P. di Dario, di cui i più significativi sono il P. di Gioia del Colle e il P. di Copenaghen 4223. Il primo è stato identificato dalla dott.ssa Scarfì,

che lo ha denominato il P. degli Heroa A; egli ha decorato una serie di vasi trovati a Ruvo ed ora esposti nel museo di Taranto, oltre a quelli scoperti sul posto dal quale egli deriva il nome. Nelle opere del secondo si nota il sistema decorativo con un naiskos sul lato principale e la stele sull'altro, con una testa femminile di profilo sul collo, circondata da fiori e girali in bianco sovrapposto.

Anche più vicino allo stile del P. di Dario è una serie di vasi recentemente scoperti che ora si trovano in diverse collezioni europee, con scene mitologiche o teatrali di grande interesse, che stanno stilisticamente in rapporti strettissimi con vasi dariani che sono raggruppati intorno alla loutrophoros del Museo Britannico con Ecuba e Polinestore:

1. Cratere a volute con Elena e Menelao (Berlino 1968.11)
2. Cratere a calice con Eracle fra le Amazzoni (Coll. priv. svizzera)
3. Cratere a calice con Prometeo incatenato (Berlino 1969.9).

I detti vasi sono stati pubblicati nello *Jahrbuch der Berliner Museen* 12, 1970, 153-190, fgg. 6-12, I7-19.

Finalmente, un cratere a calice di Berlino (F 3297) c o n Ganimede e il cigno che dimostra la connessione stilistica fra il P. di Varrese e il P. di Dario.

IV. APULO III (TARDO c. 340-300)

1° *Il Pittore di Dario e la sua cerchia*

(tavv. XXXI)

Del Pittore di Dario sono di provenienza tarantina soltanto alcuni frammenti di crateri. I più famosi dei suoi vasi provengono da una tomba scoperta nel 1851 a Canosa, dove con ogni probabilità una seconda fabbrica ebbe inizio in quest'epoca, collegata con

stretti rapporti a quella tarantina. I vasi canosini sono caratterizzati dall'uso abbondante di colori sovrapposti — bianco, giallo, e rosso — e nel terzo secolo da una decorazione puramente policroma. Il P. di Dario, che prende il nome dal grande cratere con Dario tra i Persiani, che si fa risalire al contenuto di una tragedia greca, forse i Persiani di Frinico, eccelle nella decorazione dei vasi monumentali, normalmente con composizioni a zone come sui tre vasi di Napoli (Dario, Patroclo, Andromeda). La personalità di questo ceramografo ebbe larga influenza sia sui pittori di vasi monumentali (cfr. i due crateri di Monaco con Medea e con gli inferi), sia presso quelli che dettero prodotti più comuni, di serie e di di-mensioni normali, decorati da scene di genere, talvolta prese dal lato posteriore dei grandi vasi, e caratterizzati da un'estrema uniformità di stile e banalità di soggetti (p.e. il P. dei Nasi Camusi, il P. di Schulman, e più tardi il P. di Haifa).

Le sue prime opere (p.e. il cratere Mus. Brit. F 279) sono strettamente collegate ai vasi dei precursori (i PP. di Gioia del Colle e di Copenaghen 4223) e dimostrano anche l'influenza del P. di Varrese, particolarmente nel trattamento delle pieghe, che si può chiaramente vedere sulla loutroforo con Ecuba e Polinestore accecato o sul cratere col ratto di Crisippo ora nel Museo di Berlino. I grandi crateri, tipici del suo stile sviluppato, hanno una certa dignità, che richiama la pittura attica, sia nella forma che nella decorazione. Basta dare un'occhiata ai due crateri di Monaco, opere del P. degli Inferi, per rendersi conto della differenza di stile e della capacità di questo ceramografo che conserva lo schema decorativo del suo maestro ma non può assimilare la sua cultura artistica (tav. XXXII).

Un altro suo contemporaneo è il P. della Patera, così denominato dalla predilezione per una patera a lungo manico che

appare su molti dei suoi vasi (cf. tav. XXXVII a). Dalla sua officina provengono parecchi crateri a volute colla solita decorazione di scene funerarie, nonché una serie di vasi più piccoli che si raggruppano intorno al cratere a colonnette Bologna 579 (tavv. XXXIII - IV). Caratteristico è il trattamento degli himatia dei giovani ammantati, sempre con le linee delle pieghe nella parte superiore del mantello dalla forma di un grande V coricato. Sui rovesci dei suoi vasi si trovano talvolta teste femminili che li collegano con i vasi del Gruppo delle Anfore, che certamente sono anche prodotti della sua officina.

2° *L'ultima fase della ceramica apula a figure rosse.*
(tavv. XXXVI-XLI)

Lo stile monumentale continua nelle opere del P. di Ganimede (tav. XXXVI) e il P. di Baltimora (tav. XXXVII a), con una progressiva decadenza del disegno, che diventa sempre più trascurato, e culmina colle oinochoai del Gruppo del Vento, capolavori dell'impressionismo, e coi vasi del P. dell'Elmo e i suoi seguaci.

Il P. di Ganimede ha ispirato anche molti vasi piccoli, soprattutto del Gruppo Menzies, che prende il nome dalla biblioteca dell'Australian National University, dove è esposto il corredo di una tomba apula che consisteva di circa venti vasi di questo tipo, decorati con le solite scene di donne, giovani e Eroti (cf. tav. XXXVIII). Sono vasi assai graziosi, con ritocchi di bianco e giallo, ed una forte ingubbiatura rosa. In quest'epoca è notevole l'uso di una oinochoe a lungo collo (tav. XXXIX), talvolta decorata con scene mitologiche o con teste femminili, che sono i prototipi delle oinochoai canosine a decorazione policroma del 3° secolo. Nell'ultima fase della ceramica apula l'uso di una testa femminile per la decorazione

aumenta molto; nei solo Gruppo dei Kantharoi ci sono oltre trecento vasi di produzione in serie tutti decorati con teste che portano un sakkos ricamato a croci e puntini con una stephane a lunghi raggi. Sono contemporanei alle oinochoai del Gruppo del Vento, sui rovesci di almeno quattro delle quali sono dipinte teste dello stesso genere. Alla fine del secolo troviamo alcuni vasi di uno stile quasi imbarbarito e la produzione di vasi a figure rosse nella Puglia cessa in favore della ceramica policroma o a vernice nera.

Abbiamo visto una serie di vasi apuli, compresi in un arco di tempo di circa 125 anni, la cui origine è certo derivata da Taranto, sebbene nell'ultimo periodo alcuni siano stati prodotti in altre località. C'è comunque una stretta uniformità di stile che è il carattere principale della ceramica apula, la quale può essere ben denominata tarantina, perché temente la fonte di ispirazione. la città di Taranto era evidentemente fonte di ispirazione.

A.D. TRENDALL

TAVOLE

XVI *Melbourne*: pelike 1391/5 del Pittore della Danzatrice di Berlino
Lato A: Amazzonomachia
B: Uomo barbuto tra due efebi

XVII Parigi, Louvre: cratere a campana G 493 del P. di Sisifo
Lato A: Nike che porge una corona ad un cavaliere
B: tre efebi ammantati

XVIII (a) Lecce: cratere a campana 574 del P. di Hearst
Lato A: Nike e cavaliere
(b) San Simeon: cratere a campana 5604 del P. di Tarporley
Lato A: Nike e cavaliere

XIX (a) New York: cratere a colonnette del P. di Tarporley
Lato B: quattro efebi ammantati

(b) Taranto: cratere a campana 6954 del P. di Schiller (seguace del P. di Tarporley)
Lato B: due efebi ammantati

XX Taranto: cratere a volute 8264 del P. della nascita di Dianiso (prov. da Ceglie del Campo)
Lato A: la nascita di Dioniso

XXI Taranto: frammenti del Gruppo del P. di Sarpedonte
(a) 12570: Eracle, Apollo ecc.
(b) 549%: gli Argonauti

XXII London: cratere a volute, Br. Mus. F 283 del P. dell'Ilinupersis
Lato A: giovane in un naiskos

XXIII Ruvo: lebes gamikos, Jatta 1619 del P. di Atene 1714
Lato A: Paride ed Elena

XXIV (a) Taranto: pelike 20363 del P. di Atene 1714
Lato A: donna ed efebo
(b) Taranto: cratere a colonnette 8092 del P. di Atene 1714
Lato A: thiasos

XXV Taranto:cratere a campana 54027 del P. di Hoppin
Lato A: thiasos

XXVI Filadelfia: lekythos panciuta L. 64.224 del P. di Lecce Donne e giovani

XXVII Bari: cratere a volute 4399 del P. di Licurgo
Lato A: gigantomachia

XXVIII (a) Taranto: idria 8922 del P. di Varrese 4 donne con offerte intorno a un naiskos
(b) Taranto: idria 51013 del P. di Varrese due donne con offerte intorno a un naiskos

XXIX Bari: pelike 6278 del P. di Varrese
Lato A: efebo e donna
B: due efebi ammantati

XXX Bari: cratere a volute 20054 del P. di Gioia del Colle
Lato A: donna e giovani intorno ad un naiskos

XXXI Taranto: lebes gamikos 8893 di un contemporaneo del P. di Dario
Lato A: scena nuziale

XXXII Monaco: cratere a volute 3297 del P. degli Inferi
Lato A: gli inferi

XXXIII Karlsruhe: cratere a colonnette B 136 del P. della Patera (sottogruppo di Bologna 579)
Lato A: Erote e donna
B: due efebi ammantati

XXXIV Bologna: cratere a colonnette 582 dell'officina del P. della Patera

	Lato A: satiro e menade (P. della Patera)
	B: testa femminile (P. delle Anfore)
XXXV	(a) Zurigo, coll. Ros: cratere a volute del P. della Patera
	Lato B: due donne accanto a una stele
	(b) Melbourne : cratere a volute D 88/1969 del P. di Ganimede
	Lato B: donne e giovani accanto a una stele
XXXVI	Melbourne : cratere a volute D 88/1969 del P. di Ganimede
	Lato A: donne e giovani intorno a un naiskos
XXXVII	(a) Napoli: anfora 2279 del P. della Patera
	Lato B: due donne accanto a una stele
	(b) Baltimora : cratere a volute 48.86 del P. di Baltimora
	Lato A: scena mitologica
XXXVIII	Taranto: tre oinochoai (17314-6) del Gruppo Menzies dell'officina del P. della Patera
XXXIX	(a) Taranto: oinochoe 8885 dell'officina del P. di Baltimora Eracle e Busiride
	(b) Bari: oinochoe 1017 del Gruppo dei sakkoi bianchi (Pittore di Stuttgart) Erote e donna
XL	Bari: phiale 5928 del Gruppo di Helios Quadriga del Sole
XLI	Bari: phiale 1395 della fine del IV secolo a.C. Atena in una quadriga; le nereidi con le armi di Achille

TARATINE TERRACOTTAS*

There are few museums in Europe and America which do not contain a number of Tarantine terracottas, but (as is only right) by far the most numerous and most varied collection is to be found in the Museo Nazionale at Taranto.

To illustrate my talk I have drawn heavily on this collection, and I am most grateful to the authorities for providing me with many excellent slides. But I have also drawn on other sources, notably the British Museum, the Ashmolean Museum and the Louvre.

Because time is limited, I have restricted myself to statuettes of terracotta, ignoring the excellent reliefs in this material, which deserve a lecture to themselves.

In actual fact the earliest Greek terracottas to be found at Taranto are Mycenaean figurines of the fourteenth to the twelfth

* In addition to those in common use, the following abbreviations have been employed in the footnotes:
BMC= R.A. HIGGINS, *Catalogue of Terracottas… in the British Museum*, i (London, 1954); ii (London, 1959).
HIGGINS, *GTC*= R.A. HIGGINS, *Greek Terracottas* (London, 1967).
LANGLOTZ= E. LANGLOTZ, *The Art of Magna Graecia* (London, 1965).
Louvre Cat. i= S. MOLLARD-BESQUES, *Musée National du Louvre*: *Catalogue raisonné des figurines…* i (Pars; 1954).
WINTER, *Typen*= F. WINTER, *Die Typen der figürlichen Terrakotten* (Berlin, Stuttgart, 1903).
ZANOTTI-BIANCO= U. ZANOTTI-BIANCO, *La Magna Grecia* (Genova. 1964).

centuries B.C., but I prefer to start with che second, and more lasting Greek colonisation of some 500 years later.

As I need not remind you, Taras was founded about 700 B.C. by immigrants from Sparta, and the earliest surviving terracotta from this colony bears unmistakable traces of its Laconian origin. You see it in a Dedalic plaque in Oxford; it was made in the third quarter of the seventh ceutury B.C. (pl. XLII, 1)[1]. Plaques of this nature were standard throughout the Greek World in the seventh century, but the Laconian variety does seem closest to ours[2].

Soon however, as we learn from imports of pottery, Laconian influence was replaced by Corinthian. There is a Kourotrophos figure in Trieste of about 600 B. C. The body is wheel-made, with hand made additions, and the head is moulded[3]. This technique is ultimately of Cypriot origin. It was widely dispersed throughout the Greeek World in the seventh century, but the style of the head suggests that it reached Taras from Corinth. For comparison, I would propose a head from a contemporary Corinthian plastic vase[4].

The same basic style of head is reproduced in a kouros figure of the same date in Oxford (pl. XLII, 2)[5]. Indeed, very similar kouroi were being produced in Corinth at this date, but the clay of this one proves it definitely Tarantine, and not a Corinthian import. From about 575 Corinthian imports were supplemented by considerable quantities of plastic vases of che kind I have called che Aphrodite Group. I used to think this group was made in Rhodes;

1) HIGGINS *GTC* pl. 22 F.
2) E.g. *BMC* i, pl. 142, no. 1028.
3) HIGGINS, *GTC*, 54, fig. 16.
4) *BMC* ii, pl. 27, no. 1669.
5) HIGGINS, *GTC* pl. 22 C.

but now I see its home in Ionia. These plastic vases exercised great influence on the style of the local terracottas. One of the earliest surviving pieces to show such influence is a second kouros, in Oxford[6]. There is a type of Ionian plastic vase whose head is remarkable similar[7]. It was made about 560 B.C.

We come now to a motif which was to outnumber by far all B.C., when the large-scale production of terracottas is first seen at Taras. In this short period the varied influences of Samos, Corinth and Attica were welded into an auchentic Tarentine style.

First a Kore wearing a chiton and transverse himation[8]. The style originated in Ionia, and soon achieved great popularity throughout the Greek World. But it is only in Attic terracottas that we find same rich variety of types as we do at Taras[9]. The seated version is very different. In place of the intricate: almost fussy, preoccupation with detail, we find a stark simplicity (pl. XLIII, 1)[10]. The model for this type, which rapidly became popular throughout Magna Graecia and Sicily, was probably Corinthian.

We come now to a motif which was to outnumber by far all other Tarantine types. In one deposit alone at Taras over 20,000 examples were found.

A banqueter reclines on a couch, propped up on his left elbow. In his left hand he holds a lyre and in his right a drinking cup. The earliest version, which dates about 525 B.C[11], was probably

6) *JHS* vii (1886), 25, fig. 4.
7) *BMC* i, pl. 10, no. 49.
8) WINTER, *Typen*, i, 109 passim.
9) Op. cit., 44-47.
10) *BMC* i, pl. 170, no. 1235.
11) LANGLOTZ, pl. 23.

inspired by imported East Greek plastic vases[12]. It is not clear who was originally represented, but at Taras he was from the first seen as Dionysus.

Now for a slightly later form of the Tarantine banqueter, of about 480 B.C. A characteristic of the developed style is the elaborate headdress with a central disc, rising to a peak above the disc (pl. XLIV, 1)[13]. Beards were optional.

So much for the Late Archaic period. We pass now to the Classical period, from 475 to 325 B.C. It was at first characterised by the development of existing trends. Soon after the middle of the fifth century, the somewhat bleak Tarantine style was enriched by strong Attic influence, attributable in all probability to the Athenian foundation of Thurii in 443 B.C.

In the fourth century, side by side with the established types, we find occasional creations of real merit and originality, owing little or nothing to mainland Greek influences.

We start with a standing woman in the so called Severe Style, of about 450 B.C.[14]. She is derived from a known Attic type[15], but in her right hand she holds a young pig by her side, hanging head downwards. She is either Kore or a votary of that goddess. This subject, which almost certainly originated at Eleusis, was never really popular at Taras, as it was at Paestum and in Sicily.

Towards the end of fifth century certain Tarantine coroplasts adopted the ornate style which we associate with the name of Pheidias. Such a figurine depicts a woman wearing a chiton and

12) E.g. *BMC* i, pl. 16, no. 81.
13) HIGGINS *GTC*, pl. 3 9 C.
14) *Louvre Cat.* i, C 245.
15) *BMC* i, pl. 88, no. 673.

himation, holding in her right hand a young pig and in her left a tray of offerings[16].

I suspect that this figurine is copied from an imported Attic terracotta. Its ultimate origins are without doubt in Attic sculpture. We see the style in a lost metope from the Parthenon[17] and in a statue the so-called Kore Albani, a Roman copy of a Pheidian original[18].

Another popular goddess in the fifth and fourth centuries is Artemis. We see her first, as I said, in the middle of the fifth century. In the late fifth century she appears in a new guise, as Artemis Bendis and so continues, with slight modifications, for about a century. the goddess wears a short chiton, an apron made of a lion's skin, and a headdress composed of a Phrygian cap with a lion's mask over it[19]. We know that the cult of the Thracian goddess Bendis was introduced into Attica in the later fifth century, where she was identified with Artemis. As it happens, the earliest surviving Attic representations of Artemis Bendis are no earlier than about 350 B.C. In all of these she differs from the Tarantine goddes in the absence of a lion's mask headdress.

I can only suggest that our goddess echoes an earlier Attic version which has otherwise failed to survive.

Now we come to the seated women of the Classical period. Our archaic type was considerably modified around 450 B.C. by the softening influence of Attic art (pl. XLIII, 2)[20].

16) WINTER, *Typen*, i, 113: 3.
17) F. BROMMER, *Die Metopen des Parthenon* (Mainz, 1967), pl. 151.
18) BRUNN-BRUCKMANN no. 235.
19) HIGGINS, *GTC*, 91, fig. 27.
20) HIGGINS, *GTC*, pl. 40 B.

The typical seated woman of the fourth century is very different. She has no seat of her own; it must have been supplied in some perishable material such as wood.

In Mainland Greece dolls had been made like this from about 430 B.C., but it seems to have been a western idea to make ordinary figurines on the same principle. We meet them in quantities at Locri and Paestum, and on various Apulian sites, both draped and naked[21].

Strangely enough, Taras itself can provide us with a fair number of naked ones, but very few draped, although both kinds were equally common elsewhere in the west. A charming composition (in London) comes from Rudiae, near Taras, and was surely made at Taras. I should date it about 370 B.C. It depicts Aphrodite accompanied by Eros, riding on a goose: a completely original composition, and one of the finest to come from Taras (pl. XLV, 2)[22].

Another Tarantine type portrays a Muse playing a lyre, in the style of the mid fourth century[23].

Banqueters continue without a break down to 325 B. C., and still form the vast majority of all the terracottas to be produced at Taras. An unusually complete example in Oxford shows a woman (probably Kore), seated at the feet of Dionysus. As you can tell from the face of Dionysus, it was made about 350 B.C. (pl. XLIV, 2)[24].

In this example, the woman is treated with far less freedom than the man. But in a fragment, in London, of a similar group,

21) WINTER, *Typen*. i, 130-133.
22) HIGGINS, *GTC*, pl. 40 A.
23) WINTER, *Typen*, ii, 138: 8.
24) HIGGINS, *GTC*, pl. 39A.

the figure of Kore is now a real work of art, and she holds a naked baby, probably to be identified with the infant Iacchus (pl. XLV, 1)[25].

We now come to the Hellenistic period, which we may date between 325 and 50 B.C. This is by far the richest period for Tarentine terracottas, and I have devoted to it a disproportionately large number of my slides. Surprisingly enough, very few Tarantine figurines of this period are to be found outside the Museums of Taranto and Naples.

We now have a new difficulty. Previously we could distinguish the products of Taras fairly easily and on grounds of style alone, from their fellows from other South Italian and Sicilian sites. Now however, local styles were almost totally merged in a Hellenistic *koiné*, and in addition many new centres of production arose in the west, so that the only criteria for identification are clay and provenance. In Apulia itself it should be, but is not yet, possible to distinguish between the products of Taras, Egnatia, Ruvo, Canosa, and probably other centres.

The Hellenistic period may conveniently be divided into two phases. The Early Hellenistic phase, from 325 to 200 B.C., is characterised principally by the so-called Tanagra style, which rapidly conquered the whole Hellenistic world. Although represented at its best in figurines from the cemeteries of Tanagra, it was probably in origin an Attic style.

The Late Hellenistic phase, from 200 to 50 B.C., was affected principally by Western Asiatic products, coming I suspect from Smyrna or Pergamon, or from both centres — our knowledge on this score is still sadly incomplete.

25) *BMC* i, pl. 189 no. 1354 *bis*.

It should, however, be fair to add that throughout the Hellenistic period there are unexpected flashes of originality breaking through the largely derivative products of a provincial centre.

The precise dating of Hellenistic works of art is always difficult, and Tarantine figurines are no exception. We are helped principally by cross-references to dated pieces from Priene and Delos, and by the good work which has already been done on the figurines from Myrina. In addition one rich Tarantine tomb, no. 18, has been very helpful to me. Although the scant pottery is not susceptible of a close dating, the figurines themselves, on internal evidence, would seem to belong to the second half of the second century, as we shall see[26].

We start the Hellenistic period with a fine third-century piece, a standing draped woman in the Tanagra style (pl. XLVI, 1)[27]. It seems that the coroplasts of Tanagra copied Attic models in far greater numbers than were produced in Athens: but in all probability the style was disseminated principally from Athens. Another figure of a young woman is in the Tanagra tradition, but the drapery lacks the folds and stretches characteristic of that style. She was made in the second half of the second century, for she comes from Tomb 18, about which I spoke earlier[28].

Dancing women were always popular. One example gives graphic expression to the excitement of the dance. The type is a development, probably local, of a popular Tanagra type. We would probably be correct in dating our example towards The end of the third century[29].

26) *NS* 1936-7, 121 ff.
27) LANGLOTZ, pl. 143 left.
28) *NS* 1936-37, 125, fig. 15.
29) LANGLOTZ, pl. XVII.

And now for a later development. The lady is turning rapidly, and the drapery now clings to her body, now flies out with the whirling movement of the dance[30]. This dramatic type is related to a set of dancers from Myrina, themselves in all likelihood copied from Pergamene or perhaps Smyrniote originals[31]. We may date it from the treatment of the head, and of the stephane, paralleled in a number of heads from Delos, to the early first'century B.C.[32]. A figure depicting Aphrodite carrying a youthful Eros on her shoulders comes from the rich Tomb 18, and so should belong in the second half of the second century B.C.[33] This subject is usually associated with the game of ephedrismos, in which the laser had to carry the winner on his shoulders as a forfeit. The earliest examples are found at Tanagra. They are rare, and the conception is somewhat alien to the Tanagra spirit so that I would date its evolution towards the end of the third century.

In the second century, as far as our evidence goes, it was developed almost exclusively in the West, where similar types are found at Centorbi in Sicily and at Taras. Who had it first we do not know.

Seated women start with the seated version of the Tanagra standing type, of the late fourth or third century B.C. (pl. XLVI, 2)[34]. We see (from an example at Taranto) what a Tarantine coroplast could make of it. The essential characteristics of the style are faithfully preserved: tranquillity of expression and pose, coupled

30) LANGLOTZ, pl. 147.
31) HIGGINS, *GTC*, pl. 54 C.
32) *Délos* xxiii, nos. 482, 483.
33) *NS* 1936-7, pl. VIII a.
34) ZANOTTI-BIANCO, pl. 234, left.

with a delight in rendering the folds and stretches of diaphanous drapery. For once, the pupil is as good as his master. In the second century the half-draped female figure was more popular than the fullydraped variety. A figure of Nike (from Tomb 18), is merely a mortal equipped with a set of wings, which she will no doubt remove before she goes to bed[35]. The graceful pose and tranquil expression are in the Tanagra tradition, but the head finds echoes at Delos[36]. We must therefore date this piece in the second half of the second century.

Another Nike, contemporary or very slightly later, is less successful (pl. XLVII)[37]. The head is admittedly well rendered, but the body is clumsy and the drapery unskilfully reproduced. If we seek a parallel in sculpture far these characteristics, we will find it in that over-praised work, the Venus de Milo. If we date the Venus around 100 B.C., this will come a little later. Myrina can produce equally poor specimens, and I suspect that the immediate model for this type carne from Asia Minor: Pergamon or perhaps Smyrna.

A type of half-naked woman is represented twice in Tomb 18, and so should date in the second half of the second century (cf. pl. XLVIII, 1)[38]. There are a number of others from Tarantine tombs, and we may regard this lady, seated so insecurely on her stool, as a Tarantine creation. We think of Aphrodite, but one example at Taranto holds a comic mask, and it is probable that all these ladies are Muses. Naked, or almost naked women were also popular in Late

35) *NS* 1936-7, pl. VIII b.
36) *Délos* xxiii, no. 943.
37) LANGLOTZ, pl. XIV.
38) HIGGINS *GTC*, pl. 60D. *NS* 1936-7, 123, fig. 13.
39) Q. QUAGLIATI, *Il Museo Naz. di Taranto* (Rome, 1932), pl. 60 b.

Hellenistic times. An Aphrodite is a good piece from a bad period[39]. This kind of base belongs to the first centuries B.C. and A.D.; it is represented by one example from Delos. The head, however, is paralleled in Tomb 18 and at Delos. All things considered, I think we should place her in the first century B. C.; I suspect an origin in Pergamon or Smyrna.

A reclining woman[40] is evidently inspired by the sculptural type of a sleeping hermaphrodite of the second century B.C.[41]

The head of the terracotta, paralleled at Delos, suggests a date around 100 B.C., which is confirmed by the clumsy proportions of the body. In spite of its imperfections, this is a vigorous piece of work.

A naked Aphrodite, removing her sandal before taking a bath, was a very popular subject in the second century B.C. Over 70 examples are known, nearly all on a small scale and in bronze or terracotta. It has been surmised that the original was a life-sized bronze but we have no record of its title nor of the sculptor. The subject gives ample scope for showing the female body in an interesting and unusual pose[42].

Dated examples of the early first century B.C. occur at Delos and Priene, and that will probably be the date of the Tarantine examples[43]. So far as terracottas are concerned, this is an East Greek type.

A clothed version of the same subject is much rarer. In terra-cottas it is apparently confined to Taras and Centorbi in Sicily[44].

40) LANGLOTZ, pl. XV.
41) J. BOARDMAN, *Greek Art* (London, 1964), 220, fig. 201.
42) E. POTTIER, S. REINACH, *La Nécropole de Myrina* (Paris, 1887), 285 ff.
43) HIGGINS, *GTC*, 108, 119.
44) *Ibid.*, 125 f.

The subject occurs in Tomb 18, and so should belong to the second half of the second century, a little earlier than the naked version (pl. XLVIII, 2). I suspect that there was a draped sculptural version existing side by side with the naked one; and it only found favour in the West.

A figure of Aphrodite squatting and washing herself, is evidently modelled on a third century type associated with the name of Doidalses, and known in many Roman copies. If this attribution is correct, Doidalses must have been translating a mid fourth century painting, for it occurs on an Attic vase of that date[45].

I suspect that all extant terracotta versions are a good century later than Doidalses. One comes from Tomb 18, of the second half of the second century. It is probably one of the earlier pieces in that tomb, as the head is paralleled in a Myrina figurine of around the middle of the century, the so-called Heyl Aphrodite in Berlin[46].

There is a charming study of a naked Aphrodite with Eros hovering in flight above her head. The subject, especially on mirror-handles, is as old as the fifth century, but here it is treated in a new and interesting way. It comes from a tomb of around 320 B.C.[47].

And now, a naked woman dancing[48]. At symposia, hetairai were expected to dance or play and sing to the guests before being called upon for more personal duties. That the dancing was frequently of an acrobatic nature is shawn in other figurines.

45) R.M. COOK, *Greek Painted Pottery* (London, 1960), pl. 51.
46) G. KLEINER, *Tanagrafiguren* (Berlin, 1942), pl. 48a.
47) LANGLOTZ, pl. 133.
48) *NS* 1936-7, 148, fig. 40 b. ZANOTTI-BIANCO, pl. 215.

From the treatment of the face, I would be inclined to date this charming type as early as the third century B.C. The second, and acrobatic, stage of the same dance is illustrated by two Tarantine figurines[49]. One comes from a tomb of the late fourth century. The other is more difficult to date. The spool base belongs generally to the second century rather than to the third, but the head and face have a third century look. Perhaps about 200 B.C.?

Figures of Eros were popular. They may be dated, from their hairdressing, to the second century B.C. They are really just children with wings attached[50].

Next comes a study of Eros, this time as a baby in a cradle[51]. The earliest studies of babies in cradles were made in Rhodes about the early fifth century B.C. The subject was then developed, probably in Eastern Greece, as a late fourth century version comes from Smyrna[52]. This version, although occurring on several Apulian sites, is known to be Tarantine since a mould for it was found at Taranto[53]. Probably late fourth century B.C.

Comic actors were always popular subjects for terracottas, from the fourth century onwards. There is a third century New Comedy version of a Middle Comedy type[54]. The old peasant is holding in his arms the baby he has rescued from death by exposure. It derives from an Attic type of about 350 B.C. which stands at the head of the whole series[55].

49) ZANOTTI-BIANCO, pl. 235.
50) *NS* 1936-7, pl. IX.5.
51) WINTER, *Typen* ii, 271: 7 & 9.
52) *Ibid.*, 271: 3.
53) British Museum, no. E1.
54) ZANOTTI-BIANCO, pl. 232, left.
55) *BMC* i, pl. 98, no. 740.

Another subject from New Comedy is the slave who Has escaped and taken sanctuary on an altar[56]. The type goes back to Middle Comedy Attic versions of 350 or earlier, Ours belongs to the second century to judge from its resemblance to a Campanian lamp-filler of the so-called Magenta Group in London[57].

In the last phase of Tarantine terracottas, from about 50 B.C. to A.D. 50, the Hellenistic element is gradually smothered by native Italic characteristics, such as we also find in the figurines from Pompeii. Indeed, it is usually only from resemblances to the terracottas of Pompeii and Herculaneum that we are able to date the few Tarantine pieces that belong to this late period.

About the middle of the first century A.D. in Taras, as in many places, the coroplastic industry seems to have died out. Possibly the comparative cheapness of bronze led to the substitution of this more durable material for objects of private enjoyment or personal devotion. Perhaps it was as well, since in places where terracottas continued to be made, as in Campania and Attica, their products are highly unattractive.

There is a mould in London for an archaistic figurine (pl. XLIX)[58]. Archaistic korai are fairly common in bronze and marble, less so in terracotta. In marble, the style of our mould is approached pretty closely by a group of statues represented at Pompeii and Herculaneum[59]. So we should probably be right in dating our mould to the first half of the first century A.D. It appears that drama was represented in the Roman period

56) ZANOTTI-BIANCO, pl. 233, left.
57) British Museum, no. D 322.
58) HIGGINS, *GTC*, pl. 1D.
59) E.g. British Museum, Sculpture no, 1560.

more by masks than by complete figurines. We have masks of tragedy, comedy and farce, all dated by their counterparts from Pompeii.

A winged demon is one of a group of Tarantine subjects, represented by figurines and by moulds[60]. Who he is we do not know, but he has been associated with the demon Gello. The style is that of the Smyrna grotesques of the first centuries B.C. and A.D.

A pair of gladiators is paralleled by one from Pompeii[61]. They also recall the Smyrna grotesques, and a found throughout the Roman World.

And finally, an actor in a pointed hat.[62]. As he has no mask he must be a mime, and his style makes him contemporary with the gladiators. This particular character seems to have passed into the Commedia dell'Arte, and to have survived as the principal character in the Punch and Judy show which you can still see on English seaside beaches.

We have, all too quickly, covered some eight centuries of uninterrupted production in this humble craft. One thing especially strikes us: its development was in no way related to the eventful and often tragic history of Taras. The coroplasts continued with their work, regardless of what was happening beyond their factory doors. Their products, although never equal in delicacy to the best Greek work, are, however, remarkable for the vast quantities in which they were made, for their frequent originality, and for the vigour and enthusiasm of their execution.

R. HIGGINS

60) WINTER, *Typen* ii, 455: 5 and 4.59: 5. *Monuments Piot*, 54, fig. 3.

61) ZANOTTI-BIANCO, pl. 237. H. VON ROHDEN, *Die Terracotten von Pompeii* (Stuttgart, 1880), pl. 41: 1.

62) ZANOTTI-BIANCO, pl. 233 right.

PLATES

XLII	Oxford - Ashmolean Museum: Dedalic plaque and kouros figure
XLIII	London - British Museum: Seated Kore
	Paris - Louvre: Seated women of the classical period
XLIV	Paris - Louvre: Banqueter
	Oxford - Ashmolean Museum: Dionysos and Kore (?) seated at his feet
XLV	London British Museum: Kore with the infant Jacchus: Aphrodite with Eros, riding on a goose
XLVI	Taranto - Museo Nazionale: standing woman and seated woman in the Tanagra style
XLVII	Taranto - Museo Nazionale: Winged Nike
XLVIII	London - British Museum: Aphrodite or Muse Taranto - Museo Nazionale: Clothed woman (Aphrodite?)
XLIX	London - British Museum: Mould for an archaistic figurine

IL. DIBATTITO

C. PICARD
J.C. CARTER
N. DEGRASSI
P. MORENO
B. BILINSKI
L. FORTI
P. GHIRON BISTAGNE
G. MADDOLI
M. PENSA

Colette Picard:

Le nom de Carthage est rarement cité en liaison avec celui de Tarente et cependant nombre de documents puniques ne peuvent s'expliquer sans tenir compte de leurs antécédents helléniques et plus particulièrement apuliens. Certes il ne s'agit pas de séries de vases puniques comparables à celles que le Professeur Trendall a présentées ce matin, ou de collections de terre cuites, de bronzes, de bijoux, mais d'objets isolés recueillis dans les tombes et les sanctuaires. Ici c'est une applique de vase, là une garniture de coffret en ivoire, ailleurs une peinture de sarcophage ou un décor de stèle dont l'inspiration est indiscutablement grecque, et dont le prototype doit être recherché en Campanie ou en Grande Grèce; la Sicile semble avoir seulement servi de relais. Il est probable que la diffusion des vases italiens à figures rouges et des monnaies joua un rôle important dans les échanges entre Tarente et Carthage. Je voudrais vous montrer quelques exemples caractéristiques. Je citerai en premier lieu une stèle qui provient du *tophet* de Salammbo, ce sanctuaire consacré à Baal Hammon, puis à Tanit, où les enfants carthaginois étaient passés par le feu. L'ex voto en question est datable du début du III siècle; il représente un phlyaque, un petit vieux tout courbé, à demi bossu, vêtu d'un maillot s'arrêtant aux coudes et aux genoux, qui marche à droite en tendant deux poissons; et de surcroît fort indécent. Il est évident que l'image ne figure pas un bouffon, acteur de la farce italienne, mais un démon de fécondité dont la valeur bénéfique est liée à l'origine de ce type de pièce dont Tarente fut le principal centre.

Une autre stèle représente un «arbre de vie» à l'intérieur d'un heroon. La composition suit de près les décors de vases apuliens, mais

l'interprétation est teintée d'exotisme: deux demi pilastres coiffés de chapiteaux éoliques encadrent la cella dont le fronton triangulaire se confond avec celui de la stèle et est garni d'un croissant de lune retourné sur un disque solaire. La plante choisie pour évoquer la valeur vivifiante du sacrifice commémoré, est l'acanthe. D'un buisson jaillit une haute tige portant un pistil recouvert d'une grappe de raisins. De chaque coté de cette tige s'élèvent deux rinceaux fleuris. Le traitement des feuilles d'acanthe striées de fines nervures et aux rebords en dents de scie permet de dater le monument de la première moitié du III siècle.

Ces deux représentations se rapportent au culte rendu à Carthage, au tophet même, à l'ancienne divinité sémitique Shed devenu Shadrapa, c'est à dire «Shed guérit», assimilé en Egypte à Dionysos, le dieu sauveur des Grecs. Sous le nom latin de Liber elle figurera sur la liste des *dii patrii* de Leptis et sera vénérée dans toute l'Afrique romaine.

Un autre exemple de l'influente exercée dans le domaine artistique par Tarente sur Carthage, nous est fourni par une applique de terre cuite décorant le trône d'une statuette de Baal Hammon: retrouvée dans une chapelle détruite lors du sac de 146. Le relief figure une Nike tropaeophore qui procède directement de celle du médaillon de Bâle. Le trophée repose de même sur l'épaule gauche et est soutenu par la main correspondante tandis que la droite se relève au dessus de la tête, comme celle de la danseuse de Memphis. D'autres appliques mettent en scène des Néreides, des Ménades et des Bacchants. Une autre recueillie dans une favissa attenante au temple de Demeter, évoque l'anode de Coré, émergeant d'un calice d'acanthe entre deux dauphins.

Ces quelques faits montrent que dans la Carthage hellénistique florissait un art né sur les rivages de la mer ionienne, et que cet art sitot acclimaté était adapté au goût du pays et servait à habiller les vieux concepts orientaux hérités des ancêtre phéniciens.

J. Coleman Carter:

Nulla eccita tanto lo specialista quanto sentire un'altra persona parlare del suo argomento di studio, tanto più se questo argomento viene sottovalutato.

Nonostante tutta la sua profonda trattazione della scultura tarentina, particolarmente dell'età arcaica, la relazione del professor Langlotz mi ha lasciato il desiderio di aggiungere qualcosa sull'argomento.

Naturalmente, la conoscenza della scultura tarentina non si esaurisce, come abbiamo visto, nello studio dei rilievi in pietra tenera, ma tuttavia questo è un buon punto di partenza, come ha dimostrato la pubblicazione del professor Bernabò Brea, poiché essi senza dubbio soddisfano alla condizione essenziale della scultura tarentina: erano prodotti qui.

Inoltre, il fatto che molti di questi rilievi sono datati dalla ceramica associata, li rende di un eccezionale valore documentario, per i modi stilistici del tardo quarto e degl'inizî del terzo secolo a.C. Essi riflettono lo sviluppo in Taranto del resto del mondo greco. Si potrebbe obiettare che non bisogna esagerare l'importanza dei rilievi, perché essi non rappresentano il meglio che gli scultori tarentini sapevano produrre: essi, infatti, decorarono monumenti funerari privati, piuttosto che templi, ed erano in pietra tenera invece che in marmo o in bronzo.

Il caso ci ha conservato molti rilievi, mentre ha distrutto quasi del tutto i termini di confronto.

Vorrei richiamare l'attenzione sull'importanza di questi rilievi, mostrando due metope frammentarie, pertinenti ad uno straordinario naiskos del primo periodo ellenistico, scoperte poco lontano dal luogo dove noi ci troviamo, a cento metri dall'Auditorium. Possiamo oggi vederli nel Museo Nazionale di Taranto: e debbo ringraziare il soprintendente, professor Lo Porto e il professore Stazio se oggi posso parlarne.

Questo guerriero barbato (tav. L) è il frammento di una delle metope del fregio dorico, che decora la trabeazione del naiskos, quello che ci ha mostrato stamattina il professor Trendall in ricostruzione. Sono impressionanti il busto e le gambe, fortemente sviluppati, l'accentuazione patetica dello sguardo. La dinamica delle masse contrasta con la posa statica: c'è una torsione chiastica all'interno del corpo. Il braccio destro è alzato, la gamba destra tesa. Il braccio sinistro e la gamba destra sono in rilievo più basso.

La struttura è accentuata dall'incrocio tra l'orlo superiore della tunica ed il balteo. Il fregio rappresenta una battaglia tra fanteria barbarica —

si nota il personaggio barbato, probabilmente un capo barbaro — e la cavalleria tarentina.

Vediamo qui la cavalleria (tav. LI). Nonostante notevoli somiglianze con Alessandro il grande, ritengo che il cavaliere sia un eroe idealizzato, colto in un momento tipico, in atto di vibrare sul suo avversario il colpo mortale. Questa metopa, quasi completa, presenta un'iconografia nota, ma con un'accentuazione particolare sul cavallo, su cui si concentra l'interesse. Chiaramente, l'immaginazione dello scultore è stata particolarmente attirata dal cavallo, ciò che non sorprende in uno scultore tarentino. Si tratta di un animale massiccio, rappresentato in atto di caricare violentemente. Le zampe posteriori sono troppo grandi in proporzione, le ossa, i muscoli e le vene prominenti. Il collo, corto e robusto, e il largo petto sottolineano il violento movimento in avanti, mentre le fitte pieghe della pelle sul collo, la vena sporgente del muso, le froge dilatate e l'espressione degli occhi producono un effetto di decisa determinazione. Il cavallo sembra respirare l'atmosfera della battaglia.

Dove, nell'ambito della scultura greca, si potrebbe trovare un con-fronto per il condottiero barbato e per il cavallo?

Tipologicamente, la testa del condottiero barbato è strettamente paragonabile a quella dei giganti barbati dell'ara di Pergamo. La capigliatura cade con simile abbandono; i baffi girano intorno alla bocca nello stesso modo; la fronte si piega in uno sforzo doloroso. Si possono proporre molti confronti fra figure singole di questi rilievi tarentini e del fregio di Pergamo.

Ciò diventa di particolare interesse considerando la cronologia dei rilievi tarentini. La ceramica associata, secondo il professor Trendall ed altri studiosi, non può essere datata dopo il 250 a.C. In base a tale considerazione questi rilievi precedono l'ara di Pergamo di un secolo.

Il grande altare di Pergamo è stato a lungo considerato l'apice di quello che gli storici dell'arte chiamano il barocco antico, il quale, però, alla luce di questi rilievi tarentini, appare ora come l'ultima fase di un lungo sviluppo, ed un'appendice grande ma manieristica di un vigoroso barocco che sboccia all'inizio del terzo secolo. Paradossalmente, i rilievi del naiskos rappresentano la fine del rilievo tarentino.

Un confronto tra il cavallo del nostro rilievo ed uno del grande altare

di Pergamo conferma questa valutazione: quest'ultimo ha l'aspetto massiccio del primo, ma non il suo spirito. Le zampe posteriori sono tonde e lisce, le pieghe della pelle stilizzate in modo meccanico e la criniera è fin troppo pettinata, in modo teatrale e manierato.

Le figure singole del fregio tarentino, insomma, presentano una stretta connessione tipologica con quelle pergamene, ma sono più fresche e più vigorose. Poiché è assai improbabile che i rilievi tarentini possano aver influenzato lo stile dell'altare, è logico pensare ad un modello comune.

Un esempio, possiamo forse riconoscerlo in un grande rilievo attico.

Si noti, ad esempio, il cavallo di Atene, e quello di Taranto, presentano teste ed espressioni assai simili. Ambedue gli animali hanno un tronco assai robusto e con vene assai marcate, collo poderoso, e infine, nella struttura delle ossa delle zampe, ambedue presentano una deliberata crudezza e un esagerato realismo. Il rilievo attico può essere datato forse a poco prima il 317 a.C.

Sarebbe certo eccessivo collegare solo con Taranto l'origine del ba-rocco antico in scultura, ma è pura coincidenza il fatto che i rilievi tarentini siano i più antichi esempi di questo stile a noi noti?

Nevio Degrassi:

Il prof. Langlotz ha parlato del Poseidon di Ugento, la statua bronzea di cui, completato il restauro a cura dell'Istituto Centrale del Restauro di Roma, sto curando la pubblicazione per *Antike Plastik*. Sono molto lieto che il prof. Langlotz abbia confermato l'opinione che ho già ripetutamente espresso in alcune notizie preliminari, che si tratti cioè di un'opera magno-greca e più precisamente tarantina; mi si consenta quindi, data l'impor-tanza che la statua ha per l'arte di Taranto, di aggiungere alcune parole. Il prof. Langlotz ha parlato della statua dal punto di vista artistico, io vorrei esaminarla qui da un punto di vista che può sembrare meno importante, ma che in effetti non lo è, cioè quello relativo ai suoi rapporti col capitello ornato, su cui anticamente poggiava e con il quale è stata ritrovata[1].

1) Capitello e statua sono riprodotti in *Santuari di Magna Grecia* (Atti del IV Convegno - Taranto 1964), tav. XIII.

Non vi è dubbio che il capitello, di pietra locale, esattamente leccese, proveniente da cave di Corigliano nel Salento, appartiene alla statua, che cioè la statua di Ugento era una statua su colonna, come molte altre statue votive nei santuari antichi. Lo dimostrano non solo le comuni circostanze di ritrovamento, ma anche la perfetta corrispondenza della basetta bronzea della statua con l'incavo sull'abaco del capitello.

Vi è di più: statua e capitello sono stati eseguiti insieme. come dimo-stra anche la comune decorazione a rosette sull'abaco del capitello e sulla benda che cinge la fronte del dio. Sembra infatti del tutto improbabile che ad Ugento esistesse un capitello dorico ornato con rosette a rilievo indipendentemente dalla statua, né è possibile supporre che le rosette siano state eseguite in seguito, proprio per il fatto che sono a rilievo.

Ma vi sono a mio avviso anche altri argomenti per dimostrare che capitello e statua, nonostante il loro diverso materiale, sono stati concepiti ed eseguiti l'uno per l'altra, come parte di un unico monumento. La statua bronzea di Poseidon appare, ad una prima impressione brachilinea, quasi tozza, e presenta notevoli discordanze tra le sue varie parti e fortissime asimmetrie nel volto, particolarmente negli occhi e nelle orecchie. Esaminando però la statua da diversi punti di vista è facile convincersi che essa ha un suo punto di visuale ottimo, e cioè quello dal lato destro, e, ciò che è più significativo, all'altezza da terra di circa m. 1,70. A questa altezza e in questa posizione le discordanze tra le varie parti della figura e le asimmetrie diminuiscono fino quasi a scomparire e la figura perde pesantezza senza perdere forza. La statua cioè è stata concepita, come molte altre statue antiche, proprio per essere vista in una precisa posizione, e l'artista nel prepararne il modello per la fusione ha tenuto conto delle correzioni ottiche necessarie. Ma anche il capitello è stato concepito ed eseguito con criteri analoghi e rispondenti allo stesso punto di visuale principale della statua. Poggiando infatti la statua sul capitello nella posizione obbligata data dalla corrispondenza della sua basetta con l'incavo del capitello, i lati dell'abaco rispondenti alle vedute del fianco destro e frontale presentano una uguale decorazione a rosette di trattazione quasi bronzistica, mentre il lato corrispondente alla veduta posteriore ha rosette dello stesso tipo ma con diverso numero di petali, e il lato dell'abaco corrispondente al fianco sinistro della statua

non era in un primo tempo decorato: le sue rosette, del tutto diverse, sembrano infatti esser state aggiunte in un secondo tempo ritagliando la pietra. Statua e capitello sono stati cioè concepiti, come dicevamo, in maniera del tutto unitaria, e si può anche aggiungere che il monumento doveva trovarsi sullo sfondo, a sinistra, del santuario di cui faceva parte, in modo che coloro che si avvicinavano alla statua ne avessero una visuale prima, da lontano, convenzionale — quella delle monete di Poseidonia, per intenderci — poi sempre migliore fino quasi davanti al volto del dio. Ma se statua e capitello sono il prodotto di una unica concezione artistica, tale concezione non può essere che quella di un artista che operava in luogo. Si aggiunga che il capitello è caratteristicamente magnogreco non solo per il materiale in cui è scolpito, ma anche per la forma tipicamente arcaica del suo alto abaco e del suo echino basso e arrotondato, per la distanza notevole fra gli anelli dell'echino e del fusto, e in fine per la sua ornamentazione, che è tipica dell'architettura magnogreca. Confronti generici si possono istituire con numerosi capitelli del VI secolo, ma quelli più significativi si hanno proprio con i capitelli delle tombe a camera di Taranto, anche per la caratteristica particolare, già notata dal prof. Lo Porto, della quasi totale mancanza di rientranza dell'echino rispetto all'abaco.

Le tombe tarantine a cui alludo sono 5 o 6, e quelle databili dal materiale in esse rinvenuto vanno dal 540 al 520 a.C. Mancano confronti con capitelli tarantini sicuramente più recenti o sicuramente più arcaici, anche se qualche analogia si può notare anche nei capitelli del tempio cosiddetto di Poseidon, della metà del VI sec. se non prima. Proprio in questo lasso di tempo, quindi, tra il 540 e il 520, intorno al 530 direi, inquadrerei il capitello e perciò anche la statua.

Non è da pensare infatti a date posteriori, perché già alla fine del secolo l'architettura magnogreca perde i suoi caratteri arcaici o protoarcaici per adeguarsi a quelli della madrepatria, dove gli abachi sono diventati già tavolette e gli echini sono molto più rigidi. Né mi sentirei di spostare la data più in alto, benché già alla metà del VI sec. dovessero esistere in Magna Grecia statue molto simili a questa di Ugento, come vediamo dalle monete di Poseidonia, che il prof. Stazio ha detto iniziare verso la metà del secolo, e in alcune delle quali è rappresentata, a mio

avviso, proprio una statua, riconoscibile dalla basetta rettangolare sotto l'immagine del dio, basetta del tutto simile a quella della statua di Ugento.

Nel naufragio quasi completo della statuaria bronzea arcaica — anche l'Apollo di Piombino, ritenuto un tempo originale del VI sec., è oggi più ragionevolmente considerato un'opera eclettica — il Poseidon di Ugento, a qualunque scuola appartenga, ne diviene immediatamente un caposaldo; se esso è quindi, come ritengo, tarantino, si può considerare un caposaldo della scultura tarantina.

Da Taranto viene anche un altro famoso originale greco, trovato nascosto anch'esso in antico, come il Poseidon di Ugento, per la sua preziosità: si tratta, come è noto, della cosiddetta Dea di Berlino. Tra il Poseidon di Ugento e la Dea di Berlino intercorrono un paio di generazioni? un'opera è di bronzo e l'altra è di marmo, tuttavia mi pare che non si possa negare che tra una statua e l'altra esistano caratteristiche comuni. quasi, vorrei dire, un'aria di famiglia? nell'analogo massiccio impianto dorico impreziosito dalla ornamentazione ionica del volto, nel Poseidon, o delle pieghe della veste, nella Dea di Berlino. E sono proprio queste caratteristiche comuni che ci potranno consentire di inserire, tra queste due opere fondamentali, altre opere minori, in un quadro più completo dell'arte tarantina.

Vengo ora alla magistrale relazione del prof. Trendall.

Mi sia consentito di ritornare su una questione, di cui già mi sono occupato pubblicando il gruppo dei vasi di Policoro, e cioè sulle origini delle fabbriche di ceramica figurata in Italia meridionale. Confesso di non essere del tutto convinto che a Taranto sia sorta già verso il 430 una officina di ceramica — quella del pittore della Danzatrice e del pittore di Sisifo, per intenderci — in maniera del tutto indipendente dalle fabbriche considerate lucane dei pittori di Pisticci e di Amikos, o per essere più precisi, dalle officine di Eraclea cui apparteneva in un certo periodo il pittore di Amikos, come ritiene probabile anche il prof. Trendall, è a mio avviso anche quello di Policoro. I miei dubbi derivano dalla constatazione che a Taranto — come ho già avuto modo di dire nel III Convegno della Magna Grecia — le tombe del V sec. sono estremamente povere di vasi figurati, a parte qualche lekythos funeraria. Prescindendo da possibili motivi cultuali o da altre ragioni, l'estrema scarsità di vasi attici

a figure rosse nella necropoli tarantina si può spiegare con i non facili rapporti tra Taranto e Atene nel V sec., rapporti di cui ha parlato il prof. Moretti nella sua relazione, tanto più che vasi attici a figure rosse non sono rari in altre zone della Puglia, nel territorio degli iapigi-apuli nemici di Taranto, vasi importati evidentemente dall'Attica senza passare per Taranto. È possibile, in tali condizioni? che intorno al 430 a.C., poco prima o durante la guerra del Peloponneso, sorgessero improvvisamente a Taranto fabbriche di ceramica italiota, ad imitazione cioè di prodotti scarsamente richiesti sino allora o comunque rari? E che, come si suppone per i vasi lucani di Turii, degli artisti ateniesi siano venuti allora a Taranto? Io penso che solo la fondazione di Eraclea nel 433, fondazione comune di Taranto e Turii, sostenuta quest'ultima probabilmente da Atene, al termine della guerra decennale per la conquista della Siritide, può aver costituito la premessa perché i Tarantini riacquistassero, almeno in parte — anche per il IV sec. le tombe tarantine sono spesso meno ricche di vasi figurati di quelle di altri centri della Puglia — l'abitudine di collocare nelle tombe vasi figurati, e quindi di costituire proprie fabbriche. È probabile invece che Taranto importasse in un primo tempo i propri vasi proprio da Eraclea, così come nel VI sec. li aveva importati dall'Attica; da Eraclea dove il gusto dei vasi figurati era venuto dagli artisti attici di Turii, ma dove certamente era stato subito appreso dai tarantini inviati come coloni nella nuova città. Come infatti Eraclea ha avuto da Taranto, e Io dimostrano i risultati degli scavi recenti, i suoi modelli fittili, con la conseguente ricca produzione coroplastica, così poteva avere avuto da Turii i suoi vasi figurati. Si ha cioè per un primo tempo e penso per tutto il V sec., un apporto artistico dalla colonia di Eraclea alla madre-patria Taranto, per quanto riguarda la produzione vascolare. Che poi il pittore della Danzatrice di Berlino o quello di Sisifo presentino caratteri diversi da quelli del pittore di Pisticci o di Amikos non mi sembra contrastare con tale ipotesi. Anche il pittore di Policoro, che io suppongo di Eraclea, e che il Trendall attribuisce comunque alla ceramica lucana, è indubbiamente lontano artisticamente dal pittore di Amikos e più vicino forse ai pittori considerati tarantini: ma le differenze di stile possono essere facilmente spiegate con le differenze di temperamento dei singoli artisti. Il fatto anzi che il pittore di Sisifo sia più sensibile alla evoluzione

artistica della produzione attica, ciò che presuppone un suo continuo contatto con l'Attica, accentua il mio dubbio che egli potesse essere tarantino o per lo meno risiedere a Taranto: non dimentichiamo infatti che la sua produzione dovrebbe coincidere con la guerra del Peloponneso, in cui i rapporti tra Taranto e Atene, anche se non interrotti: erano certo più difficili.

Solo nel IV sec. sorsero a Taranto, a mio avviso, molte e importanti officine, come ha dimostrato il prof. Trendall, ma penso che officine siano sorte numerose, soprattutto nella seconda metà del secolo, anche in centri minori, a parte quella ben nota di Canosa. Diversi anni or sono, nel riordinare topograficamente le collezioni del Museo Archeologico di Bari, abbiamo potuto constatare che in centri anche piccoli, come ad esempio Conversano, si venivano ad associare vasi che presentavano particolari analogie, non solo di stile, ma forse anche di argilla e di ingubbiatura. Lo scavo scientifico delle necropoli di Taranto e della Puglia potrà essere quindi particolarmente importante non solo per la conoscenza dei maggiori maestri, i cui prodotti avevano certo un mercato molto ampio, ma anche e soprattutto per gli artisti locali minori e per la ubicazione delle loro officine.

Paolo Moreno:

Il prof. Langlotz, ricordando nei piccoli bronzi con Eracle in riposo i precedenti della statua di Lisippo che era sull'acropoli di Taranto della quale si è parlato diffusamente lo scorso anno, 1 ha confermato quel che per altra via si sapeva[2], che il tipo realizzato in proporzioni colossali da Lisippo sullo scorcio del IV secolo a.C. era profondamente radicato nella tradizione tarantina.

Credo che qualcosa del genere si possa dire anche dell'altra opera di Lisippo a Taranto, lo Zeus dell'agorà, se cerchiamo di ricostruirlo nel rispetto delle fonti antiche. La conoscenza di quest'opera è affidata per ora alla ricostruzione proposta dal Dörig[3], che però non corrisponde a quello

1) *Atti IX Convegno - Taranto* 1969, p. 76, 137.142, tav. XVI.
2) M. DETIENNE, in *Revue de l'Histoire des Religions*, 1960, p. 19 ss.
3) *Jahrbuch*, 1964, p. 257 ss.

che sappiamo da Livio (*Ab Urbe condita*, XXVII, 16, 8) e da Plinio (*Naturalis historia*, XXXIV, 40), cioè che il dio era in atteggiamento bellicoso e che a poca distanza dal colosso c'era una colonna.

Questi elementi, che sono assenti nel bronzetto di Francoforte illustrato dal Dörig, si trovano invece nello Zeus che ci viene restituito dagli scavi di Eraclea. Si tratta di una matrice di terracotta spezzata in basso, rinvenuta in una stipe sul lato orientale del Museo Nazionale della Siritide, dove è conservata. Debbo alla cortesia del Soprintendente D. Adamesteanu la possibilità di presentarla in questa sede, ed egli stesso mi comunica che il materiale con cui è stata rinvenuta va dalla fine del IV all'inizio del II sec. a.C.: la provenienza tarantina verrebbe provata dall'affinità con le altre numerose matrici rinvenute successivamente nella zona con iscrizioni riferibili a Taranto. L'altezza del frammento è di circa 13 cm., ma la figura di Zeus appare dal calco (tav. LII, I) in tutta la sua monumentalità: il dio è in piedi, nella sinistra ha lo scettro, il mantello lascia libera la spalla destra nel movimento del braccio levato col fulmine; la ponderazione della figura rivela il momento che precede immediatamente il lancio. Viene così efficacemente documentato il carattere ostile della divinità che giustifica l'aneddoto liviano a proposito della decisione di Fabio Massimo di lasciare alla città, nel 209, i suoi dei irati: *quid fieri signis vellet ingentis magnitudinis — di sunt, suo quisque habitu in modum pugnantium formati.* Ma è ancora più sorprendente notare che alla destra della figura l'aquila, tra due volute, poggia sull'abaco di una colonna: se ne riconoscono anche le scanalature per la parte conservata ed è proprio come diceva Plinio accanto al colosso, *modico intervallo* […] *opposita columna*, senza che la figura a quanto pare vi si appoggi. Plinio la considerava semplicemente un frangivento, cosa non improbabile, ma è chiaro che la presenza di questo elemento monumentale, non avendo una diretta funzione statica, era stata suggerita soprattutto dalla continuità di una tradizione cultuale, come da tempo era stato intuito[4].

Come si è visto per la figura pensosa di Eracle, anche qui dunque Lisippo ha interpretato una iconografia tarantina, sia che si voglia pensare al presunto culto aniconico di Zeus Kataibates (da ultimo W. Donna,

4) A.B. COOK, *Zeus*, I 1914, p. 35 ss.

La Nike di Paeonios, 1968, p. 1.5 ss.), sia che l'atteggiamento del dio debba far pensare, più fondatamente, allo Zeus Tropaios che conosciamo anche a Sparta[5].

Altri riferimenti si possono trovare nel più antico Zeus di Locri[6]. Elementi cronologici per una datazione all'ultima produzione lisippea possono essere considerati il tipo di Alessandro col fulmine, indubbiamente precedente, nel decadramma di Alessandro[7] (tav. LII, 2) e la successiva interpretazione dello Zeus folgorante nelle monete della Battriana[8] (tav. LII, 3).

Per quanto riguarda la produzione coroplastica tarantina: essa è così numerosa che la scelta compiuta, pur con tanta larghezza, dal prof. Higgins non può ambire ad essere rappresentativa di tutti i problemi offerti da questo materiale, tuttavia può essere opportuno esaminare un caso in cui sembra che i figuli abbiano tenuto presente come modello una scultura monumentale della città. Si tratta della figura di Satiro del Museo di Taranto: alta 0,321, pubblicata dal Langlotz[9] con la fotografia di M. Hirmer che qui si riproduce (tav. LIII, 1): il Langlotz propone una datazione nella seconda metà del II secolo a.C., tenendo conto del particolare che il volto richiama il tipo etnico dei Galati che furono visti in Apulia nel 163 a.C. Naturalmente la nuova iconografia del satiro influenzata dal tipo barbarico può essere arrivata a Taranto anche prima: da Pergamo: comunque non è questo il motivo principale dell'intervento: bensì la segnalazione di una versione monumentale della figura in rapido movimento espressa dalla terracotta tarantina, nel Satiro colossale della Galleria Borghese (tav. LIII, 2). La scultura è stata restaurata dal Bernini che ha rifatto molto efficacemente la testa e le braccia, mentre tutto il torso e la parte superiore delle gambe è antica: la rispondenza con la terracotta tarantina è perfetta, non solo nella torsione del busto e nella

5) P. MORENO, *Revue Archéologique*, 1971, 289 s.
6) G. FOTI, *Atti IV Convegno Taranto*, 1964, tav. VIII.
7) A. R. BELLINGER, *Essays on the coinage of Alex. the Great*, 1963. tav. I 3.
8 M. KRAAY - H. HIRMER, *Greek Coins*, 1966, p. 379 n. 780.
9) *L'arte della Magna Grecia*, 1966, p. 307, n. 148.

posizione delle gambe, ma anche nel particolare della pelle ferina allac-ciata attorno al collo[10].

La presenza di un busto colossale dello stesso tipo nel Museo Nazionale di Napoli[11] conferma che si tratta di una creazione ellenistica piuttosto celebre e mi sembra che a questo punto cada con naturalezza il ricordo di Cicerone (*In Verrem actio* II, IV, 60, 135) il quale per indicare i monumenti più cari ai Tarantini cita l'Europa sul toro di Pitagora di Reggio e il Satiro nel tempio di Hestia. Il carattere tarantino di questa creazione sembra confermato da un frammento in pietra tenera che riproduce una figura di combattente nel medesimo atteggiamento e con lo stesso trattamento enfatico della muscolatura, per il quale il Bernabò Brea[12] ha proposto una datazione nell'ellenismo avanzato, mentre ora il dr. Carter lo colloca con nuovi argomenti attorno al 300 a.C.[13]; comunque la fortuna di questo Satiro è documentata a Taranto anche da un'altra terracotta inedita del Museo Nazionale, di qualità più modesta di quella da cui siamo partiti. L'identificazione di un originale ellenistico tarantino non sarebbe priva di conseguenze: la replica Borghese non è stata sufficientemente studiata, ma se l'archetipo, come è probabile, è anteriore alla caduta di Taranto del 209 esso acquisterebbe un posto di primo piano nella formazione di quel gusto barocco di cui si è parlato in questa sede a proposito di Leonida e dei rilievi in pietra tenera. A giudicare dall'affinità di atteggiamento con lo Zeus e con la figura di combattente nel rilievo, si direbbe infatti che anche il Satiro fosse tra quei *promachoi* di grandi proporzioni lasciati da Fabio alla città. Ma in ogni caso è importante che questa statua di schietta derivazione lisippea al tempo di Cicerone fosse a Taranto dove insieme a quegli altri «resti dell'antico ornamento di statue» visti ancora da Strabone (*Geographica*, VI, 3, 1) poteva alimentare una certa attività di copisti, quale si è potuta segnalare anche lo scorso anno, partendo da altri modelli locali.

10) H. VON STEUBEN in HELBIC, *Führer* 4 a, II, l967, p. 705, n. 1944.
11) H. MÖBIUS, *Antike Plastik*, X, 1970, p. 49 ss., tav. 40.
12) *Rivista dell'istituto Nazionale di Archeologia e Storia dell'arte*, I, 1952, p. 148, fig. 104.
13) *A.J.A.*, CXXIV, 1970, pp. 125-137.

Bronistaw Biliński:

Mi limiterò solo ad una domanda che si riferisce a questa straordinaria statuetta di cui ha parlato il prof. Langlotz, che chiamerei «l'Ercole pensieroso». Ciò che mi ha colpito è l'atteggiamento dell'eroe che è sempre rappresentato come l'ideale della forza fisica, tanto apprezzata nell'agonistica greca. Tenendo conto che la statuetta deve essere datata verso il 460 a.C., mi viene in mente l'idea, se non si debba ricollegare questo suo atteggiamento con quel movimento filosofico, che conosciamo da Senofane, proprio della Magna Grecia, e che fu uno dei primi ad esprimere una posizione critica sul valore della forza fisica, che poco serve alla *polis*. Senofane preferiva la saggezza, il pensiero o il buon consiglio, tanto utili a tutti i cittadini. Con questa sua posizione egli manifestò la propria critica verso l'agonistica sportiva, elemento essenziale della cultura della Grecia arcaica (B. Biliński, *L'Agonistica sportiva nella Grecia antica*, Roma 1961, p. 32).

L'«Ercole pensieroso» sarebbe proprio l'espressione di quella nuova corrente che all'arcaico ideale della forza fisica aggiungeva l'elemento intellettuale, legato alla formazione della *polis* democratica. Questa tendenza verrà poi confermata da Platone, che cercherà di arrivare all'armonia dei due elementi: fisico e intellettuale.

È da notare che proprio nella stessa epoca, alla quale viene attribuita la statua dell'«Ercole pensieroso», avvenne a Taranto, nel 473, un rivolgimento democratico.

Nell'«Ercole pensieroso» si sarebbe espresso quel movimento intellettuale che alla forza fisica anteponeva l'intelletto. Ciò che avveniva sulla piattaforma filosofica trovava la sua conferma anche nelle arti figurative, poiché esiste un chiaro parallelo tra i fenomeni artistici, filosofici e letterari, i quali tutti trovano il loro terreno nella società e nei suoi cambiamenti. Solo tale legame può spiegare scientificamente le vere cause dello sviluppo dell'arte antica.

Il prof. Langlotz mi spiega che a quell'epoca, cioè verso il V secolo, tutto acquista qualche elemento intellettuale, come Giove ad Olimpia e altri. È l'epoca di Pindaro, ma devo confessare che altro è il Giove che medita, e altro è l'Eracle, simbolo della forza fisica. Tutto ciò conferma che l'«Ercole pensieroso» deve essere messo in relazione con le correnti

della Magna Grecia che criticavano la bruta forza fisica e ad essa aggiungevano l'elemento dell'intelletto.

Lidia Forti:

Con questo mio intervento non voglio aggiungere niente alla relazione sulla ceramica tarantina, che il prof. Trendall ha svolto con la grande competenza a tutti ben nota, anche se ho con un po' di meraviglia constatato che è stata trascurata una serie certamente notevole e abbondante di vasi prodotti a Taranto; intendo dire la ceramica di Gnathia.

Non mi è certo possibile, nel breve spazio di tempo concessomi, ricordare che vi sono ormai elementi sicuri per affermare l'origine tarantina di questi vasi[1] (anche se sorsero fabbriche in altri luoghi della Puglia e della Magna Grecia) questione del resto a cui brevemente accennai nello scorso convegno[2].

In questo convegno dedicato alla città di Taranto, alla sua storia, alla sua attività artistica ed artigianale, voglio invece brevemente ricordare l'opera di un ceramografo tarantino, che ha portato la sua officina in Etruria quando ormai la potenza della grande città magnogreca comin-ciava fatalmente a declinare. Intendo qui parlare di quel pittore che decorò la piccola serie nota col nome di *pocola*, di cui recenti rinvenimenti hanno permesso di aumentare la consistenza ed a cui si è recentemente di nuovo rivolta l'attenzione degli studiosi. È noto che si tratta di coppe senza anse e di piatti decorati con colori sovrapposti alla vernice ed in alcuni casi con una iscrizione in cui è indicato il nome di una divinità seguito dal sostantivo *pocolom*. Sostanziali affinità nella tecnica, negli elementi decorativi e nella tematica legano questi vasi alla ceramica di Gnathia e già altrove le abbiamo messe in evidenza; si differenziano invece per l'argilla, per la qualità dei colori usati e per le iscrizioni in latino arcaico. Riassumo qui molto brevemente, per mancanza di tempo, quanto altrove ho dimostrato in maniera più esauriente[3].

1) Cfr. L. FORTI, *La ceramica di Gnathia*, Napoli, 1965.
2) *La Magna Grecia nel mondo ellenistico* (Atti del IX Convegno - Taranto 1969), pp. 137 ss.
3 Cfr. ora: *Una officina di vasi tarantini a Vulci*, in *Rendiconti Accademia di Archeologia Lettere e Belle Arti di Napoli*, 1970, p. 233 ss.

Si è discusso sul luogo dove sarebbe sorta l'officina di questi vasi, che sono stati rinvenuti per lo più in Etruria e nel Lazio settentrionale, e si è pensato, soprattutto a causa delle iscrizioni, a Roma, mentre la grande affinità con la ceramica apula sovraddipinta aveva già fatto formulare l'idea che fossero opera di un tarantino emigrato. Noi avevamo già indicato come luogo di produzione Vulci avvertendo che si trattava di una ipotesi che aspettava ancora una conferma. Questa conferma ci è ora venuta da alcuni recenti rinvenimenti. Vediamo innanzitutto perché abbiamo pensato proprio a Vulci. In questa città sono stati trovati 4 *pocola* e 2 oinochoai ora nella collezione Guglielmi, la cui decorazione è talmente simile da doverle ritenere della stessa mano; diverse invece sono l'argilla e la qualità dei colori. Le due oinochoai appartengono alla comune produzione Gnathia e possono essere dei modelli che il ceramografo tarantino aveva portato con sé. Le conferme ci vengono dai ritrovamenti piuttosto recenti di Aleria che non aveva officine proprie: un piatto decorato con elefante con una sella turrita, in cui sono tre guerrieri, e seguito dal suo piccolo, ripete la rappresentazione già a noi nota dal piatto rinvenuto a Capena e che fa parte del gruppo dei *pocola*; diversità di argilla di vernice e di colori indicano un diverso luogo di produzione, differenze di livello artistico indicano che il primo è derivato dal secondo. Poiché per il piatto da Capena una produzione tarantina è molto probabile, si può ritenere anche in questo caso di essere davanti ad un esemplare portato con sé dal pittore, di cui il pezzo rinvenuto in Corsica è una imitazione. Che questo piatto, che è servito da modello, sia stato rinvenuto a Capena non ha importanza, poiché piuttosto vasta è l'area di diffusione dei *popola.*

Un altro elemento ci è ancora fornito da Aleria: su di uno *skyphos* con la rappresentazione sulle due parti di un Eros bambino la tecnica ed in parte la iconografia è ispirata ad una ottima scuola di ceramografi che sapevano usare, per dare plasticità alle figure, il tratteggio le ombreggiature ed i lumi, le cui opere sono unite nel piccolo *gruppo Hesse*, di cui dei 4 pezzi che lo compongono 2 provengono appunto da Vulci; tali elementi appaiono, sebbene con più parsimonia, anche negli *stamnoi Fould*; ma nel nostro skyphos tutto è accennato, quasi adombrato più che espresso deliberatamente, come avviene in una produzione di seconda mano, mentre

altri elementi lo legano sia alla patera ombelicata anche del gruppo Hesse, sia a qualcuno dei *pocola*.

Infine ancora da Aleria proviene un cratere, questo però decisamente apulo della serie Gnathia, con la rappresentazione di un *thiasos* dionisiaco reso con spirito ellenistico, costituito cioè da un Eros un Panisco ed un Sileno; sul lato B due Eroti; in alcuni di questi personaggi vediamo ripetersi una grafia che riteniamo caratteristica del pittore dei *pocola* e che consiste nel rendimento peculiare della figura, specialmente nell'Eros, con il torso sottile ed una accentuata adiposità nelle gambe, infine una maniera strana di rendere i piedi, quasi una zampa biforcuta, di modo che sembra che la figura si regga sulla punta delle dita. Il cratere è anteriore ai *pocola*, si può datarlo nell'ultimo ventennio o proprio alla fine del IV secolo, ma ci attesta che il ceramografo tarantino aveva già un commercio di vasi diretto verso il Nord, verso l'Etruria, da dove i prodotti saranno passati ad Aleria. I rapporti commerciali tra l'Etruria ed Aleria sono stati giustamente messi in evidenza in seguito ai rinvenimenti dai recenti scavi, e Vulci è certamente il posto geograficamente più vicino.

Altre ragioni possono anche aver spinto un ceramografo tarantino a venire a Vulci: questa città aveva già una propria produzione di vasi (e quindi officine organizzate ed argilla adatta); ricorderemo soltanto che ivi è stata rinvenuta una kylix ora al Museo Rodin di un seguace di Duris imitata in uno dei più antichi prodotti della fabbrica vulcente; vediamo quindi lo stesso rapporto da noi formulato per i nostri vasi tra modello ed imitazione. Maggiore attività hanno le fabbriche durante il IV secolo, quando si attenuano i rapporti con la Grecia, e notiamo che a Vulci è anche adoperata la tecnica a colori sovrapposti alla vernice, di modo che più facile era l'inserimento di un pittore abituato ad esprimersi appunto in questa tecnica.

Sempre più si vanno mettendo in luce i rapporti che legano la cultura artistica magnogreca ed etrusca ed una prova di questi ce la offrono a Vulci le pitture della tomba Francois. Di Vulci sappiamo che pur perdendo parte del suo potere verso il primo quarto del III secolo, specialmente dopo che fu dedotta la colonia di Cosa, continuò a vivere e non di grama anche dopo la conquista romana. Comunque la cronologia vita dei

pocola (280-70) si inserisce in un periodo in cui non era ancora cominciata la decadenza della città.

Le iscrizioni in latino arcaico che si trovano su alcuni *pocola*, che hanno spinto a ritenere come luogo di produzione Roma (ma a Roma tranne il *pocolom* anepigrafe con Hermes ed un altro frammento non si è trovato niente di simile) non contrastano con la nostra ipotesi; oltre alla considerazione che nel III secolo l'Etruria era già sotto l'influsso di Roma, se alcune divinità a cui sono dedicati i vasi fanno parte del *pantheon* romano, altre invece sono rare o sconosciute a Roma, altre sono chiaramente di derivazione etrusca. Ricordiamo anche che vi sono dei vasi in cui l'iscrizione è determinata da esigenze del cliente (come è dimostrato da un frammento attico con una iscrizione dipinta in etrusco) e che troviamo dei vasi con le *Mischinschriften*, cioè dediche in osco scritte in alfabeto etrusco, ed infine vasi di chiara produzione etrusca con iscrizioni e firme in greco [*Praxias e Sokra*(*tes*)].

Quanto sono venuta esponendo succintamente per ragioni di tempo, troverà una più ampia pubblicazione altrove; spero tuttavia di aver dimostrato che per molte ragioni il luogo dove un ceramografo tarantino portò la sua officina doveva essere proprio Vulci.

Paulette Ghiron Bistagne:

La méthode du professeur R.A. Higgins qui nous a présenté simultanément deux documents, l'un tarentin, l'autre provenant d'un autre atelier, a été dans l'ensemble convaincante. Mais les rapports établis ainsi entre deux objets sont parfois ambigus, et c'est le cas nous semble-t-il de deux terre-cuites illustrant un acteur comique.

A gauche nous avons une terre-cuite de Tanagra du milieu du siècle (*British Museum, Catalogue Higgins* n. 740. Cf. T.B.L. Webster: *Monuments illustrating old and middle Comedy*, 2e édition, Londres 1969, AT 58, p. 35): un esclave de la comédie moyenne porte un nourisson sur son bras gauche (tav. LIV, 1). En face nous avons une terre-cuite tarentine illustrant le même sujet (Musée de Tarente, n. D.1415. Cf. T.B.L. Webster: *Monuments illustrating New Comedy*, 2e édition, Londres 1969, TT 2 p. 118). Mais il s'agit cette fois d'un document plus tardif, illustrant un acteur de la

comédie nouvelle comme le prouve son costume plus décent. Bien que les dates de la comédie nouvelle soient difficiles à préciser le style de cette terre-cuite permet de la situer au III e siècle avant notre ère (tav. LIV, 2). Que signifie exactement la confrontation qui nous est proposée? Faut-il voir ici la preuve d'une grande fidélité des coroplastes tarentins à l'égard de leurs maîtres grecs? Ne peut-on penser plutôt que l'artiste a été tout simplement inspiré par les représentations de la comédie nouvelle qui se donnaient à Tarente?

L'exemple eût peut-être été plus convaincant si l'on nous avait proposé deux documents contemporains. Mais même alors, il me semble qu'il aurait difficile d'établir des rapports entre cette terre-cuite tarentine et un atelier béotien plutôt qu'attique ou même campanien. L'exemple cité par le professeur Higgins de l'esclave assis sur l'autel est caractéristique: si on le trouve illustré à Myrina et à Tarente, on ne peut pour autant en déduire des rapports étroits entre les deux ateliers. Il n'y a guère de pays hellénisé où ce type soit inconnu, il n'y a pas de collection qui soit dépourvue d'une de ces terre-cuites illustrant un personnage de théâtre. La diffusion remarquable de ce genre de document reflète avant tout la popularité des spectacles scéniques désormais familiers dans touts les pays hellénisés. La multiplication des concours, l'existence d'associations qui envoyaient les mêmes artistes en des régions très éloignées expliquent le phénomène.

Nous reconnaissons cependant que le problème des rapports entre les divers ateliers de coroplastes se pose effectivement. L'identité de l'inspiration ne suffit à expliquer la similitude des productions. Faut-il supposer qu'il y avait des échanges d'artistes entre les ateliers? Y avait-il un commerce des moules? En ce qui concerne le théâtre, qu'il nous soit permis de formuler une hypothèse. L'arrivée d'une troupe d'artistes en Grande Grèce comme ailleurs, devait être un évènement considérable. Les privilèges et honneurs dont ils jouissent en général prouvent le degré d'un prestige qu'ils avaient soin d'entretenir. On sait qu'ils transportaient avec eux les accessoires nécessaires à leur art. Ne peut-on penser qu'ils transportaient aussi un stock de terres-cuites analogues à celles dont nous venons de parler: cela pouvait faire partie de leur arsenal publicitaire. On s'expliquerait ainsi la diffusion particulièrement heureuse de ce genre de documents dans toute l'étendue du monde hellénisé.

Gianfranco Maddoli:

Una nota in margine alla relazione del prof. Pugliese Carratelli. La genesi dei ἱεροὶ χῶροι di Atena e di Dioniso a Eraclea di Lucania potrebbe a mio avviso bene inserirsi nelle linee additate dal Pugliese non soltanto nella relazione di ieri, e da altri studiosi: entro cioè quelle direttrici di tradizioni micenee trasferitesi in Magna Grecia o con i primi fondachi commerciali micenei (sui quali opportunamente insisteva qui il prof. Bernabò Brea) nella fase della «precolonizzazione» o, più tardi, nella fase della colonizzazione «storica» grazie alla permanenza di tradizioni micenee in zone da cui provennero coloni; zone cioè che avevano vissuto l'esperienza di un'invasione dorica non necessariamente integralmente eversiva, e coloni divenuti veicolo, sia pure inconsapevole, di dette tradizioni. Mi ha indotto a pensare a questa possibilità un riesame dei dati delle tavolette micenee relative al demo di Pakija in Pilo, tavolette che, sulla linea di quanto è stato da tempo additato dal Bennet, dall'Adrados e, con maggiore insistenza anche se con lieve variazione di prospettiva, ancora dal Pugliese Carratelli, vanno spiegate quasi certamente nell'ambito di una prospettiva religioso-cultuale. Come ho esposto più dettagliatamente altrove[1], il demo di Pakija mi appare dunque sempre più essere — o, meglio, contenere al suo interno la principale ἱερὰ χώρα dello stato pilio. Il riesame dei dati del cd. catasto di Pilo è oggi facilitato dall'organica raccolta dei dati relativi al δᾶμος fatta da Lejeune, nonché dal recupero dell'accezione anche territoriale del termine sulla quale aveva insistito in particolare, fra i presenti, il Calderone; da esso si può appunto concludere che fra i varii δᾶμοι di Pilo quello di Pakija conteneva una χώρα a connotazione culturale particolarmente importante per il Palazzo. Ora, nelle possibilità di alienazione condizionata previste per i χῶροι eracleesi mi è parso appunto di poter ravvisare analogie ed elementi guida per l'intelligenza dei documenti pilii relativi alle κτοῖναι di Pakija, appartenenti anch'esse, come i χῶροι eracleesi, alla divinità e anch'esse amministrativamente controllate dallo

1) Cfr. *Studi micenei ed egeo anatolici*, XII (1970), pp. 7 ss., cui rimando anche per i rinvii bibliografici relativi agli autori citati in questo intervento.

stato, cioè dal Palazzo, dal ϝάναξ così come i sacri terreni di Eraclea sono amministrativamente tutelati dalla πόλις È soprattutto la nozione del termine miceneo onato nel senso di «beneficio», da riconnettere ad ὀνίνημι (nozione che esclude decisamente quella di «vendita» e «acquisto» connessa ad ὠνεῖν — sulla quale poggia per es. la ricostruzione del catasto di Pilo fatta dal Deroy — e che peraltro era stata a suo tempo già individuata dal Will, che pure riconnetteva il termine ad ὠνεῖν come non sembra possibile), tale nozione, dicevo, e le relative implicazioni mi hanno permesso appunto di riscontrare interessanti punti in comune con la situazione che abbiamo ad Eraclea. Se questa premessa è accettabile, almeno a livello di ipotesi, il suo inserimento nel quadro prospettato dal prof. Pugliese non presenta difficoltà e anzi si aggiunge agli ormai numerosi indizi da più parti addotti a conforto di esso. Questo trapianto dell'istituto della ἱερὰ χώρα del resto prevista nell'assetto distributivo delle terre all'atto delle fondazioni coloniali, poté realizzarsi appunto o nell'età degli insediamenti precoloniali o al momento delle prime stabili e più impegnative κτίσεις dell'VIII-VII secolo come portato residuo di un'interrotta prassi di matrice achea. A conforto di premesse così remote per il territorio che vedrà sorgere la colonia tarantina di Eraclea sarà opportuno ricordare che il prof. Neutsch ha richiamato l'attenzione, in occasione del I Congresso di Micenologia, su possibile sopravvivenze micenee in alcuni ritrovamenti di Policoro, e che residui linguistici di tradizione achea nelle tavole di Eraclea sono stati rilevati già da tempo dal Devoto in occasione del primo di questi convegni di Magna Grecia. Di qui, in tale prospettiva, importanti conseguenze e conferme anche in vista di un'origine precoloniale della denominazione «colonie achee».

Marina Pensa:

Il prof. Trendall ha mostrato lo svolgersi e lo sviluppo della ceramica «tarantina», mentre il prof. Pugliese Carratelli ha parlato dei culti tarantini. A proposito di queste due relazioni particolarmente interessanti vorrei riproporre in questa sede un problema assai vecchio, ma da molto tempo completamente dimenticato, e cioè quello del valore documentario di alcune raffigurazioni vascolari apule.

Si tratta del numeroso gruppo di vasi con scene di oltretomba: esso comprende una dozzina di macrovasi sparsi in tutto il mondo, in cui uno stesso schema si ripete quasi invariato eccetto che in poche figurazioni. A titolo di esempio si possono vedere il cratere di Monaco J. 849 da Canosa e il cratere di Napoli H. 3222 da Altamura. Questi due vasi, assieme a quello di K ar sruhe 1 B 4, sono i più completi come numero dei personaggi raffigurati, ma anche gli altri sono molto ricchi di figure mitologiche e hanno in comune con questi la composizione incentrata su un'edicola centrale indicante il palazzo di Ade: è chiaro però che essi presen-tano delle varianti, anche di grande entità, come il cratere Jatta 1049 e il cratere a calice B.M. F 270.

Abbiamo la presenza di Persefone e Ade, Eracle e Cerbero, Ermes, quella dei giudici infernali, dei dannati come Sisifo, Tantalo e le Danaidi, e soprattutto di Orfeo in atto di cantare accompagnandosi con la cetra. Le rarissime figurazioni attiche dell'oltretomba (per es. la lekythos a figure nere di Palermo) sono completamente diverse da quelle apule per concezione e per ricchezza di personaggi, e inoltre, a parte la famosa Nekya di Polignoto a Delfi (Paus., X 28-31) dove il mitico cantore è visto in atteggiamento assai differente, non presentano mai Orfeo. Si pongono quindi due problemi: 1) come mai le raffigurazioni apule dell'oltretomba sono tanto numerose rispetto a quelle attiche? 2) che rapporto ha la pre-senza di Orfeo in questi vasi con le dottrine orfiche diffuse in Magna Grecia?

Se si considerano singolarmente i personaggi raffigurati! si nota che essi hanno origini diverse. Il mito di Core-Persefone rapita da Ade è fondamentale nei misteri eleusini; Eracle riesce a catturare Cerbero per-ché è stato iniziato ai misteri (Eur., *Herak. Fur.* 613; ma quali? Più tardi Diodoro Siculo, IV 25, dirà che egli si fece iniziare ai «misteri eleusini di Museo figlio di Orfeo»). Invece la pena delle Danaidi, sebbene non riferita a queste fanciulle, è attestata in Platone (*Gorg.* 493 e *Resp.* II 363 d-e) in un contesto ritenuto di ispirazione orfica. In alcuni vasi infine si ha persino la presenza di Pan (cratere Ermitage St. 424 e cratere a calice B.M. F 270), il che farebbe pensare a elementi bacchici e dionisiaci: giova ricordare a questo proposito che già in Erodoto (II 81) e in Euripide (fr. 475) misteri bacchici e misteri orfici sono identificati.

Siamo di fronte quindi a raffigurazioni che presentano una confluenza di elementi diversi; il problema che si pone è dunque questo: fino a che punto i ceramografi apuli erano coscienti del significato delle varie figure e fino a che punto erano vincolati, se lo erano, ad uno schema figurativo dovuto a una rappresentazione «dogmatica» dell'oltretomba. D'altra parte si potrebbe anche pensare che tali raffigurazioni subiscano l'influsso di un qualche famoso monumento o di qualche famosa opera letteraria: ma quali?

Il prof. Trendall ha parlato di fabbrica tarantina; e a questo punto desidererei porre un altro problema che si riconnette alla relazione del prof. Pugliese Carratelli: se questi vasi sono stati dipinti a Taranto, che rapporto c'è fra essi e i famosi culti ctoni attestati dal trovamento della dea di Berlino e dalle terrecotte votive a Taranto? Questo è solo un esempio: ma problemi simili che riguardano in generale l'atmosfera culturale della Magna Grecia nel IV secolo? vengono posti continuamente dai grandi vasi apuli di stile ornato con raffigurazioni mitologiche. Questo breve intervento vorrebbe quindi costituire una proposta a riprendere lo studio di questi problemi per inserirli in una più vasta problematica della storia della cultura greca in Magna Grecia.

ARCHITETTURA E TOPOGRAFIA

R.MARTIN
F.G. LO PORTO

L'ARCHITECTURE DE TARENTE

Après les rapports que vous avez entendus hier sur la sculpture, la céramique, les statuettes de terre-cuite, si riches de matériaux, si denses et si colorés, je crains que le rapport d'aujourd'hui sur l'architecture de Tarente ne paraisse maigre et même pauvre. Cette impression s'explique par deux raisons.

La première tient à la relative pauvreté des documents. Si la mention de Tarente est fréquente dans les études et les ouvrages de sculpture, si son originalité est évidente dans la production des coroplathes, tout autant que dans la céramique, il n'en est pas de même en architecture; son nom est rare dans 'les ouvrages généraux sur l'architecture grecque, car, dans ce domaine, la documentation reste éparse et fragmentaire : elle n'a pas eu la chance de conserver quelque grand temple, si ce n'est les restes du temple archaïque du VI siècle, conservé dans l'Oratorio della Trinità, en cours de dégagement; elle ne révèle qu'avec discrétion son plan urbain par suite de l'occupation permanente du site et de la densité de l'habitat qui le recouvre; sa principale richesse se limite à ses terres cuites architecturales et à son architecture funéraire, domaine trop négligé des recherches architecturales pour lequel nous n'avons pas de travaux d'ensemble.

La deuxième raison elle résulte du choix que engage davantage ma responsabilité; j'ai fait de m'en tenir strictement aux

documents même de Tarente, résistant à la séduction des architectures voisines de Grande Grèce. Je considère en effet, — par méthode, par expérience, par désir de dépasser le stade de la recherche technique ou stylistique — que l'architecture d'une cité doit apparaître comme son visage sur lequel il faut déchiffrer les traits de son caractère, de sa personnalité, les marques de sa vie politique, sociale, économique. C'est donc moins à formuler des vues de synthèse qu'à présenter des aspects particuliers, à pousser des incursions sur des points limités, mais précis, riches de perspective, que vise notre rapport. Il soulève plus de questions qu'il n'apporte de conclusions.

Aussi avons-nous d'abord tenté de dresser l'état des connaissances et des matériaux mis à la disposition de l'enquêteur; nous essayerons ensuite de définir les traits spécifiques de ce que nous pouvons connaître, aux diverses époques de son histoire, de l'architecture de Tarente, enfin nous donnerons en conclusions quelques aperçus sur le rôle de Tarente, dans l'histoire de l'architecture, en particulier — c'est le domaine le mieux pourvu et le plus riche — dans l'architecture funéraire et les formes architecturales de l'époque hellénistique.

I. ÉTAT ACTUEL DES CONNAISSANCES ET DE LA DOCUMENTATION.

a) Les études et les sources.

- Indications bibliographiques (cf. annexe à la fin du rapport).
- Les sources littéraires sont en particulier importantes pour la topographie et l'architecture urbaine de Tarente. Ce sont les récits que les historiens grecs ou latins ont consacrés aux événements historiques et aux sièges de la cité:

Polybe, *Histoires* L. VIII
Strabon, *Géographie*, L. VI
Tite-Live, *Histoires*, L.XXV et XXVII
Plutarque, *Vie de Fabius*

b) *La documentation archéologique.*

- Pour l'époque archaïque nous connaissons, fragmentairement, le grand temple dorique, dont les éléments (colonnes et chapiteaux, fondations et stylobate) sont conservés dans l'Oratorio della Trinità, à l'extrémité orientale de la ville primitive.

Actuellement en cours de dégagement et d'étude, il n'a pas encore révélé tous ses traits et c'est à l'amabilité de A. Stazio que nous devons quelques précisions inédites.

Il est curieux de constater pour cette période la maigre quantité de terres-cuites architecturales, en particulier par rapport aux sites voisins ou plus lointains de la Magna Graecia et de Sicile: Métaponte, Crotone, Locres (après les trouvailles de M. de Franciscis), Syracuse, Sélinonte, etc. Cette rareté estelle due au hasard des fouilles? au choix des entablements dont les larmiers et chéneaux sont taillés dans le calcaire? Nous ne pouvons répondre à la question. Ce n'est pas en tout cas une impossibilité technique puisque les séries de décors architecturaux en terrecuite de proportions réduites dans les monuments funéraires sont pour cette période comme pour toutes les autres un élément important e t original de la production tarentine.

- L'époque classique (V^{e} et début IVe siècles) est encore plus mal représentée que l'archaïsme. Aucun élément d'édifice important n'est connu. Mais ici il faut signaler, du début du Ve siècle à l'époque hellénistique, la série importante des antéfixes à représentations figurées: gorgoneia, silènes, etc. Au cours du Ve siècle,

se développent aussi les monuments funéraires dont la chronologie a été précisée par les récentes trouvailles et études de M. Lo Porto, en particulier les belles tombes des athlètes tarentins. La décoration en terrecuite de ces monuments fait l'objet d'une étude de. M. Andreassi. Les exemplaires les plus anciens remontent dans la première moitié du VIe siècle. Leur abondance et leur localisation posent alors le problème de l'urbanisme de Tarente et de la topographie urbaine, qu'on peut formuler sous plusieurs rubriques:

— Le plan urbain

— L'extension de la ville et le problème des remparts

— Les rapports de la ville et des nécropoles

Nous y reviendrons tout à l'heure, mais du seul point de vue de l'architecture urbaine, puisque un rapport de M. Lo Porto sur la topographie et le plan orthogonal de Tarente sera présenté à la suite de celui-ci.

— L'époque hellénistique (milieu du IVe siècle/IIe siècle et I^{e} siècle) fournit une matière plus riche, mais encore limitée au domaine spécifique et assez particulier de l'architecture funéraire: les tombes à chambre, creusées dans la roche tendre de la péninsule, aménagées et peintes, les façades et les édicules funéraires dont les vestiges constituent une des richesses du Musée, fournissent un répertoire de formes, de motifs architectoniques et décoratifs variés et originaux, dont les origines, les parentés et les influences amènent à se poser bien des questions sur l'histoire de certains types de l'architecture hellénistique.

Tel est l'inventaire rapide des documents ou plutôt des groupes, des séries de documents qui vont nous permettre de préciser quelques traits spécifiques et originaux de la création architecturale, puis ensuite de poser quelques problèmes relatifs à l'histoire de ces structures ou de ces formes.

II. Les caracteres specifiques de l'architecture de Tarente.

A) Le premier document de l'époque archaïque, le temple dorique, par les comparaisons qu'il permet, ne laisse pas de doute sur le caractère strictement dorien de cette architecture, mais déjà, avec quelques anomalies.

— Caractères de l'ordre dorique tarentin, d'après le temple archaïque et les tombes du VIe siècle:

L'élément le mieux connu du temple est le chapiteau qui relève d'un style notable. Il n'est pas traité simplement sous la forme très aplatie de l'échine en «miche». Le profil est plus relevé et à la partie supérieure, il se termine par un plan vertical, qui rejoint directement l'abaque, sans dessiner la gorge profonde qui caractérise le chapiteau archaïque traditionnel (Métaponte, Poseidonia, Sélinonte). Ce profil caréné le rapproche un peu du chapiteau de l'Apollonion de Syracuse, mais les exemples les plus voisins se rencontrent sur deux ou trois chapiteaux de la série de Corfou, publiée par Rodenwaldt (dans *Kerkyra* I). Le chapiteau caréné, à échine relevée, est connu à l'Est, à Délos, par les chapiteaux du Prytanée, au V e siècle, et l'échine de ce type ne suit pas l'évolution du schéma classique vers un profil de plus en plus rectiligne; elle conserve une courbure accentuée, même au IV siècle. Or c'est précisément le profil des chapiteaux de la grande tombe d'athlètes publiée par M. Lo Porto (*Atti e Memorie della Società Magna Graecia*, NS, VIII, 1967, Tombe A. p. 42-44), comme aussi de ceux de la tombe de la via Mezza Capo, d'un type analogue (Bartoccini, *Not. Scavi*, 1936, p. 212, fig. 217), et même encore ceux d'une tombe plus récente (L. Mariani, *Not. Scavi*, 1897, p. 229 fig. 3). A la même série appartiennent le chapiteau supportant le Poseidon d'Ugento, présenté hier par le Professeur Degrassi, et un chapiteau de Monte

Sannace (*Not. Scavi*, 1962, p. 172, fig. 158), d'époque hellénistique. On ne manquera pas de faire le rapprochement avec le profil des chapiteaux du trône d'Apollon à Amyklae.

C'est le type de chapiteau qui sera conservé dans les formes italiques, à la fois sous l'influence du chapiteau à coussinet étrusque, passant dans le type que Vitruve appelle d'ordre toscan, et des traditions hellénistiques transmises par Tarente et la Campanie, car il est bien attesté dans des monuments hellénistiques d'Asie Mineure (Amyzon, Pergame) où il s'oppose au type rigide et sec traditionnel.

On rencontre ainsi les deux voies de pénétration des formes architecturales grecques dans le domaine romain:

— la tradition étrusque, renforcée, complétée ou modifiée par les apports directs au IIe/I^{e} siècle de notre ère

— les apports grecs par l'Italie méridionale et la Campanie qui sont chargés d'influences hellénistiques et orientalisantes.

Les recherches faites par M. A. Stazio, dont le résultat vient d'être publié dans les actes du VI Convegno, p. 291-297 (dégagement de la colonne, sondages au pied et découverte de la krépis, recherches sur l'entraxe et les proportions du plan) permettent de préciser d'autres caractères de l'édifice et d'établir ses parentés; elles sont intéressantes:

— Hauteur de la colonne 8, m. 47 et diamètre inférieur établi à 2, m. 05, et non pas 1, m. 80, suivant le chiffre traditionnel (Viola, Koldewey, Dinsmoor), soit un rapport H/D de 4,1, à peu près exactement celui qui est connu pour l'Apollonion de Syracuse (H: 7, m. 47; Diam. courant: 1, m. 86; aux angles 2, m. 02). Proportions très trapues qui seront conservées par l'ordre dorique des hypogées.

Le fût est taillé avec 24 cannelures, ce qui constitue une

particularité notable. En effet, avant la règle constante des 20 cannelures, des variantes sont connues, mais elles se limitent en général à 16 cannelures (Tirynthe, tholos et monoptère de Sicyone à Delphes, Héraion d'Argos, (avec un exemple de 14 cannelures), Corfou (chapiteau de Xenvarès), Syracuse (temple d'Apollon, Olympieion), Sélinonte (temples C et D) etc.… ou à 18 cannelures (Assos), Pompei (temple dorique), Poseidonia (temple du Sélè), Sélinonte, Délos (Prytanée).

Le seul autre exemple que nous connaissions de colonnes doriques à 24 cannelures se rencontre dans le temple d'Artémis à Corfou (vers 600-590) et ensuite dans le temple dit de Poseidon (Héra II) à Poseidonia/Paestum. Notons ce rapprochement intéressant avec Corfou, car il n'est pas le seul.

En effet, l'entraxe établi par A. Stazio est de 3, m. 72, soit une travée libre de 3, m. 72 -2, m. 0.5 = 1, m. 67 entre colonnes, nettement plus dégagée qu'à Syracuse et proche de celle de Corfou. La krépis est à deux degrés, d'égale hauteur (0, m. 45) implantée sur le rocher, différente des krépis à 4 degrés, traditionnelles dans l'architecture occidentale, mais proche également de celles du N.O. (Corfou, Laphrion de Kalydon) qui se présentent avec un ou deux degrés.

— Enfin, si on retient provisoirement l'hypothèse de A. Stazio, suggérée par la trouvaille qu'il a faite, d'un fragment de tambour, de diamètre et de proportions plus petits, susceptible d'appartenir à une colonnade intérieure, nous aurions une précieuse indication sur le plan, qui distinguerait encore le temple de Tarente des plans de Sicile par la présence, comme dans la Grèce du N.O. (Corfou), d'une colonnade intérieure. Ce serait le premier exemple dans l'Ouest, bien illustré ensuite par les temples de Poseidonia.

L'originalité du temple de Tarente se dégage donc assez nettement; s'il entretient quelque parenté avec le plus ancien édifice dorique de Syracuse, il s'en distingue par des éléments essentiels qui le rattachent aux édifices de Corfou et du N.O.; il apparaît comme un précurseur des édifices de Poseidonia. Les traits spécifiques de son architecture (chapiteaux, cannelures, krépis) en font sans doute le plus ancien des temples de Grande Grèce, dans le premier quart du VIe siècle.

Nous allons être amené à faire des observations qui vont dans le même sens, avec l'étude des terres-cuites architecturales.

B) Les terres-cuites architecturales de grands édifices sont rares à Tarente qui n'a pas les belles séries de Métaponte, les riches revêtements de Syracuse, de Sélinonte, de Géla, les formes originales de Locres.

Les éléments de décoration conservés par les édifices funéraires ne présentent pas des sujets ou des motifs apparentés à ceux de la Grèce occidentale; les références se trouvent beaucoup plus vers l'Est (cf. la communication de M. Andreassi, infra, pp. 414-422).

La seule série bien attestée du Ve au IIIe siècle, les antéfixes, ne manquent pas d'originalité. Dès le premier exemple, daté par E. van Buren du milieu du VIe siècle, cette originalité apparaît: elles sont traitées avec une représentation plastique (tête féminine, Gorgoneion, Silène, Satyre). Il est notable que d'emblée les Tarentins aient associé le décor sculpté en relief à l'élément architectural fonctionnel. C'est une tendance profonde qui s'exprime encore plus tard dans les formes hellénistiques.

Les raisons de ce choix, lié à. l'emploi de l'antéfixe de forme circulaire, traitée d'emblée avec un sujet plastique, se trouvent peut-être dans la structure du toit; on pensera aux toits de Corfou

et plus encore à ceux du Laphrion de Calydon où les simas ne sont pas développées; la bordure du toit est constituée par un simple rebord de la tuile de rive et les antéfixes se dévéloppent en tout indépendance, en ornements isolés qui se détachent de la bordure rectiligne du toit.

Le traitement même du décor est caractéristique: il occupe toute la surface de l'antéfixe; le relief est vigoureux et accentué; l'évolution du style des gorgoneia qui dégage les reliefs, accroît les lignes de la chevelure, multiplie les enroulements de serpents et creuse les traits du visage, met en valeur le goût des ateliers tarentins pour l'association de l'architecture et de la plastique. On ne peut ici s'empêcher de poser le problème des origines, ou du moins des parentés que suggèrent les productions des ateliers tarentins.

Vers la fin du VIe siècle, date où les antéfixes à figures commencent à apparaître à Tarente, deux régions du monde grec produisent des séries comparables, la Grèce du Nord Ouest avec Thermos, Calydon et Corfou; Rhodes et les régions de pénétration rhodienne en Anatolie, en particulier Gordion et Pazarli en Phrygie, puis Thasos au N. de l'Egée: antéfixes circulaires, ornées de figures plastiques: têtes léonines, gorgoneion, tête masculine et féminine (cf. Akerström, *Die Architektonischen Terrakotten Kleinasiens*, 1965).

Dans une étude inédite (Mémoire de maîtrise, Faculté des Lettres d'Aix en Provence, communiqué par M.F. Salviat à qui nous adressons nos remerciements) sur les antéfixes à gorgoneion, Mlle Ascani dégage l'importance de la production tarentine qui se prolonge jusqu'en plein IVe siècle, alors que dans les autres centres elle cesse au milieu du Ve siècle. Les types tarentins se caractérisent d'abord par la forme circulaire qui devient prédominante

au Ve siècle, alors que les centres orientaux préfèrent la forme pentagonale associée au profil du couvre-joint corinthien (à Thasos toutefois, on rencontre des exemples des deux formes); les produits des ateliers de Tarente ont été exportés vers Métaponte, Crotone, Syracuse, Géla et vers des cités indigènes d'Apulie, de Calabre et de Lucanie (cf. les séries de Serra di Vaglio et celles de Gioia del Colle, *Not. Scavi*, 1962, p. 229).

Si Corinthe a sans doute rajeuni et renouvelé le motif du gorgoneion, comme le souligne Mlle Ascani, il s'appliquait mal au couvre-joint angulaire; aussi les Corinthiens vont-ils généraliser l'antéfixe pentagonale peinte.

Le succès du gorgoneion est particulièrement grand dans la Grèce du N.O. (fronton du temple de Corfou, métopes peintes de Thermos, antéfixes à gorgoneion et à figures plastiques à Calydon et à Thermos). Le thème était fort bien adapté à l'antéfixe circulaire dont Tarente va garder la tradition et peut être la transmettre à l'Italie centrale, parallèlement aux apports étrusques et orientaux.

C'est sans doute à Corfou, dont les influences sur le temple archaïque sont évidentes, que Tarente a emprunté l'antéfixe à gorgoneion ; toutefois le motif lui-même comporte un détail notable: une petite fleur de lotus et un épi pendent au milieu des boucles du front de Gorgone, or ce détail est très caractéristique des gorgoneia de Laconie.

Le chapiteau du temple évoquerait aussi l'Amyklaion. Nous avons là déjà l'exemple bien caractéristique des procédés de l'art tarentin et des amalgames fréquents dans les ateliers de ce grand port, puisque certaines formes du gorgoneion rappellent aussi les produits des ateliers rhodiens.

On n'oubliera pas enfin que le milieu et la deuxième moitié du VIe siècle constituent une période de contact étroit entre la

Laconie et l'Ionie méridionale. Amyklae ne passe-t-elle pas pour le lieu d'origine des colons tarentins et de Phalantos? Et le trône d'Amyklae, dont le style vient d'être précisé par des trouvailles récentes, est une de ces oeuvres complexes où la plastique et l'architecture sont étroitement associées: où les décors sculptés dans la tradition ionienne s'introduisaient dans l'ordre dorique traditionnel qui avait été conservé.

Ainsi, dans cette série de production, se manifestent déjà les influences complexes qui se sont exercées à Tarente.

C) Comme M. Lo Porto vous parlera tout à l'heure, plus en détail, de la topographie de Tarente, qu'il connaît beaucoup mieux que moi, je voudrais simplement, avec son accord et en utilisant des renseignements qu'il m'a aimablement fournis, souligner quelques aspects et formuler quelques problèmes de l'architecture urbaine de Tarente.

Premier caractère à retenir: Tarente appartient à l'origine, aux cités du type acropole, installée sur une position réduite, naturellement fortifiée et plus orientée vers les relations commerciales et la défense d'un comptoir que vers l'exploitation d'un vaste territoire agricole. C'est le type d'*emporion*, bien défini par les fondations phocéennes (Marseille, Ampurias, Vélia). Ce n'est pas Métaponte, ni Locres ni Géla; c'est le type de Marseille, Vélia dans l'Ouest; la vieille Smyme, Larissa, Phocée, Méliè, à l'Est. Nous n'avons aucune idée du type de l'habitat, mais il devait, comme là où nous le voyons dans ces cités archaïques, présenter le dispositif serré, dense, aggloméré le long de rues étroites, adapté au site, sans grande préoccupation d'urbanisme. L'importance du temple dorique à la pointe orientale du site, dominant le resserrement entre le Mare Piccolo et le Mare Grande

qui n'était pas alors percé, révèle cependant le goût précoce du monumental, réservé aux dieux, et non pas aux hommes.

Strabon (VI, 3,278) nous dit bien que cette partie de la ville, délaissée à son époque, ravagée par les conquérants successifs, les Carthaginois et les Romains, était encore entourée d'une fortification: τὸ μὲν οὖν παλαῖον τεῖχος ἔχει.

Fortification ancienne? renforçant les falaises naturelles, sur le bord de mer au Sud, en retrait au Nord? Fortification au dé-bouché du pont, mentionné par Strabon, à l'emplacement du Ponte di Napoli actuel, attesté par les vestiges que décrit Viola (*Not. Scavi*, 1881). Tout autant de problèmes que je laisse aux spécialistes de la topographie antique de Tarente.

Ils ne sont pas moins nombreux en ce qui concerne l'extension de la ville vers l'Est. A quelle date et suivant quel processus le développement urbain s'est-il produit? Question fort importante car elle seule pourrait nous permettre d'expliquer une constatation exceptionnelle: la présence de tant de tombes, et, en fait, d'une vaste nécropole à l'intérieur de l'enceinte et du périmètre urbain.

Nous connaissons en effet, et par les textes et par les trouvailles, la limite orientale de la ville et une partie du tracé de l'enceinte entre le Mare Piccolo et le Mare Grande. Des blocs et des vestiges ont été retrouvés et des portes y étaient ménagées, encore qu'il faille établir une distinction plus précise qu'on ne l'a fait entre la *porte* Téménide par où est entré Annibal (Polybe, VIII , 28: Κατὰ τὴν ἀπὸ τῆς μεσογαίου, πρὸς ἕω κειμένην πλευράν, ὡς ἐπὶ τὰς Τημενίδας προσαγορευομένας πύλας…) et la *poterne*, située à proximité, un peu plus bas, par où passe Philémènes (Polybe, VIII, 25 τοὺς φυλάττοντας τὸν πυλῶνα τὸν ὑπὸ τὰς Τημενίδας

προσαγορευομένας πύλας…), celle qu'il désigne un peu plus loin, VIII, 29: ὁ φύλαξ εὐθέως καταβαίνων πρὸς τὴν ῥινοπύλην.

Une confusion est faite dans la traduction de P. Waltz: «le poste qui gardait la porte Téménide» et plus bas: τοὺς ἐπὶ τοῦ πυλῶνος «les gardiens de la porte Téménide». πύλων et ῥινοπύλη désignent une seule et même poterne, au pied d'une tour, passage défilé, et attestant une conception hellénistique de la fortification. Il n'y a qu'une seule porte, une grande porte, comme l'indique l'expression πύλαι.

La présence de poternes suggère donc une date plutôt récente pour la construction de cette portion de l'enceinte.

Une impression identique se dégage d'un autre terme employé par Polybe décrivant les mouvements d'Annibal à l'intérieur de la ville: il fit passer, dit Polybe (VIII, 34), la flotte tarentine du Mare Piccolo à la mer extérieure sur des chariots en l o n g e a n t u n *diateichisma* (VIII, 34: ὁ δὲ συνευρακώς τὴν πλατεῖαν εὐδιακόσμητον οὖσαν τὴν ὑπάρχουσαν μὲν ἐντὸς τοῦ διατειχίσματος, φέρουσαν δὲ παρὰ τὸ διατείχισμα ἐκ τοῦ λιμένος εἰς τὴν ἔξω θάλατταν.

Or le terme est toujours employé pour désigner non pas une enceinte proprement dite, mais soit un mur de refend intérieur, soit un mur isolé pour barrer un passage, un isthme, un éperon. Ceci donne l'impression de secteurs fortifiés isolés, défendant telle ou telle partie du rivage plus accessible ou plus exposé, en liaison plus ou moins directe avec le port. Il n'empêche, les trouvailles le prouvent à chaque moment, qu'une partie de la ville, vers l'Est, était occupée par une très vaste nécropole. C'est à quelques milliers que s'élève actuellement le nombre des tombes découvertes, la plus grande partie étant des tombes à fosses: à coté d'une belle série de tombes à

chambres et un petit nombre de tombes à sarcophages. Le fait avait déjà frappé Polybe, qui en fournissait une explication mythologique, liée aux rites de la fondation.

Les auteurs successifs qui ont repris la question, en particulier Viola et Wuilleumier (p. 250) n'ont pas eu de peine à montrer qu'il s'agissait d'un oracle aitiologique, inventé pour la circonstance, car on n'a jamais trouvé de tombes dans la vieille ville, ni même dans la moitié occidentale de la ville nouvelle. Mais son invention pourrait bien être une tentative d'explication *a posteriori* d'un fait qui paraissait anormal aux anciens.

Le problème est autre et il pose sous une forme particulière la question des rapports entre la ville, la polis, et ses nécropoles. Nous sommes sans doute en présence d'un cas où les zones de nécropoles n'ont pas été prévues très largement, ni très loin de la colonie primitive, soit faute de territoire disponible, soit pour des raisons de protection immédiate. N'oublions jamais pour Tarente qu'elle fut toujours serrée de près par les Messapiens, les Lucaniens, les Peucètes, etc. M. Moretti, dans son rapport, a souligné les conditions difficiles de l'installation des Tarentins et l'état du pays au moment de la fondation. La pression des peuples extérieurs ne s'est pas souvent relachée.

Dans les cités de vaste territoire, comme Métaponte, Héraclée, ou en Sicile, Camarina — villes dont les nécropoles sont bien localisées — les nécropoles sont installées à large distante de l'enceinte et des zones importantes paraissent avoir été réservées dès l'origine. A Tarente, l'espace était restreint et nous avons sans doute là le reflet des difficultés territoriales de Tarente, dès sa naissance.

Après l'extension de l a ville vers l'Est, il fallut englober la nécropole, entièrement ou partiellement. Nous avons d'autres

exemples où des tombes et des monuments funéraires furent intègres dans une portion de ville nouvelle:

— exemple très comparable de Xanthos en Lycie, ville limitée d'abord par l'acropole, où des piliers et monuments funéraires (Monument des Néréides) étaient situés primitivement en dehors de la ville. Mais par une large extension d'époque hellénistique, englobant les collines environnantes, de - nombreux monuments et sarcophages se trouvent intégrés au site urbain.

— exemple même d'Athènes où les développements successifs de la ville et les étapes de l'extension (VIe siècle, Thémistocle, Hadrien) sont jalonnés par l'intégration de nécropoles au site urbain.

Mais le fait original et important de Tarente, c'est que, après l'extension, on continue à utiliser les nécropoles (tombes s'échelonnant de la fondation (fin du VIIe siècle) au Ie siècle de notre ère) et à procéder aux inhumations à l'intérieur de l'enceinte, qui sans doute ne doit être considérée que comme un *diateichisma*, un mur de protection extérieur, le site urbain étant lui-même moins étendu.

Quelques faits ou comparaisons peuvent rendre compte sans doute de cette pratique.

Il nous faut imaginer cette extension du territoire de la ville qui, dans la cité antique limitée à l'acropole, avait environ 2 kms de circuit extérieur et se cantonnait sur 30 ha, puis après agrandissement atteignait Il kms de circuit et une superficie de 530 ha. (soit au total 13 kms de circuit et 560 ha.), à l'image des cités d'Acarnanie, d'Etolie où une partie du territoire, pour des raisons défensives, est enfermée dans l'enceinte, alors que l'agglomération n'occupe qu'une partie de la zone protégée. On aimerait avoir des renseignements sur la situation des nécropoles de

Stratos, de Palaeros, d'Oeniadae. Quelques indices et trouvailles fortuites laissent supposer que les nécropoles sont également enfermées dans l'enceinte.

Et pour Tarente, on peut supposer en outre que les traditions régionales et indigènes ont joué: les villes messapiennes (Manduria, par exemple) n'ont elles pas une partie de leurs tombes à l'intérieur de la ville? Le problème a été bien posé pour les cités apuliennes et les comparaisons possibles avec Tarente à propos des fouilles de Monte Sannace (Gioia del Colle: cfr. *Not. Scavi*, 1962, p. 264 sgg.).

Pouvons-nous nous faire une idée de l'architecture urbaine et du plan de la ville? Les vestiges de rues rencontrés au hasard des travaux urbains ne correspondent pas au tracé actuel; il ne semble pas y avoir eu continuité d'une époque à l'autre. Tarente était-elle tracée sur un plan régulier et orthogonal? Les minutieuses observations de M. Lo Porto lui permettent de répondre affirmativement (cf. rapport); ce serait dans le cours du Ve siècle que la nouvelle ville de Tarente aurait été dotée d'un tracé régulier dont les grandes directions sont imposées par le site lui-même, compris entre les deux mers. Détails et chronologie sont difficiles à fixer.

Les fouilles révèlent une rue sans doute en bordure de la mer, sous le Lungomare actuel; la rue «profonde» ou «basse», parcourue par Annibal le long du Mar piccolo et du port; une transversale, le long du *diateichisma* passant du port à la mer extérieure, au voisinage de l'agora. Mais il faut rejeter la rue Large, que j'avais moi-même acceptée, car dans le texte de Polybe (VIII, 29): (les Carthaginois) προῆγον ἐπὶ τὴν ἀγορὰν κατὰ τὴν πλατεῖαν τὴν ἀπὸ τῆς βαθείας ἀναφέρουσαν; le terme désigne une

rue dégagée, une avenue (opposée à στένοπος); c'est le terme générique, et non pas une désignation propre.

La rue transversale est mentionnée par le même auteur, VIII, 33: ἀρξάμενος ἀπὸ τῆς Σωτείρας ἑὼς εἰς τὴν βαθεῖαν προσαγορευομένην.

Les textes indiquent encore une concentration de la ville et des édifices publics vers l'Ouest de la ville neuve: l'agora, au débouché de l'acropole, les gymnases à proximité, les marchés spécialisés entre l'agora et le port, les περίπατοι mentionnés par Plutarque (*Pyrrhus*, 16) dont le Peripato actuel pourrait être un souvenir.

Le dispositif de la ville est marqué par l'histoire. de Tarente, par sa constante position défensive, par les luttes incessantes menées contre les populations indigènes. Cité commerciale et guerrière, Tarente fut façonnée pour répondre à sa double vocation.

D) L'architecture funéraire de Tarente constitue le domaine où sans doute certains des caractères les plus originaux de la création tarentine peuvent être dégagés.

Les tombes appartiennent à deux catégories, les tombes fosse et les tombes à chambre, toutes deux creusées partiellement ou totalement complétées dans le roc par un aménagement architectural.

Du point de vue architectural, ce sont les secondes qui retiendront particulièrement notre attention, mais les unes comme les autres sont susceptibles de recevoir un complément extérieur, une façade ou un petit édicule dont les formes et les motifs constituent une riche matière d'étude.

La tombe à chambre comporte en général une chambre funéraire de plan rectangulaire ou carré, de 2m.50 de long, 2m./2m.20

de large, pourvues de sarcophages (toutes les tombes d'athlètes) ou d'un lit funéraire; l'on y accède par un escalier assez rapide qui aboutit parfois à un très petit vestibule. Les tombes peuvent être isolées ou groupées, mais à la différence de celles de Canosa, elles ne sont pas organisées dans un ensemble architectural avec couloir, dégagement central et disposition de plusieurs salles dotées d'un accès commun et d'une façade commune. Nous verrons les raisons probables de ces particularités.

Les parois et le plafond sont souvent ornés de peintures traitées à la fresque sèche sur un fond de lait de chaux blanc. L'étude des peintures a fait l'objet d'un bel ouvrage récent de la dottoressa Fernanda Bertocchi; seuls ici nous intéressent les caractères architecturaux parmi lesquels nous retiendrons:

— les modes de couverture, comportant parfois des voûtes, mais plus souvent le système de grandes dalles, tantôt disposées à plat, tantôt formant toit à double versant, prenant appui sur les parois latérales et renforcées, dans plusieurs cas, par des supports (colonnes ou piliers) et plus tard par un arc intermédiaire surbaissé. Dans certains cas, le soffite des dalles est traité en caissons ornés de décors peints.

— l'installation intérieure qui comporte à Tarente le sarcophage ou le lit funéraire. Peuton établir une distinction chronologique? C'est douteux; les sarcophages sont d'abord bien attestés (VIe/Ve siècle), puis les lits funéraires en plus grande quantité, et de nouveau des sarcophages. L'étude serait à faire. enfin la façade et surtout l'édicule extérieur traité avec des structures architecturales en réduction, mais empruntées aux ordres traditionnels et adaptées à leur rôle décoratif. On ne manquera pas de rapprocher l'étude des nombreux éléments conservés dans les collections des musées de l'analyse des représentations

céramiques ornant toute une série de vases apuliens de la 2e moitié du IVe siècle, les vases funéraires à hérôon.

C'est dans ce répertoire que nous allons relever les éléments caractéristiques en essayant de les situer à l'intérieur des séries et dans les courants d'influence qui circulent entre les différentes régions du monde hellénistique. Ainsi apparaît peut-être plus précisément le rôle de Tarente à la fin de son histoire autonome.

III. Place de l'architecture tarentine dans les courants hellenistiques.

Dans l'ensemble du matériel, nous retiendrons quelques éléments, ou quelques formes bien définies qui permettent je crois, les conclusions les mieux assurées:

— Plan et structure des tombes à chambre.
— Les modes de couverture.
— Les portes.
— Les ordres et en particulier les chapiteaux.
— Les décors, peints ou sculptés.

A) Plan et structure des tombes a chambre.

Le principe même de la chambre funéraire creusée dans le sol et dotée d'un aménagement architectural en façade ou en superstructure est trop répandu à diverses époque, et en particulier à l'époque hellénistique, dans le monde grec pour qu'on ait besoin d'avoir recours à diverses influences justifiant son existence en Apulie. On a cependant beaucoup écrit déjà sur les origines possibles de ce type d'architecture funéraire à Tarente, comme à Canosa et dans le reste de l'Apulie. Pagenstecher (*Nekropolis*, p. 98, n. 5) y voyait une dérivation lointaine du mégaron mycénien, en particulier pour le type à oikos (Tarente) qu'il distinguait

du type à péristyle (Canosa). On a pensé naturellement (Bianchi Bandinelli, *Sovana*, p. 111 sq) aux parentés possibles avec les architectures rupestres de Phrygie, de Lycie (cf. Rostowtzew, *A proposito di una tomba dipinta di Canosa*, *Neapolis*, I 1913, p. 1 sq.). En fait, comme l'a bien souligné Fernanda Bertocchi — et je suis d'accord avec elle — les tombes anciennes indigènes, les tombes à «grotticella». révèlent l'origine indigène de ce type de sépulture, répandu dans toute la région. Mais l'originalité fut de greffer sur ce type indigène des formes et des structures apportées d'ailleurs, et je crois qu'ici il faut établir quelques distinctions, plus nettement que ne l'a fait F. Bertocchi, entre les plans, ceux de Canosa et ceux de Tarente. Incontestablement, à notre avis, et très importante est d'abord l'influence étrusque sur les tombes de Canosa: leur groupement de part et d'autre dune allée ou autour dune cour plus ou moins régulière, sans qu'il y ait une nette distinction chronologique entre les deux conceptions (cf. la correction apportée sur ce point par F. Bertocchi, dans *La pittura funeraria apula*, p. 29, n. 1, par rapport à son article des *Not. Scavi*, 1958, p. 192 sq.); les structures intérieures avec les salles juxtaposées, le traitement des couvertures simulant des plafonds en bois avec poutre faîtière et solives, exactement comme dans les tombes de Cerveteri; tous ces traits sont étroitement apparentés aux tombes d'Étrurie méridionale et sont le résultat d'une contamination de ces dispositifs avec les tombes primitives indigènes.

Mais à partir de la fin du IVe / début du IIIe siècle une autre influence s'exerce, soit directement, soit par Tarente, c'est l'apport des structures macédoniennes: le s façades avec les colonnes doriques appliquées, les deux ordres superposés, dorique au niveau inférieur: ionique à l'étage; ce sont là des éléments qui apparais

sent dès la fin du IVe siècle dans les façades des tombes à chambre souterraine de Vergina Palatitsa, de Pydna, de Leucadia (cf. la publication récente de Petsas: Ὁ τάφος τῶν Λευκαδίων, 1967). E t ce traitement des façades de monuments funéraires est le développement de façades monumentales à étages, connues d'abord dans l'architecture d'apparat macédonienne (cfr. notre article sur les facades monumentales dans la *Revue Archéologique*, 1968).

A Tarente le type est adapté suivant d'autres principes: pas de groupements, mais des tombes isolées ou simplement juxtaposées, comme dans la Grèce du Nord ou du Nord-Ouest, Macédoine et Epire, tradition plus simple, et structure dictée pour une part sans doute, comme l'a suggéré F. Bertocchi, par la différence dans la nature géologique des sols: tuf tendre, mais homogène à Canosa; calcaire rugueux plus dur et plus clivé à Tarente, moins propice à l'aménagement de grands espaces souterrains. Et l'adjonction de l'hérôon en surface relève d'une autre tradition, plus nettement orientale et micrasiatique, comme nous le verrons. Si l'origine est différente, le principe est le même.

B) *Les modes de couverture.*

Le type de couverture avec dalles, conforme à un même principe, présente des variantes dans le détail:

— Type courant sur les hypogées de proportions assez réduites: les dalles sont horizontales, reposant sur les murs latéraux et soutenues par une assise de corniche décorée d'une moulure de couronnement en saillie.

— Mais dans les hypogées de plus grande taille, le dispositif est plus complexe avec la couverture en dalles formant un toit à double pente, bien connue en particulier et étudiée par M. Lo

Porto dans les tombes des athlètes (étude déjà citée) qui nous a fourni les documents illustrant ce type.

— Tombe avec deux rangs de colonnes doriques (fin VIe siècle) (tombe A).

— Type avec deux colonnes médianes (tombe B).

— Type avec pilier central.

Dans tous les cas, les piliers supportent une poutre de pierre en deux ou trois pièces, sur lesquelles vient porter l'extrémité des dalles posées en oblique. Enfin notons l'emploi aux IIe / I siècles d'un dispositif de soutien particulier: l'arc engagé, en plein cintre, pénétrant dans les parois.

Trois observations sont ici à formuler:

— le dispositif de couverture uniquement en pierre, ce qui parait être une règle de l'architecture funéraire: valeur pratique ou valeur symbolique? faisant appel à un matériau d'éternelle conservation? Il a des conséquences importantes, car il aboutit à une justification des structures traditionnelles et étend cette technique à des édifices importants, comme le Monument des Néréides de Xanthos et le Mausolée d'Halicarnasse.

— Emploi du toit fait de dalles opposées à leur extrémité, dessinant un angle dièdre, dont on trouve par la suite de nombreux exemples dans l'Est: or, on avait tendance (cfr. les études de R. Vallois, *Architecture à Délos*, I, p. 317 sq.) à considérer ce dispositif comme hellénistique, d'influence égyptisante ou orientalisante. Or il est connu ici par des tombes de la fin du VIe siècle / première moitié du Ve siècle. On ne manquera pas de rapprocher l'hypogée de Paestum et son toit en pierre, à double pente.

La constatation est importante car cette technique est liée à

des constructions souterraines, qui ensuite (Macédoine) feront appel à la voûte, mais reviendront par la suite au double versant.

— Variante de la voûte, exceptionnelle, mais plusieurs exemples de l'emploi de l'arc supportant des dalles. Ce dispositif est connu par quelques tombes seulement à Tarente, mais il est bien attesté aux IIe et I' siècles dans les îles et en Asie Mineure: c'est la couverture par dalles reposant sur un arc en plein cintre. Quelques grandes citernes de Délos, en particulier la citerne du théâtre, les salles de l'adyton du temple de Claros (deuxième état) sont ainsi couvertes. Le système, avec des variantes, se développe dans les monuments d'Asie Mineure d'époque gréco-romaine. Technique bien particulière, bien définie que les Tarentins ont empruntée à des centres orientaux avec lesquels ils étaient en relation.

C) *Les portes.*

Les formes adoptées par les Tarentins pour la fermeture des tombes à chambre illustrent avec une particulière netteté les influences, les contacts qu'ils ont accueillis.

Rares sont les portes ouvrant avec double vantail, suivant le type des portes macédoniennes, réelles ou fictives; les modèles sont ou orientaux ou alexandrins.

Orientale (en toutes régions de l'Asie Mineure, qu'il s'agisse d'architecture rupestre comme en Lycie, ou de tombeaux construits comme à Aphrodisias ou à Sébasté de Cilicie) est la porte faite d'un Seul bloc, monolithe, introduite dans des glissières.

Mais alexandrin est le décor qui s'est généralisé ensuite à la fin du IIIe / IIe siècle, sur ces dalles. La porte de la tombe 27 (de F. Bertocchi, p. 92) garde les traces de deux décors successifs: le premier fait de personnages figurés (cf. la porte conservée au Musée de Tarente, tombe 24, p. 87, fig. 67), le second évoquant une porte

à double vantail, chacun traité en deux panneaux inégaux, le plus grand étant à la partie inférieure. Comme l'a bien indiqué notre collègue Adriani dans ses études de l'*Annuaire du Musée gréco-romain*, 1935-39, nous avons la transposition très exacte de modèles alexandrins. (cf. l'article récent de G. Ville, *R.A.*, 1969, p. 273. 285, *Deux peintures tombales d'Alexandrie du type «fausse porte»*). On sait quel fut, par la suite, le succès de ce motif dans les thèmes architecturaux de la peinture pompéienne.

D) *Les ordres et en particulier les chapiteaux à volutes.*

La série des chapiteaux à volutes, provenant à peu près tous de petits édicules funéraires soulève des problèmes assez complexes, car les types sont variés, présentent des formes originales, diversifiées, dont il serait bon, à l'heure actuelle: de reprendre l'étude complète, en liaison avec les représentations architecturales de la céramique apulienne et tarentine maintenant bien connue grâce aux publications de M. Trendall et avec les trouvailles faites par D. Adamesteanu à Héraclée. Dans ce rapport, je ne veux re-tenir que quelques aspects et quelques questions, dont la mise au point me paraît possible.

— Il importe d'abord de bien classer ces chapiteaux et d'en définir les types. En effet aussi bien R. Delbrueck dans ses *Hellenistischen Bauten im Latium*, II, p. 140 sq. et p. 157-159, que Ranczewski, dans son étude des *Kapitelle aus Tarent*, *Arch. Anz.*, 1927, p. 265 sq. et que E. van Merklin, dans son gros recueil des chapiteaux figurés, rattachent ces chapiteaux tarentins soit au style corinthien, soit au style ionique, nuançant parfois, lorsqu'ils sont trop gênés par les anomalies, en parlant de style *corinthisant*, alors que, mis à part quelques exemplaires corinthiens et ioniques, la plupart doivent être étudiés dans la perspective des chapiteaux à

grosses volutes verticales, dérivation lointaine du type autonome éolique, dont l'histoire a été fâcheusement arrêtée par les historiens de l'architecture au Ve siècle, avec les chapiteaux de Mytilène, alors que leur évolution et leur emploi continuent jusqu'à la fin de l'époque hellénistique.

La fantaisie des Tarentins a été grande et ils ont associé des formes et des motifs variés; il faut donc distinguer au moins deux groupes, présentant chacun plusieurs variantes.

Groupe I - Au centre de la production se trouve le chapiteau à grosses volutes latérales: légère couronne de feuilles à la zone inférieure, (acanthes stylisées et souvent simplifiées, simples languettes, rappelant parfois le kymation dorique classique, rais de coeur simplifiés, mêlés de motifs en losanges ou de calices de lotus (cf. aussi certaines bases), puis grosses volutes angulaires, s'adaptant aux proportions assez trapues des chapiteaux tarentins, soutenues par une feuille d'acanthe sous les spirales inférieures, mais non accompagnées comme dans les chapiteaux campaniens, ou même siciliens, de feuilles ou de bandeaux d'acanthe à la naissance de la tige; entre les volutes, grosse palmette ou motif figuré (sphinx, sirène, sigle, nikè ailée); abaque mince, bien développée, dont le bord est dégagé par une gorge, puis souligné par un ovolo ou un kymation lesbique classique. C'est la forme évoluée du chapiteau éolique, dont on trouve des exemples du IIIe au Ie siècle en Syrie (cf. les chapiteaux dits «hétérodoxes» du sanctuaire de Balschamin à Palmyre (publication de P. Collard, *Le sanctuaire de Baalschamin à Palmyre*, 1969), à Chypre, en Asie Mineure (façades des tombes rupestres de Phrygie et de Lycie), en Palestine, et, à l'Ouest, en Etrurie et dans le domaine punique (chapiteaux publiés

par A Lézine, *Architecture punique*, 1960, et Colette Picard, *Antiquités Africaines*, 1968).

Ce n'est donc ni directement à une influence alexandrine, ni à un apport sicilien, comme le proposait Delbrueck, que nous devons les séries tarentines, mais, comme d'autres éléments de l'architecture funéraire, par exemple les portes et les lits, à une influence micrasiatique ou syrienne. Pour prendre une idée claire des divers courants qui se sont manifestés dans les divers centres d'Italie méridionale et de Sicile, il importe de bien distinguer les types de chapiteaux:

— type éolique, composé de deux grandes volutes verticales formant le corps même du chapiteau, auquel se rattachent les chapiteaux étrusques dont l'étude de A. Ciasca (*Il capitello detto eolico in Etruria*, 1962) a bien montré les parentés. Il y a là une tradition orientale directe.

— les formes chypriotes et palestiniennes qui se retrouvent dans quelques exemplaires et en particulier dans des stèles (cf. étude de C. Picard, *Antiquités africaines*, 1968) où les volutes, toujours verticales, sont rejetées vers les bords du bloc formant le corps du chapiteau. Ces types ont exercé leur influence en Sicile. suivant le même courant qui a produit quelques chapiteaux ioniques (chapiteau de Solunto, de Centuripe: quelques exemplaires de Sélinonte au Musée de Palerme).

— les types syriens et micrasiatiques dont les modes d'association entre les grandes volutes verticales et les couronnes de feuilles d'acanthe ont été influencés par le style corinthien et qui laissent leur trace à Alexandrie. C'est à ce courant que se rattache la plupart des chapiteaux à volutes verticales de Tarente.

Groupe II: le type I a ensuite influencé les formes traditionnelles

corinthiennes ou ioniques: les grosses volutes de proportions plus hautes se dégagent d'un calathos plus complexe où sont associés des motifs très variés. Suivant le nombre et la disposition des couronnes d'acanthes, on peut distinguer ici trois ou quatre variantes. L'une des plus importantes est définie par un caractère des chapiteaux tarentins qui doit encore retenir l'attention; c'est l'abondance des motifs figurés, placés entre les volutes, associés au calathos. Les zones géographiques où le chapiteau figuré a pris un large développement à l'époque hellénistique ne sont pas très différentes de celles que nous indiquions tout à l'heure; il faut y ajouter Alexandrie. L'adjonction d'un motif figuré, de valeur plus ou moins symbolique, à une forme architecturale aussi fonctionnelle que le chapiteau est étrangère à l'esprit de l'architecture grecque. C'est dans les régions périphériques que le motif a pris naissance et s'est développé. C'est sous l'influence conjuguée des architectures perses et égyptiennes que la figuration plastique s'introduit dans les ordres classiques grecs. Une des premières manifestations monumentales, dans la grande architecture, se rencontre sur les chapiteaux ioniques du temple d'Apollon à Didymes à la fin du IVe siècle ou au début du IIIe siècle. L'architecture alexandrine, les régions de tradition syropalestinienne en font ensuite un large emploi. C'est à ce courant que se rattachent sans doute les séries de Tarente, où, nous l'avons constaté au début de ce rapport, le goût de la plastique associé à la structure architecturale, se manifesta dès la fin du VIe siècle dans les antéfixes de terre-cuite à décor plastique.

On sait quel succès, par la suite, ont eu ces motifs dans les diverses provinces de l'art romain. Mais — ce serait à préciser — il ne semble pas que les productions tarentines aient eu une influence particulière sur la formation et le développement de ces

motifs en Campanie ou à Rome. Dans ce domaine, comme pour l'implantation de nombreux thèmes ou motifs architecturaux, des influence plus directes ont pu s'exercer. Aucun rapprochement particulier ne s'impose entre les formes tarentines et les chapiteaux du I^e^ siècle de notre ère en Italie, à Préneste, à Terracina, à Rome même. Mais, à l'inverse, les Tarentins n'ont pas modifié sensiblement leur production originale jusqu'à la formation de la Rome impériale au I^e^ siècle.

E) Il reste, avant de conclure, à formuler quelques rapides observations sur les décors peints ou sculptés de ces tombes.

Dans le décor intérieur des tombes à chambre il importe de souligner la présence à peu près constante du lit funéraire, et ceci est, en Apulie, une originalité tarentine. C'est le lit à banquette, taillé dans le roc, dont les pieds sont plus ou moins dégagés, tantôt à l'imitation des pieds de bois tourné, tantôt peints et ornés de motifs superposés, avec spirales et doubles volutes, imités de la décoration du mobilier. On notera que le lit funéraire est souvent représenté dans les hérôons des vases apuliens. Les caractères en sont empruntés à une tradition commune macédonienne et alexandrine, le sarcophage étant beaucoup plus répandu dans les autres régions du monde italique. Sur ce point encore, Tarente marque son originalité.

Quant au décor proprement dit, qu'il s'agisse des guirlandes peintes ou des moulures sculptées, les formes hellénistiques, en particulier alexandrines, sont prédominantes. On ne saurait, pour l'histoire et le style des motifs à guirlandes, bien étudiés par F. Bertocchi, faire abstraction de leur rôle sur les vases, dès l'époque des vases de Gnathia au IVe siècle. Il y eut donc, en ce domaine, une tradition locale importante qui doit limiter l'influence extérieure.

On a même pu considérer que, sur ce point, l'influence s'était exercée de Tarente vers le domaine hellénistique oriental. Les diverses moulures adoptées dans les ordres, sur les façades des naiskos sont empruntées au répertoire hellénistique, mais adroitement adaptées au cadre restreint de leur emploi. Les jeux de moulures (gorge, talon *cyma recta et reversa* sont très proches, comme l'a noté Miss Schoe (L. T. Schoe, *Profiles of Western Greek Mouldings*, 1952, p. 28 sq et passim), des répertoires en usage en Sicile ou en Campanie. Il ne semble pas que les Tarentins aient sur ce point beaucoup innové. On notera cependant la faveur qu'ils ont accordée — et ce trait parait très alexandrin — au décor sculpté des bases de colonnes et même des fûts, à la partie supérieure. Sur ce point, comme dans la recherche du rendu de l'appareil dans les décors de parois murales, les décorateurs tarentins ont certainement exercé un rôle important dans la formation des styles de la peinture murale campanienne.

En conclusion, dans la mesure où nous avons pu la saisir dans ses aspects limités, et compte tenu de la nature de notre documentation, restreinte à un domaine particulier, l'architecture hellénistique de Tarente ne peut s'identifier ni avec celle de Sicile, ni avec celle des régions italiques plus nordiques. La première a subi une influence plus directe des apports puniques qui se sont greffés sur les traditions helléniques des siècles antérieurs. Tarente semble y avoir échappé. Elle était tournée beaucoup plus nettement vers l'Est, et semble avoir reçu des impressions assez directes de l'Asie Mineure ou de la Syrie, mêlées de quelques apports macédoniens que nous explique son histoire et d'une plus large influence de la tradition alexandrine dont on retrouve les effets dans d'autres domaines de l'art. Mais il est notable que ces divers apports ont

été fondus dans des formules proprement tarentines où le goût du décor, de la plastique, du motif sculpté n'a cependant pas envahi les structures fonctionnelles avec autant de luxuriance et de foisonnement que dans les régions de l'Italie centrale. Architecture assez riche, assez ostentatoire, en particulier dans l'art funéraire, traduisant la personnalité d'une ville où le goût de la richesse et du luxe l'emportent sur la faculté de création parfaitement originale.

ROLAND MARTIN

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages généraux

P. WUILLEUMER, *Tarente, des origines à la conquête romaine*, 1939.
KLUMBACH, *Tarantiner Grabkunst*, 1937.
F. BERTOCCHI, *La pittura funeraria apula*, Napoli, 1964.
R. PAGENSTECHER, *Necropolis*, Leipzig, 1919.
N. DEGRASSI, *Le più recenti scoperte arch. a Taranto e in Puglia, Arch. Anz.*, 1958, p. 156-161.

Sur le temple archaïque

KOLDEWEY-PUCHSTEIN, *Die griech. Tempel in Unteritalien und Sizilien*, p. 55 sg.
L. VIOLA, *Not. Scavi*, 1881, p. 379-383 et pl. VII.
B. PACE, *Palladio*, 1951, p. 53 sq.
A. STAZIO, dans *Atti del sesto Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, 1966, p. 291 sq.

Sur les terres-cuites architecturales

Catalogue de E. VAN BUREN, *Arch. Fictile Revetments in Sicilia and Magna Graecia*, p. 80-82.
C. LAVIOSA, *Antefisse Tarentine, Arch. classica*, 1954, p. 217 sq.
S. LAGONA, *Quattro antefisse tarentine nell'Antiquarium dell'Università di Catania, Siculorum Gymnasium*, 1961.
G. Lo PORTO, *Not. Scavi*, 1966, p. 150-151.

Sur les tombes

F.G. Lo PORTO, *Bollettino d'Arte*, 1961, p. 268-282; 1962, p. 153-170; 1964, p. 14-20.
F. G. Lo PORTO, *Tombe di Atleti Tarantini*, dans *Atti et Memorie della Società Magna Graecia*, 1967, p. 31-97.
L. BERNABÒ BREA, *Not. Scavi*, 1940, p. 469-476.
L. BERNABÒ BREA, *I rilievi Tarantini*, *Riv. Ist. arch.*, I, 1952.
W. HERMANN, *Arch. Anz.*, 1966, p. 284-293.
Et les rapports de M. Lo Porto dans les récents volumes: *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Graecia*, 1967-1970.

Sur les chapiteaux tarentins

K. RANCZEWSKI, *Arch. Anz.*, 1927, p. 163-296; 1934, p. 10-17.
Et pour comparaisons et rapprochements sporadiques:
K. RANCZEWSKI, *Description des chapiteaux corinthiens et variés du Musée d'Alexandrie, Annales de l'Université de Lettonie*, Riga, 1927.
A. ADRIANI, *Annuaire du Musée d'Alexandrie*, 1935-1939.
R. DELBRÜCK, *Hell. Bauten*, p. 157 sq.

TOPOGRAFIA ANTICA DI TARANTO

Un lavoro organico, tendente a chiarire i molti problemi connessi con la topografia di Taranto antica, è quanto di più arduo si possa attendere da un archeologo. E ciò per l'estrema lacunosa sporadicità con cui ci fu restituito nel passato ogni elemento fondamentale per una ricostruzione ideale, seppure parziale, di questa che fu una delle più illustri città del mondo greco.

Già nel 1880 il Lenormant, in visita a Taranto, annotava sgomento che le rare vestigia che ancora affioravano dal suolo nella zona detta allora di Porta Lecce, presso l'attuale canale navigabile, dove — come vedremo — era dagli antici ubicata l'*agorá*, venivano sistematicamente distrutte «pour fournir des matériaux à la construction du Borgo Nuovo» e osservava che il rilevamento di ogni rudere, che veniva di volta in volta alla luce e successivamente demolito, avrebbe dato un piano quasi completo di una delle parti le più interessanti della città dei Parteni, concludendo che «les études qui sont possible aujourd'hui ne le seront plus dans quelque temps, e l'on regrettera alors d'avoir laissé échapper l'occasion qui se presentait»[1].

Un'altra voce autorevole contro la negligenza e l'incuria in cui era abbandonata l'archeologia tarentina sullo scorcio del secolo

1) F. LENORMANT, *La Grande-Grèce*, I, 1881, p. 85 ss.

passato fu quella di Paolo Orsi, quale emerge da una sua relazione pubblicata su *Notizie degli Scavi* del 1896 sopra alcune scoperte avvenute a Taranto e per le quali era stato inviato dal Ministero della Pubblica Istruzione. Alla sua relazione, come sempre esauriente, fa egli la seguente premessa: «È stata una vera iattura per l'archeologia in genere, e specialmente per la topografia tarentina, che nelle frequentissime scoperte dell'ultimo ventennio non siasi tenuto un diario minuzioso ed esatto, inscrivendo in una carta a grande scala ogni avanzo che andava distrutto sotto i colpi del piccone moderno demolitore, raccogliendo piante e sezioni degli edifici conservati, impedendo le demolizioni dei più ragguardevoli. Quest'epoca di distruzione — aggiunge con rammarico l'illustre archeologo — prosegue e proseguirà ancora per alcuni anni, fino a che per la costruzione della Taranto nuova case e quartieri nuovi sorgeranno sull'area dell'antica»[2].

Questo è il quadro scoraggiante dell'archeologia tarentina alla fine del secolo scorso, quando lo sviluppo già in atto della città nuova incideva malauguratamente in senso negativo proprio in quell'area della città antica più ricca di testimonianze fondamentalmente utili per la sua topografia.

A scorrere le pagine di quel poema epico in esametri latini, opera postuma di Tommaso Nicolò d'Aquino, tradotta e annotata con ridondanza di erudizione paurosamente ampollosa da Cataldantonio Atenisio Carducci nel 1771, si direbbe che i lettori di quelle «*Deliciae Turentinae*»[3] nel XVIII secolo avessero maggior cognizione di noi della topografia di Taranto e possibilità di immediati riscontri, se vi appaiono descritti e ubicati, spesso con una

2 P. ORSI, in *Not. Scavi*, 1896, p. 107.

3 C.A. CARDUCCI, *Commentario a* TOMMASO NICOLO D'AQUINO, *Delle delizie tarantine*, 1771.

sicurezza che lascia perplessi, numerosi edifici pubblici e religiosi di età greca e romana che, a parte il richiamo pedissequo in molte opere successive di modesti autori locali, non potevano mancare di figurare nel capitolo che alla descrizione di Taranto dedica il Cuoco nel 1804 nel suo fantasioso *Platone in Italia*[4], rivelando quindi la fonte a cui aveva attinto in quel poema rococò, che sarcasticamente il Gregorovius, nelle sue celebri *Passeggiate in Campania e in Puglia*, che sono del 1882, dichiara costituisse la fonte del sapere antico[5].

Una prima indagine scientifica, documentata da osservazioni dirette e che tiene conto delle fonti interpretandole con critica sana ed attenta è dovuta a Luigi Viola, primo ispettore degli scavi a Taranto e autore di una serie cospicua di relazioni per *Notizie degli Scavi* a partire dal 1881, dove tuttavia non può dirsi che abbondi un adeguato corredo di materiale iconografico, sì che non è sempre facile localizzare i ritrovamenti ora che sono scomparsi i capisaldi di riferimento[6]. Questa deficienza, lamentata — come si è visto – dall'Orsi, risalta evidente negli archivi della Soprintendenza alle Antichità di Taranto dove i reperti, riferibili a quel periodo immediatamente successivo a quello in cui i materiali di scavo confluivano nel Museo Nazionale di Napoli, quando sono elencati, mancano spesso dell'indicazione esatta della provenienza. Quando nel 1899 Quintino Quagliati assumeva la direzione del già costituito Museo Nazionale di Taranto, e poco più tardi anche quella della Soprintendenza agli Scavi della Puglia, l'espansione

4 V. CUOCO, *Platone in Italia*, Bari, ed. Laterza, 1916, p. 16 ss.

5) F. GREGOROVIUS, *Passeggiate in Campania e in Puglia*, Roma, ed. Spinosi, 1966, p. 393.

6 L. VIOLA, in *Not. Scavi*, 1881, pp. 331, 376 ss.;1883, p. 178 1885, ss.; p. 258 ss.; 1886, pp. 279, 43.5 ss.; 1888, p. 751 SS.; 1894, pp. 61, 318 ss.; 1895, p. 236 ss.

urbana che continua ininterrotta fino ai nostri giorni era in pieno sviluppo, con la conseguente scoperta quotidiana di resti antichi di edifici pubblici, abitazioni e centinaia di sepolture, le quali — quest'ultime — per una consuetudine piuttosto inveterata nelle esplorazioni archeologiche tarentine sembravano costituire, per evidenti ragioni, il meglio dei risultati degli scavi. Non è che siano stati trascurati i reperti pertinenti propriamente alla città greca e romana, ché anzi si deve al Quagliati la scoperta e il recupero dei magnifici musaici del nostro Museo, ma dalla lettura dei preziosi giornali di scavo, spesso affidati alla perizia di in-telligenti soprastanti, emerge l'importanza che su ogni altro assumeva la scoperta di questa o quella tomba, di cui sono date le caratteristiche, le misure esatte e il catalogo completo dei corredi[7]. Accanto alle relazioni degli scavi figurano in archivio interessantissime riproduzioni fotografiche e disegni eccellenti del Perazzo, quasi del tutto inediti, anche se è ancora lontana la consuetudine di rilevare ogni ritrovamento, fosse solo un avanzo di muro.

Subentrato al Quagliati Renato Bartoccini, a cui fra l'altro si deve una folta relazione, pubblicata in *Notizie degli Scavi* del 1936, sopra una serie cospicua di scoperte casuali in Taranto[8], la città nuova con le sue moderne costruzioni aveva riseppellito l'antica invadendo anche la necropoli.

Un passo avanti nella organizzazione degli scavi tarentini che ha consentito, con l'immissione nella Soprintendenza alle Antichità

7 Q. QUAGLIATI, in *Not. Scavi*, 1899, p. 24 ss.; 1900, p. 411 ss.; 1903 p. 205 ss.; 1906, p. 468 ss.; 1930, p. 249 SS. Del QUAGLIATI si ricordino altri prevegoli lavori di archeologia tarentina pubblicati in *Dedalo*, II, 1921-22, p. 617 ss.; *Japigia*, 1931, p. 1 ss. e l'«*Itinerario*»: *Il Museo Nazionale di Taranto*, 1932; nonché i vari studi di preistoria citati sotto.

8 R. BARTOCCINI, in *Not. Scavi*, 1936, p. 107 ss.

della Puglia di personale specializzato, l'opera capillare di rilevamento di ogni reperto, si deve all'illuminata direzione del compianto Ciro Drago che si avvalse per primo di valenti collaboratori quali il disegnatore Mario d'Amicis, venuto purtroppo a mancare di recente, il fotografo Gennaro Carrano e l'assistente Campi.

L'ormai celebre monografia di Pierre Wuilleumier, *Tarente des origines à la conquête romaine*, che è del 1939, tiene conto delle scoperte fin qui note e pubblicate e costituisce, nel capitolo dedicato a l'*urbanisme*, un contributo notevole alla conoscenza della topografia antica di Taranto[9].

Di Drago e dell'allora suo ispettore Luigi Bernabò Brea sono note due pregevoli relazioni, in gran parte riguardanti scoperte tombali e pubblicate su *Notizie degli Scavi* del 1940[10].

Un lucido *résumé* degli scavi e scoperte, con ampio riferimento alla topografia alla città antica, si legge nell'*Enciclopedia dell'Arte Antica* alla voce *Taranto*, curata da Nevio Degrassi, subentrato al Drago nella direzione della Soprintendenza e autore, come Attilio Stazio, suo successore, di ampie relazioni che abbiamo seguito nei Convegni tarentini di questo decennio[11].

È doveroso ricordare che in questi ultimi anni la ricerca

9) P. WUILLEUMIER, Tarente des origines à la conquête romaine, 1939, p. 239, ss.

10) C. DRAGO, in *Not. Scavi*, 1940, p. 314 ss.; L. BERNABÓ BREA, ibid., p. 426 ss. Altri studi e ricerche del DRAGO figurano nella nota bibliografica aggiunta al Suo necrologio (F.G. Lo PORTO, in *Boll. d'Arte*, 1961, p. 380). Del BERNABÓ BREA notevole è la monografia sui rilievi tarantini in pietra tenera, pubblicata in *Riv. Ist. Arch. St. Art.*, n.s. I, 1952, p. 5 ss., che completa l'opera di H. KLUMBACH, *Tarentiner Grabkunst*, 1937.

11) N. DEGRASSI, in *Enc. Art. Ant.*, VII, 1966, p. 603 ss. (ivi bibl.); ID., in *Atti I Conv. St. Magn. Grecia*, l961, p. 223 ss; II, 1962, p. 70 ss.; III, 1963, p. 149 ss.; ID., in *Atti VII Congr. Intern. Arch. Class.*, II, 1961, p. 99 ss.; A. STAZIO, in *Atti IV Conv. St. Magn. Grecia*, 1964, p. 153 ss.; V, l965, p. 231 ss.; VI, 1966, p. 277 ss.; VII, 1967, p. 265 ss.

archeologica tarentina grande impulso ha via via acquistato anche per merito della Direzione Generale delle Antichità e Belle Arti, che ha largamente finanziato ampie e fortunate campagne di scavi[12].

Ma tutta questa vasta attività archeologica, in cui si inserisce qualche ricerca particolare, qual è quella sul tempio arcaico di Piazza Castello[13] e quella sulla cerchia muraria greca[14], riguarda pur sempre l'esplorazione sistematica della necropoli, necessaria e condizionata — come si è detto — dall'espansione della città moderna. Sicché tutto o quasi conosciamo dell'architettura e delle caratteristiche tipologiche delle tombe e dei loro corredi spesso imponenti; ma ben poco di veramente nuovo, dopo l'opera del Wuilleumier, si è scritto e detto circa «the organization of the city», come lamenta il Dunbabin nel suo impareggiabile lavoro *The Western Greeks*, che è del 1948[15].

È toccato a noi ora il compito, anzi il privilegio, di raccogliere le *disiecta membra* di quanto è venuto in luce in circa un secolo di scavi archeologici in Taranto che, in vista di un nostro grosso lavoro in preparazione sulla topografia antica della città, abbiamo tentato di condensare preliminarmente in questa relazione, la quale quindi non potrà essere completa e definitiva[16]. E per questo ci siamo avvalsi, fin quando è possibile, del contributo essenziale dei giornali di scavo, delle documentazioni fotografiche e dei rilievi e disegni, assolutamente inediti, esistenti in archivio, nonché dei moderni mezzi d'indagine aerofotogrammetrica e

12) F.G. LO PORTO, in *Atti VIII Conv. St. Magn. Grecia*, 1968, p. 179 ss.; IX, 1969, p. 245 ss.

13) A. STAZIO, in *Atti VI Conv. St. Magn. Grecia*, 1966, p. 293 ss.

14) F.G. Lo PO R T O, *Ibid.*, VIII, 1968, p. 200 ss.

15) T. J. DUNBABIN, *The Western Greeks*, 1948, p. 87 ss.

16) Alla topografia di Taranto verrà dedicato uno dei volumi in preparazione di o una collana di studi e ricerche con il titolo *Taras*.

soprattutto dei nuovi fruttuosi scavi, condotti proprio in questi giorni, per tentar di risolvere alcune controverse questioni scientifiche, specie per quanto concerne l'ubicazione delle porte e delle strade principali della città che — come è noto — hanno svolto un ruolo di primo piano nel succedersi degli eventi storici di Taranto antica. Corredati quindi dei dati incontrovertibili della ricerca archeologica, abbiamo potuto sottoporre, riteniamo con successo, al vaglio di una critica attenta le preziose testimonianze delle fonti.

Senza dilungarci in una minuta analisi descrittiva del luogo in cui sorge Taranto (tav. LV), ciò che hanno fatto alcuni studiosi moderni[17], sarà tuttavia utile tracciarne un breve schizzo geografico, mettendo in rilievo, sull'esempio di Strabone e di altri autori antichi l'importanza fondamentale del suo porto naturale, certamente il più grande di tutta la Magna Grecia e obbligata tappa di approdo — come dice Polibio (X, 1) — per chi viene dalla Grecia e dalla Sicilia. Questo λιμήν… μέγιστος καὶ κάλλιστος di cui Strabone (VI, 3,1) ci dà in 100 stadi la misura esatta della circonferenza, è l'insenatura del nostro Mar Piccolo, cinto a nord dalle colline delle ultime Murge, e prodotto, come leggiamo in uno studio interessante del gen. Schmiedt[18], da un fenomeno di sommersione della costa circostante, che il promontorio di Punta Penna, forse in età preistorica assai lontana unito al Pizzone, divide in due bacini disuguali, nel primo dei quali, quello di ponente, versa le sue acque il Galeso di virgiliana memoria[19].

17) G.B. DAL LAGO, *Sulla topografia di Taranto antica*, 1896, p. 17 ss.; WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 3 ss.

18) G. SCHMIEDT, *Antichi porti d'Italia* in «*Universo*», XLVII, 1967, p. 32 ss.

19) VERG., *G.* IV, 126. Cfr. PROP., *El.* II, 34, 67; MART., XII, 63,3; STAT., *S.* III, 3,93 e WUILLEUMIER, *o.c.*, pp. 5, 44, 216.

La penisola tarentina, di forma presso che triangolare, fa istmo con il Mar Grande, che è l'ampia rada a forma subcircolare chiusa da Punta Rondinella e Capo S. Vito e dalle secche che rag. giungono le isole di S. Pietro e S. Paolo, le antiche Χοιράδες note in un celebre passo di Tucidide (VII, 33).

In età antica i due mari comunicavano solo a mezzo del canale naturale, fra l'estremità occidentale della penisola e la zona di Scoglio del Tonno, che Strabone chiama τὸ στόμα τοῦ λιμένος ed è ora sormontato dal Ponte di Napoli a tre arcate, lungo m. 115. L'attuale canale navigabile, lungo m. 380 e profondo m. 12, su cui è il ponte girevole che ha sostituito il vecchio ponte di Lecce, fu aperto nel 1480 da Ferdinando I di Aragona per isolare la città minacciata dai Turchi e ampliato e approfondito nel 1886 per consentire il passaggio delle grandi navi[20].

Posizione geografica eccellente e felice situazione topografica del suo porto, che lo fa rassomigliare a quello di Siracusa, bellezza incomparabile del luogo e dolcezza del suo clima, di cui ritroviamo l'eco suggestiva negli antichi autori, ben si prestavano, come ha osservato il Wuilleumier, a far di Taranto la più importante fra le città greche d'Occidente[21].

Che il sito abbia attratto fin dall'età preistorica comunità indigene del suo entroterra, e fors'anche popolazioni di provenienza transmarina in possesso di una civiltà spiccatamente neolitica, è ampiamente documentato da tutta una serie di ritrovamenti avvenuti fra la fine del secolo scorso e gl'inizi di quello attuale in più punti dell'area dove si sviluppa la città moderna (tav. LVI). Lame e raschiatoi in selce e sporadiche asce in pietra levigata raccolse

20) G.B. DAL LAGO, *o.c.*, p. 18 ss.; WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 240.
21) WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 4 ss. (ivi bibl.).

il Quagliati durante i lavori per costruzioni edilizie nelle vie Anfiteatro, Mazzini, Principe Amedeo e Federico di Palma, mentre più sicure testimonianze dell'esistenza di capannicoli mise in evidenza lungo la fascia costiera del Mar Piccolo, nelle contrade Santa Lucia, Inchiusa e Villa Pepe durante i lavori condotti dal Genio della Marina Militare per la costruzione dell'Arsenale[22]. La ceramica rinvenuta in questi scavi tumultuosi, che ci hanno privati di conoscere la stratigrafia dei giacimenti paletnologici, è in gran parte rappresentata dal genere d'impasto con decorazione impressa di tipo cardiale e ornata di incisioni, unghiate e tacche, risalente ad una fase piuttosto antica del neolitico, grosso modo databi1e fra il V e il IV millennio a.C. e rientrante quindi nell'orizzonte culturale comune ad altre plaghe della Puglia e del Materano[23]. Presente è anche la ceramica «graffita» dopo cottura, assai ben rappresentata nel sepolcreto del Pizzone, scoperto dal Drago nel 1947, mentre è assente quella figulina dipinta a bande rosse[24]. Quest'ultima, in una quantità considerevole e quasi esclusiva è stata da noi recentemente riscontrata invece negli scarichi sottostanti in Taranto vecchia alle fondazioni della chiesa di San Domenico, dove la Soprintendenza ai Monumenti della Puglia conduce imponenti lavori di restauro. Si tratta di vasi di fattura finissima, certamente fra i più belli finora scoperti in Puglia, e confusi a frammenti di più evolute tazze dipinte a bande marginate del cosiddetto «Stile di Capri»[25].

Sembrerebbe potersi dedurre dalla presenza in Taranto di questi prodotti vascolari preistorici diversi, ma essenzialmente

22) Q. QUAGLIATI, *La Puglia preistorica*, 1936, p. 185 ss.
23) R. PERONI, *Archeologia della Puglia preistorica*, 1967, p. 51 ss.
24) C. DRAGO, in *Riv. Sc. Preist.*, II, 1947, p. 333.
25) R. PERONI, *o.c.*, p. 59.

coevi, che le tribù neolitiche attestatesi di buon ora lungo le sponde più sicure del Mar Piccolo, esercitandovi un'economia chiusa a carattere prevalentemente agricolo e pastorale, meno hanno accolto delle genti insediatesi nella rada del Mar Grande i prodotti del commercio marittimo costiero o in ogni modo le influenze culturali promananti d'oltremare.

Le fasi media e finale del neolitico riferibili in cronologia assoluta al 2800-2300 a.C. e rappresentate dalla bellissima ceramica meandro spiralica di stile «Serra d'Alto»[26] e da quella successiva monocroma di «Bellavista»[27], sono testimoniate nei livelli inferiori del giacimento di Scoglio del Tonno dove il Quagliati ebbe indizi di un abitato con «fondi di capanne» e di tombe coeve a fossa irregolarmente scavata nella roccia o a forma di cista costruita con lastre di pietra locale, le cui dimensioni ridotte fanno presumere il rito della posizione contratta dei cadaveri[28].

Della età dei metalli sporadici documenti ci provengono ancora dalla zona dell'Arsenale e dal ritrovamento di tombe a grotticella di tipo «siculo», purtroppo manomesse, scoperte nel 1954 in via Abruzzo[29]. Ma certamente le più imponenti testimonianze di un importante abitato dell'età del bronzo furono messe in luce nel 1899 nel pianoro di Punta del Tonno (tav. LVII, 1) distrutto per dar posto all'attuale porto mercantile e dove il Quagliati, influenzato dalle teorie pigoriniane allora imperanti e confortato dalla

26) *Ibid.*, p. 61 ss.

27) *Ibid.*, p. 70 ss.

28) Q. QUAGLIATI, in *Not. Scavi*, 1900, p. 420 ss.; ID., in *Bull. Paletn. Ital.*, XXXII, 1906, p. 17 ss.; ID., *La Puglia pristorica*, 1936, p. 185 ss.; WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 23; PERONI, *o.c.*, p. 68.

29) Materiale inedito nel Museo Nazionale di Taranto di prossima pubblicazione su *Taras I.* Cfr. nota 16.

presunta riprova dei materiali di scavo, riconobbe una «terramara»[30].

In verità, dopo le scoperte degli insediamenti analoghi di Porto Perone[31], di Torre Castelluccia[32] e di numerosi altri della Puglia[33], tale tesi va ormai completamente scartata; resta comunque il merito all'illustre nostro ormai lontano predecessore di aver acquisito alla scienza una fra le più importanti scoperte della paletnologia europea.

Gli strati medi e superiori del giacimento di Scoglio del Tonno, i quali si sovrappongono ai livelli inferiori — come si è detto — pertinenti alle fasi estreme del neolitico, non rivelano un lento e graduale trapasso dalle forme culturali di *facies* neolitica ed eneolitica, ma come a Porto Perone, nel sito dell'antica *Satyrion*, l'insediamento si manifesta *ex abrupto* testimoniando quindi un'immigrazione improvvisa di nuove genti che i materiali riferibili al nostro «protoappenninico B» datano al 1800 a.C.: età questa in cui, stando alla tradizione accolta da Dionisio di Alicarnasso (I, 11, 2 ss.), viene fissata la più antica colonizzazione mitica dell'Italia meridionale, attribuita ad Arcadi, e che — come abbiamo avuto modo di sostenere in altra sede — coincide significativamente con le importazioni più sicure di prodotti mesoelladici di provenienza peloponnesiaca attraverso lo Jonio, a cui annettiamo

30) Q. QUAGLIATI, in *Not. Scavi*, 1900, p. 411 ss.; ID., *La Puglia preistorica*, 1936, p. 209 ss.; WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 23 ss.; S.M. PUGLISI, *La civiltà appenninica*, 1959, pp. 15 ss.; PERONI, *o.c.*, p. 94 ss.

31) F.G. Lo PORTO, in *Not. Scavi*, 1963, p. 280 ss.; PERONI, *o.c.*, p. 92 ss.

32) C. DRAGO, *Autoctonia del Salento*, 1950, p. 82 ss.; PERONI, *o.c.*, p. 89 ss.

33) F.G. Lo PORTO, *Origini e sviluppo della civiltà del bronzo nella regione apulo-materana*, in «Atti X Riun. Scient. dell'Ist. Ital. di Preist. e Prot.», 1965, p. 161 ss.

anche una certa importanza sul piano della indoeuropeizzazione dell'Italia meridionale[34].

Durante la fase «meso-appenninica», rappresentata dalla nota ceramica indigena decorata a fasce punteggiate e a motivi meandrospiralici ricavati ad intaglio o impressi e fornita di anse caratteristiche ad apici revoluti, compare a Scoglio del Tonno in gran quantità la ceramica micenea III A, cronologicamente corrispondente al XIV secolo a.C., che — come hanno sostenuto il Pallottino e il Pugliese Caratelli — segna l'apogeo della potenza achea ed il culmine della diffusione in Occidente della civiltà egea[35]. In questa età Scoglio del Tonno, all'imbocco del seno interno e in posizione dominante la rada esterna, è centro fiorente di traffici commerciali col mondo miceneo, ma rifuggiamo dall'ipo-tesi formulata dal Taylour che si tratti di un effettivo insediamento miceneo[36].

Nel XIII secolo a.C., cioè in età «tardoappenninica», quando cominciano a delinearsi le varietà etnolinguistiche paleoitaliche, le comunità che popolano questa parte così ristretta di Taranto prelaconica sono forse di stirpe «ausonia» e, secondo una tendenza comune con altre genti indigene dell'Italia meridionale, cominciano ad organizzarsi, sull'esempio dei grandi complessi urbani egeoanatolici, dando origine ad un insediamento a carattere proto urbano con abitazioni a pianta rettangolare ai lati di strade rettilinee e cinto di aggere con fossato esterno (tav. LVII, 2). Sono di questa età le importazioni di ceramica micenea III B e

34) F.G. LO PORTO, *Italici e Micenei alla luce delle scoperte archeologiche pugliesi*, in «Atti e Mem. 1° Congr. Intern. Micenol.», 1968, p. 1186 ss.

35) M. PALLOTTINO, *Le origini storiche dei popoli italici*, 1950, p. 50; G. PUGLIESE CARRATELLI, in *Atti I Conv. S t. Magn. Grecia*, 1961, p. 140.

36) W. TAYLOUR, *Mycenean Pottery in Italy*, 1958, p. 184.

III C di provenienza rodia e cipriota, mentre compaiono nel repertorio vascolare indigeno forme nuove, come l'ansa cornuta e cilindro retta, la decorazione a solcature, ecc. di probabile origine anatolica[37].

Nel XII secolo, quale conseguenza del declino della potenza micenea si avverte sul piano delle testimonianze archeologiche una notevole diminuzione degli apporti commerciali egei, mentre più ricca ed abbondante è ora a Scoglio del Tonno, come a Porto Perone e Torre Castelluccia, la ceramica tardomicenea e submicenea proveniente dalle isole Jonie e dalla costa occidentale della Grecia[38]. L'avvento in Puglia degli Japigi, che la tradizione ci presenta nella forma di una immigrazione di Cretesi e Illiri, che dopo aver cacciato gli Ausoni si stabiliscono nella regione, come ha ben osservato il Pallottino: si inserisce perfettamente nel quadro di questo nuovo movimento commerciale marittimo, spostatosi. nel XII e XI secolo dall'Egeo nello Jonio e nell'Adriatico[39].

All'inizio dell'età del ferro, nel X secolo a.C., sembra che Taranto, dopo aver ormai perduto ogni rapporto col mondo egeo submiceneo abbia effettivamente subito, sotto la pressione japigia, l'esodo della sua popolazione «ausonia» della tarda età del bronzo[40].

Uno *hiatus* finora incolmabile nella protostoria tarentina, in rapporto ai vicini insediamenti coevi di Porto Perone e Torre Castelluccia, è infatti l'assenza di ceramica protogeometrica locale

37) Per la ceramica micenea scoperta in Puglia, oltre al citato lavoro dei TAYLOUR, ved. F. BIANCOFIORE, *Civiltà micenea nell'Italia meridionale*, 1967 e F.G. LO PORTO, *o.c.* in nota 34 (ivi bibl.).

38) Ved. nota 34.

39) M. PALLOTTINO, *o.c.*, p. 54 ss.; F.G. Lo PORTO, in *Not. Scavi*, 1964, p. 277 ss.

40) F.G. Lo PORTO, in *Boll. d'Arte*, 1964, p. 67 ss.; ID., in *Not. Scavi*, 1964, p. 277.

dei secoli XI-X a.C., comunissima in questi ultimi centri indigeni, così come nessun indizio si ha sinora di seppellimenti protovillanoviani col rito della cremazione, come a Timmari e Torre Castelluccia, mentre è copiosissima la cosiddetta ceramica geometrica japigia del IX VIII secolo a.C., nota dal ricco deposito di «Borgo Nuovo» (tav. LVIII, 1) e presente a Scoglio del Tonno e ora nello scarico di S. Domenico, nonché sebbene sporadica in altri luoghi della città (via Nitti, via Pupino, ecc.)[41].

Tutte queste interessanti scoperte ci attestano incontrovertibilmente che in età immediatamente precedente la colonizzazione laconica della fine dell'VIII secolo la parte terminale della penisola tarentina, dove — come vedremo — sarà l'acropoli della città dorica, era un centro ormai in dominio degli Ἰάπυγες della tradizione; e a queste genti prelaconiche sembra risalire infatti il nome anellenico di *Taras*[42]. Pertinente a questo abitato japigio di Taranto precoloniale è il sepolcreto di Piazza del Carmine, scoperto dal Viola nel 1883, rientrante nell'ambito italico della «Fossakultur»[43], così anche il predetto ricco deposito di vasi geometrici del *bothros* di Borgo Nuovo o D'Eredità, forse da identificarsi con una stipe di un culto prelaconico locale. I vasi che stiamo studiando ora, dopo il lavoro preliminare del Mayer, sono quasi tutti intatti e quindi non sembrano essere stati raccolti nelle vicine tombe, come si è supposto, per essere religiosamente custoditi nel pozzo, quando l'area del sepolcreto japigio fu occupato da quello laconico[44].

41) Materiale inedito nel Museo Nazionale di Taranto. Cfr. nota 29.

42) F. RIBEZZO, *La lingua degli antichi Messapi*, 1907, p. 95; WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 22 (ivi bibl.); Lo PORTO, in *Not. Scavi*, 1964, p. 182.

43) L. VIOLA, in *Not. Scavi*, 1883, p. 180; N. DEGRASSI, in *Atti I Conv. St. Magn. Grecia*, 1961, p. 155. Cfr. F.G. Lo PORTO, in *Not. Scavi*, 1969, p. 166 ss.

44) M. MAYER, *Apulien vor und wärend der Hellenisirung*, 1914, p. 1 ss.; D. RANDALL - MAC IVER, *The Iron Age in Italy*, 1927, p. 212 ss.; WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 25 ss.; TAYLOUR, *o.c.*, p. 120 ss.

Abbiamo avuto modo recentemente di dimostrare, al lume di una fruttuosa ricerca archeologica[45], che il più antico insediamento dei Lacedemoni in Puglia nella seconda metà dell'VIII secolo a.C. è *Satyrion*, sul promontorio omonimo di Saturo, d'onde forse a distanza di alcuni anni mossero verso la rada di Taranto per fondarvi la loro colonia, non senza qualche effettiva difficoltà, se dobbiamo credere al racconto di Eforo, in un noto passo di Strabone[46].

Nel corso del 3° Convegno di Studi sulla Magna Grecia, nel 1963, diceva Nevio Degrassi, citando il Wuilleumier, che è opinione comune che il primo stanziamento greco sia stato nella penisola della Città Vecchia, che costituì poi l'acropoli della città, e concludeva testualmente: «Nessun ritrovamento archeologico ci conferma questa ipotesi; è però a dire che a Taranto Vecchia non si sono mai potuti eseguire scavi»[47].

Oggi siamo in grado, dopo le recenti scoperte di S. Domenico, di poter affermare che l'ipotesi del Wuilleumier riconosciuta dal Bérard, si è rivelata una autentica verità storica[48]. Frammenti di ceramica geometrica laconica, peraltro già nota a Scoglio del Tonno (tav. LVIII, 2) 49, associati ad altri di ceramica protocorinzia della fine dell'VIII secolo a.C. e confusi ad avanzi di vasi geometrici japigi che abbiamo raccolto nel corso di quei provvidenziali e insperati lavori di restauro della chiesa di S. Domenico, attestano l'occupazione laconica della zona e confermano — se ce ne fosse

45) F. G. Lo PORTO, in *Boll. d'Arte*, 1964 p. 67 ss.; ID., in *Not. Scavi*, 1964, p. 178 ss. 46 EPHOR. *apd* STRAB., VI, 279-280.

47) N. DEGRASSI, in *Atti III Conv. St. Magn. Grecia*, 1963, p. 156.

48) P. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 239 ss.; J . BERARD, *La colonisation grecque de L'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité*, 1941, p. 187.

49) P. PELAGATTI, in *Ann. Sc. Arch. Ital. Atene*, n.s. XVII-XVIII, 1955-56, p. 8 ss.

ancora bisogno — nel 706 a.C. la data tradizionale della *ktisis* greca di Taranto[50].

E qui si rende utile un richiamo alla geografia del luogo. L'estremità occidentale dell'antica penisola, ora — come si è detto — divenuta isola, è lunga m. 900 circa, larga in media m. 250 e presenta, dopo gli ultimi rilevamenti, un profilo longitudinale ondulato, di cui l'altezza massima sul mare è in via Duomo di m. 16 circa (tav. LIX). Inoltre il suo aspetto ripido e scosceso a sud, lungo il Mar Grande e, a nord, lungo l'attuale via di Mezzo, come risulta da tutta una serie di sezioni trasversali eseguite di recente e gentilmente forniteci dall'amico arch. Blandino di Taranto, rivela che il luogo costituiva una autentica fortezza naturale notevolmente più ristretta rispetto all'area attualmente occupata dall'abitato della Città Vecchia. Gran parte infatti della fascia costiera lungo il Mar Piccolo è un ricolmamento operato da Niceforo Phocas quando egli nel 967 fece edificare Taranto? avvalendosi in quel punto delle rovine dell'antica acropoli[51] .È evidente quindi che l'altura, da tre parti bagnata dal mare e in posizione dominante le due insenature, offriva un luogo oltremodo sicuro ai primi coloni laconici, così come l'aveva offerto agli abitanti japigi precoloniali.

Era qui dunque l'acropoli di Taranto greca, del resto perfettamente ubicata da Strabone (*l.c.*:μεταξὺ δὲ τῆς ἀγορᾶς καὶ τοῦ στόματος ἡ ἀκρόπολις), che la dice compresa nel gran circuito delle antiche mura della città, parzialmente distrutte ai suoi tempi πρὸς τῷ ἰσθμῷ, cioè in quella parte ove ora corre il canale navigabile, mentre τὸ δὲ πρὸς τῷ στόματι τοῦ λιμένος vale a

50) J. BÉRARD, *o.c.*, p. 184; T.J. DUNBABIN, *o.c.*, p. 31, nota 7; F.G. Lo PORTO, in *Not. Scavi*, 1964, p. 180.
51) G.B. DALLAGO, *o.c*, p. 24.

dire, quella parte delle mura ch'era presso la bocca del porto, …συμμένει μέγεθος ἀξιολόγου πόλεως ἐκπληροῦν, resta ancora , cioè, a testimoniare la grandezza di una città tanto illustre.

Di queste mura, che sull'acropoli dovevano essere di età arcaica e cingevano il bordo dell'altura, non rimane nulla o quasi a causa del lungo logorio del mare sulla roccia tufacea. Alcuni avanzi in blocchi di carparo locale ci è sembrato recentemente di intravvedere nella struttura di qualche costruzione antistante ad ovest la chiesa di S. Domenico, forse proprio nel luogo in cui nel II secolo li vide Strabone. Cade quindi l'imprecisa testimonianza di Tito Livio, che in un noto passo del libro XXV della sua opera dice che l'acropoli di Taranto, munita *praealtis rupibus* dalla parte di mare, era invece fortificata con mura e gran fossato solo dalla parte della terraferma, a levante, dove la cittadella non aveva difese naturali[52].

Nella concisa descrizione del luogo Strabone precisa inoltre che il porto di Taranto, cioè il Mar Piccolo, era chiuso da un gran ponte (γεφύρᾳ κλειόμενος μεγάλῃ) e Appiano lo conferma per l'età annibalica (ἰσθμὸν ἀπέκλειον γεφύραις)[53]. Quindi nel sito, ora attraversato dal ponte di Porta Napoli era, almeno nel III secolo a. C. un ponte e, a giudicare dagli esempi coevi di architettura ad arco nella necropoli tarentina (tav. LX, 1), doveva trattarsi di un ponte in pietra con archi a conci radiali. È attraverso questo ponte che Fabio Massimo nel 209 a.C., attestatosi sulla riva opposta della bocca d'entrata al porto (Scoglio del Tonno), poté prestare aiuto a Marco Livio assediato da Annibale dentro l'acropoli[54]. E per questo ponte inoltre doveva passare, secondo

52) LIV., XXV, 11, 1.
53) APP., *Han.*, 34. Cfr. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 240.
54) LIV., XXVII, 3, 8. Cfr. SCHMIEDT, *o.c.*, p. 35.

il Kahrstedt, la via Appia che conduceva fino a Brindisi[55]. L'ipotesi che un ponte unisse in età antica Punta Penna al Pizzone va completamente scartata, non vedendosene nessuna funzione pratica[56]. Ritornando alle fortificazioni dell'acropoli (tav. LIX), rileviamo che gli antichi autori concordavano con Livio nel riconoscere che la parte orientale dell'acropoli, dove essa si allargava e si abbassava, presentandosi quindi priva di difesa naturale, era fortificata da mura e da un fossato, che impedirono ad Annibale di espugnare la cittadella, e che incurvandosi da nord a sud dovevano attraversare, poco a levante, l'attuale Piazza Castello. Questo tratto delle mura dell'acropoli, distrutto da Fabio Massimo[57] e quindi in stato di abbandono ormai all'epoca di Strabone, aveva, come ci attesta Tito Livio (XXV, 11,4), una porta che doveva aprir-si nel mezzo di essa, secondo il Wuilleumier[58]. Noi siamo d'accordo con l'illustre studioso e osserviamo che una conferma di ciò potrebbe provenirci dall'allineamento che detta porta doveva avere con una strada che da est ad ovest attraversava l'acropoli per tutta la sua lunghezza.

Nel 1931, durante lavori di sterro per la messa in opera della nuova fognatura, veniva in luce in via Duomo, a fianco della chiesa di S. Cataldo ed a circa m. 0,70 di profondità dal piano stradale attuale, un tratto di strada (tav. LX, 2) della lunghezza di circa m. 18, costruita con ciottoli informi di pietra calcarea e disposti senza ordine alcuno, come si legge in una relazione del

55) U. KAHRSTEDT, *Die wirtschaftliche Lage Großgriechenlands in der Kaiserzeit*, 1960, p. 108 ss. Un tratto di questa strada si ritiene sia stato scoperto nel 1961 in contrada «Cimino», a pochi km. ad est della città (N. DEGRASSI, in *Atti II Conv. St. Magn. Grecia*, 1962 p. 70 ss.).
56) WUILLEUMIER *o.c.*, p. 240; SCHMIEDT, *o.p.*, p. 35, nota 349.
57) LIV., XXV, 11, 1; XXVII, 16, 9.
58) WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 240.

Drago[59]. Tale strada corrente da est ad ovest portava ben chiari i solchi piuttosto profondi creati dalle ruote dei carri e aveva ai margini, dalla parte della chiesa, un muro a grossi blocchi di carparo. Fatto un saggio in profondità, fu osservato che a m. 0,60 sotto il livello della vecchia strada, che si adagiava direttamente su terra battuta, ne fu trovata un'altra meglio lastricata della prima, strutturalmente più regolare e compatta e con sottofondo a massicciata di pietrame minuto. Anche questa strada era delimitata, sempre dalla parte della chiesa, da un avanzo di muro in *opus quadratum.* Dalla relazione non emerge se sotto quest'ultima strada ce ne fosse ancora un'altra o se il fondo roccioso recasse segni di carreggiata. Comunque, da questi importanti ritrovamenti si può dedurre che la strada superiore fosse quella bizantina, costruita nel X secolo da Niceforo Foca sul tracciato di quella sottostante greca e romana, certamente allacciata più tardi con la via Appia[60].

Osservando la pianta di Taranto Vecchia (tav. LIX), si nota che perpendicolare alla via Duomo si diparte tutta una serie di viuzze che scendono a gradinate verso il mare e recano tuttora il significativo nome di *postierle.* Indubbiamente in corrispondenza di queste vie minori — come ha ben dimostrato il Dal Lago — in età greca e romana dovevano aprirsi sulle mura delle *portulae* che mettevano in comunicazione la cittadella con il porto[61].

Tutto lascia quindi pensare che forse fin dal VI secolo a.C., come ad esempio sull'acropoli di Selinunte[62], l'acropoli tarentina

59) Negli archivi del Museo Nazionale di Taranto. Cfr. L'*Osserv. Romano*, n. 275, 27-11-1940, p. 3.
60) Ved. nota 55.
61) G. B. DAL LAGO, *o.c.*, p. 25.
62) A. DI VITA, in *Palladio*, XVII, 1967, p. 3 ss.

avesse già un impianto ortogonale fondato sulla presenza di una grande arteria (πλατεῖα) corrente da est ad ovest in corrispondenza dell'attuale via Duomo, che tagliava in due l'acropoli e forse fiancheggiata da strade minori (στενωποί) perpendicolari ad essa che, forse a causa del dislivello del suolo, non potevano avere intervalli costanti. È inoltre interessante notare che le vecchie chiese principali di Taranto Vecchia (tav. LIX), orientate da est ad ovest, si inseriscono perfettamente nel tessuto urbano di origine arcaica così da noi rilevato. Non saremmo pertanto lontani dal vero ammettendo che le attuali chiese cristiane sorgessero in gran parte sulle fondazioni di antichi templi pagani, che — come è noto — si elevavano imponenti sull'acropoli tarentina. Ma su questo argomento torneremo più oltre.

Dunque, da quanto si è detto appare evidente che l'acropoli di Taranto, considerata dagli antichi inespugnabile, aveva un circuito di circa 2000 metri ed una superficie di non oltre 16 ettari. Questa estensione piuttosto modesta, se poté essere stata sufficiente per i primi coloni e gli abitanti dei secoli VII e VI a.C., non lo fu più per una grande città in pieno sviluppo politico ed economico per cui, fatto comune in molti altri centri greci della Sicilia e della Magna Grecia[63], intorno al V secolo a.C. si verificò un'espansione urbana che per la sua situazione geografica, non poté orientarsi a Taranto che verso l'est della sua penisola. Così, mentre fu conservato sull'acropoli, come altrove nel mondo greco, l'intero circuito arcaico delle sue mura, si cinse con una nuova muraglia della lunghezza di oltre 10 km. un'ampia superficie triangolare che doveva comprendere insieme la città bassa e la necropoli (tav.

63) T.J. DUNBABIN, *o.c.*, p. 95 ss.; G. VALLE T, in *Atti VII Conv. St. Magna Grecia*, 1967, p. 71 s.

LXI). Le nuove mura della città, bipartendosi da quelle dell'acropoli, cingevano le sponde verso i due mari, mentre ad oriente correndo in linea retta, perpendicolare al Mar Piccolo, si spezzavano a formare un angolo ottuso a causa della vicina depressione detta ora «Salina Piccola», raggiungendo quindi il Mar Grande ancora in linea retta. Avanzi cospicui in grossi blocchi tufacei osservò il Viola in più punti del percorso delle mura di cui due tratti, di m. 34 e m. 65 di lunghezza rispettivamente, sommersi nel Mar Piccolo ai margini erosi del Peripato e «Villa Giovinazzi»; mentre blocchi sparsi si notavano ancora ai suoi tempi lungo la riva del Mar Grande, dove il suolo si elevava in media 12 metri sul mare[64]. Un altro tratto delle mura fu osservato dal Dal Lago in contrada «Montegranaro»[65]; ma più notevoli sono gli avanzi di ben m. 150 di lunghezza riconosciuti ancora dal Viola presso la Masseria del Carmine nella proprietà Acclavio (tav. LXII)[66]. I nostri scavi condotti recentemente in questa zona, ora invasa dalle costruzioni della città moderna, hanno chiarito le caratteristiche strutturali della muraglia che aveva uno spessore di m. 2,60, era costituita da due filari di grossi blocchi in carparo (il tufo locale) con raccordi trasversali interni, fra cui era contenuto un *émplekton* di terra e pietrame informe[67]. Questa tecnica costruttiva si ritrova naturalmente su tutta la fascia orientale delle mura dove vasti scavi sono in atto da parte della Soprintendenza alle Antichità della Puglia. Un fossato di circa metri 11 di larghezza e m. 3,50 circa di profondità (il cosiddetto «canalone»

64) L. VIOLA, in *Not. Scavi*, 1881, p. 390 ss.; WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 241 ss.
65) G.B. DAL LAGO, *o.c.*, p. 37 ss.
66) L. VIOLA, *o.c.*, p. 391; DAL LAGO, *o.c.*, 35; WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 341.
67) F.G. Lo PORTO, in *Atti VIII Conv. St. Magn. Grecia*, 1968, p. 200 ss.

visto dal Viola)[68] corre a circa m. 10 di distanza all'esterno delle mura, come ad Eraclea di Lucania[69]. I blocchi tufacei recano dovunque numerose marche di cava, i cui caratteri epigrafici ci aiutano a determinare la datazione dell'opera muraria. Già il Viola aveva osservato che sulla base dei segni incisi le mura non potevano essere datate oltre la fine del V secolo a. C.[70]; e noi ora dall'esame del materiale a nostra disposizione (tav. LXII) possiamo affermare che questa cronologia può essere fissata fra il 450 e il 430 a.C. a giudicare da un certo carattere ancora di arcaicità, specie nelle lettere ricorrenti A e E dai tratti obliqui e soprattutto dalla presenza dell'H, che appunto dentro questi termini cronologici compare, nei più antichi stateri tarentini con cavaliere, nella scritta ΤΑΡΑΝΤΙΝΩΝ ΗΜΙ[71].

Dunque la cinta muraria di Taranto, che in qualche tratto nella masseria del Carmine si sovrappone a tombe arcaiche con ceramica corinzia degli inizi del VI secolo a.C.[72], attesta che l'ampliamento della città è avvenuto poco dopo la metà del V secolo a.C., quasi contemporaneamente quindi alla fondazione della città panellenica di Thourioi (444-443 a.C.)[73] e poco prima di quella tarentina di Heraclea nella Siritide (433-432 a.C.)[74].

Celebrate nell'antichità, sì che Anneo Floro (I, 13,2) poteva

68) L. VIOLA, *o.c.*, p. 390 ss.

69) B. NEUTSCH, *Siris ed Heraclea*, 1968, p. 13, fig. 6.

70) L. VIOLA, *o.c.*, p. 392 n A.J. EVANS, *The Horsemen of Tarentum*, 1889, p. 31 ss.;

71) O.E. RAVEL, *Catalogue of tarentine coins formed by M.P. Vlasto*, 1947, p. 35, n. 262.

72) Ved. nota 67.

73) J. BÉRARD, *o.c.*, p. 163 ss.; DUNBABIN, *o.c.*, p. 31 ss.; F. SARTORI, in *Herakleia-studien*, 1967, p. 21, nota 15.

74) BERARD, *o.c.*, pp. 163, 206 ss.; Lo PORTO, in *Boll. d'Arte*, 1961, p. 133 ss.; SARTORI, *o.c.*, p. 22 ss.; L. QUILICI, *Siris-Heraclea*, in «*Forma Italiae*», 1967, p. 159 ss.

dire che avessero contribuito a rendere illustre la città (*Tarentus... magnitudine et muris portuque nobilis*), queste mura furono distrutte una prima volta quando la città cadde in potere dei Romani dopo la partenza di Pirro dall'Italia nel 275 a.C. (Livio XV, 1: *muri quogue diruti sunt*), ma furono ricostruite sugli avanzi di quelle antiche durante o poco prima della seconda guerra punica[75]. I nostri scavi, come del resto aveva già messo in risalto il Viola, hanno accertato, nei tratti conservati e ora messi in luce, che la ricostruzione delle mura è un'opera necessariamente affrettata e quindi architettonicamente scadente e poco curata[76].

Naturalmente lungo la cinta muraria della città dovevano aprirsi numerose porte, di cui alcune rese celebri nei testi antichi riguardanti sia l'occupazione romana sia quella cartaginese. Qual-cuna di queste porte comincia ora a intravvedersi nei ruderi messi in luce nei nostri scavi lungo la cortina di levante, dove pur nello sfacelo in cui ci fu restituito il παλαιὸν τεῖχος di Taranto , sembra potersi individuare anche qualche torre.

Lo studio delle porte, come ha bene osservato il Wuilleumier[77], è legato a quello delle strade ed ha sollevato sinora non poche difficoltà e opinioni diverse fra quanti — e sono molti — si sono occupati dell'argomento in verità seducente. Avendo messo temporaneamente in disparte Polibio, Livio, Strabone e gli altri autori antichi i quali tutti, al contrario dei moderni, concordano essenzialmente sulla topografia del sistema viario urbano di Taranto antica, in relazione alle note vicende dell'occupazione annibalica della città, sulla scorta di preziose testimonianze archeologiche, assolutamente

75) G.B. DAL LAGO, *o.c.*, p. 37.
76) L. VIOLA, *o.c.*, p. 391 ss.; DAL LAGO, *o.c.*, p. 37.
77) P. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 242 ss.

inedite, abbiamo tentato di ricostruire l'impianto urbano di Taranto antica dentro la cerchia delle sue mura.

Avvalendoci quindi della collaborazione dell'assistente Campi e dei tecnici disegnatori Antonio Duma e Vittorio D'Amicis della Soprintendenza, abbiamo messo in pianta vari tratti di strade antiche, scoperte casualmente, la cui ubicazione per brevità eviteremo di elencare risultando chiara nella tav. LXIII, e si è potuto per la prima volta accertare, ciò che non era stato fin qui sospettato, che l'area occupata dalla città bassa era suddivisa da tutta una fitta serie di arterie parallele orientate da nord a sud, distanti tra loro circa m. 71 (in teoria m. 71,04), cioè due volte la misura unitaria di lunghezza delle Tavole di Heraclea che è lo σχοῖνος uguale a m. 35,52 e corrispondente all'*actus* lineare romano, composto — come è noto — di 120 piedi attici (il piede attico secondo il Segré è di m. 0,296[78]. Molte di queste strade che univano le sponde dei due mari non dovevano avere notevole importanza se in qualche tratto conservato, come in via Nitti, misurano appena m. 5 di larghezza, anche se appaiono ben lastricate e con i segni evidenti delle carreggiate e un cordolo marginale di marciapiede in pietra (tav. LXIV, 2). Si tratta quindi in gran parte di στενωποί alcuni dei quali dovevano ancora conservarsi, all'epoca del Viola, in alcuni sentieri rettilinei correnti paralleli verso la sponda del Mar Piccolo[79]. Queste strade secondarie risultavano inoltre intersecate ortogonalmente e cioè in senso est-ovest da una serie meno numerosa di grandi arterie (πλατεῖαι) distanti fra loro 4 σχοῖνοι cioè,

78) A. SEGRÉ, *Metrologia e circolazione monetaria degli antichi*, 1928, p. 139 ss. Cfr. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 196 ss.; A. STAZIO, *Metrologia greca*, in «*Enc. Class.*», III, 1959, p. 550 ss. Per una diversa valutazione del piede eracleota ved. inoltre A. UGUZZONI - F. GHINATTI, *Le tavole greche di Eraclea*, 1968, p. 181 ss.

79) L. VIOLA, *o.c.*, p. 393, tav. VI. Cfr. SCHMIEDT, *o.c.*, p. 34.

m. 142,08, risultandone quindi grandi isolati di m. 71,04 per m. 142,08, con un rapporto di 1 : 2. Si ha quindi in Taranto una pianta della città a reticolato viario, quasi coincidente con quello attuale (tav. LXI), il quale si inserisce perfettamente nell'area pianeggiante cinta dalle mura che abbiamo datato alla metà inoltrata del V secolo e con le quali esse si allineano parallele con assoluta precisione nel tratto est il più importante della cerchia. Ne consegue che mura e sistema di viabilità ortogonale sorgono contemporaneamente e costituiscono a Taranto un impianto urbanistico perfezionato a pianta di tipo ippodameo. E il nostro accenno fatto prima circa la contemporaneità con la data della fondazione di Turi (444-443 a.C.), su disegno di Ippodamo di Mileto, non sembra quindi fuori luogo[80].

La realizzazione di questo impianto, che si riscontra quasi contemporaneamente a Heraclea di Lucania, fondata da Turii e Tarantini nel 433-432 a.C., coincide del resto con l'intridizione di esso nelle colonie greche dell'Italia Meridionale e della Sicilia[81].

Va ora osservato che le grandi *insulae*, nelle quali, come vedremo, si sviluppano senza strade intermedie ampie e spesso sontuose abitazioni di età romana imperiale, ultime testimonianze dell'urbanistica tarentina, potevano nel V secolo essere suddivise in altre proporzionalmente minori, anche se al riguardo non ci soccorre la ricerca archeologica, la quale invece ci dà elementi per sostenere che l'impianto del V secolo, evidentemente conservato fino all'età romana, in qualche parte della città coincide sovrapponendosi

80) Cfr. F. CASTAGNOLI, *Ippodamo di Mileto e l'urbanistica a pianta ortogonale*, 1956, p. 20 ss.

81) Ibid., p. 21 ss. Cfr. G. SCHMIEDT R. CHEVALLIER, *Caulonia e Metaponto*, 1959, p. 23 ss.; F.G. Lo PORTO, in *Not. Scavi*, 1966, p. 138 ss.; D. ADAMESTEANU, in *Herakleiastudien*, 1967, p. 96 ss.; G. SCHMIEDT, *Atlante aerofotografico delle sedi umane in Italia*, 1970, p. 38 ss.

a strade che sono del VI secolo a.C. e dovevano appartenere alla necropoli arcaica.

Scavi stratigrafici condotti nel 1961 e nel 1962 nella moderna via Plateia e in via Madre Grazia, hanno messo in luce gli avanzi di ben tre strade sovrapposte, delle quali quella inferiore è certamente arcaica. Una riprova del resto che la necropoli più antica, su cui si imposta ad oriente dell'acropoli la città nuova, fosse attraversata da vie ortogonali abbiamo messo in risalto nel nostro ultimo lavoro sugli atleti tarentini le cui tombe, certamente fra le più vistose per evidenti ragioni, fin dalla seconda metà del VI secolo appaiono allineate lungo assi ortogonali, corrispondenti a vie che attraversavano la necropoli, evidentemente contemporanee a quelle arcaiche correnti sull'acropoli[82]. Appare chiaro quindi che l'impianto cosiddetto ippodameo della città bassa pur adeguandosi a quello comune nel V secolo ad altre città della Magna Grecia, non è che la conseguenza a Taranto, come del resto ha rilevato il Castagnoli per Metaponto[83], di quello arcaico sottostante, le cui premesse riscontriamo nell'insediamento protourbano di Scoglio del Tonno[84].

Planae et satis latae viae patent in omnis partis, dice Livio della viabilità tarentina, e dopo quanto si è detto: dobbiamo credere che egli avesse perfettamente ragione[85].

Come abbiamo visto nel citato passo di Strabone, il geografo localizza l'agorá tarentina immediatamente ad est dell'acropoli, e Polibio — osserva il Wuilleumier — lascia intendere che ad essa

82) F.G. Lo PORTO, in *Atti e Mem. Soc. Magn. Grecia*, n.s. VIII, 1967, p. 41, tav. VIII.
83) F. CASTAGNOLI, in *Rend. Acc. Lincei*, ser. VIII, vol. XIV, 1959, p. 49 ss.
84) R. PERONI, *o.c.*, p. 115 ss.
85) LIV., XXV, 11, 16. Cfr. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 244.

si accedeva da tre strade[86] e noi aggiungiamo che esse anche la delimitavano.Queste tre strade, certamente le più importanti della città, l'attraversavano per lungo e sfociavano in un'ampia area rettangolare, compresa fra l'attuale canale navigabile e l'estremità orientale dell'odierna Piazza Garibaldi, dove gli avanzi di edifici antichi, visti dal Viola la limitavano da questo lato[87]. Ne consegue che l'*agorá* di Taranto, corrispondente almeno allo spazio di sei isolati, occupava un'area di ben m. 213,12 x 284,16. si trattava quindi di una piazza immensa εὐμεγέθης ἀγορά, dice Strabone), degna del colosso bronzeo di Zeus di Lisippo, celebrato da Plinio[88] per le sue doti di equilibrio stabile e che vi si ergeva per circa m. 18 di altezza, a dire del geografo... μέγιστος μετὰ τὸν Ῥοδίων[89].

Si ricordi per inciso che due altre ἀγωραί esistevano in Taranto menzionate da Esichio, come l'ἐσταλωπία e la καπήλα corrispondenti rispettivamente ad un mercato di stoffe e ad uno della carne. Contro l'opinione del Wuilleumier[90] che le localizza ai lati della grande piazza, richiamando gli esempi analoghi del Pireo, di Mileto e delle città ellenistiche, il Martin, pensa che si tratti di due mercati distinti[91]. E noi concordiamo con lui e col Dal Lago che localizza almeno il mercato delle stoffe in quella zona a nord-est dell'*agorá*, sulla costa del Mar Piccolo, dove la tradizione pone le fabbriche tarentine della porpora, attestate da

86) STRAB. VI, 3, 1; POLYB., VIII, 27. Cfr. WUILLEUMIER, o.c., 244 ss.
87) L VIOLA, *o.c.*, p. 397.
88) PLIN., *N.H.*, XXXIV, 40. Cfr. WUILLEUMIER, *o.c.*, pp. 244, 281 ss.; S. FERRI, *Plinio il Vecchio, Storia delle arti antiche*, 1946, p. 68 ss.
89) STRAB., VI, 3, 1.
90) WUILLEUMIER, *o.c.*, p . 244.
91) R. MARTIN, *Recherches sur l'agora grecque*, 1951, p. 356, nota 3.

un gran cumulo di murici ancora visibili nell'800 e chiamato dialettalmente «Monte dei Coccioli»[92].

Ritornando alle tre strade che conducevano all'*agorá*, la delimitavano e l'oltrepassavano fino a raggiungere i piedi dell'acropoli: le due laterali terminando qui, mentre quella centrale continuando anch'essa oltre l'*agorá* metteva in comunicazione per la porta aperta alle mura la rocca con la città bassa, ci resta da definire se esse corrispondessero effettivamente a quelle tre arterie celebrate da Polibio nel suo libro VIII. Un noto passo di questo testo[93], preziosissima fonte di ragguagli topografici, ci racconta che Annibale, dopo l'occupazione della città nel 213 a.C. che si concludeva con l'assedio della cittadella, perché nessun pericolo provenisse da questa, decise di elevare delle fortificazioni fra la città e l'acropoli. Per prima cosa pensò di costruire uno steccato parallelo al muro della rocca e al fossato ch'era dinnanzi ad esso. Ma mentre i Cartaginesi erano intenti all'opera, una sortita di disturbo dei Romani provocò un'aspra battaglia, tanto più perché — osserva Polibio — si combatteva in uno spazio ristretto chiuso tutt'intorno dalle mura. La nostra ricostruzione (tav. LXIII) può dare un'idea dell'ubicazione di questo spazio angusto fra le due fortificazioni. Conclusosi il combattimento con la fuga dei Romani, Annibale poté costruire impunemente la palizzata; quindi, ad una certa distanza, fece aprire un fosso parallelo ad essa, sul ciglio del quale, dalla parte della città fece ammucchiare la terra scavata e su di essa fece piantare un altro steccato. Più addentro ancora, infine, verso la città cominciò a costruire, fra la via Σώτειρα e la cosiddetta Βαθεῖα una muraglia, lungo la quale, in una

92) Dal LAGO, *o.c.*, pp. 40, 47. Cfr. R. OEHLER, in *Real-Enc.*, *s.v. Tarentum*, col. 2309. 93) POLYB., VIII, 32 ss.

depressione ove ora si apre il canale navigabile, era una strada che consentì più tardi ad Annibale di far trasportare su carri fino al Mar (Grande la flotta tarentina bloccata dai Romani nel Mar Piccolo[94].

Non abbiamo difficoltà a riconoscere la Σώτειρα forse così detta, secondo il Wuilleumier[95], in onore di Poseidon Sotér, e la Βαθεῖα cioè la Bassa, nelle due arterie laterali dell'*agorà*, i cui prolungamenti coincidevano — come si è detto — con gli estremi delle fortificazioni annibaliche e che nell'impianto urbano, come noi l'abbiamo ricostruito, appaiono rettilinee, parallele e interne e non come si era fin qui creduto, esterne e correnti lungo le coste divergenti e tortuose dei due mari.

Un altro tormentato passo di Polibio dice che i Cartaginesi, la notte in cui Annibale si impadronì della città, dopo aver con l'inganno guadagnato la porta Temenide, προῆγον ἐπὶ τὴν ἀγορὰν κατὰ τὴν πλατεῖἂν τὴν ἀπὸ τῆς Βαθεῖας ἀναφέρουσαν la cui traduzione letterale è: «avanzarono verso l'agorá lungo la via Larga che sale dalla via Bassa»[96].

Questo testo, che è stato variamente interpretato[97], dando alle strade orientamenti e percorsi diversi, quando non si supponeva l'impianto ippodameo di Taranto antica, può essere chiarito considerando la via Bassa quella più a nord delle tre arterie e che prendeva certamente nome da un avvallamento del suolo lungo il suo tracciato, prestandosi quindi a coprire il movimento dei soldati cartaginesi che senza dare nell'occhio guadagnarono l'*agorá* risalendo sulla πλατεῖα attraverso vie trasversali. Quindi la πλατεῖα

94) *Ibid.*, 34. Cfr. WUILLEUMIER, *o.c.*, pp. 154, 242.
95) WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 246.
96) POLYB., VIII, 29.
97) WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 245 (ivi bibl.); R. MARTIN *o.c.*, p. 356.

la via Larga per eccellenza, quella che in età romana imperiale sarà allacciata alla Via Appia, corrisponde nella nostra pianta a quella mediana delle tre arterie che raggiungevano l'*agorá*. Di questa arteria principale della città cominciano ora ad affiorare tracce cospicue nei nostri scavi in corso nella periferia di Taranto nuova, dove peraltro, in alcune strutture murarie, purtroppo fatiscenti, va riconosciuta la Porta Temenide, la famosissima Porta Temenide, che Polibio[98] — come è noto — indica al plurale ὡς ἐπὶ τὰς Τημενίδας προσαγορευομένας πύλας) comprendendo essa un passaggio più grande per i carri (πυλών) ed un altro più piccolo adiacente per i pedoni (ῥινοπύλη): caratteristica questa che trova confronti ad esempio nella Porta Marina di Pompei, come l'ha ben messo in evidenza il Wuilleumier[99]. Un'altra porta[100] sembra essere stata individuata più a sud, prima che le mura, deviando ad angolo ottuso, si orientino verso il Mar Grande e corrisponde a quella ubicata dal Wuilleumier e da altri studiosi, là dove tutt'ora esiste una strada che coincide con una delle arterie longitudinali della città antica[101]. Da questa porta e per questa stra-da, dove usava passare Filemone, penetrarono guidati da lui dopo aver ucciso la guardia di presidio le truppe cartaginesi, marciando quindi in senso convergente verso l'*agorá* con il resto delle forze guidate da Annibale.

Nulla ci resta delle porte che si aprivano nelle mura che cingevano la riva sul Mar Piccolo, attraverso una delle quali fuggì

98) POLYB., VIII, 28. Cfr. LIV, XXXV, 9, 9. Per l'origine del nome della porta ved. C. CORBATO, in *Atti IV Conv. Stud. Magn. Grecia*, 1964, p. 183.
99) WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 242.
100) POLYB., VIII, 2 9: …τὴν παρακειμένην πύλην LIV., XXV, 9, 15: …*portam proximam.*
101) L. VIOLA, *o.c.*, p. 394, tav. VI; WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 243 ss., ved. pianta.

Marco Livio riparando via mare sull'acropoli[102]. Noi riteniamo comunque che quest'altra porta, che menava al porto nei punti di approdo, doveva trovarsi sull'allineamento di qualcuna delle strade trasversali correnti nella zona occidentale della città. Anzi, la scoperta nel 1900 presso l'Ospedale della Marina Militare di una gradinata corrispondente ad un'arteria, coincidente con l'attuale via Cavallotti, può far pensare che fosse questa, o un passaggio analogo, quella che raggiungeva la porta in questione (tav. LXIV, 1). La nostra rassegna delle strade, che dovrebbero corrispondere a quelle da noi tracciate sulla carta nel tentativo di ricostruire il tessuto viario della città, è come si è visto — piuttosto lacunosa; ma ci auguriamo che i nuovi scavi nell'area di Taranto nuova, non ancora occupata dalle costruzioni moderne, ci confermino ulteriormente l'impianto urbanistico a pianta ortogonale della città antica.

Naturalmente ogni *insula* della città bassa, così come ci è stata parzialmente restituita, includeva edifici di età greca, specie nella zona intorno all'*agorá* e in contrada «Montedoro», dove la costruzione del Borgo Nuovo, all'epoca del Viola, determinò il livellamento del terreno fino ad oltre tre metri di profondità con la conseguente distruzione — e l'abbiamo detto in principio — di ogni avanzo di costruzione antica. Nondimeno crediamo che sotto l'attuale Piazza Garibaldi dovrebbe ancora esistere qualche importante rudere pertinente specialmente all'*agorá*.

Muri, pozzi e canali del V e del IV secolo a. C., spesso sottostanti a strutture romane, sono stati rilevati un po' dovunque nella zona occidentale della città. Qualche volta si è anche potuta avere la pianta di ambienti quadrangolari, come ad esempio nel 1932

102) POLYB., VIII, 30; LIV., XXV, 10, 3. Cfr. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 242 ss.

in via Dante, dove una casa costruita in blocchi tufacei e fornita di cisterna aveva un pavimento musivo in ciottolini, su sottofondo in calce e polvere di tufo, formante un motivo a rosone con sei petali bianchi su fondo circolare nero inscritto in un doppio riquadro (tav. LXV, 1). La tecnica è quella di alcuni mosaici di Arpi del IV secolo e soprattutto di Olynthos, distrutta — come è noto — nel 348 a.C.[103].

Degli edifici di età ellenistica ben poco rimane, confondendosi essi con le abitazioni romane a cui accenneremo fra poco. E prima di parlare delle caratteristiche peculiari della necropoli tarentina, non possiamo ignorare i monumenti pubblici e religiosi che nel racconto preciso delle fonti si elevavano sia sull'acropoli, sia nella città bassa.

Scriveva il Viola nel 1881: «La fantasia potrà spingersi ad immaginare quali ricchezze di arte avesse potuto contenere l'acropoli tarentina, la quale apparteneva ad un popolo vivace, intelligente ed amante fuor di modo del lusso e delle arti belle»[104]. È noto infatti che sull'acropoli di Taranto, come nella maggior parte delle città greche, si ergevano i templi più antichi e più importanti con i loro sacri τέμενοι e i ricchi ex-voto[105].

Quando nel 209 a.C. la città e l'acropoli furono saccheggiate dai Romani, il ricchissimo bottino di tesori d'arte, statue e pitture — a dire di Tito Livio — fu pressappoco quello di Siracusa, anche se lo storico, insieme a Plutarco, fa grazia a Fabio Massimo di essersi mostrato meno avido di Marcello a Siracusa e di aver rifiutato di asportare per il suo trionfo le statue colossali degli dei,

103) Cfr. il mosaico con la ruota della fortuna nella Villa dei Bronzi di Olinto (D.M. ROBINSON, *Excavations at Olynthus*, XII, 1946, p. 254 ss., tav. 221).
104) L. VIOLA, *o.c.*, p. 378 ss.
105) P. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 246 ss.

esclamando (bontà sua!): «Lasciamo ai Tarentini i loro dei irritati!»[106].

Nel II secolo d.C. Strabone, ricordando e le distruzioni inferte alla città dai Cartaginesi e le spoliazioni dei Romani sull'acropoli, affermava che in quest'ultima ben poco rimaneva. dell'antico ornamento dei donativi (…ἡ ἀκρόπολις, μικρὰ λείψαντα ἔχουσα τοῦ παλαιοῦ κόσμου τῶν ἀναθημάτων)[107].

Le invasioni posteriori distrussero anche le poche vestigia superstiti, i cui avanzi — è da credere — debbono ancora trovarsi sotto le fondazioni della Città Vecchia o giacere frammischiate ai materiali della colmata bizantina.

Abbiamo avanzato l'ipotesi che le antiche chiese cristiane esistenti sull'acropoli sorgessero sulle fondamenta dei templi pagani, inserendosi esse perfettamente nel tessuto urbano sostanzialmente rimasto immutato fin dall'età arcaica. Una riprova di ciò ci proviene anzitutto dalla ben nota presenza degli avanzi di un tempio arcaico incorporati parzialmente nella Chiesa della Trinità[108], di cui ci ha parlato anche il prof. Martin. I nostri saggi eseguiti all'epoca del Soprintendente Degrassi e continuati dal suo successore Stazio con successo per quanto riguarda l'individuazione di nuovi elementi architettonici non sono stati tuttavia sufficienti per chiarire quale fosse il culto che vi venne esercitato[109]. La ripresa prossima delle esplorazioni con i fondi della Cassa per il Mezzogiorno nel quadro della definitiva sistemazione del monumento su di un impegnativo progetto, redatto dall'arch. Giuseppe Vecchi di Taranto, forse potrà dirci in proposito qualcosa di nuovo.

106) LIV., XXVII, 16, 8; PLUT., *Fab.*, 23; *Marc.*, 21. Cfr. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 163. 107) STRAB., VI, 3, 1.

108) B. PACE, in *Palladio*, 1951, p. 53 ss. (ivi bibl.).

109) A. STAZIO, in *Atti VI Conv. St. Magn. Grecia*, 1966, p. 293 ss.

Un altro elemento a sostegno della nostra tesi è la recente scoperta, davvero insperata, sotto le fondazioni della Chiesa di San Domenico di un imponente stereobate certamente pertinente ad un tempio greco di notevoli proporzioni. I lavori che vi conduce il collega arch. Chiurazzi, Soprintendente ai Monumenti della Puglia, proseguono con ritmo serrato e si spera pertanto di raccogliere dati utili per la datazione del tempio e la determinazione del culto.

Si ha quindi la prova che almeno alle due estremità orientale ed occidentale dell'acropoli, in corrispondenza di due chiese cristiane, sorgevano due imponenti templi e forse entrambi di età arcaica. Si può quindi supporre, in analogia con Siracusa ed Agrigento, che altri templi possano trovarsi sotto le altre chiese allineate sull'altura di Taranto Vecchia (tav. LIX). Una tradizione erudita locale — dichiara il Wuilleumier — attribuisce a Herakles un tempio che doveva trovarsi sotto la cattedrale di San Cataldo e doveva contenere la colossale statua bronzea lisippea dell'eroe, trasportata da Fabio Massimo sul Campidoglio e andata a finire nel 325 nel circo di Costantinopoli, dove più tardi fu ridotta in frantumi per essere fusa[110]. Non sappiamo quanto fondamento abbia questa tradizione suggestiva che pone al disotto della Chiesa di San Cataldo, patrono di Taranto, il tempio di Herakles, a cui Virgilio[111] attribuisce la custodia della città (*Hinc sinus Herculei, si vera est fama, Tarenti / cernitur*) in contrapposizione alla tradizione oraziana che fa Poseidon il nume tutelare di Taranto[112]. Certo che le sostruzioni di in

110) P. WUILLEUMIER, *o.c.*, pp. 163, 247, 282 (ivi bibl.).

111) VERG., *Aen.*, III, 551. Cfr. P. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 522; G. GIANNELLI, *Culti e miti della Magna Grecia*, 1963, p. 43.

112) HORAT., *Carm.*, I, 28, 27 ss. Cfr. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 479; G. GIANNELLI, *o.c.*, p. 15.

blocchi di carparo rinvenuti in via Duomo sotto le fondazioni della basilica bizantina non vanno al riguardo sottovalutati.

Nulla sappiamo di un tempio di Afrodite che il Carducci localizza sotto la chiesa di S. Agostino, sol perché in quel sito vi fu rinvenuta un'ara certamente d'età romana con scene afrodisiache 113. Il culto della dea, che aveva a Taranto l'epiteto di βασιλίς[114], è comunque comprovato dall'abbondanza di terrecotte che la raffigurano in atteggiamenti vari soprattutto nel IV e nel III secolo a.C.[115]. E non sappiamo se la stupenda testa marmorea di scuola prassitelica del nostro Museo[116] sia un *anathema* della dea o addirittura il simulacro venerato nel suo santuario. Un tempio di Hestia Vesta, dove stava una celebre statua di Satiro è ricordato da Cicerone[117]; un altro, attribuito a Hera (… τὸ τῆς Ἥρας ἱερὸν…). è menzionato dal filosofo neoplatonico Giamblico[118]: ma queste sono per noi semplici, seppure significative, testimonianze scritte che non hanno finora riscontro nel responso archeologico.

Il Wuilleumier, sulla scorta delle scoperte avvenute fino alla data della pubblicazione della sua opera, passa in rassegna una serie di ritrovamenti che presuppongono la presenza di santuari nella città bassa. Quello notissimo del Pizzone[119], da cui proviene forse la famosa dea di Berlino, scoperta in via Duca degli Abruzzi, angolo via Mazzini, ed esportata in circostanze romanzesche magistralmente

113) L. VIOLA, *o.c.*, p. 388 ss.; WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 247.

114) HESYCH., s.v. βασιλίς

115) P. WUILLEUMIER, *o.c.*, p . 409 ss.; A. ADRIANI, in *Atti IX Conv. Stud. Magn. Grecia*, 1969, p. 80 ss., tav. VIII.

116) A. ADRIANI, *o.c.*, p. 76, tav.

117), 1 (ivi bibl.). 117 CIC., *Verr.*, 11, 4, 135. Cfr. WUILLEUMIER, *o.c.*, pp. 247, 276. 118) IAMBL., *Vita Pyth.*, XIII, 61. Cfr. PORPHYR., *Vita Pyth.*, 24; WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 247; G. GIANNELLI, *o.c.*, p. 36.

119) P. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 396 (ivi bibl.).

narrate da Paola Zancani Montuoro[120], era certamente un santuario extra-urbano delle divinità chtonie, in età arcaica, prima del nuovo impianto della città. Così quello di «Villa Giovinazzi»[121], legato anch'esso al culto delle divinità infere e forse in funzione della vicina necropoli[122]. *Extra-moenia* per eccellenza era poi il sacello (Polibio parla veramente di τάφος) di Apollo Hyakinthos, ubicato, non si sa con quale fondamento, in una collina distante circa cinque chilometri a levante delle mura detta «Erta di Cicalone» e da dove, nel racconto di Polibio, Annibale diede col fuoco il segnale ai congiurati tarentini, prima di dirigersi verso la porta Temenide[123].

La presenza di numerosi depositi di terrecotte e di ceramiche votive inscritte generalmente del IV e del III secolo a.C., e pertinenti al culto di Zeus Sotér[124],, dei Dioscuri[125], di Apollo[126], di Dioniso[127], di Artemis Bendis[128] e di Herakles Lykon[129], attestano la diffusione di santuari o sacelli nell'ambito della città bassa. Per quanto riguarda gli edifici pubblici di età greca abbiamo solo le testimonianze degli antichi autori. Strabone ricorda un bel-lissimo ginnasio esistente ancora ai suoi tempi, senza però

120) P. ZANCANI MONTUORO, in *Atti e Mem. Soc. Magn. Grecia*, IV, 1933, p. 161 ss. Cfr. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 269 ss.

121) *Ibid.*, p. 399 ss.; GIANNELLI, *o.c.*, p. 33 ss.

122) F.G. LO PORTO, in *Atti e Mem. Soc. Magn. Grecia*, 1967, p. 41.

123) POLYB., VIII, 28. Cfr. WUILLEUMIER, *o.c*,, p. 243. Per il problema dei santuari suburbani in Magna Grecia ved. G. PUGLESE CARRATELLI, in *La Parola del Passato*, LXXXV, 1962, p. 244 ss.; G. VALLET, in *Atti VII Conv. Stud. Magna Grecia*, 1967, p. 81 ss.

124) A. STAZIO, in *Atti VI Conv. Stud. Magn. Grecia*, 1966, p. 292.

125) P. WUILLEUMIER, *o.c.*, pp. 429, 519 ss. (ivi bibl.).

126) *Ibid.*, p. 247; A. STAZIO, in *Atti IV Conv. Stud. Magn. Grecia*, 1964, p. 161

127) P. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 496.

128) *Ibid.*, p. 483 ss.

129) A. STAZIO, in *Atti V Conv. Stud. Magn. Grecia*, l965, p. 247 ss.

localizzarlo[130], mentre Ateneo parla di un Pritaneo, dove ardeva un celebre candelabro che Dionisio il Giovane aveva donato ai Tarentini e che aveva tanti becchi quanti erano i giorni dell'anno[131]. L'iscrizione pubblicata dal Viola e citata qui da Moretti conferma l'esistenza a Taranto di questo istituto, ma nulla ci dice del luogo in cui l'edificio sorgeva[132]. Famosi erano poi a Taranto i περίπατοι ricordati da Plutarco, forse non a torto localizzati presso l'attuale «Villa Comunale», sulla ridente spiaggia di Mar Piccolo[133]. Presso l'*agorá* era, secondo Polibio, il celebre *Mouseion*, dove Marco Livio, il prefetto del presidio romano, aveva gozzovigliato con gli amici la notte in cui Annibale occupava la città[134]. Del teatro grande — com'era detto dagli antichi — nonostante i tentativi del Viola e di altri stu-diosi di localizzarlo sotto l'anfiteatro romano, non rimane traccia[135]; così anche di quello piccolo (il termine *maius* attribuito al primo ne faceva supporre un altro di dimensioni minori), forse un *odeion*, che il Wuilleumier identifica con l' αὐλητήριον menzionato da Esichio[136].

Ma è tempo ormai di parlare della necropoli, la quale — come si è già detto — era inclusa nella cerchia delle mura e comprendeva, specie nel IV e III secolo a.C., una vasta zona a levante della città, dove i morti — a dire di Polibio — venivano sepolti nell'area urbana in obbedienza ad un antico oracolo che aveva vaticinato ai Tarentini che essi avrebbero goduto di ogni benessere se avessero

130) STRAB., VI, 3, 1. Cfr. PLUT., *Pyrrh.*, 16; WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 249.
131) ATHEN., XV, 700 d.
132) L. VIOLA, in *Not. Scavi*, 1894, p. 61; P. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 249.
133) PLUT., *Pyrrh.*, 16; WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 249.
134) POLYB., VIII, 25, 27. Cfr. G.B. DAL LAGO, *o.c.*, p. 53; P. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 249.
135) L. VIOLA, in *Not. Scavi*, 1881, p. 406; P. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 248 (ivi bibl.) 136) P. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 249 (ivi bibl.).

abitato con i più[137]. In verità questa costumanza di seppellire i morti dentro le mura, che evidentemente doveva apparire inconsueta allo storico per spiegarla e giustificarla, se è valida per l'età classica, cioè quando a partire dalla metà del V secolo si era ampliata la cerchia delle mura, non lo è per l'età arcaica, quando la necropoli occupava l'area immediatamente ad est dell'acropoli, al di fuori delle sue fortificazioni. Del resto, ha osservato il Viola, nessuna tomba di età greca è stata mai rinvenuta sull'acropoli, mentre le tombe più antiche sono state scoperte nell'area successivamente occupata dalla città bassa[138]. I Tarentini quindi, come tutti i Greci, non si sottrassero in origine alla comune regola dei seppellimenti al di fuori della cinta muraria. Quando però la città si ampliò, dovettero necessariamente, e soprattutto per motivi d'ordine topografico, includere la necropoli più antica e l'area destinata alle tombe future. Il Wuilleumier aggiunge comunque che la tradizione spartana di seppellire i morti non lontano dai vivi e fors'anche l'esempio japigio avranno incoraggiato i Tarentini ad adeguarsi a questa esigenza[139]. Appare evidente che l'inclusione della necropoli nell'ambito della città bassa, urbanisticamente concepita a schema ortogonale, comportava un analogo impianto anche per la città dei morti; tanto più che la nuova necropoli era attraversata dalle arterie principali della città, che — come si è visto — rispondevano alle esigenze del sistema viario ippodameo. D'altronde l'esame dei numerosissimi rilevamenti tombali ha senza alcun dubbio dimostrato che le sepolture, siano esse a semplice fossa o a camera ipogea con o senza *dromos*, sono a partire dal V secolo allineate secondo assi ortogonali

137) POLYB., VIII, 28.
138) L. VIOLA, *o.c.*, p. 413 ss.
139) P. WUILLEUMIER, *o.c.*, p. 250; N. DEGRASSI, in *Enc. Art. Ant.*, VII, p. 608 ss.

perfettamente orientati con l'impianto urbano della città bassa, spesso raggruppandosi dentro isolati con ordine forse prestabilito, anche in relazione alla presenza, all'esterno delle tombe, di artistici cippi e di *heroa* monumentali. Va tuttavia ricordato che anche le tombe di età arcaica nella zona ad occidente della via Crispi, che sembra segnare il confine fra città e necropoli soprattutto nel IV secolo, come le tombe degli atleti si allineano, specialmente quelle a camera, lungo le strade precedenti l'impianto ippodameo[140].

Fra le infinite considerazioni, che ci induce a fare lo studio della necropoli tarentina, interessante ci sembra quella riguardante la costante presenza fra le tombe di *bothroi*, spesso colmi di frammenti ricomponibili di ceramiche e terrecotte del culto chtonio, vere *favissae* funerarie degli ex-voto offerti ai defunti e provenienti dalle officine di ceramisti e coroplasti diffuse nella zona della necropoli. Interessante è al riguardo una strada, corrispondente all'attuale via Giusti, lungo la quale sono state scoperte ben cinque fornaci del tipo da noi messo in luce nel 1957 in via Cesare Battisti (tav. LXV, 2)[141].

In età romana la necropoli comprende due zone intorno alla vecchia Piazza d'Armi e a sud di piazza Marconi, da cui provengono insieme alle iscrizioni qui ricordate dal Moretti e in corso di studio da parte del Gasperini, quei rozzi busti di tufo locale con abbozzo crudamente sommario di immagine umana[142]. La *colonia Neptunia*, fondata nel 123 e trasformata nel 90 a.C. in *Municipium*[143], conosce però ben altre manifestazioni d'arte testimoniate nei numerosi

140) Ved. nota 82.

141) N. DEGRASSI, in *Fasti Archeol.*, XII, 1959, n. 2952.

142) R. BARTOCCINI, in *Taranto, Russegna del Comune*, XII, 1934, p. 3 ss.; R. BIANCHI BANDINELLI, *Roma, L'arte romana nel centro del potere*, 1969, p. 74.

143) U. KAHRSTEDT, *o.c.*, p. 108 ss.

resti di case di via Nitti, via Cavallotti e via Duca di Genova, spesso ornate di pregevoli mosaici e ricche di sculture, fra cui si annoverano magnifici ritratti d'arte aulica, come quello di Augusto, ancora spiritualmente impregnato di ellenismo e proveniente da una casa patrizia scoperta presso piazza Maria Immacolata[144].

Non mi dilungherò qui in una minuta analisi dei ritrovamenti di questa età, ciò che è in corso per un grosso lavoro dedicato a Taranto romana, soffermandomi tuttavia sui reperti più cospicui e significativi, come quelli riguardanti un gruppo di abitazioni di età romana localizzate nella zona dell'attuale Arsenale e pertinenti ad un vero quartiere portuale[145]. E che Taranto in età romana imperiale avesse in parte ripreso una certa importanza sul piano demografico e commerciale, contesa da Brindisi, ne fa fede il nuovo sviluppo urbanistico della città su quello greco e in cui si inseriscono costruzioni monumentali, quali l'anfiteatro con struttura in laterizi ed opera reticolata, di cui rimangono tracce cospicue al disotto dell'attuale mercato coperto[146]. e due acquedotti[147] e ben tre importanti terme[148], fra cui notissime e ripristinate ancora nel IV secolo d.C.[149], le cosiddette *Thermae Pentascinenses* ricordate da una

144) Q. QUAGLIATI in *Not. Scavi*, 1899, p. 24 ss.; 1905, p. 381; C. DRAGO, *Il Museo Nazionale di Taranto*, 1951, pp. 81, 92. Notizie dei ritrovamenti di altri mosaici romani sono state date da L. VIOLA, in *Not. Scavi*, 1883, p. 178; 1886, p. 435; 1894, p. 318.

145) N. DEGRASSI, *o.c.*, p. 607 ss.

146) L. VIOLA, in *Not. Scavi*, 1881, p. 406 ss.; N. DEGRASSI, *o.c.*, p. 607.

147) L. VIOLA, *o.c.*, p. 410; G.B. DAL LAGO, *o.c.*, p. 80 ss.; S. BECCHETTI, *Antico acquedotto romano delle acque ninfali*, 1897; N. DEGRASSI, *o.c.*, p. 607.

148) L. VIOLA, in *Not. Scavi*, 1881, p. 398; 1883, p. 179 ss.; P. ORSI, *ibid.*, 1896. p. 107 ss.

149) Di questa epoca tardoromana si conoscono in Taranto altri edifici, come una casa adorna di mosaico con scena di caccia scoperta in piazza Maria Immacolata (C. DRAGO, *o.c.*, p. 92), un'altra, rinvenuta in piazza Roma, con cortili e porticati

iscrizione trovata in via Duca di Genova nel luogo dei ruderi[150] e che sembra alludere, ancora in età così tarda a quell'unità di misura, lo σχοῖνος su cui s'imposta l'impianto urbano di Taranto greca: segno che non s'era del tutto spenta l'eco dell'antica grandezza!

FELICE GINO LO PORTO

(L. BERNABÒ BREA, in *Not. Scavi*, 1940, p. 437 σσ.) e un'altra ancora, forse una villa rustica, messa in luce in via Argentina (N. DEGRASSI, *o.c.*, p. 607).

150) P. ORSI, in *Not. Scavi*, 1896, p. 116; P. BARNABEI, *ibid.*, p. 110 ss.; F. RIBEZZO, in *Arch. St. Pugl.* II, 1949, p. 15.

TAVOLE

LV	Situazione geografica di Taranto
LVI	Ubicazione degli insediamenti preistorici e protostorici
LVII	Scoglio del Tonno: veduta generale, e fortificazioni ad aggere
LVIII	Vasi geometrici del deposito di Borgo nuovo. Ceramica laconica e protocorinzia geometrica dallo Scoglio del Tonno
LIX	Piante e sezioni dell'acropoli di Taranto
LX	Arco a conci radiali di una tomba ellenistica; Tratto di due antiche strade sovrapposte in via Duomo
LXI	Ricostruzione planimetrica della città antica
LXII	Tratto delle antiche mura presso la masseria del Carmine
LXIII	Planimetria dell'antico impianto urbano
LXIV	Scalinata d'accesso al porto antico presso l'Ospedale militare Tratto di antica strada in via Nitti
LXV	Pavimento a mosaico di una casa in via Dante Fornace di età greca in via C. Battisti

IL DI BATTITO

G. VALLET
B. BILINSKI
L. BERNABÓ BREA
P. LÉVÊQUE
C. ROLLEY
E. CONDURACHI
N. DEGRASSI
M. SAKELLARIOU
M. GUGLIELMI
G. GULLINI
W. JOHANNOWSKI
J.P. MOREL
G. ANDREASSI
D. ADAMESTEANU
C. CARNEVALE
P. MORENO

Georges Vallet:

Je n'ai pas voulu intervenir après les premiers rapports; je le regrette en un certain sens, car il n'est plus possible maintenant d'accumuler de petites observations de détail ou de poser des questions en apparence au moins, mineures. Par ailleurs: je m'en réjouis, car la suite même des exposes m'a confirmé dans une opinion que j'ai déjà exprimée ici-même à plusieurs reprises et que, si vous le permettez: je voudrais très rapidement reprendre aujourd'hui en l'appuyant sur des exemples précis.

Au moment du rapport de Moretti, nous devons à la vérité de dire qu'il manquait, non à lui certes, mais à presque tous ses auditeurs: un certain nombre de données essentielles, qui pour la plupart nous ont été fournies par la suite. Si nous voulons — et je crois que c'était un des buts essentiels de ce Congres — replacer la Tarente grecque dans le domaine de la colonisation occidentale, nous avons besoin d'une documentation archéologique parfaitement à jour. C'est cette documentation que Lo Porto nous a fournie ce matin et, sans revenir sur sa belle relation, je voudrais souligner certains points qui me semblent indispensables pour qui doit parler de l'histoire de Tarente.

1. Si j'ai bien interprété l'exposé de Lo Porto, il n'y a pas, en ce qui concerne la fondation de la ville et la période immédiatement précédente, de données nouvelles par rapport à celles qui ont été présentées ces dernières années.

2. Lo Porto nous a apporté ce matin la confirmation de l'importance de la céramique lacanienne à Tarente; voilà qui est bien. Mais ce qui serait essentiel dans une perspective historique ce serait de pouvoir déterminer l'importance relative de cette céramique par rapport aux séries

habituelles dans les colonies d'Occident, et notamment par rapport à la céramique corinthienne. D'autre part, les fouilles dans la ville antique, qui ont une telle importance, ont-elles, ou non, révélé l'existence d'une céramique locale?

Ces données concernant les importations et la production sont, me semble-t-il, essentielles pour définir ou préciser aujourd'hui ce rôle de Tarente dans la Méditerranée et en grande Grèce. Je rappelle pour mémoire l'existence mal connue de céramique chalcidienne relativement nombreuse au Musée de Tarente. Bref, un bilan de ces données archéologiques me semble nécessaire au départ pour tenter une synthèse historique sur la signification de ces importations dans les courants commerciaux de l'Est vers l'Ouest (et accessoirement de l'Ouest vers l'Est).

3. Il en va de même, me semble-t-il, pour les données concernant l'architecture, mieux l'urbanisme de Tarente. En fait, je laisserai de côté ici les problèmes que pose l'interprétation historique de certaines remarques de R. Martin: il est difficile, pour un élément isolé (?) de l'architecture, de déterminer la signification des influences exercées par la Grèce du Nord-Ouest à l'époque archaïque, ou plus tard, des influences macédoniennes ou alexandrines. Mais, des données précises dans le domaine de la topographie (plan régulier de la nécropole au VIe, extension rapide avec plan régulier de la ville dans cette zone au Ve) peuvent ou doivent être Confrontées avec d'autres données ou des hypothèses de l'histoire. En entendant Lo Porto ce matin, beaucoup d'entre nous ont songé — à tort ou à raison — à mettre en rapport cette extension et cette régularité de la ville au Ve siècle avec la «démocratisation» à la même époque dont parlait Moretti.

4. Dans le secteur de la numismatique, je rappellerai seulement la belle litote par laquelle Stazio a conclu son très bel exposé: «Credo di avervi fornito alcuni elementi che forse non sono senza importanza per le conclusioni storiche». Inutile de reprendre ces éléments, car il est évident, aux yeux de tous, qu'ils sont indispensables pour toute réflexion sur l'histoire de Tarente.

Voilà exposées brutalement les raisons de ma perplexité; je les exprime d'autant plus volontiers que le rapport de Moretti était par ailleurs exemplaire et qu'il confirmait: s'il en était besoin les très brillantes qualités

de synthèse que nous lui connaissons depuis longtemps. Mais, je pense que, si Moretti avait eu au départ (et si nous avions eu avec lui) tous les documents archéologiques, au sens large, qui nous ont été fournis ensuite peu à peu et par petits coups, sans que nous puissions prendre facilement une vision d'ensemble, si, mieux encore, Moretti avait pu solliciter de nos amis archéologues des réponses à telle ou telle question, son rapport aurait été, si cela est possible, plus utile pour nous tous.

Je prendrai un dernier exemple: on a discuté ici longuement; voire avec vivacité, du problème de la vie de Tarente au 2ème siècle: y a-t-il alors une continuité ou une décadence plus ou moins brutale? Avant d'échanger des hypothèses, il faut avoir des faits. Je ramène donc la question à des termes très simples: ce sont les archéologues qui doivent nous dire ce que donne pour cette époque l'étude des terres cuites et de la céramique. Après, et après seulement, on peut songer à l'interprétation des faits.

Pour schématiser ma pensée (je n'écrirais pas sans doute sous cette forme ce que je dis maintenant), je ne crois pas que la formule du «cadre historique» que l'on demande à un historien de retracer au début de notre Congrès soit la meilleure; il faut, sans doute, au départ poser les problèmes, mais l'essentiel est que l'historien: une fois que nous sommes en possession des nouvelles données de l'archéologie — et elles ne manquent pas, — puisse nous dire les principales lignes de recherches que, compte tenu des données des textes ou de nos connaissances antérieures, il propose comme conclusions provisoires.

Bronistaw Bilinski:

Parlando della relazione di Lo Porto devo prima di tutto cantare gloria al suo discorso tanto ricco di problemi e di spunti originali. Finalmente egli ci ha offerto una nuova pianta di Taranto, basata su nuove ricerche e su nuovi scavi. Vengo, come al solito, con il mio Strabone, che tanto è servito, perché proprio la sua opera contiene una descrizione particolareggiata della città, che è tutta da interpretare. Essa sembra provenire da qualche scritto separato che si occupava monograficamente di Taranto.

La descrizione si trova nel VI libro C. 278 nel periplo e precede la storia della sua fondazione.

Partirò dall'osservazione generale che Taranto è una città marittima e che fu il mare a determinarne la potenza e lo sviluppo: ma questo mare, che ha dato vita a Taranto, nella relazione è quasi assente. Se ricordo il mare pensa al porto o ai porti di Taranto e alla particolare funzione del Mar Piccolo e vorrei rivolgere l'attenzione a quel passo di Strabone in cui egli parla dell'istmo attraverso il quale furono trasportate le navi, come dice, facilmente su e giù, cioè dal Mare Grande al Mar Piccolo e viceversa. Per avere un quadro più chiaro della situazione citerò la descrizione straboniana: …ἐνταῦθα δὴ λιμήν ἐστι μέγιστος καὶ κάλλιστος, γεφύρᾳ κλειόμενος μεγάλῃ, σταδίων δ'ἐστὶν ἑκατὸν τὴν περίμετρον. Ἐκ δὲ τοῦ πρὸς τὸν μυχὸν μέρους ἰσθμὸν ποιεῖ πρὸς τὴν ἔξω θάλατταν, ὥστ'ἐπὶ χερρονήσῳ κεῖσθαι τὴν πόλιν, καὶ τὰ πλοῖα ὑπερνεωκλεῖσθαι ῥᾳδίως ἑκατέρωθεν, ταπεινοῦ ὄντος τοῦ αὐχένος. Ταπεινὸν δὲ καὶ τὸ τῆς πόλεως ἔδαφος, μικρὸν δ' ὅμως ἐπῆρται κατὰ τὴν ἀκρόπολιν. Τὸ μὲν οὖν παλαιὸν τεῖχος κύκλον ἔχει μέγαν, νυνὶ δ'ἐκλέλειπται τὸ πλέον τὸ πρὸς τῷ ἰσθμῷ, τὸ δὲ πρὸς τῷ στόματι τοῦ λιμένος, καθ' ὃ καὶ ἡ ἀκρόπολις συμμένει μέγεθος.

Strabone dunque distingue due parti della città τὸ πρὸς τῷ ἰσθμῷ cioè la città bassa e τὸ πρὸς τῷ στόματι cioè la città vecchia, dove si trova anche l'acropoli. Si pone dunque il problema, dove dobbiamo collocare l'istmo : se là, dove oggi è il canale navigabile, oppure più avanti, dove il terreno si abbassa, ma l'istmo tra il Mar Grande e il Mar Piccolo diventerebbe così molto largo.

Il porto era chiuso ai tempi di Strabone, o a quelli della fonte [Artemidoro], alla quale egli attinge le sue informazioni: c'era un grande ponte e le navi entravano e uscivano attraverso l'istmo che, come dice Strabone, era basso.

Ai tempi classici il ponte non esisteva, poiché la stessa denominazione τὸ στόμα presuppone l'entrata al porto, che dobbiamo collocare là, dove oggi è il ponte verso la Stazione. Chiuso lo *stoma* con il ponte, entrò in funzione l'istmo, che si deve collocare nel punto dove era αὐχήν il collo della penisola su cui giaceva Taranto. Questo collo, che si prestava come istmo, era basso ταπεινοῦ ὄντος e penso si debba collocare nel punto,

dove oggi è il canale navigabile, in modo che l'istmo passava quasi davanti all'agorà (oggi piazza Archita). Qui naturalmente si pone il problema delle mura e della città antica e della città nuova. Strabone, o la sua fonte, ci informa che gran parte della città verso l'istmo fu abbandonata, mentre manteneva la sua grandezza quella parte della città che era verso lo *stoma*. Annotiamo che Strabone colloca l'acropoli piuttosto vicino allo stoma, cioè nella parte occidentale della città vecchia, dove si trovano il Duomo e S. Domenico (forse questa collocazione della chiesa del santo dei Predicatori ha qualcosa a che fare con la denominazione dello *stoma* del porto).

Presento qui solo qualche impressione, poiché il testo straboniano richiede una trattazione monografica, basata sul confronto con le indagini archeologiche e geologiche del suolo tarantino. In ogni caso è necessario stabilire con certezza dove si trovava l'istmo, punto vitale per l'economia e la comunicazione della città tarantina. Le mie ipotesi si basano solo sulla interpretazione del testo e la visione locale molto superficiale senza le indagini archeologiche e storiche. La parola ultima spetta all'archeologo che saprà unire l'interpretazione del testo con i risultati dello scavo.

Luigi Bernabò Brea:

Vorrei riferirmi ad una breve frase del prof. Lo Porto, quando parlava della possibilità di un insediamento miceneo a Taranto. Egli infatti diceva di non condividere la tesi di Lord Taylour che parla della possibilità di un insediamento di genti micenee a Taranto.

Vorrei prendere l'occasione per prospettare quello che mi sembra essere il problema dei possibili insediamenti micenei, non solo a Taranto, ma in tutto l'occidente alla luce dei fatti archeologici.

A Lipari abbiamo raccolto più di quattrocento frammenti di ceramica micenea che si scaglionano attraverso almeno quattro secoli dal protomiceneo al tardo miceneo III C. e cioè all'incirca dalla metà del XVI a tutto il XII secolo a.C. se non oltre.

Non si tratta quindi di qualche pezzo sporadico arrivato per chissà quali vie nelle mani di un potente signore locale che ha potuto procurarsi preziosi prodotti esotici, ma si tratta della testimonianza evidente di scambi

commerciali continui, organizzati, di vie commerciali attraverso le quali si sono svolti traffici regolari, ininterrotti. Lipari è evidentemente solo un esempio. Simili constatazioni si possono fare anche sul litorale delle Puglie, anche se le testimonianze non sono concentrate tutte in unica località, ma disperse su un territorio più vasto.

Dobbiamo quindi chiederci come si sono svolti questi scambi commerciali cosi prolungati nel tempo e se essi veramente non presuppongano l'insediamento di genti micenee sulle nostre coste. Dobbiamo chiederci soprattutto in che cosa può consistere una colonia micenea.

È evidente che non si tratta di una colonizzazione di conquista, della sottomissione di una regione da parte di una schiera di conquistatori, come potrebbe essere per esempio la conquista della Sicilia da parte dei Siculi. Non si tratta certamente neppure di una colonizzazione greca di età classica, quando una massa di gente, che non trova più nutrimento in patria o a causa di un fenomeno di sovrappopolazione o a causa di prolungate carestie, cerca nuovi territori di espansione, nuovi campi da coltivare.

Una colonia micenea è certamente molto diversa da questo. Possiamo pensare che sia qualche cosa di simile alle colonie assire che al principio del II millennio a.C. troviamo stanziate in alcune città dell'Anatolia e che conosciamo in particolare attraverso le tavolette in scrittura cuneiforme del Karum di Kanesh, e cioè delle organizzazioni commerciali, degli agenti inviati sul posto per organizzare gli scambi col loro paese di origine.

Le ceramiche egee rinvenute in gran numero nelle isole Eolie o sulle coste della Sicilia e della penisola italiana ci attestano scambi regolari che si protraggono per alcuni secoli. È ovvio che questi scambi devono consistere in una esportazione dai più progrediti e civili paesi dell'Egeo di prodotti manifatturati, di raffinati articoli di lusso che venivano inviati alle popolazioni ancora barbare dell'Occidente in cambio delle materie prime di cui i vari *anakes* di Creta, delle Cicladi e del mondo miceneo avevano bisogno, soprattutto per le loro necessità di difesa.

Ma perché potessero svolgersi regolarmente scambi di questo genere occorreva evidentemente tutta una organizzazione commerciale, occorreva cioè che i sovrani egei che volevano procurarsi queste materie prime inviassero nei posti di provenienza di esse i loro addetti commerciali, i quali dovevano venire qui, portare ai vari principi o capi tribù presso i quali

erano accreditati ricche offerte, abitare con gli indigeni e organizzare in collaborazione con essi quell'incetta delle materie prime che poi, alla buona stagione, le navi micenee sarebbero venute a caricare portando merci di baratto.

Navi isolate che fossero partite alla ventura senza un'organizzazione precostituita avrebbero potuto scoprire paesi ignoti, avrebbero potuto arricchirsi con qualche preda occasionale in seguito ad azioni di pirateria, ma non avviare un sistema regolare e duraturo di scambi atto ad assicurare quei rifornimenti di materie prime di cui il mondo miceneo aveva bisogno.

Ma questi agenti commerciali, questi coloni stanziatisi nei villaggi indigeni si sposavano con donne locali, avevano dei figli, nasceva quindi una generazione mista, che se non sarà stata costituita da micenei puri, era costituita però dai discendenti dei coloni micenei, da gente cioè che aveva ricevuto una educazione micenea.

Sono probabilmente questi i nuclei egei di cui le fonti antiche ci conservano memoria e che i Greci hanno trovato al tempo della fondazione delle colonie nell'VIII-VII sec. a.C.

Solo la presenza di genti egee può spiegare una trasformazione così profonda di tutta l'organizzazione urbana e sociale come quella che ci dimostrano chiaramente gli scavi di Thapsos, dove nel corso di non più di due o tre generazioni, fra il XIV e gli inizi del XIII sec. a.C. si passa da un villaggio di tipo indigeno, costituito da un disordinato ammasso di capanne ovali o a ferro di cavallo, ad una vera e propria città con case a molte stanze, quadrangolari, disposte intorno a vasti cortili centrali lastricati, allineate lungo strade rettilinee, ad un impianto urbano cioè che ricorda in qualche modo quello contemporaneo di Tell-el-Amarna.

È una penetrazione culturale che certamente non si limita alla sola architettura civile, ma che certamente investe tutte le sfere della vita sociale ed economica, e forse anche della vita religiosa.

Un'altra evidente testimonianza della miceneizzazione della civiltà indigena è certamente anche la larga diffusione nelle isole eolie dei contrassegni di artigiani, delle *marques de potier*, costume tipicamente egeo (cretese, cicladico e cipriota piuttosto che propriamente miceneo). Contrassegni che non di rado corrispondono ai segni grafici e agli ideogrammi delle scritture lineari.

A Lipari e allo Scoglio del Tonno, sono stati raccolti idoletti micenei, a somiglianza dei quali altri ne sono stati plasmati nell'impasto locale. Questi non sono certamente delle merci di esportazione, degli oggetti di commercio. Sono piuttosto degli oggetti di culto, indicanti che queste genti micenee venute sulle nostre coste avevano portato con sé anche le venerate immagini delle loro divinità, così come dei Greci di età moderna avrebbero portato le loro icone.

E certo avranno fatto anche un proselitismo religioso presso le genti indigene, avranno instaurato dei culti. Ed infatti una quantità di santuari di età classica vantavano origini micenee. Mi domando se la grande scarsezza di notizie relative ai culti indigeni delle popolazioni della Sicilia e dell'Italia Meridionale della tarda età del bronzo o dell'età della colonizzazione greca, non dipenda proprio dal fatto che queste popolazioni indigene erano state già in certo qual modo catechizzate dai coloni micenei, avevano già accolto il pantheon egeo.

Tanto più che era un seme che cadeva probabilmente su un terreno particolarmente favorevole, perché gran parte delle popolazioni indigene dell'Italia meridionale e della Sicilia era probabilmente di origini egee e doveva aver portato con sé e conservato un patrimonio di credenze religiose fondamentalmente non dissimile da quello delle stesse genti micenee.

In cifre assolute l'apporto etnico di questa colonizzazione micenea deve essere stato minimo rispetto a quello della colonizzazione di età classica. Le proporzioni sono enormemente diverse.

Una città greca è una grande città, sovente con parecchie diecine di migliaia di abitanti. Ce lo dice la estensione della loro area, la grandiosità del loro impianto urbano.

Ma quanto era grande un abitato indigeno dell'età del bronzo? Quanti abitanti potevano avere Torre Castelluccia, Leporano, lo Scoglio del Tonno? Per il villaggio del Milazzese di Panarea ho calcolato un massimo di 150 abitanti, il Capo Graziano di Filicudi poteva averne un poco di più. Lipari forse non raggiungeva il migliaio. Solo Thapsos probabilmente lo superava. Ed erano le grandi città di quel tempo.

Ricordo una frase famosa di Gordon Childe: «In un mondo tanto scarsamente popolato la ciurma di una singola barca poteva rappresentare un apporto sostanziale alla popolazione indigena ed esercitare su di essa

una notevole influenza» (*Prehistoric Migrations in Europe*, Oslo, 1950, p. 62).

In questi limiti numerici quindi di poche diecine di elementi deve essere intesa la colonizzazione micenea sulle nostre coste. Il che non diminuisce il suo enorme significato storico e culturale date le proporzioni di grandezza del mondo di allora.

Mi chiedo anche se questi nuclei etnici, egei e i loro discendenti portatori di una cultura più elevata, non abbiano avuto almeno in alcuni casi il sopravvento sulla rimanente popolazione indigena e non abbiano costituito la classe dominante, o addirittura la stirpe regnante in alcune città. Mi riferisco per esempio agli Eolidi di Lipari che hanno tutti nomi puramente greci: Eolo, figlio di Ippotes e i suoi figli Agathyrnos, Xouthos, Iokastos, Androkles, Pheraimon ecc.

Questi sono, a mio parere, i termini nei quali dovrebbe essere vista una colonizzazione micenea dell'Occidente.

Pierre Lévêque:

Trois points, dont un de méthode, ont surtout retenu mon attention dans la très riche documentation qui vient de nous être fournie.

A) On ne peut qu'être frappé de la variété des influences qui se sont exercées dans l'art à Tarente (comme ailleurs dans le monde colonial: il n'est que de songer au temple archaïque ionique de Syracuse). D'autre part on sait l'influence que la monnaie attique a exercée, même sur des cités qui n'avaient point d'alliance politique avec Athènes. Ce sont de nouveaux arguments que j'ajoute en faveur de mon hypothèse d'une influence de la constitution d'Athènes sur la Tarente des années 470.

Il paraît net que les contacts économiques ont été tout à fait indépendants dans bien des cas de l'ethnie des fondateurs des cités coloniales. Ces contacts ont engendré des conséquences de toute sorte. Or, il semble bien établi que Tarente a accueilli largement les vases attiques (cf. G. Vallet, *Rhégion et Zancle*, p. 163). Il y aurait, selon moi, dans ces relations de négoce, l'explication de l'influence athénienne dans le domaine des institutions.

B) Je voudrais poser une question. Deux faits de première importance semblent caractériser la Tarente du Ve siècle: l'un, attesté par Aristote, est la révolution démocratique des environs de 470; l'autre, tout nouvellement mis en valeur par les beaux travaux de M. Lo Porto, est la construction dans la seconde moitié du siècle d'une grande ville basse, hippodamienne, jouxtant la ville archaïque, ou tout au moins l'établissement d'un plan régulateur où inscrire le développement ultérieur. Ces deux faits ne doivent ils pas être mis en relation d'une manière ou d'une autre?

Il n'est sans doute pas possible pour l'instant de répondre à cette question, mais je voudrais au moins présenter quelques remarques.

D'une part la régularisation de l'espace urbain semble à la fin du VIe et au Ve siècle une préoccupation importante des démocraties. Ce ne peut être un hasard si, pour l'instant, la ville basse semble s'ordonner autour d'une vaste agora qui sert de charnière avec la ville haute. On se rappelle la réorganisation de l'agora d'Athènes par Clisthène
(cf. P. Lévêque et P. Vidal-Naquet, *Clisthène l'Athénien*, p. 18 sq.).

D'autre part les travaux nécessités par une telle extension de la ville (même s'ils restent d'abord limités à l'intérieur du plan régulateur, gage du caractère rationnel de l'expansion ultérieure) entrent naturellement dans le cadre de la conception classique de la démocratie, pourvoyeuse de travail par une politique de constructions sur une vaste échelle.

Enfin se pose le problème de l'extension de la population qui semble Supposée par la création théorique, mais certainement en partie pratique d'une nouvelle ville. Je pense fermement que les raisons précédemment mentionnées (désir de créer un cadre plus harmonieux et d'ouvrir des chantiers de construction) n'ont pu être déterminantes à elles seules. Il est possible qu'une pression démographique ait joué (comme elle pouvait jouer, je l'ai dit, dans l'avènement de la démocratie), possible que — comme le cas n'est pas rare — l'institution de la démocratie ait entraîné le recrutement de nouveaux citoyens, probable en tout cas qu'un essor des diverses activités économiques a entraîné un certain enrichissement et l'augmentation du nombre des habitants.

C) Cet exemple me permet une réflexion sur nos méthodes de travail. On fait à Tarente depuis dix ans, je le dis simplement et sincèrement, ce qui n'a jamais été fait pour aucune ville antique. Mais les rapports se

posent nécessairement entre la connaissance historique et les découvertes archéologiques. Nous avons l'habitude ici de commencer par des relations historiques, avant d'être informés des derniers résultats des fouilles. Ces découvertes ne cessent de renouveler notre connaissance historique. Il est donc de plus en plus nécessaire que, dans les discussions des derniers jours, nous revenions systématiquement sur l'approfondissement *global* qu'apporte ce passionnant congrès.

Claude Rolley:

Le rapport du prof. Moretti, et quelques unes des interventions qu'il a Suscitées, ont posé le problème des liens entre les institutions de Sparte et celles de la Tarente des premiers temps, et celui du contexte économique et social des relations entre les deux cités. L'histoire de l'art lacanien, précisée par des études récentes ou par des recherches en cours, fournit un certain nombre d'indications sur l'économie de la Laconie, qui devraient éclairer un peu ces problèmes.

1) *Seconde moitié du VIII*[e] *siècle.* Les articles récents de Herrmann (*JdI* 1964) et de Heilmeyer *JdI* 1969), et l'étude en cours du matériel d'Olympie nous montrent qu'on a fabriqué en Laconie, pendant le «géometrique récent», dans un style très original, de très nombreuses figurines ani-males de bronze, et d'autre part que les bronziers laconiens avaient installé à Olympie même des succursales, qui fabriquaient sur place des statuettes lacaniennes: preuve d'une organisation évoluée de l'artisanat et du commerce. Or cette activité, d'après les trouvailles d'Olimpie, en cours d'étude, comme d'après celles des sanctuaires de Laconie, en partie inédites, cesse brusquement avant la fin du géométrique récent (en tout cas entre 725 et 710, selon le système chronologique qu'on adopte): l'activité des bronziers de Sparte, et plus encore leurs exportations, cessent pour plus d'un siècle, ce qui n'est pas du tout le cas pour d'autres centres. Mais on a trouvé à Tarente (Lo Porto, *AnnScAtene* 1959-1960) un cheval de bronze (associé à un aryballe de 700 ± qui est indubitablement une copie, de fabrication locale, des chevaux géométriques laconiens: objet isolé, mais qui complète ce qu'indiquent les quelques tessons géométriques laconiens trouvés à Tarente.

2) *Au VIIe siècle* on trouve à Sparte, sans doute dès le début du siècle, des ivoires (Marangou, *Lakonische Elfenbeinund Beinschnitzereien*) fabriqués sur place (il n'y a pas à Sparte d'ivoires importés de l'Est, alors qu'il y en a presque partout ailleurs en Grece), exclusivement pour les sanctuaires locaux: les rares exemplaires exportés sont de la fin du siècle ou du début du suivant. D'autre part, on a fait à Sparte beaucoup de figurines de terre cuite dédaliques, peu exportées en Grèce propre, peut-être davantage à Tarente.

3) *Vers 600*, tout change: après la fermeture du VIIe siècle, commence, pour 70 ou 80 ans, une période de production et de commerce très actifs, avec: a) des statuettes de bronze, exportées uniquement comme exvoto dédiés par des Spartiates dans des sanctuaires du Péloponnèse ou à Delphes, mais non comme denrée commerciale; b) des vases de bronze, immédiatement exportés (jusqu'aux Carpathes et à la plaine du Pô pour les pre-miers exemplaires); c) des vases peints, surtout des coupes, immédiatement exportés aussi, de Naucratis à l'Etrurie.

4) Le rôle de Tarete au VIe siècle et ses liens avec Sparte sont à définir à partir des données suivantes:

a) les deux premières coupes peintes laconiennes exportées sont deux coupes (du «Peintre des Poissons»), trouvées à Tarente (Pelagatti, *AnnSc Atene* 1955-1956), peut-être un peu antérieures à 600; les vases laconiens du VIe siècle sont nombreux à Tarente, dont on peut se demander si elle n'a pas servi d'intermédiaire dans le commerce des produits laconiens en Méditerranée occidentale;

b) il est très probable que, dès le début du VIe siècle, on a imité en Grande-Grèce les vases de bronze laconiens (Juker, *Bronzehydria und Bronzehenkel in Pesaro*); les hydries avec tête de femme à l'attache inférieure de l'anse verticale, d'abord fabriquées en Laconie, ne le sont plus, après 530-520 (date qui serait à préciser), qu'en Grande-Grèce;

c) en effet, le commerce des objets d'art lacaniens cesse assez brutalement, à ce moment, dans les différents domaines: l'exportation des coupes s'arrête vers 530, alors qu'on continue à en fabriquer pour les sanctuaires de Sparte (trouvailles récentes, inédites); on trouve encore des hydries à tête de femme de style laconien, mais uniquement en Grande-Grèce (Sala Consilina, Paestum): et à Olympie, qui est liée à la Grande-Grèce; mais

la continuité avec les exemplaires antérieurs de Grèce propre est telle qu'on se demande si elles ne sont pas l'oeuvre des mêmes artisans, qui auraient quitté Sparte. Il semble logique de supposer que c'est à Tarente qu'ils se sont installés. Ces ateliers de tradition laconienne, travaillant en Grande-Grèce, sont, je crois, ceux qui ont produit le cratère de Vix: les exportations de Tarente vers le Nord sont très actives alors (voir, récemment, les sphinx d'ivoire du Kleinaspergle, de la fin du siècle, attribués par Herrmann, *Germania* 1966, à Tarente, et tout le livre de Jucker déjà cité).

Emil Condurachi:

Si è parlato della vita intensa del mondo laconico prima del 500; a sentire però la relazione del prof. Lo Porto sono emersi tanti problemi. Uno di questi problemi su cui vorrei fermarmi è il rapporto tra la vecchia e la nuova città di Taranto o, per meglio dire, i rapporti tra la bassa città e la necropoli. Che la vecchia città sia stata fondata su questa acropoli è assodato, ma dalla relazione del prof. Martin abbiamo saputo che un mercato piuttosto libero è esistito fuori dall'acropoli, anche prima che questa diventasse una nuova città, la città bassa.

Io non credo che questo mercato al di fuori della città sia rimasto senza difesa perché, malgrado i contatti, diciamo pacifici, con la popolazione indigena dei dintorni, un mercato non difeso attirava sempre l'attenzione di qualche indigeno. A Histria abbiamo una situazione in un certo senso simile: abbiamo un'acropoli difesa da un muro arcaico e data la condizione del terreno, un po' più verso ovest, un piccolo stanziamento di carattere arcaico con oltre tre livelli assolutamente chiari, dalla fine del III fino all'inizio del VI secolo a.C.

Questo stanziamento era difeso non da una muratura in pietra ma da un aggere e da un fossato.

Io mi domando se le osservazioni fatte durante lo scavo di questa necropoli di Taranto abbiano indovinato almeno la presenza di una difesa esteriore dell'acropoli. Il Lo Porto ha dimostrato che la necropoli ha subito una specie di lottizzazione; qualche volta dimentichiamo che la

struttura sociale della città imponeva una struttura della necropoli, per es., la necropoli di Cerveteri, che è una vera città.

La struttura sociale del mondo greco supponeva un certo ordine nella necropoli: le strade, che poi furono continuate, e rirmovate dalla città stessa, per me, sono una dimostrazione chiara.

Sull'aspetto territoriale tra la vecchia e la nuova città il confronto è straordinario. La vecchia città sembra piccola, anche se nel VII secolo non era tanto piccola, in confronto alla grande del V secolo, che non possiamo spiegarci senza un ordine preciso fatto senza dubbio dalle autorità della città tarantina. Che in questa nuova città ci fossero spazi liberi, magari giardini, che poi diventarono strade, case etc., è una cosa logica ma, come diceva il prof. Lévêque, è tanto grande la differenza spaziale tra queste due città che dobbiamo pensare almeno ad una specie di esplosione demografica. lo mi domando e domando al prof. Lo Porto, se non possiamo pensare, dato che si tratta della seconda metà del V secolo, che nuovi coloni abbiano arricchito il numero della vecchia popolazione tarantina. Alla stessa epoca sono fondate anche Turi ed Heraciea. Il movimento, dunque c'era. Penso per esempio alle città che abbiamo nel Ponto Eusino: li, in altri momenti, ma soprattutto nella seconda metà del IV secolo a.C., constatiamo un'allargamento della città e, in questo senso, la città di Histria è veramente la nostra Taranto, nel senso che la vecchia città, quella arcaica, di piccole dimensioni ed in cui si trova la ceramica ionica della seconda metà del VI secolo, arriva, verso il 350, ad avere uno spazio quattro volte più grande, difeso dalle nuove mura.

Ad Apollonia pontica, in Bulgaria, si verifica la stessa cosa ed anche ad Histria ma non nel senso di allargamento dello spazio della città, ma nel senso di copertura archeologica di spazi rimasti, fino a quel momento, vuoti, nel senso che abbiamo in questi spazi, vuoti nel periodo arcaico, delle abitazioni del IV e del III secolo.

Ad Apollonia pontica ed anche ad Histria, possiamo pensare, e ne abbiamo le prove archeologiche, ad un influsso della popolazione indigena più o meno ellenizzata, dopo quattro secoli di contatto; una popolazione indigena adoperata, senza dubbio, corne mano dopera, non servile, per tutto l'apparato industriale, è un fatto certo dimostrato dal prof. Lo Porto per quel momento.

Dico mano d'opera indigena perché le case del IV secolo scavate a Histria e Apollonia pontica presentano, nei confronti delle case della popolazione coloniale greca, un carattere notevolmente modesto, che senza dubbio indica la differenza tra la vecchia colonia greca e i nuovi abitanti più o meno ellenizzati di queste città. Allora la nuova dimensione della città ci pone di fronte a problemi demografici, storici, archeologici etc. Data la sconfitta tarantina del 473, io pensa che questa non ha dovuto avere solo dei riflessi immediati, ma anche il pericolo tremendo per la città stessa. Mi domando se caso mai queste mura non furono se non eseguite, almeno pensate, nel senso politico della parola, subito dopo la sconfitta.

Nevio Degrassi:

Se prendo la parola è soprattutto per esprimere la mia soddisfazione per l'interessante esposizione del prof. Lo Porto, cui vanno fatte le più ampie lodi. Chi conosce la vecchia pianta del Viola, del 1885, e quella del Wuilleumier, del 1939, e le confronta con questa presentata ora dal Lo Porto, vede quali enormi progressi si sono fatti nel campo degli studi della topografia di Taranto; e forse ancora diversi dati potranno essere aggiunti, non tanto con le ricerche sul terreno, quanto con quelle di archivio.

Vorrei però accennare qui al problema toccato già dal prof. Condurachi, e cioè al rapporto tra la necropoli e la città. Quando vediamo che Taranto, dall'isola e un tempo penisola di Taranto vecchia si sposta nella attuale Taranto nuova, e poi costruisce le sue grandi mura, non è che la città si sia ingrandita in maniera Così enorme, ma è che ad un certo momento — nella 2ª metà del V secolo secondo Lo Porto — i Tarantini sentono il bisogno di costruirsi delle mura di difesa, e naturalmente le costruiscono nel punto più idoneo, inglobando anche le necropoli. Le fonti storiche sono del resto molto chiare a questo riguardo.

Se poi confrontiamo l'area della necropoli con l'area di quella che era la città dei vivi anche nel tempo del massimo fiorire di Taranto, ve diamo che la necropoli era infinitamente più vasta della città.

Il prof. Lo Porto ha potuto ricostruire un ampio reticolato di tipo

ippodameo, ed io stesso avevo supposto una sistemazione di tale tipo, sia per la città romana che per la precedente città greca, nella mia voce «Taranto» pubblicata nell'*Enciclopedia dell'Arte Antica*.

Non mi è tuttavia ancora chiaro se e come questo reticolato si estendesse anche a tutta l'area della necropoli, dato anche che parte delle tombe sono anteriori alle mura. Vi era, in quest'area, un impianto preesistente (ciò che non sembra possibile) oppure esistevano sistemazioni locali isolate, che poi sono state unificate senza tener conto delle tombe più antiche? O non poteva esservi piuttosto, per tale area, uno o più impianti di tipo diverso?

Solo indicando esattamente nella planimetria di Taranto tutte le zone di necropoli sarà possibile comprendere se e come esse si inseriscano nel reticolato che il prof. Lo Porto ha disegnato nella sua pianta.

Lo stesso dicasi per quei monumenti della città dei vivi che si possono ancora rilevare; nella zona dell'arsenale, ad esempio, esistevano certamente monumenti importanti. Abbiamo inoltre delle ubicazioni precise per quanto riguarda le tombe ellenistiche a camera, che erano tombe monumentali disposte lungo strade. Vi è infine il problema delle necropoli romane, che si riferiscono alla colonia Neptunia, e che proprio perché romane dovrebbero essere al limite dell'abitato; ed è appena il caso di ricordare che la colonia Neptunia è stata aggiunta a Taranto, mentre Taranto greca ha continuato a vivere senza soluzione di continuità, come lo dimostrano i dati storici e archeologici.

Vorrei aggiungere anche una breve osservazione a proposito della relazione del prof. Martin il quale ha parlato, tra l'altro, anche del tempio cosiddetto di Poseidon. Rivedendo le misure del tempio, ho riscontrato che esse si basano su un modulo di circa 30 cm., cioè sul noto piede di cm. 29,6, e mi pare non senza importanza aver qui a Taranto, già nel VI secolo a.C., delle misure impostate su tale piede, che comunemente chiamiamo attico. Aggiungo che sullo stesso piede di circa cm. 30 sembrano basarsi talune opere d'arte che si ritengono comunemente tarantine: Così la Dea di Berlino, che è alta m. 1,51, l'Apollo Saettante dei Conservatori (che ci ha fatto vedere prima il prof. Langlotz) che è alto m. 1,52, la statuetta bronzea di Dioscuro a Napoli, alta m. 0,45, e vorrei aggiungere anche il cratere di Vix, alto m. 1,64.

In altre zone della Magna Grecia abbiamo invece delle misure diverse: l'Efebo di Selinunte, ad esempio, è alto cm. 84,2, misura assolutamente uguale a quella della metopa di Selinunte col ratto di Europa.

Il Poseidon di Ugento, di cui ho parlato nel precedente intervento considerandolo un caposaldo dell'arte tarantina, misura cm. 74 di altezza, e cm. 74 di larghezza misura esattamente anche l'abaco del capitello su cui poggiava. Si ha cioè, anche in questo caso, una misura basata su un modulo di circa cm. 30, ciò che potrebbe essere una ulteriore conferma che la statua è un'opera d'arte tarantina.

Michel Sakellariou:

J'ai été toujours frappé par l'incompatibilité sémantique du terme *partheniai* avec un point de la légende des *Partheniai*, fondateurs de Tarente: la légende en fait des fils de femmes mariées, alors qu'un *parthenias* devrait être le fils d'une jeune fille. L'appellation et la légende se sont donc rapprochées ultérieurement. Cette conclusion implique que M. Carratelli a bien fait en cherchant en dehors de la légende l'origine du terme en question. Mais il reste encore à savoir si, toujours sur le plan sémantique, *parthenias* peut être mis directement en rapport avec un culte de *Parthenos*. *Parthenias* fait songer davantage à un fils de jeune fille qu'à un dévot de *Parthenos*. Ce dernier s'appellerait plutôt *parthenios*. Malheureusement: je ne me souvient pas si les *partheniai* sont appelés également *parthenioi* dans nos sources. Dans l'affirmative, je crois bien que l'hypothèse de M. Carratelli se rendrait plus probable.

M. Carratelli a parlé de survivances achéennes dans les cultes des Spartiates. Je voudrais lui apporter quelques petites contributions à ce propos. Des textes anciens font état d'un culte d'Agamemnon à Sparte; d'autres associent le héros homérique avec Sparte et la Laconie. Certains savants n'ont pas voulu admettre qu'Agamemnon ait été primitivement un dieu ni qu'il ait eu des rapports avec la Laconie; mais un plus grand nombre en a accepté le témoignage de nos sources (voir: M. Sakellariou, *La migration grecque en Ionie*, 1958, pp. 116-122). Une découverte archéologique récente a donne raison à ces derniers. On a trouvé le sanctuaire

d'Agamemnon et d'Alexandra ou Cassandra à Amyclées (Chr. Christou, ΓΑΕ 1956, pp. 211 sq.; 1960, pp. 228 sq.; 1961, p. 177 sq.; idem Ἔργον 1960, pp. 167-173; ΑΔ. 1960, paru en 1963, pp. 102-103; A. Delivorias, AAA 1, 1968, p. 44). A Tarente, on offrait des sacrifices aux Agamemnonides. Par conséquent, une partie au moins des fondateurs de Tarente seraient originaires d'Amyclées. Un autre culte achéen était celui d'Achille qu'on honorait dans plusieurs localités de la Laconie. Cet ancien dieu (M. Sakellariou, *op. cit.*, p. 265) finit par être lié avec l'*agôgé* spartiate; c'est-à-dire il fut adopté par le superstrat dorien.

M. Carratelli a évoqué des légendes qui présentent les fondateurs de certaines colonies comme esclaves. Je lui signale les cas de Mantô, dans la légende de la fondation de Colophon, et d'un peuple entier, des Magnètes, dans la légende de la fondation de la Magnesie du Méandre (M. Sakellariou, *op. cit.*, pp. 164-166, 106 sq.).

Michele Guglielmi:

Vorrei esporre alcune considerazioni sul noto insediamento di Scoglio del Tonno. Esse si riferiscono particolarmente alla sua collocazione nell'arco della Baia di Mar Grande.

Ad un primo sommario esame delle coste che circoscrivono questa ampia insenatura il sito che era occupato dal predetto insediamento po-trebbe anche non apparire il migliore in tale ambito, tenute presenti le caratteristiche geografiche principali che contraddistinguono gli insediamenti costieri coevi. Tuttavia altre caratteristiche, sempre di ordine geografico, maggiormente legate alla navigazione rendono unica la posizione di questo sito.

In altra sede ho posto in rilievo la connessione tra le più antiche navigazioni, e probabilmente non solo quelle, dato il carattere relativamente conservatore della marineria, ed il complesso di fenomeni concomitanti che generano e regolano i moti convettivi permanenti e non del Mediterraneo[1]. Un esame appropriato delle caratteristiche locali della circolazione

1) *Sulla navigazione in età micenea* ne *La Parola del Passato*, 141 (1971), pp. 418-435.

superficiale del Mar Grande e del Mar Piccolo evidenzia ancora una volta l'importanza primaria che un'empirica conoscenza dei suddetti fe-nomeni aveva nelle scelte più importanti di chi era strettamente legato alle vicende delle navigazioni. Lo Scoglio del Tonno si trova infatti all'inizio dello stretto canale che dal Mar Grande conduce al Mar Piccolo; in questo canale sono maggiormente evidenti i fenomeni di traslazione superficiale del mare dovuti al diuturno avvicendarsi dell'alta e della bassa marea. Fenomeni questi alquanto più cospicui che altrove data la particolare natura del Mar Piccolo in cui oltre alle, acque del Galeso si riversano quelle, quantitativamente più considerevoli, d'innumerevoli sorgenti sottomarine[2].

Non sfuggirà quindi l'importanza dell'esistenza di strutture portuali in un punto in cui tutti i giorni, in determinati momenti, si poteva arrivare ovvero salpare con l'ausilio considerevole, data la realtà del mezzo navale, delle correnti superficiali di marea; né l'importanza di queste correnti periodiche doveva essere ignota ai marinai se, come sembra, molti porti delle rotte più battute erano posti nei tratti finali dei fiumi. Di estremo interesse inoltre la voce dialettale «chiome» con la quale i pescatori locali appellano tuttora la marea montante e che è diretta discendenza dell'omerico κῦμα.

Con i recenti ritrovamenti sotto la Chiesa di San Domenico, che sembrerebbero localizzare nei punti più elevati della città vecchia l'abitato precedente alla colonizzazione, con situazione strategica similare ad altri insediamenti coevi (Satyrion, Torre Castelluccia, etc.), verrebbe ad essere chiarita maggiormente anche la situazione di Scoglio del Tonno, ideale scalo mercantile per le navi in transito poiché non è da escludere che il predetto abitato disponesse per le proprie esigenze di un ancor migliore approdo nell'interno del Mar Piccolo.

Giorgio Gullini:

Vorrei sottoporvi alcune riflessioni, che mi sono state suggerite dalle due relazioni del prof. Lo Porto per quanto concerne il dato urbanistico

2) Aggiornata ed esauriente la bibliografia sull'argomento specifico nell'ottima trattazione di P. PARENZAN, *Il Mar Piccolo di Taranto*, Roma 1960.

della città, e del prof. Martin per i problemi storico-architettonici. Prima di esporvi le riflessioni, seguendo il suggerimento del prof. Vallet, vorrei fare una precisazione in fatto di urbanistica. Purtroppo negli studi di urbanistica molto spesso si usa questa parola a torto e a ragione; vorrei distinguere tra: ecologia, urbanizzazione e urbanistica. Quando ci occupiamo di stanziamento, dei modi e delle forme di vita di questo stanziamento, delle vicende legate alla conformazione del suolo, alle attrezzature, che da questa conformazione si possono ricavare, alla particolare situazione geografica, facciamo uno studio ecologico. Quando parliamo dello sviluppo topografico di una città, delle sue vicende architettoniche, della sua estensione ci riferiamo a problemi di urbanizzazione. Quando invece affrontiamo gli studi, le previsioni, l'intervento dell'uomo nella program-mazione di quella che è la vita di una città facciamo dell'urbanistica. Quando ci accostiamo a questo tema tanto controverso e difficile dell'urbanistica antica dobbiamo, penso, aver chiare queste distinzioni.

Da quello che ci ha detto il Lo Porto abbiamo finalmente un'idea di che cosa era questa città di Taranto; possiamo conoscere il suo aspetto: la sua morfologia urbana e anche trarre da questa illazioni per quanto concerne l'urbanistica della città. Ci sono due fatti che emergono da questi dati, due fatti che hanno attratto enormemente la mia attenzione: l'estensione dell'area considerata, quella dell'acropoli, dell'isola-penisola, per meglio dire la penisola-isola, e quella dell'area che si estende a oriente su una superficie estremamente vasta; le dimensioni dell'*insula*, della singola cellula dell'impianto, eccezionali per una città greca. Se ben ricordo sono 71 m. per 140, sono dimensioni di pochi metri inferiori a quelle delle 2 *metropoleis* ellenistiche Alessandria e Seleucia. Nessuna altra città greca ha un taglio di questa fatta. Ciò lascia perplessi pensando ad un impianto urbano del V sec., se non addirittura ancora più antico perché la distribuzione della superficie, la divisione del territorio sembra risalire al VI. Allora mi verrebbe di avanzare una ipotesi in analogia a quello che studi più recenti ci hanno permesso di accertare per la maggior parte delle città meglio esplorate della Magna Grecia e della Sicilia a partire da Selinunte, passando per Agrigento per Megara per Eraclea per Metaponto e arrivando fino a Taranto, cioè l'esistenza fin dagli inizi della colonia o poco dopo, in epoca estremamente remota, di una lottizzazione

sia dell'area urbana, sia dell'area suburbana, del contado, l'area destinata alla coltivazione. Adamesteanu ci ha illustrato i casi di Metaponto ed Eraclea. Dico lottizzazione perché non si tratta di fatto urbanistico, ma di distribuzione delle aree della città e delle aree del contado; una distribuzione, che non è una previsione di quelle che saranno le vicende del territorio se non nella forma elementare della assegnazione ad ogni cittadino, ad ogni famiglia di una certa porzione di esso. Mi sono domandato a suo tempo perché questo si nota solo in Magna Grecia e non nella Grecia propria; se questa teoria si sviluppa tra la fine dell'VIII e il VII sec., nella Grecia propria c'erano delle proprietà già acquisite che credo era difficile alterare, in una nuova fondazione invece era possibile. Avanzerei quindi l'ipotesi di attribuire ad una lottizzazione del genere anche il reticolo della Taranto a occidente, reticolo che è rimasto sempre la ossatura della estensione progressiva della città che ha debordato dall'acropoli originaria, per procedere verso quell'area, che in un primo momento era stata occupata solo dalla necropoli. Questo credo potrebbe dare una spiegazione anche al fatto, che non vediamo mai una distinzione netta tra città e necropoli, perché l'allargamento è stato progressivo, e porterebbe alla conclusione che, se in sostanza Taranto ha avuto il suo originario impianto, non ha mai avuto una vera e propria urbanistica, perché non c'è stata mai la previsione di quello che poteva essere lo sviluppo e l'organizzazione di alcuni nuclei vitali alla vita collettiva, che rappresentavano il centro di sistemazione di tutta l'area urbana. È questa la vera rivoluzione ippodamea: non il reticolo regolare, ma la funzionalità di alcuni luoghi, che rappresentano le cerniere su cui si organizza l'impianto della città. C'è la questione delle mura, ma esse hanno una necessità difensiva e possono benissimo essere state fatte nella 2ª metà del V sec. se accettiamo le date che ci ha proposto il Lo Porto, e hanno rappresentato uno sbarramento di quest'area già precedentemente lottizzata proprio perché nel frattempo la sua parte più orientale, vicina all'istmo, che la collegava all'acropoli, cominciava a diventare area urbana. La scelta di quel punto è stata dettata da ragioni militari, perché meglio si prestava allo sbarramento di quello, che era l'unico punto da cui tutta la città poteva essere attaccata.

Un'altra considerazione è sui problemi architettonici. Abbiamo avuto

finalmente una sintesi mirabile di quelle, che sono state le vicende architettoniche di Taranto e soprattutto la ricerca della «personalità» , dei caratteri individuali di Taranto nella storia dell'architettura. Vorrei soffermarmi su questo, nel senso che distinguerei nettamente due momenti: quello della Taranto arcaica e quello della Taranto ellenistica. Bella Taranto arcaica abbiamo quel documento sempre noto, ma affrontato solo adesso a fondo, del tempio cosiddetto di Poseidon, con i capitelli con quella interessante sagoma, che giustamente Martin ha definito capitelli dorici carenati. Martin ha anche sottolineato la mancanza a Taranto, almeno allo stato attuale, di quelle ricche decorazioni architettoniche fittili: che costituiscono la caratteristica dei templi arcaici e classici della Magna Grecia e della Sicilia. Ha sottolineato la presenza invece delle antefisse circolari, che però, negli esempi superstiti, sono tutte riferibili a piccole edicole o a edifici sepolcrali. Può darsi che l'esplorazione del tempio di Poseidon possa dare la stipe con tutte le terrecotte, allora questo ragionamento non funziona. Comunque se dobbiamo accettare quanto ci ha suggerito Martin evidentemente il tempio di Poseidon doveva presentarsi in una forma apparentemente poco consona a quello, che è il cliché della decorazione fittile dei templi sicelioti e italioti. Io metterei questo in relazione con la sagoma del capitello. Secondo me significa la cosciente rinuncia della accettazione di quella logica naturalistica della struttura del tempio greco arcaico tipico. È una interpretazione personale di Taranto non nella forma di ibridismo, che conosciamo nelle altre città della Magna Grecia, Paestum, Metaponto, Locri, né nella forma dell'impiego della peristasi solo come una recinzione, che conosciamo per es. in tutti i templi arcaici di Selinunte: ma nel senso di dare alle forme geometriche un significato sganciato dall'interpretazione della Grecia propria. Il capitello dorico nella sua forma arcaica non è altro che la sagoma di raccordo tra gli elementi orizzontali e quelli verticali dell'edificio, sagoma riferita a quell'originaria cerniera, che serviva a collegare i due elementi, una sagoma, che era stata interpretata secondo quella curva mirabile, che è la sagoma dell'echino. In questo caso la sagoma viene variata, si sente il bisogno di inserirvi un angolo, uno spigolo, secondo una logica strutturale profondamente diversa, che si potrà documentare attraverso tutti gli altri elementi della struttura, me lo auguro, e trova la sua rispondenza in quello, che doveva

essere pure nell'aspetto finale dell'edificio un altro elemento importante e cioè l'immediato contatto della parte lapidea dell'epistilio con il tetto di copertura, senza quel raccordo di elementi plastico-coloristici, che sono la ricchissima decorazione fittile, se questa era limitata solo, come si potrebbe supporre, al terminale dei coppi.

Questa personalità di Taranto ritorna in maniera tutt'affatto diversa nell'età ellenistica, estremamente suggestiva per il mondo italico e romano, nella continuità del capitello a volute verticali, capitello eolico, come ha rilevato il Martin; l'impiego di esso significa, secondo me, la ricerca di elementi puramente decorativi, coloristici, al di fuori del significato strutturale della sagoma, che giungeranno nell'architettura repubblicana romana, nella quale saranno solo la pelle di una struttura, che geneticamente e concettualmente parte da una sensibilità completamente diversa. Questo dimostra l'importanza di Taranto per Roma, è un'altra prova di quella personalità, che iniziamo ad apprezzare anche nel campo dell'architettura.

Werner Johannowski:

Vorrei fare alcune osservazioni a quanto ci ha detto il prof. Langlotz e poi a quel che ha detto il prof. Lo Porto, a cui si deve la riscoperta di Taranto, e il prof. Martin.

Per quel che riguarda il problema della scultura in marmo dell'occidente greco, mi pare che alcuni fatti riscontrati dal prof. Langlotz sono in netta contraddizione con quanto egli ha detto sull'importazione di blocchi di marmo non lavorato, che non sarebbe potuta avvenire prima dell'epoca ellenistica. Se pensiamo per esempio a sculture come i Dioscuri del tempio di Locri, che rientrano in una concezione compositiva tipicamente greco-occidentale (l'ha detto il prof. Langlotz), con quell'accostamento, disinvolto direi, di elementi di origine e di epoca diverse, ci sono quei Tritoni che sostengono i cavalli, che derivano da una visione di quarant'anni prima, non solo, ci sono le due figure rappresentate nell'atto di scendere dai cavalli, che rispondono a concezione strutturale molto più disinvolta che non quanto conosciamo di contemporaneo sul continente greco. Dobbiamo

perciò pensare che questi pezzi sono stati lavorati a Locri stessa, dove troviamo gli stessi elementi stilistici e compositivi in bronzi, che con ogni probabilità sono da ritenere locali. Resto quindi piuttosto perplesso dinanzi all'argomentazione secondo la quale le opere di statuaria arrivavano già sbozzate nell'Occidente greco.

Se passiamo alla statuaria in età arcaica, a proposito del cosiddetto Poseidon di Ugento, innanzitutto non sono convinto che si tratti di un Poseidon; la mano destra vibrava un oggetto che non poteva essere un tridente, ma se fosse un tridente esso romperebbe l'unità compositiva, in quanto verrebbe a creare un piano, tutt'altro che coerente con le due direttrici di movimento principale delle figure, e non solo; ma nella sinistra, quelle che sono state interpretate come code di pesce, mi pare che meglio si possano interpretare come le zampe di un uccello; ora con ogni probabilità avremo un tipo di Zeus, quello che conosciamo nelle statuette in bronzo più o meno contemporanee, o anche posteriori: un esemplare viene da Dodona e, probabilmente, deriva da un tipo dello stesso ambiente in cui è stata creata la statua di Ugento. D'altra parte si spiegherebbe molto meglio la presenza nella mano destra di un elemento tipo fulmine, con le estremità forse in materiale diverso dal bronzo. In quanto all'ambiente in cui è stato creato, non sono convinto di quanto ha detto il prof. Langlotz circa i rapporti con l'arte laconica. La testa chiusa tra due piani verticali, che si differenzia notevolmente da opere laconiche dello stesso periodo, di cui non ha i contorni ovali, né altri elementi, mi sembrano confortare questo rapporto con l'arte laconica; piuttosto vedrei un influsso corinzio anche nell'anatomia del torso, nel rapporto fra le varie parti della figura, e questo non è in contraddizione con quanto è stato affermato circa l'eventuale origine tarentina; difatti nell'arte tarentina della seconda metà del VI sec. vi sono varie componenti. Si tratta di un pezzo creato in ambiente provinciale anche se è di ottima qualità.

Venendo a quanto ha detto Lo Porto e successivamente Gullini, vorrei far presente che la preesistenza di divisione di terreni all'impianto delle mura, sembrerebbe provata dai tratti sicuri delle strade, che si trovano anche fuori delle mura, come sembra risultare anche dalla pianta del Lo Porto. Comunque, per arrivare ad una datazione più precisa di questa suddivisione, sarà necessario vedere fin da che epoca le tombe sono allineate

secondo questo schema. Per caso è stata mai trovata una tomba sotto il tracciato di una di quelle strade?

Quanto al problema del cosiddetto tempio di Nettuno sull'acropoli, non concordo con quel che ha affermato Gullini. Il prof. Martin ha fatto presente l'esistenza di strettissimi rapporti della cannatura dei capitelli con l'Artemision di Corfù. Non mi pare che questo e altri elementi siano un fatto casuale. Per quel che riguarda la sopravvivenza di un capitello del genere a Taranto, non mi pare che possa inficiare una cronologia alta di questo tempio, in quanto le altre architetture sono minori e non vanno messe sullo stesso piano di quella che possiamo considerare architettura monumentale, anche se in questa, sappiamo, nell'Occidente greco abbiamo delle sopravivenze. A me la datazione più probabile sembra la fine del VII sec. o il primo quarto del VI a.C.

Credo che sia il più antico tempio in pietra di carattere monumentale tra quelli rimastici nell'Occidente greco, tanto più che non aveva neanche gli *pterá* laterali, eccessivamente ampi, come li aveva invece il tempio di Corfù.

Quanto all'origine dei capitelli figurati, non concordo col prof. Martin: come nell'architettura greco-orientale dalla fine del VII sec. a tutto il VI ci sono molti elementi che non possono essere spiegati senza un influsso degli avori orientali, della bronzistica urartea e cipriota sull'architettura stessa, così nell'Occidente greco anche la bronzistica e oggetti cosiddetti di arte minore devono aver influito sull'aspetto esteriore, anche sugli ele-menti architettonici, ché altrimenti non potremmo spiegare l'aspetto di alcune sime traforate della seconda metà del VI sec. a.C., che potrebbero essere anche di origine tarentina, tanto più che degli elementi se ne son trovati proprio a Taranto, e non potremmo spiegare neanche molti di quegli elementi che troviamo sui capitelli eolici a volute verticali del IV sec. a.C., i quali, come ha detto Gullini, sono anche in stretto rapporto con capitelli simili nel Peloponneso a partire già dalla fine del V sec. a.C.; su tutti o quasi tutti c'è quella corona di foglie d'acanto bassa. Certamente un rapporto deve esserci con capitelli tipo quello di Alea Athena a Tegea, datato alla metà del IV sec. a.C.; non dobbiamo dimenticare, infatti, che Skopas ha lavorato a Taranto o per Taranto; e d'altra parte proprio alcuni elementi, per esempio la palmetta verticale a1 centro, al posto degli *helikes*

del capitello corinzio normale, deriva senz'altro dagli oggetti di bronzo cui ho accennato.

Jean Paul Morel:

Deux remarques à propos de l'archéologie de Tarente à l'époque hellénistique:

1. D'abord, au sujet d'un problème traité par M. Moretti: abordé ensuite par Filippo Coarelli, et enfin résumé par M. Vallet en ces termes: «qu'y a-t-il comme matériel à Tarente au IIe siècle?».

Or, à s'en tenir à la céramique, une personne qui a quelques habitude de ce que l'on trouve pour cette époque en Italie Centrale ou centro méridionale, ou même dans certaines zones de l'Italie Méridionale: doit avouer sa profonde perplexité. Au vu du Musée de Tarente — de ses vitrines et d'une bonne partie des réserves — il ne serait guère exagéré de répondre à la question de M. Vallet: «rien, ou presque» . Il semble y avoir une absence à peu près complète des types de céramique qui ailleurs sont typiques du IIe siècle avant notre ère, et notamment de la céramique à vernis noir.

Cela pour la céramique. Je n'ai pas compétence pour savoir ce qui en est dans d'autres domaines, par exemple dans celui de la coroplathie. Mais M. Higgins nous disait avant-hier son embarras devant une statuette que des considérations stylistiques l'induiraient à dater du IIe siècle, tandis qu'elle a été trouvée dans une tombe datée de 320 environ: n'en est-il pas de même pour beaucoup de ces statuettes «du IIe siècle»? Celles qui sont actuellement exposées au rez de chaussée du musée avec le matériel qui leur était associé dans les tombes doivent toutes être datées, d'après la céramique, du IIIe siècle, voire de la fin du IVe siècle; c'est le cas même pour la seule tombe signalée comme étant du IIe siècle, et que pour ma part je serais enclin à dater aussi, au vu de sa céramique, du IIIe siècle.

Nous devrions donc être très reconnaissants aux archéologues de Tarente s'ils pouvaient quelque jour nous donner une sorte de tableau d'ensemble de la céramique qui dans cette ville est typique du IIe siècle et,

j'ajouterais, de la seconde moitié du IIe siècle et de la première moitié du Ier siècle, qui posent aussi un problème analogue; se ne serait pas sans importance pour l'étude de la civilisation, de l'économie et du commerce de Tarente à cette époque pour laquelle la céramique est dans d'autres régions de Grande Grèce si richement attestée. Dans l'état actuel de la documentation, non seulement la céramique donne l'impression de cette décadence démographique et économique que mentionnait M. Moretti — décadence profonde, paraît-on autorisé à dire —, mais elle donne l'impression dune ville, et dune région, complètement repliées sur elles mêmes (et là aussi on se rappellera les paroles de M. Moretti sur l'isolement de Tarente voulu par les Romains), d'une région que n'atteignent pas les courants commerciaux qui à la même époque rayonnent de la Campanie, non seulement vers l'Italie Centrale, mais vers la Sicile, ou vers la Calabre, jusque et y compris, ainsi que j'ai pu m'en assurer tout récemment sur place, à ce site relativement très proche de 'Tarente qu'est Sybaris ou, si l'on préfère, Copia.

2. Les *pocola:* j'ai pour ma part toujours été persuadé qu'une influence tarentine est effectivement décelable dans les *pocola,* comme Mlle Forti l'a rappelé opportunément (il ne faut d'ailleurs pas exagérer cette influence, car dans leur immense majorité les *pocola*, quant à la forme même des vases, se rattachent aux productions de l'Italie Centrale). Mais que l'atelier des *pocola* soit un atelier de Tarentins établis à Vulci, c'est ce que je serais beaucoup moins prêt à accepter sans réserves. Certes, les arguments de Mlle Forti ne sont pas sans force. Mais ce qui est très vraisemblable pour le groupe de Hesse l'est beaucoup moins pour les *pocola*, différents par leur date et par leur forme, qui n'est pas typiquement étrusque comme celle des vases du groupe de Hesse. Et les arguments en faveur dune fabrication des *pocola* à Rome même ou aux environs immédiats ne manquent pas. Passons sur leur répartition géographique, à peu près symétrique de part et d'autre de Rome, mais qui, s'agissant d'un nombre restreint d'exemplaires, n'est peut-être pas contraignante. Il faut retenir aussi que les *pocola* furent imités dans la colonie latine d'Ariminium dès la fondation de celle-ci. Il y a en outre un fait capital dont on ne peut pas ne pas tenir compte: les inscriptions des *pocola* sont rédigées

en latin; à la même époque probablement, la tombe François, à Vulci, ne porte pas des inscriptions en latin! Enfin, autre argument de poids en faveur d'une origine latine: une partie au moins des *pocola* sont issus du même atelier que les «bols à petites estampilles» (*MEFR*, 81, 1969, 1, 59 sq.); ces «ciotole», où naguère encore on voyait des vases Tarentins du IVe siècle, ont en fait été produites dans le Latium au début du IIIe siècle, comme le montre I^{eur} distribution en Italie Centrale de part et d'autre de Rome (de Populonia à Mintumes et d'Ostie à Alba Fucens), et comme le confirme leur diffusion dans certains secteurs de la Méditerranée occidentale (et notamment dans la région de Cartbage et dans la Sicile punique précisément à une époque où le traité de 280 ou 279 entre Rome et Carthage accordait aux Romain le *ius commercii* dans cette zone: et dans cette zone seulement). Or certains *pocola* ne sont autres que des bols de cet atelier, faits par des artisans probablement latins, et sur lesquels un artiste que tout incite en effet à supposer tarentin a peint un décor figuré.

Ce qu'avec Mlle Forti nous admettrons ici, c'est donc bien l'hypothèse d'un levain tarentin, mais qui en l'occurrence aurait, selon nous, fait lever une pâte latine plutôt qu'étrusque.

Giuseppe Andreassi:

Nella sua relazione di ieri il prof. Martin ha sottolineato come a Taranto le terrecotte architettoniche siano rappresentate quasi esclusivamente da antefisse, precisando naturalmente come l'*argumentum ex silentio* non sia sufficiente per affermare che vi fosse sconosciuto l'uso di rivestimenti fittili di altro genere; e proprio pochi minuti fa il prof. Gullini si è in un certo senso appigliato all'*argumentum ex silentio* per supporre una copertura con antefisse per il tempio detto di Poseidon.

Mi sembra perciò utile riportare rapidamente in proposito alcune delle conclusioni cui sono pervenuto nel corso di una ricerca condotta appunto sulle terrecotte architettoniche di Taranto, sperando così di contribuire a dissipare i dubbi che circondano l'esistenza stessa di questo materiale. Traendo spunto da una segnalazione del sig. Campi, assistente della Soprintendenza

alle Antichità, e grazie alle generose autorizzazioni del prof. Stazio prima e poi del prof. Lo Porto, ho potuto effettuare una ricognizione che ritengo completa del materiale di questo genere che si conserva presso il museo di Taranto, cui vanno aggiunti alcuni pezzi più o meno isolati di Bari, soprattutto, e di Trieste, Londra, Roma (Antiquarium Comunale), Heidelberg, nonché un magnifico frammento di probabile provenienza tarantina già sul mercato antiquario di Basilea.

Si può quindi affermare che ci sono pervenuti oltre un centinaio di frammenti di terrecotte architettoniche tarantine, escluse le numerose e ben note antefisse. In sé non sono certo moltissimi, rispetto alle ricche serie che conosciamo dalla Sicilia e da altri centri della Magna Grecia; ma è notevole come essi siano raggruppabili in almeno 47 tipi diversi di rivestimenti, un numero cioè cospicuo e sufficiente — credo — per affermare che le terrecotte architettoniche fossero diffuse anche a Taranto. Nell'ambito di questi tipi si possono distinguere 37 sime, 4 cassette, 2 rivestimenti compositi che potremmo chiamare «sime-cassette», 2 acroteri, e 2 pezzi d'incerta natura. Poco più di una diecina sono i frammenti editi, mai esaurientemente e spesso anche fraintendendone la funzione.

Solo degli otto pezzi pubblicati dal Bartoccini[1] e di quello pubblicato dal Drago[2], nonché di altri quattro frammenti inediti conservati nei depositi del museo di Taranto conosciamo con precisione il luogo di rinvenimento; tutti ad ogni modo provengono dalla città bassa, per cui, proprio in base a ciò che abbiamo appreso sulla topografia di Taranto, ne resta incerta l'appartenenza a edifici di culto o a più probabili edicole funerarie. Va detto comunque che prevalgono le lastre di piccolo formato, alte cioè non più di 20 o 25 centimetri, il che induce appunto ad escludere, almeno per la maggior parte dei casi, la pertinenza a edifici monumentali. Data la lacunosità della documentazione, non è mai possibile procedere con un minimo di sicurezza al raggruppamento di singoli elementi in uno stesso tetto ; solo in un caso appare certo, e in un altro abbastanza probabile, l'abbinamento di una sima alla relativa cassetta.

Anche dall'esame di questo materiale emerge quanto ha affermato il

1) R. BARTOCCINI, in *NSc* 1 9 3 6 , 174-175, pp. 193-200, figg. 102-104, tavv. XI-XIII.
2) C. DRAGO, in *NSc* 1940, p. 345, fig. 35.

prof. Martin circa la molteplicità di relazioni commerciali e culturali avute da Taranto in età arcaica, in particolare con il mondo greco-orientale; e risulta d'altro canto, nell'ambito della Magna Grecia, tutta una serie di affinità fra le terrecotte architettoniche tarantine e quelle di Metaponto e di Paestum, che sembrano costituire un raggruppamento a sé stante rispetto a quelle degli altri centri. Il grosso dei rivestimenti si può distribuire fra l'ultimo ventennio del VI secolo e i primi venti o trenta anni del successivo, con una concentrazione maggiore — mi sembra — sullo scorcio del VI secolo.

Non sarebbe ovviamente possibile in questa sede esaminare tutt'e 47 i tipi con i relativi problemi di ricostruzione e d'interpretazione, e neppure accennare a tutte le questioni che essi pongono; mi soffermerò quindi solo su alcuni meglio attestati, di cui presento le ricostruzioni grafiche, opera del prof. Umberto Bianchi.

In un certo senso affini a quelle che ho chiamato
«sime-cassette» sono alcune «sime pendule» , in cui appunto la fronte ha un profilo che è caratteristico delle sime ma si sviluppa nel modo che è proprio dei rivestimenti di geison, cioè tutta al di sotto della lastra orizzontale; quest'ultima funge quindi nello stesso tempo da piano di posa del pezzo e da tegolone, contraddistinta in quanto tale da due argini che, unitamente a quelli complementari delle lastre contigue, venivano coperti dagli embrici.

Negli esemplari più antichi (tav. LXVI, 1) la tegola si prolunga anteriormente in un «baldacchino» con la faccia in vista decorata, mentre sulla fronte sono applicate false gronde a testa di leone[3]. Sia per profilo che per la sintassi decorativa la lastra frontale presenta stretti legami con le tipiche sime siceliote arcaiche; ma confronti puntuali questi rivestimenti li trovano nelle analoghe lastre delle Tavole Palatine a Metaponto e della Basilica a Paestum[4].

3) Pseudogronda dei Musei Civici di Trieste: W.L. BROWN, *The Etruscan Lion*, Oxford 1960, pp. 93-94, tav. LXIII: b. 1-2; J. DÖRIG, in *AM* 76, 1961, p. 77, allegato 50: 1-2. Altra di una sima già sul mercato antiquario: *Kunstwerke der Antike* (Münzen und Medaillen. Auktion 40), Base1 1969, n. 154, pp. 93-94, tav. 60.

4) Cfr. E. GABRICI, in *MonAnt* XLIII 1956, coll. 304-314, figg. 37-42: tav. II: 1 (i disegni sono in parte errati); R. MARTIN, *Manuel d'architecture grecque. I- Matériaux et techniques*, Paris 1965, pp. 96-97, figg. 44-46.

A Taranto sono inoltre attestate due versioni più recenti di queste sime, che potrebbero riferirsi a rifacimenti successivi di uno stesso tetto. In esse la terminazione superiore non è più costituita da un baldacchino ma da una semplice modanatura; su quella meglio conservata (tav. LXVI, 2) si riconosce anche l'attacco di un elemento cilindrico pieno alla cui estremità c'era forse una protome leonina, secondo un sistema che a Taranto è noto per le grondaie, o una patera, come troviamo su alcune sime parzialmente pendule della Basilica di Paestum[5].

Le teste leonine usate come false gronde (con gola chiusa) a Taranto Metaponto e Paestum sono tipologicamente analoghe ad alcune vere grondaie (con gola pervia) finora note solo a Taranto, inquadrabili come le prime, per il muso piriforme e per la criniera con punte sulla fronte e sulle guance, nel tipo cosiddetto «unitario tardo-arcaico» del Gabelmann[6] e come tali databili nell'ultimo venticinquennio del VI secolo e forse più precisamente intorno al 510. Varia è la forma delle sime di queste gronde si riferiscono e vario è il modo in cui esse vi vengono collegate; prevale però l'inserimento in lastre traforate, per lo più mediante un breve raccordo cilindrico. L'esempio meglio attestato è ricostruibile (tav. LXVI, 3) sulla base di tre frammenti pubblicati dal Bartoccini[7], che furono appunto rinvenuti tutti nello stesso luogo; le piccole protomi sporgono dai fori esistenti alla base di un anthemion traforato di tipo corinzio, a palmette alternate a fiordiloto.

Di tutt'altro genere è una sima di rampante (tav. LXVII, l), piuttosto antica stando al profilo e al tipo dell'impasto; essa è di aspetto inconsueto, una specie di *Bluttstabsima*, ma con le «foglie doriche» a rilievo, il che richiama essenzialmente modelli ionici, pur trovando confronti anche nella più vicina isola di Corfù. Sulle foglie è conservato soltanto il colore rosso, e sicuramente e soltanto in rosso erano dipinti i motivi a parellelogrammi sui due listelli, insoliti per l'occidente greco ma relativamente frequenti altrove, in particolare nella stessa Corfù.

Fra le non molte cassette tarantine la più antica sarà quella (tav. LXVII,

5) Cfr. F. KRAUSS, *Paestum. Die griechischen Tempel*, Berlin 1941, p. 30, fig. 24; per il profilo completo della lastra v. E. GABRICI, *l. c.*, fig. 38b (= R. MARTIN, *l. c.*, fig. 43).
6) H. GABELMANN, *Studien zum frühgriechischen Löwenbild*, Berlin 1965, pp. 91.105.
7) R. BARTOCCINI, *l. c.*, pp. 195-196, figg. 102-103, tav. XI: 4.

2) costituita sulla fronte da un alto listello fra due modanature e da una specie di «*soffit* atrofizzato» in basso[8], con un profilo che ritorna su una cassetta inedita, molto frammentaria, proveniente dal santuario metapontino di San Biagio della Venella. Mentre sulle cassette magnogreche e siceliote con faccia inferiore decorata si trova una terza lastra che appunto completa il rivestimento del geison, in questo caso si ha soltanto un ispes-simento del taglio inferiore e su di esso la decorazione. La doppia treccia, a elementi bordati di nero, è di un tipo sostanzialmente uguale su tutte le cassette tarantine e su quasi tutte le sime-cassette e cassette arcaiche di Metaponto e di Paestum[9], diversa nella sua semplicità da quelle frequenti in Sicilia, i cui elementi sono costituiti da nastri più numerosi, anche rossi e di larghezza diversa.

Più recenti e in un certo senso derivate da questo prototipo saranno le altre cassette (a tav. LXVII, 3 quella meglio conservata). Esse formano un gruppo piuttosto omogeneo, caratterizzato da un listello non decorato che sormonta una modanatura aggettante ed un altro listello con la solita treccia, secondo uno schema tettonico-decorativo che ritorna con lievi varianti alle Tavole Palatine di Metaponto e alla Basilica di Paestumi[10]; il listello inornato, evidentemente non in vista, doveva essere coperto dalla parte pendula dell'elemento sovrastante. Data la presenza, qui come a Metaponto e a Paestum, di cassette del genere unitamente a sime pendule con baldacchino, verrebbe da pensare che, così come è stato proposto per Paestum[11], anche negli altri due centri, e a Taranto in particolare su edifici minori, il rivestimento risultasse dalla sovrapposizione di questi due elementi. Ma la soluzione dà adito a qualche dubbio, poiché, contro per esempio l'assoluta omogeneità di proporzioni e finanche d'impasto tra la sima e la cassetta delle Tavole Palatine[12], a Taranto sembra che le sime più antiche (cfr.

8) ID., *l.c.*, pp. 174-175, tav. XI: 1.

9) Vedi la successiva nota (10), nonché D. ADAMESTEANU, in *RA* 1967, p. 12, fig. 4 (sima-cassetta da Metaponto, santuario di Apollo).

10) Per Metaponto cfr. E. GALLI, in *CampagneMGrecia* 1926-27, p. 72, tav. 11: a (disegno e interpretazione sono errati). Per Paestum cfr. V. SPINAZZOLA, *Le arti decorative in Pompei e nel Museo Nazionale di Napoli*, Milano-Roma 1928, pp. VIII-IX, figg. 1,3.

11) V. SPINAZZOLA, *l.c.*

12) Si vedano in particolare i due frammenti corrispondenti a E. GALLI, *l.c.*, tavv. I,

tav. LXVI, 1) precedano anche se di poco queste cassette, e comunque né in esse né in quelle più recenti l'altezza della parte pendula corrisponde all'altezza del listello che ne avrebbe dovuto essere coperto.

Una perfetta corrispondenza esiste invece fra il listello non decorato di una di queste cassette (tav. LXVII, 4) e la parte inferiore di una magnifica lastra di sima solo in parte pendula (tav. LXVIII, 1), due pezzi, oltre tutto, che furono rinvenuti insieme[13]. Per alcune particolarità tettoniche, la sima si colloca fuori degli schemi finora noti in Magna Grecia e Sicilia. La fronte, infatti, di altezza limitata, è priva di qualsiasi articolazione plastica, semplicemente bipartita sovrapponendo due fasce finemente dipinte, quella inferiore con un anthemion, quella superiore con un motivo a meandro che risulta brutalmente tagliato a ciascuna estremità da un'incassatura, ma che sarà stato ripreso sulla parte inferiore delle antefisse che lì verosimilmente si saranno inserite, antefisse però di un tipo che non trova riscontro fra tutti quelli conosciuti a Taranto. La decorazione a meandro doveva continuare anche sulla gronda, che aveva forma di canale, secondo uno schema derivato dall'Asia Minore[14] e che ritorna in altre due sime tarantine, in una solo ipoteticamente ricostruibile, in un'altra, che vedremo più oltre, perfettamente conservata. L'anthemion, capovolto, è di tipo ionico (*Bogenfries*), di una forma che ricorre assai simile su un'altra sima (tav. LXVIII, 2) di rampante questa volta, in cui la terminazione superiore è costituita da una modanatura di fortissimo aggetto.

Forse sovrapposta al basso listello inornato di un ultimo tipo di cas-setta, con tondino e beccodicivetta in luogo della modanatura tronca di quelli già visti, sarà stata la parte pendula di una grande sima laterale (tav. LXVIII, 3), in cui un anthemion traforato di tipo corinzio, forma evoluta di quello assai più noto del selinuntino tempio C 15, si sovrappone a una parte piena costituita da un beccodicivetta (appunto come su quel rivestimento

II: a. Per Paestum il problema è complicato dalla maggiore ricchezza della documentazione.

13) R. BARTOCCINI, *l.c.*, pp. 194-195, tav. XI: 2-3 (la sima è pubblicata capovolta).

14) Sima di Neandria con fronte molto bassa e breve grondaia a canale: cf. A. AKERSTRÖM, *Die architektonischen Terrakotten Kleinasiens*, Lund 1966, tav. 3. Cfr. la successiva nota (18).

15) Cfr. da ultimo R. MARTIN, *l.c.*, tav. VIII: 1.

di geison) e un listello. La ricostruzione della lastra in altezza è del tutto sicura, non altrettanto quella qui proposta nel senso della lunghezza, in quanto potrebbero esserci state anche solo quattro anziché sei coppie di fiordiloto e palmetta.

Una forma interessantissima di grondaia, presente a Taranto con più di un tipo e che non mi risulta impiegata altrove in età arcaica, è quella a protome gorgonica, usata sempre in alternanza con una di tipo diverso, probabilmente a forma di breve tubo terminante in una testa leonina, del genere cioè di quelle che abbiamo visto inserite in una precedente sima lavorata a giorno (tav. LXVI, 3). E un anthemion traforato di quel genere è sovrapposto alla parte inferiore piena, in cui appunto s'inseriscono le grondaie, di queste sime, ad eccezione di una che ha profilo sicelioto. In un caso (tav. LXVIII, 4) si tratterà però di un rifacimento, in quanto la decorazione è piuttosto grossolana, come si vede dalle stelle sulla faccia inferiore della lastra e ancor più dalle rosette a otto petali così goffamente schematizzate.

L'uso del gorgoneion su lastre di sima è noto in ambiente greco-orientale, ad Olbia, a Temnos, a Larisa[16], ma sempre e soltanto in funzione decorativa, accanto a grondaie di altra forma. In via d'ipotesi — una ipotesi allettante, ma che andrà più accuratamente verificata — si potrebbe spiegare la presenza a Taranto di queste grondaie, e parallelamente delle più note e meglio attestate antefisse gorgoniche, con una piastra a gorgoneion di evidente destinazione architettonica, ma né antefissa né grondaia, rinvenuta a Metaponto presso le Tavole Palatine, un mascherone leggermente più antico, sulla base di un esame sia tecnico che stilistico, di quanto non siano tutte le grondaie e almeno la maggior parte delle antefisse tarantine. Si potrebbe cioè pensare che l'impiego del gorgoneion sulle terrecotte architettoniche si sia diffuso a Taranto dalla vicina Metaponto; ipotesi che sembra confermata da un'altra situazione che mi pare analoga. Proviene infatti dalle Tavole Palatine l'unico esemplare finora rinvenuto intero a Metaponto di pseudogronda leonina del genere di quelle presenti anche a Taranto e a Paestum, un tipo anch'esso, per motivi stilistici e tecnici, alquanto più antico di quelli tarantini e pestani, databile almeno

16) Cfr. A. AKERSTRÖM, *l.c.*, tavv. 1: 6; 14; 30: 3; 32: 1.

intorno al 520. Protomi leonine simili a queste — si è visto — sono usate a Taranto come grondaie: per cui pure in questo caso sarebbe riscontrabile nella colonia spartana un fenomeno di estensione delle applicazioni funzionali di un certo tipo iconografico, che corrisponderebbe a quanto notato per le protomi gorgoniche.

Agl'inizi del V secolo sarà databile un'altra delle sime con grondaia a canale (tav. LXIX, 1): attestata da diversi frammenti di Taranto, Bari e Londral[17]. Assai più alta e in generale molto diversa da quella già esaminata (cfr. tav. LXVIII, l), essa si articola in una metà inferiore solo dipinta: entro cui s'inserisce il canale di gronda, ed una superiore con kyma ionico e astragalo plastici: con lance insolitamente colorate in celeste. Anche in questo caso la decorazione a meandro della fronte è ripresa sui fianchi del canale (a tav. LXIX, 2 essi appaiono ribaltati sullo stesso piano della faccia inferiore), ma essendo questo molto più basso di quella il motivo vi assume dimensioni ridotte, con un tracciato del tutto indipendente; sulla faccia inferiore della grondaia sono dipinti una palmetta e un fiordiloto contrapposti sotto i quali, nell'esemplare di Bari da cui è tratto il disegno ricostruttivo, si riconoscono le tracce di un disegno precedente, che sembra più regolare.

Questa sima costituisce un'ulteriore testimonianza dei rapporti fra le terrecotte architettoniche di Magna Grecia e quelle d'Asia Minore, in quanto le losanghe presenti sulla faccia inferiore del tegolone e della stessa grondaia trovano riscontro, nella medesima posizione, su alcune sime di Sardi pure munite di grondaie a canale[18]. Ma anche in questo caso andrà verificata la funzione di mediatrice fra l'ambiente ionico e Taranto che pare abbia esercitato Metaponto. Ancora una volta, infatti, è a Metaponto che troviamo i confronti geograficamente e tipologicamente più vicini? e forse leggermente anteriori, sia per il tipo di grondaia, di cui è lì noto un altro esemplare intero con analoga decorazione[19], sia per il motivo a losanghe

17) Per questi ultimi: H. B. WALTERS, *Catalogue of the Terracottas in the Department of Greek and Roman Antiquities*, British Museum, London 1903, p. 421, D704, D705; E. DOUGLAS VAN BUREN, *Archaic Fictile Revetments in Sicily and Magna Graecia*, London 1923, p. 120, n. 20.

18) A. AKERSTRÖM, *l.c.*, figg. 21-23a, tavv. 40-41, 46-50; per altri esempi di grondaie a canale, da Akalan e da Gordion, cfr. ID., *l.c.*, tavv. 61 e 83. Cfr. la precedente nota (14).

19) E. DOUGLAS VAN BUREN, *l.c.*, p. 125, n. 21.

usato sulla faccia inferiore di una sima con caratteristiche spiccatamente ioniche[20].

Ancora a Metaponto potrebbe rimandare un ultimo esempio di sima (tav. LXIX, 3) molto bassa e semplice, con un meandro a svastiche che, unico caso noto per Taranto, è risparmiato su sfondo nero, come appunto avviene su rivestimenti di geison metapontini; essa sembra collocabile al limite inferiore del cinquantennio che ho indicato come quello del massimo fiorire delle terrecotte architettoniche tarantine.

Dinu Adamesteanu:

Per quanto riguarda la tesi del Maddoli che considera l'anfora trovata sulla punta orientale della collina di Policoro ed in cui si conservavano i pezzi di piombo quale documento miceneo o di tradizione micenea: io la considererei una semplice anfora del VII secolo a.C. senz'alcuna attinenza con il mondo miceneo. Mi è difficile vedere in un simile recipiente un documento miceneo o di tradizione micenea, dato che simili ripostigli non sono rari nel mondo greco ed anche in quello indigeno.

Per ciò che concerne l'intervento di Gullini, io debbo chiarire che i nostri lavori a Metaponto ci hanno condotto alla conclusione che l'impianto ortogonale metapontino potrebbe risalire alla metà del VI secolo a.C. Queste però sono conclusioni provvisorie; gli scavi che saranno condotti in futuro potranno dire di più. Ma resto perplesso d i fronte all'ipotesi dello stesso Gullini, per quanto riguarda l'impianto ortogonale di Taranto; non mi pare sostenibile che tale impianto sia sorto in seguito all'utilizzazione delle stesse divisioni fatte per la necropoli. Non mi pare possibile un ordinamento della città in base ad un impianto di necropoli.

Il caso che mi ha addolorato di più in questa fase iniziale del Convegno è però quello constatato ora tra la relazione del prof. Martin e quella di Andreassi. Mentre il prof. Martin ha dovuto fare delle vere acrobazie per dare un volto alla decorazione architettonica dei monumenti sacri di Taranto, l'Andreassi presenta tutta una serie di simili decorazioni, in maggioranza terrecotte architettoniche di diverse epoche e di diversi tipi.

20) F.G. Lo PORTO, in *NSc* 1966, p. 151, fig. 11.

Dato che quest'ultima documentazione poteva servire al prof. Martin, io mi domando se tale materiale sia stato messo anche a sua disposizione. Ciò che dico non deve suonare come un'accusa per nessuno dei due ma soltanto nel caso in cui lo stesso materiale sia stato a conoscenza di tutti e due. Se un relatore dev'essere al corrente di tutto ciò che è stato pubblicato, è necessario che a lui venga mostrato anche il resto del materiale inedito, altrimenti i problemi vengono presentati soltanto parzialmente e ciò non si addice ad un Convegno dedicato a Taranto.

Vorrei infine fermarmi sul gruppo di capitelli
«eterodossi» precisando che non v'è edificio di Heraclea della fine del IV secolo a.C. che non abbia tutta una gamma di simili elementi architettonici. A Heraclea, almeno, questi documenti non sono una rarità e qualche tipo è stato già esposto nel nuovo Museo della Siritide.

Cesare Carnevale:

Credo che questo mio intervento possa inserirsi nel contesto delle trattazioni tenute in questo X convegno di studi sulla Magna Grecia, congresso che finora ho seguito con vivo interesse.

L'obiettivo di questo mio intervento vuole essere duplice:

a) in primo luogo gettare un po' di luce sull'episodio storico, tramandatoci di secolo in secolo dagli scrittori della storia di Taranto, della venuta e della permanenza a Taranto dell'apostolo Pietro;

b) in secondo luogo si vuole avanzare l'istanza di poter giungere alla ricostruzione sempre più completa della planimetria e toponomastica dell'antica Taranto.

Debbo esprimere il mio rammarico per essere stato assente, a motivo del ministero sacerdotale, dalla preziosa lezione del prof. Lo Porto, della quale però ho potuto raccogliere qualche briciola, parlando con amici del convegno. Voglio sperare che il mio apporto possa integrarsi con la sua esposizione.

L'argomento della venuta e della permanenza di San Pietro a Taranto riveste una particolare importanza per la storia del Cristianesimo. Infatti se è qui che l'Apostolo ha approdato, veleggiando dall'Oriente (Antiochia)

verso Occidente (Roma), dobbiamo convenire che Taranto è stata la prima città d'Italia e, forse, d'Europa a ricevere il messaggio cristiano.

Monumento di questa permanenza di Pietro nella nostra città, rimaneva una cosiddetta Cripta del Redentore — sita in località Solito — nella quale l'Apostolo avrebbe celebrato e che successivamente sarebbe stata decorata delle immagini sacre del Redentore e di Santi. Purtroppo di tale Cripta, per quanto mi risulta, a tutt'oggi non risulta traccia.

Sarebbe certo un bel giorno glorioso per Taranto cristiana quello in cui tale prezioso cimelio storico venisse ritrovato e convenientemente evidenziato.

Paolo Moreno:

Il prof. Martin nella sua relazione si è preoccupato opportunamente d'inserire i problemi dell'architettura tarantina nell'orizzonte storico del bacino del Mediterraneo, e in particolare ha rilevato alcuni fenomeni che investono ugualmente l'area italiota ed il mondo etrusco: soprattutto interessante in questo senso l'accenno ad un'eventuale interferenza nella formazione dell'ordine tuscanico di quel tipo di echino dorico che si trova a Corfù, Taranto e Posidonia. Ancor più complessa si è rivelata la partecipazione di Taranto e dell'area etrusca alla conservazione del capitello a volute verticali (eolico), ma vorrei qui ricordare anche un altro importante punto di contatto a proposito della copertura in pietra a due spioventi in edifici di destinazione prevalentemente funeraria.

Edicole con la copertura in pietra rappresentano infatti a Populonia il tipo di sepoltura monumentale che si sostituisce nel V sec. alla tradizione dei grandi tumuli con camera e dromos[1]. Il sacello nell'area sacra di Poseidonia può rappresentare per questo tipo un utile anello di congiunzione tra l'Italia meridionale e l'Etruria propria (qualcosa come la Tomba del Tuffatore rispetto alla pittura funeraria etrusca), a meno di non pensare, come forse è preferibile, al comune archetipo orientale: le camere

1) A. DE AGOSTINO in *Not. Scavi* 1961 p. 63 ss., fig. 1-3; A. BOËTHIUS - J. B. WARD PERKINS, *Etruscan and Roman Architecture*, 1970 p. 70 e 80.

in pietra di Populonia non erano infatti interrate come a Poseidonia: ma completamente *sub divo* come a Xanthos.

Vorrei aggiungere qualche osservazione anche a proposito dei capitelli figurati a Canosa: accanto agli esemplari di piccole dimensioni che abbiamo veduto si conservano alcuni capitelli con teste di divinità più grandi del naturale, sulla collina di S. Leucio, dove ad opera della Soprintendenza ai Monumenti fu scoperto un tempio sotto la basilica bizantina[2]. Questi capitelli (tav. LXX, 1-2 e LXXI, 1) conservano la funzionalità del disegno greco[3] che il prof. Martin ha rilevato a Taranto rispetto alle versioni romane del tipo del tempio italico a Paestum, ma presentano in scala monumentale quello stesso arricchimento dei motivi vegetali che abbiamo potuto osservare negli altri esemplari canosini di piccole proporzioni.

Notevole è l'affinità di queste teste con quelle dei capitelli etruschi dalla tomba Campanari di Vulci[4], per il carattere protoellenistico, mentre dal punto di vista iconografico vi è una certa rispondenza con la decorazione dei capitelli di Brindisi[5]. In particolare la dea diademata e velata (tav. LXX, 2) sembra riferirsi allo stesso archètipo da cui fu tratto uno dei tipi della apoteosi di Sabina[6].

Altri elementi di pertinenza etrusco-italica sono l'alto podio con ampie cornici e l'orientamento nord-sud dell'asse principale, mentre una pavimentazione ellenistica, attestata in Apulia anche ad Arpi[7] è stata adottata nel mosaico di ciottoli della peristasi. La stessa fusione di diverse tradizioni si rivela nella tecnica edilizia, dove l'uso del tufo finemente stuccato per le colonne, i capitelli, un Telamone (tav. LXXI, 2) e la trabeazione

2) B.M. APOLLONJ GHETTI in *Palladio*, 1938, p. 149; W. HERMANN, *Archaeol. Anzeiger* 1966, pp. 266 ss. fig. 5-7; P. MORENO, *Atti del II Convegno dei Comuni Messapici, Peuceti e Dauni*, Brindisi 1969, Bari s.d. p. 91 ss., fig. 1,2.

3) Il prof. S. Stucchi, durante una visita al monumento, mi ha fatto osservare la presenza di correzioni ottiche nei capitelli figurati, e la successione di diversi strati relativi a successivi rifacimenti del rivestimento policromo.

4) E. VON MERCKLIN, *Antike Figuralkapitelle*, 1962 p. 80, n. 198, fig. 377-383.

5) IDEM, p. 63 s., n. 170 a, b, fig. 293, 298.

6) A. CARANDINI, *Vibia Sabina*, 1969, p. 312, dis. XIII, fig. 26; p. 239 tipo VII.

7) M. CRISTOFANI, in *Dialoghi di Archeologia*, I (1967), p. 206, fig. 36, 37.

ripete l'architettura greca in *poros*, mentre il rivestimento del podio con lastre, cornici e gradinate di calcare richiama l'architettura repubblicana in tufo e travertino. Tipicamente romano è infine il basolato che ricopre l'area della cella condotto al medesimo livello della peristasi, ma con la tecnica propria della pavimentazione stradale: potrebbe comunque trattarsi di un rifacimento, come alcuni rappezzi in tessellato del mosaico della peristasi e i successivi strati di stucco che rivestono le decorazioni.

LE RASSEGNE ARCHEOLOGICHE

L A CAMPANIA

A. DE FRANCISCIS
M. NAPOLI
B. NEUTSCH

L'ATTIVITÀ ARCHEOLOGICA NELLE PROVINCE DI NAPOLI E CASERTA

IL SACELLO DEGLI AUGUSTALI A MISENO

Possiamo parlare di un vero e proprio centro abitato dal nome *Misenum* o *Miseni*, nella zona del Capo Miseno, soltanto in età augustea, quando, nel 31 a.C., vi fu dedotta una colonia militare Il fatto è ovviamente collegato con la funzione di sede della flotta romana che ebbe Miseno, a cominciare da quando, nel corso della guerra contro Sesto Pompeo, le varie e complesse vicende della guerra stessa convinsero Ottaviano Augusto della necessità d'una marineria permanente, e basi della flotta furono il porto di Miseno e quello di Ravenna.

Per quel che riguarda Miseno, la denominazione ufficiale che ricaviamo dalle iscrizioni è quella di *classis praetoria Misenensis*.

Precedentemente, al tempo del fiorire di Cuma, Miseno aveva già contribuito, col suo porto sicuro, all'affermarsi della potenza cumana e della sua egemonia marittima. Poi, in età romana repubblicana, come gli altri vicini siti della zona flegrea, l'area misenate era stata prescelta per l'impianto di ville, sparse qua e nei punti più belli e panoramici.

Sappiamo di una villa di C. Mario, la quale poi passò a

Lucullo e più tardi al demanio imperiale, e fu qui che morì Tiberio nell'anno 37.

Un'altra villa apparteneva alla *gens Antonia*, già dal tempo dell'oratore M. Antonius, e restò a lungo in possesso di quella famiglia.

Osserva giustamente il Beloch che, se i Greci avessero dovuto in questo punto impiantare un centro abitato avrebbero scelto l'altura ove è la "Piscina mirabilis", luogo leggermente elevato e tutelato dagli eventuali attacchi dal mare. Ma al tempo di Augusto una tale necessità strategica non esisteva, e d'altra parte, appariva più comodo e funzionale un centro abitato vicino al porto.

Infatti qui si estese la *Misenum* romana, sulla stretta lingua di terra tra il *portus Miseni* ed il canale di Procida. Ruderi ancora in piedi, piuttosto che scavi regolari, permettono di riconoscere un teatro, un edificio termale cui si riferisce anche una testimonianza epigrafica, e qualche villa. Inoltre tra il teatro ed il porto una serie di ambienti sono stati interpretati come alloggiamenti per il personale della flotta.

Una strada collegava Miseno con Cuma, attraverso l'attuale Miliscola, che col suo nome ricorda le esercitazioni dei militi e della ciurma che ivi si svolgevano, *militum schola, schola armatunarum* in una epigrafe del V sec., e poi Torregaveta ed il Fusaro.

Un'altra strada andava invece verso Baia.

Lungo le due strade, all'uso romano, erano sepolcri, che di tempo in tempo sono venuti in luce.

È qui tutto quello che conoscevamo della topografia di Miseno, prima che si scoprisse, tre anni or sono, un complesso dedicate al culto imperiale: che chiamammo provvisoriamente sacello degli Augustali, ma che potrebbe identificarsi, oppure comprendere, o esserne parte di quel *templum Augusti quod est Augustalium* che

è menzionato in una delle epigrafi scoperte per l'appunto nel recente scavo.

Un collegio di Augustali a Miseno si poteva già evincere esplicitamente da due testi epigrafici, l'uno dei quali (CIL X, 3675) ricorda un *M. Antonius Januarius Augustalis honoratus Miseni*, e l'altro (CIL X, 3676) un *M. Antonius Julianus Augustalis immun(is) Misen.*, ma il Beloch attribuisce anche a Miseno (mentre il Mommsen le attribuisce ad un analogo collegio puteolano) altre tre epigrafi, l'una (CIL X, 1881) che menziona un *L. Licinius Primitivus curator Augustal. perp.*, trovata a Miseno e datata al 165 d.C., l'altra (CIL X, 1880), d i incerta provenienza, che ricorda un *L. Laecanius Primitivus curator* degli Augustali corporati, ed infine quella (CIL X, 1870) d'ignota provenienza, che ricorda *P. Aemilius Conon Augustalis corporatus.*

L'opinione del Beloch trova oggi decisiva conferma, poiché una iscrizione di cui parleremo ricorda ancora una volta *L. Laecanius Primitivus.*

IL MONUMENTO

Lo scavo (tav. LXXII, 1-2) non è completato, quindi restano ancora molti punti oscuri e molte case da chiarire. Comunque v'è già abbastanza per poter dare un'idea del complesso che sta venendo alla luce.

Tre ambienti poggiano contro la roccia tufacea, in questo punto leggermente elevata sul piano circostante, sia verso il lato posteriore, sia sul fianco sinistro, mentre ancora poco possiamo dire del fianco destro del complesso. Una primitiva impressione che ebbi all'inizio della scoperta, che cioè gli ambienti fossero ad-dirittura cavati nella roccia e che quindi anche la loro copertura fosse ricavata nel tufo naturale, non sembra reggere alle evidenze

apparse nel prosieguo degli scavi; comunque anche se ciò fosse, sarebbe soltanto per una parte del complesso stesso.

Anticipando quando si dirà in seguito, e quanto scaturisce dall'analisi del monumento, vediamo che, allo stato dello scavo fin'oggi, il complesso comprende tre ambienti, mentre un quarto complesso, ad angolo retto con i sacelli, sta appena venendo in luce. Da sinistra a destra di chi si pone all'ingresso abbiamo:

1 - ambiente ove s'è trovata la statua equestre in bronze di Nerva.

2 - ambiente absidato con le statue marmoree di Vespasiano e di Tito.

3 - ambiente in corso di scavo, che non ha dato ancora alcun ritrovato.

4- complesso con colonne laterizie in corso di scavo.

L'ambiente 2 è per il momento quello che si presenta di maggiore rilevanza dal punto di vista architettonico, e forse sarà realmente così perché è quello di centro. Questo ambiente 2 appare in un secondo tempo essersi allungato in avanti, inoltre l'ambiente 3 a sua volta appoggia la parete sinistra contro l'estremo della parete destra dell'ambiente 2, e la ricopre, ricoprendo in tal modo la sua pittura parietale ed una colonna angolare in muratura.

Questa nuova fodera costituisce un rifacimento del preesistente ambiente 3.

Possiamo pertanto, in via del tutto provvisoria, fissare alcune fasi nella storia edilizia del monumento.

— prima fase, sacelli 1, 2, 3 con pareti in opera reticolata nell'interno ed opera listata sul prospetto, almeno per 1 e 2 età giulio claudia.

— seconda fase, rifacimento parziale del sacello 3 in opera vittata, primo secolo dell'Impero.

— terza fase, ampliamento con prospetto marmoreo di 2, età tardo antonina.

In elevato gli ambienti 1 e 3 avevano un piano superiore. Per l'1 è probabile se il successivo scavo riconoscerà che appartengono ad esso alcuni blocchi di strutture che sembrano caduti dall'alto, del 3 restano invece ancora *in situ* tratti di pareti, anch'esse in reticolato. Non ne aveva invece l'ambiente 2.

Il monumento, che dovette essere in vita dall'età di Augusto o immediatamente dopo, fino almeno alla fine del II secolo dopo Cristo, in un momento che non possiamo, o non possiamo ancora, determinare crollò repentinamente.

Ma ciò dovette forse avvenire già in età classica, perché il complesso non reca finora tracce di quelle depredazioni ed espoliazioni caratteristiche di monumenti restati in vista molto dopo di aver perduto la loro funzione, nella tarda età antica o nell'alto medioevo.

Inoltre il crollo fece anche le sue vittime, poiché, sotto gli elementi marmorei caduti dalla facciata di 2, si sono trovati resti di uno scheletro umano e la mandibola di un cane. Si potrebbe quindi anche pensare che il luogo fosse ancora in piena funzione.

Oggi, col bradisismo che è sempre attivo nella zona, l'area è sotto il livello del mare per oltre un metro, il che rende assai penoso lo scavo.

Causa del crollo fu senza dubbio il distacco e la conseguente caduta della roccia tufacea che incombeva sul complesso, poiché abbiamo trovato gli ambienti, specialmente il 3, ingombri di massi tufacei di grandi dimensioni. Che un terremoto, o uno dei tanti

movimenti sismici caratteristici ancora oggi della zona, abbia provocato il distacco dei massi, è cosa certa.

Ma i massi crollati nello stesso tempo suggellarono sottoterra gli ambienti. Perciò si sono potuti trovare tanti elementi del monumento, e si sono trovate le statue di Vespasiano e Tito ancora in piedi nelle loro nicchie. Lo stesso movimento fece abbattere in avanti il prospetto marmoreo dell'ambiente 2, che fu anch'esso sepolto dai massi tufacei.

In queste condizioni, sterri occasionali o ricerche di anticaglie nel corso dei secoli passati possono aver molto poco intaccato il complesso così seppellito. Forse solo le iscrizioni degli Augustali, che abbiamo ricordate come già note e pubblicate, possono essere state qui rinvenute, ma ciò è tutt'altro che sicuro.

I SINGOLI AMBIENTI ED I REPERTI

AMBIENTE 1

Paramento in reticolato a rivestimento del tufo naturale a sinistra ed al fondo, nonché alla parete destra, con immorsatura in opera vittata allo spigolo destro in fondo.

Sul davanti, ingresso in opera listata: se ne è finora messo in luce soltanto la parte destra che termina al vano d'ingresso con una semicolonna.

In quanto al rivestimento delle pareti, abbiamo parti in stucco chiaro con specchiature a leggero rilievo.

Il pavimento, nella parte finora scoperta, è in tessellato bianco con una sottile fascia nera.

Sulla copertura, di cui non si hanno ancora chiari elementi, si innalzava un piano superiore.

Di questo non restano elementi *in situ* ma alcune parti si

sono trovate cadute e frammischiate con il gruppo equestre di bronzo, come ad esempio blocchi rivestiti di stucco.

E al piano superiore era forse collocata, piuttosto che nel sacello al basso, la statua equestre.

Statua equestre di Nerva in bronzo

Di questa statua si sono trovate finora, in vari frammenti, quasi tutte le parti, la maggiore lacuna è nel corpo del cavallo, ma si confida di trovare anche questo.

Comunque già ora si tratta di uno dei più completi gruppi equestri in bronzo che siano giunti fino a noi. Infatti il Marco Aurelio del Campidoglio costituisce una eccezione,' ed il cavaliere di Pompei pare sia stato messo insieme da vari frammenti, che appartenevano a due o tre diverse statue. Possiamo tuttavia citare come termine di paragone, il gruppo di Cartoceto. Particolare spicco ha la testa del cavallo: essa indubbiamente rientra nella tipologia delle teste equine che siamo abituati a conoscere da Ercolano e da Cartoceto, ma mi sembra sia modellata con un particolare senso di plasticismo, essa è nervosa, scattante, ma senza tritumi e banalità. È un nobile lavoro, di sentimento classico, tanto che a prima vista potrebbe intendersi come di diversa mano, ed ancora ellenistica, cui il corpo dell'imperatore sia stato poi adattato. Ma non è necessario, ché potrà trattarsi di diversa sensibilità di uno stesso artista.

Il cavaliere, braccio destro alzato e sinistro abbassato, forse a tenere le redini, indossa una corazza, mentre il mantelletto militare è gettato sulla spalla sinistra e si raccoglie più giù sul braccio.

La corazza è riccamente decorata. Al centro, a rilievo, una testa di Medusa alata sotto la quale si svolgono due serpentelli avvinti

in un nodo. Sullo spallaccio, anche a rilievo, un Eracle bambino che strozza i serpenti.

Tutto il resto della corazza è decorato ad agemina, con motivi vegetali o presi dall'ambiente marino. Vediamo due pesci, una pistrice, una Scilla. La testa, con gli occhi di pastiglia di cui restano scarsi avanzi, permette di riconoscere nel cavaliere l'imperatore Nerva.

L'identificazione è sicura, poiché ritroviamo qui tutti quei tratti iconici che sono propri del volto di quel principe: il taglio dei capelli sulla fronte, e la fronte stessa, gli occhi piccoli ed allungati sotto il ciglio dritto, il naso stretto e pronunziatamente aquilino, la bocca piccola, il mento appuntito.

D'altra parte, in un complesso come quello nel quale si trova la statua, il ritratto d'un imperatore è quel che dobbiamo più facilmente aspettarci. Ora, l'iconografia di Nerva, se si tolgono i ritratti dubbi e quelli che sono riconosciuti come falsificazioni o comunque lavori moderni, è molto scarsamente documentata, e del resto non poteva essere altrimenti, se si pensa che quel principe resse l'Impero per circa sedici mesi appena. Il ritratto bronzeo di Miseno costituisce dunque, da questo punto di vista, un notevole acquisto. Esso si avvicina ai due migliori ritratti pervenuti fino a noi, cioè la testa Museo Nazionale Romano 106538 ed il Nerva che appare sul rilievo della Cancelleria: sono questi evidente-mente ritratti ufficiali, il cui archetipo fu curato in Roma da un artista che viveva negli ambienti della corte imperiale, e lo stesso deve dunque dirsi del Nerva di Miseno. Se poi si considera questo in concomitanza con una base di statua, di cui. diremo appresso, possiamo anche affermare che probabilmente esso si data nell'anno 97.

V'è poi un altro particolare di estremo interesse. Tra la maschera

facciale e la parte posteriore del capo v'è un netto taglio e le due parti sono saldate l'una all'altra; inoltre la capigliatura è diversa nell'una e nell'altra parte, sia nell'esecuzione, sia nell'andamento dei capelli stessi. Ciò fa ritenere che ad un ritratto .che rappresentava un'altra persona fu in un secondo tempo resecato il volto e sostituito con un altro.

Riteniamo che dapprima il cavaliere di Miseno sia stato un Domiziano, e che poi, per la *damnatio memoriae* di quel principe, sia stato trasformato in un Nerva. Siamo confortati in questa ipotesi dal fatto che nello stesso monumento misenate troviamo documentato un analogo fatto, in quanto l'iscrizione che è sotto la statua di Vespasiano, come vedremo tra poco, è incisa su una lastra di marmo che reca dietro una iscrizione relativa a Domiziano. D'altronde, anche nel citato rilievo della Cancelleria la testa di Nerva è rilavorata da un ritratto di Domiziano, ed anche qui si nota una dissonanza nella capigliatura.

Statua femminile acefala

Distesa supina sul pavimento e non ancora del tutto riemersa in luce è una statua femminile in marmo, cui manca la testa, la quale era lavorata a parte e poi inserita (tav. LXXIII, 1).

La donna è completamente ammantata, sicché ne sporge solo la mano destra che regge un lembo del manto stesso: lo schema compositivo è quello della «piccola ercolanese» ed il delicato trattamento del mosso e variato modellato della stoffa è indizio di una sensibilità, nella scultura, ancora classica, quale si ritrova, come abbiamo altre volte fatto notare, di frequente nell'area flegrea, tanto da indurre a ritenere che in questa area persiste più profondo che altrove un gusto ellenico in piena età romana. Penserei ad una statua iconica, nell'attesa che il ritrovamento della

testa ce ne dia conferma, della prima età imperiale, statua dunque d'una donna della famiglia di Augusto. Si ricordi a tal proposito che lo stesso tipo di panneggio è scelto, sia pure in forma più semplificata e direi banalizzata, e con minore finezza di modellato: nella figura femminile dell'Ara Pacis, ove si è voluto vedere Livia oppure Giulia di Augusto, e nella Livia di Pompei, tanto per fare qualche esempio.

Statua di Abbondanza

La statua è stata recuperata praticamente per intero, anche se spezzata, e giaceva, come l'altra che abbiamo descritta più sopra, sul pavimento dell'ambiente.

Per questa rappresentazione dell'Abbondanza è stato adoperato un tipo statuario della seconda metà del V secolo a.C.: è un lavoro romano del I secolo dopo, meno fine dell'altra statua misenate ma senza dubbio eseguita anch'essa con cura.

Tra i numerosi esempi di statue dell'Abbondanza che abbiamo nei nostri musei, questa non meriterebbe particolare attenzione se non per una ipotesi che essa suggerisce.

Ho l'impressione infatti che la testa, cinta da un diadema, e con la caratteristica capigliatura a riccioli attorti che scendono dietro le orecchie, serbi, nei limiti beninteso di una idealizzazione classicistica, un certo accento di individualità, e non solo nell'acconciatura ma anche nell'espressione degli occhi e nella bocca. Si tratterebbe in altri termini della rappresentazione, largamente idealizzata, di una particolare persona, e direi d'una donna della casa giulio-claudia.

È spontaneo l'accostamento con la testa colossale detta Giunone Ludovisi, nella quale per l'appunto si suole vedere una immagine idealizzata di Antonia minore. Del resto, si ricordi che

spessissimo in Roma, come già in Grecia, i ritratti femminili in genere e quelli delle Auguste in particolare, sono fortemente idealizzati, sicché talvolta le identificazioni riescono oltremodo problematiche.

Per quanto poi riguarda la rappresentazione d'una principessa giulio-claudia col corno dell'abbondanza, ricorderemo, a mo' d'esempio, una moneta di Antonia minore che ha al rovescio la *Constantia Augusta*, una moneta di Caligola, che ha al rovescio Agrippina, Drusilla e Giulia, ed una moneta di Nerone, che ha al rovescio lo stesso Nerone, e Messalina o Poppea: in tutti questi casi le donne recano il corno dell'abbondanza.

Base di statua in marmo

Sulla base doveva poggiare una statua di Asclepio, come appare dall'iscrizione, e ne restano i segni dei piedi.

La base è iscritta da tre lati; sul davanti è la dedica:

Aug sacrum / Asclepius / L. Avi iius Eleuther / imm.

Essa dunque menziona un altro augustale, *L. Avidius Eleutherus* il cui epiteto di *immunis*, che leggiamo nell'ultima linea, ricorda quello già documentato nelle iscrizioni che si conoscevano. Egli innalzò una statua di Asclepio, e la consacrò ad Augusto: la statua non s'è ancora trovata, ma un frammento del bastone che s'è recuperato lascia bene sperare. Sul fianco sinistro è il testo di un decreto, o meglio di una deliberazione del collegio degli Augustali, che reca la data consolare *iii nonas Januarias L. Julio Urso Serviano ii L. Licinio Sura ii*: siamo cioè al 3 gennaio dell'anno 102, inoltre il luogo è indicato così: *Miseni in templo Aug. quod est Augustalium*. Come abbiamo accennato, qui ci si deve riferire per l'appunto al monumento del quale ora ci occupiamo, ed il riferimento ce ne chiarisce la natura, oltre che la

denominazione ufficiale. È il tempio di Augusto, e nello stesso tempo è la sede degli Augustali. Resta solo da vedere se per *templum* debba intendersi tutto il complesso o solo una sua parte ed al quesito si potrà rispondere a scavo completato, che potrebbe anche chiarire i rapporti tra *templum* ed *aedes*.

Leggiamo in questa lunga iscrizione che un *Tullius Eutychus curator perpetuus* elargisce agli *Augustales corporati* 30.000 sesterzi, con la clausola che questa somma venga divisa ogni anno tra gli augustali *viritim*, in un giorno preciso, cioè *pr. idus Junias*, perché quel giorno è il natale municipi. Senza dubbio si tratta qui di *Misenum*, che in altra parte del testo viene detto *municipium Misenensium*; di qui apprendiamo dunque che *Misenum* celebrava il suo *natale* il 12 giugno.

Seguono poi gravi sanzioni, una multa di 50.000 sesterzi per chi non esegue o tolleri che non si esegua il volere di *Tullius Eutychus*, o faccia altro uso della somma.

E si conclude che tale testo inciso nel bronzo si conservi *in templo nostro* affinché i posteri possano in perpetuo conoscere e godere di questa magnanimità: *ut hanc largitionem eius etiam posteri perpetuo adgnoscere et frui possint*.

Sul fianco destro è ripetuto lo stesso testo, per quanto si può intravedere allo stato attuale, non ancora liberato da tutte le incro-stazioni, ma diversamente distribuito nelle sue linee.

AMBIENTE 2 (tempio)

A pianta quasi quadrata, nella sua prima fase era preceduto da un pronao a quattro colonne in muratura, cui corrispondono due semicolonne e le ante dell'ingresso, pavimentato con opera tessellata bianca, racchiusa da una fascia nera.

Questa prima fase è in parte sparita.

Dinanzi a questo pronao è il successivo rifacimento marmoreo della facciata.

All'interno il sacello termina in fondo con un'abside munita di un podio, ai cui lati sono due nicchie rettangolari. Il paramento è in opera reticolata, e nella parte anteriore in opera listata che con essa si ammorsa.

In quanto al rivestimento delle pareti, esse dovevano per larga parte essere coperte di marmi. Ma l'abside è sulla fronte in alto stuccata e dipinta in rosso, e nel catino ha una decorazione di stucco a rilievo di cui restano alcuni frammenti: v'era ed in parte è superstite un grande motivo a conchiglia sotto il quale correva una fascia con soggetti presi dal mondo marino, si scorge un delfino, un'aragosta, forse un granchio, e nell'angolo di destra una Nereide che cavalca un delfino.

Il pavimento è stato appena saggiato; esso è riccommente eseguito di riquadri in marmi pregiati di vario colore (giallo, bianco, nero etc.), che formano un motivo geometrico.

Il tetto, che doveva essere a due spioventi, era in tegole di cui si sono trovati molti frammenti caduti in basso.

Nell'ampliamento successivo il prospetto venne tutto rifatto; davanti alla prima facciata in opera listata, ed in sostituzione di questa, che venne in buona parte demolita, è il prospetto (tav. LXXIII, 2) con una gradinata (forse quattro gradini) rivestiti di marmo, ai lati due podii anch'essi rivestiti di marmo, ed accanto ai podi si sono trovate due basi di statue. Quattro colonne di cipollino con capitello (tav. LXXIV, 1) di tipo pergameno a foglie di acanto e foglie di giunco, con l'epistilio ed il frontone che esse reggono, formano la facciata marmorea.

L'epistilio reca l'iscrizione dedicatoria ed il frontone è riccamente decorato come diremo tra breve.

Descriviamo ora i singoli ritrovamenti:

Cippo nell'abside

Sul podio dell'abside, ancora perfettamente *in situ*, è un cippo che reca la seguente iscrizione:

Aug. sacr. / Genio / Augustalium / Sex Gellius / Georgus / curator / Augustalium / anni sui / pequnia / sua.

Conosciamo di qui un altro *curator* che nel corso del suo anno di carica dedicò forse una statua, dico forse perché il cippo non reca tracce dell'imposta della statua, ma la statua potrebbe avere avuto anche un suo plinto che poggiava sul cippo.

I caratteri dell'epigrafe si pongono nell'età giulio Claudia.

Statue di Vespasiano e di Tito

Nelle nicchie laterali, e, come si è detto, trovate ancora in piedi al loro posto, sono le statue di Vespasiano e di Tito, di proporzioni molto maggiori del vero. Sotto la statua di Vespasiano, sulla parete ai piedi della nicchia sinistra, una lastra di marmo reca l'iscrizione

Divo Vespasiano / C. Volusius Menecles

Si tratta però d'una lastra riadoperata, perché sulla faccia posteriore reca un'altra iscrizione, che doveva essere più lunga e di cui resta quindi solo la estremità di destra

di] vi Vespasiani f.

domitia] no cos. vii

de] dit p. s.

Integro *Domitia] no* e non *Vespasia] no*, cioè non riferisco l'iscrizione a Tito, perché non segue *Aug.* mentre Domiziano, nel suo settimo consolato, che è dell'anno 80, era ancora Cesare e non ancora imperatore.

L'iscrizione era dunque per Domiziano, e, dopo la sua *damnatio memoriae*, venne soppressa e riutilizzata.

Ma qui ricaviamo anche un dato cronologico, poiché le statue di Vespasiano e Tito debbono essere state eseguite non solo dopo la morte di Vespasiano (*divo Vespasiano*), ma dopo la *damnatio memoriae* di Domiziano, avvenuta nell'anno 96, appena dopo che fu assassinato.

D'altra parte confidiamo che la parallela iscrizione relativa a Tito possa trovarsi nel prosieguo degli scavi.

I due imperatori sono rappresentati allo stesso modo: stanti. in nudità eroica, con un mantelletto che poggia sulla spalla sinistra, e scendendo di dietro è trattenuto attorto sull'avambraccio corrispondente. Nella mano destra, a pugno chiuso con un incavo in mezzo, dovevano reggere qualcosa, forse un'arma. Il puntello. cui è appoggiata la gamba destra è costituito da una corazza decorata da una testa di Medusa.

Caratteristiche di questi due ritratti imperiali sono le grandi proporzioni, ma questo non deve meravigliare se si ricordino soltanto i colossali ritratti del Museo di Napoli, relativi agli stessi imperatori, e sono il modellato vigoroso e l'atteggiamento fiero che l'artista ha voluto dare ai personaggi. L'idea dell'imperatore divinizzato è resa, mi pare, perfettamente.

Inoltre, a parte il pregio del perfetto stato di conservazione, noteremo che i tratti iconici dei due principi si riallacciano alla migliore tradizione dei ritratti di Vespasiano e di Tito, ed anch'essi, come il ritratto di Nerva, debbono derivare direttamente dal tipo

aulico ed ufficiale che era stato creato a Roma, e che era tenuto presente anche *post mortem* degli imperatori. Questa diretta derivazione dalla capitale non deve meravigliare, se si consideri che questo luogo, Miseno, era a diretto contatto con l'Urbe sia dal punto di vista politico amministrativo, sia per il frequente soggiorno, nella zona flegrea, degli stessi principi e dei più alti personaggi dell'Impero. Infine, la possibilità di datare le due statue *post mortem* degli imperatori, costituisce un prezioso punto fermo nella sequenza dei tipi iconici di Vespasiano e di Tito.

Basi ai lati della gradinata

Ai lati della gradinata, e al di fuori dei podi sono due basi di statue. Quella a sinistra reca due iscrizioni, sul davanti si legge:

Imp. Nervae / Caesar Aug. / pont. max. tr. pot. / cos. iii p. p. / P. Herennius Callistus / augustalis / nomine Augustalium / pequnia sua

la base si data all'anno 97, e come dicemmo, se gli onori ed i ricordi a Nerva furono contemporanei, allora anche la statua equestre di bronzo, o meglio la sua trasformazione in statua di Nerva sarà da far risalire allo stesso anno.

Imp. Nervae Caes. Aug. / L. Vergin (io) Rufo iii cos. / xiii k. Octobr. / cuius dedicatione / Augustalib. epulum / et HS xii n. uiritim dedit

La base è ancora in parte sott'acqua e si trova rovesciata di sotto in su sicché la lettura del testo è stata fatta.in condizioni sfavorevoli, pertanto non è escluso che una più attenta lettura possa portare nel futuro a qualche emendamento.

Comunque, abbiamo qui la data *xiii kal. oct.*, il 20 settembre

dell'anno 97 in cui *P. Heiennius Callistus* diede un banchetto agli augustali e distribuì 12 sesterzi a testa.

Sotto questa seconda iscrizione è raffigurata una patera, mentre nell'altro lato è un *simpulum*.

Non è ancora possibile invece controllare l'esistenza di segni della statua sulla base.

La base a sinistra reca l'iscrizione:

Aug. sacrum / Venus / Sex Sexstilius / Demetrius / cur.

anche questa base è semisommersa dall'acqua, e la lettura potrebbe migliorare in futuro. La base recava una statua di Venere, come l'altra che abbiamo precedentemente illustrata recava quella di Asclepio. Sulla base sono i segni della statua che vi era innalzata: sono tre tracce, due delle quali dovevano appartenere ai piedi ed una al puntello oppure ad un lembo di veste (tipo Afrodite del Frejus?).

Inoltre sulla faccia destra è una patera, mentre la sinistra è ancora sott'acqua e non si può vedere cosa rechi.

I podi, come abbiamo detto, sono rivestiti di lastre di marmo.

Dove una di queste è caduta (ma non si esclude che si potrà recuperare) e precisamente sulla fronte del podio di sinistra, si è visto che la lastra mancante era di secondo impiego, e recava una iscrizione, le cui lettere hanno lasciato l'impronta sulla malta.

Facciata

Essa è tutta in marmo, come si è detto, ed il maggiore interesse è dato dalla iscrizione dedicatoria che si legge sull'epistilio, e dai rilievi che ornano il frontone.

Cassia C. fil. Victoria sacerd [OS...
L. Laecanii Primitivi mariti sui ob ex[imia...

Fu dunque ad iniziativa di *Cassia Victoria* che la facciata del sacello venne rifatta in marmo, e ciò avvenne in ricordo (?) del marito *L. Laecanius Primitivus*, e delle di lui virtù. Costui, come abbiamo detto, era già noto come *curator* degli *Augustales corporati* in una iscrizione che solo tentativamente era stata attribuita a Miseno, ed ora, dopo questa scoperta, ogni dubbio è risolto.

Il frontone (tav. LXXIV, 2), pure nella sua limitata misura, 4 metri di base, è un magnifico pezzo di scultura, beninteso nel senso che può avere questo epiteto elogiativo per un'opera d'arte concepita ed eseguita in uno spirito prettamente romano. Due Vittorie alate reggono una corona di quercia, nella quale sono i busti di un uomo e di una donna. Tra i due busti, ma a rilievo molto più basso del resto, è rappresentato il caratteristico berretto dei sacerdoti: il *pileus* o *galerus* apicato. Gli spigoli estremi dei frontoni: ai piedi della Vittoria sono riempiti da un delfino. È interessante notare che la metà sinistra e quella destra della corona non sono simmetriche tra di loro: nei vari elementi costitutivi, benda, foglie etc. Ciò è indizio di voluto naturalismo e pittoricismo.

Il rilievo assai pronunciato, il largo uso del trapano, i voluti effetti di chiaroscuro, la corporeità delle immagini ed anche le acconciature delle persone rappresentate, inducono a datare la scultura in età antonina.

Ma si pone anche il problema iconografico. A prima vista invero, il fatto che questa coppia sia raffigurata in un punto così nobile ed in vista dell'edificio, e che lo sia entro una corona retta da due Vittorie, ed il fatto stesso che il monumento sia dedicato al culto imperiale: ed abbia dato tanti ritratti di imperatori, potrebbe indurre a vedere qui una coppia imperiale: il volto dell'uomo invero ricorda molto il ritratto di Antonino Pio.

Ma altre considerazioni militano contro questa ipotesi: se

l'uomo ricorda Antonino Pio, d'altra parte non potremmo dire che esso rientra perfettamente nella iconografia di quell'imperatore, tanto più che siamo abituati a trovare a Miseno ritratti imperiali di tipo ufficiale, urbano, non deformati da sostrati provinciali. La donna non può essere Faustina maggiore, la consorte di Antonino, perché non ne possiede i tratti iconici. E ad un'altra coppia imperiale neppure si può pensare, né a M. Aurelio e Faustina minore, né a Commodo e Crispina, e sarei titubante anche a vedervi Lucio Vero e Lucilla: le iconografie di tutte queste coppie non si ritrovano nel rilievo di Miseno.

Non resta, quindi, salvo ad approfondire l'argomento, magari alla luce delle future scoperte, che vedere in questa coppia i benemeriti mecenati del monumento, quali li designa l'iscrizione dell'epistilio, *L. Laecanius Primitivus* e la moglie *Cassia Victoria*. Con tale soluzione si spiegherebbe anche la presenza del berretto sacerdotale tra le due figure e si interpreterebbe la Vittoria come allusione al nome della donna. È vero che ci saremmo aspettati, tra tante altre immagini di principi, anche qui una coppia imperiale? ma mi pare che, dati gli elementi che abbiamo messo in risalto, non è possibile pensare diversamente.

AMBIENTE 3 E COLONNATO

Se ne è appena iniziato lo scavo.

Si presenta con paramenti in opera reticolata mentre la parete sinistra, come si è detto, è stata rifatta in opera vittata. La metà più interna, che sembra essere cavata nella roccia naturale, o addirittura l'adattamento d'una preesistente cavità naturale, è coperta da volte a botte, quella sul davanti da una volta a crociera, come si può dedurre dagli avanzi di uno dei pennacchi, ma l'interpretazione

di questa copertura è tutt'altro che definitiva. Restano tracce di decorazione a stucco bianco con disegno di lesene leggermente incise, e frammenti di pareti dipinte, di cui non si può dare ancora un compiuto giudizio.

Sembra comunque che il complesso possa collocarsi nella seconda metà del I secolo d.C.

Al disopra sono i resti di un piano superiore, con piano di calcestruzzo, non sappiamo ancora come pavimentato, e pareti in opera reticolata.

Ad angolo retto con l'ambiente 3 comincia ad intravvedersi un altro complesso : si notano per il momento i resti di due colonne in laterizio, accanto a due teste di muro in opera vittata. È troppo presto per dare un nome a questo quarto settore dello scavo.

CONTRIBUTI DELLA SCOPERTA

A) *alla storia di Misenum*

Una delle iscrizioni testé scoperte ci rivela la data del *natale* di *Misenum*, il 12 giugno, che gli Augustali evidentemente cele-bravano in modo particolarmente solenne. L'anno, come abbiamo detto, è considerato il 31 a.C. Ora, penso che la recente scoperta possa avere un certo significato, se teniamo presente che in quell'anno si combatté ad Azio, il 2 settembre. Non è infatti improbabile che Ottaviano Augusto abbia voluto dare, alla base navale da lui creata già durante la guerra contro Sesto Pompeo, un più valido assetto amministrativo e giuridico, proprio in quei momenti di tensione tra lui ed Antonio che sfociarono per l'appunto nella battaglia di Azio. Un altro contributo, ma più ambientale che storico, e tale da confermare piuttosto che da rivelare novità, si trae

da quanto dicemmo delle qualità delle statue ritratto imperiali, ora tornate alla luce.

Come abbiamo accennato, tale qualità mostra come Miseno fosse assai vicina alla corte imperiale, agli artisti palatini, e ciò conferma il continuo contatto che i principi di Roma ebbero con l'area flegrea, a cominciare da Augusto, fino almeno ad Alessandro Severo, con Baia soprattutto, ma anche con Miseno.

Degna di nota è anche la ricorrenza di motivi marini nella decorazione dell'edificio, sulla corazza di Nerva e sul frontone, motivi che corrispondono a quelli già noti sul cippo di Antonius Julianus.

B) *alla topografia di Miseno*

Questo complesso sacrale si trova nell'area che già si pensava fosse quella di maggiore sviluppo della cittadina di Miseno, ma esso si trova anche a pochi passi da un altro edificio pubblico, il teatro. Tutto lascia ritenere, dunque, che in questa zona siamo ad-dirittura nel centro di Misenum, ove si raccoglievano i pubblici edifici, anche se non possiamo ancora accertare se questi costeg-giassero soltanto la principale strada dell'abitato o se esistesse una vera e propria piazza del Foro.

C) *alla comunità degli Augustali*

L'organizzazione degli Augustali di *Misenum* riceve maggiore luce dai risultati dello scavo, ed in particolare dai testi epigrafici. La sede del collegio si identifica evidentemente con il tempio di Augusto. A capo della comunità era un *curator*, il quale talvolta è detto *perpetuus*, altre volte soltanto *curator*.

Il *curator* non *perpetuus* doveva reggere la carica per un

anno, se uno di loro, *Sex. Gellius Georgus*, specifica nella dedica del cippo anni sui. Non sappiamo se il *curator perpetuus* fosse una carica al disopra del *curator* annuale, oppure una carica onorifica, mentre allo stato delle nostre conoscenze appare più difficile che si possa dedurre da ciò un diverso ordinamento del collegio, vigente in epoche diverse.

Gli *Augustales* spesso recano un epiteto particolare: *honoratus, immunis, corporatus, ingenuus, veteranus*. Ciò dipenderà dalla loro diversa posizione nel collegio, o dal diverso motivo per il quale sono entrati a farne parte.

In quanto alle attività del collegio, oltre alle operazioni di culto, che erano compiti istituzionali del collegio stesso, i suoi membri spendevano somme per abbellire il tempio, innalzare statue, elargire doni in moneta contante, allestire banchetti sociali.

La prosopografia testimoniata finora mostra come questi augustali fossero di modeste condizioni sociali, prevalentemente o forse anche esclusivamente liberti o libertini, e ciò è normale nella composizione di tali comunità.

ALFONSO DE FRANCISCIS

TAVOLE

LXXII,1 Il complesso del sacello degli Augustali a Miseno.
2 Le basi con iscrizioni dedicatorie,
LXXIII,1 Statue rinvenute nell'ambiente 1.
2 Il pronao dell'ambiente 2.
LXXIV,1 Un capitello dell'ambiente 2.
2 Il frontone dell'ambiente 2.

L'ATTIVITÀ ARCHEOLOGICA NELLE PROVINCE DI AVELLINO BENEVENTO E FALERNO

La Soprintendenza di Salerno continua a lavorare da anni su i due vecchi temi: il primo è la esplorazione delle vallate: cioè delle vie che pongono in comunicazione la costa con l'interno; il secondo è la esplorazione e la comprensione del territorio velino. Il primo scavo che vorrei ricordare è la esplorazione della valle dell'Ofanto; nel '61 ne sottolineammo la grande importanza? e da parecchi anni stiamo esplorando la riva sinistra dell'alto corso del fiume, di fronte a quel passo di Conza che è uno dei cardini del sistema viario dell'antichità, ed a Cairano ci si è imbattuti in un abitato, interessante nella sua struttura e in alcuni suoi particolari. Sono una serie di lievi terrazzamenti, dove le mura hanno contemporaneamente funzione di terrazzamento e di delimitazione dell'abitato. In uno di questi abitati è stata trovata *in situ* una serie di dieci pithoi, il che lascia pensare che ci si potrebbe trovare di fronte a dei depositi per il grano, da collegarsi ad una vita agricola della località. Il materiale ceramico è tipicamente apulo ed è caratterizzato soprattutto dalle numerose anse cornute.

Più varia di risultati è l'esplorazione su quel transito della via di Caudium che pone in comunicazione la pianura campana con l'area beneventana, dove si sono avuti rinvenimenti di varia natura : da una presenza eneolitica documentata a Tufara a una

documentazione appenninica a S. Martino Valle Caudina, dove avremmo tracce non di necropoli, ma di frequentazione. Ma il punto focale di questa strada è senza dubbio Montesarchio, dove si lavora da molti anni: siamo ora ad oltre due centinaia di tombe esplorate, ma non è cambiato molto il quadro che noi abbiamo fatto negli anni scorsi. Continua la documentazione di materiale attico, sia pure in percentuale non rilevante, e si è trovata, tra l'altro, una tomba di III sec. a.C. con resti della cassa lignea, che ai quattro spigoli era tenuta da blocchi di pietra reimpiegati, uno dei quali è un frammento di sfinge. Interesse particolare ha a Montesarchio soprattutto la documentazione dell'età del ferro, tipicizzata dalle anfore a clessidra con decorazione a lambda.

La terza via che stiamo esplorando è quella che dall'Avellinese conduce nella piana campana, nelle sue propaggini più meridionali, cioè verso Nola; qui, in uno scavo eseguito presso Avellino, si è rinvenuta una serie di tombe arcaiche, che hanno dato una notevole quantità di bucchero.

Il quarto transito, quello storicamente più importante ed archeologicamente più noto, è costituito dalla piana del Sarno, dove a S. Marzano si è rintracciata la necropoli più arcaica, che ha dato 85 tombe, quasi tutte dell'VIII sec. Si è potuto cogliere una certa netta distinzione tra il preellenico primo e il preellenico secondo, della cultura a fossa tipo Cuma; notevole in questa necropoli ed interessante la ricca presenza di materiale orientale: una statuina di Bess, una considerevole quantità di pendagli tipo Fayum, scarabei. È ben documentata una ceramica, che molto probabilmente si ricollega a fabbriche pitecusane, di tipo transizionale tra il geometrico corinzio tardo e il protocorinzio. È tutto materiale probabilmente di fabbrica pitecusana mentre il materiale di importazione sembra relativamente scarso, e certamente di importazione

può essere classificato solo un cratere geometrico corinzio.

A Pontecagnano, oltre tremila tombe dal '61 ad oggi, lo scavo è centrato attualmente su due punti: uno presso il fiume Picentino e un altro nella regione di S. Antonio a Picenzia. Per la necropoli presso il Picentino, che è della prima età del ferro, la cosa più notevole è la presenza di grandi tombe monumentali, tra le quali, in particolare, una tomba che occupa una vasta superficie, questa coperta da un battuto di tufo nocerino. Ai quattro spigoli di questa larga zona a forma un po' di ferro di cavallo si notano dei segni per imposizione di palificata, per una copertura di materiale deperibile e deperito. Interessante è l'uso del tufo nocerino, perché documenta un rapporto tra la zona dell'agro nocerino, al di là dei monti che chiudono a nord il Salernitano, e questa zona di Pontecagnano a sud del Salernitano. Nella zona di S. Antonio, invece, materiale della primissima età del ferro, tipo I A, ed è notevole, in una tomba della prima metà dell'ottavo, il rinvenimento di un altro coperchio apicato di cinerario, che ha ai lati dell'apex due quadrupedi a tutto tondo: non è chiaro però che tipo di animali siano.

Lasciamo questa zona e portiamoci a sud del Sele, a Paestum. L'anno scorso la Sovrintendenza di Salerno era alle prese con rinvenimenti continui delle tombe dipinte di età lucana, della seconda metà del IV. Continuando l'esplorazione ci siamo imbattuti in una più fitta serie di tombe dipinte, e sarebbe stato giusto che io le mostrassi adesso, ma siccome tanto è stato già detto e scritto di questi rinvenimenti ed è stato tanto pubblicato, le stesse fotografie sono state così ampiamente pubblicizzate che credo che ciascuno di voi le abbia già viste, essendo state anche subito esposte nel Museo di Paestum. Tutto questo non mi esonera dal continuare

il discorso già iniziato un anno fa, anche senza l'apporto visivo, essendosi il materiale rinvenuto nelle campagne di scavo in corso arricchito quantitativamente e qualitativamente.

Abbiamo potuto constatare, a scavo largamente sviluppato, che la necropoli si dispone in maniera ordinata: infatti abbiamo costantemente una grande tomba a camera, dipinta, che fa da centro, e intorno, quasi a raggiera, si dispongono le tombe a cassa, per cui abbiamo, allo stato attuale? possibilità di individuare quattro nuclei affiancati di tombe dipinte tutte centrate intorno a una grande tomba a camera. Fra un gruppo e l'altro si vanno disponendo quella percentuale di tombe non dipinte che si ritrovano in questa necropoli. Forse col procedere degli scavi si potrà dare una giustificazione di questa organizzazione della necropoli, che, sorta improvvisamente intorno al 350, scompare sempre all'improvviso intorno al 310. La grande quantità di queste tombe dipinte ci autorizza a porre un confronto tra queste pitture e la coeva ceramica pestana, data la ricchezza dei vasi dipinti rinvenuti ed in particolare perché tra questi sono numerosi quelli attribuiti ad Assteas ed a Python.

Mi sembra che non sia possibile porre alcuna relazione tra le pitture delle tombe e i vasi che sono in esse contenuti. Sono prodotti di due culture diverse, e quel tanto di grecità che c'è ancora nei vasi dipinti non appare assolutamente nelle pitture, le quali, anche se sono qualitativamente migliori di quelle che vi mostrammo l'anno scorso, tradiscono, in particolare nella incapacità del pittore, che spesso il problema non se lo pone neppure, di organizzare nell'ampiezza dello spazio da affrescare ciò che vuol rappresentare. Cioè, più che nei temi rappresentati, più che nella maggiore o, più spesso, minore abilità pittorica è proprio in questa non comprensione del fatto compositivo da parte del pittore, che

queste pitture rivelano il loro sottofondo incolto, per cui possono essere chiamate lucane non solo come termine cronologico, ma anche in senso culturale. Ciò detto notiamo che è notevole in alcune di queste pitture il presentarsi di fatti iconografici, come la presenza delle sfingi o quella reiterata dei grifoni all'assalto delle pantere, o l'altra delle bighe e delle quadrighe, come nella tomba delle «Vittorie alate», ove figure di donne alate, impetuosamente (nelle intenzioni del pittore) guidano delle bighe. In ciò, come nei motivi decorativi ornamentali, e questi ancora più malamente intesi ed espressi, ci sembra che se un suggerimento giunge a questi pittori questo viene certamente dalla Puglia, da Taranto.

Questi suggerimenti tarantini, evidenti in queste tombe anche per la presenza di numerose *appliques* tarantine e per la presenza di tombe ornate solo di elementi vegetali, senza nulla di figurato, non stupiscono, perché sono ben documentati a Paestum tra la metà del quarto e la metà del terzo secolo a.C. Non insistiamo su questo punto, che è documentabile per tutta l'area della Campania, (si veda ad esempio Fratte o Neapolis), ma non possiamo tacere che un attento controllo dei suggerimenti artistico-culturali tarantini attivi in un mondo al di fuori di Taranto potrebbe portare un contributo non secondario alla conoscenza delle vicende di Taranto. Culturalmente Taranto sembra assente nella regione lucana e pe-stana (essendo tale funzione svolta da Metaponto e da Siris) sino al quinto secolo, e solo a partire dalla metà di questo secolo noi scorgiamo echi di fatti tarantini, per esempio, a Serra di Vaglio.

Questo discorso, che dovrebbe essere molto più lungo, lo sfioriamo in questa sede, perché ci sembra sempre più che il fenomeno dell'uso delle tombe dipinte, con questa necropoli isolata rispetto a tutto il contesto delle necropoli pestane, non possa essere spiegato se non in chiave pitagorica. E non possiamo dimenticare che Taranto

è epicentro del fenomeno di una ripresa pitagorica a partire dalla metà del quarto secolo, e che questa ripresa, stando alle fonti in nostro possesso, trova terreno di sviluppo nel mondo lucano.

Portiamoci ora nel territorio velino, dove abbiamo, tra l'altro, lavorato a Punta Licosa ed a Palinuro che sono, secondo Strabone, i limiti, sul mare, di questo territorio.

Sull'isolotto di Licosa (collegato un tempo con la costa, essendo l'antica isola oggi sommersa nel mare), isolotto ridotto a poco più di uno scoglio, sempre più eroso dall'impeto delle onde e delle correnti, abbiamo trovati due frammenti, residui di un grosso vaso, di un impasto grigio rosato, decorati a tubercoli, cioè una doppia striscia di tubercoli sul bordo, quindi di un tipo di ceramica che è noto nella zona adriatica, e che viene chiuso come fatto cronologico tra la fase sub-appenninica e gli inizi del protovillanoviano. L'interesse è duplice: 1) salda un vuoto nella documentazione preistorica della zona pestana, 2) siamo, in cronologia assoluta, in una età non lontana da quella nella quale si pone sul Tirreno la navigazione rodia, portatrice del culto delle Sirene, e punta Licosa è uno dei tre punti della costa tirrenica legato al ricordo delle Sirene: il nome di Licosa è proprio il nome di una Sirena. È una constatazione che all'epoca delle navigazioni rodie quel capo di punta Licosa era abitato, e che una sosta dei Rodi, su quel punto, tale da lasciare il culto delle Sirene, è ipotizzabile.

A Palinuro, dove lo scavo è stato condotto dal dottor Greco, si sono fatti tre saggi di scavo. Il primo, dal quale ci promettevamo molte cose, è stato negativo, e lo abbiamo condotto lì dove il promontorio abbandona la terra e si proietta nel mare. Siamo scesi nella parte bassa, a Tempa della Narolia, che rientrava nell'area dell'abitato antico. Si è trovato materiale, in una assoluta continuità

cronologica, dalla fine della prima metà del VI sec. a per-lomeno tutto il III sec.. Si documenta una continuità di vita di Palinuro, con materiale che a partire dal V si fa sempre più di carattere velino. Siamo in area religiosa, perché i reperti sono di sicuro provenienti da un santuario; si sono trovate fibule, anelli d'oro, monete, ma il materiale non sembra *in situ*, per cui è probabile che un santuario debba essere cercato a monte.

Da questa esplorazione all'estremo sud dell'arco del territorio di Velia, portiamoci a Moio della Civitella, nell'interno. Si è completato lo scavo di tutto il perimetro delle mura, sempre più configurandosi l'aspetto di questa fortezza greca, senza dubbio velina, come conferma sempre il materiale ritrovato. Forse non si può parlare di una fortezza *sic et simpliciter*, se è vero, come pare, che all'esterno della cinta fortificata, sui pendii e nella parte bassa, si sviluppa tutto un abitato: avremmo in questo caso una situazione archeologica e storica estremamente interessante.

A Velia veniamo conducendo un lavoro più lento, e ci siamo impegnati per cinque anni a restare accampati sull'acropoli, perché lì si chiarisce di giorno in giorno, o si complica, la storia più antica di questa città. Si è lavorato in collaborazione con il prof. Neutsch, con la dott. Pontrandolfo, con alunni dell'Università di Napoli. È stato confermato che all'inizio del IV sec. l'acropoli subisce una trasformazione radicale: è il momento in cui cambia completamente l'asse urbanistico dell'acropoli, che si sposta secondo l'andamento del crinale (conseguenza del potenziarsi delle strutture difensive?) con una completa ristrutturazione planimetrica dell'acropoli.

Il Neutsch ha portato delle diapositive che ora vedremo: questo villaggio in poligonale, punto di partenza di tanti problemi, acquista ora un volto estremamente più articolato.

Il saggio che dal terrazzamento del villaggio in poligonale scende lungo il pendio meridionale dell'acropoli, e del quale Neutsch spero vorrà darci particolareggiata relazione, tendeva a chiarire due punti. Innanzi tutto doveva chiarirci l'ampiezza della zona in poligonale, e poi doveva dirci la natura di quelle strutture affioranti lungo il pendio, nelle quali si era propensi a vedere i resti di un teatro (ed il luogo sarebbe idoneo) o, come credevo, una via che per rampanti successivi portava sull'acropoli. Dirò subito che sembra ora valida questa seconda ipotesi, ed è certo che non è da parlarsi di teatro; ma notevole è l'altro risultato conseguito. Lungo questo saggio appare una presenza molto vasta del poligonale, in gran parte obliterato dalla costruzione della strada (IV sec. a.C.) per cui veramente ci troviamo in presenza di qualcosa che è più di un villaggio. Dirò, infatti, che tracce di strutture di abitazioni in poligonale affiorano anche immediatamente a occidente dell'agorà, in quell'area terrazzata dalla quale provengono resti di decorazioni architettoniche della fine del VI secolo.

Ciò che vi sto segnalando mi pone una serie di ipotesi che dovremo sottoporre a verifica. Ci chiediamo, cioè, se l'area del villaggio in poligonale non abbracci, per caso, tutta quella zona che va dall'acropoli sino alle mura che corrono lungo il lato occidentale dell'agorà e del quartiere meridionale, o, meglio, se non sia questa l'area della prima città. Questa ipotesi mi sembra estremamente convincente (anche se è in contrasto con mie precedenti ipotesi) perché ci spiega perfettamente come mai tutto il tratto di mura che discende da Porta Rosa a Porta Marina sud abbia le torri poste sul lato orientale, cioè *interne* rispetto a tutto lo sviluppo della città. Ma se queste mura, che possono essere datate tra la fine del VI e gli inizi del V appartengono alla prima città, ecco che le torri diventano

esterne. Non è possibile qui dilungarci troppo, ma vi dico che tale ipotesi chiarirebbe moltissime altre anomalie.

Ma a questo punto molti di voi si chiederanno se con ciò non viene a cadere l'ipotesi da noi sin qui difesa che nel villaggio in poligonale poteva vedersi il nucleo abitato enotrio precedente alla fondazione focea. Dirò subito che sono sempre aperto a rivedere tutte le ipotesi e le opinioni a seguito di nuovi dati recuperati con lo scavo, perché nella ricerca archeologica non esiste verità dogmatica, ma dirò anche che il ricco ed ampio poligonale che sta venendo alla luce ci sembra si differenzi in maniera tale (per tipo e per cronologia) che non è da escludere, tutt'altro, che la vecchia ipotesi non sia in contrasto con la nuova.

Del resto ci riconosciamo ancora tanto di forze e di amore per il nostro lavoro per cui affidiamo ai prossimi anni di ricerca sull'acropoli il compito di fornirci nuovi dati e nuovi elementi di giudizio.

MARIO NAPOLI

Bernhad Neutsch:

Prima di parlare di Velia, vorrei ringraziare, anche a nome degli studenti della Missione di Mannheim, il sovrintendente professor M. Napoli, per la sua amichevole accoglienza e ospitalità, offerta in occasione della nostra partecipazione agli scavi della Sovrintendenza di Salerno. Abbiamo anche un ottimo ricordo della fruttuosa e cordiale collaborazione con gli assistenti e gli studenti di Mario Napoli. Illustrando la pianta e alcune diapositive, tratto ora brevemente dell'ubicazione e della posizione dello scavo nella zona del villaggio in poligonale e delle difficoltà, presentate dal terreno, durante lo svolgimento dei lavori.

Segue la documentazione dell'allargamento delle trincee dell'anno scorso, attraverso il quale si può ora riconoscere un vano monumentale in opera poligonale, di cui si poteva precedentemente intravedere soltanto un angolo. Una porta, la cui apertura è m 1,60, mette in comunicazione l'ambiente con un tratto di strada antistante, che sembra condurre alla porta cosiddetta arcaica. La parte retrostante del vano poggia su un terreno, con andamento a terrazza, di colore bruno rossastro, come risulta nella sezione dello scavo. La tecnica costruttiva dei muri dell'ambiente considerato, all'interno, è in opera poligonale, mentre all'esterno si nota un rafforzamento con lastroni squadrati. Sul versante opposto della strada, a valle, affiora un altro tratto di muro in poligonale, che potrebbe costituire il sostegno per altri ambienti appartenenti ad una terrazza inferiore.

Dai ritrovamenti di scavo, fra cui si notano soprattutto frammenti di coppe ioniche e ceramica a figure nere, il complesso considerato si può datare nell'ultimo quarto del VI secolo a.C.

Dall'estensione dei complessi in poligonale verso valle, in stretto rapporto con il cosiddetto villaggio in poligonale messo in luce attraverso la collaborazione italo-francese, riceviamo l'impressione che il cosiddetto villaggio in poligonale assuma le proporzioni di una città in poligonale. Sono convinto che si tratti dell'insediamento arcaico foceo.

LA BASILICATA

D. ADAMESTEANU
M. LEJEUNE
G.P. MOREL
R.E. LININGTON
R. CHEVALLIER

L'ATTIVITÀ ARCHEOLOGICA IN BASILICATA

Di solito, la prima parte della mia relazione era, finora, occupata dalle parole di ringraziamento a tutti i collaboratori esterni, stranieri ed italiani, che hanno affiancato il lavoro della Soprintendenza. Anche questa volta avrei voluto mantenere la stessa abitudine ma ciò che è accaduto qualche mese addietro mi obbliga ad iniziare la mia esposizione con il ricordo di un fraterno amico, di un fraterno collaboratore morto sul posto di lavoro. La perdita immatura di U. Rüdiger è uno tra i più grandi dolori che io abbia provato in questi anni. Perdere un amico fraterno, il cui entusiasmo e la cui esperienza nei problemi del retroterra erano superiori a tanti altri, mi ha obbligato a ripensare a tutti gli sforzi fatti dai miei collaboratori diretti ed indiretti per salvare, in condizioni del tutto disperate, il salvabile. Ogni scavo regolare nelle zone di Roccanova o di Armento ha richiesto grandi sacrifici fisici ma non avevo mai pensato al sacrificio della vita di un così giovane studioso. Arrivato nel nostro gruppo di lavoro già dal 1967, Rüdiger si era distinto per la sua non comune preparazione nel campo della protostoria e delle relazioni tra il mondo greco e quello indigeno. Dall'epoca del lavoro a S. Maria d'Anglona, fatto assieme al compianto H. Schläger, egli aveva cominciato a

studiare attentamente la Val d'Agri, con tutti i suoi problemi topografici e cronologici. Stimato ed amato da tutti i miei collaboratori per le sue non comuni capacità anche organizzative, egli ci ha lasciato, in un attimo di stanchezza, passando direttamente dal ὕπνος al Θάνατος Proprio per il suo lavoro nella Valle d'Agri io vorrei iniziare l'esposizione partendo da questa zona così importante per i contatti non solo con il mondo greco della costa ma anche per le relazioni stabilitesi tra i centri indigeni gravitanti sulla vallata con gli altri centri del Vallo di Diano e con il mondo della pianura pestana.

Anche quest'anno i nostri lavori si sono concentrati nel triangolo RoccanovaAlianello-Armento e se avessimo avuto con noi il caro Rüdiger fino alla fine dei lavori, il panorama che oggi presento sarebbe stato certamente molto più chiaro. Mentre la dott.ssa G. Tocco spingeva avanti lo scavo e le ricerche sulle colline di Roccanova e più precisamente a Serre di Roccanova, il Rüdiger ultimava i suoi scavi e le sue ricerche nella contrada Serra Lustrante di Armento e poi in altre più interne e piuttosto inospitali di Naepoli e di Alianello.

Lo scavo di Serre di Roccanova ci ha messo di fronte ad un'altra grande necropoli, identica, come tipo di sepolture a fossa, a quella già scavata, anche se parzialmente, in contrada Marcellino, sempre nell'agro di Roccanova. Ma anche alle Serre, come si era già verificato a Marcellino, gli scavatori di frodo avevano fatto un grande scempio della necropoli. Dalle tombe rinvenute intatte è venuta alla luce una documentazione archeologica che risale alla fine del VII, inizio del VI secolo a.C., con materiale che si ricollega a quello del Vallo di Diano ed ancora più lontano, con quello di Palinuro. Accanto alla ceramica indigena, e su cui ritorneremo in seguito, anche alle Serre, come a Marcellino, ci siamo trovati

di fronte a prodotti corinzi che datano quasi l'intera necropoli alla fine del VII, inizio del VI secolo a.C. Accanto agli *aryballoi* (tav. LXXV, 1), corinzi: provenienti dalla stessa costa greca, sono penetrati fino alle Serre anche altri vasi arcaici greci, come le *phialai* in bronzo oppure placche in avorio decorate con teste leonine contrapposte (tav. LXXV, 2). Non mancano, nei ricchi corredi di Serre, nemmeno le armi in ferro, come le punte di lancia o le daghe. Ma assai più importante e più varia, nei confronti di quella di Marcellino di Roccanova, ci è apparsa la produzione indigena che ripete, non una sola volta, motivi decorativi presi in prestito dal mondo greco e variamente interpretati dagli indigeni. A tale proposito, uno *stamnos* locale riflette nella sua decorazione un motivo greco strettamente collegato alle coppe laconiche (tav. LXXVI, 1). Come in altri casi, verificatisi con le *oinochoai* fittili di Marcellino (tav. LXXVI, 2), di fronte a questa produzione rimane sempre il dubbio che si tratti di fabbriche greche che producono per gli indigeni oppure di fabbriche locali che imitano alla perfezione prodotti greci. Nel caso delle *oinochoai* e dello *stamnos* vorrei insistere nella mia convinzione, già espressa in altra occasione, che si tratta di una produzione locale, data, in primo luogo, l'argilla finissima ma sabbiosa che si riscontra nella maggioranza dei vasi arcaici locali di Roccanova. Qualche altro vaso, come un grande *deinos* proveniente sempre da Serre di Roccanova, riproduce la forma di un vaso in bronzo ed è presente, nello stesso contesto cronologico, anche nel Vallo di Diano.

Resta aperto, a questo punto, il problema della provenienza tanto dei vasi greci quanto dei motivi decorativi entrati a far parte del repertorio indigeno. Come ho avuto occasione di affermare in altre circostanze, questo punto di partenza va sempre individuato nella presenza di Siris alle foci dell'Agri e del Sinni. Ma, man

mano che le nostre ricerche si addensano nei centri indigeni della Val d'Agri, ci rendiamo conto della potente forza di penetrazione che ha avuto Siris sull'intera zona sul finire del VII, inizio del VI secolo a.C. Vista sotto questo aspetto, l'intera area che si estende dalla collina di Policoro, almeno, fino a Roccanova, Alianello, Armento e Grumentum dev'essere intesa non come una chōra ma piuttosto come zona d'influenza, la proschōros di Siris, area *in cui* ed *oltre* la quale ha agito liberamente tanto Siris quanto Heraclea. Resta, però, ancora un punto da chiarire e questo si riferisce alle numerose ambre rinvenute in precedenza nella Val d'Agri ed ora conservate al British Museum ed anche ai non meno numerosi esemplari rinvenuti in questi ultimi scavi di Roccanova. Per quanto mi consta finora, i punti in cui si concentrano di più le ambre sono, in primo luogo, la Val d'Agri, e poi la zona di Melfi, anche se, in quest'ultima località, in minor numero. Quale sia la provenienza di questo materiale così prezioso, anche dopo tanti esperimenti fatti altrove e dopo tante discussioni, non spetta a noi trarre delle conclusioni, ma sarà lo scavo a dirci di più.

Sempre sulla Val d'Agri si trova anche Grumentum ed anche quest'anno vi si è lavorato per chiarire l'inserimento del teatro e dei tempietti repubblicani nel tessuto urbano della città romana (tav. LXXVII). I lavori, condotti con instancabile forza dalla dott.ssa Liliana Giardino, oltre a stabilire la simmetria tra i diversi monumenti, hanno messo in luce le diverse fasi cronologiche delle strutture riscontrate con saggi di scavo in profondità. Già da ora è apparso evidente che la fase tardo-repubblicana ed imperiale, a cui appartengono i maggiori monumenti dell'area del teatro ed il teatro stesso, sono impostati su una serie di monumenti ben fissata in un piano urbano regolare che potrebbe risalire fino al III secolo a.C. Anche se finora non si hanno che deboli documenti di datazione, è

chiaro che prima della nuova sistemazione dell'impianto romano, a noi conosciuto attraverso gli scavi e lo studio delle fotografie aeree, sulla stessa area doveva esserci un altro abitato la cui datazione, a quanto ci risulta dai primi saggi, può risalire al III secolo a. C. Ad una fase del primo Impero appartiene invece un quartiere, ricco in mosaici, che si allinea con le sue *tabernae* a N del teatro, in uno spiazzo ben delimitato dal teatro stesso, da un tempietto repubblicano e da un asse minore che corre ad oriente del teatro (tav. LXXVIII).

Per rimanere nella stessa zona della Val d'Agri, è necessario che io rammenti altre piccole scoperte, ma non per questo di minore importanza, avvenute a Noepoli e ad Alianello. Da Noepoli provengono i primi documenti dell'età del Ferro, simili a quelli dell'intera Val d'Agri, rinvenuti nell'area della cittadina. La loro datazione oscilla tra la fine dell'VIII e gli inizi del VI secolo a.C. Molto più importanti sono i risultati a cui era già arrivato il compianto Rüdiger in contrada Cazzaiola di Alianello. Con una sola trincea egli era riuscito a stabilire le fasi di vita di un piccolo abitato sistemato sulla stessa collina dell'abitato moderno, fasi che scendono dalla fine dell'VIII fino alla metà del V secolo a.C., di quel secolo quindi che appare tanto indebolito in altri insediamenti antichi della stessa valle ed in tanti altri della Lucania.

Passando ora dalla Val d'Agri all'estremo NO della regione, mi fermerò più a lungo sulle ricerche che abbiamo condotto, sotto la direzione della dott.ssa Tocco, a Melfi, località ben nota ora a tutti tanto per le scoperte dei grandi corredi di bronzo quanto per la ricchezza dei corredi delle necropoli di Vallaverde e della collina dei Cappuccini, tutte e due sistemate ai piedi della cupola vulcanica su cui sorge oggi la città di Melfi. Lo scavo condotto sulla collina a Chiuchiari, nell'area del grande giardino dell'edificio

scolastico, da cui provenivano diverse tombe scavate da Alessandro Cassotta, ha diradato, in gran parte, i dubbi che permanevano sulla composizione di questi corredi. Ora è chiaro che nelle stesse tombe si trovano corredi i quali, a prima vista, non potrebbero appartenere alla stessa epoca ma in realtà si tratta di tombe il cui materiale di epoche anteriori viene associato con corredi di datazione posteriore. Sono i primi passi per un chiarimento di questi corredi e del tipo delle tombe.

Uno scavo, fatto con tutta la tranquillità e non sotto l'assillo di vedere tutto devastato dai mezzi meccanici, è stato anche quello di Lavello. Questo è stato condotto nelle vicinanze dell'attuale cimitero e ci ha messo davanti ad un tipo di tombe a camera, con lungo *dromos* su cui sorge una pavimentazione in ciottolini di fiume, simile ai tipi di Arpi. Qualche esempio di questo tipo è stato ricostruito nel Museo di Foggia.

Ritornando verso il centro della regione, verso il Potentino, sarà necessario che io mi fermi più a lungo sui due maggiori centri che sono all'attenzione di tutti: Serra di Vaglio e Macchia di Rossano o, semplicemente, Rossano di Vaglio.

Per ciò che concerne lo scavo di Serra di Vaglio (tav. LXXIX), in collaborazione con la dott.ssa Giovanna Greco dell'Istituto di Archeologia dell'Università di Napoli, abbiamo deciso di insistere, con una serie di saggi in profondità, sulle diverse fasi di vita del grande abitato. Le conclusioni a cui siamo giunti con questi saggi, sotto qualche aspetto, hanno un valore che può essere generalizzato anche per qualche altro centro antico del Potentino. La conclusione è che l'abitato di Serra di Vaglio ha avuto una vita che si estende dalla fine dell'VIII fino alla metà del III secolo a. C., momento, questo, in cui l'abitato sparisce, almeno sulla terrazza mediana, completamente. In questo lungo periodo di vita si constata che le

tombe e, forse, anche le capanne anteriori alla metà del VI secolo vengono annullate da un asse con orientamento E-O mentre negli edifici prospicienti questa via principale sono apparsi diversi tipi di decorazioni architettoniche fittili la cui datazione, in molti casi, risale alla seconda metà del VI secolo a.C. Non rare volte è avvenuto però che negli strati più profondi, lì dove non ci si aspettava, sono apparsi frammenti di ceramica del IV secolo a.C., fatto, questo, che ci conferma l'andamento irregolare del terreno in questo periodo.

Ma la presenza di queste terrecotte architettoniche di tipo greco ai lati di un'arteria così dritta impone una conclusione: o l'elemento indigeno è stato totalmente sopraffatto dall'influsso greco oppure si tratta, come ho proposto un'altra volta, della pre-senza di un vero nucleo greco stabilitosi su questa terrazza che domina lo stesso fiume Basento alla foce del quale si erano stabiliti gli Achei di Metaponto durante il VII secolo a.C. La somiglianza di questo fenomeno con quello della Cittadella di Morgantina in Sicilia centrale non può sfuggire a nessuno. Saranno però le ricerche future a confermare o annullare quest'affermazione.

Per ora è chiaro che le terrecotte architettoniche non pote-vano venire da altrove e quando si tratta di questo tipo di tetto si ha subito la percezione che nella seconda metà del VI secolo, sulle terrazze di Serra di Vaglio esistevano edifici religiosi decorati come quelli di Metaponto. Dico di Metaponto perché queste terrecotte architettoniche, nonché il fregio dei cavalieri, rinvenuto da tempo sempre alle Serre, sono elementi che si ricollegano direttamente a Metaponto e non a Poseidonia. Ed anche in questo caso si potrebbe dire che l'abitato di Serra di Vaglio entri a far parte della proschōros di Metaponto già nel periodo arcaico. Chi guarda con attenzione la pianta dell'abitato di Vaglio si

può rendere subito conto che esso ha subito una trasformazione nel suo tessuto urbanistico in un periodo che sta precisandosi, grazie a questi ultimi saggi, sempre di più. Se ammettiamo che gli edifici paralleli alla grande arteria sono del periodo arcaico e che essi erano decorati con terrecotte architettoniche e con antefisse gorgoniche, anch'esse arcaiche, gli edifici che si sovrappongono a quest'impianto, cambiandogli la fisionomia, sono certamente della seconda metà del IV secolo a.C. Ciò è stato largamente dimostrato da tutta una serie di rinvenimenti appartenenti a questo periodo, specialmente dalla ceramica tipica di questo periodo. Si sono rivelate quindi già due fasi ben distinte e le trasformazioni nella struttura urbana debbono corrispondere a questi due periodi ben chiari.

Ciò non vuol dire però che il V secolo e, specialmente, la seconda fase di esso, non sia presente a Serra di Vaglio. Un grande frammento di vaso del Pittore di Talos, qualche altro appartenente probabilmente allo stesso vaso nonché altri vasi a vernice nera confermano la continuità di vita dell'abitato anche nel V secolo a.C., senza poter dire, finora, se a questo periodo corrisponda una trasformazione del tessuto urbano.

In conclusione, le prime tracce di vita organizzata vi appaiono alla fine dell'VIII e continuano fino alla metà del III secolo a.C. Da questo momento in poi l'abitato scompare, almeno nella zona meglio indagata da scavi regolari. Ma tra tanti centri indigeni del Potentino, l'abitato di Serra di Vaglio si presenta, finora, con un impianto regolare fissato su un asse già nel periodo arcaico e più precisamente verso la metà del VI secolo a.C. La stessa pianta, anche se parzialmente modificata, viene rispettata fino alla fine dell'insediamento, verso la metà del III secolo a.C.

Per rimanere nell'ambito potentino, vorrei ora insistere di più sugli scavi e le scoperte avvenute a Rossano di Vaglio, località

sita a circa sette km. a N di Serra di Vaglio. Per una migliore comprensione di ciò che stiamo facendo a Rossano è meglio che io presenti l'antefatto.

Come molti ricorderanno, durante le sedute del Convegno del 1968, l'amico Lejeune presentava, sempre in rapporto al problema di Serra di Vaglio, un'iscrizione considerata proveniente da Serra di Vaglio. Sorse una discussione piuttosto agitata tra me, Lejeune e M. Napoli e sempre in quella occasione mi prefissi di chiarire l'origine delle iscrizioni in caratteri greci, ma in lingua osca, scoperte molto prima e considerate, tutte, provenienti dallo stesso punto, vale a dire da Rossano di Vaglio. Lo scavo del 1969 ci aveva portato direttamente su un santuario lucano, di cui parlerò più a lungo in seguito.

Ma la mia attenzione era stata attirata da questa zona già nel 1962 quando ebbi l'occasione di studiare più attentamente il problema della viabilità intorno a Serra di Vaglio. Mi pareva che sul lato NE di Serra di Vaglio vi fosse un tale incrocio di vie da obbligarmi a segnalarle all'amico M. Napoli, allora responsabile della zona. Da quella data (1962) fino al 1968 non avevo più avuto l'occasione di occuparmi di questo nodo stradale che si evidenziava e si precisava sempre più nelle foto aeree della zona. Non sapevo, a quell'epoca e nemmeno più tardi, di tutto ciò che si era già scritto su quella zona in cui si radunavano tutte le antiche vie che si dipartivano da Serra di Vaglio stesso, da Torretta di Pietragalla, da Carpine di Cancellara, da Mondrone di Oppido, da Moltone di Tolve e dal Basento. Nulla conoscevo, e lo dico molto sinceramente, di quanto il Lombardi ed il Lacava avevano già scritto sulla scoperta di monumenti in buona muratura o sulle iscrizioni osco-greche rinvenute nella stessa area. Ma, di recente, M. Lejeune aveva già radunato tutta la bibliografia riguardante

Rossano ed aveva già dato inizio allo studio metodico delle epigrafi rinvenute in precedenza in quest'area.

Toccava a me e alla sig.ra H. Dilthey, dunque, chiarire questo intricato problema e dato che avevo individuato il santuario nel 1969: nel 1970 l'ho allargato portando alla luce un vasto sagrato con pavimentazione in grossi blocchi sfaccettati irregolarmente. In mezzo a questo sagrato si ergono ancora i resti di un lungo altare con direzione S-N, una vera *eschara* di tipo greco. Sul lato occidentale, il sagrato era delimitato da un muro in blocchi di pietra tenera evidentemente ricostruito in un secondo periodo. I blocchi erano, quasi tutti, riutilizzati e non pochi conservano tracce di infissione di ex-voto sulla parte superiore. Ma questi blocchi si presentavano uguali a quelli del lungo altare, recando però segni di cava e, molte volte, dediche a Mefitis. Proprio la rassomiglianza tra i blocchi dell'altare e questi ultimi mi ha portato alla conclusione che i blocchi riadoperati nel muro occidentale dovevano provenire dal grande altare e quindi dovevano essere considerati sistemati su un terzo filare della struttura dell'altare, ad un'altezza di circa m. 1,60.

Altre iscrizioni sono state rinvenute anche sul lato meridionale del sagrato e precisamente ai piedi di un piccolo altare molto danneggiato, tutte e due le iscrizioni della massima importanza per l'introduzione di altri culti, accanto a quello della Mefitis, nello stesso santuario.

Altre ancora, sempre come dediche a Mefitis, sono state rinvenute nell'ambiente III scoperto, parzialmente, l'anno passato. Ma della parte epigrafica si occuperà l'amico Lejeune; a me interessa ora precisare qualche altro particolare collegato alle strutture del santuario ed alla sua durata.

Sul lato occidentale del sagrato è stata individuata e parzialmente

scavata una entrata ai lati della quale, ben intagliati nella pietra dura della pavimentazione, si trovano due semicerchi collegati tra loro ed inseriti in un altro canale che attraversa tutto il sagrato per finire poi in una cloaca. Sul pavimento del semicerchio meridionale è stata ritrovata una grondaia leonina, databile tra il IV e III secolo a.C. Questo documento presuppone però, anche per il semicerchio sito a N dell'entrata, una caduta d'acqua, un tipo di fontana alimentata dall'acqua proveniente dalla sorgente vicina alla chiesetta di campagna dedicata alla Madonna. Tra la chiesetta della Madonna di Rossano ed il santuario che stiamo ora mettendo in luce, anni addietro, venne scoperto un canale sotterraneo in tubi fittili, disgraziatamente mai fissato sulla cartografia. Sul terreno interposto tra la sorgente è l'area del santuario abbiamo avuto la fortuna di rinvenire, nei cumuli di pietrame, qualche frammento di questi tubi con un diametro tra cm. 8 e cm. 10. Il culto della Mefitis a Rossano era quindi strettamente collegato al culto delle acque.

Per ciò che concerne la datazione del santuario, questa è stata stabilita, più che sui dati epigrafici o altri tipi di ex-voto, dallo studio delle monete, specialmente quelle di Heraclea. Da questo studio è risultato che l'inizio della vita del santuario nella forma in cui è stato messo in luce può risalire fino al 340-330 a.C. mentre la fine del culto può scendere fin verso la metà del I secolo d.C.

Rimane ora da stabilire in quale o a quale insediamento può appartenere il santuario. Come si è già detto durante il IX Convegno, le nostre ricerche intorno e più lontano dal punto in cui esso sorge non hanno portato al rinvenimento di alcun centro antico per un raggio di 5-6 km. La presenza di qualche traccia di abitazione più a nord ed a NO del santuario, sulle terrazze che si

allungano fino alla sorgente della Madonna di Rossano e che dominano il santuario, non può suggerire l'esistenza di un abitato vicino. Chi guarda però la disposizione di altri centri indigeni intorno a questo santuario, può rendersi facilmente conto che la sua posizione appare centrale in rapporto ad Anzi, Torre di Satriano, Torretta di Pietragalla, Carpine di Cancellara, Mondrone di Oppido e Moltone di Tolve mentre sempre più vicini sono i centri antichi di Serra di Vaglio, Rivisto, Baratta e Civita di Tricarico. Il santuario della Mefitis si trova quindi al centro di questi insediamenti ma molto più vicino all'insediamento di Serra di Vaglio.

A questo punto è necessario pensare che anche il santuario di Rossano, similmente a quello di Zeus Aglaios, a S. Biagio della Venella, nel Metapontino oppure alla stipe votiva dell'abitato antico di Garaguso, per citare esempi della Magna Grecia, dovrebbe essere collegato al centro più vicino e più importante. In questo caso la scelta del centro, sul cui territorio dovrebbe essere collocato il santuario, non potrebbe essere che quello di Serra di Vaglio, accordando ai centri indigeni le stesse possibilità di crearsi una *chōra* come nel caso delle *poleis* greche. Ad un abitato così vasto come quello di Serra di Vaglio può ben corrispondere un territorio esteso fino a Rossano.

Ci sarebbe, infine, una possibilità: vedere nel santuario di Rossano un luogo religioso comune a tutti i centri indigeni sopra menzionati, pur trovandosi esso sul territorio di Serra di Vaglio. Rimane, però, da chiarire la provenienza dei *quaestores* e del *senatus* di cui parlano certe iscrizioni. Anche se fosse un santuario confederato, come lo consideravo l'anno scorso, il centro indigeno di Serra di Vaglio non vive più nel III-II secolo a.C. e questa è la data di un certo numero di iscrizioni menzionanti queste titolature ed incarichi civici.. Soltanto altre future indagini potranno chiarire

questo punto controverso in tanta luce che i documenti scritti e non scritti hanno proiettato sulla storia e sulla organizzazione religiosa dei Lucani non solo di Vaglio ma di tutta la regione.

Resta ancora qualcosa da dire a chi ha seguito gli scavi nel Potentino e questi del santuario. Si tratta di una serie di osservazioni che mi piace esporre specialmente per gli storici che si sono occupati e si occupano della Lucania. Queste osservazioni scaturiscono da una certa dimestichezza con le fortificazioni e le strutture in generale e principalmente da uno studio fatto proprio sui segni di cava della fortificazione di Serra e di Rossano di Vaglio.

Già dai primi momenti della scoperta, di Rossano mi avevano colpito i segni di cava: erano gli stessi che si incontrano a Serra. Questi segni si osservano non soltanto sui blocchi dell'*eschara* ma anche su quelli non sostituiti nei filari del lato occidentale del sagrato e dell'entrata sita sempre su questo lato. Oltre a questa similitudine dei segni c'è anche quella del taglio dei blocchi tanto nell'altare e nel muro perimetrale occidentale del santuario quanto nella fortificazione di Serra. Quell'incidere degli scalpellini sulla faccia vista è talmente caratteristico da non poter essere confuso con altre fortificazioni greche e non greche. Osservando attentamente la pietra utilizzata nelle due strutture si arriva facilmente alla conclusione che la cava di provenienza sia la stessa, anche se ciò è dovuto al semplice fatto che ovunque in questa zona domina la pietra arenaria tenera giallognola.

Ma della stessa serie di segni di cava fa parte anche un Δ recentemente scoperto e pubblicato da R. Ross Holloway negli scavi da lui eseguiti a Torre di Satriano. Anche il taglio dei blocchi appare uguale a quello di Serra e Rossano di Vaglio. C'è anche qui dunque una similitudine con quanto si è detto sulle altre due strutture e la vicinanza di Torre di Satriano a Serra ed a Rossano di Vaglio mi pare

che possa condurci ad una sola personalità che ha pensato e realizza. to queste fortificazioni ed il santuario. A questo punto, anche se dovessimo lasciare da parte le altre fortificazioni simili di Torretta di Pietragalla, Civita di Tricarico e Croccia Cognato, tutte databili nella seconda metà del IV secolo a.C., possiamo dire che l'unico personaggio conosciuto sotto l'aspetto di *archon* è Nummelos, menzionato dall'ormai molto discussa iscrizione di Serra. Che la fortificazione di Serra di Vaglio sia stata ideata e realizzata da questo capo della *touta* non vi è più dubbio. Rimane da chiarire il problema se lo stesso Nummelos possa essere l'ideatore ed il realizzatore di tutte queste opere quasi identiche. Mi sto convincendo sempre di più che alla base della loro realizzazione dev'essere stato il βασιλεύς Nummelos, sotto il cui regno —ἀρχή— viene fortificato non solo il maggiore centro indigeno ma anche le altre *toute*. È un problema che io lascio tranquillamente agli storici di cose lucane. Che si tratti di similitudine o anche d'identità e contemporaneità, per me è ora sicuro. Ed i futuri scavi e saggi saranno più espliciti nel dimostrare quanto ho detto.

Nella presentazione dell'attività svolta dalla Soprintendenza nella Val d'Agri, ho tralasciato volutamente di parlare dello scavo condotto, assieme al compianto Rüdiger, a Serra Lustrante. Avrei voluto che fosse lui a presentare questi risultati, ma dato ch'egli non è più tra noi, desidero presentarvi, in sintesi, questo lavoro effettuato tra tante difficoltà.

Come già noto dalla relazione del 1969, la contrada di Serra Lustrante ci ha attirato, con le sue novità, per ben tre anni. N d 1967, Juliette de la Genière vi aveva rintracciato una serie di *kalypteres* ed una antefissa databile nella seconda metà del IV secolo a.C. Ci pareva, fin dal 1967, che la zona presentasse molta importanza per la vita dell'abitato di Serra Lustrante e quindi

nel 1969 abbiamo ripreso lo scavo nel punto in cui l'aveva lasciato la de La Geniere. È del 1969, e sempre per l'opera di Rüdiger, la scoperta di una parte di un piccolo sacello decorato con antefisse sileniche e gorgoniche. Nel santuario veniva recuperato, dopo i saccheggi avvenuti nell'800 e di cui c'informa, con stile scarno, l'allora Intendente di Finanza, Ruggieri, una serie di oggetti in bronzo che ci hanno condotto all'identificazione di questo monumento con un santuario di Ercole. Nello scavo del 1970, si è potuto rilevare il perimetro dell'intero santuario, assai più piccolo di quello di Rossano di Vaglio, ma pur sempre conservando le caratteristiche di un recinto in mezzo al quale sorgeva il sacello con il suo piccolo altare (tav. LXXX). Accanto al sacello veniva messa in luce una grande cisterna in cui, attraverso una serie di tubi fittili, più piccoli di quelli di Rossano, veniva raccolta l'acqua proveniente dagli edifici più vicini. Il sagrato, in cui s'inseriscono i monumenti menzionati, presenta una pavimentazione in frammenti di tegole messe per coltello, anticipando un sistema di pavimentazione tanto in uso nel periodo romano repubblicano ed imperiale. Le altre scoperte di ex-voto — punte di lancia, daghe e frammenti di cinturoni — parlano anche qui di quel mondo lucano della Mefitis di Rossano. Guardato però nell'insieme, questo mondo lucano della Val d'Agri si presenta più ellenizzato di quanto non lo fosse quello di Rossano di Vaglio. La vicinanza di Heraclea deve aver contribuito certamente a questo aspetto ma, come ho asserito altrove, questo aspetto è appena percettibile. Anche qui, infatti, com'è avvenuto con certe iscrizioni di Rossano, si rivelano tanti errori da far pensare che il mondo lucano, pur permeato dalla cultura greca, non riusciva a capire tutte le sottigliezze della lingua greca. Ed è proprio in questo che sta l'importanza dello scavo di Serra Lustrante.

Alla luce del materiale rinvenuto in questo santuario è chiaro che la famosa corona d'oro di *Krilonios*, ora nel Museo Statale di Monaco di Baviera, non proveniva? com'era stato riferito, da una tomba ma dal sacello dedicato a Ercole. Lo confermano non soltanto i pezzi da noi recuperati qui ma anche altri disseminati all'esterno. E nella dedica di Kritonios, in poche parole greche c'è tutta una serie di errori grammaticali e fonetici che dovranno un giorno formare oggetto di uno speciale studio: tanti errori indicano nel fabbricante un ottimo maestro ma un barbaro che non riesce a capire il greco.

Ritornando ora verso la costa e dato che si sono scritte tante cose su Metaponto, mi pare sia giunto il momento di fare il bilancio dei risultati certi alla fine di cinque anni di fatiche.

In seguito ai lavori della Soprintendenza ed a quelli condotti in comune con il compianto H. Schkiger ed il suo gruppo: è risultato che:

1. Ognuno dei tre templi conosciuti nel santuario di Apollo presenta diverse fasi ;

2. L'intero santuario è ben definito dalla grande arteria E-O, che corre sul lato meridionale del santuario, dal suo *fossatum* sul lato settentrionale e da un *stenopos* sul lato occidentale.

Se non conosciamo il limite sicuro sul lato orientale, possiamo restringere il tutto ad E del teatro.

3. Grazie ai graffiti ed alle iscrizioni dipinte sulle terrecotte architettoniche, l'attribuzione dei tempi resta la stessa: il tempio A è dedicato ad Apollo; il tempio B è dedicato a Hera mentre non abbiamo alcun documento per l'unico tempio che non si trova in asse con altri, il complesso C.

4. Il più antico tempio è il C, costruito con pietre rozze e

datato, in base al materiale rinvenuto all'interno dell'edificio, verso la fine del VII secolo a.C.

5. Gli *argoi lithoi* rinvenuti nella stipe del tempio B (di Hera) provengono da tutta l'area del santuario ma tanto quelli rinvenuti nella stipe quanto quelli sul terreno si riferiscono solo al culto di Apollo.

6. Per quanto concerne il problema della *agorà* metapontina, i risultati delle ricerche sono stati presentati l'anno scorso in occasione del IX Convegno.

È sperabile che con la ripresa degli scavi molti altri problemi riguardanti il santuario vengano chiariti; per ora resta stabilito che i primi documenti di culto erano, nella stessa zona, gli *argoi lithoi* mentre le stipi votive risalgono alla meta del VII secolo a.C.

Per quanto concerne il problema della *chora* e delle fattorie, è stata già ultimata la cartografia 1: 10.000 per tutto il territorio metapontino ed è su questo documento, estremamente preciso, che sono state collocate tutte le fattorie comprese tra il Bradano ed il Basento mentre è già iniziata l'individuazione delle fattorie a S del Basento.

Per quanto riguarda i lavori a Heraclea, questi hanno condotto a due importanti scoperte mentre indagini più attente su tutta la collina e la zona circostante hanno dato nuovi dati sulla topografia della città antica (tav. LXXXI).

Su tutte le coperture aeree della zona di Policoro, sul lato meridionale della collina, quasi sullo stesso asse del santuario di Demetra, appariva un'anomalia che solo ultimamente ha trovato una soluzione. Quel grande rettangolo che appariva come traccia sulle fotoaeree è risultato un tempio di cui si conserva soltanto la fondazione di pietre rozze (tav. LXXXII). Gli ex-voto consistono in statuette dedaliche, in bronzi, in ceramica protocorinzia ecc. Ma il

tempio doveva avere l'alzato in mattoni crudi, come appare evidente ai lati della peristasi e della cella.

La datazione del monumento può essere fissata nella prima metà del VI, se non anche alla fine del VII secolo a.C. Ma ciò che mi pare molto evidente è la sua rassomiglianza con le prime fasi del tempio B e C di Metaponto.

A quanto risulta finora, il monumento era già in disuso nel IV secolo a.C., mentre in età romana imperiale era già entrato a far parte della necropoli che si estendeva in ogni lato della collina. Un'altra scoperta, della massima importanza per i primordi di Siris, è quella di una necropoli arcaica ad incinerazione, sita sul lato SO dell'abitato antico, in proprietà Schirone. I cinerari sono o *pithoi* o anforoni e olle, pentole e situle grezze di tipo indigeno. Questi vasi venivano coperti da un tumulo in pietrame e terra mentre l'imboccatura veniva chiusa con grandi o piccole scaglie, rare volte con frammenti di altri vasi. Ogni tomba era contrassegnata da un *sema*, una pietra infilata nel tumulo.

I corredi, della prima metà del VII secolo, differiscono, nei cinerari in *pithoi* (tav. LXXXIII), anforoni, olle e pentole, da quelli formati dalle situle di tipo indigeno; mentre nel primo tipo di sepoltura predominano i vasi protocorinzi (tav. LXXXIV, 2) nelle urne funerarie di tipo indigeno dominano i piccoli vasi indigeni. come capeduncole o ciotole lavorate a mano. Si tratta quindi di due tipi di sepolture: quelle greche sistemate accanto e contemporaneamente a quelle indigene. Si è di fronte quindi ad un mondo di elementi misti, come infatti, sono le necropoli arcaiche nelle colonie milesie del Mar Nero.

Molti dei cinerari greci presentano diversi segni incisi sulle anse o sul collo, mentre un'anfora greca ha. sulla spalla. un più lungo graffito. L'*ibus* (tav. LXXXIV, 1) sul collo di un'anfora ci riporta,

come in generale i grandi vasi, verso quella parte dell'Asia Minore da dove provengono i primi coloni di Siris.

Durante i lavori condotti sulla collina e, precisamente, nella IV *insula*, abbiamo avuto la fortuna di trovare un immenso depo-sito di matrici che si datano tra la metà del IV secolo e la fine del III secolo a.C. (tavv. LXXXV-LXXXVI). Non c'è finora un tipo di statuetta ellenistica rinvenuta nell'area di Heraclea che non trovi riscontro in queste matrici. Della massima importanza sono infine i graffiti che molte matrici recano sul dorso. Ma di questo problema ci occuperemo quando avremo restaurato tutte le matrici.

DINU ADAMESTEANU

TAVOLE

LXXV,1	Contrada Serre: *alabastron.*
LXXV,2	Roccanova - Contrada Serre: placca in avorio.
LXXVI,1	Roccanova - Contrada Serre: *stamnos* di produzione indigena.
LXXVI,2	Roccanova - Contrada Marcellino: *oinochoe* di produzione locale.
LXXVII	Grumentum: pianta del teatro e degli ambienti siti a N.
LXXVIII	Grumentum: mosaico degli ambienti a N del teatro.
LXXIX	Serra di Vaglio: l'asse dell'impianto arcaico e la sovrapposizione della seconda metà del IV sec. a.C.
LXXX	Armento - Contrada Serra Lustrante: pianta del santuario.
LXXXI	Heraclea: pianta della città.
LXXXII	Heraclea: pianta del tempio arcaico.
LXXXIII	Heraclea: *pithos* arcaico di tipo orientale.
LXXXIV,1	Heraclea: *Ibus* su un collo di anforone di tipo orientale.
LXXXIV,2	Heraclea: coppa arcaica di produzione locale.
LXXXV-LXXXVI	Heraclea: matrici e positive di statuine fittili.

Michel Lejeune:

Très amicalement, D. Adamesteanu m'a confié le dossier épigraphique de Rossano: il sera publié, au début de 1971, soit dans les *Atti* soit dans les *Memorie* de l'Académie des Lincei, avec toute l'ampleur que méritent des documents de cette importance. On a dès maintenant deux douzaines de brèves inscriptions: une vingtaine en langue osque et écriture grecque, qui vont de la seconde moitié du IVe siècle à la fin du IIe siècle ou au début du le siècle avant J.C.; quatre en écriture latine, dont la plus récente est une dédicace monumentale que je crois émaner de Cn. Acerronius Proculus, consul en l'an 37 de notre ère. Confirmant les données archéologiques, ces témoignages établissent l'activité continue du sanctuaire pendant environ quatre siècles.

Je passerai brièvement ici (où il s'agit surtout d'archéologie et d'histoire) sur l'intérêt des nouveaux textes osco-grecs pour les philologues et les linguistes. Il faut cependant signaler: 1) certaines évolutions singulières du tracé des lettres, notamment la lettre *f*; 2) l'existence d'une première réforme orthographique vers 300 et peut-être d'une seconde vers 200; 3) le caractère osque méridional (généralement parlant) de certaines altérations phonétiques tardives (par exemple *dy* — passant à *z* —) jusqu'ici considérées comme des bizarreries propres à Bantia.

Et j'en viens aux questions historiques qui commencent à s'éclairer grâce à nos textes. Histoire politique d'abord. Un de nos ex-voto est à μειϝημι ούτιαναι; j'ai été heureux d'y trouver la confirmation de présomptions que j'avais

naguère formulées ici même: identification des Lucaniens de Rossano comme portant la dénomination *Utiani*. D'autre part, textes de dédicace mentionnant, pour l'édification d'un autel, un vote du sénat et un ordre d'exécution du questeur; ces institutions sont déjà connues pour les cités osques de Campanie; mais, dans nos textes, aucun ethnique n'est apposé au mot «sénat» ou au mot «questeur», c'est donc qu'aucune ambiguïté n'était possible et que, au moins au IIIe et au IIe siècle (mais sans doute aussi plus tôt) le sanctuaire relevait du territoire et de l'administration d'un des bourgs lucaniens voisins; Rossano était le centre religieux des Utiani: quel était leur centre politique ? On songera volontiers, mais sans preuves encore, à Serra di Vaglio.

Histoire religieuse, d'autre part. Nous voici devant un sanctuaire indigène qui a subi tardivement, et accessoirement, des influences romaines (introduction de Venus comme un aspect ou un doublet de Méfitis), mais qui n'a subi aucune influence grecque décelable, bien que pour la civilisation matérielle et pour l'écriture nos Lucaniens appartiennent au monde culturel hellénistique. La religion et la langue sont restées domaines réservés, soustraits à l'action de l'ambiance grecque.

La religion osque s'organise selon un plan binaire: deux d'en haut constituant le cycle jovien, deux d'en bas constituant le cycle cérérien, avec possibilité d'association des uns et des autres comme le montre le bronze sannite d'Agnone. A Rossano, Méfitis n'est pas, comme ou pouvait le supposer jusqu'ici, la seule divinité du sanctuaire, mais elle en demeure la divinité principale; sa personnalité est, bien entendu, chtonienne, cérérienne; elle est invoquée comme (dat.) *Avavinai*, déesse de la terre labourée ou de ses produits; elle est invoquée comme la Source divinisée. Mais à côté d'elle apparaît Jupiter. Et on notera que quand les deux divinités sont invoquées conjointement, Jupiter a la préséance, bien qu'a Rossano Méfitis soit, ai l'on peut dire, chez elle.

Deux mots pour terminer: un espoir et un vœu. Espoir que les fouilles des années à venir enrichiront sensiblement le trésor épigraphique de Rossano. Vœu que puisse être un jour entreprise, dans le Samnium, la fouille d'un autre grand sanctuaire indigène, celui d'Agnone, dont un heureux hasard épigraphique nous a fourni en 1904 l'inventaire détaillé, avant que soit donné le premier coup de pioche, qu'on attend encore.

Jean Paul Morel:

Je voudrais d'abord remercier très vivement le Professeur Adamesteanu, non seulement de m'avoir invité à relater ici les résultats des fouilles de Garaguso, mais aussi et surtout d'avoir voulu, organisé et constamment encouragé ces recherches, qui furent effectuées en 1969 et 1970 pour le compte de la Surintendance aux Antiquités de la Basilicata par l'Ecole Française de Rome. A ces deux campagnes d'un mois chacune prirent part Roger Hanoune et moi-même, auxquels se joignirent pendant telle ou telle période Azédine Beschaouch, Mireille Cébeillac et Michel Hano.

Garaguso est situé dans la province de Matera, à 5.5 km à vol d'oiseau de la mer Ionienne, à peu près à mi-chemin entre Métaponte et Potenza. Le village actuel domine la vallée de la Salandrella (nom que prend le Cavone dais son cours supérieur): et se trouve d'autre part à quelques kilomètres seulement de la vallée du Basento. Ce site n'était guère connu jusqu'en 1969 que par la découverte que V. De Cicco y fit, voici une cinquantaine d'années, du Naiskos et de la déesse assise en marbre Conservée au musée de Potenza, dont M. Langlotz nous a l'autre jour montre la photographie et qui datent de la première moitié du Ve siècle.

D'accord avec M. Adamesteanu, nous nous étions proposé d'une parte de mieux comprendre la découverte de ces objets remarquables, en en étudiant le contexte et notamment en cherchant de nouvelles traces du dépôt votif découvert avec le naiskos; d'autre part, de mieux connaître le site sous l'angle des rapports entre Grecs et indigènes, et en général d'avoir de l'archéologie de Garaguso la vision d'ensemble qui faisait défaut jusqu'à présent. Si nous avons échoué quant au premier point de ce programme, nous avons en revanche obtenu quant au second des résultats intéressants concernant un habitat des VIe - IIIe siècles, deux dépôts votifs archaïques et enfin une nécropole du VIe siècle établie sur l'emplacement d'un habitat beaucoup plus ancien (tav. LXXXVII).

1 *L'habitat des «contrade» S. Nicola et Filera.*

Ces lieux-dits désignent le versant d'une colline à la pente assez accentuées, située à l'Ouest du village actuel de Garaguso et au-dessous de

celui-ci, et qui domine la vallée de la Salandrella du haut d'une falaise. Quelques sondages effectués en des points où les tessons affleuraient avec une abondance particulière ont permis de reconnaître des vestiges d'habitat, tantôt presque en surface (il s'agit de bases de murs en pierres sèches datant approximativement du dernier tiers du IVe siècle et du premier tiers du IIIe siècle), tantôt à une profondeur bien supérieure, puisque l'un de nos sondages n'a rencontré le sol vierge qu'à 8 m 40 de profondeur: aussi avons-nous dû évidemment en réduire les dimensions et le limiter vers la fin à une étroite tranchée de 2 m x 1 m. Bien qu'il fût situé à quelques mètres seulement du point où auraient été trouvés le «naiskos» et le dépôt votif publiés par Maria Sestieri Bertarelli *AMSMG*, n.s. II, 1958) et bien que nous ayons rencontré sur deux mètres de profondeur une terre remuée résultant certainement de fouilles précédentes, ce sondage n'a révélé aucun vestige pouvant se rapporter à cette ancienne dé-couverte, aucune trace pouvant faire penser à un lieu de culte. Il a en revanche trouvé, sous cette épaisse couche remaniée, les vestiges de deux habitats superposés datant l'un de la fin du IVe siècle et du commencement du IIIe siècle (avec notamment un curieux cratère hellénistique à palmettes peintes en brun à même l'argile), l'autre des environs de 500 avant notre ère. Au-dessous, sur 4 mètres de profondeur encore, s'étageaient des strates où manquent les tessons grecs antérieurs au VIe et où abonde une céramique indigène préhellénique à décor géométrique, dont un premier examen révèle les liens avec des productions diverses, provenant aussi bien des Pouilles que de la côte ionienne et de la Lucanie occidentale (tav. LXXXVIII).

2. *Les dépôts votifs.*

Si nous n'avons pas trouvé de traces du dépôt votif que nous attendions, nous avons en revanche découvert deux autres stipes dans la Contrada Fontanella, sous le village actuel, au Nord de celui-ci. Plus que de dépôts en place, il s'agit en réalité de dépôts éboulés, dont nous avons trouvé les vestiges dans des poches de terre sableuse accrochées à une pente très raide, au-dessus d'un ruisseau, à proximité immédiate d'une source. Bien que séparées par une cinquantaine de mètres seulement, Ces

deux *stipes* diffèrent nettement par les objets qui les constituent. Aucune trace d'édifices sacrés auxquels elles pourraient se rapporter n'a été pour le moment identifiée.

a) Le dépôt votif Autera (du nom du propriétaire du terrain) contient une céramique abondante? mais peu riche et composée pour l'essentiel de vases achromes ou de céramique à bandes, datables des environs de 540 (les coupes ioniennes B2 y sont l'exception) jusqu'à 470 à peu près, auxquels il faut ajouter des vases votifs miniatures? de rares tessons indigènes, et des fragments presque aussi rares de céramique proprement grecque (un peu de céramique attique à vernis noir parmi de nombreuses imitations «locales», de rares fragments attiques à figures rouges, auxquels se joignent quelques fragments à figures Silhouettées en noir, parfois assez pittoresques et faits probablement à Métaponte). Dans l'ensemble, il est clair que la céramique de type grec vient des colonies de la côte ionienne plutôt que de Grèce propre.

Le dépôt Autera recèle en outre de très rares terres cuites figurés — quelques statuettes (déesses assises, moschophore), un oiseau votif —, des objets de fer (pointes de lances et de javelots, outils miniatures, fibules), une patère à ombilic en bronze. et surtout douze monnaies archaïques, incuses pour la plupart. Ces monnaies, trouvées dispersées, ne constituent pas un «trésor» mais résultent probablement d'offrandes: elles proviennent de six cités diverses: Tarente (2 exemplaires), Métaponte (3), Sybaris (3), Crotone (1), Caulonia (2), Poseidonia (1) (tav. LXXXIX, 1). Cette dispersion est très intéressante par ses implications, sinon économiques, du moins cultuelles, et par la convergence de divers courants de pélerinage qu'elle implique pour le sanctuaire inconnu auquel se rapportait la *stips*.

b) Le dépôt votif Altieri, très proche du précédent, contient une céramique légèrement plus tardive (fin du VIe siècle et première moitié du Ve siècle) et plus rare. Si les monnaies y manquent totalement? nous y avons en revanche trouvé deux «clefs de temples» en fer analogues à celles du sanctuaire du Sele (tav. LXXXIX, 2), divers autres objets de fer, et surtout une grande quantité de terres cuites figurées de types très divers et de qualité inégale, se rapportant toutes? à une ou deux exceptions près, à des personnages féminins (statuettes de déesses debout et surtout de déesses assises, *protomai*), outre un petit gâteau votif en argile (tav. XC). Ajoutons

qu'aucun des objets ou tessons trouvés par milliers dans ces deux stipes ne portait, malheureusement, le moindre graffite qui pût jeter quelque lueur sur les cultes pratiqués en ces lieux.

3. *Les nécropoles.*

Deux nécropoles principales ont été identifiées. L'une d'elle se rapporte à la deuxième moitié du IVe siècle et du début du IIIe siècle (vases à vernis noir, notamment *guttus* à relief; pièces de «cottabes» en plomb), et ne nous est connue pour le moment que par des trouvailles sporadiques. L'autre nécropole datant du VIe s. et probablement de la fin du VIIe s., a été en partie fouillée par nous, dans des conditions d'ailleurs peu favorables puisqu'elle se trouve sous le jardin public de Garaguso, dont nous étions tenus de respecter les plates-bandes en limitant la fouille aux allées. Elle comporte des tombes à inhumation à même la terre, où les morts sont en position allongée ou, plus rarement: repliée, la tête reposant souvent sur un chevet formé de quelques pierres. Les morts sont inhumés avec leurs armes (lances en fer), des vêtements agrafés par des fibules en fer, et avec des vases parfois assez nombreux (tav. XCI). qui appartiennent à deux catégories distinctes: vases de type indigène, décorés ou non; vases de type grec, se ramenant dans l'ensemble à des coupes ioniennes du type B2. Ce sont là deux groupes de vases nettement différents, et qui coexistent sans interférer et s'influencer mutuellement, à une exception près : une imitation de coupe ionienne faite par un potier indigène et peinte aux couleurs les plus habituelles de la céramique géométrique locale, brun et violacé (tav. XCI, 3e rangée, à droite). La céramique indigène est à première vue d'un type courant dans la région, mais si l'on veut préciser cette impression superficielle la recherche de parallèles exacts s'avère souvent vaine: il est probable que ces vases voyageaient peu, et qu'une multitude d'ateliers épars pourvoyaient aux besoins des divers villages oenôtres. Bien plus, les vases d'une seule et même tombe présentent une grande variété, et certains d'entre eux se signalent par une originalité marquée, soit de leur décor, soit aussi de leur forme (tav. XCII)

Ces tombes du VIe siècle avaient été Creusées sur l'emplacement d'un habitat néolithique, dont les vestiges — tessons, silex, obsidienne — sont

mêlés aux mobiliers funéraires, et parfois réemployés, probablement comme amulettes: c'est ainsi que des lamelles de silex ont été trouvées au fond de vases où elles n'avaient pu être introduites que volontairement.

Ces quelques semaines de recherches à Garaguso nous permettent d'esquisser pour l'histoire de ce site le tableau d'ensemble suivant: si l'on excepte les vestiges néolithiques, c'est semble-t-il au VIIe ou au VIIIe siècle que remonte la première occupation de ces lieux (un examen plus poussé de la céramique indigène de notre grand sondage sera déterminant à cet égard). Mais il faut attendre le commencement et, surtout: le milieu du VIe siècle, pour constater des traces d'échanges avec les cités grecques de la côte (deux ou trois tessons corinthiens puis un afflux de coupes ioniennes). L'hellénisation semble alors rapide (matériel des dépôts votifs? emploi de tuiles dans l'habitat), et la vie assez florissante jusqu'au moment où se produit une nette régression, vers le milieu du Ve siècle (arrivée des premières vagues lucaniennes?). L'éclipse est alors presque totale et dure jusque vers 340-330. La reprise très nette qui marque cette dernière période est brusquement et définitivement interrompue au cours de la première moitié du IIIe siècle, et une prospection assez poussée à Garaguso même et aux environs n'a pas permis de découvrir le moindre vestige. le moindre tesson, qui fût postérieur à 270/250 av. J.C.: sans doute faut-il imputer cet abandon aux ravages que les Romains infligèrent à la Lucanie lors des guerres contre Pyrrhus.

R.E. Linington:

Nella sua relazione sull'attività della Soprintendenza alle Antichità della Basilicata, il prof. Adamesteanu fin dall'anno scorso[1] ha accennato alla prospezione magnetica eseguita dalla Fondazione Lerici nella zona dell'*agorà* di Metaponto, lasciando però un commento pin dettagliato a questa breve comunicazione.

Come è noto già nel secolo scorso[2] si era pensato di localizzare

1) *La Magna Grecia nel mondo ellenistico* (Atti del IX Convegno di studi sulla Magna Grecia - Taranto 1969) Napoli 1970, pp. 232 ss.
2) M. LACAVA, *Topografia e storia di Metaponto*, Napoli, 1891.

l'*agorà* della città di Metaponto in una zona a sud del tempio di Apollo. Più recentemente questa teoria è stata rafforzata da una serie di importanti studi basati maggiormente sulle fotografie aeree[3]. Infine nel 1968 la Soprintendenza ha richiesto con urgenza un intervento di prospezione magnetica nella zona, per avere un aiuto nella soluzione dei problemi connessi con la salvaguardia della zona archeologica[4].

Lo scopo principale di questo lavoro era di chiarire alcune incertezze riguardanti la topografia dell'abitato e soprattutto controllare la natura e l'estensione dell'*agorà*.

Nella prima campagna del 1968 si è potuto coprire una lunga fascia di terreno attraverso tutta la zona a sud dello scavo dei templi, iniziando i sondaggi dal lato ovest, in un'area dove le fotografie aeree davano chiare indicazioni della presenza di strade parallele del tipo di pianta ippodamea. in modo d'avere un controllo anche per questa zona.

In questo primo lavoro, come nelle successive campagne? la prospezione è stata eseguita con un magnetometro differenziale a protoni, facendo una rete regolare di misure ad intervalli di un metro.

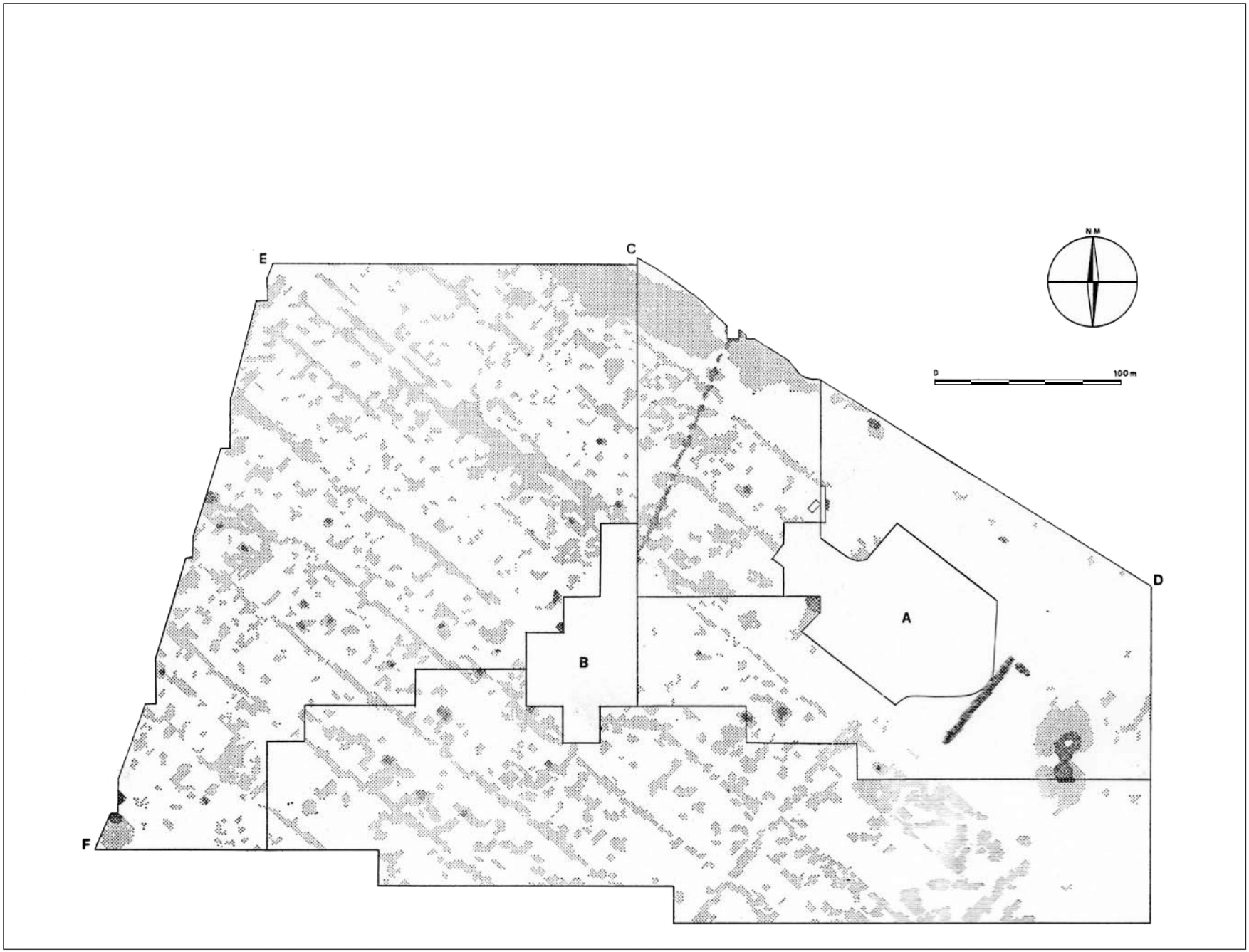
La zona sondata nella prima campagna era poco più di quattro ettari e si trova nella parte più a sud della figura (pianta p. 495).

Dati i risultati interessanti e per molti aspetti nuovi di questo primo lavoro[5] è stato deciso di continuare la prospezione più a nord, in modo da coprire tutta la zona intorno allo scavo dei templi, e questi sondaggi sono stati eseguiti nelle campagne successive. I risultati ottenuti sono dati

3) G. SCHMIEDT - R. CHEVALLIER, *Caulonia e Metaponto*, Firenze, 1959. D. ADAMESTEANU, *Notizie degli Scavi*, Suppl. 1965, 179-184. G.F. LO PORTO, *Notizie degli Scavi*, 1966, 139-140.

4) Le diverse campagne di prospezione magnetica sono state fatte su richiesta della Soprintendenza attraverso finanziamenti dati sia dalla Soprintendenza sia dal Consiglio Nazionale delle Ricerche ed è doveroso ricordare la gratitudine della Fondazione a questi Enti. Il lavoro in campagna è stato eseguito da una squadra sotto il controllo degli Ass. D. Gabrielli e B. Pastore ai quali vanno i ringraziamenti dell'autore.

5) Brevi note sono state pubblicate in R. E. LININGTON, *Techniques used in archaeological field surveys*, *Philosophical transactions of the Royal Society of London*, 269 (1970), 89-108, e in R. E. LININGTON, *Rivista IBM*, N. 3/1970, 38-41.



METAPONTO

in parte nella figura, nella quale la zona rappresentata ha una estensione d i circa 14 ettari[6].

Prima di considerare i risultati comunque, è necessario sottolineare due aspetti della prospezione. In un lavoro così esteso come quello di Metaponto, il numero delle misure è enorme: adottando un intervallo base di un metro occorre fare un totale di 10.000 misure per coprire un ettaro, perciò la figura dà una rappresentazione di più di 140.000 valori magnetici. Inoltre il disegno è stato preparato per dare una idea generale ed è stato quindi necessario fare delle semplificazioni e una selezione dei dati originali.

Il secondo aspetto da menzionare è il motivo per il quale una prospezione magnetica può dare informazioni utili per la ricostruzione della pianta di una città. Come la maggior parte delle zone archeologiche, anche quella di Metaponto permette la rilevazione di contrasti, anche se deboli, tra le proprietà magnetiche dei diversi depositi e formazioni archeologiche. Molto più evidente è poi il contrasto tra la terra e la roccia e, a causa di questa differenza, una strada può essere più magnetica di un'area di costruzioni a causa della maggiore quantità di terra nell'una e di pietra nell'altra.

Volendo mettere in evidenza la pianta generale della città, è utile concentrarsi sulle variazioni magnetiche più alte, che in parte dovrebbero corrispondere alle strade. Altre anomalie di alto magnetismo possono essere causate da formazioni dove siano avvenuti forti riscaldamenti, come nel caso di fornaci ecc. e infine anche oggetti di ferro provocano notevoli anomalie che rischiano di confondere i risultati quando ci si trova vicini a costruzioni, staccionate e tubi moderni.

La figura rappresenta schematicamente le anomalie di alto magnetismo, indicando quelle più forti con un tratteggio più fitto. La zona indicata con la lettera A è quella dove è in corso lo scavo dei templi; quella indicata con la lettera B è la zona occupata dalla baracca e dalle attrezzature per

6) L'intervallo tra la comunicazione e la stesura di questa nota ha permesso l'aggiunta di una parte del lavoro fatto nelle successive campagne. Un diagramma meno completo è stato anche pubblicato da D. ADAMESTEANU in *Scritti di Archeologia ed Arte in onore di Carlo Maurilio Lerici*, 1970, 39-43.

lo scavo, mentre i due canali che corrono ai lati della zona sono indicati con le lettere CD e EF.

Quasi tutte le variazioni magnetiche rispecchiano la pianta archeologica della zona, eccettuate poche anomalie molto forti causate da elementi moderni. Queste ultime sono: partendo dalla zona B in direzione nord-nord-est c'è una variazione dovuta ad un tubo per l'acqua, poi una anomalia nell'angolo ad ovest dello scavo A e due anomalie a sud-est dello stesso scavo sono dovute ad elementi di ferro, più precisamente le ultime due sono causate dalla staccionata che è intorno ai parcheggio per i visitatori e da un grosso tubo di irrigazione sepolto sotto pochi centimetri di terra.

Non tenendo conto di queste poche variazioni di origine moderna, la prospezione magnetica ha dato degli ottimi risultati mettendo in luce molti elementi della pianta della città antica. Si notano soprattutto una serie di variazioni lineari in direzione approssimativamente da nord-ovest a sud-est, che sono certamente causate dalle strade della città. Inoltre vi sono anche indicazioni di alcune strade trasversali, specialmente nella parte a sud dello scavo A.

Una prima conclusione è chiara, le strade si trovano non soltanto nella zona ad ovest, dove erano state rilevate con le fotografie aeree, ma anche in tutta l'area a sud dello scavo dei templi. Perciò l'agorà non può essere in questo luogo. Invece nella zona ad est e sud-est dello scavo le anomalie della rete stradale sono quasi completamente assenti. Questo fatto, insieme alla mancanza di alte variazioni, al di fuori di due grosse anomalie moderne, suggerisce che l'agorà della città sia localizzata proprio in questa zona.

Anche se con questa conclusione si è potuto raggiungere lo scopo principale della prospezione magnetica, sembra tuttavia possibile ottenere un maggior numero di informazioni dai risultati dei sondaggi. Qui è possibile menzionare soltanto due esempi: nella parte più a nord della zona sondata la rete stradale diventa meno regolare e questo fatto potrebbe rappresentare una differenza nelle funzioni o nello sviluppo di quest'area. Poi si nota ai limite nord della zona, vicino alla lettera C nella figura, una larga anomalia che molto probabilmente è causata da un fossato difensivo intorno alla città. L'altro esempio è costituito da una serie di

anomalie di limitata estensione ma più intense del normale, nella parte ovest della zona e specialmente vicino alla lettera B. La forma e la posi-zione di queste anomalie suggerisce che possano essere causate da fornaci o da altre formazioni dove ci siano stati dei forti riscaldamenti. In questo caso non è impossibile fare delle deduzioni circa la natura dell'area, ossia si può pensare che questa parte della città potesse contenere attività di natura artigianale.

Per concludere, è necessario ricordare che i risultati presentati qui sono stati volutamente selezionati per mostrare un aspetto della pianta della città. Altre rappresentazioni potrebbero mettere in evidenza altri dettagli, come è già stato fatto per una piccola area di prova[7]. Inoltre si spera di poter continuare la prospezione specialmente nella zona ad est per completare la delimitazione della zona dell'*agorà*.

Tuttavia il lavoro già eseguito e i risultati acquisiti danno già una idea di come la prospezione archeologica ha potuto aiutare l'archeologo nell'importante problema dell'*agorà* di Metaponto.

Raymond Chevallier:

Je souhaite seulement remercier de façon chaleureuse M. le professeur D. Adamesteanu pour son aimable invitation à contribuer aux recherches d'archéologie agraire dans l'arrière-pays de Métaponte. L'enquête, qui a duré trois semaines, a été menée en compagnie de quatre étudiants d'archéologie de la Faculté des Lettres de Tours, un ingénieur et un élève architecte, auditeurs de l'Ecole des Hautes Etudes de Paris, équipés de matériel optique pour le levé topographique. La recherche a porté sur une zone de 10 km^2 comprise entre la route littorale et les domaines de S. Basilio et S. Teodoro. Elle a abouti à l'identification de 93 gisements, fermes et tombes, situés géométriquement le long des lignes du cadastre grec que j'ai découvertes en 1957 sur les photographies aériennes en collaboration avec le Général G. Schmiedt. Les résultats scientifiques de

7) In R.E. LININGTON, *Further Texts on non symmetrical filtery systems*, *Prospezioni Archeologiche* 6 (1971), 9-20.

cette étude seront, naturellement, à la disposition de la Surintendance et je me borne à déplorer les destructions actuellement en cours du fait de la bonification, en sorte qu'il me paraît aussi urgent de poursuivre le levé topographique que de fouiller et à signaler ici la découverte certaine d'une occupation romaine de la zone (sigillée d'Afrique).

Je souhaite attirer d'autre part l'attention sur l'intérêt du monnayage des Ambiens, auquel MM. Wuilleumier et Stazio n'ont fait que de brèves allusions. Une étude de S. Scheers parue dans la *Revue belge de numismatique* (CXIV, 1968, p. 45) a reconnu dans cette cité cinq prototypes provenant tous d'une seule ville, Tarente, bien que monnayage de cette dernière n'ait pas circulé comme celui de Philippe II, en général imité par les Celtes. Cette observation repose le problème des routes de l'étain, les Ambiens occupant une place privilégiée sur l'une de ces routes. Aurait-il existé un contact par mer avec l'Italie du Sud? Les marchands de Tarente, ville de bronziers, auraient-ils, comme Pythéas. forcé le barrage punique? ou faut-il penser à une voie terrestre? Il s'est trouvé dans cette assemblée un orateur pour soutenir la provenance tarentine du Vase de Vix. La persistance des influences de Tarente est attestée par les chapiteaux à têtes de Glanum publiés par M. H. Rolland.

J'ajouterai une remarque sur l'atmosphère religieuse qui a entouré l'enlèvement par Rome de certaines statues de bronze de Tarente. Le texte de Tite-Live (XXVII, 16,8. Cf. Plutarque, *Fab.* 23 et *Marc.*, 21): «Au greffier qui demandait à Fabius, vainqueur de la ville, ce qu'il voulait faire des statues colossales — ce sont des dieux représentés, chacun avec ses attributs, dans l'attitude de combattants — il ordonna de laisser aux Tarentins leurs dieux irrités», doit être mis en parallèle avec le récit de la prise de Véies (V, 22, 47): il s'agit cette fois de l'*evocatio* de la statue de Junon Reine qui «n'exigea que des engins peu puissants et avait l'air de venir d'elle même, légère et facile à transporter». Il s'agissait sans doute d'une oeuvre creuse en terre cuite, alors que les colosses de Tarente opposaient leur lourde masse aux efforts des déménageurs: dans les deux cas les Romains ont propose d'une donnée matérielle fortuite une interprétation religieuse très caractéristique de leur mentalité[1].

1) Cf. R. BLOCH, *Traditions celtiques dans l'histoire des premiers siècles de Rome*, *Mélanges Carcopino*, pp. 125-140.

Je terminerai en félicitant les organisateurs du Congrès, et en souhaitant que soit prochainement examinée la question de la transition entre colonisation grecque et occupation romaine.

Bernhardt Neutsch:

Nel riferire sull' attività svolta dalla Missione dell' Università di Mannheim in Lucania, un altro ringraziamento va anche al sovrintendente professor D. Adamesteanu, nella cui sovrintendenza abbiamo potuto completare dei lavori nel santuario di Demetra e nel Museo Nationale della Siritide a Policoro.

Per quanto riguarda il santuario di Demetra a Policoro, abbiamo potuto osservare che non c'è una sola sorgente a valle della zona sacra, ma esistono una serie di fonti. La stretta relazione fra il culto di Demetra e queste sorgenti risulta dalla costante presenza di *hydriskai* votive.

Nella parte orientale abbiamo toccata una zona certamente arcaica, che offre esempi di statuette in terracotta di alta datazione, per esempio del tipo dedalico, talvolta assai simili al materiale trovato da D. Adamesteanu nel grande complesso templare ai piedi del Museo Nazionale della Siritide. Sulla provenienza di questo materiale potrebbe essere utile qualche ulteriore precisazione da parte del sovrintendente.

Mi permetto di aggiungere una domanda relativa alla straordinaria scoperta del complesso di matrici provenienti da fornaci nella zona urbana di Eraclea. Esse sono di massima importanza sia da un punto di vista artistico, e stilistico, sia per la presenza di alcune iscrizioni. Le matrici di Policoro sono da confrontare con le numerose matrici tarantine, le cui iscrizioni sono da collegarsi a indicazioni di officina (per esempio, nome del coroplasta espresso al genitivo) piuttosto che al soggetto rappresentato.

La mia domanda si riferisce alla richiesta di eventuali dati di scavo che potrebbero permettere una delimitazione cronologica nell'ambito del periodo ellenistico.

Per quanto riguarda i problemi topografici relativi a Siris, vorrei dare un'indicazione, suggerita da Franco Ghinatti, secondo cui

l'*emporion* di Siris sarebbe forse da cercare nelle vicinanze della Masseria Petrullo.

Prendendo infine lo spunto dalle osservazioni di D. Adamesteanu, vorrei far notare come, sia nella zona del castello di Policoro, sia sull'acropoli di Velia, l'insediamento bizantino e medievale corrisponde a quello arcaico, fenomeno che si osserva anche altrove, ed è documentato in prevalenza da ceramica medievale.

Colgo l'occasione per annunciare un lavoro riassuntivo sulla ceramica medievale in Magna Grecia del mio assistente Till Jander, ormai in via di conclusione.

LA CALABRIA

G. FOTI
M. BARRA

L'ATTIVITÀ ARCHEOLOGICA IN CALABRIA

In questa rassegna delle scoperte e dell'attività archeologica in Calabria saranno, per concedere più ampio spazio alle notizie sui rinvenimenti più importanti, tralasciate quelle relative alle piccole scoperte o a quelle sporadiche pur numerose nel vasto territorio della Soprintendenza.

Si lavora ancora, con i nuovi finanziamenti della Cassa per il Mezzogiorno, alla sistemazione del Museo Nazionale di Reggio Calabria nelle sue sezioni topografica, numismatica, epigrafica, ma già si presenta la necessità di una nuova sezione dedicata all'archeologia sottomarina. Infatti , anfore, ceppi d'ancora, altri materiali, sono affluiti nel museo reggino negli ultimi anni, rinvenuti nelle acque dello Stretto di Messina soprattutto ad opera di pescatori subacquei reggini. Ad essi, si sono aggiunti adesso altri importanti reperti, provenienti da un relitto del quale la Soprintendenza è venuta a conoscenza negli ultimi mesi dello scorso anno, dopo le sedute del IX Convegno di Taranto.

Nella metà del novembre 1969 chi vi parla apprendeva la notizia del rinvenimento sui fondali dello Stretto di Messina, nei pressi della costa calabra, non lontano da Scilla, di una antica nave oneraria. Pescatori subacquei reggini si erano impossessati di anfore, di parti di ancore in piombo, di frammenti di grandi statue di bronzo, e qualcuno aveva visto due eccezionali teste di

queste statue sottratte al mare che le aveva conservate. Le indagini immediate avevano portato alla individuazione del pescatore che era venuto in possesso della maggior parte dei reperti. Costui, costretto a consegnarli, dichiarava di averli rinvenuti nei giorni precedenti e svelava il sito nel quale giaceva il relitto. Si trattava di una scoperta eccezionalmente importante come dimostrava un primo, sommario, esame dei reperti consegnati al Museo Nazionale di Reggio Calabria. Vi erano alcune anfore greche e puniche, un lingotto di piombo, due lucerne a vernice nera, una *oinochoe*, un piatto, diversi chiodi di rame, parti di legno dello scafo, il rivestimento in bronzo del puntale di una marra di ancora, al cune lamine in piombo del rivestimento della nave e, infine, molti frammenti di statue in bronzo, tra i quali una splendida testa-ritratto di uomo anziano barbato. Erano tutti oggetti che appartenevano ad una nave del 400 circa a.C., che appariva adibita al trasporto di derrate, ma anche al trasporto di oggetti d'arte, prodotti in Grecia, o in Magna Grecia, qualche decennio prima: i resti di due statue di atleti nudi e una statua: di filosofo forse, conservata in vari frammenti, cui era da attribuirsi la testa caratterizzata da realismo, particolarmente evidente nelle labbra serrate, negli occhi incavati, nelle rughe della fronte, nella stessa forma del cranio, nel naso adunco, non disgiunto da elementi di puro classicismo, come il trattamento della barba e dei capelli (tav. XCIII, 1-2).

Uno dei primi ritratti fisiognomici prodotti dall'arte greca! Un carico d'eccezione dunque, che spingeva al proseguimento delle ricerche. Si procedeva Così, pochi giorni dopo, ad una prima ricognizione, con l'ausilio del Nucleo Sommozzatori dei Carabinieri di Messina. Il relitto giaceva a circa 150 metri dalla costa di Porticello di Villa San Giovanni, ad una quarantina di metri di profondità

ed appariva già abbondantemente depredato del notevole carico di anfore, che certamente trasportava. Venivano comunque raccolte altre piccole parti delle statue di bronzo e venivano recuperate alcune anfore. Si procedeva inoltre all'esame sommario di alcuni resti della nave, al fine di preparare più idonei mezzi di ricerca atti a restituire il maggior numero di documenti di studio e di classificazione dei reperti. Intanto veniva pubblicato su *Mondo Sommerso* un articolo illustrativo, la cui eco giungeva al Dipartimento di Archeologia Sottomarina dell'Università di Pennsylvania, i cui membri avevano già proceduto al recupero di una nave del IV secolo a.C. nelle acque di Cipro e possedevano quindi nel Mediterraneo le attrezzature adatte. Avanzavano così al Ministero della Pubblica Istruzione la richiesta di autorizzazione alle ricerche in collaborazione con la Soprintendenza e ottenevano il relativo permesso.

Il 6 luglio di quest'anno l'équipe del Museo dell'Università di Pennsylvania e della Società Geografica di Philadelphia, diretta dal dott. Ovven, e la Soprintendenza alle Antichità, iniziavano così le ricerche sistematiche che proseguivano fino al 2 agosto. Poiché il sito era stato facilmente identificato, era ovvio che l'attenzione si rivolgesse al materiale rimasto nel relitto ed attorno ad esso, sotto la sabbia. Si affrontavano le ricerche valendosi di un *detector* per la scoperta dei metalli. Ciò facevano tre specialisti della base aeronavale degli Stati Uniti di Sigonella, in Sicilia, che erano venuti ad integrare il gruppo degli archeologi e che conducevano la esplorazione con i loro speciali strumenti sensibili ai metalli, in una serie di corridoi lunghi dieci metri e larghi un metro, predisposti nell'area in cui era adagiato il relitto.

Molte delle segnalazioni percepite rivelavano la presenza di oggetti moderni, subito estratti, probabilmente lanciati da navi

in transito per lo Stretto. Tuttavia si riusciva a localizzare vari oggetti antichi di metallo: barre di affondamento di ancore, chiodi di rame, lingotti di piombo, pezzi di argento in piccoli pani, oggetti di ferro ossidato, tutti pezzi che venivano rimossi con l'aiuto di una piccola «sorbona» con la quale si procedeva ai sondaggi. Questi portavano anche al riconoscimento di tutta l'estensione del relitto e facevano concludere che esso occupava un'area di circa m. 30 x 20, divisa in tre parti da grandi massi sui quali la nave era urtata al momento del suo affondamento e che avevano evitato la dispersione del materiale, proteggendolo dalle rapide correnti marine. Si procedeva quindi al rilevamento delle parti visibili dello scafo, e l'équipe degli archeologi, aiutata ancora dai cinque carabinieri sommozzatori del Nucleo di Messina, chiamati a partecipare alle ricerche per evitare l'intrusione di elementi locali, dava inizio al recupero del materiale, soprattutto al fine di preparare lo studio e l'eventuale futuro piano per il prosegui-mento delle indagini. L'esame del rilievo e dei reperti portava alle seguenti conclusioni provvisorie: 1. La nave, la cui prora giace su un bassofondo di circa m. 32 e la cui poppa e la cabina, dove sono stati trovati i frammenti delle statue e la maggior parte degli oggetti, sono posate a circa m. 36 di profondità, è lunga approssimativamente dai 20 ai 25 metri; 2. era costruita nella tecnica «a conchiglia» e sembra sia stata ricoperta di piombo per proteggerla dai danni della flora e della fauna marina; 3. il carico consisteva in 200 0 300 anfore, in gran parte sottratte dai clandestini, di nove tipi identificabili, greci e cartaginesi, e trasportava inoltre lingotti di piombo, pani di argento, e oggetti di arte, tra i quali le statue di bronzo; 4. l'itinerario della nave potrà essere parzialmente ricostruito sulla base degli ulteriori studi delle anfore; 5. i marinai sulla nave integravano la loro

dieta con la pesca, come è testimoniato dalle numerose bobine di legno e dai piombini per le lenze.

Conclusioni dunque che fanno bene sperare per le prossime ricerche che eventualmente possono essere fatte.

Sempre del novembre del 1969 è il rinvenimento a Reggio Calabria dei resti di una necropoli accanto al palazzo del Museo. Nell'impianto delle fondamenta di un nuovo edificio sono stati scoperti una ventina di sepolcri di vari tipi: a camera costruita in mattoni e con copertura a volta, e a fossa, delimitata da embrici e ricoperta a cappuccina, a lastra e a volta. Databili tutti dal III al I secolo a.C., hanno restituito corredi costituiti da terrecotte, statuette e riproduzioni di animali, e gioielli tra i quali alcuni orecchini a testa di ariete in lamina d'oro decorati con pietre dure. Allo scoprimento di questa parte della necropoli ellenistica di Reggio, legata a quella scoperta un po' più a Nord da de Franciscis dieci anni or sono e a quella scoperta sotto lo stesso palazzo del Museo al tempo della sua costruzione, hanno collaborato alcuni giovani dell'Associazione giovanile degli Amici del Museo, che desidero qui ringraziare tanto per la segnalazione che per le altre numerose notizie fornite sui rinvenimenti nei vari cantieri edili della città.

Mentre a Reggio le scoperte sono state legate alle circostanze, a Locri, dove intanto si procede alla sistemazione dell'Antiquarium, si è svolta invece una regolare attività di ricerca. La Soprintendenza alle Antichità, in amichevole collaborazione con l'Istituto di Archeologia dell'Università di Torino, ha riaperto lo scavo nell'area di Centocamere, affidandolo al prof. Giorgio Gullini e agli allievi del suo Istituto. La campagna, condotta nei mesi di giugno e luglio, ha permesso di chiarire innanzi tutto il problema della strada, che collegava la porta inserita nel grande muro

E-W con il mare, e degli ambienti che su questa strada si affacciavano. Essa appare larga circa m. 7,30 e doveva essere in uso, a differenti livelli, tanto nel V che nel IV sec. a.C. È difficile precisare la sistemazione degli ambienti posti sulla strada nel V secolo, in quanto i pochi resti non permettono una chiara lettura. Al contrario, per il IV secolo, dovevano esistere sui due lati delle costruzioni simili tra loro, allineate. Le scoperte hanno confermato che l'unità base di queste costruzioni presenta uno schema tripartito, costituito da un ambiente sul davanti, che si affacciava direttamente sulla strada, e due ambienti più piccoli, posteriormente. Tre unità di questo genere sono apparse sul lato monte, e una sul lato mare. In quest'ultima, al centro del vano più ampio, si è rinvenuto un pozzo del quale è conservata la vera in terracotta. Ma la novità più interessante della campagna 1970 è rappresentata dalle strutture scoperte ad occidente dell'area di scavo: si tratta di un edificio abbastanza complesso, articolato su un lungo muro con andamento E-W che è stato seguito per tutta la sua lunghezza; è un edificio costituito da una stoà formata da una serie di ambienti rettangolari. Nell'area sono venuti in luce anche i resti di una fornace.

La dott.ssa Barra riprenderà l'argomento in sede di comunicazione che seguirà a questa rassegna, mostrandovi i particolari delle scoperte. Io limito adesso la mia relazione ai dati conclusivi sulla datazione dei reperti nei vari strati. Il quarto strato ha restituito frammenti di coppe ioniche e frammenti di ceramiche a figure nere, oltre naturalmente a ceramiche di tipo comune, per cui sembra valida la collocazione tra la fine del VII e il terzo quarto del VI sec. a.C.; nel terzo strato sono abbondanti i frammenti di vasi attici a figure rosse e coppe, s*kyphoi* a vernice nera, tipici del V sec. a.C.; il secondo strato ha fornito moltissimo

materiale, anche perché è stato quello più ampiamente scavato, che si distribuisce in un arco di tempo che va dalla metà del V secolo alla metà del IV, con frammenti figurati italioti, frammenti a vernice nera di forme tipiche del IV sec. a.C., frammenti di ceramica campana B con palmette impresse e, infine, frammenti di tipo Gnathia. Proveniente da questo strato, un frammento di vaso italiota presenta una dedica ad Afrodite, divinità già attestata nel vicino santuario da altre due iscrizioni. Ad essa credo si colleghino anche le tre lettere A Φ P, impresse a punzonatura, sulla scodella di bronzo scoperta alcuni anni or sono nell'area del teatro e, a quanto sembrerebbe, riadoperata per contenere la lunga iscrizione collegata con le altre tabelle locresi costituenti l'archivio del tempio di Zeus.

Condotti dalla dott.ssa Tomasello, sono stati eseguiti alcuni saggi di scavo nel sito dell'antica Caulonia, a sud del tempio scoperto da P. Orsi. Qui negli anni scorsi erano venuti in luce resti di edifici connessi certamente con il tempio, ma mancarono allora i dati stratigrafici. L'esame della stratigrafia è stato quest'anno condotto nei nuovi saggi, con risultati che, nel futuro, consentiranno una esplorazione più precisa del santuario. Gli oggetti e la ceramica rinvenuti si collocano dalla fine del VII a tutto il VI secolo per il periodo arcaico, mentre sono presenti, e in abbondanza, le ceramiche del III sec. a.C.

Nell'area dell'antica Scolacium, in comune di Borgia, si lavora da oltre sei anni. Mentre sono alla stampa i risultati veramente lusinghieri delle campagne effettuate dal 1964 al 1969, la città è stata ancora oggetto di ricerche nello scorso luglio. Sono state condotte dalla Soprintendenza, che si è valsa sul posto della presenza del dott. Arslan, e dal Ce.S.D.I.R., che ha offerto la sua collaborazione soprattutto fornendo una équipe di ricercatori. Gli

scavi hanno permesso, nel teatro, una parziale liberazione della cavea, nella quale la gradinata appare conservata fino all'ottavo gradino sopra la prima *praecinctio*. Si può dire compiuto lo scavo del *pulpitum*, che non è risultato a fossa; si è scoperta invece una Canaletta in muratura che attraversa il *pulpitum* per raggiungere il pozzetto nel quale vennero ritrovate le teste-ritratto mostratevi in uno dei passati Convegni. È stata effettuata la completa esplorazione delle fondazioni superstiti delle esedre della scena, e adesso 'tutto il settore è perfettamente leggibile. Nel *pulpitum* si sono fatti dei saggi stratigrafici per verificare la possibile datazione dello strato di crollo della scena, che, per la presenza quasi esclusiva di terra sigillata chiara di tipo C e assenza di sigillata di tipo D, si può forse datare alla fine del III o all'inizio del IV sec. d. C. Inferiormente si ha una frequenza stratigrafica prodotta da interri, effettuati in un tempo molto breve, probabilmente nell'arco di tempo impiegato per la costruzione della scena. Rari ma significativi, sono apparsi i frammenti ceramici: accanto a pochi frammenti di ceramica campana vi è la terra sigillata, dalla presigillata alla aretina e alla sigillata italica, che ha i suoi esempi più tardi nella sigillata chiara A, rappresentata da bellissimi esempi di forma 1. La serie di strati, che si sviluppa anche sotto le fondazioni, ci porta con sicurezza ad un livello cronologico perfettamente coerente con la datazione alla prima metà del II sec. d.C., già proposta per la costruzione della scena, mentre al di sotto si sviluppa una stratificazione che può risalire all'inizio del I sec. a.C. Grazie all'abbondanza dei materiali rinvenuti nelle esplorazioni si è già potuto fare un quadro di tutto lo sviluppo della ceramica romana, dalla campana A alla sigillata chiara D. Sembra così possibile uno studio completo sul problema della ceramica romana in una colonia dell'Italia Meridionale.

Lo scavo inoltre è risultato ricco di altri materiali in osso, bronzo, vetro e piombo; meno ricco di frammenti di scultura in marmo e di iscrizioni complete.

La presenza del dott. Arslan ha permesso il proseguimento delle ricerche a Botricello, dove è stata scoperta la basilica paleocristiana, e a Curinga, dove si è continuata l'esplorazione delle terme; ma soprattutto ha permesso l'esplorazione di Vibo Valentia. Qui sono state aperte altre due sale del nuovo Museo, inaugurato lo scorso anno, per presentare il materiale di una necropoli dell'antica Hipponion, rinvenuta all'interno della città moderna, e alla quale ho già accennato nel 1969. Sono state scavate circa 60 tombe, quasi tutte con corredi ceramici, posti a vari livelli. Al livello che può assegnarsi dalla fine del VII secolo alla metà del VI sec. a.C., predominano le deposizioni in piena terra con lievi tracce di cassa, di cui restano i chiodi, con ceramiche corinzie e vasi di tipo ionico a fasce nere. Abbiamo però anche tombe isolate a cassetta laterizia costituita da embrici e a copertura piana (tav. XCIII, 3). In una di queste erano impiegati due elementi di rivestimento fittile templare dipinto, databili attraverso lo stesso corredo, tutto costituito da materiali corinzi. In età più recente le tombe in piena terra divengono più rare e sono le più povere. Spesso tra i chiodi si nota un letto d'argilla disposto sotto lo scheletro? e, in un caso, si è trovata una cuspide di freccia in bronzo piantata verticalmente tra le costole di un individuo, forse morto in battaglia. Numerose sono le tombe a cassetta di embrici databili fino alla metà del V sec. a.C.; poi, fino al IV secolo, hanno il sopravvento le tombe del tipo a cappuccina, spesso con embrici più antichi reimpiegati, e con corredi di soli vasi a vernice nera. In una di queste tombe era venuta in luce la laminetta aurea, che lo scorso anno vi ho mostrato, ripiegata. Adesso è stata accuratamente aperta

e, in parte, è stata letta. Si tratta di una laminetta con lunga iscrizione di contenuto orfico, non dissimile da quella, già nota, proveniente da Petelia. Una grossa scoperta dunque! Ma non è la sola. Ad essa si è aggiunto in questi giorni un tesoretto di monete d'argento, ben 866, della Brettia!

Dopo Vibo, sono stati condotti ancora scavi a Crotone, nell'area del santuario di Hera Lacinia a Capocolonna, dove è stato riscoperto un ambiente a mosaico rinvenuto circa quaranta anni or sono e che è apparso come facente parte di una casa romana, e ad Amendolara. In quest'ultima località, sita ai confini settentrionali del territorio di Sibari, Juliette de la Genière ha seguito per noi lo scavo nella necropoli «Paladino» al di sotto del colle di San Nicola. Sono state ritrovate altre trenta tombe a fossa, delimitate da grossi ciottoli e ricoperte con lastre di pietra. La classificazione del materiale di corredo dei sepolcri ha consentito il riconoscimento di ceramiche enotrie, locali con decorazione geometrica, di importazione corinzia ed attica, di coppe ioniche e di ceramiche di tipo greco orientale. Sono ceramiche tutte che vanno dalla metà del VII a tutto il VI secolo a.C., databili come gli edifici messi in luce lo scorso anno sulla collina di San Nicola, e dimostrano, con gli altri oggetti dei corredi delle tombe, un abitato ellenico di grande estensione, le cui case abbiamo ritrovato, nei muri di fondazione, costruite con la stessa tecnica e con lo stesso materiale di quelle che costituivano l'abitato di Sibari.

È alla scoperta dei resti della grande città achea che la Soprintendenza, sempre con la collaborazione ed il finanziamento del servizio Turismo della Cassa per il Mezzogiorno, sta affrontando dallo scorso armo lo scavo nella Piana del Crati. Un rilievo, eseguito dai tecnici del Museo dell'Università di Pennsylvania, mostra i resti «sentiti» dai nuovi strumenti di ricerca negli anni

passati e consente di conoscere i limiti dell'area occupata da Sibari, posta tra i corsi del Crati, a sud, e del Sybaris, a nord. Adesso quei dati si stanno rivelando reali: gli scavi dello scorso anno e di questo 1970 li stanno confermando. Lo sperimentato impiego dei *well-points* ha dato risultati davvero lusinghieri consentendo di allargare i saggi del 1969 e di affrontare nuove aree di ricerca nell'ambito della zona occupata dall'antica città e dalle successive Thurio e Copia.

Al «Parco del Cavallo», durante la attuale campagna ini-ziata in maggio e non ancora chiusa, lo scavo si è limitato alla parte meridionale dell'area indagata nel 1969, dall'altezza della scena del teatro verso il Crati. La zona è stata divisa in due settori (tav. XCIV). Nel settore S-W è stato parzialmente messo in luce un complesso, probabilmente di abitazione, di quattro vani, la cui costruzione si presenta piuttosto rozza unendo diverse tecniche di fabbricazione, e il cui impianto originario sembra risalire al II secolo a.C. Esso è stato poi abitato, con successivi innalzamenti di livello compiuti con materiali del VI secolo a.C., riscoperti nello stesso sito, fino al III secolo d.C. Qui, tra i materiali rinvenuti, sono tre frammenti architettonici figurati, in calcare tenero, databili al terzo quarto del VI sec. a.C.: una natica virile, una parte di figura virile di profilo, un braccio virile piegato, appartenenti tutti al gruppo di rilievi arcaici.

Lo stesso settore è diviso in senso E-W da una strada, larga in origine m. 6,50, occupata poi dal muro di costruzione della scena del teatro, limitata a sud da una specie di marciapiede, e a nord dall'alto muro di un edificio di incerta funzione, ma forse da ricollegare al teatro; al limite occidentale la strada è incrociata ortogonalmente da un'altra strada che corre in direzione N-S e

dalla quale si poteva accedere all'edificio per mezzo di una scaletta esterna.

All'interno della scena del teatro si è proceduto ad una ulteriore investigazione della stratigrafia, dopo i saggi dello scorso anno. La successione è risultata la seguente: sotto il livello della scena vi è un grosso strato di riempimento con materiali di riporto datati dal II al III secolo d.C., diviso da leggeri battuti che corrispondono alle successive gettate di costruzione del muro di fondazione della scena. Vi sono contenuti i resti della I fase del teatro e quelli delle precedenti case del I sec. a.C. Al di sotto è depositato materiale del III e II sec. a.C., poggiante su un battuto di prima epoca ellenistica, dal quale si sprofonda un pozzo di m. 2,2 0 di profondità, con materiale del IV sec. a.C. (vasi apuli a figure rosse e un frammento di vaso grezzo con iscrizione dipinta in nero), che termina con una intelaiatura, in travi lignee mediocremente conservate, poggiata su casseformi circolari in terracotta di epoca probabilmente arcaica.

Nel settore S-E si è rimesso in luce un vasto complesso di edifici separati tra loro da un vicolo basolato. Si tratta forse di abitazioni, perché in un vano è stato ritrovato un gruppo di bronzetti databili al I sec. a.C. facenti parte di un larario: un Ercole, una Atena arcaistica (tav. XCV, 1), etc.; un altro vano ha restituito un gruzzolo di quindici monete in argento, da Nerone a Domiziano, e due di oro di Vespasiano e Tito.

Tra i due complessi di abitazioni, quello del settore S-W e quello del settore S-E, è apparsa una piazza, con pavimentazione in battuto, aperta a nord verso la scena del teatro e chiusa a sud da un imponente crollo di costruzioni in opera laterizia, forse da ascriversi ad un portico. Accanto ad una delle fontane circolari, che limitano la piazza verso la strada, è stato rinvenuto un torso

virile nudo in marmo, di tipo policleteo ma di fattura imperiale.

La strada, in direzione E-W, ha un basolato in buone condizioni tranne in una zona dove è stato asportato per impiantarvi una costruzione rettangolare, forse una cisterna. La forma della strada è a dorso d'asino, con canaletti di scolo laterali, e con marciapiedi sui quali sporgono resti di costruzioni ancora sepolte. Si sono qui ritrovati frammenti ceramici in prevalenza di II e III secolo d.C. e le tracce di più recente frequentazione sono costituite da monete di Valente della seconda metà del IV sec. d.C., data forse dell'abbandono della città. Un saggio verso il mare ha fatto apparire ancora la stessa strada: siamo probabilmente al confine della città di Copia verso levante.

Oltre che nei saggi in profondità eseguiti al «Parco del Cavallo», abbiamo ritrovato i resti di Sibari, senza alcuna sovrapposizione di elementi più recenti, nell'area a circa 800 metri a settentrione, e cioè al «Parco dei Tori» o «Stompi» (tav. XCVI).

Si è allargato lo scavo dello scorso anno e adesso è stato più fortunato. Tolto il fitto strato di tegole, si è messo in luce un tratto di muro, lungo 11 metri, costruito con quattro assise di ciottoli di fiume uniti a secco, con risega di fondazione, il cui strato di abbandono si ascrive alla prima metà del VI sec. a.C. Inoltre si sono scoperte altre numerose costruzioni eseguite con eguale tecnica, per cui si riconoscono, allo stato attuale del lavoro, tre edifici (in uno di essi vi è un pozzo costruito con casseformi circolari in terracotta : tav. XCV, 2) ed una grande fornace contenente ancora resti di ceramica locale del VI sec. a.C. Allo stesso secolo sono databili gli altri oggetti rinvenuti: una *oinochoe* conica di stile protocorinzio medio, un frammento di *sima* in terracotta dipinta in rosso ed azzurro, un collo di cratere attico a figure nere con corsa di cocchi, una fibula di bronzo a lunga staffa, numerosi

pesi da telaio, un frammento di *kantharos* in bucchero fine, molti frammenti di coppe ioniche.

Gli edifici, certo case di abitazione, sono disposti in parallelo tra loro e certo si collegano con i resti rinvenuti in profondità al «Parco del Cavallo», Siamo insomma nell'abitato della Sibari arcaica, che appare abbandonato per una forte inondazione. Risultato più promettente di questo, per il proseguimento delle ricerche, non potevamo avere. Le poche notizie che vi ho dato saranno tra breve completate dalla pubblicazione dei risultati, che si sta preparando per le *Notizie degli Scavi*.

GIUSEPPE FOTI

TAVOLE

XCIII,1-2 Reggio Calabria: testa-ritratto in bronzo dal relitto di Porticello.
XCIII,3 Vibo Valentia - Necropoli greca: tomba a cassetta laterizia.
XCIV Sibari - Parco del Cavallo: pianta dello scavo.
XCV,1 Sibari - Parco del Cavallo: statuina in bronzo di Athena.
XCV,2 Sibari - Parco del Cavallo: resti di casa greca e di pozzo.
XCVI Sibari - Parco dei tori (o «stompi»): pianta dello scavo.

Marcella Barra:

Prima di iniziare il mio intervento desidero vivamente ringraziare a nome mio personale e per conto dell'Istituto di Archeologia dell'Università di Torino il prof. Foti, Soprintendente alle Antichità della Calabria, alla cui cortese e concreta collaborazione è dovuta la ripresa degli scavi a Locri.

Lo scavo si è svolto all'esterno di quello che si può ritenere, con certezza perlomeno in età più recente cioè dal III sec. a.C. in poi, il braccio verso mare delle mura di Locri. Tale muro, presumibilmente costruito all'inizio del VI sec. a.C., nel suo andamento formò un angolo per rispettare una costruzione preesistente che si può identificare nella grande *stoà* ad U, all'interno della quale la dr.ssa Lissi ha rinvenuto i 371 *bothroi*[1].

Come già si era visto nei precedenti scavi, si tratta di un'area che si differenzia nettamente da quella più propriamente urbana, a cui non può neppure essere attribuito un prevalente carattere commerciale o artigianale. Prima di procedere allo scavo, tutta la zona è stata ricoperta da un reticolo, materializzato sul terreno con picchetti, orientato secondo il Nord magnetico; però per comodità di descrizione intenderemo come Nord la parte alta della pianta, cioè il lato verso monte, e Sud in basso verso mare. Il tipo degli edifici, anche se finora manca una vera e propria costruzione cultuale, i cippi di confine e i 371 *bothroi* studiati dalla Lissi, ci inducono a ritenere di essere in presenza di un grosso centro religioso o

1) E. LISSI, *Scavi a Locri Epizephiri* in *Atti del VII Congresso di archeologia classica*, Roma 1961, vol. 2, pp. 109-115

di una particolare parte di esso. I resti delle costruzioni venute alla luce si riferiscono ad una serie di *oikoi*, che nel loro insieme costituiscono alcune *stoai*, distrutte e ricostruite nel tempo durante le varie vicende della zona. Queste *stoai* si svolgono attraverso quattro strati, che sono stati costantemente identificati in tutta l'area scavata e ai quali è stato possibile ricondurre anche le strutture portate alla luce dagli scavi della scuola di Roma.

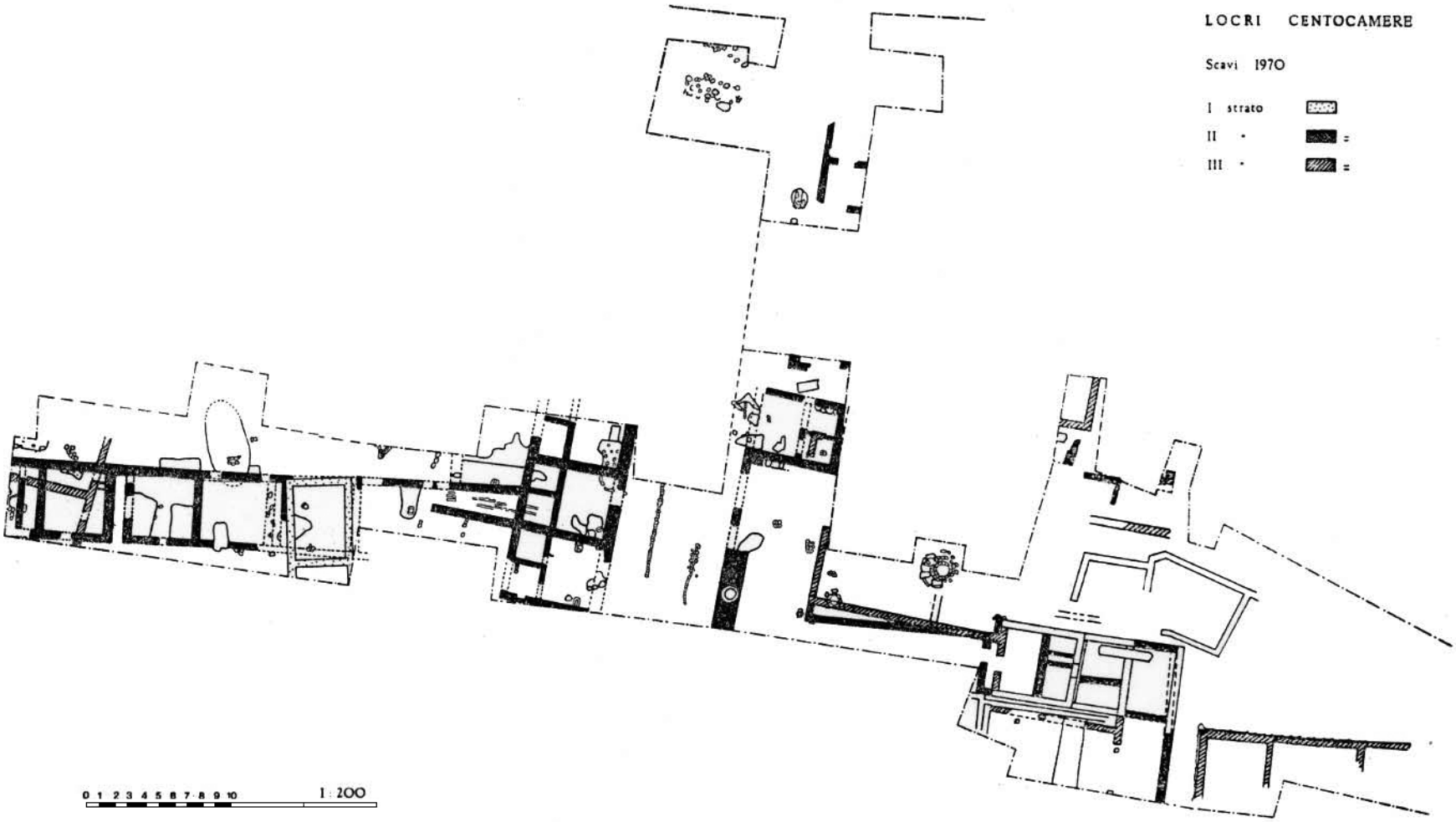
Tralascio di parlare, per brevità, di tutto il materiale rinvenuto nei vari strati e passo semplicemente alle conclusioni cronologiche cercando di tradurre in termini di cronologia assoluta quelli che sono i dati dei vari strati, premettendo che queste osservazioni sono valide unicamente, come ipotesi di lavoro, in quanto tutto il materiale è in corso di studio.

Per il IV strato, al quale si riconduce l'impianto primitivo della zona con il grande muro e soprattutto la *stoà* ad U, si può proporre una cro-nologia che va dalla fine del VII sec. a.C. al 525 circa. Per il III strato, si può proporre una datazione che va dal 525 alla fine del V sec. a.C. Per il II strato, che è quello più ampiamente scavato, si può pensare ad un periodo di vita che va dagli inizi del IV all'inizio del IIIsec. a.C.

Dal grande muro di recinzione di Locri, e più esattamente dalla porta di cui restano solo le fondazioni che tuttavia permettono di proporre una ricostruzione con un vero e proprio propileo, doveva partire verso mare, con andamento quindi grosso modo Nord-Sud, una strada di cui abbiamo rinvenuto uno spesso battuto che si differenzia nettamente dai pavimenti di altri ambienti circostanti. La strada doveva avere una larghezza di m. 7,30 e la sua parte centrale era sottolineata da due brevi massicciate costituite da un solo filare di ciottoli allineati, di cui il meglio conservato è quello del lato occidentale.

Come ha già accennato il prof. Foti, sui due lati della strada dovevano affacciarsi una serie di costruzioni la cui unità base è costituita ante-riormente da un unico ambiente più grande, con passo sempre costante di m. 4,25, e posteriormente da due piccoli vani. Mentre sul lato orientale è conservato un solo esempio di questo genere, sul lato occidentale ne restano tre unità.

La costruzione più interessante del II strato è quella che si svolge ad occidente della strada, con la fronte settentrionale costituita da un lungo


LOCRI CENTOCAMERE
Scavi 1970
I strato
II "
III "
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
1:200

muro orientato Est Ovest, muro che abbiamo seguito per tutta l'area scavata. Questa costruzione era formata da una serie di ambienti simili accostati, una serie di *oikoi*, che davano origine ad una *stoà* Gli ambienti di questa *stoà* erano divisi tra loro alternatamente o da un semplice muro, oppure da due muri paralleli accostati con intercapedine interposta di spessore variabile da m. 1 a m. 0,80.

L'intercapedine tra i vari ambienti doveva essere in relazione con lo scarico delle acque dei tetti e probabilmente la stessa funzione doveva avere un'altra intercapedine, sempre di II strato, all'interno della quale si è trovata una grossa cunetta ottenuta con tegoloni infissi nel terreno.

Per il III. strato le strutture sono molto scarse e frammentarie soprattutto nel lato verso la strada.

All'estremità occidentale dello scavo abbiamo rinvenuto alcuni muri, che sembrano dar origine a due ambienti nei quali si dovrebbe identificare, in via di ipotesi, una seconda *stoà* in uso al tempo del III strato che doveva affacciarsi in questo periodo su un'ampia area coperta.

Interessante al fine di una più chiara interpretazione della zona può essere il rinvenimento all'estremità occidentale dello scavo, al di sotto dell'ultimo filare di fondazione del muro di II strato, di un cippo il quale, messo in relazione con gli altri due *horoi* rinvenuti dalla dr.ssa Lissi, potrebbe forse rappresentare il confine verso mare di una vasta area che si voleva accuratamente delimitare.

Concludendo avremmo quindi in un arco di tempo che va dalla fine del VII sec. a.C. all'inizio del III a.C., il succedersi, a mare del grande muro, quindi al di fuori dell'area urbana, di una serie di *stoai* con annesse piccole unità, che potremmo forse definire commerciali, anche perché in alcuni degli ambientini ai lati della strada sono stati rinvenuti fondi di *pithoi* e giare che potrebbero indicare il carattere commerciale di questi vani. Queste *stoai* con le unite piccole unità commerciali potrebbero forse riferirsi all'alloggiamento dei pellegrini e al soddisfacimento delle loro necessità immediate.

Termino presentando solo alcuni campioni del materiale rinvenuto, iniziando dai pezzi più arcaici: un frammento di ceramica corinzia, un frammento di arula fittile, un frammento di ceramica italocorinzia, infine un'interessante coppa locale di tipo ionico con una forma anomala che

potrebbe datarsi nell'ultimo quarto del VI secolo a.C., un frammento a figure rosse, una serie di terrecotte del V sec. a.C. tra cui una splendida maschera femminile. Degno di nota è un frammento di iscrizione ad Afrodite che, con gli altri due simili già rinvenuti dalla Lissi, sembrerebbe testimoniare in Locri, centro sacro a Persefone, la presenza di un culto di Afrodite, cosa particolarmente interessante anche alla luce della nuova interpretazione delle scene raffigurate sui *pinakes* proposta dal Prükner[2].

2) H. PRUEKNER, *Die Lokrischen Tonrelief*, Mainz a. Rheim, 1968.

LA PUGLIA

F. G. Lo PORTO
I. MERTENS
E. LATTANZI
S. FERRI

L'ATTIVITÀ ARCHEOLOGICA IN PUGLIA

Vorrei anzitutto precisare che quest'anno, e forse lo sarà per molti anni ancora, l'attività della Soprintendenza alle Antichità della Puglia si è polarizzata su Taranto nel tentativo di chiarire i molti problemi riguardanti soprattutto la sua topografia, prima che l'espansione urbana in atto cancelli le ultime tracce della città antica. Di queste vaste esplorazioni ho fatto cenno nella mia precedente relazione, e quindi eviterò di ripetermi. Non sono mancati tuttavia in questi ultimi mesi in Puglia alcuni importanti ritrovamenti, sia nel campo della paletnologia sia in quello dell'archeologia classica, spesso dovuti ad una serie di circostanze fortunate e — lasciatemelo dire — anche al tempestivo intervento del mio Ufficio, specie su quei reperti per natura più suscettibili di dispersione.

RICERCHE E SCOPERTE DI PREISTORIA PUGLIESE

Come di consueto, nell'anno 1970 l'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria ha condotto in Puglia alcune fruttuose campagne di scavo, principalmente rivolte alla soluzione della complessa problematica del paleolitico pugliese vieppiù arricchitosi. di recente, specie nel Gargano, dalla scoperta di tutto un cospicuo complesso di insediamenti in grotta e all'aperto.

Nel mese di marzo il collega Arturo Palma di Cesnola ha messo

in luce nei dintorni di Mattinata un deposito calcareo prevalentemente sabbioso e di uno spessore massimo di circa m. 8, il quale ha restituito, oltre ad una notevole quantità di rifiuti di lavorazione di manufatti silicei, alcuni grossolani raschiatoi di tecnica tipicamente «protolevalloisiana»[1].

Nell'aprile dello stesso anno, nella Foresta Umbra, è stato scoperto un giacimento all'aperto ricco d'industria litica in gran parte pertinente al paleolitico superiore[2]. Nel mese di luglio è stato ripreso lo scavo nella Grotta Spagnoli, che ha confermato l'appartenenza all'orizzonte musteriano del suo ricco deposito di strumenti litici e di resti faunistici pleistocenici, fra cui abbonda l'*Equus caballus*3.

Nel mese di settembre si è finalmente ripresa l'esplorazione della nota Grotta Paglicci, presso Rignano Garganico,. i cui lavori di scavo iniziati nel 1961 e interrotti nel 1963 in seguito alla scomparsa del prof. Francesco Zorzi che vi aveva condotto varie campagne di ricerca, si sono soprattutto concentrate nei depositi esterni, che hanno inequivocabilmente chiarito la loro appartenenza al paleolitico inferiore e medio : l'uno caratterizzato da alcuni amigdaloidi di tipo acheuleano evoluto, l'altro da industria musteriana per lo più ricavata da scheggioni silicei. La fauna è rappresentata nei livelli acheuleani da resti fossilizzati di *Bos primigenius*, *Equus caballus* e vari cervidi, mentre nell' orizzontemusteriano essa si riduce a pochi resti ossei combusti di non facile determinazione, fra cui è tuttavia possibile riconoscere qualche dente di cervide o bovide[4].

1) A. PALMA DI CESNOLA, in *Riv. Sc. Preist.*, XXV, 1970, p. 405.
2) A. GALIBERTI - A. SARTORELLI, *ibid.*, p. 405 ss.
3) M. GUERRI, *ibid.*, p. 406.
4) A. PALMA DI CESNOLA, *ibid.*, p. 404; XXVI, 1971, p. 3 ss.

Notevoli inoltre gli scavi del Borzatti, nell'estate scorsa, nella Grotta Bernardini, presso Nardò, tendenti a chiarire i molti problemi connessi con la cronologia del musteriano, particolarmente ricco e vario in quel giacimento[5], e quelli del Cremonesi nel riparo esterno della Grotta delle Veneri di Parabita con industria di tipo uluzziano in uno strato sabbioso di natura vulcanica sottostante quello con manufatti litici tipicamente romanelliani[6].

Passando all'età neolitica, senza dubbio la più importante fra tutte le scoperte avvenute finora in Puglia per questa età è la grotta di Porto Badisco, a 6 km. a sud di Otranto, sulla costa salentina, eccezionalmente istoriata di pitture preistoriche[7].

Il luogo è fra i più suggestivi della penisola salentina e noto per la presenza di numerose caverne che si aprono nei dirupi delle sue sponde rocciose e frastagliate, come le vicine celebri grotte Romanelli e Zinzulusa. La nuova grotta, fin qui assolutamente sconosciuta a causa del materiale detritico che ne ostruiva l'accesso, è stata scoperta nello scorso febbraio 1970 dal «Gruppo speleologico P. de Lorentiis» di Maglie, rivelando un dedalo impressionante di lunghi e tortuosi corridoi che si sviluppano da quattro gallerie principali penetranti nelle formazioni calcaree eoceniche, spesso sfocianti in ampie sale invase dallo stillicidio millenario grondante lungo meravigliosi stalattiti.

Ma l'importanza della caverna, che abbiamo denominato «Grotta dei Cervi», non le proviene solo dalle sue caratteristiche speleologiche, bensì dalla presenza insperata di una folta serie di

5) E. BORZATTI VON LÖWENSTERN, in *Riv. Sc. Preist.*, XXV, 1970, p. 407; XXVI, 1971, p. 31 ss.

6) A. M. RADMILLI, in *Riv. Sc. Preist.*, XXV, 1970, p. 407 ss.

7) P. GRAZIOSI, *ibid.*, p. 430 ss.; ID., in *Rend. Acc. Linc.*, Serie VIII, vol. XXVI, 1971, p. 1 ss.; ID., in *Atti XIV Riun. Scient. dell'Ist. It. di Preist. e Prot.*, 1972, p. 15 ss.; F.G. LO PORTO, in *Em. Art. Ant., Suppl.*, s.v. *Porto Badisco* (in corso di pubbl.).

raffigurazioni dipinte che costituiscono certamente il più cospicuo complesso di pitture preistoriche fin ora scoperto in Italia.

Le pitture della grotta si raggruppano sulle pareti di tre delle gallerie principali e sembrano rivelare un loro carattere precipuamente sacrale suffragato dalla presenza di ceramiche spesso ancora intatte nell'interno di cavità, proprio dinanzi ai principali gruppi di figure: forse vasi di offerte votive!

Le figure sono trattate in rosso e in nero brunastro, e pur nella loro schematica elementare essenzialità mostrano qualche carattere realistico, come nella scena dei cacciatori che tendono l'arco contro i cervi (tav. XCVII, 1) o in quella degli animali sorpresi dai cacciatori (tav. XCVII, 2).

La maggior parte di queste espressioni grafiche rientra però nell'ambito delle raffigurazioni astratte, geometriche, spiraliformi e pettiniformi (tav. XCVIII, 1), in cui il Graziosi vede la progressiva schematizzazione, metamorfosi e dissociazione di soggetti realistici. La figura umana singola, ad esempio, si semplifica in un segno cruciforme (tav. XCVII, 1), mentre se collettiva è resa da serie di grossi punti uniti a formare cerchi, quasi fossero immagini umane che si tengono per le mani (tav. XCVIII, 2).

Le pitture di Porto Badisco sembrano in gran parte risalire al neolitico medio, cioè alla seconda metà del IV millennio a.C., a giudicare anche dalla grande quantità di ceramica dipinta del tipo «Serra d'Alto» ritrovata nel corso di scavi preliminari condotti dalla Soprintendenza e che ben s'inquadra col carattere meandrospiralico di certi motivi ricorrenti nella grotta. Esse presentano inoltre significative affinità con altre pitture preistoriche coeve del bacino del Mediterraneo, come quelle dei ripari sotto roccia dell'Estrema dura e della Sierra Morena, nella Spagna meridionale, dove analoghe espressioni d'arte primitiva, che compaiono con l'avvento delle

civiltà agricole e pastorali dell'età neolitica, scaturiscono da una comune concezione della vita materiale che indulge al simbolismo magico e all'animismo.

Lo scavo nella grotta è — come si è detto — appena all'inizio e la sua programmata prosecuzione su larga scala rivelerà di certo altri interessanti aspetti paletnologici. Il compito della pubblicazione delle pitture è stato affidato al prof. Paolo Graziosi dell'Istituto di Antropologia dell'Università di Firenze; a noi spetterà quello dello studio. e la pubblicazione dell'enorme massa di materiale vascolare: litico ed osseo raccolto dopo la completa esplorazione della grotta.

Sempre nel campo della ricerca preistorica in Puglia[8] vanno segnalati i nuovi scavi a Passo di Corvo nel Foggiano condotti dalla Missione archeologica dell'Università di Genova diretta dal prof. Tiné e che hanno messo in luce nuovi elementi atti a chiarire il problema della tipologia e della cronologia dell'insediamento neolitico, caratterizzato da fondi di capanne con serie di buche allineate e da fossati a C[9].

Lavori di ricognizione subacquea di un insediamento preisto-rico sommerso a Torre Guaceto, presso Brindisi, sono stati condotti anche quest'anno a cura di un gruppo di ricerca dell'Università di Cambridge, sotto la direzione di Gerhard Kapitän.

Notevole inoltre il ritrovamento di tombe preistoriche a grotticella in località Casone presso S. Severo, nel Foggiano, durante i lavori in corso per la costruzione dell'autostrada Canosa-Bologna, in una delle quali il dott. De Juliis dell'Ufficio distaccato di Foggia

8) Per tutte le altre scoperte avvenute nell'anno nel Foggiano e riguardanti le età neolitica e dei metalli ved. V. RUSSI, in *Riv. Sc. Preist.*, XXV, 1970, p. 428 ss.
9) S. TINÉ, *ibid.*, p. 427 ss.

della Soprintendenza alle Antichità ha recuperato un corredo costituito di orci: biconici dell'inizio dell'età del bronzo (tav. IC, 1), affini ai vasi coevi di Cellino S. Marco e quindi riferibili a quella fase dell'età dei metalli che abbiamo dominato «protoappenninico A»[10].

Un importante scavo abbiamo condotto nel dicembre 1969 a Torre Castelluccia, presso Taranto, nel luogo del sepolcreto ad incinerazione dell'età finale del bronzo, mettendo in luce un cospicuo gruppo di urne cinerarie (tav. IC, 2), le quali vengono ad arricchire il ben noto complesso di vasi protovillanoviani analoghi, già scoperti dal Drago[11].

Altra campagna di scavi è stata nella scorsa estate ripresa a Scala di Furno, presso Porto Cesareo, la quale ha dato ancora risultati positivi circa la cronologia di quell'importante insediamento protostorico[12].

RASSEGNA DEGLI ULTIMI RITROVAMENTI ARCHEOLOGICI

Una tomba messapica veniva in luce nel luglio scorso in Ugento nel corso dei lavori di scavo per la costruzione di una casa degli eredi Zecca e il cui ricco corredo è stato possibile recuperare integralmente per la tempestività esemplare con cui i proprietari e la signora Sofia Codacci Pisanelli, ispettrice onoraria del luogo, hanno informato la Soprintendenza alle Antichità[13].

La tomba, di proporzioni grandiose e orientata da est ad ovest, era costruita in blocchi e lastre di pietra calcarea leccese,

10) F.G. LO PORTO, in *Bull. Paletn. Ital.*, LXXI-LXXII, 1962-63, p. 191 ss.

11) H. MÜLLER-KARPE, *ibid.*, LXIX-LXX, 1960-61, p. 187 ss.

12) Cfr. F.G. LO PORTO, in *Atti IX Conv. St. Magn. Grecia*, 1969, p . 251 ss.

13) Lo studio completo della tomba e del suo corredo a cura dello scrivente è in corso di pubblicazione su *Atti e Mem. Soc. Magn. Grecia.*

misurava nell'interno m. 2,95 di lunghezza, m. 1,10 di larghezza e m. 0,80 di altezza ed aveva una copertura composta di due la-stroni giustapposti a doppio spiovente e con incastro ai punti di unione. La rimozione delle lastre delle fiancate e delle testate, provvisoriamente ricomposte nel Museo Comunale di Ugento per interessamento del Sindaco geom. Corvaglia e del prof. Zecca, direttore di quel Museo, ha dato modo di osservare che le pareti interne della sepoltura sono rivestite di intonaco a calce bianca su cui è ancora possibile scorgere le tracce di motivi lineari policromi in rosso e blu, dove risalta una serie di bende allineate con le estremità arrotondate e dalle quali pendono triplici nastri ondulati di evidente intonazione funeraria (tav. C, 1). È da osservare inoltre che lungo il bordo inferiore di tale decorazione dipinta corre una serie di fori corrispondenti ai chiodi in ferro impiegati per appendervi gran parte della suppellettile funeraria e che sono stati raccolti in gran numero spezzati e corrosi nel fondo della tomba. Questa era certamente a due o più deposizioni successive nel tempo, ciò che sarà certamente confermato dall'analisi antropologica dei resti ossei rinvenuti e che risalta evidente del resto dall'esame del materiale copiosissimo di corredo.

È possibile infatti ascrivere ad una prima deposizione un gruppo di oggetti in gran parte della seconda metà del VI secolo a.C., fra cui una pregevole *oinochoe* rodia in bronzo (tav. CI, 1) ed una splendida *hydria* pure in bronzo di probabile produzione corinzia (tav. CI, 2), entrambe databili alla prima metà del secolo, costituiscono due preziosi prodotti d'importazione a lungo conservati in vita prima che fossero deposti nella sepoltura accanto agli altri vasi del gruppo cronologicamente omogeneo della più antica deposizione nella tomba, comprendente altri bronzi quasi tutti d'importazione peloponnesiaca, come un bacino su base tripode

(tav. CII, 1) ed una *oinochoe* baccellata con ansa antropomorfa (tav. CII, 2), che richiamano due esemplari analoghi da Sala Consilina . q 14 A uesta prima deposizione, certamente di un atleta a giudicare dalla presenza di due strigili in bronzo e di un magnifico *alabastron* in alabastro, attributi peculiari dei palestriti, appartengono anche vasi arcaici di produzione locale, fra cui è una elegante trozzella messapica (tav. C, 2), databile alla fine del VI o agli inizi del V secolo a.C.: età questa che ritengo di poter attribuire alla costruzione della sepoltura e al primo seppellimento.

Va riferito alla deposizione successiva, alla fine del V o agli inizi del IV secolo e quindi a distanza di circa tre generazioni, un secondo copioso gruppo di oggetti di corredo, in gran parte risultato appeso ai chiodi infissi alle pareti interne della tomba secondo una consuetudine che trova significativi riscontri nel mondo etrusco ed ha un suggestivo richiamo alla vita domestica[15]. Comprendono questo secondo corredo funerario una *lekythos* ed una *hydria* attiche a figure rosse, numerosi vasi attici e protoitalioti a vernice nera, nonché ceramica proto-italiota a figure rosse, fra cui fanno spicco una monumentale *hydria* adorna di una grandiosa rappresentazione (tav. CIII, 2) che ricorda le nozze di Sisifo del noto cratere di Monaco, entrambi forse prodotti a Taranto sotto l'influenza della risonanza della prima rappresentazione di un dramma satiresco di Euripide rappresentato nel 415 a.C. e intitolato appunto *Sisyphos*[16], ed un'anfora di tipo «panatenaico» (tav. CIII, 1), raccolta in frammenti al disopra della copertura della

14) S. SOCLIANO, in *Not. Scavi*, 1896, p. 172, nn. 1, 3; G. PATRONI, *ibid.*, 1897, p. 164, figg. 8, 10. Per tutta la bibliografia sull'argomento ved. articolo citato a nota 13.

15) Cfr. *Arte e Civiltà degli Etruschi*, 1967, p. 45.

16) W.H. ROSCHER, *Lexik der griech. und röm. Mythol.*, IV, col. 959 (WILISCH); P. ZANCANI MONTUORO, in *Enc. Art. Ant.*, VII, p. 354 ss.

tomba ed attribuibile al «Pittore della nascita di Dioniso» per la curata eleganza nel ritmo della scena di *komos* e nel panneggio morbido e fluente, quale ritroviamo in altre opere più impegnative del ceramografo tarantino[17].

Lo studio completo di questa tomba e del suo ricco doppio corredo ci porterà certamente ad interessanti conclusioni, quali già sembrano emergere da questa relazione preliminare e che alla luce di altre scoperte analoghe, sempre più frequenti nel Salento, appaiono confermare per l'età arcaica nel mondo messapico il delinearsi di una persistente influenza culturale di emanazione peloponnesiaca la quale si concreta soprattutto nell'importazione quasi esclusiva di prodotti in bronzo, dato l'incremento eccezionale della produzione fittile subgeometrica locale che non di rado s'ispira alle forme di quei bronzi (le rotelle, ad esempio, delle trozzelle si ritrovano in molti dei vasi bronzei di Ugento), la cui diffusione raggiunge anche molti centri della Peucezia, come Noicattaro, Rutigliano, Castiglione di Conversano, Carbonara, ecc.[18]. Si direbbe che anche il noto «Poseidon» bronzeo di Ugento[19] si inquadri in questo ordine di idee.

A partire dalla seconda metà del V secolo, forse in relazione con la fondazione della subcolonia di Kallipolis[20], si afferma tuttavia nel mondo messapico la pacifica penetrazione tarantina, che nel IV secolo culminerà in quella *koiné* culturale apula di più

17) A. D. TRENDALL, *Frühit. Vasen*, 1938, p. 28 ss.

18) M. GERVASIO, *Bronzi arcaici e ceramica geometrica del Museo di Bari*, 1921, p. 93 ss.; M. MAYER, *Apulien*, 1914, p. 72; N. DEGRASSI, in *Atti I Conv. St. Magn. Grecia*, 1961, p. 232.

19) N. DEGRASSI, in *Boll. d'Arte*, 1964, p. 392, fig. 1; W. HERMANN, in *Arch. Anz.*, 1966, p. 293, figg. 44-46.

20) E. CIACERI, *Storia della Magna Grecia*, I, 1928, p. 98 ss.; J. BÉRARD, *La colonisation grecque de l'Italie mérid. et de la Sicile dans l'antiquité*, 1941, p. 188 ss.

vaste proporzioni. Nel corredo della seconda deposizione della tomba di Ugento in argomento cogliamo i primi sintomi di questa grecizzazione di estrazione tarantina.

Sempre nell'ambito dell'area messapica sono inoltre da segnalare le scoperte di tombe del IV secolo a.C. ad Alezio attentamente seguite dal nostro solerte ispettore onorario geom. Bolognese e gli scavi condotti dalla dott.ssa Delli Ponti a Rocavecchia, internamente alla cinta muraria, con rinvenimento di tombe a fossa con suppellettile vascolare del tipo di Gnathia databile al IV-III secolo a.C. e resti di abitazioni coeve.

A Brindisi durante i lavori per la costruzione della nuova sede del Banco di Napoli è venuto in luce un tratto di opera muraria che si ritiene appartenere all'antico porto della città. Ad Egnazia, nel corso della campagna di scavi condotta a cura della Soprintendenza e affidata alla direzione dell'ispettrice dott.ssa Lattanzi è proseguita l'esplorazione dell'area adiacente alla via Traiana. Inoltre è stato portato a termine lo scavo della basilica paleocristiana a tre navate con pavimento in musaico policromo e contemporaneamente quello riguardante un vasto edificio a pianta rettangolare con resti di elementi architettonici vari (colonne, capitelli, basi, ecc.), riconoscibile per una basilica romana del III secolo d.C.

Per la Daunia e la Peucezia vanno segnalati anzitutto i fruttuosi rilevamenti con magnetometro a protoni condotti dall'ing. Linington della Fondazione Lerici ad Arpi in vista delle prossime estese campagne di scavi, nonché il ritrovamento a Canosa, durante la costruzione di un Oleificio, dei resti di un villaggio neolitico trincerato e di un grande ipogeo del IV secolo, mentre è stata segnalata in contrada Topicello la presenza di un insediamento indigeno del VII secolo a.C. A Minervino Murge, nel corso di

lavori agricoli in località Chiancara inferiore, sono state scoperte quattro tombe a grotticella con *dromos*, dove il prof. D'Aloja ha recuperato materiale vascolare e bronzeo databile fra il VI e V secolo a.C. Ad Ordona, oltre ai fruttuosi scavi che vi conduce la Scuola Belga sotto la direzione del prof. Mertens, sono da segnalare le estese esplorazioni eseguite dalla Soprintendenza in contrada Cavallerizza in un sepolcreto del VI-V secolo. dove il dott. De Juliis ha raccolto copiosissimo materiale daunio geometrico, acromo e a vernice nera. A Gravina, nella zona di Botromagno la Missione archeologica della Scuola Britannica di Roma ha continuato l'esplorazione dell'abitato ellenistico e del sottostante sepolcreto d'età arcaica ; mentre ad Altamura, in località Iesce è stato sistematicamente esplorato a cura della Soprintendenza un vasto sepolcreto databile fra il V e il III secolo a.C.

Interessanti e proficue ricognizioni subacquee nelle Isole Tremiti, dove sono stati localizzati relitti di epoca romana, ha condotto la Missione archeologica statunitense diretta dal prof. Domenic Ruegg del St. Mary's College di California.

Non vorrei passare inoltre sotto silenzio l'opera meritoria di ogni elogio dell'Arma dei Carabinieri e della Guardia di Finanza che, nel quadro di una intensa attività repressiva dello scavo di frodo, hanno sequestrato ed assicurato alle collezioni dello Stato numerosissimo materiale archeologico proveniente da Ascoli Satriano, Canosa, Gravina, Putignano, Bari, Brindisi, Oria, Mesagne, Statte, Palagiano, Laterza, San Giorgio Jonico e Taranto.

A Taranto, come si è detto, la ricerca archeologica di quest'anno si è principalmente orientata verso la soluzione dei molti quesiti su cui s'imposta lo studio della topografia della città antica. A tal fine vaste campagne di scavo sono state programmate e sono già in corso nella zona orientale della città nuova, dove oltre alla

cinta muraria del V secolo e al suo fossato esterno comincia chiaramente a delinearsi la presenza di porte, torri di difesa e strade di accesso, che mentre confermano le testimonianze incontrovertibili delle fonti comprovano la validità della struttura urbanistica di Taranto antica, come noi l'abbiamo idealmente ricostruita.

Fra le ricognizioni che si sono fatte inoltre nella zona della vastissima necropoli, anche in relazione al nostro compito di tutela e di conservazione, degna di nota è la scoperta già nel gennaio del 1968 presso il nuovo Ospedale Civile SS. Annunziata, in via Minniti, delle fondazioni ricavate dalla roccia di un interessante sacello arcaico del tipo probabilmente *in antis* (tav. CIV, 1), nei cui paraggi è stata individuata una *favissa* comprendente ceramica laconica e attica a figure nere nonché statuette fittili del culto di Persephone Kore, databili alla seconda metà del VI secolo a.C. (tav. CIV, 2) e rappresentanti la dea stante, seduta e a mezzo busto, vestita di *peplos* dorico o *chiton* ionico. spesso con l'*himation* dal fine panneggio, pastiglie ornamentali alle spalle, il *polos* sul capo ed altri attributi peculiari delle divinità chtonie, quali rileviamo in altri ex-voto analoghi di Taranto e Satyrion[21]. La presenza di questo sacello nell'area della necropoli conferma quanto da noi già sostenuto circa l'esistenza di tali edifici sacri sorgenti nella città dei morti e destinati al culto delle divinità d'oltretomba.

La necropoli tarantina continua a fornirci nuovi interessanti reperti, in gran parte databili al IV e al III secolo e provenienti da tombe a fossa scavata nella roccia o rivestita di lastroni, da ipogei e da *bothroi*, dove comunemente si raccoglievano le offerte funebri. Dal gennaio al settembre del 1970 tali scoperte sono state

21) F.G. LO PORTO, in *Not. Scavi*, 1964, p. 246, figg. 64 ss.

fatte nelle contrade Corvisea, Carmine, Pizzone, in via Polibio e al Rione Italia.

Eccezionale il ritrovamento al Pizzone, nel corso dei lavori per l'apertura della nuova strada che con un ponte raggiungerà Punta della Penna, di una ricca tomba, in cui accanto ad altri vasi di produzione tarentina del secondo venticinquennio del IV secolo a.C. figurano due splendide *oinochoai* ornate di scene desunte dal mito. Una raffigura Atteone assalito e dilaniato dai suoi stessi cani (tav. CV, 1, 2) che la dea Artemis, seduta su di una pantera, aizza contro di lui in presenza di Apollo sdraiato sopra un. cigno. e di un Satiro che accorre alla scena, conferendole significato teatrale e riportandoci quindi a due drammi di Eschilo e di Euripide[22]. L'altra, ispirandosi alle Eumenidi di Eschilo e sintetizzandone il mito, rappresenta Oreste perseguitato dalle Erinni, che lo accusano di aver ucciso la madre, e mentre trova protezione a Delfi in Apollo, raffigurato in alto con un ramo di lauro (tav. CVI, 1,2). Domina la scena movimentata Atena seduta sul grifo e circonfusa nell'aureola, la quale — come è noto — dopo molti riti di espiazione a cui Oreste si sottopone assume le difese dell'eroe e lo assolve[23].

I due vasi sono opera di uno stesso ceramografo tarantino, che va riconosciuto nel «Pittore di Licurgo» a cui si attribuiscono numerosi vasi del genere monumentale, anch'essi caratterizzati dalla vivacità delle scene mitologiche rappresentate e da un certo preziosismo pittorico che si estrinseca nel largo impiego del bianco per i particolari[24].

FELICE GINO LO PORTO

22) G. CRESSEDI, in Enc. Art. Ant., I, p. 890 ss. (ivi bibl.).
23) P. MINGAZZINI, *ibid.*, III, p. 416 ss. (ivi. bibl.).
24) A. STENICO, *ibid.*, IV, p. 750.

TAVOLE

XCVII-XCVIII	Porto Badisco: pitture della Grotta dei Cervi
IC,1	S. Severo: corredo di tomba preistorica a grotticella.
IC,2	Torre Castelluccia: cinerario e bronzi da una tomba protovillanoviana.
C,1	Ugento: decorazione dipinta nell'interno della tomba messapica.
C,2	Ugento: trozzella dalla tomba messapica.
CI,1-2	Ugento: *oinochoe* rodia e *hydria* in bronzo.
CII,1	Ugento: bacino in bronzo su base a tripode.
CII,2	Ugento: *oinochoe* bronzea con ansa antropomorfa.
CIII,1	Ugento: anfora protoitaliota con scena di danza dionisiaca.
CIII,2	Ugento: *hydria* protoitaliota con scena nuziale.
CIV,1	Taranto: sacello arcaico di via Minniti.
CIV,2	Taranto: terrecotte dalla *favissa* del sacello arcaico.
CV	Taranto: *oinochoe* apula con Atteone sbranato dai cani.
CVI	Taranto: *oinochoe* apula con Oreste inseguito dalle Erinni.

Joseph Mertens:

En annexe au très bel exposé du prof. Lo Porto, ce m'est un plaisir de vous présenter en quelques paroles, les derniers résultats des fouilles d'Ordona, fouilles effectuées par le Centre belge de recherches archéologiques en Italie. Je saisis l'occasion pour remercier bien sincèrement le Surintendant, le prof. Lo Porto pour sa compréhension et sa collaboration, ainsi que le docteur De Juliis, inspecteur de la Surintendance à Foggia. J'eus l'occasion d'accueillir les congressistes il y a trois ans sur le site et la plupart d'entre vous connaissent donc le chantier et les problèmes qu'il soulève. Je me bornerai pour le moment à quelques images de la campagne de 1969, celle de 1970 étant actuellement en cours. Quatre sujets ont été abordés: l'évolution du centre monumental, l'urbanisme général de la ville, le «castello» nord et l'habitat indigène en corrélation avec les nécropoles.

1. La place du forum a été en grande partie dégagée; plusieurs tranchées ont été tracées en vue de compléter son plan, surtout dans les secteurs sud et est; sur le flanc sud-ouest, le plan de la série de boutiques a été achevé; l'on a pu constater que le projet primitif, comprenant des boutiques s'alignant sur la basilique, a été abandonné ici. Vers le sud, le dégagement de l'escalier menant au temple A a permis d'y repérer des réfections et un agrandissement (tav. CVII, 1).

Un effort particulier a été mis sur le flanc nord-est du forum; la stratigraphie de ce secteur est particulièrement compliquée, car les boutiques du forum impérial se superposent a une série d'édifices partiellement

enterrés et antérieurs au forum. D'énormes travaux de terrassement ont été effectués en ces parages, amenant un remblai considérable, farci de matériel archéologique dont l'étude fournira certainement des repères archéologiques pour l'implantation et l'évolution du centre monumental d'Ordona. Ces constatations rejoignent partiellement celles faites lors des fouilles sous la basilique, où subsistent les vestiges de toute une occupation pré impériale comprenant surtout un habitat d'artisans, avec maisons rectangulaires bien construites, pourvues parfois de mosaïques faites de cailloux de rivière, tel que l'on en retrouve ailleurs dans la Daunia et notamment à Arpi.

En vue de leur conservation et en même temps de l'aménagement du site, tous ces éléments ont été ré enterrés.

Au cours de la campagne de 1969, une coupe a été également pratiquée au travers du forum en vue de retrouver les restes de l'impressionnant fossé préromain rencontré déjà sous la basilique; nous avons pu constater que ce fosse très profond était entrecoupé de murs de refend et qu'il se divisait en deux branches à hauteur de l'égout délimitant le forum vers le nord.

2. Un second point au programme était le «castello», cette pointe septentrionale de la ville, entourée d'un fossé et d'un rempart de terre; cette défense ne protégeait cependant pas un fortin, mais une église de plan basilical, à trois nefs, terminées par trois absides. En un second stade l'église fut fortifiée et entourée d'un rempart muni de tours. Le matériel archéologique est pratiquement inexistant ; quelques éléments permettraient de dater l'ensemble du haut moyen âge.

3. En ce qui concerne la topographie générale de la ville, nous avons fait quelques sondages à travers tout le site pour essayer de percer son contenu; plusieurs longues tranchées ont été lancées sur la colline centrale, de même que plus au nord, entre la 'basilique et le «castello»; elles ont recoupé plusieurs ruelles faites de gravier damé, ainsi que la Via Trajana; le plan urbain ne semble pas très régulier, certainement pas orthogonal, mais plutôt adapté aux nécessités topographiques du site. Quant aux bâtiments rencontrées, beaucoup datent d'époque républicaine, avec mosaïques en gravier ou en opus signinum; d'autres sont d'époque impériale, ornées de fresques et de mosaïques à décor parfois polychrome. Sous les niveaux

romains se rencontrent les vestiges indigènes: trous de pieux appartenant à des cabanes de bois, tombes à mobilier funéraire caractéristique: vases à décor géométrique ou à vernis noir.

4. A l'extérieur de la ville romaine s'étend l'immense zone des nécropoles et il semble, d'après les photographies aériennes, qu'il y ait même une sorte d'agger entourant la zone funéraire, situation qui rappelle le site d'Arpi. Nous avons pu constater également que dans toute cette zone sont mélangées les tombes et les habitations. Ces dernières sont généralement construites sur plan rectangulaire, avec superstructure en briques crues, en ces fameux «mattoni crudi», tellement difficiles à déceler. Tout autour se trouvent les tombes tant antérieures que postérieures de sorte qu'il n'y a pas de superposition chronologique, mais bien juxtaposition ou contemporanéité. Divers sondages, effectués dans la nécropole s'étendant autour de la ville, ont confirmé les constatations antérieures. Dans cette zone nous avons en effet découvert, sous les vestiges d'habitat: des tombes daunes bien typiques à poterie géométrique dont ce beau plat décoré d'oiseaux. Plus tard la zone fut recoupée par la voie romaine, la Via Trajana, le long de laquelle a été implantée la nécropole romaine: mausolées et tombes à incinération; le mobilier funéraire est caractéristique pour l'époque: céramique à paroi fine parfois ornée (tav. CVII, 2).

L'ensemble de ces sondages a permis de cerner petit à petit les nombreux problèmes concernant le site d'Ordona dont l'occupation s'étend de la protohistoire jusqu'au moyen âge. Je vous remercie.

Elena Lattanzi:

In appendice alla rassegna archeologica del prof. Lo Porto presento qui, molto rapidamente, i risultati degli ultimi scavi eseguiti ad Egnazia e a Porto Saturo (Leporano, presso Taranto). La novità più interessante dei recenti scavi di Egnazia (inverno 1969- primavera 1970) è rappresentata dal rinvenimento, lungo il lato occidentale della via Traiana, di una nuova grande basilica paleocristiana a tre navate (cfr. per le prime notizie sulla scoperta *Atti IX Convegno*, pp. 268-70).

Questo edificio, il cui asse maggiore N-S presenta m. 30 circa x 18.40, appare innanzitutto inserito nel tessuto urbano della città, nel quartiere di abitazione di età romana (II-IV d.C.) in corso di scavo, quartiere che sorge nell'area un tempo occupata dalla necropoli messapica del V-III sec. a.C. La basilica, cui si accede dalla via perpendicolare alla via Traiana (detta anche via delle basiliche, già dai primi scavatori) ha lo stesso orien-tamento della via Traiana. Si accede alla basilica attraverso un piccolo nartece ove si conservano anche le soglie in pietra che immettono alla nave centrale e a quella laterale destra. La parte più conservata della pianta (da notare che l'edificio basilicale è appena interrato, ossia il pavimento ricoperto da mosaico si è presentato appena a 30 cm. sotto il piano di campagna) è la navata centrale, la laterale destra e la zona absidale, mentre la navata sinistra è stata più profondamente sconvolta durante i lavori agricoli, prima dell'esproprio della zona archeologica.

Della navata maggiore è conservato quasi per tutta la lunghezza il battuto pavimentale in malta grossolana su cui era steso il pavimento in mosaico, conservato solo parzialmente perché portato via, attraverso i se-coli, dall'aratro. Navata centrale e laterali sono divise da 11 colonne (intercolumnio= m. 2,80) di cui restano 10 basi quadrangolari e traccia dell'undicesima lungo la navata destra. All'altezza della settima colonna dall'ingresso il pavimento della navata centrale presenta un livello lievemente rialzato e il presbiterio appare cinto da transenne in pietra di cui restano vari frammenti. Quel che rimane del mosaico pavimentale si conserva soprattutto: 1) negli intercolumni (pannelli con motivi vari, tra cui un kantharos, losanghe entro cui si delinea un motivo a rosetta, girali, ecc.), 2) tra basi delle colonne e transenna del presbiterio (girali fiorite; tav. CVIII), 3) nella navata laterale (soprattutto motivi geometrici come poligoni e losanghe e cerchi concentrici con al centro la croce). I colori sono bianco, rosso, bruno, giallo-verde; le tessere sono in cotto, tranne il bianco.

Occorre ancora ricordare due particolari: la presenza all'inizio della navata sinistra di una vaschetta intonacata con gradini (fonte battesimale al posto di una vasca pertinente al piccolo complesso della *fullonica* con cisterna?) e la presenza, a ridosso del muro perimetrale sinistro, di almeno tre contrafforti a distanze regolari che potrebbero anche interpretarsi come basi di portichetti laterali. Poiché la basilica sorge su vani romani distrutti

e il materiale relativo a questa distruzione (fr. di ceramica sigillata chiara tarda, lucerne del III e IV sec. d.C.) può andare fino al V sec. è lecito proporre per la basilica una datazione non anteriore al V sec. d.C. È noto che Egnazia fu sede vescovile prima del trasferimento a Monopoli. Al Concilio di Roma, tenutosi agli inizi del VI sec. dal pontefice Simmaco I, partecipò un vescovo di Egnazia, *Rufentius Egnatinus*.

In provincia di Taranto, a Porto Saturo (Leporano) la Soprintendenza alle antichità della Puglia ha ripreso, dopo un intervallo di vari anni, i lavori di scavo nella zona della villa romana sita sul piccolo promontorio tra le due insenature di Porto Perone e Porto Saturo, con il duplice scopo di restaurare le strutture murarie e i pavimenti in mosaico e mettere in luce le restanti parti della villa, molto estesa. Fino ad oggi (gli scavi sono ancora in corso) sono stati riportati alla luce numerosi nuovi ambienti della villa, sia nella zona ad Est che in quella ad Ovest della torre di guardia. Nella zona orientale vediamo grandi ambienti con pavimenti in mosaico policromo a motivi geometrici (i pavimenti, come si è detto, sono stati tutti staccati e riportati *in loco*, con il sistema dello «strappo»), una grande cisterna con volta a botte, inoltre piccoli vani destinati a cucine e servizi. In gran parte i battuti pavimentali dei vani sono andati distrutti durante l'ultima guerra, quando nella zona fu costruita una postazione antiaerea. Particolarmente interessante è il rinvenimento, in un sondaggio sotto il pavimento in mosaico con motivo a scacchiera, di una moneta bronzea di Settimio Severo, che costituisce un *terminus post quem* per la data di costruzione della villa (tav. CIX).

Nella zona occidentale della grande villa sono stati rimessi in luce numerosi ambienti termali, in parte già scavati dal Drago, in parte scoperti nel corso dell'ampliamento dello scavo (tav. CX): da ovest distinguiamo la grande vasca rivestita di lastre di marmo di Aphrodisias (lo stesso portato in Italia dalle navi i cui relitti sono stati recuperati in questi ultimi anni nel golfo di Taranto a cura della missione archeologica sottomarina diretta da Peter Throckmorton) probabilmente un *calidarium*, un *praefurnium* con relativo forno, un *tepidarium* con resti di ipocausto, vari ambienti grandi e piccoli di pianta rettangolare e infine, al limite più orientale dello scavo di quest'area, una grande sala a pianta triabsidata con resti di pavimentazione in marmi policromi che potrebbe far pensare ad

una *diaeta*, comune negli ambienti termali. Pur tenendo conto del fatto che gli scavi non sono ancora completati (come si è detto, la sontuosa villa si estendeva da un'insenatura all'altra) appare certo che ci troviamo di fronte ad un complesso piuttosto notevole per dimensioni e impiego di materiali pregiati come i marmi asiatici, sicché non è improbabile che la villa appartenesse a qualche personaggio della famiglia imperiale.

Silvio Ferri:

Non è detto che, rimandando ad altro Convegno una mia relazione pur sempre provvisoria ma complessiva sulle ricerche garganiche, io cerchi di evitarla. No: il lavoro continua, ma la mancanza di un locale adatto ne impedisce la messa in valore.

Le stele continuano ad affluire: sono più di tremila pezzi; già molti particolari di esse sono noti e presentano caratteri della più alta novità esegetica.

Per Monte Saraceno è stata individuata la fossa-trincea che difendeva la zona abitata, ancora da delimitare. Ma questa fossa, lunga circa m. 22 e larga 8-9, in un'epoca fors'anche medievale, quando il villaggio dell'età del ferro aveva cessato di esistere e quindi la fossa stessa non rivestiva più il suo carattere originario tattico-difensivo, la fossa, ripeto, è stata riempita coi rifiuti secolari del villaggio; quindi il setacciamento di quei 500-600 metri cubi di detriti è scientificamente consigliabile. Ce ne sarà ancora per qualche anno. I risultati si prevedono, come per le stele, di eccezionale importanza storica

IL DIBATTITO

P. ZANCANI MONTUORO
M. TORELLI
E. CONDURACHI
E. LEPORE
E. MANNNI
F. CANTARELLI
F. COARELLI
G. CAPUTO
D. ADAMESTEANU
G. PUGLIESE CARRATELLI
M. NAPOLI
D. ADAMESTEANU

Paola Zancani Montuoro:

Vorrei soltanto proporre qualche dubbio — impressioni immediate piuttosto che osservazioni meditate — circa la bella testa di bronzo recuperata in mare presso la costa reggina e presentata qui dal Soprintendente Foti. L'avevo vista riprodotta in un periodico di ricerche subacquee e non conosco ancora l'originale; mi sembra tuttavia che queste diapositive a colori permettano di apprezzare (almeno provvisoriamente e con le dovute riserve) i principali caratteri dell'opera d'arte.

Colpisce soprattutto la barba, straordinaria per abbondanza e lunghezza, affatto simile per rendimento alla capigliatura, che scende ai lati in fitte ciocche ondulate, mentre contrasta la trattazione dei capelli sul cranio privi di volume e di particolari, quasi fossero solo abbozzati. Specialmente nel profilo pare visibile una linea di stacco fra la chioma aderente alla calotta e la parte inferiore, che si gonfia come liberata da una costrizione. E mi domando se non si possa pensare ad un elmo (fuso separatamente e sovrapposto) rialzato, come in tanti ritratti di strateghi identificati con maggiore o minore sicurezza nelle repliche di marmo romane.

I tipici tratti della fisionomia dal naso aquilino potrebbero rappresentare la volontà d'un uomo d'azione piuttosto che l'intensità del pensiero d'un filosofo. Filosofo, poeta o stratego che sia il personaggio, il ritratto mi pare comunque l'opera di un maestro del principio del IV sec. e non del III, né della fine del IV, come si era detto.

Nota aggiunta: dall'esame dell'originale risulta che i capelli sopra la testa sono indistinti perché coperti da spesse incrostazioni; quindi l'ipotesi della sovrapposizione dell'elmo e dell'identificazione di uno stratega è da ritirare.

Mario Torelli riferisce sulle campagne del 1969 e 1970 nell'area dell'antica Gravisca, porto della città di Tarquinia, relativamente alla scoperta di un santuario dell'emporio frequentato da Greci e dedicato a Hera, mettendo in luce l'importanza della scoperta, anche a proposito di un'iscrizione monumentale dedicata da un Sostratos, da identificare con un mercante egineta menzionato da Erodoto (IV, 152)[1].

Emil Condurachi:

Sono stato invitato dal prof. Martin e dal prof. Adamesteanu a fare il confronto tra le necropoli pontiche e le necropoli di Taranto e di Policoro. Vorrei esporvi innanzitutto certi dati di scavo:

Abbiamo scavato nella necropoli di Callatis, in quella di Tomi e soprattutto in quella di Histria. A Callatis abbiamo materiale del IV secolo — niente prima del IV — del III, del I secolo a.C. e poi del I e del II secolo d.C. Vi sono state trovate tombe a camera, tombe semplicissime e poi tombe con sarcofagi. A Tomi abbiamo la necropoli ellenistica a tombe semplici, che poi fu incorporata nel tessuto urbano di età ellenistica; le mura hanno spinto questa necropoli, dopo l'età ellenistica, fuori le mura.

A Histria la situazione è molto più complicata. Prima di tutto dobbiamo supporre che una necropoli piana doveva esistere dato il fatto che abbiamo trovato frammenti di stele funerarie, che sono adoperate nelle necropoli piane. Accanto a Histria, al di là di un lago, che nel periodo ellenistico non esisteva, un'immensa necropoli tumulare. Le fotografie aeree, discusse sul posto con Adamesteanu, danno più di 1500 di questi piccoli e grandi tumuli, qualcuno, fra i grandi, riadoperato per parecchie volte. La necropoli è databile dalla fine del VI secolo a.C. e si prolunga fino al VI secolo d.C.

La cosa importante in questa necropoli, in cui finora abbiamo scavato più di 50 tombe, come precisa soprattutto Adamesteanu, è questa: il materiale è assolutamente greco. Il rito funerario è barbaro, anzi ci sono due

1) Vedi ora la prima notizia in *Parola del Passato* fasc. CXXXVI (1971), pp. 44-67.

tombe con cadaveri, uomini e cavalli, che danno la certezza che si tratti, almeno in quel punto, di una necropoli barbara.

Sulle fotografie aeree abbiamo potuto osservare certi gruppi di tombe, fra queste strade. Allora il problema è questo: a chi apparteneva questa necropoli? Era greca? Dal materiale ceramico sì, dal rituale funerario no. Al di là di questi 50 tumuli, ve ne sono ancora 1450, ed è possibile qui come anche a Policoro, che ci si trovi di fronte ad una necropoli mista. Non è escluso, benché non sappiamo come spiegare il fatto, che accanto a questa necropoli tumulare ve ne sia un'altra di carattere piano. II problema: Alexandrescu, che ha scavato e pubblicato i risultati, ha sottolineato, e io credo con ragione, questo carattere misto greco-tracio della necropoli, ma egli ha spinto il problema al di là dei limiti a noi concessi, non solo nel senso che per lui questa necropoli fu lottizzata dal principio, ma anche supponendo che una parte dei morti, che poi furono sepolti in questi tumuli, hanno vissuto nella città.

Allora mi domando: se questa cosa fosse vera dovremmo trovare una presenza indigena nei quartieri della città, perché queste due grandi tombe, con vittime umane e cavalli, ci fanno vedere un gran signore locale, indigeno. Per ora il problema rimane in questo stadio ipotetico.

È la prima volta che sento che, nella necropoli di Policoro, c'è ceramica greca e ceramica veramente indigena. A Histria ceramica indigena, malgrado il carattere indigeno del rituale funerario, non ne abbiamo.

III osservazione: il progresso della società indigena nella Magna Grecia è tale in confronto a quella del mar Nero, che io potrei avanzare l'ipotesi che questa società indigena della Magna Grecia, che aveva già fatto certi progressi anche all'inizio dell'età del ferro, era meglio preparata a penetrare in città che non quella di Histria, di Tomi e di Callatis; quest'ultima, fin verso il III secolo, conservò i suoi tratti specifici di popolazione indigena.

Il problema è un po' più complicato nel Nord del Mar Nero. Gli archeologi sovietici hanno trovato, soprattutto ad Olbia, tombe di gente scitica entro la necropoli greca (cito un articolo della Signora Kruglicova): una tomba di un guerriero scitico seppellita entro l a necropoli greca di Olbia. Da questo studio non risulta finora quanti di questi barbari scitici furono sepolti in questa necropoli greca.

Ettore Lepore:

Sulla relazione di Adamesteanu, a proposito dal santuario di Rossano di Vaglio, e sulla illustrazione che delle iscrizioni ivi rinvenute ha fatto il professor Lejeune, verterà il mio intervento, segnalando non solo il contesto storico in cui avviene la coagulazione del mondo lucano e l'organizzazione di una entità regionale (in senso più stretto di quello che la tradizione straboniana per esempio mette in evidenza), ma soprattutto segnalando dati delle fonti letterarie, che illuminano per la Lucania il processo istituzionale, che viene rilevato nelle iscrizioni e nelle strutture archeologiche segnalate da Adamesteanu. In altri termini io credo che sia nodale per il mondo lucano proprio il passaggio dal IV al III sec. a.C. È il momento in cui di questa area — dalla quale già nella prima meta del IV a.C. s'è staccata la Brettia e rispetto alla quale il melfese già costituisce un ambiente almeno culturalmente molto complesso ed eterogeneo — resta la zona centrale della fascia lucana, che già Strabone (VI: 1,2 pp. 253-254) divideva in due parti, segnalando come la *paralìa* si fosse più rapidamente ellenizzata, mentre la *mesogaia* rimaneva arretrata e tendeva a una spinta sul golfo ionico verso Taranto. Questa è la tradizione straboniana che non conosce altra organizzazione lucana che quella di un *basileus* episodico, un capo carismatico che riunisce in caso di guerra le varie genti lucane. Se prendiamo la tradizione annalistica contenuta in Livio e negli *excerpta* di Dionigi di Alicarnasso — in cui c'è a mio avviso (e ora anche del Frederiksen) molto più Timeo di quanto non si sia pensato finora — e se leggiamo per esempio quella pertinente l'età di Alessandro il Molosso, troviamo già in essa dei fatti che indicano uno sviluppo strutturale, l'emergere di gruppi gentilizi precisi, che del resto tutto il racconto delle fonti sulla secessione e affermazione autonoma dei Bretti, «servi» dei Lucani, presuppone. Essa parla di *Lucanorum urbes*, (le *urbes* di Livio sono naturalmente *oppida*, nelle stesse sue fonti a XXV, 1, 1 pressoché sconosciute, *ignobilia*, perché infatti si tratta di impianti pseudo-cittadini; io non direi nemmeno protourbani, ma pseudourbani) e poi segnala una lotta politica all'interno del mondo lucano con il passaggio ad Alessandro di Molosso di *Lucanorum exules* e soprattutto con la deportazione di Epiro di 300 *familiae inlustres* (Liv. VIII,

24,4.6.8.13). Si vede subito da questi dati che emerge una differenzia-zione interna alla società lucana, in cui appare già una società di *élites* locali. Questa società di *élites* è confermata dall'archeologia, sia per gli sviluppi struttivi (fortificazioni, ecc.), che presuppongono accumulazioni notevoli ed evergetismo, sia soprattutto per certi oggetti, come per esempio la corona di Armento, che sono simboli di *status* e rappresentano analoghi fenomeni evergetici e che — siano stati trovati in tombe o in santuari — rispondono quindi a questa stessa maturazione di strutture. Dionigi di Alicarnasso (*Exc.* XVII-XVIII, 12,3) fa del resto eco, a proposito degli ostaggi del 298 a.C., dati ai Romani per l'alleanza nella III sannitica: comprendendovi τοὺς ἐπιφανεστάτους παίδας.

È su questo sfondo che va considerata l'iscrizione di Serra di Vaglio: ἐπὶ τῆς Νυμμέλου ἀρχῆς. A questa fa riscontro la tradizione di Livio (VIII, 27, 6-9), sempre per il IV secolo e precisamente per il 326 a.C., in cui descrivendosi i Lucani che, sobillati dai Tarentini, si staccano dall'alleanza romana (e i giovani lucani *ex iuventute quidam Lucanorum... clari magis inter populares quam honesti* ci ricordano i *neoi* tarentini dei gruppi radicali citati da Moretti) si dice che *concitati homines cogunt clamore suo magistratus senatum vocare*. Se il plurale è forse anacronistico, questa struttura deve essere proprio allora affiorata nel mondo lucano e l'ἀρχή di Νύμμελος è una magistratura eponima, che implica il costituirsi delle comunità «politiche» con proprio rappresentante. L'istituzione dura per lo meno fino allo scoppio della guerra di Pirro (si ricordi la famosa dedica in Plin. *N.H.*, XXXIV, 32, per la vittoria su Sthennius Stallius che ha attaccato Thurii) e forse fino alla guerra annibalica (si ricordi: *Flavus Lucanus fuit caput partis eius Lucanorum... quae cum Romanis stabat, et iam anno in magistratu erat*, in Liv. XXV, 16, 2). Noi vediamo sempre comparire queste personalità non più certamente *basileis*, ora che il mondo lucano si va organizzando su basi più evolute, pseudocittadine e cantonali, ma *archontes* della comunità locale (nella tradizione liviana *pars* e *populus*).

Compare dunque nella tradizione letteraria, tra IV e III secolo a.C., la struttura che poi ritroviamo nelle iscrizioni del santuario di Rossano di Vaglio: esistenza di *magistratus*, e di un *senatus*, cui spetta la deliberazione (Liv. *decernitur*), anche se si fa sentire la pressione degli

alii circumstantes concilium e specialmente della *multitudo agrestium*. Se questa tradizione del secolo IV a.C. implichi già un più ampio organismo federale è difficile dire. Quella già citata di Dionigi di Alicarnasso per gli inizi della III guerra sannitica pone, tuttavia, il problema. In essa, quando ritroviamo i Lucani, gli ostaggi pretesi dai Romani sono non soltanto rappresentati da quei figli di famiglie illustri già sopra citati, ma si precisa che questi sono presi ἐξ ἀπάσης πόλεως (Dion. Hal. *l.c.*). Stando a questa evidenza sembrerebbe essersi concluso in quest'epoca un più complesso processo, poiché dalle *urbes* lucane dei tempi di Alessandro il Molosso saremmo arrivati alla ἀπάση πόλις cioè alla confederazione lucana che apparirebbe già nel 298 a.C. in piena, efficiente sovranità, anche se tuttora riposante (sulla testimonianza di Liv. X, 18,8) su identiche e naturali contraddizioni sociali, che continuano a opporre *seditionesa plebeis et egentibus ducibus ortas* alla summa *voluntas optimatium*, documentandone l'organico e conflittuale assetto.

Eugenio Manni:

Mario Napoli ha affermato (se non erro) che fino al IV secolo non si può parlare di un'arte magnogreca unitaria. Sono lieto di poter portare un piccolo contributo alla sua teoria: nel campo politico avviene la stessa cosa, nel senso che soltanto nel IV secolo si può dire che sia nato anche il nome stesso della Μεγάλη Ἑλλάς.

In una nota che ho consegnato per la pubblicazione in Klearchos[1] sostengo appunto che quel nome, ignoto a Tucidide oltre che ad Erodoto (che pure divenne turino), non può essere nato se non per indicare l'associazione fra le città greche dell'Italia meridionale quando quest'associazione fu sentita come necessaria per difendere la grecità d'Italia dalla pressione «barbarica». È dunque il IV secolo quello in cui si formano anche le condizioni politiche per un più intimo rapporto fra città di diversa origine e di diverse tradizioni: alla lega difensiva di Sibari sul Traente, Crotone e Caulonia si sono aggiunte Turî, Elea, Metaponto, forse Taranto che, comunque,

1) Μεγάλη Ἑλλάς in *Klearchos*, 41-44 (1969), pp. 5 -13.

assumerà presto una specie di egemonia su questa *Graecia exotica*. Da questa restano tuttavia fuori Locri e Reggio che, come del resto anche Napoli, non potranno essere definite magnogreche in senso stretto.

Floriana Cantarelli:

Questo breve intervento riguarda la città di Scillezio[1], di cui il soprintendente Foti ha illustrato lo scavo in corso. Non intendo riferirmi ora ad aspetti archeologici, bensì al problema di protostoria mitica proposto da questa città: esso ha un aspetto di un certo interesse, anche perché indirettamente può portare ad un'ulteriore conferma di un punto della relazione di G. Pugliese Carratelli.

Scillezio ha secondo la tradizione una fondazione eroica[2], attribuita all'ateniese Menesteo, che è sempre stata intesa unicamente quale riflesso del culto di Atena, peculiare della città[3]. Al di là di una probabile tarda valorizzazione del mito, mi pare utile rilevare che la saga di Menesteo, nella sua complessità, presenta taluni elementi di indubbio significato storico che trascendono la cronologia relativa delle fonti e, stante la notevole antichità del personaggio, consentono di ipotizzarne una presenza altrettanto antica in Magna Grecia.

Nel Catalogo delle navi Menesteo è a capo del contingente ateniese[4], ma la sua funzione è complessivamente modesta e tale appare anche nelle attestazioni successive; mentre la tradizione diviene cospicua e celebrativa dal IV secolo, in quanto vengono particolarmente elaborati i legami tra Menesteo ed i Teseidi[5].

Il seguito del mito (il cosiddetto *nostos*) non è riconducibile ad una tradizione unitaria ma comprende vari episodi: egli infatti tornava ad

1) Per Σκυλλήτιον-Scolacìum si vedano ora i contributi raccolti in *AttiCeSDIR*, II (1969-1970),pp. 15-125.
2) STRAB. VI 256; SOLIN. II 10; INTERPOL. *Serv. ad Aen.* III 553.
3) *C.I.L.* X 103 = *I.L.S.* 5750.
4) HOM. *Il.*, II 546-56; altrove (XIII 195-6) egli è più semplicemente uno dei due ἀρχοὶ Ἀθηναίων.
5) HELLAN. *FGrHist* I 143 SCHOL. = *Eur. Hec.*, 123; PLUT. *Thes.* 32; 35.

Atene e quivi moriva[6], oppure si fermava a Melo, succedendo al morto re Polyanax[7]. È inoltre ricordato come fondatore in località diversissime: oltre che a Scillezio, ad Elaia nell'Aiolis[8], sul Baetis in Iberia, ove il suo nome era legato ad un λιμήν e ad un Μαντεῖον[9].

La mancanza di un collegamento mitico che giustifichi in qualche modo queste varie attestazioni e d'altra parte il comune denominatore, rappresentato per queste località dallo scalo fluviale, consentono di riconoscere alla saga di Menesteo un'ampia diffusione, di particolare interesse in ambito protostorico. Il complesso di queste attestazioni mitiche può apparire più comprensibile, a mio avviso, riconoscendo la natura cultuale dell'eroe[10], primaria rispetto alla più celebrata[11] (e politicizzata[12]) prerogativa di re di Atene[13]. Se dalla tradizione religiosa di Scillezio si ricava un legame tra Menesteo e Atena, anche la tradizione mitografica conserva una traccia significativa: il mito di Menesteo ha taluni punti di contatto con quello di Ἀίθρα[14], madre di Teseo ma soprattutto figura di dea[15] e antica immagine di Atena[16].

Mi è parso lecito parlare di diffusione della figura mitico religiosa di Menesteo ; assai problematico resta invece il riconoscimento della provenienza,

6) Ps. ARISTOT. *Pepl.*, 34.

7) APOLLOD. *Epit.*, VI 15; EUSEB. *Chron.*, 60 ; TZETZ. *Schol Lyc.*, 911; GEORG. SYNC. V 138.

8 STEPH. BYZ. s.v. Ἐλαία cfr. le monete con l'effigie di Μενεσθεὺς χτίστης (B. V. HEAD, HN^2, Oxford 1911, p. 555).

9 STRAB. III 140; la tradizione di Menesteo in Iberia è raccolta anche dallo scoliaste di Tucidide (I 12).

10) Oltre al μαντεῖον ricordato da Strabone, sappiamo da Filostrato (*Vit. Apoll.*, V 4) che gli abitanti di Gadeira offrivano sacrifici a Menesteo.

11) Cfr. ad es. XEN. *Cyn.*, I 2,12; Ps. ARISTOT. *l.l.*; PLUT. *Cim.*, 7.

12) PLUT. *Thes.*, 32: "Μενεσθεὺς… πρῶτος, ὥς φασιν, ἀνθρώπων ἐπιθέμενος τῷ δημαγωγεῖν καὶ πρὸς χάριν ὄχλῳ διαλέγεσθαι.

13) Su questa alternanza, tra figura mitico-religiosa e personaggio storificato, mi riservo di tornare in seguito, per verificare quella che ora anticipo come ipotesi di lavoro, e cioè l'effettiva autonomia delle due immagini.

14) Mentre Menesteo guida gli Ateniesi a Troia i figli di Teseo partecipano alla battaglia per liberare la nonna Aithra (HELLAN. *l.l.*)

15) Nonostante che già in Omero (*Il.*, III 143-4) figuri come ancella di Elena.

16) Per Aithra si veda: K. WERNICKE, s.v. Ἀίθρα in *R.E.*, I (1894), coll 1107-10.

ritengo anzi più corretto parlare di centri di diffusione, se non semplicemente di tramiti geografici. Se si accetta l'esistenza originaria di un rapporto, sia pure molto degradato, tra Menesteo e Aithra-Atena, si potrebbe pensare, nell'ambito di questi tramiti geografici, a Rodi, l'antica Ἀιθραία[17].

Un altro legame tra Ἀίθρα Rodi ed una fondazione magnogreca è riscontrabile nel mito di Falanto: egli è connesso ad Ἀίθρα in misura che la tradizione senti come più diretto[18], pur nella consueta degradazione dell'antica immagine divina. Il ricordo di questo legame[19] è dunque di particolare interesse se, come affermato da G. Pugliese Carratelli, il Falanto ecista di Taranto non può essere disgiunto dal Falanto che si ricordava a Rodi[20].

Filippo Coarelli:

Il mio intervento riguarda la relazione del prof. Foti. Paradossalmente, lo scavo di Sibari sta diventando uno dei più importanti scavi romani del periodo repubblicano; molti problemi relativi alle colonie romane, all'arte delle colonie romane in Magna Grecia sembrano oggi più chiari attraverso le scoperte di Sibari. Ad esempio, il portico semicircolare, poi trasformato in teatro, insiste su una serie di case evidentemente più antiche. È molto importante quindi datare il portico che costituisce un *terminus ante quem* per le case in questione. Il prof. Foti le ha attribuite al I sec. a.C. Ora, esaminando gli elementi architettonici del portico, e in particolare i capitelli, mi sembra di poter concludere per una loro datazione in età sillana: né credo che l'ambiente provinciale possa in questo caso indurre a posticipare la datazione, perché si tratta di una colonia, e nel II sec. l'arte urbana si riflette nelle colonie in modo diretto (un

17) STEPH. BYZ. s.v. Ῥόδος; cfr. anche PLIN. *N.H.*, V 36.
18) PAUS. X 10,8.
19) Aithra, s'intende, è in rapporto anche con altri eroi, quali Egeo, Bellerofonte, Peiritoo, ecc. ; nonché lo stesso Poseidon.
20) ATHEN VIII 360 e 361 c; per questa testimonianza si veda G. PUGLIESE CARRATELLI, Per la storia delle relazioni micenee con l'Italia, in *PdP*, XIII (1958), pp. 215-6.

esempio evidente di ciò è costituito dalle terrecotte di Luni, testimonianza dell'attività degli scultori neoattici, o formatisi alla loro scuola, all'inizio del II sec. a.C.). Si tratta dunque di un edificio databile alla metà del I sec. a.C., probabilmente intorno all'80. Le case sottostanti sono naturalmente anteriori. È sempre possibile che esse siano state distrutte immediatamente dopo la costruzione, ma ciò mi sembra da escludere. La data più probabile è il II sec. a.C. Le pareti, delle quali purtroppo resta solo la parte inferiore, sono decorate con pitture che ad un esame superficiale sembrano di secondo stile iniziale. Questo sarebbe naturalmente molto importante per fissare l'inizio delle pitture di secondo stile. Sarebbe interessante esaminare il materiale concomitante, in relazione con gli strati sottostanti al portico: si dovrebbe ragionevolmente trattare di' materiale del II sec. a.C. Anche per la cronologia della ceramica campana si tratterebbe di un elemento interessante.

Un altro punto riguarda il ritratto trovato nella nave affondata nello stretto di Messina: la prof. Zancani pensava si trattasse di uno stratego e non di un filosofo, pensando di poter ricostruire la testa con un elmo attico; io escluderei questa eventualità, perché intanto non saprei dove mettere le paragnatidi. Non è impossibile invece pensare ad una corona, o a qualcosa del genere. A me sembra che si tratti di un ritratto di filosofo, che daterei alla seconda metà del IV secolo, datazione che coincide molto bene con la cronologia attribuita alla nave (non so sulla base di quali elementi, forse la ceramica), che sembra affondata intorno al 300 a.C. Avremmo qui il più antico esempio di commercio di opere d'arte. È sempre possibile che la nave fosse diretta a Roma, ma possiamo pensare anche ad una città della Magna Grecia, forse Velia o Napoli, o la stessa Reggio.

Giacomo Caputo:

Dovrei fare un riferimento alla relazione di Adamesteanu. Il primo punto è questo: ci ha parlato del santuario lucano, di questo santuario isolato; una analogia si ritrova in Toscana, ed è il santuario di Poggio Civitate. La singolarità di questa scoperta è costituita dall'assenza di abitati

a cui riferire il santuario. Il santuario appare quindi isolato. Ciò è notevole perché evidentemente era frequentato in un momento, in cui una convergenza religiosa favoriva la frequenza del santuario.

Da questo punto di vista mi pare che ci possa essere un parallelo da istituire per determinare il carattere del santuario riferito a più città, a più popoli, nel senso classico della parola, e della divisione di una situazione etnica in più classi.

L'altro punto è questo: Adamesteanu ci ha parlato di una distinzione nella necropoli di Policoro fra Greci e indigeni, e di un reciproco rispetto. Mi è nato il dubbio se non ci fosse al di là di questa distinzione apparentemente etnica, una ragione di carattere sociale.

Su questo io non avrei preso la parola, se non chiedendogli dinanzi ad un bicchiere di vino, come ha amato dire, un qualche chiarimento. Il dubbio mi si è confermato quando egli si è riferito ad Erodoto e quando si è riferito a rapporti molto più profondi: che non si tratti invece di una distinzione sociale verificatasi in antico tra Greci precedenti e Greci, che erano venuti dopo?

Questa è la domanda, che io porgo ad Adamesteanu, cioè a dire: in questo caso si sentivano Greci gli uni, che sopravvenivano, e Greci quegli altri, che erano rimasti, ma la differenza nel tempo aveva costituito un corredo, diciamo, indigeno fra i Greci che c'erano, e un corredo nuovo fra i Greci, che appartenevano alla nuova colonia.

Dinu Adamesteanu:

Al problema dei Choni, a cui ha accennato Caputo, avevo pensato anch'io, ma so che qui c'è Pugliese Carratelli, che meglio di me conosce tale problema. È il problema degli insediamenti micenei e di coloro che vengono a fondare le colonie storiche.

La colonizzazione micenea dei Choni, io la vedrei proprio da noi, nella zona della Siritide.

È un problema però talmente pericoloso per me, che m'induce a passare la preghiera di chiarimenti a Pugliese Carratelli.

Giovanni Pugliese Caratelli:

Deluderò certo Adamesteanu, perché non mi par possibile chiarire il problema in questo momento. Dirò solo che dovremmo scivolare dall'età micenea in quella oscura età di mezzo che esige maggiori sforzi della ricerca storica: la tradizione circa i Phòinikes non basta a riempir lo iato; e se c'è stato un rallentamento nella frequentazione del Mediterraneo occidentale da parte dei Greci, non credo che ci sia stata un'interruzione. Comunque sia, il dato a cui Adamesteanu si riferiva è quello che ci offre la tradizione greca quando parla di Enotri e Choni non già nei termini in cui essa è solita parlare di *ethne* del tutto estranei alla grecità, ma associandovi il ricordo di antichi legami col mondo greco, anzi addirittura con *ethne* greci.

Questa è un'indicazione importante per la ricerca. Ma il problema è uno di quelli che dovremo trattare nel prossimo convegno; e sarà quindi opportuno riparlarne allora.

Mario Napoli:

Ho avuto moltissimi rimproveri ed una sola richiesta di chiarimento. I rimproveri per non aver illustrato con diapositive il mio intervento che, pertanto, è apparso oscuro in particolare per quanto riguarda la questione delle vie di transito. Tale oscurità spero che si sia, se pur parzialmente, attenuata con i chiarimenti dati privatamente ai singoli, ma a tutti devo chiedere le mie scuse e devo precisare che ciò non è accaduto per mancanza di rispetto a tutti voi, ma per una impossibilità materiale che abbiamo incontrato : questi Convegni capitano mentre si stanno per concludere le nostre varie ricerche, per cui non si può essere sempre pronti con la necessaria documentazione.

Mi è stato chiesto, poi, se questo mio associare le pitture pestane ad una religiosità orfico-pitagorica sia in conseguenza dei soggetti rappresentati. No: ho infatti ricordato i temi iconografici solo per dire che, pur rappresentando nel loro insieme scene genericamente funerarie, queste pitture traggono alcuni motivi particolari dall'area tarantina. Sono ben altri

gli argomenti che mi spingono ad ipotizzare un fatto pitagorico, e basterà dire (perché lungo sarebbe il discorso) che questa necropoli delle tombe dipinte posta a nord-est di Paestum è assolutamente simile all'altra a sud-ovest della città in contrada Licinella. Simile per il tipo di tombe, per il carattere dei corredi, per l'età: si tratta di due necropoli identiche, ma poste agli antipodi rispetto alla città e quindi ben distinte, che si differenziano solo nel fatto che una presenta tombe prevalentemente dipinte, e l'altra ignora assolutamente quest'uso. Come si spiega tutto ciò? Si tratta di due necropoli distinte per ragioni etniche (Greci e Lucani), per ragioni economiche o sociali? Nessuna di queste ragioni regge, per cui se si considera che l'uso di dipingere l'interno delle tombe non può che ricollegarsi ad un fatto religioso che investe la credenza dell'aldilà, ecco farsi strada l'ipotesi di una necropoli pitagorica. A rinfrancare tale ipotesi si tenga presente che in una lastra di una delle più belle tombe e più vicina a fatti tarantini, quella delle Vittorie alate, nella scena del lato ovest, con il consueto commiato tra il personaggio a cavallo e la donna che gli è di fronte e gli porge il vaso, tra i due personaggi, sospeso in aria, è rappresentato un grandissimo uovo di colore grigio argenteo; questo è uno degli elementi che più chiaramente sembra suggerirci un fatto orfico- pitagorico.

E convalida questa argomentazione anche il fatto che proprio tramite il mondo tarantino c'è una ripresa di pitagorismo nell'Italia meridionale che filtra, come ho detto, nel mondo lucano; le fonti letterarie in proposito sono piuttosto esplicite. Anche per Porta Rosa di Velia, dicemmo, per i rapporti numerici di quest'arco, che sono di suggestione pitagorica, che in senso lato, l'architetto, che aveva costruito Porta Rosa, era pitagorico.

Dinu Adamesteanu:

Nel ringraziare l'amico Lepore per il suo intervento così ricco di spunti, vorrei insistere sulla grande similitudine delle fortificazioni di Serra di Vaglio, di Torretta di Pietragalla e di Torre di Satriano con le strutture del santuario di Mefitis a Rossano di Vaglio.

Non mi pare giusto però inserire anche Serra di Vaglio nel numero

degli agglomerati pre-urbani; l'amico Lepore può avere ragione per gli altri centri, ma certamente non per Serra di Vaglio e questo proprio per i motivi che ho illustrato nella mia relazione.

Ma a Lepore sono molto grato per tanti e tanti suggerimenti che mi vengono dal suo intervento sia per l'area melfese sia per quella potentina ed agrina.

All'amico. Neutsch posso rispondere che il problema della pubblicazione di tutto il materiale proveniente da S. Maria d'Anglona s'impone oggi più che mai: i compianti Schläger e Rüdiger lavoravano proprio a questa pubblicazione.

Sempre a Neutsch posso precisare che le statuette dedaliche sono state trovate tanto tra la peristasi e la cella quanto sulla fronte dello stesso tempio. Per la datazione del deposito di matrici, in mancanza di uno studio epigrafico, penso che mi posso basare sul resto del materiale e quindi preferisco il lasso di tempo tra la metà del IV e la fine del III secolo a.C. Per ciò che concerne l'andamento della *plateia* di Heraclea, ripeto a Neutsch ciò che dicevo a Varenna: il terreno, spesse volte, impone la regolarità o meno di un impianto urbano.

LE REPLICHE CONCLUSIVE

F.G. LO PORTO
A.D. TRENDALL
R. MARTIN
M. GIGANTE
A. STAZIO
G. PUGLIESE CARRATELLI
L. MORETTI

Felice Gino Lo Porto:

A proposito dell'antica cinta muraria di Taranto, qualcuno dei colleghi qui presenti ha obiettato che la datazione a poco dopo la metà del V secolo da me proposta appare piuttosto alta, assegnando pertanto ad essa una cronologia non più su del IV secolo a.C. Ora a me sembra perlomeno strano che i Tarantini fondino nel 433 la subcolonia di Heraclea in Lucania, la muniscano di fortificazioni e di un impianto urbano ippodameo, e attendano il IV secolo per cingere di mura la città.

Il Degrassi, per quanto attiene alla necropoli tarentina, ha espresso qualche perplessità circa la possibilità che le tombe, e specialmente quelle a camera ipogea con *dromos*, si inserissero anch'esse nel tessuto urbano della città come noi l'abbiamo ricostruito sulla base di elementi sicuri. La vasta necropoli di Taranto era attraversata da strade sul prolungamento di quelle ad incrocio ortogonale della città, che nelle nostre planimetrie è incontrovertibilmente fondato sui dati di scavo. Le tombe inoltre erano tutte orientate da nord a sud e da est ad ovest, spesso comprese dentro recinti funerari paralleli alle strade. Del resto la presenza di nume-rosissimi *naiskoi* o *heroa* monumentali, peraltro non di rado conservati almeno nelle fondazioni e opportunamente rilevati, fa presumere che essi dovessero sorgere secondo un piano regolare, adeguandosi al concetto dell'ortogonalità in cui s'imperniava l'impianto urbano della città dei vivi.

L'amico Gullini ha fatto una interessante osservazione circa la possibile coincidenza del sistema viario ippodameo con una lottizzazione arcaica precedente. A mio parere è possibile che questo sia avvenuto, e mi

pare di averlo rilevato nel corso della mia relazione, là dove ho anche accennato alla sovrapposizione stratigrafica di tratti di strada, che sono sicuramente del VI secolo e fors'anche più antiche, in gran parte in rela-zione con la necropoli arcaica. Indubbiamente esisteva una χῶρα tarantina; e si ricordi che numerosi sepolcreti arcaici di Taranto sono apparsi nella piana ad occidente dell'acropoli e spesso molto distanti da essa, come ad esempio per contrada «Vaccarella». E queste tombe vanno certamente ascritte ad agricoltori che abitavano anche in età arcaica fuori della cinta dell'acropoli in una vasta area molto probabilmente lottizzata, che alla maniera laconica comprendeva anche la necropoli.

Il collega Bernabò Brea nel suo intervento ha ritenuto possibile l'individuazione di colonie micenee in quegli insediamenti protostorici tipo Scoglio del Tonno, Torre Castelluccia, ecc. Io non penso che si possa in verità trattare di colonie organizzate, dovute a popolazioni egee immigrate. bensì di scali commerciali, di *emporia* sorgenti col tacito consenso delle comunità indigene che ne risentono fortemente l'influenza culturale, anche se, accanto ai relativamente pochi cocci micenei d'importazione, la produzione vascolare locale d'impasto si evolva indipendentemente, come in altri centri «appenninici» dell'Italia centrale e meridionale. Inoltre. per quanto mi consta, fin ora nessuna iscrizione veramente micenea è venuta in luce in questi insediamenti della piena età del bronzo. La presenza di autentiche colonie micenee nell'Italia insulare e peninsulare indubbiamente avrebbe mutato il cammino della storia, come noi la conosciamo. Al quesito dell'amico Bilinski riguardante l'istmo tarentino rispondo che quella depressione, che rendeva addirittura agevole il transito di navi via terra dai due mari, c'è sempre stata, ed essa avrà certamente incoraggiato gli Aragonesi a renderla un canale navigabile. Anzi, come ho già detto, si ritiene dai geologi che in età preistorica l'acropoli fosse staccata dalla terraferma, formando quindi un'isola.

Alla tenace asserzione del CoarelIi circa lo *hiatus* demografico creatosi in Taranto fra il III secolo a.C. e l'impianto romano, non posso far a meno di obiettare sulla scorta inconfondibile dei. dati di scavo che la vita nella città, seppure in forma ridotta, continuò a svolgersi senza soluzione di continuità. Del II secolo a.C. si conservano nel Museo Nazionale di Taranto numerosi complessi tombali con ceramica «apula» (e non

«campana») a vernice nera, insieme ad epigrafi di quella età. E si ricordi che i monumenti funerari con arco a conci radiali sono a Taranto in gran parte del II secolo a.C.

Arthur D. Trendall:

Due parole sulla osservazione del prof. Degrassi sulle origini della ceramica tarantina.

All'inizio dell'ultimo venticinquennio del V sec. troviamo due correnti stilistiche nella ceramica a figure rosse di questa zona:

1) le officine del pittore di Pisticci e più tardi del suo seguace il pittore di Amikos;

2) del pittore della Danzatrice di Berlino e più tardi del suo seguace il pittore di Sisifo.

In questo periodo I due stili si distinguono molto chiaramente uno dall'altro e sarebbe difficile confondere un vaso del pittore di Pisticci con uno del pittore della Danzatrice.

Verso la fine del secolo le due correnti cominciano ad avvicinarsi e nelle opere del pittore delle Carnee e nel gruppo di Policoro si vede una certa fusione.

È da notare però che gli altri vasi rinvenuti nelle tombe di Policoro sono opere del pittore di Amykos o di uno dei suoi seguaci o del pittore di Creusa.

Ciò suggerisce un rapporto più diretto tra questi pittori e il pittore di Policoro.

Nel primo venticinquennio del IV sec. ci sono molti vasi che dimostrano caratteri stilistici comuni a entrambe le officine, notevolmente il gruppo cosiddetto intermedio; la maggior parte di questi vasi è stata rinvenuta a Taranto; ho già accennato agli stretti rapporti tra lo stile del pittore di Dolone nella sua prima fase e quello del pittore di Tarporley soprattutto nella rappresentazione degli efebi ammantati.

Dal 380 circa in poi questo rapporto scompare quasi completamente. I vasi dei pittori di Creusa e di Dolone di epoca più avanzata non si trovano più nel territorio apulo, ma soltanto nella Lucania.

In questo periodo si può collocare forse l'inizio dello stile lucano, che dipende direttamente dalle opere del pittore di Pisticci e di Amykos. che possono essere definiti protolucani.

Nello stesso senso quelli del pittore della Nascita di Dioniso e del pittore di Sisifo, sono protoapuli.

Sarebbe prudente la designazione «protoitalioti» per gli altri vasi, facendo così una specie di zona neutrale nella quale possono essere collocati i vasi del gruppo di Policoro e del gruppo intermedio e ad altri vasi non ancora attribuiti con certezza ad una fabbrica o all'altra.

Io ritengo che questi vasi in merito al loro stile sono più vicini alla corrente protolucana che non a quella protoapula.

Roland Martin:

Si, comme je le pense, le but d'un rapport dans un congrès de ce genre est de provoquer des réactions, de soulever des contestations et de faire éclater quelques habitudes, je suis heureux du résultat obtenu: tous les commentateurs m'ont apporté du nouveau et je crois que le rapport de cette façon a joué son rôle. Je reprendrai deux ou trois points en suivant l'ordre des problèmes que j'avais évoqués dans mon rapport. Le temple: faut-il (intervention de M. Johannowski) le faire remonter, comme il l'a proposé, jusqu'à la fin du VIIe et au début du VIe siècle et faire ainsi du temple de Tarente la première des grandes constructions doriques de Grèce occidentale? Je crois que sûrement il peut au moins revendiquer d'être parmi les premiers; il est sur le même plan ou à peu près que l'Apollonium de Syracuse qui en général passe pour le premier des temples doriques. Quant à le faire remonter jusqu'à la fin du VIIe, j'avoue que pour l'instant je ne suivrai pas M. Johannowski jusque là et que j'attends en tout cas les résultats de l'exploration définitive, de l'étude plus détaillée qui suivra la mise en valeur définitive, en particulier la connaissance exacte du plan et des proportions ; car il me parait difficile d'avoir une idée très exacte sur la date si nous n'avons pas le plan de l'édifice, sa disposition, son rythme, le rythme des colonnes. Pour l'instant je crois qu'il faut encore un peu de prudence. Je retiens en tout cas les précisions apportées par M. Degrassi sur le module, sur le pied qui parait à ce moment-là

être utilisé par les Tarentins, par les sculpteurs et par les constructeurs tarentins, mais là aussi il est certain que la connaissance plus exacte du plan et des caractéristiques du temple nous donneront des résultats plus nets.

Les terres cuites architecturales: une discussion assez vive a été lancée à ce sujet et à un moment où je n'étais pas là puisque j'étais alors à Policoro pour étudier deux questions dont je voulais parler précisément dans mon rapport: le problème des antéfixes qui ont été trouvées dans les fouilles d'Héracléa et celui des chapiteaux: deux séries de documents mises à ma disposition par M. Adamesteanu. Tout d'abord parlons de ce qui concerne le travail de M. Andreassi: il m'en a fait part et nous avons examiné ensemble tout son dossier: il y a là des résultats intéressants, mais il faut noter tout de suite qu'une grande partie de ces terres cuites sont encore des terres cuites de monuments funéraires et que la première observation de mon rapport sur l'absence des terres cuites pour grands édifices ne change pas: c'est ce que disait aussi M. Gullini; nous n'avons pas encore pour Tarente l'ensemble, ou même l'amorce d'un ensemble de terres cuites comparables aux séries des cités voisines de grande Grece. Cette constatation est d'autant plus surprenante que les antéfixes tarentines à gorgoneion ont été très largement diffusées, même vers l'intérieur, en Apulie, en Lucanie et vers la Campanie.

Sur l'urbanisme de Tarente, le rapport de M. Lo Porto nous a fourni d'importantes données et la chronologie du développement urbain se précise. Nous retiendrons tout particulièrement le monument à double *cella* qui a été découvert sur le site de la nouvelle ville, non loin, de la zone où se trouvait sans doute l'*agora*. Ce type d'édifice bien connu vers l'Est est à signaler pour sa présence originale en Grèce occidentale.

Enfin il est important de signaler, pour l'histoire de l'architecture héllénistique à Tarente, la série des chapiteaux à grande volute trouvés à Heracléa et employés dans l'architecture domestique. Ils montrent que les séries tarentines connues par les édicules funéraires n'avaient pas qu'une valeur décorative mais trouvent leur emploi aussi dans la grande architecture. Leur influence sur la formation des ordres corinthiens et corinthisants en Campanie et à Rome est importante et peut être définie avec une plus grande précision.

Marcello Gigante:

Sono lieto che il prof. Lévêque nel suo intervento sulla mia relazione abbia confermato la storicità del rapporto Pirro-Leonida, da me inquadrato nella storia dei rapporti artistici e religiosi esistenti fra Taranto e l'Epiro.

La mia proposta di interpretare l'epigramma per Pirro vincitore di Antigono, come una testimonianza preziosa del sentimento greco di Leonida, è confermata dagli altri epigrammi per una dedica delle armi tolte ai Lucani, riferentesi probabilmente alla campagna di Cleonimo del 303, con cui avremmo un altro polo della coscienza greca di Leonida: Sparta. D'altra parte, il sentimento di grecità di sangue è ancora più drasticamente espresso dalla contemporanea Nosside.

La mia ipotesi che Leonida dopo il 272 non sia tornato a Taranto per l'avvento della barbarie romana è anche confermata da analogie arcaiche ed ellenistiche. Per l'avvento del medo Arpago sulla Ionia greca, sappiamo che Senofane abbandonò Colofone. Sappiamo da un'iscrizione del 246 che furono celebrati a Delfi due poeti epici, che avevano abbandonato Colofone, distrutta da Lisimaco nel 299.

Se rinunziassimo al metodo indiziario, nessun progresso forse si potrebbe fare ancora nella ricerca filologica. Ritengo probabilmente che invece Aristosseno fu di nuovo a Taranto dopo la morte di Aristotele, e lo dedurrei dal passo di Ateneo, in cui si parla della crisi teatrale di Taranto e c'è un confronto con Posidonia.

Poiché qui ho proposto un'interpretazione globale e storico-culturale di Leonida, il prof. Bilinski prospettava la possibilità di ambientare in Taranto o fuori di Taranto gli epigrammi, secondo l'accento filosofico che vi domina. Tale prospettiva è attendibile, anche se molto limitata.

L'esigenza di diacronizzare, per quanto sia possibile, la poesia di Leonida è ancora viva dopo l'edizione benemerita di Gow-Page, che, tecnicamente irreprensibile, poco soddisfa sul piano storico.

La disposizione degli epigrammi nell'edizione Geffcken obbedisce ad un criterio approssimativamente cronologico e stilistico ; anche se la costruzione del Geffcken non si regge con eguale stabilità in tutti i suoi punti, tuttavia è molto più valida di quella di Gow-Page.

Ritengo che una successione degli epigrammi basata sulla successione dei motivi possa essere più valida di qualsiasi altro criterio cronologico.

Per quanto riguarda Esiodo, ricordato dal Bilinski, già nel 1967 annoveravo il poeta ascreo tra i maestri ideali di Leonida per quanto riguarda i motivi etici.

Per il problema ideologico non credo che si possa andare oltre quanto ho indicato nel contrapporre la valutazione positiva delle arti banausiche, sottesa agli epigrammi di Leonida, all'invilimento e alla ripulsa aristocratica di Platone ed Aristotele.

Attilio Stazio:

La mia replica sarà assai breve, perché devo solo una risposta al suggerimento del prof. Condurachi di indagare sulla possibilità che la riduzione ponderale documentata nella monetazione tarantina all'inizio del III sec. a.C. e la emissione di una seconda e abbondante serie di dramme verificatasi in quello stesso periodo siano da attribuire ad esigenze di natura sociale, come la necessità di ridurre i debiti, in analogia con altri casi documentabili nel mondo ellenico.

A questo proposito devo anzitutto dichiarare che, in linea di principio, io sono propenso a considerare la moneta antica, già in epoca molto precoce, forse anche al momento stesso della sua ' invenzione ', quale strumento politico di intervento nel campo sociale ed economico, per operare una redistribuzione delle ricchezze, introdurre una seria alternativa al possesso terriero, ecc. Perciò credo che, sempre in linea di principio, riduzioni ponderali possano essere state attuate con lo specifico proposito di favorire i meno abbienti, i cui debiti, mediante tale artifizio, venivano automaticamente e proporzionalmente ridotti.

Tuttavia nel caso delle riduzioni ponderali tarantine perché due sono le riduzioni che sembra si siano verificate a Taranto: una, di entità e di cronologia incerte, nella seconda metà del V sec. a.C., l'aItra, più sicuramente documentata, all'epoca di Pirro non penso che possano essere invocate istanze di carattere sociale, poiché sia nell'un caso, sia nell'altro, il fenomeno non è limitato alla sola Taranto, ma investe un

ambiente assai più ampio: nel primo caso, infatti, anche se la questione rimane (come dicevo nella mia relazione) ancora incerta, la riduzione ponderale interessa le città italiote di Metaponto, Crotone, Caulonia e Poseidonia e potrebbe essere posta in relazione alla fondazione di Turio; nel secondo caso, invece, l'ampiezza del fenomeno è anche maggiore, perché la riduzione impegna tutte le città italiote, la Sicilia con Siracusa e la stessa Roma. Si è discusso, e si potrà continuare a discutere, se sia stata Taranto, seguita poi dalle altre città italiote, a mutuare da Roma il peso di 4 *scripula* caratteristico del secondo gruppo delle serie romano-campane o se invece sia stata Roma ad adeguarsi ad una situazione magno-greca e siceliota; resta però il fatto che, anche in questo caso, si tratta di un vasto fenomeno di assestamento di carattere internazionale, che non mi pare possa trovare una convincente giustificazione in iniziative interne di singole città, dettate da esigenze di natura sociale.

Giovanni Pugliese Carratelli:

Gli interventi dei colleghi sulla mia relazione mi hanno offerto sug-gerimenti ed informazioni di cui sono grato e di cui naturalmente terrò conto.

Poiché il mio tema ha toccato marginalmente il problema dell'insediamento miceneo, vorrei precisare che se possiamo parlare di colonie micenee non possiamo evidentemente figurarci queste ad immagine di *poleis* coloniali, dal momento che l'età micenea non conosce la *polis*. Negli insediamenti coloniali micenei poi, tra un piccolo *empòrion* e una vera e propria colonia vi saranno stati tanti gradi intermedi; e dobbiamo quindi attenderci, anche in insediamenti di una certa durata, una documentazione diversa per grado e per carattere. Né darei molto peso all'assenza di iscrizioni: a Rodi, che è piena di insediamenti micenei di lunga durata, non si è trovato neppure un minimo testo in Lineare B.

Quando c'è una continuità ed intensità di presenza, come nella zona di Taranto, è difficile non pensare ad un insediamento: così a Thapsos, dove si offre una documentazione particolarmente cospicua, che credo abbia ispirato l'intervento di Bernabò Brea.

Voglio dire, infine, che se un frammento di ceramica da solo non è un indice di presenza micenea, acquista un altro valore quando si aggiunge ad una tradizione storica — od anche leggendaria, vale a dire svoltasi intorno ad un nucleo storico. D'altronde sapete che sono in certo modo tenuto ad assumere la difesa dei Micenei in Occidente.

Luigi Moretti:

La mia vuole essere una riconsiderazione di alcuni punti della relazione che hanno suscitato dissensi o precisazioni, o posto problemi. La relazione era articolata in tre parti, e in tre parti sarà la risposta: 1ª, relativa alle popolazioni protostoriche della Puglia e alla fondazione di Taranto; 2ª, relativa all'evoluzione costituzionale di Taranto stessa; 3ª, sul passaggio dalla Taranto ellenistica alla Taranto romana.

Per la prima parte ho poco da dire, anche perché le osservazioni sono state poco numerose. Avevo cercato, sulla base degli scavi più recenti a me noti, soprattutto quelli di Lo Porto, sulla base degli studi sulla ceramica protogeometrica e geometrica iapigia, e sulla base di una suggestiva ricostruzione delle vicende della Puglia nel XIII-IX secolo, dovuta al Peroni, di ricostruire le vicende della regione nell'età del Bronzo recente e del Ferro; avevo richiamato alcuni fermenti unitari della regione apula interrotti, a mio avviso, dalla fondazione di Taranto. Avevo sostenuto anche che la fondazione di Taranto aveva causato un processo di differenziazione tra i vari ceppi del *nomen Iapygium*, infine che la elaborazione della cultura indigena progressivamente si arrestò perché Taranto costituì il modello sul quale si esemplarono le varie civiltà indigene.

Su alcuni di questi punti Lepore è d'accordo, su altri no; in particolare ritiene non debbano sopravvalutarsi alcuni fermenti, soprattutto nel campo economico: «siamo di fronte ad un'economia primitiva, e gli scambi sono essenzialmente a livello primitivo, tra capi»; osservazione che mi è stata rivolta anche dal prof. Condurachi. Quanto alla differenziazione tra i vari ceppi del *nomen Japygium*, Lepore non vi vede un diretto influsso di Taranto, ma una differenziazione autonoma, sollecitata da spinte provenienti dall'interno degli *ethne* medesimi: resta però per

me il fatto che questo avvenne solo dopo la venuta dei coloni a Taranto. Alla soluzione di questi due problemi spero comunque possa portare luce la pubblicazione dei numerosi scavi dell'età del Bronzo finale e del Ferro, che sono stati avviati, ma dei quali non abbiamo ancora relazioni scritte. Mi sembra infine che Lepore sia d'accordo con me quando ritiene che non vi sia stata una profonda simbiosi tra Taranto e le popolazioni apule, ma che in questo rapporto siano attivi solo i Tarantini, mentre gli indigeni sono solo ricettivi. E ancora d'accordo con me è il prof. Condurachi quando ritiene che tali contatti divennero fruttuosi solo all'inizio del IV secolo.

La seconda parte della mia relazione è quella che ha suscitato maggiore messe d'interventi e di interrogativi, e mi dispiace che non sia qui con noi Franco Sartori, eccellente studioso di questi problemi e non da pochi anni. M.lle Mossé ritiene che non si debba discutere della costituzione di Taranto tenendo presente la costituzione spartana, a noi nota soprattutto dalle fonti del V-IV secolo, dopo una lunga e autonoma evoluzione storica spartana, e che ad esempio gli efori tarantini non possono essere paragonati con gli efori spartani: credo di aver detto che l'eforato si conservò a lungo in Taranto, e poi passò nella colonia di Eraclea, appunto perché essendo giunto in Taranto poco tempo dopo la sua istituzione in Sparta, non si era ancora caricato di quei poteri censorio-polizieschi (l'espressione è del Pareti) che finirono col caratterizzarlo in Sparta. L'origine spartana di certi istituti tarantini è da ricercare solo in quegli istituti che già nell'VIII secolo, a Sparta, erano in evoluzione: lo stesso vale per il *basileus*, per l'affare dello stratego Dinone in cui mi sono riferito a un istituto ben preciso della costituzione spartana dell'VIII secolo, le cosiddette «aggiunte alla *rhetra*». Se qualcosa quindi ho ricordato della costituzione spartana, è della costituzione spartana dell'VIII secolo, anteriore cioè alla deduzione della colonia. Peraltro il Lévêque stesso si è dichiarato d'accordo con me nel ritenere che la costituzione di Taranto non ricalcava pedissequamente la costituzione spartana originaria.

Ma vorrei ricordare, a proposito dei rapporti Sparta-Taranto in età arcaica, l'intervento del Rolley sulla produzione di bronzi e ceramiche a Sparta nell'età arcaica, fino al 530: egli ha ricordato come Sparta fosse

socialmente, tecnologicamente, politicamente in condizione di esportare bronzi e ceramiche sino al 530 circa: queste esportazioni in parte sono arrivate a Taranto. E anche Lo Porto ritiene che qualche bronzo di fab-bricazione peloponnesiaca e forse spartana si può trovare nella zona di Ugento. Quindi il cordone ombelicale che legava la madre alla figlia, e sia pure la figlia degenere Taranto, non si è reciso repentinamente. Di qui naturalmente non dobbiamo trarre implicanze politiche: ma i rapporti economici tra Taranto e Sparta sono durati sino al VI secolo.

Le osservazioni di Lévêque sulla democrazia tarantina e le sue origini sono importantissime. Ma accenno anzitutto a due questioni di dettaglio. Ho dato una interpretazione non canonica dei pritani nella costituzione tarantina: Lévêque è d'accordo con me nel ritenere che i pritani di Taranto sono probabilmente una magistratura ellenistica, ma la *bulè* — dice — esisteva egualmente. Mi sembra di aver detto la stessa cosa. Ancora Lévèque invita a non sopravvalutare l'affare dello stratego Dinone: io ho solo invitato a riconsiderarlo. Comunque il punto fondamentale dell'intervento di Lévêque è questo: quale è la matrice della democrazia tarantina? Per la soluzione di questo problema (che aveva interessato anche Wuilleumier e Sartori) si accettava per lo più la tradizione diodorea secondo cui la sconfitta subita da Taranto ad opera degli indigeni avrebbe portato la democrazia. Per me è una spiegazione insufficiente: ho ricordato il generale movimento democratico degli anni intorno al 470, ho parlato della democrazia ateniese che suscita il moto democratico del Peloponneso ed è modello della democrazia elea, e al momento di concludere non ho avuto il coraggio di sostenere la derivazione ateniese della democrazia di Taranto. Lévêque ha appunto avuto questo coraggio: egli in sostanza ritiene che la democrazia di Taranto sia di diretta ispirazione ateniese; e di fronte all'obiezione che avevo mosso preventivamente, che cioè i rapporti politici fra Taranto e Atene furono piuttosto cattivi nei decenni successivi alla riforma del 470, Lévêque osserva che altra cosa è accettare istituti politici da un'altra città, e altra cosa sono i rapporti politici tra due città.

Sono meno d'accordo col Lévêque circa la sua opinione che la democrazia tarantina fosse tutt'altro che moderata e che fortissima fosse la spinta dal basso dei ceti operai e artigianali: questo, sulla base delle

notizie di cui disponiamo per la prima metà del V secolo, mi sembra che non si possa affermare. Ma sono d'accordo con lui circa l'importanza che ebbe Roma, più tardi, nell'acuire il dissidio tra aristocratici e popolari.

Mossé, Lepore, Lévêque si sono chiesti se e quanto abbiano influito sulla evoluzione costituzionale verso forme sempre più apertamente democratiche certi mutamenti strutturali della comunità tarantina e gli apporti eventuali di altre città magnogreche e di Atene; e più ancora quali rapporti intercorrano tra lo sviluppo della democrazia e l'evoluzione dell'urbanizzazione cittadina quale ora comincia a delinearsi dopo la relazione Lo Porto.

Questa esplosione urbanistica di Taranto desta perplessità : è legata come vuole Lévêque all'affermazione dei democratici, oppure. ad una esplosione demografica (Condurachi) legata all'arrivo di nuovi coloni? In realtà dell'arrivo di nuovi coloni non sappiamo nulla. È invece fondamentale accertare se il reticolato urbanistico di Lo Porto sia veramente legato all'urbanizzazione o non piuttosto alla lottizzazione del VII-VI secolo. come pensa Gullini che rileva, a ragione, le enormi dimensioni delle insulae, quali risulterebbero per Taranto. Anche Johannowski ha rilevato che le strade vanno oltre le mura, quindi la lottizzazione parrebbe anteriore alle mura stesse (assegnate dal Lo Porto alla metà del V secolo, da Condurachi al periodo immediatamente successivo al 473 ; personalmente preferirei una data più vicina alla fine del V secolo). Il primo assetto urbanistico di Taranto sembra anteriore alla rivoluzione democratica del 470, ma una data precisa potrà aversi solo quando saranno state approfondite le ricerche sotto il reticolato viario di Taranto stessa. In definitiva direi che il discorso sul rapporto urbanizzazione democratizzazione comincia solo ora.

Ancora Lepore osserva che certe strutture militari hanno agito sulla situazione politica cittadina, per esempio la cavalleria: ma non dimen-tichiamo che il rapporto cavalleria-fanteria a Taranto è quello usuale in tutte le città greche: Cleonimo nel 303-302 aveva a sua disposizione 20.000 fanti e 2.000 cavalieri, cioè il consueto 10 per cento. Né mi sono ignote le riserve dell'Orsi sul tesoretto del 490: ma Lepore stesso ammette che, anche se le accettiamo, il problema non si sposta di molto.

Rizzo ha esposto la possibilità che Taranto un tempo avesse avuto una

forma di governo non aristocratica, e neanche democratica, ma di tipo oligarchico, fondata sui *beltiones* (Plutarco). In effetti per Aristotele *politeia* è una forma di governo di tipo oligarchico e senza dubbio ci può essere stata in Taranto l'influenza di costituzioni di città magnogreche, ipotesi anche della Mossé, ma non me la sento di seguire Rizzo nella sua interpretazione della politeia aristotelica come «consiglio di stato», organo costituzionale extraparlamentare (avremmo una specie di tricameralismo), né accetto un legame tra questa ipotesi e l'affare di Dinone perché non vedo nell'aneddoto riferito da Plutarco alcunché che ci permetta di parlare di tricameralismo.

Il prof. Bilinski mi rimprovera di non aver parlato degli schiavi (ma che sappiamo di essi a Taranto?), ma è d'accordo con me nel giudicare Archita non quell'ardente democratico di cui alcuni favoleggiano, ma un abile ed accorto uomo politico, di ispirazione pitagorica, fautore dell'armonia dei contrari, teso a frenare possibili rivolte popolari con i rimedi che di volta in volta le circostanze potevano suggerire.

Circa la terza parte della mia relazione, desidero anzitutto rispondere a questioni di dettaglio, quella per esempio sollevata da Lepore sulla data del trattato romano tarantino (per me del 303, per Lepore di poco posteriore al 348): la questione, come è noto, è secolare e, per usare una espressione callimachea, Lepore ed io, nel discuterne, potremmo mettere più volte a dormire il sole. Per me comunque il trattato, presupponendo una potenza navale dei Romani, non può essere anteriore allo scorcio del IV secolo: non dimentichiamo che la data di nascita della flotta romana è il 326 (creazione della magistratura dei *duoviri navales*) e che fa prima, grottesca uscita della flotta romana è il 311, nel corso della seconda sannitica, quando i Romani sbarcarono presso Pompei e furono ributtati a mare dai contadini inferociti. Per questo non ritengo si possa risalire sino al 343, o sia pure qualche anno più tardi, per quel trattato. M.me Ghiron-Bistagne ha presentato alcune osservazioni sull'attore Drakon e alcune precisazioni su terrecotte tarantine attinenti ad attori di cui la ringrazio : al suo quesito rispondo che ritengo possibile che a Taranto esistesse un'associazione di attori come a Siracusa e a Reggio, con propri sacerdoti e arconti, ma si tratterebbe di associazioni locali con scarsissima risonanza fuori della città ove hanno sede e che non hanno nulla

a vedere con le grandi associazioni internazionali che erano ad Atene e all'Istmo.

Osservazioni di fondo su questa parte della relazione sono venute da Coarelli e da Morel. Per me è strano che il Morel abbia compreso meglio il mio pensiero di quanto non lo abbia capito il mio connazionale Coarelli. Il Morel ha perfettamente compreso il quadro della Taranto ellenistica da me delineato, una Taranto — uso le parole stesse del Morel — «repliée sur elle même», la decadenza demografica ed economica, l'emigrazione, l'isolamento progressivo, l'ostilità dei Romani. Non ho mai parlato di una vitalità della resistenza tarantina a Roma. Ma il discorso che importa, sollevato appunto da Morel e Coarelli, è questo: esisteva una Taranto greca nel II secolo, diciamo dopo il 209? Coarelli e Morel lo negano e si appoggiano a ragioni archeologiche, soprattutto sull'assenza della ceramica. Ma è vero che manca la ceramica del IIsecolo? E che quella che lo Higgins data appunto al II secolo, sia della fine del IV o del III? Anche N. Degrassi ha insistito sulla esistenza di prodotti artistici a Taranto nel II secolo; il Lo Porto ha da parte sua insistito su una imponente massa di reperti che si riferirebbe al II secolo. Non ho competenza di questi problemi, e lascio agli archeologi di risolvere la questione.

Il Morel comunque aveva detto, e qui c'è un appiglio per trovare l'accordo, che c'è «une absence quasi complète de la céramique du IIe siècle» e quel *quasi* apre uno spiraglio. Per me, nel II secolo, Taranto greca vivacchiava con poche migliaia di abitanti; poi, nel 123, arrivò la colonia latina Neptunia e le due comunità convissero entro la cerchia urbana per qualche decennio, dopo si fusero. Mi viene in mente quello che avvenne dopo la guerra latina del 340-338 quando a Velletri con vissero per parecchio tempo una colonia *civium Romanorum* e i Veliterni che avevano lo *status* di *cives sine suffragio*: queste due comunità convissero nella stessa città. Può darsi che ai coloni latini di Neptunia e non ai cittadini greci di Taranto si riferisca Lucilio nel discusso fram-mento (non avrei difficoltà ad accettare su questo punto quanto propone Coarelli); ma che Taranto greca vivacchiasse ancora fra gli ultimi anni del II e i primi decenni del I secolo, è per me fuori dubbio. Il citarista Philon, l'autore drammatico Asklapiodoros, l'attore Dorotheos attorno all'85 sono attivi in Grecia e si dichiarano tarantini. Potevano essere esuli,

si può obiettare, ma questo sposterebbe di venti anni al massimo la data di una Taranto ancora greca: arriveremmo al 105-100. Strabone testimonia che al tempo suo ci sono tre città greche in Italia: Taranto, Reggio e Napoli: egli si rifà a Posidonio d'Apamea, quindi la sua fonte risale al 100 circa, quando esisteva ancora una Taranto greca (si vedano in proposito varie pagine di Sartori, Kahrstedt, Lepore).

I rapporti tra Taranto tardoellenistica e la colonia Neptunia sono estremamente interessanti: alla base, c'è da riconsiderare e approfondire la ricerca archeologica e topografica. In quale parte di Taranto si stanziò la colonia? E quanta parte occupò dell'area urbana? Oppure nell'area urbana convissero promiscuamente Greci e Latini? Sembra accertato che alcuni trovamenti relativi alla primitiva comunità latina insistessero sopra strati della città ellenistica. Ritengo perciò che uno dei temi più interessanti della futura ricerca archeologica a Taranto sia quello concernente la localizzazione dell'originaria comunità latina e i suoi rapporti con la parte ancora abitata dall'elemento greco.

LA CRONACA

Il decimo convegno di Studi sul la Magna Grecia si è tenuto a Taranto dal 4 all'11 ottobre 1970, sotto gli auspici del Ministero della Pubblica Istruzione e del Ministero del Turismo.

COMITATO D'ONORE

On. Presidente del Consiglio dei Ministri
On. Ministro della Pubblica Istruzione
On. Ministro del Turismo e dello Spettacolo
On. presidente del Comitato dei Ministri per il Mezzogiorno
Arcivescovo di Taranto
Prefetto di Taranto
Comandante in capo del Dipartimento M.M. di Taranto
Sindaco di Taranto Presidente dell'Amministrazione Provinciale di Taranto
Presidente della Camera di Commercio, Industria e Agricoltura di Taranto
Presidente della Giunta regionale di Puglia
Rettori delle Università di Napoli, Bari, Lecce
Presidi delle Facoltà di Lettere delle Università di Napoli, Bari e Lecce
Direttore generale dell'Istruzione Superiore
Direttore generale delle Antichità e Belle Arti
Direttore generale per il Turismo
Prof. Guglielmo de Angelis d'Ossat
Provveditore agli Studi di Taranto
Presidenti degli Enti del Turismo delle province di Napoli, Avellino, Benevento, Caserta, Salerno, Potenza, Matera, Reggio Calabria, Cosenza, Catanzaro, Foggia, Bari, Brindisi, Lecce, Taranto.

COMITATO ORGANIZZATORE

Pietro Romanelli, *presidente*; Giovanni Pugliese Carratelli, *vice presidente*; Dinu Adamesteanu, Achille Adriani, Carlo Belli, Salvatore Calderone, Alfonso de Franciscis, Giuseppe Foti, Ettore Lepore, Gino Felice Lo Porto, Franco Lorusso, Eugenio Marmi, Luigi Moretti, Mario Napoli, Attilio Stazio, Georges Vallet, Paola Zancani Montuoro; Rosaria Stazio Pulinas, *segretaria*.

domenica 4 ottobre

La cerimonia ufficiale di apertura del X Convegno ha inizio alle ore 17,30 nell'auditorium «Tarentum». Presiede, in rappresentanza del Governo, l'on. Mario Marino Guadalupi, Sottosegretario di Stato alla Difesa.

Prende per primo la parola il prof. F. Lorusso, Sindaco di Taranto e presidente dell'Ente provinciale per il Turismo:

È un fatto abbastanza eccezionale, signor sottosegretario, signor presidente, signore e signori, che un Convegno così specializzato e di cosi elevato livello culturale come il nostro, possa raggiungere in piena salute, cioè in fase di sviluppo, la sua decima edizione. Infatti il nostro Convegno di Studi sulla Magna Grecia compie oggi e festeggia il suo primo decennale. E lo festeggia nel suo stile tradizionale in serietà, in sobrietà, e senza esaltazioni trionfalistiche che pure a mio modo di vedere non sarebbero ingiustificate. Lo festeggia con un tema, «Taranto nella civiltà della Magna Grecia», di grande interesse e di profondo significato per noi.

Lo festeggia con una partecipazione quantitativamente e qualitativamente sempre più significativa. In questo momento non vi posso dare delle cifre: tutte le cifre esistenti, anche quelle ufficiali, sono molto approssimative. Abbiamo dovuto chiudere alcuni giorni or sono le iscrizioni per non essere sommersi: sono rappresentate 21 nazioni.

Lo festeggia infine con un gruppo di relatori, autentica espressione della cultura mondiale, cui va il mio sincero ringraziamento per l'onore che ci concedono, sobbarcandosi a oneri di ogni tipo per questo annuale appuntamento. E parlo del prof. Wuilleumier che questa sera canterà le lodi di Taranto; e parlo dei proff. Higgins, Trendall, Langlotz, del francese

Martin, degli italiani Pugliese Carratelli, Moretti, Lepore, Stazio, Lo Porto, Adamesteanu, Napoli, de Franciscis, Foti ed altri ancora.

Il Convegno di quest'anno ha una durata superiore a quella degli anni scorsi; sono quasi otto giorni e, oltre la ormai tradizionale gita conclusiva, noi abbiamo anche organizzato alcune iniziative accessorie, che speriamo incontrino il vostro favore e il vostro consenso. Abbiamo innanzitutto lanciato un manifesto celebrativo, opera del valente pittore Tono Zancanaro. Abbiamo organizzato un concerto di musica da camera che si terrà la sera di giovedì in questa stessa sede. Abbiamo istituito un premio biennale per una pubblicazione sul Convegno, per l'importo di 2 milioni di lire, grazie alla sensibilità e, perché no, anche alla generosità del prof. Bernardini della Banca Popolare di Taranto. Abbiamo organizzato una mostra fotografica dei capolavori tarentini sparsi nel mondo; una mostra fotografica delle ceramiche; possiamo presentarvi due volumi che racchiudono gli Atti dei Convegni del '66 e del '67 ed uno di questi è dedicato alla memoria del nostro compianto ing. A. R. Cassano, realizzatore dei Convegni e mi sarà gradito consegnare la prima copia al figlio avv. Piero, subito dopo.

Abbiamo infine pubblicato un piccolo pregevole volumetto del valente e noto scrittore e giornalista Carlo Belli, ideatore, sostenitore e fedelissimo dei Convegni sulla Magna Grecia.

Altro non ci è stato possibile organizzare, E se mi è consentito un attimo, solo un attimo, di prosa, offro alla particolare considerazione dell'on. Mario Guadalupi, nella sua specifica funzione di rappresentante del governo nazionale, il fatto che nell'organizzare questo complesso di manifestazioni, l'E.P.T. di Taranto non ha dilapidato le sue sostanze e le sue fortune. Non posso parlare di cifre, perché penso che non sia conveniente e fra l'altro siamo agli inizi; però posso in piena tranquillità affermare che non accenderemo mutui, che non faremo debiti e che non impegneremo nemmeno i bilanci futuri dell'Ente. E ciò grazie anche alla collaborazione dell'Amministrazione Provinciale, della Camera di Commercio, della Marina Militare, anche dell'Amministrazione Comunale, a nome della quale come Sindaco, riducendo quindi il numero di coloro i quali si avvicenderanno a questo microfono e dimostrando quindi anche al cortese Presidente dell'assemblea che qualche aspetto positivo la mia elezione

ce l'ha anche, a nome della quale presento, porgo a tutti i convegnisti un caloroso e sincero benvenuto a Taranto. Un grazie particolare mi sia consentito rivolgerlo nel suo insieme alla città. Alla città che vive e sente il clima del Convegno, da cui tanto lustro ricava e che partecipa agli sforzi e agli impegni organizzativi. Le borse di studio quest'anno hanno superato ogni record, sono state oltre 80.

La stampa di ogni colore e di ogni tipo, quella locale e anche i corrispondenti locali di fogli a carattere nazionale sono stati continuamente, unanimemente al nostro fianco. Io ho finito Signori. Il mio devoto saluto all'on. Mario Guadalupi che vediamo con piacere fra noi e che, sono sicuro, con piacere assolve al suo alto compito di rappresentante del governo nazionale, perché ha così la possibilità, contemporaneamente, di soddisfare le sue esigenze di uomo di cultura e di appassionato degli argomenti in discussione. Un grazie a tutto il Comitato Organizzatore, al Presidente Pugliese Carratelli e un grazie particolare a tutti i partecipanti a questo X Convegno, ai quali io auguro una serena — e non solo atmosferica — permanenza nella nostra Taranto e un proficuo lavoro.

Prende poi la parola l'avv. Franco Muschio Schiavone, presidente dell'Amministrazione provinciale di Taranto:

Autorità, Signore e Signori,

senza dubbio la comunità jonica vive in questa manifestazione l'oc-casione culturalmente più rilevante della sua esperienza recente. Periodicamente nell'intenso snodarsi di ben 10 edizioni, fervide quanto sostanziose, Taranto si ritrova centro fecondo ed ospite cordiale di scambi di attente ricerche e di appassionate riflessioni. Al punto in cui si è giunti, bisogna riconoscere che i Convegni internazionali di Studi sulla Magna Grecia costituiscono ormai un invidiato patrimonio di civiltà, parimenti caro ai suoi artefici e costruttori quanto ai più modesti destinatari.

Di fatto ci si trova già di fronte ad un fenomeno di proporzioni dilatate: la testimonianza profonda dei Convegni non si risolve più in una semplice anche se interessante tangente culturale, ma reclama una strutturazione più confacente alla sostanziale portata del suo messaggio. Prima o poi si dovrà parlare di un vero e proprio centro studi per estendere

l'essenziale beneficio del coordinamento ora prevalentemente riservato alla fase della comunicazione anche a quella delle ricerche primarie. Ciò che potrebbe apparire una semplice innovazione organizzativa, in realtà comporterebbe una svolta di metodo e quindi un miglioramento di risultati negli studi sul complesso fenomeno magno-greco. Intanto la provincia jonica, che di recente ha dato alla nostra cultura alcuni significativi contributi col «Leonida» di Salvatore Quasimodo e con le pregevoli opere di Belli, di Fonseca e di Prandi, esprime all'illustre rappresentante del Governo Nazionale, onorevole Guadalupi, agli organizzatori e ai convegnisti tutta la propria cordiale simpatia.

Ai convegnisti in particolare l'augurio di un lavoro fecondo e di un soggiorno sereno in questa terra che parla ad un tempo di antico e di avvenire.

Successivamente, l'on. Mario Marino Guadalupi, sottosegretario di Stato alla Difesa, pronunzia il discorso d'apertura del Convegno:

Signore e Signori,

è la quarta volta che, quale rappresentante del governo, ho l'onore di aprire il convegno di studi sulla Magna Grecia, che quest'anno, nella sua decima edizione, ha come tema «Taranto nella civiltà della Magna Grecia».

Il mio compito è assai arduo, in quanto, pur trovandomi di fronte ad un pubblico di studiosi di fama mondiale, non posso trascurare di fare un breve cenno sulla storia delle origini di Taranto, città a me particolarmente cara perché mi ha dato natali, educazione e cultura. Brevi cenni che mi consentiranno di ricollegarmi poi alla Taranto degli anni '70!

Vincenzo Cuoco, nel suo «Platone in Italia» ce la descrive cosi: «Taranto è più vasta e popolata di Atene... Quando tu sei sul ponte che unisce la rocca dalla città, ti si presentano davanti ampie strade, lungo le quali tu vedi, nel tempo istesso, i più grandi edifici pubblici: da una parte il Tempio di Nettuno, il Teatro, il Tempio di Ercole, il gran circo, il Tempio di Mercurio; in mezzo è il foro; dall'altra le Terme e il Museo.

I capi d'opera delle belle arti abbondano in Taranto, come in Atene e

in Corinto : da per tutto pitture parlanti, statue animate, edifici nei quali vedi riunite la semplicità, l'eleganza, la pompa. I portici che sono nel foro sono ripieni di sculture che rappresentano la storia di Taranto. Diresti che ad esso non manca la parola... ».

Proprio sotto la guida del leggendario Fàlanto i Parteni di Sparta, secondo la tradizione, reietti, col più da ignominia perché nati illegittimamente durante la guerra messenica, approdarono sul lido Tarantino.

Varie, comunque, sono le tradizioni riguardanti le origini storiche di Taranto; molte sono le ipotesi formulate sulla provenienza dei Parteni che fondarono la città.

La critica moderna ha messo in dubbio la storicità di Falanto, al pari di quella dei suoi compagni Parteni. Si è detto infatti che Fàlanto sia soltanto un'ipostasi di Posidone; che in lui sia da ravvisare Apollo Delfinio; che sia un eroe messapico. L'illustre prof. Wuilleumier, qui presente, e che saluto con tutti gli altri Relatori con vivo calore e con profonda ammirazione, spiega il personaggio di Falanto con il culto di Apollo Giacinto.

Ma non compete a me affrontare proprio in questa sede le varie ricerche fatte attraverso i tempi su Fàlanto e sui Parteni. Fatto importante è che Taranto nel mondo greco italiano ebbe una posizione singolare, perché le sue origini non erano né doriche o calcidiche o corinzie, ma spartane.

Laconico era infatti il dialetto degli antichi tarantini e spartani erano i loro culti, le leggi, le magistrature, le istituzioni, come per esempio quelle degli Efori, che appaiono nelle famose Tavole di Eraclèa, onde si ritiene che la costituzione interna dello Stato Tarantino fosse nell'insieme foggiata sul tipo della Spartana.

Fiorente fu l'economia tarantina.

Fonti note ad Aristotile riconoscevano che nelle terre della Magna Grecia la coltura dei campi fioriva, aggiunge il Pais, al tempo stesso in cui la pianura padana altro non era che una grande distesa di boscaglie e paludi.

Sicché davvero può dirsi che l'agricoltura italiana nacque nel Mezzogiorno, tenendo conto che allora il nostro clima non era quello di ora:

la zona boschiva era estesissima e la distribuzione delle piogge assai più regolare.

Ma il segreto della grandezza di Taranto era nel suo porto. Polibio scrive che la costa d'Italia, dallo stretto e da Reggio sino a Taranto, era senza porti, se si eccettuava quello di Taranto, mentre in tutto quel tratto di terra erano numerose popolazioni e nobili città.

Sicché chi dalla Sicilia o dalla Grecia andasse in qualcuno di quei luoghi, di necessità toccava il porto di Taranto, e gli scambi e i traffici con tutti gli abitanti di quel lato d'Italia si facevano attraverso questa Città; altrettanto poteva dirsi rispetto all'Adriatico.

Siccome, oltre quelli della foce del Po, non esistevano in quel tempo su tutta la spiaggia adriatica notevoli porti, era naturale che i navigatori di Epidamnos e di Apollonia sbarcassero spesso a Taranto le loro merci.

Così Taranto divenne la Città marittima per eccellenza, i cui uomini, con navi agili e robuste, raggiunsero presto le sponde più lontane.

Le stesse monete di Taranto, la cui perfezione di conio e di linea artistica è oggetto di viva ammirazione, sono prove parlanti dell'esteso ed animato commercio dei tarantini, commercio che si basava soprattutto sugli ottimi prodotti locali.

Infatti i pascoli dell'interno nutrivano immensi greggi di pecore e davano prodotti di prima qualità; i noti molluschi del Mar Piccolo davano il tanto rinomato color di porpora. Le lane erano finemente lavorate e poi esportate. Sulla via dell'«Abbondanza» a Pompei si vendevano i pannilani provenienti da Taranto. Splendidi allevamenti di cavalli da corsa e di puledri di gran razza costituivano un'altra notevole fonte di ricchezza.

Il benessere economico diede a Taranto uno splendore incomparabile da un punto di vista artistico e culturale. Anche lo sport ebbe un notevole impulso : infatti Taranto era ai primi posti nell'atletica con il suo tanto celebrato Icco, il vincitore del pentathlon che ebbe la statua in Olimpia.

Grandi e illustri erano i personaggi che si fermavano a Taranto. I Greci che vi soggiornavano si sentivano a casa propria. Infatti — scrive il Lenormant nella «Magna Grecia» — le acque del Golfo, nei tempi di calma, prendono quella tinta lattiginosa, propria ai mari della

Grecia, per cui dalle condizioni fisiche e dalla sua storia, questo pezzo d'Italia merita, a giusto titolo, il nome che le si dette di Magna Grecia.

Platone fu a Taranto per le tradizionali feste della svinatura, ospite di Archita, il quale sentì l'influsso dell'idealismo platonico, mettendolo in pratica nella sua saggezza di governante, che quasi traduceva in realtà alcuni postulati della «Repubblica».

Taranto ebbe inoltre uno posto tutto suo nel ciclo pitagorico, che ebbe come maggiore esponente il grande Archita e una schiera infinita di personaggi pitagorici.

Infatti l'ambiente di Crotone e in genere della Magna Grecia fu il più idoneo per Pitagora. Quest'uomo di ingegno trovò proprio nel Mezzogiorno d'Italia l'ambiente adatto ad espletare il suo compito di Maestro di vita, che poneva la religione a base del rinnovamento morale e che faceva dipendere gli eventi della vita futura dagli atti compiuti su questa terra.

E Archita, il celeberrimo dittatore democratico, si dissetò alla scuola pitagorica.

Le riforme sociali di Archita, quali la distribuzione delle terre dei ricchi ai contadini, (da qualcuno è stato definito addirittura precursore della Rivoluzione Francese) ebbero tale ripercussione che molti personaggi dell'epoca si recavano a Taranto per poter studiare sul luogo gli effettivi risultati dell'opera rinnovatrice che abbracciò vari campi, tra cui anche quello della strategia militare, nella quale superò lo stesso Dionisio di Siracusa.

In realtà il governo del grande Archita aveva uno sfondo religioso e rigidamente morale.

Orazio, secoli dopo, chiamerà santa la città di Taranto, per l'intensità della sua vita religiosa e per la molteplicità dei suoi culti, come ci confermano anche le ceramiche, le terrecotte, venute alla luce ed oggi pregevolmente conservate nel nostro Museo Nazionale.

Ma la Taranto della Magna Grecia, con il suo splendore, con la sua grande civiltà, con la sua cultura, con le sue istituzioni, con i suoi traffici, con i suoi illustri personaggi, è stata consegnata ai vostri studi alle vostre ricerche.

E noi vogliamo auspicare che. a tali studi e ricerche, accanto a voi,

si dedichino con un fecondo lavoro, giovani laureati ed universitari, italiani e stranieri.

Alla qualificata rappresentanza di questo mondo giovanile e studentesco che qui oggi riceverà le ambite borse di studio in premio e riconoscimento della propria attività di studio, desidero rivolgere l'espressione della mia viva ammirazione e l'augurio sincero di successo nella vita.

Ed eccoci nella Taranto degli anni '70: una realtà socio-economico-culturale viva che sempre meglio va plasmandosi con le forme dell'attività di oggi.

Vi è sempre un anello di congiunzione tra il passato ed il presente se è vero, che ci sono valori eterni a cui si richiama l'uomo di ogni tempo.

L'uomo di oggi si batte per una società fondata sul rispetto della persona umana, sulla libera partecipazione dei cittadini alla vita sociale, sull'autonomia e l'autogoverno,una società che utilizzi le risorse materiali e le grandi scoperte scientifiche per il progresso economico di tutti gli uomini nella pace e nella collaborazione fra i popoli.

In questa civile competizione, Taranto va sempre più occupando un posto di primo piano nella rinnovata, coerente prospettiva di un deciso impegno delle forze democratiche ad operare con serietà di intenti per lo sviluppo della comunità cittadina.

Le nuove strade, i ridenti quartieri, il dilatarsi a dismisura della periferia, gli anelli di asfalto che girano dove prima era campagna, le luci dei moderni impianti, una selva di argentei e grandi serbatoi, impegnati complessi industriali, siderurgico-navale e Arsenale della Marina, una intricata ma funzionalissima rete di condutture e tubazioni di ogni dimensione e lunghezza, sono segni inconfondibili di progresso e di dinamismo.

La politica di sviluppo del nostro Mezzogiorno ha avuto dall'iniziativa pubblica un apporto considerevole, perché essa ha saputo idoneamente inserirsi nel nuovo contesto economico sempre più aperto agli scambi internazionali, favorendo nel Mezzogiorno l'estensione geografica del nostro sistema industriale, attraverso la creazione e lo sviluppo di centri capaci, per le loro stesse dimensioni, di superare le molte resistenze ambientali, caratteristiche delle regioni in via di sviluppo, e di competere pienamente anche a livello internazionale.

L'esempio della siderurgia, qui a Taranto, va visto in questo senso, cioè come strumento di incentivazione, di promozione e di generale evoluzione delle infrastrutture fisiche e sociali.

E a tale proposito non possiamo che compiacerci delle numerose recenti innovazioni apportate al Centro Siderurgico Italsider di Taranto i cui nuovi altoforni costituiscono realizzazioni d'avanguardia che intere-sano in egual modo siderurgici, impiantisti ed esperti di sistemi elettronici.

Ma gli sforzi dell'intervento pubblico avranno successo se riusciranno ad apportare ad un sistema relativamente povero di impulsi autonomi, una carica aggiuntiva di imprenditorialità che eserciti una influenza positiva sulle scelte ubicazionali di nuove iniziative private.

Si può ben affermare che qui a Taranto la sfida tra le buone intenzioni e le realizzazioni continua, come non si può negare che gli aspetti positivi prevalgono, che la realtà industriale ha messo in moto un nuovo meccanismo economico che dà la possibilità in famiglie ancora oggi numerose, di vedere braccia, tradizionalmente passive e sottoccupate, portare a casa soldi sicuri e costanti. Quei soldi oltre che risolvere problemi finanziarî prima drammatici, hanno portato a galla un tipo di cultura molto diversa da quella tradizionale del «profondo sud»; una cultura fatta di contratti di lavoro, di produttività, di incentivi, di ammortamenti. Oggi i giovani che frequentano le scuole professionali, si sentono spiegare che cosa è il contratto, il ciclo di lavoro, il prodotto ed il costo, l'antinfortunistica.

Signori partecipanti al Convegno!

Questo nuovo processo culturale, che deve integrare quello tradizionale, oltre ad avere un valore altamente educativo è importante, perché dà ai lavoratori più potere, una posizione più certa nel mercato del lavoro, consente ad essi di criticare su basi realistiche ciò che prima. discutevano con rassegnazione o con dispetto, dà loro una coscienza civile atta a sconfiggere le clientele e i trasformismi.

Gli indici dello sviluppo economico e sociale di Taranto negli anni settanta, non si riferiscono soltanto alla industrializzazione vera e propria, perché progressi non meno importanti sono quelli compiuti nel campo dell'edilizia, dell'artigianato, dei traffici portuali, dell'agricoltura.

L'agricoltura resta uno dei cardini fondamentali dell'economia tarantina.

Nelle nostre campagne sono stati fatti notevoli passi avanti grazie anche agli Enti di Sviluppo, dell'Irrigazione ed agli interventi della Cassa per il Mezzogiorno, occorre andare ancora molto più avanti!

Non vi è dubbio però che il profondo rimescolamento provocato dallo sviluppo economico, dall'esodo e dal Mercato Comune mette l'agricoltura di fronte a scelte nuove e sempre più pressanti, prima fra tutte quella di raggruppare le forze attive delle campagne attorno ad un moderno programma unitario di rinnovamento che promuova la crescita delle popolazioni rurali.

È necessario che il progresso tecnico entri sempre più nel sistema produttivo della terra, portando razionalità nelle colture con una migliore utilizzazione del suolo, meccanizzazione negli strumenti di lavoro, commercializzazione dei prodotti; è necessario dare una posizione prioritaria alla cooperazione, all'irrigazione, alle trasformazioni strutturali.

La regione può dire una parola nuova e concreta nel campo della agricoltura pur nel quadro di indirizzi e piani generali, come è proprio di una politica economica programmata a livello nazionale ed europeo.

I limiti di tempo di questo mio intervento mi hanno solo consentito di accennare ad alcuni fatti significativi dai quali emerge, però, che notevole e concreto è stato il processo di sviluppo di questa Città.

Debbo aggiungere che se molto si è fatto, molto resta ancora da fare: una Città che si espande, giorno per giorno, pone problemi sempre nuovi che chiedono soluzioni tempestive ed appropriate, al passo con i costanti progressi della tecnica e con le maggiori esigenze di una moderna comunità civile, che non può certo accontentarsi delle posizioni acquisite e fermarsi.

Le difficoltà che ci attendono sono parecchie. Dobbiamo, anzitutto, vincere i nostri egoismi, le nostre incertezze, la nostra pigrizia. Abbiamo bisogno di uno sforzo comune per eliminare turbe economiche, squilibri sociali e per determinare più possibilità di benessere.

La storia di Taranto, piena di alterne vicende, ci è di insegnamento e di sprone.

Formidabile potenza marinara, ricca commercialmente a causa della

sua duplice funzione di passaggio obbligato per le navi che si recavano dalla Magna Grecia nella madre patria e di centro di raccolta e di distribuzione delle merci verso i Lucani e gli Apuli, decadde con le conquiste romane prima e con le invasioni barbariche poi.

Ma la nostra Taranto, oggetto di indagine storica e letteraria da parte di Polibio, di Erodoto, di Strabone, di Livio e di tanti altri illustri studiosi, ebbe in ogni tempo la forza di riprendersi e di reagire alle avversità.

Oggi essa ha assunto il carattere di grande e l'aspetto di bella Città, ricca non solo di passati ricordi ma di suggestioni attuali e di concrete promesse future.

Dall'era di Posidone, signore del mare e delle acque, raffigurato immane nell'aspetto e nella statura, con le chiome brune e gli occhi color del mare, suscitatore o pacificatore delle onde e delle procelle, siamo passati all'era leggendaria dei voli spaziali e della conquista degli astri.

Pur fra tante luci ed ombre, in una società che non ha ancora eliminato lo sfruttamento dell'uomo sull'uomo, causa di antiche e nuove forme di alienazione della persona umana e di compressione della sua libertà, v'è da augurare a Taranto e di riflesso a tutti i popoli del mondo, un sempre maggiore benessere, fermamente fondato sui pilastri fondamentali della pace e della giustizia per tutti.

È con questo spirito che vi auguro un buon lavoro!

Prende infine la parola il prof. Giovanni Pugliese Carratelli vice-presidente del Comitato organizzatore dei Convegni:

Ho sperato a lungo che il professor Romanelli potesse trovarsi oggi con noi, anche perché il saluto del Comitato organizzatore vi fosse portato da una più autorevole voce. Ora sappiamo — e ne siamo lieti — che lo vedremo qui, ma tra qualche giorno. E dovrete quindi accontentarvi della mia parola, che — come molti di voi sanno — è piuttosto disadorna. D'altra parte, confido che proprio questo difetto di doti oratorie mi per-metta di esprimervi con maggiore immediatezza la gioia che noi tutti del Comitato sentiamo nel ritrovarci nuovamente con voi in questo convegno, che è certo un convegno di studi ma in più ha un'altra gradevole qualità.

quella d'essere una riunione di amici. In questo spirito il convegno si è sempre svolto, e così ci auguriamo che continui a svolgersi per molti anni. E desidero subito ringraziare quanti son qui venuti per devozione agli studi classici, e quanti hanno voluto testimoniarci, con la loro presenza alla seduta inaugurale, la loro simpatia: in primo luogo l'onorevole Guadalupi, che è venuto anche in rappresentanza del Governo.

Questo è il nostro decimo Convegno: e se certi numeri e certi periodi di tempo hanno da età remota un arcano significato, tanto più questo si fa valere in Magna Grecia, dove da Pitagora alla Càbala — che non è fuor di posto citare qui, dal momento che il primo libro a stampa in ebraico è stato pubblicato a Reggio di Calabria — fino a qualche testo meno illustre ma più noto (e alludo a quell'interpretazione numerica dei sogni che porta il nome di «Smòrfia» e che da Benedetto Croce fu definita opera geniale), la virtù dei numeri non è mai ignorata. Come una tappa significativa del nostro cammino, dunque, abbiamo voluto dedicare questo convegno alla storia di Taranto: e la scelta del tema vuol essere prima di tutto un'attestazione della nostra gratitudine alla nobile Città che da dieci anni ospita con tanta simpatia e tanta generosità con cosi amichevole slancio e comprensione, i nostri convegni; ma è scelta validissima anche sul piano scientifico, perché risponde all'esigenza di illustrare non solo le molte forme della civiltà di Magna Grecia vista come espressione di un *ethnos* grecamente unitario, ma anche gli aspetti dei singoli centri nei quali questa civiltà si è variamente manifestata. E tra questi centri a Taranto spetta certamente uno dei primi posti, se non il primo.

Non so infatti rinunziare — e ciò non potrà stupire quelli che mi conoscono — a ricordare che Taranto è stata non soltanto mèta di frequenti viaggi di navigatori micenei, ma sede di un vero insediamento miceneo, uno tra i primi e più importanti nei mari d'Occidente. E poi la colonia greca è stata l'unica di origine laconica, e legata a Sparta anche se non fondata da Spartiati; e al carattere singolare della civiltà di Taranto s'è accompagnata una singolare sua funzione politica e culturale non solo in ambito italiota, ma anche nell'ambito romano, e molto prima del decisivo conflitto tra Roma e Taranto.

Definito il tema, ci è parso giusto che ad introdurre le relazioni, affidate

ad illustri colleghi italiani e stranieri, ai quali rinnoviamo il nostro vivo ringraziamento per la loro cordiale collaborazione, venisse chiamato l'autore di un libro che possiamo ben dire fondamentale su Taranto antica: il professor Pierre Wuilleumier, che quarant'anni fa ha dedicato un lungo e attento studio ai documenti e ai monumenti della storia di questa città; dove egli è tornato soltanto ora, non senza emozione, ritrovando nel quadro nuovo e inatteso di un grande e fiorente complesso urbano immagini antiche e memorie della sua ricerca giovanile.

Sempre in relazione al tema di questo decimo convegno, desidero sottolineare con voi una simpatica coincidenza. Voi tutti sapete quanto debbono i nostri convegni all'opera costante, amichevole, cordiale del professor Franco Lorusso: ora, è per noi buon auspicio che proprio quando ci incontriamo per lo studio della storia di Taranto, ci sia dato salutare in lui, oltre che l'amico e collaboratore impareggiabile, presidente dell'Ente Provinciale per il Turismo, il primo cittadino di Taranto. Tutti sappiamo quanto impegno egli ha posto e pone — e siamo certi che pur tra le cure del nuovo ufficio continuerà a porre — nel tener viva una tradizione che risale ad un uomo a cui pensiamo sempre con gratitudine e rimpianto, Angelo Raffaele Cassano. È questo un nome a noi caro, e ben noto a chi ha partecipato anche una sola volta a questi convegni; e del decisivo contributo che l'ingegner Cassano ha dato all'opera comune con chiaroveggente risolutezza troverete memoria nel volumetto distribuito a tutti i congressisti, nel quale un animatore dei nostri convegni, anzi quello che con tenace entusiasmo li ha promossi, Carlo Belli, ha voluto narrare «come nacque l'iniziativa» e rievocare, con i nomi di tanti amici, le speranze i progetti le esperienze che hanno segnato il cammino fin qui percorso.

Ne son segni più palesi e duraturi i volumi degli Atti: ai quali, come vi ha già detto il professor Lorusso, uno s'è aggiunto ieri: il sesto. Ma un altro ancora ne è sopraggiunto, il settimo, portato pochi minuti fa da Angelo Rossi, che ne ha curato la stampa. È giusto ch'io gli esprima pubblicamente la nostra gratitudine per l'amichevole, commovente sollecitudine che l'ha fatto venir qui in persona, e non senza disagio, perché potessimo presentarvi in questa occasione le prime copie del nuovo volume.

Il volume sesto è dedicato alla «Letteratura e arte figurata», il settimo a «La Città e il suo territorio»: come vedete, l'amico Stazio ha mantenuto la sua promessa; e qui si deve dire che se Rossi è stato bravo nell'abbreviare i tempi della stampa, Stazio è stato bravissimo non solo nel curare la preparazione dei volumi, ma prima di tutto nel saper ottenere in tempo dai collaboratori il loro contributo.

Ed ora consentitemi di dire che possiamo guardare con un certo compiacimento al lavoro finora compiuto in comune: cosi per il successo dei convegni, la vivacità e l'efficacia dei dibattiti, tutta l'attività di ricerca che ha trovato espressione nei volumi degli Atti, come ancora per l'impulso che ne è venuto al progresso degli studi sulla Magna Grecia — e non su questa soltanto. È infatti un momento particolarmente felice per l'archeologia,; un momento di vasta e fervida ricerca, che attraverso cospicue scoperte moltiplica i dati e i problemi. E non è un caso. Voi sapete che io, studioso di storia e perciò attento a riconoscere nelle umane vicende il logos che ad esse presiede, son convinto che le «scoperte», anche le più inattese, sono immediatamente legate ad una problematica storica; e in questa sede ho detto paradossalmente, come a me piace, che gli archeologi trovano quello che cercano. Ora, è certo che un'imponente serie di nuove scoperte archeologiche, sincrona a nuovi orientamenti della ricerca storica sull'Italia antica, fornisce i dati che da quelli son richiesti; e ciò dimostra che non il fatto del rinvenimento, ma la «tematica» stessa dell'esplorazione e quel che costituisce la vera *héuresis*, vale a dire l'interpretazione dei dati documentari, rispondono alla problematica della *historía*.

Ma è tempo di concludere il tradizionale discorso introduttivo col darvi notizia di adesioni e contributi che sono una graditissima testimonianza dell'attenzione e della solidarietà con cui persone ed enti seguono lo svolgimento di questi convegni. Il Presidente del Consiglio dei ministri ha espresso in un telegramma il rammarico di non poter assistere a questa cerimonia inaugurale; cosi anche il Presidente del Consiglio regionale della Puglia, onorevole Finocchiaro, e il dottor. Agresti, direttore generale delle Antichità e Belle Arti, un amico costante dei nostri convegni, che ci auguriamo di riveder qui almeno per la cerimonia di chiusura; e cosi ancora ci hanno scritto il direttore generale del Turismo

Enzo Cappabianca, il direttore generale dell'Istruzione universitaria Sal-vatore Comes, i rettori delle due Università pugliesi, Ernesto Quagliariello di Bari e Giuseppe Codacci Pisanelli di Lecce. A loro tutti il nostro vivo ringraziamento per l'amichevole sollecitudine.

Anche quest'anno abbiamo potuto disporre di numerose borse di studio, che hanno permesso a molti giovani studiosi di portare a questo convegno il contributo del loro fervore e lo stimolo della loro critica, che è sempre preziosa, specialmente per i seniores - e lo dico per un'ormai lunga esperienza di colloquio con i giovani. Ci sono state offerte ottantuno borse; e questi sono i nomi degli enti che hanno voluto dare questo segno di simpatia per l'opera nostra: l'Amministrazione Provinciale, l'Amministrazione Comunale, la Camera di Commercio, l'università di Bari, l'Università di Lecce, la Cassa di Risparmio, il Banco di Napoli, il Banco di Roma, il Lyons Club, il Rotary Club, il Soroptimist Club, I'Italsider, il Consorzio ASI, la Mercedes Benz, la Società Ala, la Società Cementir, la Società Gamma, la Società Standa, l'Agenzia Ausiello, il «Corriere del Giorno», la «Gazzetta del Mezzogiorno», l'Hotel Delfino e naturalmente l'Ente Provinciale per il Turismo, che è, come sapete, il genio tutelare dei nostri convegni.

Il prof. Lorusso vi ha detto che non si può ancora dare un'indicazione precisa del numero dei congressisti iscritti e partecipanti: possiamo dire però che sono circa cinquecento. Molti sono i paesi da loro rappresentati : l'Australia, il Belgio, la Bulgaria, il Canada, la Francia, la Germania, la Grecia, l'Inghilterra, la Iugoslavia, il Lussemburgo, il Messico, l'Olanda, la Polonia, la Romania, la Spagna, gli Stati Uniti d'America, la Svizzera, la Turchia, l'Ungheria, l'Unione Sovietica. E tra gli studiosi venuti dall'estero son due colleghi ed amici la cui presenza è stata lungamente desiderata: il prof. Arpad Szabó, dell'Università di Budapest, auto-revole studioso di matematica e filosofia greca, e il prof. Michail Sakellaríu, che per fedeltà alla storia ha dovuto lasciare la sua cattedra nell'Università di Salonicco. I borsisti italiani sono quarantadue, e provengono da queste Università: Bari, Bologna, Cagliari, Catania, Genova, Lecce, Messina, Milano, Napoli, Palermo,. Perugia, Pisa, Roma, Torino, Trieste, Urbino. I borsisti stranieri vengono da Adelaide, Aix-en-Provence,

Basilea, Bruxelles, Freiburg im Breisgau, Ginevra, Mosca, New York, Parigi, Zara e di tra i Greci fuori di Grecia.

Devo anche aggiungere qualche indicazione a ciò che il prof. Lorusso ha detto circa il premio istituito dalla Banca Popolare di Taranto: alla quale, prima di tutto, rinnoviamo i ringraziamenti del Comitato per questa generosa iniziativa. Il premio, di due milioni, sarà attribuito ogni due anni, a partire dall'anno prossimo, ad un'opera sulla storia o sull'archeologia della Magna Grecia. Le modalità per il concorso al premio e per l'assegnazione saranno prossimamente definite dal Comitato.

Il Sindaco vi ha anche parlato delle mostre organizzate nell'occasione del Convegno: una rassegna dei capolavori dell'arte tarantina conservati in musei stranieri, e un'esposizione di fotografie delle ceramiche di fabbrica tarantina, ad illustrazione della relazione del professor Trendall. Mi è gradito ricordare qui, per esprimer la gratitudine del Comitato, l'assidua collaborazione del professor Neutsch all'organizzazione della rassegna. sull'arte tarantina.

Vi do infine notizia — e sarete lieti di ascoltarla come son lieto io di darla — dell'assegnazione che il Comitato ha fatto della medaglia che la Famiglia Cassano offre annualmente, in memoria di Angelo Raffaele Cassano, ad un benemerito degli studi sulla Magna Grecia. Noi del Comitato abbiamo ritenuto — quasi all'unanimità, e voi immaginerete facilmente di chi sia stato l'unico voto contrario — che di questo riconoscimento nessuno fosse più degno, per l'amore e l'impegno che ha posto nell'organizzare tutti questi convegni, nel promuovere e nel curarne lo sviluppo, e per le sue benemerenze di studioso di tanti aspetti della civiltà italiota, del nostro carissimo Attilio Stazio. E prego la Signora Tronci Cassano di venire qui a consegnare la medaglia all'amico Stazio.

Rinnovandovi il mio saluto, invito il prof. Wuilleumier a pronunziare la sua conferenza inaugurale.

Il prof. A. Stazio riceve la medaglia Cassano dalle mani della figlia dello scomparso Presidete, Sig.ra Tronci Cassano.

La conferenza inaugurale è tenuta dal prof. Pierre Wuilleumier, della Sorbona di Parigi, sul tema: La gloire de Tarante.

Chiude la serata un ricevimento offerto dall'Amministrazione provinciale di Taranto.

lunedì 5 ottobre

La seduta ha inizio alle ore 9, nell'auditorium «Tarentum» sotto la presidenza del prof. D. von Berchem.

Tengono le previste relazioni i proff. L. Moretti e M. Gigante.

Nel pomeriggio, sotto la presidenza del prof. M. Sakellariu, ha luogo la relazione del prof. A. Stazio. Segue la discussione, alla quale partecipano A. Szabó, C. Mossé. F.P. Rizzo, E. Lepore, P. Ghiron Bistagne, F. Coarelli, P. Lévêque, B. Bilinski, E. Condurachi.

Nel chiostro del Museo Nazionale si apre la mostra fotografica dei capolavori dell'arte tarantina, organizzata in collaborazione con il prof. B. Neutsch.

martedì 6 ottobre

La seduta ha inizio alle ore 9 sotto la presidenza del prof. Th. Kraus.

Tengono le previste relazioni i proff. E. Langlotz e A.D. Trendall.

Nel pomeriggio, sotto la presidenza del prof. J. Heurgon, ha luogo la relazione del prof. R. Higgins.

Segue la discussione, alla quale partecipano C. Picard, J.C. Carter, N. Degrassi, P. Moreno, B. Bilinski, L. Forti, P. Ghiron Bistagne.

Si apre, nei locali dello stesso auditorium « Tarentum », la mostra fotografica della ceramica tarantina, organizzata con la collaborazione del prof. A. D. Trendall; il relativo catalogo è offerto in omaggio a tutti gli intervenuti dalle Università di Bari e di Lecce, che ne hanno curato la stampa.

mercoledì 7 ottobre

La seduta ha inizio alle ore 9, sotto la presidenza del prof. F.E. Brown.

Tengono le previste relazioni i proff. R. Martin e F.G. Lo Porto.

Nel pomeriggio sotto la presidenza del prof. A. Szabó, ha luogo la relazione del prof. G. Pugliese Carratelli.

Segue la discussione. alla quale prendono parte G. Vallet, B. Bìlinski, L. Bernabò Brea, P. Lévêque, C. Rolley, E. Condurachi, N. Degrassi, M. Sakellariou, M. Guglielmi.

In serata i congressisti intervengono alla inaugurazione di una mostra del pittore H. Jelinek, nella galleria «A.R. Cassano».

giovedì 8 ottobre

La seduta ha inizio alle ore 9, sotto la presidenza del prof. E. Condurachi.

Le rassegne sull'attività archeologica nella Magna Grecia hanno inizio con le relazioni dei proff. A. de Franciscis e M. Napoli.

Nel pomeriggio, sotto la presidenza del prof. Bernabò Brea, continua la discussione sulle relazioni dei giorni precedenti; prendono la parola G.F. Maddoli, G. Gullini, W. Johannowski, J.P. Morel, G. Andreassi P. Moreno, M. Pensa, O. Santoro, C. Carnevale, D. Adamesteanu.

In serata, nello stesso auditorium «Tarentum», ha luogo un concerto del Complesso da Camera di Siena, offerto dall'E.P.T. di Taranto.

venerdì 9 ottobre

La seduta ha inizio alle ore 9 sotto la presidenza del prof. J. Mertens.

Le rassegne archeologiche sono concluse dalle relazioni dei proff. D. Adamesteanu, G. Foti e F.G. Lo Porto.

La discussione relativa ha luogo nel pomeriggio, sotto la presidenza della prof. P. Zancani Montuoro; prendono la parola M. Léjeune, P. Zancani Montuoro, J. P. Morel, M. Torelli, R. Linington, M. Barra.

sabato 10 ottobre

La seduta ha inizio alle ore 9, sotto la presidenza della prof. A. Cotton, ed è interamente dedicata alla continuazione della discussione sulle relazioni tenute nei giorni precedenti. Prendono la parola B. Neutsch, E. Condurachi, R. Chevallier, E. Lepore, F. Cantarelli F. Coarelli, S. Ferri, I. Mertens, E. Lattanzi, C. Pagliara, G. Caputo, D. Adamesteanu, G. Pugliese Carratelli. Subito dopo hanno inizio le repliche dei relatori, M. Napoli, D. Adamesteanu, G. Foti, F.G. Lo Porto, E. Langlotz, A.D. Trendall, R. Martin, M. Gigante, A. Stazio, G. Pugliese Carratelli.

Nel pomeriggio ha luogo la seduta di chiusura, sotto la presidenza del prof. P. Romanelli. Dopo la replica del relatore L. Moretti, il prof. Romanelli, nella sua qualità di presidente del Comitato organizzatore dei Convegni, tiene il discorso di chiusura:

Non mi rimane che di concludere questo X Convegno il cui successo è stato innegabilmente di molto superiore a quello dei convegni degli anni scorsi.

Era il convegno che doveva celebrare il decennale della nostra istituzione: credo che la celebrazione sia stata non solo bene organizzata, ma anche molto bene riuscita.

Io non ho potuto assistervi che negli ultimi giorni, ma il numero dei congressisti, che ha superato i 500, venuti qui a Taranto da ogni parte del mondo, (abbiamo infatti qui rappresentati anche i continenti extra-europei) il numero e il valore delle relazioni, che hanno anche comportato un aumento delle giornate di lavoro, giornate, state sempre affollate di uditori e di partecipanti alle discussioni, la sede stessa scelta per le riunioni, forse meno accademica di quella degli anni scorsi, ma molto più capace e direi anche più moderna, tutto ciò ha contribuito ad una maggiore intensità e fecondità del lavoro.

La scelta del tema di questo X Convegno era stata intenzionale: Taranto, che ha assunto su di sé l'onere di questi convegni di studi sulla Magna Grecia meritava, dopo 10 anni di fattivo lavoro, che l'attenzione venisse rivolta particolarmente a lei ed è per questo che le relazioni, distribuite in un numero maggiore di giorni degli anni scorsi, hanno

abbracciato tutti gli aspetti della vita e della storia di Taranto, della sua topografia, delle sue varie espressioni artistiche: architettura, pittura, scultura, ceramica, nonché della sua monetazione: il quadro della storia e della cultura tarantina è stato considerato sotto tutti i suoi lati.

Ma possiamo dire di avere esaurito il nostro compito, di avere illustrato fino in fondo tutto quanto poteva dirsi di questa città?

Certamente no!

Lo stesso collega Moretti nella sua risposta accennava a problemi che ancora restano aperti e che soltanto ulteriori esplorazioni ed ulteriori studi potranno chiarire: come sempre questi nostri Convegni non segnano una meta raggiunta, ma solo una tappa nel cammino della scienza.

Alle relazioni, che hanno riguardato gli aspetti della vita e della cultura artistica e religiosa di Taranto si sono aggiunte, come di solito, le relazioni dei Soprintendenti. Esse ci hanno ancora una volta provato quale fecondo lavoro si può e si deve fare in queste terre, come del resto in molte altre regioni d'Italia.

Tale lavoro cui i Soprintendenti e i loro collaboratori attendono con alto spirito di sacrificio, merita grande e sincera lode. Non si può tuttavia non osservare che sarebbe auspicabile che tali relazioni di carattere e contenuto archeologico venissero meglio correlate, come ha accennato il Moretti, con le relazioni di contenuto storico ed artistico, ispirandosi a quel senso di collaborazione, che ha sempre guidato e deve sempre guidare le nostre riunioni; tali relazioni possono e debbono investire tutta la storia e la cultura della Magna Grecia, quindi anche forse i più lontani precedenti di quella più propriamente ellenica: mi riferisco in particolare alla relazione del collega Lo Porto sulla grotta di Porto Badisco. Non è bene escludere del reato che in qualcuno dei convegni futuri si possa anche trattare della Magna Grecia nel periodo successivo a quello ellenico, cioè nel periodo romano, fare oggetto di ricerca altri aspetti della regione, il suo ambiente geografico, etnico, sociale.

Il tema del Convegno dell'anno venturo sarà: «Genti non greche nella Magna Grecia».

Qualcuno potrà osservare che esso è quasi una ripetizione del tema del primo convegno di 10 anni fa, ma è soltanto una ripetizione parziale; innanzi tutto a distanza di 10 anni il tema potrà riservarci delle novità.

ma soprattutto esso sarà rivolto a esaminare, in base anche ai dati delle nuove scoperte, non tanto la vita e la cultura delle popolazioni indigene al momento della colonizzazione greca, quanto il persistere di quella cultura accanto e sotto l'influenza greca. Con il Convegno dell'anno prossimo e con il tema annunciato entriamo nel 2° decennio della nostra manifestazione, non senza rivolgere lo sguardo di soddisfazione al decennio passato, nel corso del quale abbiamo visto di anno in anno crescere l'interesse e la validità di queste riunioni, il numero degli intervenuti, l'interesse della cittadinanza e della città di Taranto, alla quale non possiamo non rivolgere e non ripetere il nostro ringraziamento.

Riandando col pensiero ai 10 anni trascorsi non possiamo non ricordare coloro che a questi convegni hanno dato via via l'opera loro, e che purtroppo non sono più fra noi: innanzitutto l'ing. Cassano e poi il Maiuri, il Mustilli, il Parlangeli: alla loro memoria rivolgiamo il nostro pensiero reverente e grato.

Ai Convegni, si sono frattanto affiancate altre manifestazioni, che danno la misura della partecipazione che ad essi presta la città. Ricordo, e con questo mi riallaccio ancora alla memoria dell'ing. Cassano, la medaglia di benemerenza, con la quale la famiglia del compianto ingegnere ha voluto premiare ogni anno uno studioso o un ente particolarmente distintosi nello studio della Magna Grecia.

Quest'anno essa è stata assegnata all'amico Stazio, a lui i nostri più vivi rallegramenti: nessuno più di lui poteva meritarla quest'anno, dopo 10 anni di intenso e fecondo lavoro.

La Banca Popolare di Taranto ha istituito un premio di due milioni, da conferire ogni due anni a uno studio riguardante la Magna Grecia; l'iniziativa potrà dare origine a una collana di pubblicazioni da affiancare ai vo-lumi degli Atti dei Convegni. A proposito di questi Atti un'ultima preghiera vorrei rivolgere a tutti coloro che con relazioni e interventi nelle discussioni hanno parte nella redazione degli Atti di questo Convegno e cioè di non far passare troppo tempo tra quando ricevono il testo registrato e la sua restituzione.

È mio dovere infine ringraziare ancora l'E.P.T. e tutti gli altri enti cittadini: l'Amministrazione Provinciale, l'Amministrazione Comunale, la

Camera del Commercio e quanti altri hanno contribuito alla buona riuscita del Convegno.

Dopo 10 anni di fecondo lavoro non dobbiamo sostare sui risultati raggiunti: il cammino della scienza non conosce mete definitive: è questa la gioia e il tormento del nostro lavoro, andare sempre avanti: il 2° decennio con cui inizieremo il Convegno dell'anno prossimo segnerà il nuovo cammino della nostra scienza e per il maggiore onore della città di Taranto, che ospita questi Convegni.

In serata ha luogo il pranzo di commiato, offerto dalla Camera di Commercio, Industria, Artigianato e Agricoltura di Taranto.

domenica 11 ottobre

La gita postcongressuale porta i congressisti in visita alla cinta muraria e al fonte pliniano di Manduria, al castello di Oria e alla collezione archeologica Martini Carissimo, ivi esposta, alla città vecchia di Ostuni. La colazione ha luogo al villaggio Valtur di Marina di Ostuni.

Durante i lavori del Convegno, altre visite facoltative, riservate soprattutto alle Signore, erano state organizzate dall'EPT, in collaborazione con le locali proloco, ed avevano avuto per oggetto Martina Franca e Grottaglie.

Inoltre l'Amministrazione Comunale e l'E.P.T. di Taranto avevano distribuito a tutti i congressisti inviti per pranzi, da utilizzare con libera scelta presso alcuni tipici ristoranti locali.

ISCRITTI E PARTECIPANTI AL CONVEGNO

Adamesteanu Dinu, Soprintendente Antichità - POTENZA
Adamo Stefania, Via Scipione Capece 14/B NAPOLI
Airò Antonio, Via Schiavo 20 - SAVA (Taranto)
Alessandrelli Nicola, Via Diaz 12 - CASSANO MURGE (Bari)
Alvisi Giovanna, Viale Lincoln 1 - ROMA
Alvisi Giuseppe, Via B. Cerretti 16 - ROMA
Anagnostou Helly, Villardiez 30 - 1009-PULLY-VAUD (Svizzera)
Andreassi Giuseppe, Via Carulli 102 - BARI
Andreassi Maddalena, Via Nemorense 49 - ROMA
Angiolillo Simonetta, Via Appiano 40 - ROMA
Amici Gabriella C/o Carloni, Via Bramante 39 - URBINO
Anti Pietro, Via C. Mastropaoli 73 - GROTTAGLIE (Taranto)
Arsieni Antonio, Via Sandonaci 5 - CELLINO S. MARCO (Brindisi)
Aymerich J.M., Rue Mazarine 27 - Paris VI (Francia)

Bacca Agostino, Via Fontana 3 - SALICE SALENTINO (Lecce)
Baccalini Maria, Via Tiepolo 1 - MILANO
Baggio Elena, Via R. Fauro 37 - ROMA
Baldelli Gabriele, Via Dolomiti 3 - FANO (Pesaro Urbino)
Barra Marcella, Via Juvara 16/bis - TORINO
Batchvarova Anna, Via Sardegna 40 - MILANO
Bell M., Via A. Masina 5 - ROMA
Belli Carlo, Via del Casaletto 348 - ROMA
Belvedere Oscar, Via Notarbartolo 46 - PALERMO
Bendandi Angelo, Via Matteotti 4 - RAVENNA
Bergonzi Giovanna, Lungotevere delle Navi 19 - ROMA
Berloco Tommaso, Via Taranto 4 - ALTAMURA (Bari)
Bernabò Brea Luigi, Soprintendente Antichità -SIRACUSA SISICUSA

Bilinski Bronislaw, Vicolo Doria 2 - ROMA
Blanck Horst, Via Sardegna 79 - ROMA
Bolognese Salvatore, Via N. Bixio 1 - ALEZIO (Lecce)
Bonacasa Nicola, Via Veneto 2 - PALERMO
Bonanno Antonio, Pens. Univers. G. Cristina - PALERMO
Borriello Rosaria, Via S. Giacomo Capri 65/bis - NAPOLI
Botta Morizio Vincenza, Via Garruba 225 - BARI
Bovio Marconi Jole, Viale Leonardo da Vinci 282 - PALERMO Bozzicorso Adriana, Piazza Ebalia 1 - TARANTO
Braccesi Lorenzo, Via A. Bonci 6 - BOLOGNA
Bravar Grazia, C/o Civico Museo Storia Arte - TRIESTE
Breglia Luisa, Via Nicotera 10 - NAPOLI
Brow E. Frank, Via Masina 5 - ROMA
Brugnone Antonietta, Piazza Scarlatti 34 - TRAPANI
Bruni Giacomo, Via Zara 62 - SALERNO
Bruni Mattei Sandra, Via Senafé 27 - ROMA
Bruno Giovanna, Corso Calatafimi 1030 - PALERMO
Buck Robert, c/o British School, Via Gramsci - ROMA
Bufano Cosimo, Via Veneto 17 B - CISTERNINO (Brindisi)

Cace Slobodan, Università di ZADAR (Jugoslavia)
Caiazza Daniele, Via C. Sorgente 54 - SALERNO
Calderone Salvatore, Via V. Englen 21 - ROMA
Cantacuzino Gheorghe, Str. U. Pawar 12 - BUCAREST (Romania)
Canosa Giuseppina, c/o Ferrante, Via S. Ippolito 23/18 - ROMA
Cantarelli Floriana, Via Borromini 24 - BERGAMO
Capecchi Gabriella, Via Baldesi 23 - FIRENZE
Caputo Giacomo, Via A. Scialoia 44 - FIRENZE
Caramia Bernardetta, Via Cavour 37 - TARANTO
Carobbi Portacci Cristina, Corso Italia 238 - TARANTO
Carter Joseph Coleman, Via A. Masina 5 - ROMA
Causo Sara, Lungomare 29 - TARNTO
Cavagnaro Vanoni Lucia, c/o Fond. «Lerici». Via Veneto 108 - ROMA
Cavaliere Francesco, Via Margherita 1 - TARANTO
Cavalieri Enza, Corso Vittorio Emanuele 65 - LECCE
Cebeillac Mireille, Scuola Francese, Pal. Farnese - ROMA
Cecchini Serena Maria, Via Savoia 90 - ROMA
Cecuk Bozidar, Vinkoviceva 32 - ZAGREB (Jugoslavia)
Cera Maria, Museo della Siritide - POLICORO
Cergol Claudio, Ist. Filologia, Via Università 7 - TRIESTE
Cerutti Aristide, Via Casetta Mattei 206 – ROMA

Chevallier Raymond, 3 Square Debussy - 92 ANTONY (Francia)
Chiancone Gerardo, Via A. De Romita 5 – BARI
Chiartano Bruno, C. Umberto 187 - TARANTO
Chiurazzi Renato, Soprintendente Monumenti e Gallerie - BARI
Ciongoli Gian Paolo, Via Falcone, Parco Lamaro 6/2 - NAPOLI
Clairmont Cristoph, 138 Philip D. - PRINCETON-N.J. 48540 (U.S.A.)
Coarelli Filippo, Piazza Trinità Pellegrini 91 - ROMA
Codacci Pisanelli Sofia, Via Salentina 41 - UGENTO (Lecce)
Collodi Carla, Via De Cesare 71 - TARANTO
Condurachi Emil, Str. 1 C. Frimu 11 - BUCAREST (Romania)
Conta Gioia Daniela, Piazza Verdi 20 - BOLZANO
Contessa Gregorio, Via M. Bianchi 37 - MANDURIA (Taranto)
Coppa Mario, Via Sabrata 9 - ROMA
Coppola Carmine, Corso Vittorio Emanuele 174 - SALERNO
Coppola Donato, Via L. Narracci 109 - OSTUNI (Brindisi)
Corbato Carlo, Via Buonarroti 22 - TRIESTE
Corchia Rosanna, Via Battisti 70 - LECCE
Cordano Federica, Via G. Romano 15 - ROMA
Cotton Aylin, Piazza G. Regina 2 - ROMA
Cremonesi Giuliano, Via Aeroporto 6 - PISA
Criniti Nicola, Via A. Costa 27 - MILANO
Cuomo Ninina, Via G. Pascoli 37 - MILANO
Curcio Amalia, Via Senofonte 7 - SIRACUSA
Curti M. Susanna, Via P. Albertelli 1 ROMA

D'Angelo Carla, Via E. Toti 21 - PESCARA
Daverio Giovanna, Via Rosellini 1 - MILANO
De Fidio Pia, Via A. Manzoni 216 - NAPOLI
De Filippis Vincenzo, Via Ennio 177 - GROTTAGLIE (Taranto)
De Franciscis Alfonso, Soprintendente Antichità - NAPOLI
De Grassi Nevio, Via Brescia 15 - ROMA
De La Geniére Juliette, 5 A V. de Bretteville - 92-NEUILLY SUR SEINE (Francia)
Del Campo Concetta, Via L. Capuana 67 - CATANIA
Delli Muti Francesco, S. MENAIO GARGANICO (Foggia)
Delli Ponti Giovanna, Museo Provinciale - LECCE
Delpino Filippo, Via Talamone 1 - ROMA
De Marinis Giuliano, Via del Romito 4 - FIRENZE
De Min Maurizia, San Paolo 3077/B VENEZIA
De Miro Ernesto, Soprintendente Antichità - AGRIGENTO
De Palma Matteo, Corso Gramsci 127 - S. SEVERO (Foggia)

De Paolis Giovanna, Via SS. Giacomo e Filippo 36 - LECCE
De Salvo Lietta, Via C. Valeria 69 - CONTESSE (Messina)
De Santis Tanino, Via De Rada 21 - COSENZA
Desbordes Françoise, 37 Rue de Picardie - 94.CHEVILLY (Francia)
De Siena Antonio, Via Cota 35 - LECCE
De Vos Mariette, Via dei Capellari 48 - ROMA
Di Bello Furio, Via E. Romagnoli 19 - ROMA
Dilthey, Am Rapfenberg 4 - HEIDELBERG (Rep. Federale Tedesca)
Di Stasi Alessandro, Via C. Battisti 164 - TARANTO
Di Vita Evrard Jinette, Via F. Crispi 86 – NAPOLI
Donvito Antonio, Via G. Carducci 77 - GIOIA DEL COLLE (Bari)
Dorigato Attilia, Via L. Mercello 52 - LIDO VENEZIA
Dorutiu-Boila Emilia, Inst. Arch., Str. Frimu 11 - BUCAREST (Romania)
Du Plat Taylor Joan, Inst. of Archeologie - LONDON (Gran Bretagna)
Dwyer Eugene J., Via Pio Foà 48 - ROMA

Elia Olga, Trav. Maresca 18 - TORRE ANNUNZIATA (Napoli)
Etienne Robert, 55 Rue Amm. Courbet - 33 LE BOUSCAT (Francia)

Faccenna Domenico, Via Merulana, 248 - ROMA
Farella Vittorio, Via Emilia 51 - TARANTO
Ferri Silvio, Centro Protostoria Euroasiatica, Università - PISA
Ferrigno Carmela, Via Municipio - ROCCELLA J. (Reggio Calabria)
Feye J., Arch. Institut-Domplein 24 - UTRECHT (Paesi Bassi)
Fino Rosaria, Viale Colombo 193 - FOGGIA
Fiorentino Filippo, Corso Umberto 21 - VICO DEL GARGANO (Foggia)
Fogazza Giovanni, Via Civinini 24 - ROMA
Fonseca Cosimo, Via Necchi 9 -. MILANO
Fornari Bianca, Via Plinio 63 - MILANO
Fomaro Arcangelo, Via delle Torri 4 - GROTTAGLIE (Taranto)
Forti Lidia, Corso Vittorio Emanuele 121 - NAPOLI
Foti Giuseppe, Soprintendente Antichità REGGIO CALABRIA
Franciosi Carlo, Via F. Guarini 50 - AVELLINO
Frasca Massimo, Piazza V. Lanza 18 - CATANIA
Frugis Albergo Ivana, Via Beatillo 21 - BARI
Fugazzola Antonietta, Via Latina 94 - ROMA

Gaeta Urbano, Strada Privata 91-10/5 - PESCARA
Gaballo Giorgio, Via Lecco 6 - MILANO
Galante Bruno, Via F. De Vico int. 10 - ROMA
Gallo Italo, Via Garibaldi 148 - SALERNO

Gallo Marisa, Via Roccaraso 44 - ROMA
Garlan Yvon, Rue des Ecoles II e Grande) - 22-PLEUMER-BODOU (Francia)
Gargallo Castellentini Piero, Via S. Sebastianello 10 - ROMA
Garufi Sara, Via G. Di Natale 14 - SIRACUSA
Gemmato Carlo, Viale Virgilio 52 - TARANTO
Geogeburg Werner, S. Dupuislaan 254 - ANDERLECHT-B 1070-BRUSSEL (Belgio)
Germania Anita, Via Mantova 6 - BRESCIA
Ghiron-Bistagne Paulette, Bastide Bouenhoure, Les Platieres - AIX - EN -PROVENCE (Francia)
Giacchero Marta, Via Cecchi 2-16 - GENOVA
Giardino Liliana, Via A. Usodimare 62 - ROMA
Gigante Marcello, Via G. Cotronei 5 - NAPOLI
Giorgetti Dario; Via Pizzo Bemina 14 - ROMA
Giuliani Mariette, Via Pretoria - POTENZA
Goss Barbara, c/o Bedini, Via Abetone 13 - ROMA
Greco Emanuele, Museo Nazionale - PAESTUM (Salerno)
Greco Giovanna, Trav. Gigante 36 - NAPOLI
Gualandi M. Cristina, Via Irnerio 24 - BOLOGNA
Guglielmi Michele, Via Ennio 26 - TARANTO
Gullini Giorgio, Via Lamarmora 6 - TORINO (Belgio)

Herrmann Ariel, Via della Lungara 25 - ROMA
Heurgon Jacques, Le Verger - 78 LA CELLE ST. CLOUD (Francia)
Higgins Reynolds, British Museum, Dept. of Greek- -Roman Antiquities -LONDON (Gran Bretagna)

Johannowski Werner, Soprintendenza Antichità - NAPOLI

De Kisch Yves, Scuola Francese, Pal. Farnese - ROMA
Kirsten Ernst, Am Hofgarten 22 - BONN (Rep. Federale Tedesca)
Kraus Theodor, Via Sardegna 79 - ROMA

Lacchia Luigi, Via XX Settembre 10 - BIELLA (Vercelli)
Lagona Sebastiana, Via Tagliamento 42 - CATANIA
Langlotz Ernst, Höhenweg 75 - 53.BONN (Rep. Federale Tedesca)
La Rocca Eugenio, Via Battistello Caracciolo 20 - NAPOLI
Lanza Maria, Viale Priv. Bianchi 7 - PISA
Lattanzi Elena, Via Cavour 10 - TARANTO
Laviola Vincenzo, AMENDOLARA (Cosenza)
Lazzarini M. Letizia, Via Nomentana 322 - ROMA

Lazzarini Mario, Via Margherita 81 - TALSANO (Taranto)
Lejeune Michel, 25 Rue Gazan - PARIS (Francia)
Lemarangi Gioacchino, MOTTOLA (Taranto)
Lemerle Marcel, 6 Sq. Servan - PARIS (Francia)
Lemma Francesco, A.B.M.C. - ALTAMURA
Lepore Ettore, Via A. D'Antona 6 - NAPOLI
Levi Mario Attilio, Università degli Studi - MILANO
Levera Franco, Via Capri 29/26 - GENOVA
Lêvêque Pierre, Université de BESANçON (Francia) Linington Richard, c/o Fond. «Lerici», Via Veneto 108 - ROMA
Liuzzi Giovanni, Via Pascoli, 23 - MARTINA FRANCA (Bari)
Livadie Albore Claude, Via Martucci 24 - NAPOLI
Logemann Geische, c/o Antiquarium - METAPONTO (Matera)
Lo Porto Felice Gino, Soprintendente Antichità - TARANTO
Lo Schiavo Fulvia, Via Castelfranco Veneto 18 - ROMA
Lubbock Annina, Via del Pellegrino 75 - ROMA
Lucatuorto Michele, Via Troubetzkoy 17 - SUNA (Novara)

Maddoli Gianfranco, Via Bruschi 21 - PERUGIA
Magaldi Emilio, Casella Postale 99 - NAPOLI
Maimone Anna, Via Industria isol. O - MESSINA
Manacorda Daniele, P. del Grillo 10 - ROMA
Manciati Emanuela, Via della Pace 124 - GROSSETO
Manieri Michele, Viale Jonio - MARINA DI GINOSA (Taranto)
Manni Eugenio, Via M. D'Azeglio 15 - PALERMO
Malaguzzi Valeri Renata, Piazza Umberto 54 - BARI
Marazzi Massimiliano, Via Tuscolana 268 - ROMA
Marinoni Elio, Via Mentana 11 - COMO
Martin Paul, 16 Rue Teilhard - 45-ORLEANS (Francia)
Martin Roland, L'Ermitage - 21-FIXIN (Francia)
Martorana Giuseppe, Via S. Serofani 54 - PALERMO
Marzano Gabriele, S. PIETRO VERNOTICO (Brindisi)
Maselli Scotti Franca, Via C. Beccaria 4 - TRIESTE
Massera Anna, Via D'Annunzio 19 - TREVISO
Masi Cristiano, Via Margherita 43 - TARANTO
Massari Rita, Via Sansovino 6 - MILANO
Medini Julijan, Filozofki Fakultet - ZADAR Jugoslavia)
Mele Adolfo, Via Acclavio, 25 - TARANTO
Mele Alfonso, Via P. Casanova 3 - NAPOLI
Mello Mario, Via S. Venere 5 - PAESTUM (Salerno)
Mereu Annarita, Via Savelli, 42 - GUBBIO (Perugia)

Mertens Dietrich, Via Sardegna 79 - ROMA
Mertens Joseph, Bremblaan 32 - WEZEMBEEK-OPPEM (Belgio)
Missori Enrico, S. Domenico 21 - MOLFETTA (Bari)
Mogavero Noel, Via Stazione 123 - SALICE SALENTINO (Lecce)
Molli Boffa Giulia, Corso Maurizio 81 - TORINO
Morel J. Paul, Scuola Francese, Pal. Farnese - ROMA
Moretti Luigi, Via Mazzini 13 - ROMA
Moscati Sabatino, Via G. Pezzana 109 - ROMA
Mossè Claude, 17 Rue Mesnil - PARIS (Francia)
Migliorini Elio, Largo S. Marcellino 10 - NAPOLI
Miraglia Stella, Via G. Pascoli, 23 MARTINA FRANCA (Taranto)
Misdaris Noemi, Via Cocito 13/14 - GENOVA
Moreno Paolo, Via F. Rosselli 24 - BARI
Moret Jean Marc, 1222-VESENAZ (Francia)
Musti Domenico, Via Jacopone da Todi 25 - ROMA
Muzzioli M. Pia, Via Calabria 35 - ROMA Napoli Mario, Soprintendente Antichità - SALERNO

Novaro Carli Luisella, Via Terre Bianche 5 - IMPERIA
Nikitich Lioudmila, Volodazskogo 38, 119 - MOSCA (U.R.S.S.)
Neutsch Bernhard, Università di MANNHEIM (Rep. Fed. Tedesca)

Orlandini Piero, Via C. Mistrangelo 59 - ROMA

Padula Mauro, Via Passarelli 1 - MATERA
Pagliara Cosimo, Via Lombardia 18 - LECCE
Pagliardi Nicoletta, Via Avogadro 9 - TORINO
Pairault Helene, Palazzo Farnese - ROMA
Panebianco Venturino, Via La Francesca 46 - SALERNO
Paolini Pozzi Enrica, Via L. Sanfelice 3/bis - NAPOLI
Pellicciari Giovanni, Via Arena Sanità 12 - NAPOLI
Pellizer Ezio, Viale Stazione 25/2 - TARCENTO (Udine)
Peluso Giuseppina, Via C. Battisti 282 - TARANTO
Pensa Marina, Via S. Giuliano 14 - ,BOLOGNA
Perotti Elena, Corso Raimondo 115 - SANREMO (Imperia)
Pettinati Giacinto, MARINA GINOSA (Taranto)
Petruzzi Caterina, Via Euclide 15 - TARANTO
Picard Gilbert, 12 Rue Albert Joly 78 - 78 VERSAILLES (Francia)
Pichierri Gaetano, Via G. Cesare 59 - SAVA (Taranto)
Planson Ernest, 24 Rue de Metz - 21 DIJON (Francia)
Popescu Emilian, Ist. Archeol., Str. Frimu 11 - BUCAREST (Romania)

Popovici Rodica, Ist. Archeologico di IASI (Romania)
Prehu Eveline, c/o Prof. Heurgon - PARIS (Francia)
Prontera Francesco, Via delle Industrie 39 - CASARANO (Lecce)
Prossomariti Giuditta, Via Di Lorenzo 56 - REGGIO CALABRIA
Pugliese Carratelli Giovanni, Via Denza 15 - ROMA
Pulinas Franco, Via Umbria 19 - TARANTO
Punzi Quirico, Via Trieste 12/A - CISTERNINO (Brindisi)
Putignani Adiuto, Convento S. Pasquale - TARANTO

Quagliati Mirella, Via R. Margherita 43 - TARANTO
Quattrone Maria, Via Aurora 7, Rione Friuli - REGGIO CALABRIA

Riccioni Giuliana, Via A. Righi 19 - BOLOGNA
Rizza Giovami, Via C. D'Aragona 2 - CATANIA
Rodio M. Vincenza, Piazza Enriquez 5 - OSTUNI (Brindisi)
Rolley Claude, Ecole Franc B.P. 208 - ATENE (Grecia)
Romaldini Pietro, 19 Rue Wangert - DIFFERDANCE Romanelli Pietro, Viale T. Livio 2 - ROMA
Romano Enrico, Via M. Piscicelli 29 - NAPOLI

Sabbione Claudio, C. Pascoli 7 - TORINO
Sacconi Anna, Via Magalotti 12 - ROMA
Sakellariou Hichel, 31 Rue Fénelon - LYON (Francia)
Salemi Egle, Via Di Palma 99 - TARANTO
Salvadego Olga, Via Cattaneo 62 - BRESCIA
Santoro Ciro, Via de Reggio 3 - FRANCAVILLA FONTANA (Brindisi)
Santoro Orazio, Corso Roma 35 - MASSAFRA (Taranto)
Saulnier Christiane, 26 Cours Albert 1° - PARIS (Francia)
Scatozza Lucia, Viale Winspeare 38 - NAPOLI
Sciarra Benita, Museo di BRINDISI
Schauenburg Konrad, Schillerstrasse - KIEL (Rep. Fed. Tedesca)
Schippa Ferruccio, C. Caporale 10 - PERUGIA
Schneider-Herrmarm, Marotlaan 6 - L'AJA (Paesi Bassi)
Schmidt Margot, Antiken Museum - S. ALBANGRABEN (Basilea - Svizzera)
Schwab Habby, c/o Soroptimist Club - TARANTO
Scopece Masucci, Viale M. Cristina Savoia 18 - NAPOLI
Scott, Accademia Americ. Via Masina 5 - ROMA
Siciliano Aldo, Via Basento 4 - LECCE
Sluga Giuliana, Viale Miramare 35 - TRIESTE
Sordi Marta, Via E. Caldara 22 - MILANO
Spadea Roberto, Via Vescia 18 - ROMA

Spellanzon Gabriella, Piazza C. Erba 4 - MILANO
Sprenger Maja, Arch. Institut-Universitat - 78-FREIBURG (Rep. Federale Tedesca)
Staccioli Romolo, Piazza del Paradiso 55 - ROMA
Stazio Attilio, Università - LECCE
Stazio Pulinas Rosaria, Museo Archeologico - BARI
Stella Clara, Missione Arcbeol. Cas. Post. 2 - SIBARI-SCALO (Cosenza)
Stenico Arturo, Istituto Archeol. Università - PAVIA
Sternberg Reiner Heinz, Stepbanstr. 16 - 6730-HEUSTADT (Rep. Federale Tedesca)
Stoop Maria, 26 Rapenburg - LEIDEN (Paesi Bassi)
Spina Pasquale, Via A. Lo Piccoli 18 - MANDURIA (Taranto)
Stopponi Simonetta, Ist. Archeol., Via dell'Aquilone - PERUGIA
Surace Angela, Corso Giannetti 1/2 - CHIAVARI (Genova)
Szabò Arpad, Pasareti ut. 60/a - BUDAPEST (Ungheria)

Tagliente Franco, Corso Italia 304 - TARANTO
Talamo Clara, Via Solfatara 41 - POZZUOLI (Napoli)
Terribile-Viaro Gloria, Via Federico 11 - MESAGNE (Brindisi)
Tinè Fernanda, Via M. Polo 12/5 - GENOVA
Tocco Giuliana, Corso Vittorio Emanuele 481 - NAPOLI
Tomasello Elena, Via F. Baracca 15 - REGGIO CALABRIA
Tondo Luigi, Viale Marche 39 - LECCE
Torelli Mario, Via R. Fauro 82 - ROMA
Tramontana Elena, Via Pittori Campini 18 - BRESCIA
Trendall Arthur Dale, - La Trobe University - BUNDOORA (Australia)
Tundo Mariassunta, Via Collepasso 116 - CUTROFIANO (Lecce)

Uggeri Giovanni, Via F. Sprovieri 17 - ROMA

Van Berchem Denis, 1253 - PRESSY-VANDOEURES (Genève - Svizzera)
Van Compernolle René, Rue de l'Aronde 30 - 1170-BRUXELLES (Belgio)
Van Oyen Herster, 147 Lysterbesstraat - DEN I-IAAG (Paesi Bassi)
Van Wonterghem-Maes Katrien, Centre Naz. Recherches Archéol. en Italie - BRUXELLES (Belgio)
Valente Gustavo, E.P.T. - COSENZA
Vitto Francesco; Via Teramo 1 - ORIA (Brindisi)
Voza Giuseppe, Soprintendenza Antichità - SIRACUSA –

Will Edouard, 114 Rue S. Dizier - 54-NANCY (Francia)
Wuilleumier Pierre, 19 Rue du Progrès - COLOMBES (Seine - Francia)

Zancani Montuoro Paola, Il Pizzo - S. AGNELLO DI SORRENTO (Napoli)
Zaccaria Maria, Via Acclavio 2 - TARANTO
Zancanaro Tono, Via F. Borana 2 - PADOVA Zoccoli Rita, Viale Zanolini 14 – BOLOGNA

FINITO DI STAMPARE IL X OTTOBRE MCMLXXIII
NELLO STABILIMENTO «L'ARTE TIPOGRAFICA» DI A.R.
SAN BIAGIO DEI LIBRAI - NAPOLI

Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia

Convegno di Studi sulla Magna Grecia

I-XV

(Taranto 1961-1975)

Indice generale

I	Greci e Italici in M. G.	1961
II	Vie di M. G.	1962
III	Metropoli e colonie della M. G.	1963
IV	Santuari di M. G.	1964
V	Filosofia e scienze in M. G.	1965
VI	Letteratura e arte figurata nella M.G.	1966
VII	La città e il suo territorio	1967
VIII	La M.G. e Roma nell'età arcaica	1968
IX	La M.G. nel mondo ellenistico	1969
X	Taranto nella civiltà della M. G._1	1970
X	Taranto nella civiltà della M. G._2	1970
XI	Le genti non greche della M. G._1	1971
XI	Le genti non greche della M. G._2	1971
XII	Economia e società nella M. G.	1972
XIII	Metaponto	1973
XIV	Orfismo in M. G.	1974
XV	La Magna Grecia nell'età Romana_1	1975
XV	La Magna Grecia nell'età Romana_2	1975